
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
THE UNIVERSITY OF MICH
ARTES SCIENTIA VERITAS

MÉMOIRES

DE

LANGERON

GÉNÉRAL D'INFANTERIE DANS L'ARMÉE RUSSE

CAMPAGNES DE 1812, 1813, 1814

PUBLIÉS

D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

POUR LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

PAR

L.-G. F.



PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS

LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Rue Bonaparte, 82

—

28. 1902

BESANÇON. — IMPRIMERIE VEUVE PAUL JACQUIN.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT

Art. 14. — Le Conseil désigne les ouvrages à publier et choisit les personnes auxquelles il en confiera le soin.

Il nomme pour chaque ouvrage un commissaire responsable, chargé de surveiller la publication.

Le nom de l'éditeur sera placé en tête de chaque volume.

Aucun volume ne pourra paraître sous le nom de la Société sans l'autorisation du Conseil et s'il n'est accompagné d'une déclaration du commissaire responsable, portant que le travail lui a paru digne d'être publié par la Société.

Le commissaire responsable soussigné déclare que l'ouvrage Mémoires de Langeron *lui a paru digne d'être publié par la* Société d'histoire contemporaine.

Fait à Paris, le 1er décembre 1902.

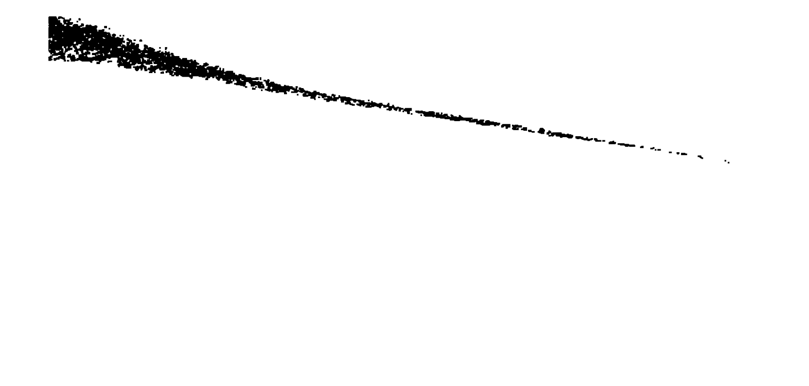
Signé : Victor Pierre.

Certifié :

Le Secrétaire de la Société d'histoire contemporaine,

Albert Malet.

BESANÇON. — IMPRIMERIE VEUVE PAUL JACQUIN.



EXTRAIT DU RÈGLEMENT

— Le Conseil désigne les ouvrages à publier et
ersonnes auxquelles il en confiera le soin.
pour chaque ouvrage un commissaire respon-
de surveiller la publication.
l'éditeur sera placé en tête de chaque volume.
me ne pourra paraître sous le nom de la Société
ation du Conseil et s'il n'est accompagné d'une
commissaire responsable, portant que le tra-
digne d'être publié par la Société.



ic

art
nili-
sage
ont
cette
ments
us ont
de per-

contraint
ous nous

A. G.	**Archives de la guerre**
A. N.	**Archives nationales.**
A. E.	**Archives étrangères.**
A. S.	**Archives de la guerre en Saxe.**
A. S. P.	**Archives de la guerre à Saint-Pétersbourg.**
K. St. A.	**Staats Archiv à Vienne.**
K. K. A.	**Archives de la guerre à Vienne.**
A. E. S. P.	**Archives des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg.**
A. MD.	**Archives particulières.**
A. D.	**Archives particulières.**

PRÉFACE

La partie des Mémoires de Langeron que la Société d'histoire contemporaine fait paraître expose le rôle que l'auteur a joué dans les campagnes de 1812-1814. M. Léonce Pingaud, en tête des *Mémoires* du même personnage qu'il publiait pour cette même Société [1], a déjà donné des renseignements biographiques sur le comte de Langeron ; nous croyons donc inutile de les reproduire ici.

Dans deux occasions, l'auteur a été appelé à prendre part à deux des actes les plus importants de notre histoire militaire : en 1812, lors des opérations qui ont précédé le passage de la Bérézina ; en 1813, au début des opérations qui ont abouti à la bataille de Katzbach. Les quelques pages de cette préface ont pour objet de présenter quelques éclaircissements sur ces faits de guerre, de les exposer tels qu'ils nous ont semblé résulter de documents nouveaux et, par suite, de permettre de contrôler le récit de Langeron.

Au risque de fatiguer le lecteur, nous sommes contraint d'entrer dans bien des détails ; pour nous excuser, nous nous permettrons de lui rappeler qu'il s'agit d'un ouvrage absolument technique.

1. *L'invasion austro-prussienne* (1792-1794), documents publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par Léonce Pingaud. Mémoires sur les guerres de la première coalition (1792-1794), par le comte de Langeron, avec un portrait de l'auteur. — Alphonse Picard et fils, 1895, in-8.

PREMIÈRE PARTIE

PASSAGE DE LA BÉRÉZINA

§ Ier.

Opérations vers le sud

A l'ouverture de la campagne de Russie, l'armée russe de Tormasof avait été opposée au corps de Reynier; après avoir enlevé une brigade saxonne à Kobrin, elle avait été battue à la bataille de Gorodetschna et obligée de se retirer sur le Styr.

Les Russes ayant conclu la paix avec les Turcs, l'armée de Moldavie venait renforcer l'armée de Tormasof; l'amiral Tchitchagoff prenait alors le commandement des armées réunies et, par une série de combats, forçait le prince de Schwarzenberg à repasser le Bug.

Le 20 octobre, dans une lettre confidentielle à Metternich, le prince avouait qu'il n'était pas en état de livrer bataille aux forces russes.

« Ce que j'ai prévu depuis longtemps, lui écrivait-il, est arrivé ; l'armée du Danube a été jointe à celle de Tormasof; elle a eu l'ordre de prendre l'offensive et je vous avoue que si je n'avais pas eu mon armée dans la main, je ne m'en serais pas tiré sans faire de grandes pertes. Quoique l'ennemi soit au moins du double plus fort de cavalerie, je n'ai pas perdu un fourgon depuis le Styr jusque derrière le Bug ; mais il y aurait de *la folie à livrer bataille contre des forces réunies.* Je tâcherai de manœuvrer autant qu'il me sera possible, mais le triste état de mes chevaux me cause bien des embarras. Les nuées de cosaques m'obligent à envoyer toujours de fortes reconnaissances ; les avant-postes doivent passer nuit et jour à cheval, puisque ces bandits organisés sont rusés. Ils n'aiment guère le feu de l'infanterie, ils détestent le canon, mais ils de-

viennent impertinents dès qu'ils sont trois contre un. La suite cependant en est que les chevaux crèvent sous la selle. Hier, par exemple, il en est tombé trois sous la selle, tous les trois de deux escadrons de Kienmayer; je n'ai point de nouvelles de la Grande Armée depuis l'entrée à Moscou ; ce silence me déplaît [1]. »

La Grande Armée avait alors commencé sa retraite, son salut exigeait absolument que le corps austro-saxon retînt devant lui l'armée de Tchitchagoff; dans le cas contraire, ce dernier avait toute liberté pour passer, en ce qui le concernait, à l'exécution du plan arrêté pour les armées russes.

Celui-ci consistait à opposer une masse assez considérable au prince de Schwarzenberg et à marcher avec le gros des forces sur Minsk. Sur le théâtre nord, l'armée de Wittgenstein, renforcée par le corps de Steinheil, se rendrait maîtresse de Polotsk, rejetterait le 2e corps français vers Vilna et, laissant pour le contenir les troupes du général Steinheil, viendrait border l'Oula depuis son embouchure dans la Dvina jusqu'à la Bérézina [2].

En cas de succès, toute retraite était coupée à l'armée française, et on lui enlevait Minsk, son principal centre d'approvisionnements. Pour réussir, ce plan exigeait une condition primordiale ; il fallait qu'il fût exécuté avec énergie et vitesse, de manière à prévenir la Grande Armée sur la Bérézina.

Or, il semble bien, comme le lui reproche Langeron, qu'il y eut de la lenteur dans les mouvements de Tchitchagoff [3].

Bien que l'ordre de mouvement lui parvînt le 13 octobre, il ne se mettait en marche sur Proujanouï que le 25 [4], avec des forces s'élevant à environ 30,000 hommes, tandis que Sacken restait opposé avec 27,000 hommes au prince de Schwarzenberg.

1. Schwarzenberg à Metternich, 20 octobre (K. St. A.).

2. Les ordres relatifs à ces mouvements ont été publiés par Bogdanowitsch, nous les avons reproduits page 128.

3. Langeron, p. 19.

4. D'après Bogdanowitsch; le 28, d'après Langeron, p. 22.

En même temps, le général Ertel devait venir le joindre à Pinsk avec environ 10,000 hommes. Son plan était très bien conçu. Dans un rapport à l'empereur Alexandre, il l'a exposé en ces termes :

« Le prince de Schwarzenberg et Reynier, qui avaient préparé leur retraite d'avance, ne pouvaient pas être sérieusement atteints ; chassés de leur frontière, ils s'étaient établis près de Wengrof, sur le chemin de Varsovie, et toujours prêts à se sauver dans Praga avant que nous ayons pu en venir aux mains. Cependant, ils dérangeaient entièrement notre plan ; je me décidai donc à partager l'armée, en destinant une partie que je laissai à Brest sous le commandement du général Sacken, de tenir l'ennemi en échec, d'agir même offensivement sur lui ou dans le Duché et en même temps de couvrir la Volhynie et la Podolie, par lesquelles tous nos convois passaient alors. Dans cette position, j'ai cru pouvoir attirer l'ennemi au combat, car si effectivement son intention était de me tenir de ce côté, il ne souffrirait point que je me porte du côté opposé. S'il me poursuit, le général Sacken avait ordre de réunir ses troupes et moi je m'arrêtais pour l'attaquer en front. J'ai fait pendant les quatre ou cinq premiers jours de très petites marches pour voir s'il me poursuivrait.... Avant de quitter Brest, j'ai donné ordre au corps de 3,000 hommes qui me venait encore de Moldavie de se porter sur Nesvij ; au général Ertel, j'ordonnai de se porter sur Nesvij, pas loin de Minsk. Le premier partait de Pinsk, le second de Mozouir. Leur marche réelle a été dressée de manière qu'en arrivant en même temps sur tous les points, non seulement ils balaient tout l'espace entre le Pripet et la Bérézina, mais nous devions prendre comme dans un filet tout ce qui aurait tardé de s'enfuir de ce pays [1]. »

Pour comprendre, d'autre part, les mouvements des troupes françaises, il nous faut donner une idée générale de leur emplacement au 15 octobre.

1. Tchitchagoff à l'Empereur. Proujanouï, 7 septembre. Slonim (A. S. P.).

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr occupait Polotsk avec les 2e et 6e corps ; le 9e corps (Victor) avait la division Daendels à Babinovitschi; la division Girard à Smolensk, et Partouneaux à Mstislavl [1].

La division Baraguey d'Hilliers était à Smolensk. La division Dombrowski avait son gros à Sloutsk ; le 17e d'infanterie et le 15e de cavalerie entre le Dniéper et la Bérézina ; deux bataillons du 14e à Svislotsch et un détachement à Glousk [2].

La nécessité de reprendre l'offensive pour empêcher l'armée russe de se porter sur les communications de la Grande Armée était bien sentie par le général Reynier. Le 25 octobre, il écrivait au duc de Bassano : « Je puis toujours vous assurer des meilleures dispositions du prince de Schwarzenberg, mais on craint beaucoup de se compromettre.... Je vais tâcher de déterminer un nouveau mouvement pour inquiéter les ennemis [3]. »

Le 27, les renforts attendus par l'armée autrichienne lui arrivèrent; la division Durutte était en marche de Varsovie pour rejoindre le général Reynier. Enfin, si l'on s'en rapporte au journal du major Delort, on connaissait parfaitement le plan des Russes.

« On parvint enfin à apprendre avec certitude, y lit-on, que l'armée de l'amiral Tchitchagoff se trouvait en plein mouvement, qu'il se portait avec ses forces principales par Proujanouï et Slonim vers Minsk, que 25,000 à 30,000 hommes avec une nombreuse cavalerie, sous les ordres des généraux russes Sacken et Essen, destinés à couvrir ce mouvement, se concentraient entre le Bug et la Narew pour observer et s'opposer à ceux des corps autrichien et saxon; nous apprîmes également que la Grande Armée française était en pleine retraite sur Smolensk, et on ne put plus douter que l'amiral se portait sur sa ligne de communication pour opérer avec le corps de Wittgenstein sur les derrières [4]. »

1. Ordre de mouvement du 20 octobre (A. G.).
2. Mémoire de Dombrowski (A. G.).
3. Reynier au duc de Bassano (A. G.).
4. Journal de Delort (K. K. A.).

Toutefois, il semble résulter de la correspondance du prince de Schwarzenberg, conservée en France, que ce dernier était loin d'être si complètement au courant de cette situation.

En ce qui concerne la position des armées françaises sur les autres théâtres de la guerre, on était certainement très bien renseigné : le 31 octobre, le général Dutaillis écrivait en effet de Varsovie :

« Le maréchal Saint-Cyr a été vivement attaqué par Wittgenstein ; on s'est battu trois jours, mais nous avons été obligés de repasser sur la rive gauche de la Dvina.

« Cette position de nos affaires sur la Dvina rend, je crois, d'autant plus nécessaire votre mouvement offensif. D'après la lettre ci-jointe, du général Kozinski, l'ennemi aurait fait des détachements sur Pinsk et peut-être sur Minsk, s'il apprend que le duc de Bellune l'a quitté pour aller sur Polotsk [1]. »

Le prince de Schwarzenberg se décidait alors à passer le Bug; il était résolu à tout entreprendre pour empêcher la marche de l'ennemi sur le Niémen [2]; de lui-même, il reconnaissait que toute opération ayant pour effet de retarder son propre mouvement à la suite de l'ennemi exercerait une influence fâcheuse sur l'ensemble des opérations.

Le 3 novembre, il écrivait, en effet, au duc de Bassano : « Le corps que l'ennemi paraît avoir laissé à Brest pour couvrir sa marche étant isolé, me fournira l'occasion d'avoir une belle victoire, mais cette opération m'arrêterait quelques jours, et il s'agit de ne pas perdre de vue le point principal, qui est d'empêcher l'armée de Tchitchagoff d'opérer sa jonction avec Wittgenstein [3]. »

L'importance du mouvement que l'on allait entreprendre n'échappait à personne. Dans un rapport adressé *directement, par courrier saxon*, au roi de Saxe, le général Lecoq s'exprimait ainsi :

« Il est extrêmement difficile d'obtenir des renseignements

1. Dutaillis à Reynier, 31 octobre (A. G.).
2. Dutaillis à Reynier, 2 novembre (A. G.).
3. Schwarzenberg au duc de Bassano, 3 novembre (A. G.).

sur un ennemi toujours entouré de troupes légères ; même si l'on est assez heureux pour en prendre quelques-unes, elles ne sont pas instruites des mouvements de la seconde ligne.

« Il ressort pourtant de toutes les nouvelles rassemblées avec la plus grande peine que l'ennemi marche en plusieurs colonnes sur Cherechev et de là, vraisemblablement, sur Slonim, tandis qu'il cherche à nous occuper et à nous arrêter à Brest et à Wisoki avec 12,000 ou 15,000 hommes. Cette nouvelle direction de l'ennemi est de la plus grande importance, non seulement pour notre corps, mais pour tous les autres corps de la Grande Armée.

« Elle peut avoir pour but :

« 1° De se réunir avec le corps du prince de Wittgenstein ;

« 2° Ou avec le général Ertel et la garnison de Bobrouisk.

« 3° Avec la Grande Armée à Toula et à Kalouga.

« Dans les deux premiers cas, elle mettrait dans le plus grand embarras les corps des maréchaux Saint-Cyr et Victor, et dans le troisième, l'armée de l'Empereur lui-même [1]. »

Les troupes du prince de Schwarzenberg se portaient donc en deux colonnes sur Slonim, le 7e corps tenant la droite.

Le 8 novembre, le corps autrichien était à Volkovisk, le 7e corps à Porozov.

A la même date, l'armée de Tchitchagoff se réunissait à Slonim ; nous ignorons l'époque où elle reprenait son mouvement ; elle dut y rester plusieurs jours, puisque son avant-garde ne quittait Stalovitschi que le 11 [2].

Une faute grave d'Ertel lui ôtait une partie de ses forces : au lieu d'obéir, ce général était resté immobile à Mozouir ; les conséquences désastreuses de cet acte n'ont certainement pas été exagérées par l'amiral.

« Le général Ertel n'a pas bougé de Mozouir, écrivait-il à l'Empereur, cherchant toujours des prétextes de rien, me faisant des questions insignifiantes. Cet acte de désobéis-

1. Lecoq au roi de Saxe. Orla, 3 novembre (A. S.).
2. Bogdanowitsch, t. III, p. 221 et 222.

sance aurait et peut encore avoir des suites fâcheuses. J'ai 32,000 hommes, Lieders, 3,500; avec celui d'Ertel, cela ferait plus de 50,000 hommes, ce qui me rendrait capable d'une grande résistance, même sans le secours de Wittgenstein. Cela était aussi conforme aux ordres de Votre Majesté et puis, d'après tous les bruits, Victor était près de Minsk. Lui et Dombrowski devaient avoir aussi près de 70,000 hommes, il était donc plus sûr de les rencontrer à forces égales qu'avec une force inférieure; mais M. Ertel a jugé autrement, et comme chez nous, bien souvent, on désobéit impunément, M. Ertel en a voulu faire l'essai. Pour l'acquit de ma conscience, je lui ôterai le commandement et le ferai juger, le reste dépendra du pouvoir suprême. Si je l'avais près de moi, j'aurais pu tout de suite laisser un détachement à Minsk et aller avec le reste au-devant de Napoléon et de Victor; j'aurais encore été fort sans la jonction de Wittgenstein, et quoique maintenant j'en ferai tout autant, mes forces ne seront plus les mêmes, et le jeu que nous jouons exige qu'on risque le moins possible [1]. »

Cette concentration des Russes était connue du prince de Schwarzenberg; dès le 7, il répondait à Reynier qui la lui avait signalée : « La nouvelle de la marche de quatre divisions russes paraît assez vraisemblable; c'est ce que nous avons eu de plus intéressant [2]. »

L'attaque du général Sacken allait toutefois arrêter son mouvement. Le général russe avait parfaitement reconnu les projets de son adversaire; il était impossible de se faire une idée plus nette du rôle qui lui incombait.

« L'ennemi, d'après tous ses mouvements, écrivait son chef d'état-major, paraît avoir décidément pris le parti de tout sacrifier à un objet principal, puisqu'il abandonne tout et même Varsovie; cet objet ne peut être que de rétablir la com-

1. Tchitchagoff à l'Empereur. Slonim, 7 novembre (A. S. P.). Le journal du 1er corps, rédigé par Diebitch, est du même avis relativement à l'influence désastreuse de la désobéissance d'Ertel.
2. Schwarzenberg à Reynier, 7 novembre (A. G.).

munication de Bonaparte avec ses derrières; le nôtre, par conséquent, de l'en empêcher et de sacrifier la vaine gloire de prendre Varsovie en poursuivant à outrance le prince de Schwarzenberg.

« Diviser son corps, ce serait ne rien faire qui vaille; je suppose, et ceci est plus que possible, que l'ennemi réoccupe Brest, et qu'est-ce que cela fait dans la balance des grands événements qu'il faut débrouiller [1] ? »

Le 8, il repoussait vigoureusement l'arrière-garde saxonne de Roudnia; Reynier, jugeant alors impossible de continuer la marche sur Slonim avant d'avoir assuré ses derrières, employait les journées du 9 et du 10 à des reconnaissances.

La poursuite du gros de l'armée russe était donc retardée mais non arrêtée. Le 10, le prince de Schwarzenberg se proposait de laisser un parti pour rejeter les troupes russes de Sacken et il exprimait son intention de marcher sur Slonim avec le 7[e] corps, « d'où l'on tâcherait de suivre l'armée de l'amiral Tchitchagoff le plus près que possible, pour entamer son arrière-garde [2]. »

Le 11, au contraire, le prince se décidait à demeurer à Zelva jusqu'au moment où le 7[e] corps l'aurait rejoint [3]. Le duc de Bassano l'avait pourtant averti de l'urgence de ne pas perdre un instant; lui-même en convenait :

« Je vous envoie ci-jointe une lettre du duc de Bassano et les miennes. Le mouvement rapide de Wittengstein semble prouver clairement que la direction du général Tchitchagoff ira sur Minsk. Le duc de Bellune, en retirant même le général Dombrowski à lui, semble avoir l'ordre de l'Empereur d'évi-

1. Venançon à Tchitchagoff, 9 novembre (A. G.).
2. Schwarzenberg à Bassano, 10 novembre (A. G.).
3. J'ai fait rétablir les ponts, j'avais donné ordre à toutes les troupes de passer aujourd'hui, et je les avais placées dans les bois, entre Gholouïnka et Lapenitsa, pour vous laisser toutes les facilités de faire de même. A l'arrivée de M. de Vintimille, j'ai contremandé ce mouvement et je garderai ma position jusqu'au moment où vous pourrez me joindre pour continuer votre marche sur Slonim. Schwarzenberg à Reynier, 11 octobre (A. G.).

ter un engagement et de se concentrer sans abandonner la Dvina, jusqu'à l'approche de la Grande Armée française, où l'Empereur voudra frapper un grand coup. Quant à nous autres, on nous abandonne à nos propres soins et il est sûr que, tout en marchant derrière Tchitchagoff, nous pouvons avoir Langeron et des troupes qui marchent de la Volhynie par Pinsk et des détachements venant de Bobrouisk à nos trousses [1]. »

Le 11, le 7e corps est à Sokolniki; le 12, à Lapenitsa; le 13, il marche sur Volkovisk en deux colonnes; il y arrive le 14. Le prince de Schwarzenberg a alors son quartier général à Gholouïnka; une avant-garde a été poussée sur Slonim.

Une chance heureuse venait, dans cette journée, dissiper les derniers doutes que l'on pouvait encore conserver sur le plan des Russes; la dépêche dont nous avons cité un extrait tombait entre les mains du prince, ainsi qu'un état des forces du corps de Sacken.

Rarement un général en chef a eu à prendre une décision aussi grave; du parti adopté par le prince dépendait le salut de la Grande Armée; à la vérité, à la condition d'exposer son propre corps dans une aventure presque désespérée si l'on échouait. Or, dès le 9, un auditeur, M. Panat, envoyé par le duc de Bassano au quartier général de Reynier, afin de s'informer de ce qui se passait, doutait de l'intention du prince de s'engager à fond. La raison qu'il en donnait paraît assez vraisemblable :

« Dans la position où nous sommes, il serait peut-être facile d'amener les Russes à un engagement général, mais il ne serait pas aisé d'y déterminer les Autrichiens. A tous les motifs dont il a été mention dans les rapports précédents, il faut ajouter une considération, qui doit être bien puissante même sur l'esprit du général, dont les dispositions sont les plus favorables à la cause commune : l'armée autrichienne doit être tenue au complet; une affaire qui en détruirait une

1. Schwarzenberg à Reynier, 11 octobre (A. G.).

partie serait, pour le chef qui l'aurait engagée, un sujet d'improbation et obligerait la cour de Vienne à faire marcher de nouvelles troupes. Le prince de Schwarzenberg, tous les jours assiégé d'insinuations de cette espèce, ne peut se défendre d'y céder quelquefois, et, dans les circonstances actuelles, ce sera probablement perdre l'occasion d'un succès important. Si l'occasion se présente, il est bien à craindre qu'elle sera perdue pour des motifs qui tiennent au moins autant à des vues politiques qu'à une intention purement militaire [1]. »

Non moins juste était l'appréciation de l'auditeur sur les troupes saxonnes :

« Les officiers font leur devoir avec zèle;.... les Allemands, en général, paraissent disposés à se rallier autour d'un centre commun; les haines qui, depuis longtemps, les tiennent divisés, céderaient peut-être au désir de former une grande nation. L'Allemagne est leur idole; il ne leur faudrait, disent-ils, qu'un homme capable de les réunir pour faire de ces membres épars et faibles une puissance en état d'agir par elle-même et de n'obéir qu'à la voix de son véritable intérêt [2]. »

Avec deux corps de troupes étrangères dont les sentiments intérieurs sont, à notre avis, nettement et justement appréciés dans ces rapports, qui combattaient uniquement par honneur militaire (pour ne pas flétrir l'uniforme [3]), était-il possible de tenter une manœuvre aussi dangereuse pour soi-même que de se jeter sur les traces de Tchitchagoff?

Le prince de Schwarzenberg ne le crut pas. Le 14, en transmettant au général Reynier les dépêches du colonel Venançon, il lui demandait son avis sur la conduite à tenir; après lui avoir observé que, n'ayant pas de fours, il ne pouvait nourrir ses troupes, il ajoutait :

« Si nous marchons tête baissée dans le sac, au delà de Slonim, en nous faisant suivre par Sacken, nous risquons de

1. Panat au duc de Bassano, 9 novembre (A. N.).
2. Panat au duc de Bassano (A. N.).
3. Schwarzenberg à Metternich, 11 juin (K. St. A.).

mourir de faim, car l'armée qui nous précède ne nous laissera pas l'espoir de trouver de quoi satisfaire aux premiers besoins des hommes et surtout des chevaux....

« J'attends votre avis, monsieur le comte, sur la manière de laquelle nous pourrions tomber sur le corps du général Sacken assez vigoureusement pour l'empêcher de nous suivre au moins pendant plusieurs jours. Je ne laisserai, dans ce cas, que le général Frimont à Slonim, avec ce qu'il a actuellement, et prendrai deux divisions d'infanterie, le général Frehlich et une brigade de dragons, pour agir conjointement avec vous....

« Lambert, qui commande l'avant-garde, ne doit être arrivé que hier à Nesvij. Personne n'ignore que la direction de la marche va à Minsk.

« Il est essentiel de considérer que, si nous sommes obligés de laisser une arrière-garde assez considérable pour contenir le corps de Sacken, nous ne sommes pas assez forts pour accepter une bataille que Tchitchagoff pourrait nous présenter en se retournant, et quelle position alors [1] ! »

La proposition du prince était évidemment une demi-mesure; lui-même l'avait déclaré, le but principal devait être d'empêcher la jonction des armées; mais au moins, la position de Frimont laissé à Slonim faisait espérer qu'on n'interrompait la marche sur Minsk que pour la reprendre après une victoire sur le corps de Sacken.

Le 15, le général Sacken surprenait le général Reynier à Volkovisk; une lettre de ce général appelant le prince de Schwarzenberg à son secours tirait celui-ci de ses incertitudes : il se portait avec le corps autrichien au secours du 7e corps. Le 16, le général Sacken était battu assez complètement; mais au lieu de reprendre la marche vers l'est, le prince de Schwarzenberg se lançait à la poursuite de l'ennemi vers Proujanouï. « Je compte, écrivait-il au duc de Bassano, marcher avec une colonne sur Proujanouï, tandis

1. Schwarzenberg à Reynier, 14 novembre (A. G.).

que le général Reynier suivra l'ennemi directement pour prendre tous les traîneurs dont la route et tous les villages sont remplis [1]. »

Le 21 [2], le prince cherchera à excuser cette détermination en observant qu'il n'aurait pu arriver à temps pour sauver Minsk ; ceci est exact, mais il est certain que, à partir du 18, en marchant avec vigueur, il pouvait faire sentir son action sur l'armée de Tchitchagoff.

Du reste, quoique ignorant la position exacte de l'Empereur, on le savait en marche sur Orcha. Le 19, le général Lecoq écrivait au roi de Saxe : « Tous les renseignements nous manquent sur la Grande Armée ; d'après les derniers, l'Empereur était le 4 à Smolensk et allait à marches forcées sur Orcha ; l'amiral Tchitchagoff continue sa marche avec 40,000 hommes sur Minsk [3]. »

Un autre point reste à élucider : quelle était alors l'opinion du général Reynier sur la conduite à tenir ? D'après une lettre adressée le 18 au duc de Bassano, il aurait été d'avis de se jeter sur les derrières de Tchitchagoff.

« Si nous poursuivons Sacken, cela nous éloigne beaucoup du général Tchitchagoff, des points où les grands coups vont se porter et où je voudrais être. Si les deux corps marchent sur les traces de Tchitchagoff, ils arriveront trop tard pour le joindre au moment où il sera attaqué par la Grande Armée, mais assez tôt peut-être pour lui couper la retraite. Pendant ce temps, le général Sacken a reçu une trop forte leçon pour s'avancer de nouveau de ce côté, mais il pourrait reprendre le projet sur Varsovie, si le corps autrichien marchait à la suite du général Tchitchagoff, comme cela paraîtrait le plus naturel, et comme il avait commencé, tandis que je resterai à contenir le corps de Sacken et à le poursuivre d'autant que sa grande supériorité de cavalerie ne m'empêchera pas de profiter de l'avantage que j'ai actuellement sur

1. Schwarzenberg au duc de Bassano, 18 novembre (A. G.).
2. Schwarzenberg au duc de Bassano, 21 novembre (A. G.).
3. Lecoq au roi de Saxe, 19 novembre (A. S.).

lui en infanterie. Le prince de Schwarzenberg craignait déjà de s'engager seul à faire cette marche.... et si je marche sur cette route.... je serai trop faible pour faire beaucoup de mal au corps de Tchitchagoff et le corps autrichien trop fort pour Sacken. Le prince de Schwarzenberg est aussi dans l'incertitude sur le parti qu'il doit prendre. En attendant, nous allons encore poursuivre demain Sacken. Il serait nécessaire qu'une lettre de Votre Excellence, ou des ordres de Sa Majesté fissent cesser cette incertitude [1]. » Mais le 21, dans un entretien avec le prince, Reynier se déclarait contre le parti « qui consistait à aller avec toutes nos forces, à la suite de l'amiral, dans une direction où nous arriverions trop tard pour avoir part aux grands coups qui vont se porter et même pour lui couper la retraite [2]. »

Le 29, le général Lecoq s'attendait encore à ce que l'on se bornerait à occuper la Volhynie.

« D'un côté, écrivait-il, les mouvements de l'amiral Tchitchagoff exigent un changement de notre direction de marche sur Minsk ; de l'autre, la complète destruction de corps de Sacken et, par là, l'occupation possible d'une grande partie de la Volhynie est bien plus vraisemblable et bien plus attrayante [3]. »

Que faut-il penser des opérations du prince de Schwarzenberg ? Elles peuvent être envisagées de deux manières. Au point de vue français, le duc de Bassano avait certainement raison de considérer ses succès comme des revers, parce que chaque pas vers le sud l'éloignait de la Grande Armée.

« J'envoie à Votre Majesté le duplicata de la dernière dépêche du prince de Schwarzenberg; je le fais passer par une voie extraordinaire. Ce n'est assurément pas pour apprendre à Votre Majesté des succès que je regarde comme des revers par le temps énorme qu'ils ont fait perdre, je ne cesse pas de

1. Reynier au duc de Bassano, 18 novembre (A. G.).
2. Reynier au prince de Schwarzenberg, 21 novembre, publié par Welden, *Campagne des Autrichiens contre la Russie en 1812*, p. 146.
3. Lecoq au roi de Saxe, 29 novembre (A. S.).

presser, de conjurer de tout sacrifier à un seul but, qui est d'arriver le plus rapidement possible sur le corps de Tchitchagoff. J'ai écrit le 8, le 12, le 16, le 17, le 21, le 22, au prince de Schwarzenberg et au général Reynier dans les termes les plus pressants. J'exprime l'opinion que de vains succès obtenus à un tel prix sur le général Sacken ne seront, en réalité, qu'un immense avantage que remporte Tchitchagoff dans des circonstances aussi urgentes. Votre Majesté sera très mécontente, mais il est de la plus haute importance qu'elle sache jusqu'à quel point elle doit l'être.... [1]. »

Il est impossible de rien trouver à objecter à cette appréciation; comme général, le prince de Schwarzenberg avait certainement préféré un but secondaire au principal; mais pour être juste, il faut se souvenir que le prince était Autrichien; l'intérêt de l'Autriche n'était pas celui de la France ; il avait conservé intacte une armée qui allait peser d'un grand poids lors de la décision des événements futurs.

Le 30 novembre, il écrivait au prince de Metternich :

« Je vous envoie Latour pour qu'il puisse donner une idée claire et précise de la position de l'armée, l'époque est d'une telle importance que je crois qu'il est essentiel de vous mettre là-bas dans le cas d'appuyer les raisons qui m'ont obligé d'agir ainsi et pas autrement. Il ne s'agit pas de morceler les corps, courir dessus comme des écoliers et se faire exterminer en détail comme nous l'avons vu pratiquer. Je suis convaincu d'avoir manœuvré d'après les circonstances et que je suis bien loin d'avoir mérité un reproche, mais comme Napoléon s'est malheureusement trompé dans ses calculs et combinaisons depuis le commencement jusqu'à la fin de cette campagne, il est à croire qu'il jugera que sa réputation ne peut être sauvée qu'en tâchant de compromettre les autres en les chargeant de tous les torts qu'il a eus. Peut-être se propose-t-il aussi de m'y faire jouer un rôle. Patience [2]. »

1. Bassano à l'Empereur, 22 novembre (A. N. et A. G.).
2. Schwarzenberg au prince de Metternich, 30 novembre (K. St. A.).

§ 2.

Opérations vers le nord

Du côté de la Dvina, la situation s'était successivement aggravée. Le 18 octobre, le général Wittgenstein, ayant repris l'offensive, obligeait, après une lutte acharnée, le maréchal Gouvion Saint-Cyr à évacuer Polotsk ; le 2e corps se repliait sur l'Oula, il mettait huit jours pour atteindre Tschachniki, où il allait être renforcé par le 9e.

Le 24, à deux heures du soir [1], le maréchal Victor était informé des événements de Polotsk; il dirigeait aussitôt sur Sienno, au secours du 2e corps, les forces à sa disposition (12e et 20e divisions et 30e brigade de cavalerie). Le 27, il arrivait à Sienno [2]; les renseignements qu'il s'était procurés sur l'ennemi lui faisaient connaître clairement les intentions ultérieures de Wittgenstein.

Il écrivait en effet à Dombrowski : « Il paraît, par les rapports qui nous parviennent, que le plan de cette armée est vaste, que son attaque sur le 2e corps n'est que le préliminaire de son exécution, et qu'elle ne provoquera pas de nouveaux combats sur la Dvina. Elle doit, dit-on, opérer sa jonction avec celle aux ordres du général Tormasof, soit en se dirigeant sur Minsk, soit en allant sur Vilna; on prétend même qu'elle est déjà en marche sur l'un ou l'autre de ces points et qu'elle masque ce mouvement par quelques forces restées en présence du 2e corps [3]. »

Ainsi, dès le début des opérations, le maréchal Victor connaissait l'idée fondamentale du plan russe, la marche sur Minsk ou sur Vilna. Dans le premier cas, comme Wittgenstein devait nécessairement se prolonger devant l'armée française, une offensive décidée de notre côté l'arrêtait net et l'obligeait

1. Victor, ordre de mouvement (A. G.).
2. Victor à Gouvion, 27 octobre (A. G.).
3. Victor à Dombrowski, 27 octobre (A. G.).

à faire front. Dans la seconde hypothèse, celle d'une marche sur Vilna masquée par un corps de flanc, elle permettait, après avoir repoussé ce corps de troupes, de savoir ce qu'il y avait en arrière de ce rideau.

Le maréchal annonçait d'abord hautement l'intention de foncer sur ce qu'il avait devant lui. Le 27, il écrivait à Gouvion « qu'il s'était décidé à changer la direction du 9e corps et à le rapprocher de l'Oula, pour être bientôt en mesure de le réunir au 2e et de reprendre l'offensive sur l'ennemi [1]. »

Cette offensive devait être d'autant plus énergique que, d'après un renseignement parvenu le 28, le général Wittgenstein avait fait filer une forte colonne sur Vilna; comme le total des forces françaises s'élevait à 36,000 hommes d'infanterie et 3,200 chevaux [2], on pouvait espérer avoir une supériorité marquée sur les troupes russes demeurées sur l'Oula.

L'importance de Minsk, la nécessité de porter des renforts sur ce dépôt si important, abandonné pour ainsi dire à lui-même, était un nouveau motif de ne pas tarder d'un instant.

Cependant le maréchal Victor ne paraît pas s'en être rendu compte, il voulait faire abandonner ce point capital où étaient renfermées toutes nos ressources.

Les instructions adressées le 27 octobre au général Dombrowski s'expriment ainsi : « Il ne s'agit plus maintenant de désunir vos forces pour observer divers points ; il faut au contraire les rassembler et vous tenir prêt à marcher au premier avis que vous recevrez du mouvement dont je viens de parler (marche de Wittgenstein sur Minsk).... Si vous apprenez que les desseins qu'on lui prête se réalisent, regardez alors votre position dans la province de Minsk comme nulle et dangereuse et repliez-vous aussitôt, non seulement avec votre division, mais encore avec toutes les autres troupes de toutes armes qui pourraient se trouver dans cette province, sur Mohilev [3]. »

1. Victor à Gouvion, 27 octobre (A. G.).
2. Victor à Berthier, 28 octobre (A. G.).
3. Victor à Dombrowski, 27 octobre (A. G.).

Le 28, il ajoutait : « Je vous ai invité à prendre toutes les précautions nécessaires, tant pour être bien informé que pour être prêt à replier vos troupes et toutes celles de Minsk sur Mohilev, si les circonstances l'exigent. Il ne faut cependant rien précipiter, afin de ne pas faire de fausses démarches ; observez bien et réunissez votre monde sur la Bérézina ; rapprochez les autres troupes de Minsk [1]. »

L'ordre de se concentrer était évidemment juste ; mais n'aurait-il pas mieux convenu de le faire sur Minsk ? La division Dombrowski devait bien s'élever à 5,000 hommes ; en la réunissant à la garnison de Minsk et aux troupes du général Kozeski, on aurait obtenu une force de plus de 10,000 hommes [2].

Les mesures prises par Dombrowski, à la réception de cet ordre, complétaient la somme des fautes commises sur les derrières de l'armée.

Le 4 novembre, il abandonnait Glousk avec les forces qu'il avait sous la main, se repliant sur Ighoumen, et sans même attendre que l'ennemi apparût, il faisait évacuer Minsk.

« Je donne ordre au général Kozeski de concentrer sur-le-champ tous ses détachements et de marcher sur Minsk et vous lui donnerez l'ordre de me suivre. D'après ces mêmes ordres du duc de Bellune, vous me suivrez aussi avec les troupes qui sont à votre disposition, si toutefois vous le trouvez nécessaire [3]. »

Ainsi, le général Dombrowski ne se concentrait pas ; il abandonnait Minsk, avant même que l'ennemi s'y fût présenté. Qu'allaient devenir les approvisionnements de la Grande Armée que l'on savait arrivée à Dorogoboug ?

Dès le 3, prévoyant le sort réservé à la ville, Bronikowski

1. Victor à Dombrowski, 28 octobre (A. G.).
2. Le journal de l'avant-garde de la 3e armée de l'ouest prétend avoir fait, du 13 au 15 novembre, 3,870 prisonniers, sans compter les tués. D'après un état de situation, la garnison de Minsk s'élevait à 2,168 hommes. Bogdanowitsch, t. III, p. 224 et 226.
3. Dombrowski à Bronikowski, 4 novembre (A. N.).

demandait des ordres formels et il attirait l'attention sur l'importance de cette place.

« Si nous perdons Minsk, écrivait-il, et ses magasins brûlés par nous ou par l'ennemi, je ne sais d'où l'armée tirera ses vivres.

« Les approvisionnements de réserve sont à force à Minsk [1]. »

Le 10, le général Dombrowski était à Ighoumen où, suivant une expression énergique de Bronikowski, « il ne couvrait que sa peau [2]. »

Le 2, le maréchal Victor rencontrait l'armée russe à Tschachniki ; « après deux heures d'une canonnade assez vive de part et d'autre, il lui était facile de voir que l'armée ennemie arrivait et que de fortes colonnes arrivaient de Lepel. Il jugeait alors que toute l'armée de M. de Wittgenstein marchait à nous et que nous étions au moment de recevoir une bataille. »

La solution de toutes les difficultés semblait donc trouvée : cette bataille, que le maréchal était venu chercher le 27, lui était offerte. Brusquement il se dérobait.

Il importe de reproduire littéralement les motifs qu'il donnait de sa conduite. « En les attaquant (les ennemis) dans leur position, je m'exposais à être battu, et, en gagnant la bataille, je me trouvais dans l'impossibilité de profiter de ce succès passager, parce que le pays où j'aurais dû suivre l'ennemi est épuisé et désert et qu'en y conduisant l'armée, je consommais sa destruction. Les ennemis pouvaient me prévenir par une marche rapide sur Loukolm ; je savais déjà qu'une de leurs colonnes était dirigée sur cette ville ; j'étais tout à fait découvert de ce côté et je ne voyais aucune chance qui pût m'être favorable. Dans cet état de choses, il m'a paru convenable d'éviter la bataille qui m'était présentée et de réunir les troupes de l'Empereur sur un point d'où je pusse manœuvrer selon les nouveaux mouvements de l'ennemi, réorganiser les

1. Bronikowski au duc de Bassano, 3 novembre (A. N.).
2. Bronikowski au duc de Bassano, 10 novembre (A. N.).

troupes du 2e corps et reprendre l'offensive à la première occasion favorable [1]. »

Était-ce bien le moment de faire ces réflexions en présence de l'ennemi ? Ne pas profiter de l'occasion offerte pour livrer bataille avec 25,000 hommes de troupes fraîches, n'était-ce pas ne le vouloir jamais ; s'avouer vaincu sans combat ; tuer parmi ses troupes la confiance en elles-mêmes et en leurs chefs, élément décisif pour le succès de toute opération militaire ?

Réorganiser le 2e corps, et avec quoi ? Ne devait-on pas s'attendre, au contraire, à voir chaque jour diminuer le 9e ?

Au milieu de toutes ces fautes, la grande figure de Napoléon ne subit aucune atteinte. Pour combler la mesure des coups qui le frappaient, le 9, en arrivant à Smolensk, il allait apprendre la conspiration de Malet ; rarement situation plus tragique s'est présentée pour un souverain : deux armées ennemies sur sa ligne de retraite, une autre sur ses derrières ; dans son pays, une révolte tentée par une poignée d'hommes insignifiants, qui réussit presque. Le souverain, le général en chef, le père, tout était menacé. Comment a-t-il supporté ces rudes coups ? Une lettre de Murat nous l'apprend.

« Je t'ai mandé que depuis le 24 j'accompagnais l'Empereur, qu'il me comblait de bontés, aussi je n'en sentis jamais mieux le prix que dans ce moment où j'ai appris l'événement du 23. Il est inconcevable autant que ridicule. Comment n'est-il venu dans la tête de personne de parler du roi de Rome, c'était si dans l'ordre. Combien j'ai senti que j'aimais l'Empereur dans ce moment ! Comme il s'est montré supérieur à tout événement [2], comme il s'est montré bon époux, bon père et bon

1. Victor à Berthier, 2 novembre (A. G.).

2. Les lettres inédites que nous avons retrouvées témoignent d'un calme étonnant. Il prenait même la peine de rassurer l'impératrice par cette lettre autographe :

Napoléon à Marie-Louise, Smolensk, 11 novembre.

« Ma bonne amie, tu vois que nous sommes rapprochés de bien des jours. J'expédie le petit Montesquiou à Paris. Le temps est froid, quatre à cinq degrés ; la terre couverte de neige. Ma santé bonne. Je pense à toi. Je

souverain. Je me suis confirmé dans l'idée que je m'étais faite de son bon cœur.... Nous partons dans peu de jours pour nous porter contre le corps de Wittgenstein. L'Empereur a été un moment sur le point de m'envoyer en avant. J'obéirai avec plaisir, mais je le quitterai avec peine, enfin je suis fort heureux [1]. »

A l'Empereur seul l'armée française dut son salut. Chambray le reconnaît lui-même : « S'il se raidit trop contre les circonstances, on doit convenir aussi que cette confiance dans sa fortune, et cette inflexibilité de caractère réunies à l'impassibilité de son visage et au calme avec lequel il donna des ordres dans les circonstances les plus critiques, remplirent ses généraux de cette audace qui leur fit braver les obstacles, en apparence insurmontables, que leur opposèrent si souvent le climat et l'ennemi. »

Le rapport de Victor parvenait le 7 à l'Empereur : en réponse, il lui faisait connaître que le salut de l'armée et de la France reposait sur lui. Sans délai, il devait marcher sur Polotsk. « Prenez l'offensive, lui écrivait Berthier, le salut de l'armée en dépend; tout jour de retard est une calamité. La cavalerie de l'armée est à pied, le froid fait mourir tous les chevaux. Marchez, c'est l'ordre de l'Empereur et de la nécessité [2]. »

Comme l'a dit un écrivain, de tels ordres sont véritablement écrits avec le burin de l'histoire. Pour les comprendre, il n'était pas nécessaire d'être un grand général, il suffisait d'avoir du caractère, de s'élever à la hauteur des circonstances, de « reprendre les bottes de 93. » Oudinot le sentait bien : le 10, en écrivant au duc de Bassano : « Nous allons attaquer le

tiendrai à bonheur de te voir bientôt, tu n'en doutes pas, car tu sais combien je t'aime. Embrasse mon fils. »

Pour nous qui connaissons la lettre de Marie-Louise du 15 août 1815, publiée par Fournier (*Deutsche Rundschau*, 1902, p. 416), lettre *la plus infâme qui ait jamais été écrite, même par une femme*, ce soin paraîtra au moins superflu. On peut comparer.

1. Murat à la reine Caroline, Smolensk (autographe) (A. E. S. P.).

2. Napoléon à Berthier, 19,326 (A. G.).

vif [1], » il était véritablement l'interprète de la situation.

Le 10, à la réception de l'ordre de l'Empereur, le maréchal Victor se dirigeait sur Tschachniki [2]. Le maréchal Oudinot, qui avait repris le commandement de son corps, désirait y attaquer l'ennemi, le maréchal Victor, au contraire, préféra tourner sa gauche par Botchéikovo.

L'émotion du maréchal Oudinot, en apprenant ce funeste projet, fut profonde; l'on peut dire que le mot de désastre dont il se servit dans sa réponse pour le qualifier n'était pas exagéré.

« Vous avez ordre, monsieur le maréchal, écrivait-il, de chercher l'ennemi; tout m'assure que Wittgenstein et Steinheil sont réunis ici. Si cela est vrai, ils chercheront à déboucher dans la plaine, et alors ils nous offrent des chances favorables pour les combattre. Si, au contraire, nous n'avons devant nous qu'une partie de leurs troupes, c'est une occasion que nous ne devons pas laisser échapper. Si, malgré ces observations, Votre Excellence persiste dans l'intention de faire un mouvement que je regarde comme aussi dangereux qu'inutile, je la prie de s'en expliquer, parce que je n'entends pas que ma responsabilité soit engagée et que je souhaite, s'il en est temps encore, de me mettre en mesure pour sauver, s'il se peut, mes

1. Oudinot à Bassano, 10 novembre (A. G.).

2. Victor, ordre de mouvement (A. G.). L'ordre de l'Empereur a vraisemblablement fait reprendre l'offensive, car le maréchal Victor écrit le 9 à Oudinot : « J'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire aujourd'hui de Kolnevice, par laquelle elle m'informe de la position qu'elle a fait prendre à ses troupes.... J'étais inquiet de votre silence au moment de notre séparation, moment que j'aurais voulu employer à concerter les opérations des 2e et 9e corps, afin de leur donner l'ensemble convenable. Je n'ai pas été assez heureux pour cela et mes désirs n'ont pas pu s'accomplir. La cause de ce contretemps m'est inconnue, je ne sais à quoi l'attribuer, mais je ne dois plus y penser.... Le mouvement que vous faites aujourd'hui avec le 2e corps subordonne ceux du 9e, il en est le régulateur et ce n'est que lorsque vous m'aurez fait connaître son but que je pourrai aviser, de manière à en assurer le succès. »

Or, le mouvement d'Oudinot avait pour objet de faire rétrograder le 2e corps en arrière de Tschereïa et de l'échelonner sur Kolopénitschi. Ordre d'Oudinot, 8 novembre. (Papiers D***.)

troupes d'un désastre que vous pourriez leur préparer [1]. »

Le 15, consulté par Victor, il lui exposait qu'à son avis, le meilleur parti était « de choisir une position qui mît à même de maintenir la communication avec la Grande Armée en lui permettant de refuser une bataille qui n'offrirait pas des avantages certains [2]. »

Les inconvénients du mouvement projeté par Victor étaient évidents.

« Je voulais, écrit le maréchal Oudinot, marcher sur Lépel; je pensais que ce mouvement, appuyé par le 9e corps qui était sur Loukolm, nous aurait mis à même de rejeter les ennemis au delà de l'Oula, et détruit tout espoir de jonction entre Wittgenstein et Tchitchagoff.

« .... Ce mouvement fut jugé trop large par le duc de Bellune, et quoiqu'il eût déjà trouvé la position de Tschachniki peu propre pour recevoir ou donner bataille, il résolut d'y marcher, je l'y ai suivi. Mon opinion eût été d'y aborder l'ennemi; mais les premiers motifs qui avaient empêché le duc de Bellune de l'y attaquer subsistant toujours, il résolut de manœuvrer par la droite pour aller s'emparer du pont de Botschéikovo, son plan était ensuite de se porter par Kamen et ensuite par Pouïchna sur Bérézino. J'avoue que ce mouvement circulaire autour de l'ennemi, qui se trouvait placé de manière à nous prévenir sur tous les points, et qu'il fallait exécuter en sa présence, ayant sur nous deux débouchés sur la Loukomla, me parut tout à fait dangereux, outre que nous perdions absolument toute communication avec la Grande Armée....

« J'ai dû faire observer au duc de Bellune qu'une guerre de mouvements ne nous convient pas, les régiments sont dans un tel état de faiblesse que la moindre marche nous coûte plus d'hommes et de chevaux qu'un grand combat [3]. »

Du reste, comme on pouvait s'y attendre, le maréchal Victor ne tentait même pas d'engager une action : à peine ébauché,

1. Oudinot à Victor, 14 novembre. (Papiers du général Lorencez.)
2. Oudinot à Victor, 15 novembre. (Papiers du général Lorencez.
3. Oudinot à Berthier, 16 novembre (A. G.).

le mouvement était arrêté. Le 19, des environs de Sienno, il prévenait l'Empereur « que l'état déplorable des troupes qu'il commandait ne lui avait pas permis de faire de nouvelles tentatives sur l'ennemi. C'eût été nous exposer de tout perdre et j'ai dû préférer la conservation des moyens que nous possédions encore, pour les employer utilement [1]. »

Le sort de Minsk était alors décidé.

L'amiral Tchitchagoff avait donc été laissé absolument libre de se diriger sur Minsk. Contrairement à ce que dit Langeron, le danger dont il était menacé n'avait pas échappé à Bronikowski. Pour retarder la marche des Russes, il avait placé Kozeski à Nowo-Swerjen, avec son corps, composé de recrues. Mais au lieu de s'établir en arrière du fleuve, le général commit la faute de se porter en avant. Le 13, pressé par l'avant-garde de Lambert, il n'eut pas le temps de rompre les ponts du Niémen; le 15, il était de nouveau atteint et battu à Koidanof. Dès l'approche des Russes, le 10, Bronikowski avait appelé Dombrowski à Minsk. Sa conduite avait été vraiment militaire : bien loin de se laisser abattre, il brûlait de se défendre, et pourtant les difficultés de sa position lui étaient complètement connues.

« J'ai de suite envoyé au général Dombrowski l'ordre que Votre Altesse lui donne pour qu'il vienne en toute hâte au secours de Minsk. S'il se rend à l'invitation que je lui ai faite, il y a quatre jours, il viendrait très à propos aujourd'hui ici.

« Je me bats depuis trois jours sur les routes de Nowo-Swerjen et Koidanof. J'ai arrêté l'ennemi pendant huit jours.

« Je viens de recevoir l'avis qu'il travaille à faire réparer les ponts de Swerjen et de Mohilev que j'ai fait brûler....

« S'il est vrai que le général Reynier a été, le 7, à Svislotsch, et les Autrichiens, le 9, à Volkovisk, l'ennemi n'aurait pas le temps de faire rétablir les ponts de Swerjen et de Mohilev, si toutefois les Autrichiens le suivent de près [2]. »

1. Victor à Berthier (A. G.).
2. Bronikowski à Berthier, Minsk, 14 novembre (A. G.).

§ 3.

Opérations préliminaires au passage de la Bérézina

Le 11, l'Empereur avait appris l'ensemble des fausses mesures qui allaient faire tomber entre les mains de l'ennemi son principal dépôt sur la route de Vilna. Il prescrivait alors au général Dombrowski, « par-dessus tout, de se charger de la défense de Minsk [1]. »

Cet ordre parvenait le 14 à Ighoumen; le 15, Dombrowski entrait, avec une partie de sa division, à Smolevitschi; de sa personne, il se rendait à Minsk pour y juger de l'état des choses. Avec les 2,300 hommes qu'il amenait, il était évidemment impossible de tenir cette place contre l'avant-garde de Langeron ; refusant « de venir lutter contre ce corps, » il disait à Bronikowski « de ramasser tout son monde et de le suivre à Smolevitschi sur la route d'Ighoumen. »

A neuf heures du soir, Bronikowski annonçait encore l'intention de conserver cette place, dont il sentait toute l'importance [2].

« J'ai tenu Minsk, écrivait-il à neuf heures du soir, autant que j'ai pu. J'y suis encore, mais, demain, attaqué par 8,000 hommes, douze pièces de canon, n'en ayant aucune, la lutte sera difficile.... Je resterai, malgré que je n'aie à ma disposition que 800 hommes, le corps aux ordres du général Kozeski étant entièrement détruit. Je résisterai autant qu'il me sera possible et je ne quitterai qu'à la dernière extrémité [3]. »

Quant à Dombrowski, sans même s'arrêter à Smolevitschi, le 16, il se retirait sur la Bérézina; le 18, nous le trouverons à Verezino. A la vérité, il alléguait cet ordre du duc de Bellune, en date du 12 novembre.

1. Napoléon à Berthier, *Correspondance*, 19,332.
2. Bronikowski à Berthier, 15 novembre (A. G.).
3. Bronikowski à Berthier, 15 novembre (A. G.).

« Le général Bronikowski m'avait communiqué le rapport de M. le général Kozeski, que je reçois avec votre lettre du 10. Incertain, comme je dois l'être, dans l'éloignement où je me trouve des mouvements des ennemis de Slonim, il m'est impossible de vous donner des instructions précises sur la conduite que vous devez tenir dans cette circonstance, mais je dois vous recommander, comme je l'ai fait dans toutes les lettres que je vous ai écrites depuis huit jours, de ne pas précipiter votre mouvement sur la Bérézina, afin d'être toujours à même de défendre et de protéger, comme vous le devez, la province de Minsk, en vous entendant avec son gouverneur. Il n'est que deux cas qui puissent vous obliger à l'abandonner : celui où l'armée russe de Volhynie marcherait sur Minsk et celui où des forces supérieures aux vôtres descendraient la Bérézina pour se joindre à Ertel ou à Tormassof. Dans l'un ou l'autre cas, vous devez réunir à votre division les troupes du gouvernement de Minsk et manœuvrer de manière à vous joindre à moi par la rive gauche de la Bérézina. Dans tout autre cas, vous devez défendre la province de Minsk [1]. »

Mais l'ordre du duc ne portait pas de se replier sur Verezino et surtout, comme l'observait Bronikowski, « n'aurait-il pas dû rester à Smolevitschi ? Et, de cette position, ajoutait le général, si je juge bien, il menaçait le flanc droit de l'ennemi ou il l'attirait sur lui. L'une et l'autre de ces choses pouvaient être utiles en faisant gagner du temps [2]. »

Le 16, Bronikowski avait donc dû abandonner Minsk ; se retirant sur Smolevitschi, où Dombrowski ne l'avait pas attendu, le 17, il entrait à Borisov.

Mais là encore, les fausses mesures du général Dombrowski allaient empêcher d'y réunir les forces qu'on aurait pu y amener.

Après avoir abandonné Minsk, au lieu de se concentrer,

1. Victor à Dombrowski, 12 novembre (A. G.).
2. Bronikowski à Berthier, Borisov, 17 novembre (A. G.).

comme le portaient ses ordres et comme l'exigeait impérieusement la situation, le général conservait encore un détachement de 1,200 hommes à Svislotsch et un autre de 1,500 à Mohilev [1].

Le 18, l'Empereur, en arrivant à Doubrovna, apprenait la perte de Minsk. Il ordonnait alors au général Dombrowski d'occuper avec sa division Borisov, seul point de passage qui nous restât sur la Bérézina. Le 2ᵉ corps était également dirigé sur cette ville. Relativement au 9ᵉ corps, l'Empereur exposait ainsi son rôle : « Écrivez au duc de Bellune que j'arrive aujourd'hui à Orcha, à midi, qu'il est nécessaire que la position qu'il prendra le mette plus près de Borisov, de Vilna et d'Orcha que l'armée ennemie; de tâcher de masquer le mouvement du duc de Reggio et de faire croire au contraire que je me porte sur le général Wittgenstein, manœuvre assez naturelle; que mon intention est de me porter sur Minsk, et, quand on sera maître de cette ville, prendre la ligne de la Bérézina [2]. »

Cet ordre parvenait le 20. Dans la journée, le 2ᵉ corps s'échelonnait entre Bobr et Kroupki; de Bobr, le maréchal Oudinot rendait compte « qu'il presserait demain sa marche le plus possible, et que s'il n'arrivait point avec ses troupes jusqu'à Borisov, ce qui était difficile, il y serait du moins de sa personne [3]. » Le 9ᵉ venait à Tschereïa [4].

Quant à Bronikowski, il apprenait par un espion que les généraux Lambert et Langeron marchaient sur Borisov; il s'attendait à être attaqué le 20 [5].

Dans la matinée du 21, Lambert attaquait Borisov, il l'enlevait dans la soirée après une défense énergique.

Quelle fut la responsabilité du général Dombrowski dans

1. On doit pourtant reconnaître que cette détermination eut un résultat heureux. D'après Langeron, Tchitchagoff aurait cru voir, dans ce régiment, l'avant-garde de Napoléon, p. 56.
2. Napoléon à Berthier, 19 novembre, 19,342.
3. Oudinot à Berthier, 20 novembre (A. G.).
4. Victor à Berthier, 20 novembre (A. G.).
5. Bronikowski à Oudinot, 20 novembre (A. G.).

cette affaire ? Langeron prétend qu'il était allé passer tranquillement la nuit à Borisov. Or, « Borisov est assez loin de la tête du pont sur la rive gauche de la Bérézina ; il en est séparé par des marais et par un pont fort étroit et long de 300 toises, jeté sur ce marais et sur cette rivière [1]. »

Au contraire, d'après Bogdanowistch, Bronikowski aurait déterminé son camarade à faire reposer ses troupes; il lui aurait assuré qu'il avait fait surveiller toutes les routes venant au pont par des avant-postes, et qu'il avait envoyé des patrouilles sur toutes les directions. L'écrivain russe ajoute : « Dombrowski, prévoyant que les Russes ne pourraient atteindre Borisov que le lendemain, envoya six bataillons et quatre pièces dans la tête de pont. »

Le dernier renseignement est contredit par le rapport de Bronikowski cité plus haut; en outre, et c'est un fait positif, Dombrowski n'était pas avec ses troupes et, s'il est exact qu'il se soit rendu au pont à trois heures du matin, il est incompréhensible qu'il n'ait envoyé aucune reconnaissance au dehors, dans l'état d'incertitude où l'on se trouvait.

A six heures du matin, les Russes surprenaient les avant-postes ; jusqu'à trois heures de l'après-midi, les Polonais réussirent à se maintenir ; dans la soirée, les Russes enlevaient la position. La perte de l'ennemi donne une idée de l'énergie de la défense; contre cette poignée d'hommes, forte tout au plus de 3,500 hommes, il avouait avoir eu 1,500 à 2,000 tués ou blessés.

Dans la journée du 21, un aide de camp, qui avait quitté Borisov dans la matinée, venait annoncer à Oudinot que nous nous maintenions à Borisov. Le maréchal ordonnait alors de garder cette localité coûte que coûte.

« Quelles que soient les forces qui vous menacent, vous ne pouvez abandonner la tête de pont; je vous engage donc, et au besoin je vous somme d'y tenir jusqu'à extinction de vos troupes, afin d'attendre l'arrivée du 2e corps, qui pourra entrer demain à Borisov par sa cavalerie.

1. Langeron, p. 47.

« Songez, monsieur le général, que ce poste capital à garder devient une chose considérable pour le salut de l'armée, et qu'aucune considération ne saurait vous affranchir d'avoir cédé devant l'ennemi dans une circonstance aussi majeure. J'espère que vous n'aurez pas abandonné le poste important de Zembin que je vous engage à faire tenir [1]. »

Le maréchal apprenait cet événement irréparable dans la nuit du 21 au 22. Il n'eut pas un instant d'hésitation ; sans attendre d'ordre, il annonçait qu'il marcherait à l'ennemi. « Cette fatale circonstance m'oblige de me masser, écrivait-il à Berthier, et ne me permettra pas de pousser aussi loin que j'en avais le projet.... A moins d'ordre contraire, j'attaquerai demain l'ennemi à Borisov. »

Toutefois, il observait, cas facile à prévoir, que l'ennemi brûlerait le pont; une seule ressource resterait alors à l'armée : passer au gué de Zembin, tandis que le maréchal Victor, s'appuyant à la Bérézina, couvrirait le mouvement de l'armée. Ce sont les mesures que l'Empereur va adopter; aussi convient-il de reproduire la partie principale de cette dépêche. « Je dois toutefois faire observer à Votre Altesse qu'en supposant que je parvienne à le chasser (l'ennemi) de la ville, il est probable qu'il brûlera le pont dont le rétablissement serait absolument impraticable. Cela vous sera confirmé, Monseigneur, par tous ceux qui connaissent les bords marécageux de la Bérézina et la position formidable de Borisov. Pour trouver un gué, il faut remonter à quatre lieues, à hauteur de Zembin. S'il entrait dans les intentions de l'Empereur de manœuvrer pour s'emparer de ce gué, peut-être conviendrait-il que le 9e corps appuyât de suite à la Bérézina [2]. »

Cette énergie, cette rapidité de décision tranche heureusement au milieu des nombreuses défaillances que nous avons rencontrées jusqu'à présent. Dans la période du 20 au 22 no-

1. Oudinot à Dombrowski, 21 novembre (A. G.).
2. Oudinot à Berthier, 22 novembre (A. G.).

vembre, la conduite du maréchal Oudinot a été remarquable; c'est une des plus belles pages de sa vie.

Le 22, à cinq heures du soir, l'Empereur apprenait la perte de Borisov. Il dictait alors l'ordre suivant :

« Monsieur le duc de Reggio, l'Empereur a appris avec peine que le général Dombrowski s'était laissé forcer à la tête du pont et qu'il avait abandonné cette ville. Il n'a donc pas fait occuper les redoutes, car il est inconcevable qu'avec 4,000 hommes il ne se soit pas maintenu dans des redoutes armées.

« L'Empereur approuve, monsieur le duc, le parti que vous avez pris de marcher à l'ennemi pour l'attaquer, le culbuter dans la Bérézina et vous emparer des ponts, s'ils ne sont pas brûlés. Mais, s'il n'était pas possible de vous rendre maître du passage de Borisov, il faudra vous emparer d'un passage à droite ou à gauche, y faire construire sur-le-champ des redoutes et deux ponts, pour pouvoir le franchir rapidement.... Le général Colbert [1] a passé la Bérézina au gué, vis-à-vis de Zembin. Il dit qu'à ce gué, le passage n'a que cinq à six toises....

« L'Empereur, dans cette circonstance si importante, compte sur votre zèle et votre attachement à sa personne. »

Il est absolument impossible de savoir, dans l'état de nos documents, quelle fut alors la conduite de Tchitchagoff. A en croire Langeron, « il se serait établi dans la meilleure maison de Borisov [2]. » Au contraire, Tchitchagoff accuse formellement Langeron. « Trouvant plus commode de passer la nuit dans la ville, lit-on dans ses Mémoires, il y était entré sans attendre mes ordres, avec une partie des troupes qui amenèrent avec elles une grande quantité de bagages [3]. » Le général en chef aurait alors ordonné de faire évacuer la ville.

Un fait est certain, au lieu d'attendre l'armée française der-

1. Le général Colbert connaissait très bien le pays; dans la première partie de la campagne, il avait été dirigé sur cette ville. Davout à Colbert, 11 juillet. *Histoire des opérations militaires de la campagne de Russie*, t. V, 176 (sous presse).

2. Langeron, *Mémoires*, p. 51.

3. Tchitchagoff, *Mémoires*, p. 143.

rière la Bérézina, Tchitchagoff résolut de se porter au-devant d'elle. Langeron prétend qu'il réussit à empêcher l'exécution de ce mouvement; toujours est-il qu'un ordre fut expédié, prescrivant à l'avant-garde de quitter Borisov à six heures du matin, et au gros de la suivre à dix heures, sur la route d'Orcha.

C'était cette avant-garde que rencontrait le maréchal Oudinot. Le 23, vers une heure, attaquée avec la plus grande énergie, elle était rejetée sur Borisov; la ville elle-même était enlevée aux Russes, qui y faisaient de grandes pertes. Toutefois, ceux-ci réussissaient à en brûler le pont.

La victoire d'Oudinot était évidemment un événement heureux ; elle dut redonner de la confiance à l'armée, mais elle était loin de la tirer de la situation terrible où elle se trouvait.

L'Empereur aurait alors conçu le projet de marcher contre Wittgenstein; à en croire Jomini [1], ses représentations seules l'auraient amené à y renoncer; Murat lui aurait même dit : « Vous nous sauvez tous, si vous décidez l'Empereur à renoncer à son fatal projet. » Ce récit semble peu croyable; si nous nous en rapportons à la dépêche du 22, où l'Empereur signale le gué Zembin, il semble bien que, dès ce moment, son parti était pris.

Même avant d'être averti du succès remporté par Oudinot, l'Empereur faisait prescrire à Victor, le 23 à quatre heures du soir, de maintenir Wittgenstein en prenant position à Baran.

Son rôle devait être de couvrir vers le nord le maréchal Oudinot et de le protéger contre toute attaque du 1er corps russe, tandis qu'il jetterait un pont sur la Bérézina [2].

Le 24, à trois heures du matin, Victor était informé par le quartier impérial de la reprise de Borisov [3].

Dans toute cette journée, l'Empereur est resté convaincu que le maréchal Victor exécuterait ses ordres. Par deux fois Oudinot en a été informé : le 24, à huit heures du matin, Berthier l'a prévenu que le maréchal Victor coucherait dans la

1. Jomini, *Mémoires*, t. I.
2. Correspondance, 19347, 19348.
3. Berthier à Victor, trois heures du matin, Bobr (A. G.).

soirée à Chtchavrouï [1]; le 25, à une heure moins un quart, il lui a écrit : « Le duc de Bellune a eu hier 24 un combat qui, à en juger par la canonnade, à dû durer quelque temps entre Kholopénitschi et Baran [2]. »

L'ordre de l'Empereur du 23 à quatre heures du soir parvenait le 24 au maréchal Victor. Le 22, il avait quitté Tschereïa; le mauvais état des chemins l'avait obligé, à ce qu'il prétextait, de suivre la rive gauche du lac Dolghoé; le 24, il était échelonné sur Batourouï.

Pour apprécier justement la direction qu'il allait suivre, il convient de savoir l'idée qu'il se faisait alors des mouvements du corps de Wittgenstein. A une heure du matin, il écrivait à Berthier : « La 12ᵉ division a trouvé, à son arrivée à Batourouï, plusieurs escadrons de cavalerie régulière venant de Kholopénistchi. Je suis informé qu'une colonne d'infanterie a dû les suivre à Krasnolouki, c'est sans doute sur Batourouï qu'elle doit déboucher. Toutes les troupes du 9ᵉ corps y seront réunies pour la recevoir ce matin à midi. Il est vraisemblable qu'une autre colonne marche par la route de Baran sur Borisov et que la première ne doit se montrer à Batourouï que pour retarder notre marche; je ne m'y méprendrai pas, et tout en combattant celle-ci, je tâcherai d'arriver à propos sur l'autre. La route que je prendrai est par Chtchavrouï et Soukhokarma. Je compte pouvoir prendre aujourd'hui position à Chtchavrouï [3]. »

Ainsi donc, le maréchal attribuait à Wittgenstein l'intention de marcher sur Borisov par la route de Baran et d'amuser le 9ᵉ corps vers Kolopénitschi. Le 24 au soir, de Chtchavrouï, il annonce encore l'intention de marcher dans la direction de la route de Lepel par Chtchavrouï et Kostritsa [4].

Le 25, à cinq heures du matin, l'Empereur apprend la position du 9ᵉ corps.

1. Berthier à Victor, 24 novembre, huit heures du matin (A. G.).
2. Berthier à Victor, Lochnitsa, 25 novembre, une heure moins un quart (A. G.).
3. Victor à Berthier, 24 novembre (A. G.).
4 Victor à Berthier, 24 novembre (A. G.).

De nouveau, il renouvelle à Victor l'ordre de couvrir le 2ᵉ corps d'Oudinot.

« Votre principal but, Monsieur le duc, lui écrit Berthier, est d'empêcher le général Wittgenstein d'atteindre Oudinot et il vous avait été ordonné d'arriver rapidement sur Baran, afin de couper la route de Lepel; vous n'en avez rien fait, de sorte que le général Steinheil s'est déjà joint à l'armée de Tormasof et a suspendu notre mouvement du passage de la Bérézina, qu'il est cependant si important, dans la situation où nous nous trouvons, d'opérer promptement. Vous avez, dites-vous, deux divisions qui sont à quinze verstes de Kostritsa, portez-vous avec elles en toute diligence, de manière à arriver de bonne heure à Kostritsa, éclairez tout ce qui se passe depuis Kostritsa jusqu'à Baran; attaquez vigoureusement tout ce qui se présentera, mettez-vous en communication avec Oudinot, qui est à Borisov, où l'Empereur va de même se porter [1]. »

Au contraire, cette dépêche trouvait le maréchal Victor à Ratoulitschi; au lieu de tout mettre en œuvre pour protéger le flanc droit de la Grande Armée, comme le portaient les ordres impératifs de l'Empereur, il se repliait sur Lochnitsa.

A dix heures du matin, il faisait connaître les motifs de sa détermination :

« .... Nous avons passé la nuit dernière à portée de fusil des ennemis. Nous pouvons avoir ce matin un autre engagement et j'aurais pu le désirer si je n'avais pas apprécié l'importance de marcher promptement sur les routes de Lepel. J'ai, en conséquence, mis en marche le 9ᵉ corps ce matin à deux heures, avant le jour, pour effectuer ce mouvement que je croyais sans obstacle; mais à mon arrivée ici, j'apprends que les chemins qui mènent à Kostritsa sont impraticables pour l'artillerie. Il faudrait passer un marais dangereux. Je me trouve donc, par ce contretemps, obligé de descendre sur Lochnitsa. Les trois divisions d'infanterie du 9ᵉ corps y arriveront ce soir; l'arrière-garde restera à Ratoulitschi. Nous pourrons être demain 26 de

1. Berthier à Victor, 25 novembre, cinq heures du matin (A. G.).

bonne heure à Borisov, à moins que l'ennemi ne continue à nous suivre, ce que je ne saurai que dans quelques heures....

« Votre Altesse me reproche d'avoir retardé mon mouvement sur Baran ; si elle connaissait les difficultés que j'ai eu à surmonter, elle trouverait que j'ai rempli mon devoir et que je ne pouvais pas faire mieux. J'ai même lieu de croire que la lenteur de ma marche, depuis Tschereïa, a été avantageuse aux troupes de la Grande Armée, qui marchent sur la route de Borisov. Il est évident que si je ne l'eusse pas couverte, ce corps qui me suit s'y serait porté et aurait pu faire beaucoup de mal....

« Les obstacles que je rencontre aujourd'hui pour aller à Kostritsa nous seront peut-être favorables; car, en prenant cette direction, si elle eût été praticable, je n'aurais pas pu arriver demain sur la Bérézina comme l'Empereur le désire [1]. »

Cette manière d'entendre les ordres si précis de l'Empereur était étrange. Jamais il n'y avait été question d'amener le 9e corps à Borisov, mais au contraire d'occuper avec lui la route de Lepel face à Baran. Au lieu de cela, le maréchal se rejetait sur la route où défilaient les débris de la Grande Armée; ainsi le seul corps encore intact était amené en contact avec ces troupes qui, sauf la garde, étaient sans consistance.

A deux heures et demie de l'après-midi, l'Empereur lui en faisait témoigner son mécontentement : « L'Empereur, lui écrivait Berthier, est étonné que vous ayez ôté l'arrière-garde qui couvrait la route de Bobr à Natcha et que vous ayez entièrement abandonné la route de Lepel à Borisov.

« Puisque vous êtes sur la route de Lochnitsa, cela est sans aucun remède ; ce surcroît d'encombrement nuira beaucoup à votre troupe. Il est fâcheux, puisque vous étiez en présence de l'ennemi, de ne l'avoir pas bien rossé. S'il vous a suivi et s'il vous inquiète, tombez-lui dessus avec votre arrière-garde et l'une de vos divisions. Demain, avant le jour, partez avec deux

1. Victor à Berthier, 25 novembre, Ratoulitschi, dix heures du matin (A. G.).

de vos divisions pour arriver à Borisov et de là au point de passage.

« Il serait très dangereux d'évacuer Ratoulitschi si l'ennemi est en présence; dans ce cas, vous devez faire volte-face avec un nombre de divisions égal à celui de l'ennemi et le battre. Si vous faisiez autrement, vous compromettriez tous les corps qui sont à Krupski. *L'Empereur voit que l'ennemi vous a offert de belles occasions de le battre et que vous n'avez jamais su en profiter.* Je vous réitère l'ordre de l'Empereur, qui est que vous attaquiez l'ennemi s'il est en vue de vous; cela est de la plus grande importance, s'il est en position de s'intercaler dans les colonnes [1]. »

L'appréciation sévère de l'Empereur sur la conduite du maréchal Victor nous semble être justifiée et être le verdict de l'histoire. Au contraire, à en croire le maréchal Victor, le maréchal Oudinot aurait été cause de tout; nous reproduisons ici la première partie de cette dépêche où il tente de justifier sa conduite. Il osait même y reprocher au maréchal Oudinot d'avoir marché trop vite sur Borisov :

« Du moment où le 2e corps a reçu l'ordre de quitter ses positions près du 9e corps, celui-ci s'est vu seul pour résister aux forces de Wittgenstein. Si monsieur le duc de Reggio n'eût pas fait précipitamment son mouvement, le 9e corps aurait pu arriver à temps à Loukoml pour le remplacer, et monsieur le duc de Reggio se dirigeant sur Krasnolouki aurait pu faire croire à l'ennemi qu'on voulait l'attaquer par sa droite sur Lepel. Monsieur le duc de Reggio serait ensuite descendu par Baran sur Borisov pour exécuter l'ordre de l'Empereur, de marcher sur Minsk. Le 9e corps aurait masqué ce mouvement et l'ennemi eût été trompé au moins pendant deux ou trois jours. Le 9e corps se serait ensuite porté sur Vésélovo par Baran et Jantschin sans que l'ennemi eût osé l'inquiéter dans cette marche, dans le doute où il eût été que les deux corps se seraient arrêtés assez longtemps dans la position

1. Berthier à Victor, 25 novembre, deux heures après midi (A. G.).

intermédiaire de Krasnolouki pour donner le temps à la Grande Armée de faire son mouvement sur Borisov. Les projets de l'Empereur auraient pu être remplis par là ; au lieu de cela, le 2e corps a quitté Loukoml sans même attendre l'arrivée du 9e corps à Tschereïa. Il a marché en arrière sur Bobr. L'ennemi a eu une connaissance entière de ce mouvement. Depuis ce moment, j'ai dû manœuvrer seul pour contenir Wittgenstein. De Tschereïa, je me serais porté à Kolopenitschi, si les routes n'eussent été tout à coup rendues impraticables pour l'artillerie par un fort dégel. Cette route traverse des bois marécageux. J'ai pris pour remplir de mon mieux les desseins de l'Empereur la route qui mène à Chtchavrouï, en côtoyant le lac Dolghoé. Je ne me suis pas caché que Chtchavrouï n'offrait pas le même avantage que Kolopénitschi pour arrêter l'ennemi. Celui-ci avait l'avantage d'une bonne route pour aller de Loukoml à Kolopénitschi. Il était le maître de la plus courte et de la meilleure communication sur la Bérézina, chose qu'il n'a pas été en mon pouvoir d'empêcher parce que, je le répète à Votre Altesse Sérénissime, le mouvement du 2e corps par Bobr a fait connaître de suite à Wittgenstein notre projet de marche sur Borisov et non plus de l'attaquer. J'ai eu l'honneur de faire connaître à Votre Altesse Sérénissime mon projet de marcher sur Baran si les routes me le permettaient ; j'ai senti l'avantage de cette nouvelle position pour contenir un moment les ennemis, mais les mauvais chemins m'ont empêché de le faire. J'y aurais laissé l'artillerie du 9e corps. J'ai donc cru devoir me borner à côtoyer pour ainsi dire la grande route de Minsk et à empêcher Wittgenstein de rien entreprendre sur le flanc de l'armée et sur son arrière-garde ; je croyais avoir rempli ce but, et je dois l'avouer à Votre Altesse Sérénissime, il m'est bien pénible de voir par les lettres qu'elle m'a écrites que je n'ai point entièrement agi dans les vues de l'Empereur. Je pensais l'avoir fait [1].... »

1. Victor à Berthier, Lochnitsa, dix heures du soir, 25 novembre (A. G.).

Les mouvements de Victor avaient donc laissé Wittgenstein absolument libre de marcher sur Borisov et de tomber sur le maréchal Oudinot; heureusement pour nous, les ordres de Kutusof l'en avaient empêché.

Le 17 novembre, il avait été rejoint par le colonel Tchernitchef; ce dernier arrivait de l'armée de Tchitchagof. « Sans spécifier le jour où l'amiral se proposait d'occuper Minsk, il assurait néanmoins que, d'après toutes les probabilités, l'armée du Danube arriverait pour le 5/17 novembre devant cette ville [1]. »

Le corps russe ne pouvait dès lors évidemment s'engager à fond. Courant le risque de se trouver exposé seul aux coups de la Grande Armée dont on ignorait la décomposition, il restait immobile les 18, 19 et 20.

Il recevait alors l'ordre suivant de Kutusof, que nous reproduisons à cause de son importance capitale :

« Je vous envoie ci-jointe la copie d'un rapport que l'amiral Tchitchagoff m'a écrit le 20 d'octobre et par lequel vous verrez qu'il rend compte qu'il veut occuper Minsk le 7/19 novembre, conjointement avec les généraux Lieders et Ertel. On peut conclure que l'ennemi sera forcé de tourner d'Orcha sur Sienno, Lepel et Dockchitsouï et que, par conséquent, ses forces principales se dirigeront contre vous.

« Pour éviter un combat trop inégal, je vous recommande d'occuper une bonne position ou bien quelques-uns des défilés que l'armée française sera obligée de traverser en faisant sa retraite. Il faudra, afin de retarder la marche de l'ennemi, encombrer les routes en avant de la position que vous prendrez. Notre armée et celle de l'amiral chercheront à se rapprocher de la vôtre autant que possible pour accabler celle de Napoléon [2]. »

Subordonné au généralissime, Wittgenstein devait s'en tenir à ce rôle absolument défensif. Dès le 21, le général

1. Registre d'opérations du 1er corps russe (A. S. P.).
2. Reproduit au journal du 1er corps (A. S. P.).



Vlastof occupe Kolopénitschi avec une avant-garde ; une autre avant-garde suit lentement le maréchal Victor sur les routes à l'est du lac Dolghoé ; le gros du 1er corps reste à Tschereïa jusqu'au 24, il en part dans la journée et arrive dans la nuit du 24 au 25 à Kolopénitschi.

En fait, Wittgenstein ignorait complètement ce qu'était devenue l'armée française ; à en croire Tchitchagoff, il lui écrivait le 23 de Tcherepo :

« Quoiqu'on dise qu'elle (l'armée française) se porte sur Borisov, tout me fait croire cependant qu'elle a tourné sur Bobrouisk ; car, dans le premier cas, le maréchal Victor n'aurait pas manqué de tenir à Tcherepo pour couvrir la marche de la Grande Armée [1]. »

Pour comble de bonheur, l'armée russe de Kutusof, après la bataille de Krasnoï, avait, en effet, abandonné tout contact avec la nôtre.

Le 23 novembre, le général Yermolof l'avouait franchement : « Nous avons perdu trente-six heures au passage du Dniéper, et pour ce motif, nous avons perdu l'ennemi de vue. Jusqu'à présent, nous ignorons sa ligne de retraite, car si Minsk se trouve déjà occupé par nos troupes, nous ne savons s'il s'y retirera ou s'il se réunira au maréchal Victor [2]. »

Cet état de choses a inspiré cette réflexion bien juste à Langeron : « Que faisaient donc Miloradowitsch avec son avant-garde et Platow avec 25,000 cosaques ? Pourquoi avoir laissé gagner à une armée exténuée trois jours de marche [3] ? »

Dans la journée du 24, la situation commençait à s'éclaircir pour le 1er corps russe.

Un officier de cosaques venait l'informer, de la part de Tchitchagoff, « que l'armée du Danube était arrivée le 10/22 novembre près de Borisov, que le lendemain le général Pahlen s'était porté avec une avant-garde par la route de Bobr et

1. *Mémoires* de Tchitchagoff, p. 154.
2. Yermolof à Wittgenstein. Bogdanowitsch, III, 154. Malheureusement l'auteur ne dit pas quand cette dépêche arriva.
3. Langeron, p. 55.

que le corps d'Oudinot ayant repoussé Pahlen près de Nemonitsa, la rive gauche de la Bérézina avait été abandonnée à l'ennemi. Le général engageait aussi le comte Wittgenstein à appuyer sur les derrières des troupes françaises qui se trouvaient devant Borisov et à se réunir à lui près de cette ville, où il voulait faire établir un pont volant pour faciliter la jonction [1]. »

Le 1er corps s'établissait alors dans la journée du 25 à Baran, un régiment de Baschkirs était dirigé vers Vésélovo afin d'ouvrir une communication avec le général Tschaplitz.

Dans l'après-midi du 26, le 1er corps s'établissait à Kosbutza.

Vers le sud, un faux mouvement de Tchitchagoff avait ouvert le passage à l'armée française. Après son échec, le 23, l'armée du Danube avait pris position sur la rive droite de la Bérézina, face à Borisov ; le général Tschaplitz surveillait les passages au nord de la ville, ayant le général Umanetz avec le régiment de Kinburn à Zembin, le général Korniloff avec le 18e chasseurs, deux régiments de cosaques et quatre pièces à Vésélovo ; le général Orourk était au sud de la ville.

A ce moment, Tchitchagoff jugeait cette direction comme étant peu dangereuse, et bien qu'Orourk eût à garder une étendue double de celle que défendait Tschaplitz, il lui avait donné un détachement plus faible parce qu'il n'était point probable que l'ennemi choisît, pour passer, cette partie de la rivière [2].

Afin de permettre de se faire une idée sur la part de responsabilité qui revient à chacun dans l'histoire du passage de la Bérézina, nous allons reproduire de larges extraits des rapports ou mémoires remis à l'Empereur à cette occasion.

Le général Tschaplitz s'exprime ainsi :

« Il s'agissait d'abord de connaître le point principal sur lequel l'ennemi dirigeait ses opérations, et ceci était le pro-

1. Journal des opérations du 1er corps (A. S. P.).
2. Tchitchagoff, *Mémoires*, p. 152.

blème le plus difficile à résoudre. Nous crûmes d'abord un moment que le parti le plus sage pour l'ennemi serait de forcer le chemin de Minsk, et pour l'en empêcher, l'amiral se décida à occuper, avec le gros de son armée, la tête du pont de Borisov et à diriger les différents détachements par sa droite et sa gauche.... (Suit l'énumération des divers emplacements.) Les mouvements de l'ennemi prirent un caractère décidé, les opérations de notre grande armée et de celles sous les ordres du comte Wittgenstein nous étaient inconnues, malgré tous les soins que je mis à envoyer mes rapports à ce général; sur ces entrefaites, un bas officier de uhlans de la garde me porta un paquet dont je pris lecture sans prévoir qu'il était destiné au général en chef, je ne m'en aperçus que lorsque je l'avais lu. Je trouvai alors que son contenu portait un avis à l'amiral, qu'il devait observer l'armée ennemie et l'empêcher de prendre le chemin d'Ighoumen. J'ai déjà dit que l'instruction de l'amiral se limitait à coopérer de tout son pouvoir à la destruction de l'armée ennemie; il n'eut donc rien de plus pressé que d'exécuter les ordres du général en chef de toutes les armées, d'autant plus que l'avis du comte Wittgenstein qu'il avait reçu était de même contenu ; il fit en conséquence un mouvement à droite, après avoir laissé le comte de Langeron à la tête du pont de Borisov. Tout cela eut lieu le 12/24 novembre. Le même jour, vers le soir, j'étais presque persuadé que l'ennemi ferait ses efforts pour effectuer son passage sur les points que j'avais occupés tout près de Brilova ou près de Vésélovo, car je vis de mes propres yeux, m'étant caché dans les broussailles sur les bords de la rivière, que l'ennemi étudiait ce poste et que, sous prétexte d'abreuver ses chevaux, c'étaient toujours les mêmes; il changeait de personnes pour faire leurs observations. A cette époque, je reçus l'ordre du comte de Langeron d'abandonner le poste de Zembin, Vésélovo et Brilova et de me porter sur la position qu'il occupait alors lui-même.

« Cependant, m'étant persuadé de la nécessité de conserver ma place, j'osais m'arrêter et faire mon rapport au général

comte Langeron en lui communiquant mes remarques et lui demandant la permission de garder mon poste. Un second ordre me signifia d'avancer, avec une espèce de responsabilité sur mon retard, et de me rendre de suite pour occuper le poste qui m'avait d'abord été destiné ; me voyant dans cette fâcheuse position, mais fort de ma conviction, je me décidai, au risque de m'exposer à une responsabilité, à conserver ma position jusqu'au retour de mon aide de camp que j'avais envoyé à l'amiral pour l'instruire de mes observations.

« Vers le soir du 13/25 novembre, j'aperçus des mouvements extraordinaires de troupes, de grands feux m'annonçaient de grandes masses ; mais comme la position que j'occupais était plus basse que celle de l'ennemi, je ne pouvais pas le concevoir au juste, et pour cet effet je fis passer à la nage, dans la nuit du 13/25 au 14/26, trois cents cosaques sous le commandement du colonel Melnikov pour m'éclairer les démarches de l'ennemi, avec ordre de m'amener quelques prisonniers ou, au défaut d'eux, le seigneur ou l'intendant du village placé sur le côté opposé de la rivière. Le colonel Melnikov s'acquitta parfaitement de sa commission ; il fit non seulement plusieurs prisonniers, mais m'amena encore l'intendant du village placé du côté de Vésélovo. J'appris par les prisonniers que toute l'armée se trouvait entre Star Borisov et Nov Borisov ; qu'ils ignoraient où le passage devait s'effectuer, qu'ils s'attendaient cependant à un mouvement général le 14/26.

« L'intendant, à son tour, me dit que l'ennemi avait ordonné la construction de deux ponts et qu'il supposait qu'ils seraient placés à Brilova ou à Vésélovo. Je reçus ces informations à une heure après midi du 13 au 14. La gelée parvint si rapidement que les marais devinrent aussi durs comme une prairie et la rivière commença à charrier ; ma position devint critique et il fallait se décider.

« Je calculai donc qu'étant maître de Zembin, j'aurais le temps nécessaire pour brûler le pont et, en détruisant les digues, de couper ce chemin à l'ennemi.

« Que pouvais-je espérer dans ce cas ? Je n'étais pas assez

fort pour empêcher la construction d'un pont à l'ennemi, et dans le cas même où mes forces eussent été plus considérables, la position ne se prêtait point à empêcher leur entreprise, car les hauteurs se trouvaient de leur côté et les marais qui bordaient la rivière étaient tout à fait gelés ; je courais en outre le risque d'être renversé et de me voir obligé d'ouvrir le chemin de Minsk qui, d'après moi, était le seul qui pouvait convenir à l'ennemi, car en gagnant ce point il pouvait se rapprocher facilement de l'armée du prince de Schwarzenberg, et une fois ces deux armées réunies, elles auraient tranquillement effectué leur marche sur Vilna, où il se trouvait de grands magasins de toute espèce, ce qui eût ravitaillé et remis leurs forces et nous aurait peut-être obligés à finir la campagne.

« Cette considération m'obligea de faire retourner le détachement de Zembin et de lui faire prendre poste dans Brilova, où je plaçai en différents endroits plusieurs pièces d'artillerie pour gêner la construction du pont [1]. »

Les Mémoires de Langeron confirment le point le plus important de ce récit, celui où il est question de l'ordre de Kutusof. Son témoignage a d'autant plus de valeur qu'il était en très mauvais termes avec Tchitchagoff ; ce dernier le lui rendait d'ailleurs. Dans une lettre à l'empereur, il porte ce jugement sur Langeron : « J'espère que je serai délivré de Langeron, d'Essen et d'Ertel à la première occasion. Le premier serait encore bon vis-à-vis des autres, s'il n'était étourdi et distrait. »

A l'en croire, le 25 au matin, on distinguait parfaitement « Napoléon, Murat et les autres généraux ennemis [2], » et dans la matinée Tchitchagoff recevait la dépêche de Kutusof dont il est parlé dans tous les récits ; elle était de la plus haute importance pour l'Empereur. On y entrevoyait la possibilité de percer par la Volhynie [3]. Bogdanowitsch sou-

1. *Mémoires* de Tschaplitz (A. S. P.).
2. *Mémoires* de Langeron, p. 55. Ceci est certainement une erreur. L'Empereur n'est arrivé à Borisov qu'à une heure.
3. Voir cet ordre, p. 133.

tient que cette dépêche n'a pu être cause du mouvement de Tchitchagoff vers le sud ; d'après cet historien, elle n'aurait été remise que le 26 [1]. Langeron, au contraire, d'accord avec les Mémoires de Tchitchagoff [2], nous dit qu'elle parvint le 25. Si nous nous en rapportons au récit de Tschaplitz, reproduit plus haut, et à celui de l'amiral lui-même dans un rapport à l'Empereur, il est impossible d'en douter. Pour nous, contrairement à l'opinion de l'historien russe, un point reste acquis historiquement : dès le moment où Tchitchagoff reçut cette dépêche, il se décida à marcher sur Chabachévitschi.

Langeron a donc eu raison d'écrire : « Il se prévalut de ce conseil de Kutusof pour faire un mouvement beaucoup plus absurde que celui qu'il avait voulu faire le 22 [3]. »

Quant aux réflexions de Langeron, ont-elles été faites dans ce moment, et que faut-il penser de l'absurdité du mouvement en lui-même ?

Certes, il est facile de trancher, après l'événement ; mais avant de connaître les explications de l'amiral, il nous faut attirer l'attention sur un point. A qui faut-il imputer l'abandon des postes de Zembin, de Brilova et de Vésélovo ? Le récit de Tschaplitz est affirmatif ; par deux fois le comte de Langeron le lui aurait prescrit dans la journée du 25 [4] ; au contraire, à en croire Langeron, il n'aurait rien su des dispositions prescrites par l'amiral ; ces ordres auraient été donnés directement à Tschaplitz, et bien loin d'avoir fait abandonner Vésélovo, il aurait ordonné, dans la soirée du 25, de le réoccuper.

Tout ceci est bien invraisemblable ; et rien ne peut excuser Langeron (en admettant que son récit soit vrai), d'être resté toute la journée du 25 sans savoir ce qui se passait à sa gauche.

1. Bogdanowitsch, t. III, 261.
2. Tchitchagoff, *Mémoires*, p. 154.
3. Langeron, *Mémoires*, p. 55.
4. Tchitchagoff confirme l'existence de ces ordres ; à l'en croire, Langeron ne lui aurait pas dit un mot des deux ordres intempestifs par lesquels il rappelait Tschaplitz. *Mémoires*, p. 164.

Si l'amiral ne lui a pas fait connaître l'ensemble des mesures prises par lui, étant à Borisov, il devait les lui demander, provoquer même une explication avant son départ et en tous cas rester en communication constante avec Tschaplitz. Dans l'état de nos documents, il est impossible de savoir où est la vérité entre ces affirmations, mais ceci importe peu pour la recherche à laquelle nous nous livrons ; quelles qu'aient été les instructions reçues par Tschaplitz, la détermination d'abandonner Zembin a été prise volontairement par lui lorsqu'il connut l'intention où était l'armée française d'y tenter le passage. Son propre témoignage est formel.

Dès le 17/29, Tchitchagoff sentit le besoin de se justifier ; prévoyant qu'on allait l'accuser de n'avoir pas arrêté l'Empereur, il se défendait auprès de l'empereur Alexandre de n'avoir pas tenu Zembin. « Maintenant, Sire, lui écrivait-il, je dois croire que l'on voudra m'accuser de n'avoir pas fait prisonnier Bonaparte et son armée et que j'aurais pu le faire si j'avais placé un corps pour lui barrer le passage. Je suis persuadé, de mon côté, qu'un corps que j'aurais pu détacher à Zembin, par exemple, n'aurait pas produit plus d'effet que n'a produit celui qui a défendu la place où il a voulu jeter son pont. La rivière est guéable dans plusieurs endroits et en très peu de temps on fait passer un nombre suffisant d'hommes pour s'emparer du côté opposé sous la protection d'une forte batterie. Je n'avais que 16,000 à 17,000 hommes d'infanterie, qui seule peut faire nombre dans ce cas, la cavalerie n'y étant d'aucune utilité.

« Un corps à Zembin, à trente verstes de Borisov que je devais aussi garder, ainsi que toute la distance jusqu'à Verezino, ne pouvait pas être assez fort pour résister à une armée de 60,000 à 70,000 hommes sous Napoléon qui veut percer. Il aurait été sacrifié avant que j'eusse pu venir à son secours, d'autant plus que l'ennemi me coupait le chemin, et même toute mon armée n'aurait pas été suffisante pour l'arrêter, pas même pendant vingt-quatre heures.

« Il n'y a qu'un obstacle de la nature qui pourrait produire

cet effet; dans tout autre cas, il aurait passé tout de même et j'aurais eu un corps de moins [1]. »

Les attaques contre Tchitchagoff furent certainement très vives; dans une autre lettre il a exposé à l'Empereur les motifs qui l'ont amené à se diriger sur Chabachévitschi.

« .... Heureux de voir, par la lettre que Votre Majesté a daigné m'écrire du 25/3 novembre, qu'elle ne veut pas me condamner sans m'entendre.... Mon armée montait à peine à 25,000 hommes en tout, dont une grande partie de cavalerie. Le prince de Schwarzenberg pouvait venir nous prendre à dos....

« Trois jours se sont passés ayant l'ennemi devant moi qui manœuvrait pour nous donner le change et nous n'eûmes aucun indice de nos armées que je croyais à ses trousses. D'après les calculs des marches que pouvait faire l'ennemi, il devait être à Borisov plus tôt qu'il ne s'est montré effectivement : y était-il avec toute l'armée et Napoléon, ou faisait-il faire des démonstrations par un petit corps pour nous y retenir et nous y amuser, je ne pouvais pas le savoir. Dans cet état de choses, le général Kutusof m'écrit de prendre bien garde que Napoléon ne prenne la route le long de la Bérézina, vers Bobrouisk, et n'y passe la rivière pour se porter sur Ighoumen et Minsk. Le comte de Wittgenstein m'envoie aussi une lettre en m'informant que l'armée ennemie est partagée en plusieurs colonnes, que les unes se dirigent sur Borisov, les autres sur Bobrouisk, mais où sera Napoléon ? Personne ne sait, et probablement là où on s'y attend le moins. Pour surcroît de confusion, je reçois des rapports que les Autrichiens et les Saxons sont revenus à Slonim et qu'on a vu leurs patrouilles aller jusqu'à Nesvij. Voilà, Sire, les données que j'avais et qui m'induisirent en erreur. J'ai cru que peut-être Schwarzenberg se portait à côté pour nous tenir en échec et que cela faisait craindre que Napoléon ne se jette vraisemblablement de ce côté. J'ai cru alors que, sans perdre de vue les passages de la

1. Tchitchagoff à l'empereur Alexandre, 29 novembre (A. S. P.).

rivière sur ma gauche, je pouvais partager les forces du centre sur deux points en transportant une partie sur la droite et je marchai sur Chabachévitschi. J'avoue que d'après toutes les combinaisons, il m'a paru que c'est de ce côté qu'on chercherait à effectuer le passage [1]. »

Dans tout cet exposé, il n'y a rien que le lecteur n'ait été à même de vérifier par les récits des autres généraux.

Un point reste douteux pour nous : Tschaplitz a-t-il transmis le résultat de ces observations du 24, et à quel moment sont-elles parvenues ? Un écrivain véritablement cavalier reprocherait évidemment à Tchitchagoff de n'avoir pas lancé de la cavalerie (patrouilles, pointes, officiers, etc.) sur toutes les directions. Mais pour qui se souvient des opérations de Smolensk, de la perte du contact par la cavalerie française après Iéna, de celle de la cavalerie alliée après la Rothière et de tant d'autres exemples historiques, nous passons sous silence ceux plus récents, cette mission stratégique de la cavalerie brille surtout dans les champs du rêve et non dans ceux de l'histoire.

Il est si facile de rejeter la responsabilité de la décision sur les épaules de la cavalerie !

Les motifs de Tchitchagoff nous semblent défendables ; tel est aussi l'avis du général Diebitsch. Après avoir longuement étudié tous les mouvements stratégiques qui amenèrent à la Bérézina, il conclut ainsi : « Quant à son mouvement sur Chabachévitschi, il est assurément excusable [2]. »

La dépêche de Wittgenstein, l'ordre de Kutusof, tout contribua à l'égarer ; pour achever de l'induire en erreur, la présence d'un détachement polonais lui ayant été signalée à Svisloch, il crut y voir la tête de colonne de l'armée française, cherchant à se réunir avec l'armée autrichienne vers le sud-ouest. Cette dernière lui était indiquée par un rapport

1. Tchitchagoff à l'Empereur, 29 novembre/11 décembre (A. S. P.).

2. Journal des opérations du 1[er] corps. Nous reproduisons cette discussion vraiment magistrale en appendice de cette préface.

de Knorring comme se rapprochant de ses derrières [1]. » En conséquence, le 25, il se dirigeait vers le sud; dans la nuit du 25 au 26, il arrivait à Chabachévitschi. Langeron restait seul face à Borisov avec huit ou dix bataillons; ordre était même donné à Tschaplitz de ne laisser que des postes d'observation à Brilova et à Vésélovo; avec le reste de son corps, il devait marcher vers la tête de pont, et si ses patrouilles ne découvraient rien, se porter également vers Chabachévitschi. Nous avons vu plus haut les renseignements obtenus par Tschaplitz et sa conduite lorsqu'il sut avoir l'armée française devant lui. Il se repliait sur Stakov, laissant à Brilova le colonel Kornilov et au nord du village de simples postes. N'était-ce pas là un de ces cas où un chef doit sacrifier jusqu'à son dernier homme pour un intérêt supérieur? C'est là une de ces questions que l'on n'ose résoudre; il suffit à notre tâche d'avoir tenté de mettre en lumière quelques-uns des faits qui ont facilité à l'armée française le passage de la Bérézina. Toujours est-il que dans la journée du 26, l'Empereur n'eut personne devant lui; et même, à en croire Langeron, Napoléon « aurait pu se dispenser de faire sur la droite une marche pénible et d'y risquer un passage hasardé, il pouvait tout simplement forcer celui du pont de Borisov et marcher sur Minsk [2]. » Il s'y attendait.

C'est là une appréciation dont nous laissons la responsabilité à l'auteur. Utilisant cette chance inespérée, l'Empereur sauva son armée; son énergie de fer sut réparer les défaillances de ses généraux.

Notre qualité de Français pourrait nous faire accuser de partialité; nous laisserons donc les Russes apprécier sa conduite. « Investi de tous côtés, a écrit Boutourlin, Napoléon ne perd pas la tête: il trompe par des démonstrations habiles les généraux qui lui sont opposés, et glissant pour ainsi dire entre les armées qui s'apprêtent à fondre sur lui, il exécute

1. Tchitchagoff, *Mémoires*, p. 153.
2. *Mémoires* de Langeron, p. 63.

son passage sur un point bien choisi, où tout l'avantage du terrain se trouve de son côté. Le mauvais état des ponts, dont il ne dépendait pas de lui d'améliorer la construction, fut l'unique cause qui, en ralentissant l'opération, la rendit si périlleuse. Ainsi les grandes pertes que les Français éprouvèrent ne sauraient être attribuées à Napoléon et ne doivent être mises que sur le compte des circonstances malheureuses où son armée se trouvait et qu'il n'était plus en son pouvoir de maîtriser [1]. »

Bogdanowitsch s'exprime de même :

« On peut soutenir avec certitude, a-t-il écrit, que Napoléon dut uniquement dans ce cas son salut à l'influence de ses anciennes victoires, qui obligèrent ses adversaires à opérer avec la plus grande prudence et qui laissèrent échapper l'occasion de lui faire subir une défaite complète [2]. »

Nous ignorons quelle a été l'opinion de l'empereur Alexandre sur la conduite des généraux en chef russes lors du passage de la Bérézina.

Un point reste acquis : Tchitchagoff perdit son commandement; au contraire, Wittgenstein garda toute la confiance de son souverain; le 24 janvier 1813, l'empereur Alexandre lui écrivait : « Cette campagne si glorieuse pour vous n'a fait qu'accroître toute l'estime et l'amitié que je vous portais précédemment, en y ajoutant une véritable reconnaissance pour vos services éminents que j'ai tâché, au reste, de vous témoigner d'une manière ostensible [3]. »

1. Boutourlin, *Campagne de Russie*, t. II, p. 405.
2. Bogdanowitsch, t. III, p. 256.
3. Zur wurdigung der Convention von Tauroggen, article de Schiemann, *Historische Zeitschrift*, 84, p. 239.

DEUXIÈME PARTIE

LA BATAILLE DE LA KATZBACH

Nous ne nous étendrons pas sur la partie des *Mémoires* qui embrasse la période de temps comprise entre le passage de la frontière russe et la reprise des opérations, l'auteur jouant un rôle assez secondaire.

Nous nous bornerons à signaler son opinion sur la manière dont il aurait désiré qu'on conduisît la guerre et sur l'influence qu'il a attribuée à l'armistice.

Après les grands succès obtenus, l'armée russe jugeait en avoir assez fait; son chef, le général Kutusof, était d'avis de l'établir en quartier autour de Vilna. Pénétré de la gravité des circonstances, de la nécessité d'utiliser les conséquences d'une victoire si complète, l'empereur Alexandre voulait au contraire conduire la guerre avec la dernière vigueur. C'était, du reste, le seul moyen d'amener la Prusse à se prononcer.

Il est temps, écrivait-il, « d'agir sans se laisser limiter par les règles habituelles de la guerre, pour utiliser avec rapidité la complète supériorité que nous avons obtenue et d'augmenter notre prépondérance [1]. »

Contraint de céder aux ordres de son souverain, Kutusof s'était donc porté en avant, en se promettant de ne pas aller trop loin (il n'était pas devenu plus jeune [2], écrivait-il). Autant qu'il avait été en son pouvoir, il avait retardé la marche de ses troupes, méconnaissant toute l'importance qu'il y avait à rejeter hors d'Allemagne, et pour ainsi dire sans combat, l'armée française réduite à quelques débris.

Boyen a donc raison en estimant « que sa mort fut une circonstance heureuse pour les alliés, car on ne pouvait plus attendre de lui des résolutions énergiques [3]. »

1. Cité par Bogdanowitsch, t. III, p. 332.
2. *Mémoires* de Toll, t. II, p. 298.
3. Boyen, *Mémoires*, t. III, 28.

Dans cette grave question de la marche en avant, Langeron se range à l'avis de [illegible]

Relativement à l'armistice, Langeron [illegible] avec Toll que les causes de la ruine de Napoléon [illegible]. Contrairement à l'opinion de Gneisenau, d'après laquelle il aurait été [illegible] plus utile et plus nécessaire [illegible] aux alliés, on ne lira pas sans intérêt ce qu'il y dit de l'état d'affaiblissement de l'armée alliée, et de la joie d'un homme aussi pondéré que Barclay en apprenant la conclusion de l'armistice.

Le 10 août 1813, l'armistice était dénoncé. Langeron passait sous le commandement de Blücher. C'était là évidemment un fait regrettable, si l'on tient compte de ses sentiments : il haïssait tout ce qui était allemand : lui-même s'en est exprimé librement dans son journal à plusieurs reprises : de son côté, Gneisenau le lui rendait. Les deux généraux se détestaient et le savaient [4].

Au début de la campagne, un désaccord complet régnait entre le général en chef et les commandants de corps : deux étaient Russes ; le troisième, Yorck, Prussien, mais même avec ce dernier Blücher ne pouvait s'entendre. La déception de n'être pas choisi comme chef suprême avait certainement dû être très rude pour Yorck ; en 1812, il avait commandé habilement le corps prussien et par son acte hardi il avait entraîné son roi [5]. Lui qui (ordonnait, commandait, conduisait tout lui-même) prétendait voir dans le choix de Blücher le moyen de faire exercer le commandement sous son nom par d'autres [6].

Après la guerre de 1807, l'opinion d'une partie de l'armée

1. Langeron, p. 169.
2. Langeron, p. 198.
3. *Vie de Gneisenau.* Delbruck, t. II, p. 666.
4. Langeron, p. 247 et 253.
5. On discute encore pour savoir à qui revient l'initiative de la convention de Tauroggen. Un document, à la vérité de 1838, parle d'ordre du roi prescrivant à Yorck de se séparer des Français : *Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte*, 13, 264. Langeron est d'avis qu'Yorck a agi en pleine indépendance, *Mémoires*, p. 106.
6. *Vie d'Yorck*, par Droysen, t. II, p. 102.

prussienne était loin d'être favorable à Blücher [1]. En 1810, il avait donné des preuves d'absence d'esprit, « il croyait littéralement être gros d'un éléphant [2]. »

Au moment où la guerre s'ouvrit, sa personnalité était loin de s'imposer pour le commandement de l'armée ; sa nomination fut due à Scharnhorst [3] ; en s'effaçant avec un noble désintéressement, ce dernier rendit à son pays peut-être le plus grand des services ; ce passage d'une de ses lettres à sa fille donne la mesure de son sacrifice : « Je donnerais ma vie pour un commandement d'un jour [4]. » Malheureusement Blücher, à côté de son patriotisme ardent, de son énergie, de son profond mépris de toute responsabilité, qualités qui en firent un chef d'armée incomparable, avait un grave défaut.

L'auteur de l'*Armée de Silésie* nous déclare qu'il n'honorait jamais une carte d'un regard [5] ; le major Friederich, qu'il confiait aveuglément (blindlings) la conduite des opérations à son état-major [6].

A l'époque même, cette situation était bien connue ; dès 1811 Gneisenau écrivait : « Vous savez que le quartier général de Blücher a toujours été le siège de l'intrigue, l'on n'est jamais sûr du résultat que produira cette lutte des partis [7]. » Les événements de 1806 n'avaient que trop prouvé l'influence néfaste et déprimante qu'un chef d'état-major peut exercer sur l'esprit le plus énergique [8].

Son choix était donc de la plus haute importance ; il fut particulièrement heureux : après la mort de Scharnhorst, Gneisenau reçut ces difficiles fonctions.

Les qualités distinctives de ce grand organisateur militaire, son patriotisme ardent, la netteté avec laquelle il avait com-

1. Pick, *Aus der Zeit der Noth*, p. 56.
2. Boyen, *Mémoires*, t. II, p. 106.
3. Boyen, *Mémoires*, t. III, p. 19.
4. Lehman, *Scharnhorst*, t. II, p. 592.
5. *Histoire de l'armée de Silésie*, p. 99.
6. Friederich, *Histoire de 1813*, p. 288.
7. Delbruck, *Vie de Gneisenau*, t. II, p. 84.
8. Lettow Vorbeck, t. II, p. 345-347.

pris que pour briser les forces de la Révolution française, il fallait en appeler aux mêmes moyens [1] (ne voulait-il pas une révolution partant du trône [2]?), le mettaient en opposition directe avec Langeron resté l'émigré français.

Lors de l'effondrement de 1806, école littéraire, fonctionnaires, ministres du roi même [3], tout avait paru se soumettre à la défaite avec la plus parfaite sérénité : au contraire, l'idée de patrie et de revanche, comme dans tous les pays où elle est attaquée, s'était incarnée dans l'armée. Certains esprits avaient pu projeter une politique d'apaisement, elle n'avait pu oublier le souvenir des anciens jours de gloire, se complaire dans la douce et énervante quiétude de la défaite; elle avait compris que ce qui avait été perdu par le fer devait être repris par le fer; dans toutes les circonstances, le parti militaire, contre l'avis des politiques, avait tenté d'entraîner son roi contre la France [4]. Et Gneisenau n'avait-il pas raison de répondre aux esprits faibles qui prétendaient l'arrêter avec des difficultés matérielles :

« On lit Adam Smith et l'on oublie ensuite l'histoire du monde. Avant tout ayez du fer, une poitrine de fer, une volonté de fer et des armes. Lorsque vous aurez cela, l'argent ne vous manquera pas [5]. »

L'idée de la résistance à outrance était développée à un tel point qu'il avait même prévu l'hypothèse où il faudrait

1. Delbruck, *Vie de Gneisenau*, t. I, p. 301.

2. Thimme, *Zu der Erhebungsplanen der preussischen Patriote. Historische Zeitschrift*, t. LXXXVI, p. 79.

3. Voir les exemples cités par Cavaignac, t. I, p. 253. Le ministre Anger jure de n'entreprendre aucune communication avec les ennemis de l'armée française. Hegel écrit le 13 octobre 1806 : « Je vis l'Empereur, cette âme du monde, traverser la ville.... comme je le faisais déjà auparavant, nous souhaitons tous la victoire de l'armée française.... » Cité *Historische Zeitschrift*, t. LX, p. 230. — Rapport de Bose à l'électeur de Saxe, Berlin, 13 novembre. « La joie et la reconnaissance en présence de ce grand monarque ont presque ôté la parole à l'ambassadeur. » *Historische Zeitschrift*, t. LX, p. 49.

4. Voir particulièrement *Historische Zeitschrift*, vol. LXXXVI, article de Thimme, p. 78-101.

5. Delbruck, *Vie de Gneisenau*, t. II, p. 84.

combattre, le roi étant prisonnier [1]. Tout l'état-major de l'armée de Silésie était animé de ces sentiments; en Langeron, au contraire, le désir du maréchalat avait tué chez l'ancien gentilhomme l'idée de la patrie, de cette France pour qui ses aïeux avaient combattu et étaient morts; ne lit-on pas dans ses Mémoires cette phrase étonnante : « Un militaire qui a été aux batailles de Leipzig et de Paris n'a rien à désirer en fait de gloire. » Fait presque unique, gentilhomme et catholique, à la Restauration, il ne rentrait pas en France.

N'y avait-il pas là de quoi blesser ces patriotes ardents? On peut utiliser un homme qui combat contre son pays, on ne l'estime jamais.

Les difficultés qui s'élevèrent entre Langeron et l'état-major de l'armée de Silésie datent des premières opérations; sans entrer dans le détail des faits, il semble intéressant de rechercher jusqu'à quel point ces reproches paraissent justifiés. Dans ce court exposé, nous nous en rapporterons aux ouvrages imprimés ; pourtant l'étude des mouvements des corps français nous amènera à une conclusion absolument opposée à celle de l'historien de l'armée de Silésie.

Le 13 août, le général Blücher, désireux de prévenir l'armée française dans l'occupation du territoire neutre, ordonnait à son armée de venir border le Striegau Wasser.

Le 14 au soir, le corps de Sacken était à Breslau, celui d'Yorck entre Lahsan et Petervitz, le corps de Langeron à Striegau, le corps de Pahlen à Schmiedeberg, son avant-garde vers Hirschberg. Le quartier général demeurait à Wurben.

La journée du 15 était employée à des reconnaissances sur Parschwitz, Liegnitz et Goldberg ; afin d'être plus rapidement renseignés sur leur résultat, Gneisenau et Muffling s'étaient rendus à Jauer. Ils y apprirent que l'armée française avait conservé ses positions derrière la Katzbach ; en conséquence, dans l'après-midi, certainement avant neuf heures du soir, Gneisenau, resté à Jauer, proposait à Blücher de

1. Schiemann, *Historische Zeitschrift*, 84, 237.

continuer sa marche en avant. Langeron viendrait à Bolkenhayn, son avant-garde à [illegible]. Yorck à [illegible], son avant-garde à Jauer ; Sacken entre [illegible] et Eisendorf.

La conduite de Gneisenau a inspiré à Delbrück cet éloge dithyrambique : « Il agit de cette manière, comme il en ressort de ses lettres écrites de sa main du commencement à la fin de la campagne, étroitement uni avec le général en chef avec une entière liberté de l'esprit, une connaissance assurée, une volonté sûre, une main ferme, présent et infatigable, ordonnant toujours, le jour et la nuit, les reconnaissances les plus convenables, aussitôt prêt, après leur résultat, à donner les ordres nécessaires[1]. »

Nous avouons ne pas comprendre à cette place un tel éloge pour un fait aussi simple que d'avoir exécuté une reconnaissance. Il nous semble, au contraire, qu'en ne faisant pas connaître de suite, *par Müffling ou un autre officier*, le résultat de ces reconnaissances, il y eut une faute grave de commise.

Le 15 au matin, Blücher était encore à Wurben ; la distance de Jauer à Jauernick comporte seulement vingt-huit kilomètres, pourtant on n'avait encore, dans la matinée, aucune nouvelle de Gneisenau. Blücher se bornait alors à avertir les corps de se tenir prêts à marcher ; la dépêche de Gneisenau étant parvenue à dix heures, à midi on expédiait les ordres de mouvement.

Comme toujours, les troupes allaient payer les fautes et les négligences des états-majors. Sans discuter les motifs qui avaient pu déterminer Blücher à établir son quartier général à Wurben, sans apprécier cette méthode de commander consistant à approuver les propositions de son chef d'état-major, il convient d'insister sur la manière défectueuse dont avait été effectué le service de correspondance. Peut-être trouvera-t-on également que dans la matinée Blücher aurait pu se rendre à Striegau, on aurait ainsi abrégé la distance et gagné du temps ; en outre, on ne saisit pas pourquoi il a

1. Delbrück, *Vie de Gneisenau*, t. III, p. [illegible].

fallu deux heures pour expédier des ordres de mouvement.

Le corps de Sacken recevait l'ordre de mouvement à quatre heures de l'après-midi ; il n'arrivait à la position que le 17, à neuf heures du matin, ayant marché toute la nuit. Les routes à suivre n'ayant pas été indiquées par le quartier général, la colonne de gauche d'Yorck s'était croisée à Striegau avec le corps de Langeron ; elle était forcée également à une marche de nuit et n'arrivait devant Jauer qu'au matin.

Quant au corps de Langeron, il atteignait Bolckenhayn vers minuit.

L'avant-garde de Pahlen rencontrait des avant-postes français en avant de Lahn.

Le 17, à six heures du matin, dans le but de concentrer l'armée de Silésie, un nouvel ordre de Blücher portait le corps de Sacken vers Kloster Waldstadt, exigeant ainsi de lui un nouvel effort de vingt kilomètres.

Dans la journée du 17, divers renseignements obtenus sur l'armée française firent douter qu'elle se fût repliée derrière la Katzbach. En conséquence, pour le 18, Blücher projetait de laisser reposer le corps de Sacken ; le corps de Langeron devait marcher sur Schönau.

Dans la nuit, toute une série d'informations faisaient connaître avec certitude l'abandon de Liegnitz et de Goldberg. Toutefois ces renseignements ne parvenaient que vers midi.

Admettant alors que les Français se repliaient sur l'Elbe, Blücher dirigeait Sacken par Liegnitz et Haynau, Yorck sur Naumbourg par Goldberg et Lœvemberg; le corps de Langeron sur Lauban [1].

Par suite de l'heure tardive où les ordres étaient donnés, la marche s'effectua pour certains corps pendant la soirée et même, pour quelques-uns, pendant la nuit.

L'avant-garde de Sacken rencontrait à Steudnitz la cavalerie du général Beurman.

1. Cet ordre de mouvement a inspiré des réflexions fort justes au major Friederich, p. 243.

A Goldberg, l'avant-garde du corps d'Yorck se croisait avec celle de Langeron ; cette dernière avait faussement pris cette route, elle combattait entre Hermsdorf et Pilgramsdorf avec une division du cinquième corps. La présence de cette avant-garde amenait le commandant de l'avant-garde du corps prussien à se porter sur la droite ; il bivouaquait entre Adelsdorf et Seyffersdorf.

Le corps d'Yorck s'établissait alors en avant de Goldberg.

Le corps de Langeron atteignait Schönau ; apprenant la fausse direction prise par son avant-garde, il en poussait une autre sur Bolckenhayn. A l'extrême aile gauche, l'avant-garde de Pahlen était obligée d'évacuer Lahn en présence du corps de Macdonald ; elle se repliait sur Grunau.

Averti de ce combat, Langeron demandait alors des explications à Blücher ; à la suite de ces événements, la marche du 19 devait-elle avoir lieu de la manière ordonnée ?

La retraite de l'aile gauche française au moment où sa droite prenait l'offensive pouvait faire croire à un plan prémédité ayant pour objet d'arrêter le mouvement de la droite de l'armée de Silésie en attaquant sa gauche. Blücher refusait d'y croire ; à dix heures du soir, il confirmait ses premiers ordres.

Dans la nuit du 18, Langeron apprenait par Pahlen « qu'entre Buntzlau et Liegnitz il y avait 60,000 hommes » ; il écrivait alors à Blücher « qu'il considérait, dans ces circonstances, la continuation de la marche comme encore plus inexécutable et qu'il ne l'exécuterait que sur un ordre exprès. »

Afin de comprendre les événements du 19, il nous faut donner un court aperçu des mouvements des corps français. Le 17, le troisième corps (Ney) était placé en avant de Haynau ; le 18, il s'échelonnait entre Buntzlau et Haynau, la 39e division à Nischwitz couvrant le flanc droit ; les 10e et 11e sur les hauteurs de Wolfshayn, la 9e à Kreybau, la 8e en arrière de Haynau [1].

1. Journal des opérations du 3e corps.

Le 6e corps (maréchal Marmont) était autour de Buntzlau, sur la rive gauche du Bober.

Le 18 au soir, le 5e corps (Lauriston) avait une division sur la rive droite du Bober, deux sur la rive gauche.

A sa droite, le 11e corps (maréchal Macdonald) avait replié dans la journée l'avant-garde de Pahlen et se concentrait sur Lahn.

Le 19, en marchant sur Lœwenberg, le corps d'Yorck allait donc se mouvoir sur une route parallèle à celle de marche du troisième corps.

Le maréchal Ney eut-il connaissance de la position occupée par l'avant-garde prussienne? Les documents ne nous en disent rien; toujours est-il qu'il sentit son flanc droit menacé. Laissant, le 19, la 39e division en place, il portait la 8e division par Steinsdorf et Metzdorf sur Gross-Hartmansdorf; la 9e sur Ober-Mittelau; la 11e division était en arrière de Thomaswalde; la 10e en arrière de Wolfshayn; à onze heures du matin, les troupes étaient sur leurs positions; vers la même heure, la 10e division Albert était attaquée par l'avant-garde de Sacken [1].

Bien que la réserve de cavalerie prussienne fût dès le 18 à Adelsdorf, le mouvement exécuté par les 8e et 9e divisions sur une route éloignée de six kilomètres d'elle lui avait complètement échappé.

Dans la matinée du 19, l'avant-garde de Langeron (Rudzewitsch) se dirigeait sur Zobten, débarrassant ainsi la route Goldberg-Lœwenberg.

En exécution de l'ordre du 18, à cinq heures du matin, le corps prussien se mettait en marche, en deux colonnes, sur Lœwenberg; la réserve de cavalerie, devant prendre la tête, se portait sur la grande route par Graditz et Wilhemsdorf.

A huit heures du matin, au moment où les têtes de colonne du gros arrivaient à Pilgramsdorf et Ullersdorf, un ordre de Blücher les arrêtait; Yorck envoyait alors des patrouilles

1. Journal des opérations du 3e corps.

sur sa droite; jusqu'à onze heures, elles ne découvraient rien. La réserve de cavalerie et l'avant-garde ne semblent pas avoir été prévenues de cet arrêt.

Les renseignements reçus de la gauche avaient déterminé Blücher à modifier ses premiers projets.

A sept heures et demie, la dépêche de Langeron du 18, à dix heures du soir, lui avait été remise. En réponse, il lui prescrivait de s'arrêter à Probsthayn et à Schönau; son avant-garde aurait à rechercher si l'ennemi était encore en force à Lahn, s'il s'était retiré; en outre si, dans cette nuit, des troupes s'étaient peut-être dirigées de Lœwenberg sur Lahn ou s'y dirigeaient encore.

Successivement toute une série de dépêches venaient éclairer la situation. De Zobten, Rudzewitsch informait qu'il avait forcé le passage du Bober à Siebeneichen et que l'ennemi se retirait de Lahn sur Greiffenberg.

De Probsthayn, Langeron rendait compte qu'il avait commencé son mouvement sur Zobten à quatre heures du matin; toutefois, le chemin étant très mauvais, il ignorait l'heure où il y entrerait. Ces deux dépêches parvenaient à dix heures; une demi-heure plus tard, Sacken annonçait que l'ennemi se retirait de Haynau sur Buntzlau. De l'ensemble de ces renseignements, Blücher conclut que la gauche française ne songeait pas à passer à l'offensive. Il ordonnait alors à Yorck de reprendre la marche; pour plus de sécurité et afin d'être couvert contre une offensive française débouchant contre sa gauche, de nouveau il prescrivait à Langeron de s'arrêter à Probsthayn, seule son avant-garde devait pousser sur Zobten.

Très vraisemblablement, l'avant-garde prussienne n'avait pas fourni de rapport sur les graves événements auxquels elle avait pris part; car comment expliquer la détermination prise par Blücher de se rendre à la colonne de gauche du corps prussien?

A quatre heures du matin, en arrivant en avant de Deutmansdorf, Jurgas s'était trouvé en présence des troupes laissées par Lauriston sur la rive droite du Bober; en même

temps on lui signalait vers Graditzberg des forces françaises ; il occupait alors une position d'attente en avant de Deutmansdorf, la brigade de cavalerie de landwehr, avec deux batteries à cheval, était au nord du village face au nord.

Toute la matinée s'écoulait sans que l'un des deux partis passât à l'offensive.

Nous avons laissé le général Rudzewitsch en marche sur Zobten ; il y franchissait le Bober avec succès; une contre-attaque de Lauriston le repoussait à son tour en lui faisant courir les plus grands dangers. Heureusement pour lui, le gros du corps arrivait à son secours. L'ordre de s'arrêter à Probsthayn avait été remis à Langeron vers une heure; toute son avant-garde étant déjà engagée, il jugeait indispensable de la soutenir; après un combat de huit heures et au prix de sacrifices très sensibles, il réussissait à la dégager; presque tout le corps russe repassait alors sur la rive droite.

Très vraisemblablement, l'attaque de Langeron avait déterminé Lauriston à faire évacuer la rive droite ; dans l'après-midi, l'avant-garde de Jurgas rejetait tout ce qui était demeuré de ce côté du Bober ; à en juger par les pertes, la résistance avait été bien faible; ce succès coûtait aux Prussiens cent soixante-huit hommes.

Il nous faut maintenant revenir au corps d'Yorck. Au moment où la tête de sa colonne de droite (prince Charles de Mecklembourg) avait dépassé Neudorf, brusquement la présence des forces françaises au Graditzberg lui était signalée; elle occupait le village et se déployait; Yorck la faisait appuyer par la 7[e] brigade ; il dirigeait la 8[e] brigade vers Lauterseiffen afin de se lier avec son avant-garde et Langeron ; de sa personne, il allait avertir Blücher. Celui-ci se rendait aussitôt à la droite ; divers renseignements lui faisaient alors concevoir l'espoir de détruire les forces françaises qu'il apercevait en face de lui.

Nous traduisons littéralement :

« On savait que le général Sacken s'avançait victorieusement et l'on pouvait bien accepter, d'après son rapport

d'Haynau, qu'il se trouvait déjà à Thomasvaldau, puisqu'il était déjà très tard dans l'après-midi. Si tel était le cas, la retraite vers Buntzlau était coupée au corps ennemi qui se trouvait au Graditzberg. La route de Lœwenberg lui était déjà barrée puisque Lauterseiffen avait été occupé entre temps par la brigade Hunerbein et que le corps de Langeron était à Zobten, mais pas trop loin pour être appelé en soutien du corps d'Yorck. Si celui-ci réussissait à se maintenir au Graditzberg jusqu'à l'arrivée du corps de Langeron, sa perte était certaine [1]. »

Blücher donnait alors l'ordre suivant :

« Le corps d'Yorck attaquera l'ennemi à la pointe du jour par Neudorf de front et le maintiendra.

« Le corps de Langeron marchera à la pointe du jour de Lauterseiffen sur le flanc droit de l'ennemi.

« Le corps de Sacken marchera de Thomaswaldau directement sur les derrières du corps ennemi [2]. »

En même temps, sans en prévenir Yorck, il ramenait la 8e brigade de Deutmansdorf sur Neudorf et l'avant-garde sur Hoekenau; face à Lœwenberg, il ne restait que de faibles avant-postes.

Le 20, lorsque l'ordre de Blücher lui parvenait, Langeron refusait net de l'exécuter. Sacken faisait de même, mais avec plus de forme.

« J'ai eu l'honneur de recevoir l'ordre de Votre Excellence à quatre heures du matin. Par mon rapport d'hier, Votre Excellence aura vu que l'ennemi est en force en face de moi. Je suis éloigné de trois milles de la montagne de Graditzberg, le mouvement est complètement en arrière et en présence de l'ennemi. Pour cette expédition que je trouve en réalité la plus décisive, je devrais me porter en arrière avec tout mon corps, mais j'attends à ce sujet les ordres de Votre Excellence, parce que l'ennemi me suivrait, je perdrais du

1. Armée de Silésie.
2. Cité par Friederich, p. 254.

terrain et j'arriverais trop tard. Pourtant, je tâcherai de faire faire à mes réserves, composées de dragons, d'infanterie et d'artillerie, un mouvement vers la montagne [1]. »

Delbruck a exposé toute cette affaire de la manière suivante :

« L'attaque était disposée de manière à faire prisonnière une partie du corps de Ney avec son chef. Langeron ayant refusé de suivre les ordres donnés sous prétexte de la fatigue des troupes, Ney s'échappa avec ses troupes pendant la nuit. Blücher prit le détour de supposer un malentendu et se tint d'habitude auprès du corps de Langeron pour couper court par sa présence à toute possibilité de résistance personnelle [2]. »

Il y a dans ce dernier passage une inexactitude visible, puisque ni le 22, ni à la Katzbach, ni dans les journées suivantes, Blücher ne resta habituellement auprès de Langeron. Quant à l'écrasement du corps de Ney, on peut dire qu'il n'a jamais existé que dans l'imagination des écrivains.

Dans toute la journée du 19, le corps de Sacken n'a eu affaire qu'à la division Albert; vers le soir, la retraite de cette dernière a été couverte par trois bataillons de la division Ricard (11e).

Jusqu'à présent, tous les écrivains de l'autre côté du Rhin ont fait combattre le maréchal Marmont contre le corps de Sacken; avant d'étudier les mouvements du corps de Ney, nous croyons donc utile de reproduire la dépêche où Marmont rend compte des opérations du VIe corps pour le 19.

« J'ai reçu à quatre heures un officier du général Lauriston qui m'annonçait qu'il avait besoin de secours. Je me suis mis en route immédiatement avec mes deux premières divisions, la troisième restant devant Buntzlau. Je suis arrivé à une lieue devant Lœwenberg à l'entrée de la nuit. Le feu avait cessé depuis longtemps; le général Lauriston, ayant repassé le Bober, en a brûlé les ponts. J'ignore les forces qu'il a eu

1. Cité par Friederich, p. 256.
2. Delbruck, *Vie de Gneisenau*, t. III, p. 178.

à combattre et les détails de son affaire; je pense qu'il en aura rendu compte à Votre Majesté. Les reconnaissances que j'ai envoyées ont trouvé l'ennemi en face de Lœwenberg; il y a un grand nombre de feux de bivouac qui annoncent des forces respectables. Comme, d'un autre côté, le prince de la Moskowa avait eu un engagement et que toute ma gauche était découverte par le départ du 2e corps de cavalerie que le prince de la Moskowa avait appelé à lui, et que d'ailleurs il n'y avait plus à communiquer avec le général Lauriston, puisqu'il a repassé la rivière et brûlé tous les ponts, je me suis rapproché de Buntzlau et suis venu prendre position à Neu-Jaschwitz et Karlshof. J'espère que le prince de la Moskowa sentira enfin la nécessité de s'y réunir pour combattre en masse l'ennemi soit réuni, soit séparé, et de ne pas le laisser le maître de manœuvrer de manière à opérer à son choix sur chaque corps isolément [1]. »

Ainsi donc, pas un homme du 6e corps n'a combattu le 19. Nous connaissons les positions du 3e corps à onze heures [2]. A deux heures, le maréchal est à Wartha.

« On m'annonce en ce moment, écrit-il à l'Empereur, que le général Albert est attaqué dans sa position de Wolfshayn par trois masses de cavalerie, le canon se fait effectivement entendre, mais le feu n'est pas très vif. Je ne crois pas que ce soit autre chose que la cavalerie qui a attaqué hier mon avant-garde près de Steudnitz. Un de mes officiers qui revient de Thomaswaldau, où est la division Ricard, annonce que le feu est cessé à la position du général Albert [3]. »

Au contraire, à partir de ce moment, le combat augmentait d'intensité, le maréchal Ney se décidait alors à faire replier la division Albert sur Thomaswaldau, la division Ricard couvrait sa retraite.

Vers six heures, le corps d'armée venait occuper les emplacements suivants : les 10e et 11e divisions sur les hauteurs

1. Marmont à l'Empereur. Neu-Jaschwitz, 19, onze heures du soir (A. G.).
2. *Journal du IIIe corps*, p. 48.
3. Ney à l'Empereur. 19, Wartha, deux heures de l'après-midi (A. N.).

de Thomaswaldau en arrière du Bober : les 8e et 9e divisions, sur une seule ligne entre Wartha et Thomaswaldau; une brigade de la 39e à droite de la 10e division, l'autre échelonnée sur les hauteurs de Thomaswaldau jusqu'à Wolfshayn pour protéger la 10e [1].

A sept heures du soir, le maréchal expédiait une nouvelle dépêche à l'Empereur.

« Les prisonniers faits au Graditzberg vers une heure de l'après-midi étaient de la colonne du général Yorck, qui avait passé la nuit se dirigeant sur Lœwenberg. La canonnade a été vive et le général Sébastiani assure que le maréchal duc de Tarente se replie sur Buntzlau; d'un autre côté, le général Beurmann ainsi que la 10e division à Kreybau et Wolfshayn ont été vivement attaqués depuis deux heures de l'après-midi. Le feu est encore très vif. Je fais soutenir cette division qui se replie sur Thomaswaldau. Si l'ennemi continue sa marche demain, je me déciderai probablement à laisser le duc de Raguse dans la position de Buntzlau et d'attaquer le corps qui a débouché par Lœwenberg, afin d'être plus en mesure de lier mes opérations avec celles prises par Votre Majesté. Je ne sais encore au juste celui qui commande l'attaque devant la 10e division, mais il y a beaucoup d'infanterie russe, il est probable que c'est Miloradowitsch [2]. »

A onze heures du soir le maréchal annonçait encore l'intention de livrer bataille. « J'ai fait rapprocher, disait-il, les 8e et 9e divisions et la cavalerie du général Sébastiani, en sorte que demain, à la pointe du jour, je serai en mesure de recevoir la bataille dans la position de Thomaswaldau ou plus en arrière près de Buntzlau [3]. »

Dans cette dépêche, il n'est même pas fait allusion à la présence des forces alliées sur sa droite; toute l'attention de Ney est dirigée sur l'attaque opérée par Sacken; le

1. *Journal des opérations du IIIe corps*, p. 48.

2. Ney à l'Empereur. Hauteurs en avant de Thomaswaldau, 19, sept heures du soir (A. N.).

3. Ney à l'Empereur. Wartha, onze heures du soir, 19 août (A. N.).

maréchal y évalue assez justement les forces d'infanterie ennemie en action sur ce point (10,000 hommes d'infanterie russe et un nombre à peu près égal de cavalerie prussienne et russe avec trente pièces).

Très peu après le départ de cette dépêche, avant minuit, le maréchal recevait de nouveaux renseignements; fournis par la cavalerie, ils lui dépeignaient naturellement la situation sous un jour absolument faux; toute la droite française (cinquième et onzième corps) aurait été en retraite. Le maréchal Ney allait alors conférer avec le maréchal Marmont. Que se passait-il entre les deux maréchaux ?

Tous deux en ayant rendu compte le lendemain, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire les passages saillants de leurs dépêches.

Le maréchal Ney s'exprimait ainsi:

« Hier, à onze heures du soir, je n'avais de nouvelles ni du duc de Tarente ni du général Lauriston, et le duc de Raguse, par l'intermédiaire duquel je communiquais avec Lœwenberg, n'avait répondu à aucune de mes lettres.

« Le général Sébastiani m'a alors transmis un rapport de sa cavalerie légère, portant qu'à la suite d'une affaire, le cinquième et le onzième corps avaient quitté leur position. La nécessité d'avoir des renseignements m'a déterminé à me rendre de ma personne à Buntzlau. J'y suis arrivé à minuit. Le duc de Raguse n'y était pas, et ce n'est qu'à deux heures du matin que j'ai pu le rejoindre à Jaschwitz.

« Le maréchal m'a dit qu'une forte colonne avait débouché de la Bohême, que Lœwenberg était évacué, qu'il ignorait où s'étaient retirés les cinquième et onzième corps, que lui-même s'était avancé jusqu'à Rachwitz et qu'il avait vu brûler un pont que le général Lauriston avait détruit en se retirant. Ces deux rapports semblables étaient encore fortifiés par le silence du général Lauriston et du duc de Tarente; il paraissait évident qu'une très grande force ennemie s'était présentée devant Lœwenberg et que les cinquième et onzième corps s'étaient repliés derrière la Queiss. Dans cet état de choses, ma

position et celle du duc de Raguse au delà du Bober devenait dangereuse et l'ennemi, manœuvrant sur notre droite, pouvait nous faire perdre la communication directe de Gœrlitz.

« Je me suis en conséquence déterminé à faire passer sur la rive gauche de cette rivière le maréchal duc de Raguse au-dessus de Buntzlau et le troisième corps par Buntzlau même.

« Le mouvement s'est exécuté sans que l'ennemi ait songé à le troubler, il s'est contenté de le suivre [1]. »

La version du maréchal Marmont est tout autre. Le 20, après avoir rendu compte à Berthier des mouvements exécutés dans la journée du 19, il continue ainsi :

« J'ai acquis la certitude que le général Lauriston n'avait plus personne sur la rive droite et était tout entier sur la rive gauche. J'ai envoyé des officiers pendant la nuit pour communiquer avec lui et avoir des nouvelles de ce qui s'était passé. Comme, vers les cinq heures, le prince de la Moskowa était engagé contre des troupes qui venaient de Haynau et qu'il croit russes, et qu'il avait appelé à lui le général Sébastiani qui couvrait mon flanc gauche; comme toute espèce de combat avait cessé du côté de Lœvenberg et que la rupture des ponts indiquait suffisamment que le général Lauriston ne voulait pas repasser sur la rive droite, je me suis rapproché de Buntzlau pour être en meilleure position et plus à portée de toutes les combinaisons du moment et je me suis placé au camp de Karlshof, bon poste d'observation et de sûreté. J'ai écrit au prince de la Moskowa pour l'engager à rallier ses troupes et à les rapprocher de Buntzlau, convaincu que pendant une ou deux journées nous ne pourrions courir aucun risque avec des forces aussi considérables dans une position forte d'assiette. Le prince de la Moskowa est venu me voir à deux heures du matin et, malgré toutes mes observations sur le peu de danger qu'il y avait à retarder un mouvement rétrograde, il a décidé qu'il fallait repasser sur-le-champ le Bober, ce qui a eu lieu ce matin à la pointe du jour. Comme Buntzlau

1. Ney à l'Empereur. Tillendorf, 20 août, quatre heures du soir (A. N.).

n'avait reçu aucune espèce d'artillerie pour son armement et ne pouvait être armé avec des pièces de campagne, il a décidé également que les fortifications sauteraient [1]. »

Quoi qu'il en soit, à la suite de cet entretien, le maréchal Ney donnait alors l'ordre suivant :

« L'attaque de l'ennemi contre le maréchal duc de Tarente ayant forcé ce maréchal à se séparer du général Lauriston, et ce dernier général ayant opéré de son côté sur la gauche du Bober, il en résulte que l'ennemi pourrait concentrer ses forces et accabler l'une de nos colonnes et obliger les 3e et 6e corps de s'éloigner de Gœrlitz, base de la ligne d'opérations de l'Empereur. Je vous prie, monsieur le maréchal, de passer sur-le-champ sur la rive gauche du Bober au-dessus de Buntzlau et de diriger votre marche sur Gœrlitz. Tâchez de rallier à vous le 5e corps et de connaître, s'il est possible, la direction qu'a prise le 11e corps. Le 5e corps effectuera son passage par Buntzlau et prendra de même la direction de Gœrlitz [2]. »

Si l'on étudie de près les motifs du maréchal Ney, il est impossible de ne pas l'approuver. Rien ne saurait excuser le maréchal Macdonald d'avoir négligé d'avertir son chef des événements du 19 ; n'écrivant pas ici l'histoire de l'armée du Bober, nous sommes heureux d'échapper à la nécessité de reproduire son ordre de mouvement donné le 19 à minuit. Bornons-nous à dire ici que, comme conséquence du succès remporté par Lauriston sur le corps de Langeron, on faisait battre en retraite 60,000 hommes. Si les alliés ne sont pas entrés le lendemain à Lœwenberg, c'est qu'ils ne l'ont pas voulu ; il était prescrit de tenir cette place jusqu'au moment « *où l'ennemi montrerait l'intention de faire de nouveau le passage à Siebeneichen* [3]. »

Cette discussion nous semble avoir établi les points suivants :

1. Ottendorf, 20 août, minuit (A. G.). Marmont à Berthier.
2. Ney à Marmont. Neu Jaschwitz, trois heures du matin, 20 août (A. G.).
3. Ordre du mouvement. Lœwenberg, minuit, 19 août (A. G.).

1° Jamais il n'y eut retraite de nuit du 3e corps; l'ordre ayant été expédié le 20 à trois heures, il est impossible que la retraite ait pu commencer avant quatre heures au plus tôt. 2° Jamais le maréchal ne s'est senti menacé sur sa droite. 3° Le corps de Marmont n'a pas tiré un coup de fusil dans la journée du 19. 4° Le 6e corps n'a dû commencer le mouvement de retraite que vers cinq heures.

Blücher n'était donc pas en droit d'écrire : « Si mes ordres avaient été suivis, un corps de 18,000 Français aurait été détruit. »

Tel fut le premier grief de l'état-major de l'armée de Silésie contre Langeron. Dans les journées suivantes, les motifs de mécontentement de Blücher ne firent qu'augmenter. Le 21, l'auteur de l'*Histoire de l'armée de Silésie* l'accuse formellement de n'avoir pas fait occuper le Steinberg. « C'était là, a-t-il dit, une faute que rien ne pouvait justifier. » Le 22, contre l'ordre formel de Blücher, il faisait mettre en retraite son corps sur Goldberg et obligeait ainsi à évacuer la Schnelle-Deichsel.

Nous ne parlerons pas de l'offensive exécutée par l'Empereur durant les journées des 22 et 23, réservant cette question pour un prochain travail.

Le 23, Napoléon, ayant reconnu le plan adopté par l'armée de Silésie de ne pas tenir devant lui, se décidait à quitter l'armée. Il confiait le commandement des troupes opposées à Blücher au maréchal Macdonald et appelait à lui le maréchal Ney; Berthier était chargé de lui transmettre cet ordre.

Quelle que soit notre profonde admiration pour l'Empereur, il est impossible de ne pas qualifier ce choix de lamentable; à une époque où il fallait des chefs énergiques, rien ne désignait Macdonald pour un pareil commandement. En 1794, dans la grande crise révolutionnaire, alors que tout général vaincu payait de la tête sa défaite, il avait eu, à ce qu'il paraît, de beaux moments; mais, depuis, sa vie n'avait été qu'une longue succession de revers. Vaincu à la Trebbia, il avait disparu des armées de l'Empire pour reparaître à Wa-

gram : la formation adoptée par lui pour attaquer le centre autrichien avait fait détruire son corps d'armée. l'Empereur lui avait donné le bâton de maréchal de France. En 1812, le corps prussien avait été sous ses ordres. Ses propos avaient été au moins étranges, à en croire un officier prussien, *il comprenait ce qu'était l'État prussien pour le bien du monde, il aimait la Prusse et la plaignait*. L'appréciation portée sur lui était assez juste : « Il était las de la vie de guerre, et lorsqu'il parlait de son beau parc, de ses grands troupeaux de moutons, on sentait à sa chaleur qu'il aurait été heureux d'être en disgrâce pour pouvoir jouir de la richesse acquise [1]. »

Néanmoins, l'Empereur ne lui tint pas rigueur de la manière dont il allait conduire les opérations ; il conservait son commandement ; le 12 mars 1814, son peu d'énergie sauvait les corps d'Yorck et de Sacken.

Enfin, aux Cent-Jours, avec un cynisme sans égal, il se vante d'avoir voulu tirer sur l'homme à qui il devait tout ; nous laissons parler ses Mémoires. Il avait compté « qu'il serait facile de trouver vingt ou trente hommes dévoués, ou que déterminerait l'appât du gain ou des récompenses.... Mon projet, ajoutait-il, était de les placer aux postes avancés en avant des troupes et de me mettre à leur tête et de tirer le premier coup de fusil [2]. »

Tel était l'homme à qui était confiée une armée de 100,000 hommes.

Bien que la dépêche écrite par Berthier ne soit que la reproduction de l'ordre de l'Empereur, comme on a prétendu qu'elle avait exercé la plus grande influence sur la suite des opérations, nous la reproduisons ici d'après l'original.

Berthier à Ney.

Lœvenberg, 23 août, 11 heures du matin [3].

« L'Empereur me charge de vous prévenir, prince, qu'étant

1. Droysen, *Vie d'Yorck*, t. I, 283.
2. *Mémoires*, p. 342.
3. *Registre d'ordres* de Berthier (A. G.). Original (A. M.).

dans l'intention d'entrer en Bohême et ayant besoin de vous auprès de sa personne pour cette opération, Sa Majesté désire que vous laissiez le commandement de votre corps au général Souham et que vous vous rendiez auprès d'elle à Gœrlitz. Vous êtes cependant autorisé, prince, à rester vingt-quatre heures de plus à votre corps si, ce que Sa Majesté ne croit pas, il se trouvait engagé. »

Jusqu'à présent, l'on avait admis que cette dépêche, mal interprétée, avait amené le mouvement de retraite du 3e corps sur Buntzlau.

Ceci est absolument inexact; le 24, à six heures du matin, le maréchal Ney échelonne son corps sur Gœrlitz; il en rend compte dans les termes suivants :

« J'ai reçu ce matin, par l'intermédiaire du duc de Tarente, l'avis de me porter sur Gœrlitz.

« J'ai de suite prescrit au général Sébastiani d'être rendu le 24 au soir à Gœrlitz et d'échelonner des escadrons de Waldau et Buntzlau, de manière à pouvoir lui faire parvenir de nouveaux ordres.

« Les divisions du 3e corps seront échelonnées pour aujourd'hui depuis Haynau jusqu'à Buntzlau; demain 24, je serai vers Naumbourg et Siegersdorf, derrière la Queiss; en cas d'événement extraordinaire, je pousserai jusqu'à Gœrlitz.

« J'aurai mon quartier général aujourd'hui à Wolfshayn, demain à Siegersdorf.

« Le corps de Sacken a quitté la position de Hochkirch sur la droite de la Katzbach, se repliant sur Jauer [1]. »

Le maréchal Macdonald n'est pas moins précis; de Goldberg, le 24 à midi, il écrit à Berthier :

« Le prince de la Moskowa m'accuse réception de la copie par duplicata de la lettre que m'a écrite M. Gourgaud par ordre et sous la dictée de l'Empereur. Le prince n'ayant pas

1. Registre d'ordres du maréchal Ney. Hochkirch, six heures du matin (A. M.).

reçu les ordres de Votre Altesse qui l'appelaient de sa personne au quartier général de Sa Majesté, s'est attaché à la lettre de M. Gourgaud et s'est mis en marche avec son corps et celui du général Sébastiani pour se porter sur Buntzlau. Cette cruelle méprise me découvre ; aussi j'expédie en toute hâte au prince et au général Sébastiani pour arrêter les deux corps et leur faire reprendre leur position [1]. »

Le mouvement de retraite du 3e corps a donc été occasionnné par une dépêche du maréchal Macdonald. Que contenait-elle ? Malheureusement l'original n'a pas été conservé ; elle devait être assez mal rédigée et confondre le départ du corps avec celui du prince de la Moskowa. C'est là une simple hypothèse ; toutefois, elle paraîtra assez vraisemblable, d'après le passage d'une dépêche postérieure de Macdonald.

« Le premier ordre de Votre Majesté expédié par le major général n'était point parvenu au prince de la Moskowa, lorsqu'il a reçu le second que j'ai été chargé de lui transmettre pour presser son départ. Le prince, en m'accusant réception, m'a fait dire qu'il partait à l'instant même avec toutes les troupes sous ses ordres. Jugeant alors qu'il n'avait pas connaissance des dispositions arrêtées par Votre Majesté le 23, je me suis hâté de lui expédier des partis sur toutes les directions [2]. »

Dans la journée du 24, très certainement après l'exécution du mouvement rétrograde, en arrivant à Wolfshayn [3], le maréchal recevait communication des ordres de l'Empereur ; il remettait alors le commandement au général Souham :

« Je vous préviens, mon cher général, que l'Empereur m'appelle auprès de sa personne et qu'il me donne l'ordre de vous remettre le commandement du 3e corps d'armée.

« Le corps d'armée va faire partie de l'armée du Bober commandée par le maréchal duc de Tarente et composée, indé-

1. Macdonald à Berthier. Goldberg, 24, midi (A. G.
2. Macdonald à l'Empereur. 24 deux heures après midi (A. G.).
3. *Journal des opérations du IIIe corps*, p. 54.

pendamment de votre corps, des 5e et 11e et du 2e corps de cavalerie.

« Le duc de Tarente désire que vous occupiez la position que vous avez quittée ce matin ; il vous en adressera sans doute l'ordre ainsi qu'au général Sébastiani [1]. »

Le départ de Ney causa « *la sensation la plus désagréable au 3e corps qui avait placé sa juste confiance dans le maréchal et sous la conduite duquel il se croyait invincible* [2]. »

Le 3e corps se reportait alors sur Liegnitz par une marche de nuit : « on y murmura beaucoup et l'on n'attribua ce mouvement qu'à la bizarrerie qui signale l'arrivée de certains hommes au commandement [3]. »

Le 25 au matin, le 3e corps avait repris ses emplacements de la veille. A deux heures de l'après-midi, Macdonald n'en savait rien, soit qu'on eût négligé de l'en informer, soit que les nombreux détachements de cosaques qui battaient la campagne eussent enlevé les partis envoyés pour communiquer. Aussi hésitait-il encore sur le parti à prendre. « Comme il est urgent d'assurer la communication, écrivait-il à l'Empereur, je ferai demain une démonstration sur Jauer si le 3e corps arrive, pour revenir ensuite occuper la ligne déterminée par Votre Majesté (Bober). Dans le cas contraire, je marcherai demain pour l'occuper immédiatement, sauf à me reporter en avant lorsque l'organisation sera terminée. »

Dans la journée, Macdonald apprenait l'arrivée du 3e corps, il donnait alors l'ordre suivant :

Ordre de mouvement.

Goldberg, 25 août 1813.

Le général Gérard enverra au général Ledru, commandant

1. Ney à Souham. Registre d'ordres (A. M.).
2. *Registre des opérations du IIIe corps*, p. 54.
3. Le maréchal n'avait avec lui que les brigades de cavalerie attachées aux 5e et 6e corps. Macdonald à l'Empereur, 25, Goldberg, deux heures de l'après-midi (A. G.).

la 31e division du onzième corps, l'instruction qui lui est remise pour la réunion demain de cette division à Spiller, Berthelsdorf et Kemnitz. Cette division partira de ses positions le 26, à sept heures du matin, pour se porter sur Hirschberg, d'où elle chassera l'ennemi ; elle sera favorisée dans cette attaque par la division Puthod, qui marchera sur cette ville en deux colonnes, l'une partant de Schönau, l'autre de Kleppelsdorf, près Lahn. L'une et l'autre se mettront en route à quatre heures du matin, une troisième colonne de cette division partira de Schönau à la même heure pour se diriger sur Jauer, elle fera halte sur les hauteurs de Jægernsdorf et donnera avis de son arrivée au général Lauriston à Jauer, qui lui enverra de nouveaux ordres.

Le général Lauriston réunira demain la division Puthod à Schönau, moins cependant les deux bataillons qui sont à Kleppelsdorf, auxquels le général Puthod enverra l'ordre par une ou deux compagnies d'escorte de marcher le 27 à quatre heures du matin, pour opérer la jonction avec sa division près d'Hirschberg. Le général Lauriston fera exécuter, en ce qui concerne sa division, le premier paragraphe de cet ordre de mouvement. Le général Lauriston, avec les deux autres divisions du cinquième corps, partira à cinq heures du matin pour se diriger sur Jauer par Prausnitz et Seichau, il laissera un bataillon et un détachement de cavalerie à Goldberg, pour la police, la garde et la sûreté des communications.

Le général Gérard, avec les deux divisions du onzième corps, partira à la même heure pour suivre la direction de Jauer par Röchlitz et Seichau ; il laissera un bataillon à Pilgramsdorf et un autre à Lauterseiffen, avec chacun un détachement de cavalerie pour la sûreté des communications avec Lœwenberg.

Le général Souham, commandant le troisième corps, se mettra en marche demain, à sept heures du matin, pour suivre l'ennemi, dans la supposition où il se retirerait sur Jauer, mais dans le cas où il aurait pris une ou plusieurs positions, le général Souham se bornera à faire des démonstrations avec une partie de son corps d'armée, et, autant que possible, avec des

troupes en proportion des forces ennemies, et, avec le reste, il menacera Jauer en se dirigeant vers cette ville par la route ordinaire de Liegnitz. Le général Souham, devant sentir l'importance d'être toujours en communication, se tiendra lié avec le général Sébastiani et les troupes qu'il jugera convenable de laisser à Liegnitz et en opposition à celles de l'ennemi.

Le général Souham s'échelonnera et s'entendra avec le général Sébastiani pour les forces de cavalerie qu'il serait à propos de faire passer à la gauche du troisième corps stationnant ou marchant pour le flanquer et le couvrir.

Le général Sébastiani, après avoir fourni au général Souham la cavalerie nécessaire pour le double objet dont il vient d'être parlé, partira à sept heures du matin pour se porter sur Jauer par Kroitsch, route de Buntzlau à Jauer; ce général restera lié ou par des partis avec les généraux Gérard et Souham. Si le général Sébastiani a des défilés à passer, le général Souham lui fournira quelques bataillons pour le protéger.

Si cet ordre de mouvement est susceptible de quelques observations ou modifications, MM. les généraux commandants m'en feront part immédiatement.

Dans le cas où l'ennemi serait en force et réuni, il est convenable qu'on n'engage pas d'affaires isolées.

Il m'en sera donné promptement avis pour que je règle et détermine les points d'attaque.

Je suivrai les mouvements du onzième corps. »

En résumé, l'armée du Bober se portait concentriquement sur Jauer en deux colonnes reliées par le corps de cavalerie de Sébastiani, en détachant on ne sait pourquoi une division et demie sur Hirschberg.

Le mouvement de retraite du troisième corps a certainement exercé une influence néfaste sur le sort de la guerre ; il a empéché le maréchal Macdonald de se porter en avant le 24, ce qui lui aurait permis d'exécuter les ordres de l'Empereur et d'occuper sans peine la position de Jauer.

Après la bataille de Goldberg, livrée le 23, Blücher avait

décidé de continuer la retraite ; Sacken et Yorck devaient se replier jusqu'à Kohlhöhe, Langeron par Jauer jusqu'à Gross-Rosen [1]. Mais bientôt, dans la journée du 24, de tous côtés on annonçait à Blücher l'évacuation de Liegnitz [2]; des patrouilles envoyées jusqu'à Seichau n'y avaient pas trouvé la moindre trace d'ennemis [3]; à huit heures et demie du soir, un officier poussé sur Schönau n'y rencontrait personne [4].

L'ensemble de ces rapports semblait indiquer que l'armée française avait renoncé à son offensive. Dans la matinée du 25, d'autres avis venaient les compléter; on en concluait « que les Français se retiraient sur les deux ailes et que le centre ne faisait aucun préparatif de marche [5]. »

En conséquence, vers neuf heures, Blücher donnait ordre à Sacken de passer la Katzbach à Dohnau; à Yorck, à Kroitsch; à Langeron, à Goldberg [6].

A midi quarante-cinq, Sacken annonçait la réoccupation de Liegnitz par le troisième corps français; le même avis était envoyé par la réserve de cavalerie prussienne précédant le corps d'Yorck. Blücher arrêtait alors l'armée. Sacken demeurerait à Mahlitsch, Langeron à Peterwitz, Yorck à Jauer [7].

Que faut-il penser de cette conduite d'armée ? Delbruck, *civil à la vérité*, la déclare magistrale (meisterhaft) [8].

Tel n'était pas l'avis d'Yorck. « Yorck, lit-on dans une notice de sa main, fait des représentations sur cette manière de suivre l'ennemi, à chaque bruit de sa retraite, avec l'armée tout entière. Puisqu'il était dans le plan du général en chef d'éviter une bataille générale, marcher avec toutes mes forces devait

1. *Auflärung und Armee Fuhrung*, von Freytag-Loringhoven, p. 59.
2. Rapport de Sacken cité par Friederich, p. 286; rapport de Katzeler, 24 août, onze heures un quart du soir. *Vie de Reyherr*, p. 159.
3. Rapport de Katzeler, Profen, quatre heures un quart après midi. *Vie de Reyherr*, p. 159.
4. Cité par Freytag-Lohringhoven, p. 62.
5. Von Freytag-Lohringhoven, p. 64.
6. Cet ordre de marche a été soumis à une critique très juste par le major Friederich, p. 291.
7. Cité par le major Friederich, p. 291. Jauer, une heure après midi.
8. Delbruck, t. III, p. 187.

occasionner une aussi rapide contremarche et ruiner l'armée par des marches. En laissant une avant-garde assez forte contre l'ennemi jusqu'au moment où ses mouvements auraient été complètement éclairés, alors l'armée reposée aurait pu, dans une forte marche, rattraper l'ennemi [1]. »

L'opinion contraire a été soutenue par deux écrivains, *officiers de carrière :* Höpfner, et, plus récemment, par le major Friederich [2]. Dans cette question de grande stratégie, notre avis aurait bien peu de valeur ; nous nous bornerons à rappeler que, dans six jours, le corps d'Yorck a eu quatre marches de nuit, et nous nous contenterons d'observer que presque tous les ordres de marche ont été soumis à une juste critique par le major Friederich.

Nous voulons seulement constater ici le mécontentement d'Yorck, égal à celui de Langeron ; à la veille de la bataille de la Katzbach, il demandait au roi de le relever de son commandement, « déclarant son intelligence trop bornée pour comprendre les vues géniales qui dirigeaient le général Blücher [3]. »

Blücher lui-même n'était pas plus satisfait de la conduite des opérations, il songeait à remplacer Gneisenau par Katzeler [4].

Le manque de confiance était donc général. Seule, une grande victoire pouvait rétablir la foi dans le succès ; Blücher s'y décidait ; c'est bien à lui seul qu'est due la solution de cette crise, *à son énergie de fer, à sa confiance dans le succès.* Cette certitude de l'issue finale, elle ne lui fera jamais défaut ; dans la circonstance la plus critique de la vie, à Vauxchamps, sur le point d'être fait prisonnier, il dira à Gneisenau : « Puisque je n'ai pas été tué aujourd'hui là où je l'aurais tant désiré, je saisis de nouveau et plus fort que jamais l'espoir que tout cela finira bien et heureusement [5]. »

1. Droysen, *Vie d'Yorck*, t. II, p. 120.
2. P. 288.
3. Droysen, *Vie d'Yorck*, p. 131.
4. Major Friederich, p. 288.
5. *Journal de Nostitz*, monographie du grand état-major, 5, p. 98.

Le 26, à onze heures, Blücher donnait son ordre de mouvement. D'après les mémoires de Langeron, Blücher lui aurait fait connaître que son intention était d'attaquer l'ennemi par sa droite [1] (son corps étant le pivot de ce grand mouvement). L'ordre de Blücher dit absolument le contraire : il avait pour objet de rompre le centre de l'armée française en lançant le corps d'Yorck sur Steudnitz; Sacken maintiendrait les troupes françaises supposées à Liegnitz, et Langeron, passant la Katzbach à Riemberg, viendrait se former à Kosenthau [2]. Toutes les colonnes devaient se mettre en mouvement à deux heures. De nouveau, Langeron refusait net d'obéir, il faisait prendre à son corps une position défensive sur la rive droite du Silber Flusse; une hauteur, appelée le Weinberg, en était le point principal.

Pour expliquer sa détermination, le général prétendait que deux colonnes françaises voulaient tourner sa gauche ; il soutient encore dans ses mémoires que telle était l'intention des Français [3].

Jusqu'à nos jours, la détermination de Langeron a été vivement attaquée.

Dans un ouvrage récent, le colonel von Freytag-Loringhoven a exprimé une opinion absolument contraire. « Il ne pouvait, au point de vue de la situation générale, rien y avoir de mieux que de repousser d'abord l'ennemi avec l'aile gauche de l'armée de Silésie, comme cela devait se prouver dans la suite [4]. »

La conclusion du major Friederich est encore plus affirmative : « On doit considérer comme un bonheur que les circonstances aient rendu inutile l'exécution des intentions de Blücher [5]. »

Un autre point mériterait d'être fixé ; d'après les écrivains

1. Langeron, *Mémoires*, p. 250.
2. Voir l'extrait de cet ordre concernant Langeron, p. 362; publié par Friederich, p. 297.
3. Langeron, *Mémoires*, p. 250.
4. Freytag-Loringhoven, p. 81.
5. Friederich, p. 315.

allemands, Langeron aurait renvoyé sa grosse artillerie avant la bataille; dans ses mémoires, notre auteur soutient que le colonel Weszelizki doit en être rendu responsable. Comme dans toutes les questions de ce genre, seule la publication des ordres et rapports permettrait de peser les responsabilités. Toutefois il est remarquable qu'Höpfner n'ait pas cru devoir citer la justification de Langeron et la réfuter.

Avant de donner *une idée générale* de la bataille au point de vue français, nous ferons une remarque préliminaire. Langeron fut attaqué par tout le cinquième corps et par la plus grande partie du onzième (division Gérard et une brigade de Charpentier). Jusqu'à présent on avait fait combattre ces deux unités sur le plateau [1]; le rapport de Gérard est formel, elles ont marché sur Hennersdorf [2] ; Langeron a donc eu affaire à des forces très vraisemblablement supérieures.

Il y a peu de batailles où la direction supérieure ait été aussi lamentable que celle donnée par Macdonald à ses corps dans la journée du 26.

Toutefois, sans prétendre diminuer les torts du maréchal, il est un fait positif, acquis à la réalité de l'histoire : *la conduite du général Souham a été une des principales causes de la perte de la bataille*. Dès 1813, Koch n'avait pas hésité à l'écrire; sa discussion, consignée dans le journal des opérations du troisième corps, nous semble irréfutable.

1. *Vie de Reyherr*, t. I, p. 168.

2. « Pendant que tout ceci se passait à la gauche (combat de Meunier), la 35ᵉ division, le reste de la 36ᵉ et la cavalerie avaient continué leur route sur Seichau. L'ennemi jusque-là fit peu de résistance, mais nous le trouvâmes en position et en force sur les hauteurs, en arrière de Hennersdorf, occupant fortement ce village. Votre Excellence me donna l'ordre de l'attaquer. Le général D'Henin, avec sa première brigade, se porta au pas de charge sur le village de Hennersdorf, pendant que deux bataillons du 22ᵉ se dirigeaient sur les hauteurs de la gauche. Partout l'ennemi fut culbuté; on s'empara non seulement du village, mais on chassa l'ennemi d'un mamelon en avant qui fut emporté à la baïonnette. Ce mouvement n'étant pas secondé par les troupes qui étaient à notre droite et qui restaient dans la même position, je jugeai de ne pas le laisser continuer; nous restâmes en présence jusqu'à la nuit. » Gérard, rapport (A. G.).

« Le duc de Tarente, a-t-il écrit, avait ordonné que le troisième corps débouchât par la route de Liegnitz à Jauer ; pourquoi ne la suivit-il pas ? On me répondra sans doute qu'il ne le pouvait pas, que les ponts de la Katzbach auprès de Liegnitz étaient rompus, qu'il aurait fallu les reconstruire et qu'on n'en avait pas le temps, mais cette observation n'est que spécieuse. La Katzbach n'est pas plus profonde devant Liegnitz qu'à Schmogwitz et près de Kroitsch ; la troupe, qui la passa à gué dans ces endroits, ne l'eût-elle pas passée également à Liegnitz, un peu plus haut ou un peu plus bas que l'établissement des ponts? On m'objectera peut-être encore que l'ordre qui prescrivait de mettre le troisième corps en mouvement à sept heures du matin n'étant parvenu qu'à dix [1], il était nécessaire de couper au court pour entrer en ligne à temps. Je répondrai que pour être tardif, l'ordre de marche ne devait point être changé ; que, toutes les colonnes ayant leur itinéraire tracé, il était aisé de prévoir qu'il résulterait de la confusion de leur rencontre en des points autres que ceux indiqués [2]. »

Comme on l'a vu par son ordre de mouvement, l'intention de Macdonald était de marcher avec les cinquième et onzième corps sur Jauer par Seichau ; avec le troisième par la grande route Liegnitz-Jauer, le corps de cavalerie de Sébastiani assurant la liaison sur la route Buntzlau-Jauer. « C'est sur le plateau de Krain que devait s'opérer la réunion du troisième et du deuxième [3]. »

Un détachement d'infanterie (trois bataillons) avait été adjoint à la cavalerie.

Les Prussiens ayant opposé une assez vive résistance à Krain, trois autres bataillons de la brigade Meunier vinrent appuyer les premiers ; ils franchirent la Neisse et débouchèrent sur les plateaux de la rive droite. Autant que l'on en peut

1. D'après le rapport de Souham, l'ordre est arrivé à neuf heures et demie : le corps n'a pu se mettre en mouvement qu'à onze heures et demie. On se demande pourquoi.

2. Journal des opérations du 3e corps, page 62.

3. Rapport de Macdonald, 27, Goldberg (A. G.).

juger par les rapports, il n'y aurait jamais eu en cet endroit plus de six bataillons [1] du onzième corps.

Durant cet engagement préliminaire, Macdonald « se trouvait près de la route de Liegnitz à Jauer, attendant d'un moment à l'autre l'arrivée du troisième corps [2]. »

Sur notre front, les avant-postes prussiens s'étaient repliés après une faible résistance sur Bellwitzhof; au contraire, vers le sud, dès midi, Gérard et Lauriston étant vivement engagés, le maréchal crut que l'action se passerait vers la droite; il se portait alors dans cette direction. En chemin, « il rencontrait le général Souham [3]. »

Celui-ci l'informait « de l'arrivée du troisième corps, mais à la suite du deuxième de cavalerie [4]. »

Une chance inespérée de réparer le malentendu causé par le faux mouvement du général Souham s'offrait au maréchal Macdonald. Au général en chef seul, il incombait de ne pas laisser s'accumuler au défilé de Kroitsch le troisième corps et le deuxième de cavalerie. Ne devait-il pas y veiller de sa personne?

Le maréchal se bornait à des conseils : « il engageait Souham à porter une division sur la hauteur et à la tourner par les deux autres, tandis que la 4e serait en réserve [5]. »

Macdonald se rendait alors à la droite. Telle est la version de Macdonald; le journal des opérations du troisième corps écrit de même : « *Le maréchal ayant été témoin des progrès de l'ennemi sur la droite à l'instant où débouchait le troisième corps,* dépêcha vers trois heures le général Tarayre aux 9e, 10e et 11e divisions qui suivaient la 8e, pour leur ordonner une attaque sur la gauche qui fît diversion et dégageât ce

1. Rapport de Gérard : « Le général comte Charpentier y fit monter de suite trois de ses bataillons; ils furent bientôt maîtres de la hauteur. Ce mouvement fut appuyé par le reste de la brigade Meunier, par son artillerie et par la batterie de douze de la 36e division. »
2. Rapport de Macdonald.
3. Ibid.
4. Ibid.
5. Ibid.

qui se trouvait aux prises avec tant de désavantage dans le défilé de Kroitsch [1]. »

Il ne nous appartient pas de caractériser cette décision stratégique du maréchal qui allait éparpiller tout le 3e corps. Si la gauche ennemie, placée en avant de la Wuthende Neisse, faisait des progrès, pourquoi ne pas diriger contre elle le 3e corps? Pour venir à l'aide de Langeron, Blücher aurait alors été obligé de déboucher par les défilés de Krain. Un coup d'œil jeté sur le plan de la bataille permet de se rendre compte des difficultés qu'il aurait rencontrées au cas où nous aurions tenu la ligne marquée par Ober Krain et les mamelons au sud de ce village.

En outre, comment pouvait-il espérer que les divisions du troisième corps, engagées sur une seule route, la tête atteignant Kroitsch à trois heures, arriveraient à temps sur le plateau pour intervenir avec force?

Au point de vue tactique, nous laissons à tout militaire le soin d'apprécier la possibilité qu'il y avait pour ces trois divisions de franchir la Katzbach et d'enlever, sans le soutien de l'artillerie, les hauteurs de Schönau, Dohnau, Schweinitz, au cas où les ennemis les auraient tenues.

Sur toute la ligne de bataille il ne restait pas une réserve.

A en croire certains auteurs, l'encombrement du défilé par l'infanterie aurait retardé la cavalerie de Sébastiani.

Au moment où le deuxième corps de cavalerie commençait à déboucher sur le plateau, il s'y trouvait une partie de la division Charpentier et deux ou trois batteries; c'est-à-dire, uniquement, les troupes qui avaient forcé le passage à Krain; le troisième corps était en arrière.

La cavalerie n'eut d'autres difficultés à vaincre que celles causées par les défilés mêmes de Kroitsch et de Krain. Le

1. *Journal des opérations du 3e corps*, page 58. Que faut-il entendre par « sur la droite? » Nous avons supposé sur la droite française, ne pouvant admettre que le maréchal se soit rendu à sa propre droite au moment où la droite prussienne aurait repoussé sa gauche ; du reste, à ce moment, Yorck et Sacken n'avaient pas encore attaqué.

rapport de Sébastiani est formel. D'ailleurs, il aurait été trop content de rejeter son échec sur l'infanterie. Voici ce qu'il dit :

« Je passai de suite la Katzbach ; je me trouvai réuni à Votre Excellence qui me donna l'ordre de me former en avant de Kroitsch et de passer avec toutes mes troupes le défilé de Weinberg aussitôt que le général Charpentier l'aurait forcé et aurait couronné le plateau avec son artillerie. Je me conformai à cet ordre et la division Roussel commença à passer, aussitôt que le général Charpentier eut informé Votre Excellence qu'il était sur le plateau. Ce défilé, qui est un escarpement boisé de la longueur d'environ quatre cents toises, obligeait à marcher par deux et par un et fut très long à passer [1]. »

Successivement, le deuxième corps de cavalerie se formait à la gauche de Charpentier, ayant vingt-quatre pièces en avant de son front.

En face de ces faibles forces se trouvait le gros de l'armée de Silésie, les corps d'Yorck et de Sacken (55,000 hommes). A deux heures, l'avant-garde d'Yorck était entre Bellwitzhof et Christianenhöhe.

Le gros en deux colonnes entre Bellwitzhof et Brechtelshof.

Le corps de Sacken en marche de Mahlitsch sur Eichholtz.

Entre deux et trois heures, Blücher donnait l'ordre de rejeter les forces françaises montées sur le plateau.

Dans ce combat, la 8e division est certainement intervenue ; toutefois, il est très difficile de préciser l'endroit où elle a fait sentir son action.

Le récit de Koch est très embrouillé ; autant que l'on en peut juger, la 1re brigade aurait débouché dans la vallée située entre le confluent de la Katzbach et de la Neisse ; elle aurait été appelée sur le plateau par Sébastiani ; la 2e brigade serait restée dans la plaine, très vraisemblablement pour résister au corps d'Yorck [2].

1. Rapport de Sébastiani (A. G.).
2. Koch, *Journal des opérations*, p. 56 et 57.

Les rapports des commandants de corps sont aussi peu clairs.

Le général Sébastiani s'exprime ainsi : « Je me retirai à la gauche de la division d'infanterie du troisième corps qui commençait à être formée en avant du défilé où j'avais dirigé toute mon artillerie [1]. »

Le général Souham écrit : « La 8e division est arrivée à Kroitsch au moment où le deuxième corps de cavalerie achevait de passer la Katzbach.... La 8e division s'était formée au pied du plateau sur lequel avait lieu l'engagement. M. le maréchal m'a donné l'ordre de la porter en avant pour soutenir la cavalerie légère qui était pressée fortement par la cavalerie russe et prussienne.... bien supérieure en nombre à celle que l'on pouvait lui opposer. Les autres divisions ont reçu également l'ordre de se porter rapidement par la gauche sur la rive droite de la Katzbach pour prendre en flanc l'ennemi et le forcer d'abandonner ses positions. Ces mouvements s'exécutaient avec précision et déjà la 8e division se formait sur la crête, lorsque la cavalerie russe fit sur la nôtre une charge qui l'ébranla et la força de se replier derrière l'infanterie [2]. »

Il semble donc que la 8e division est venue s'établir au sud du défilé ; aucune de ses pièces n'avait pu suivre.

L'issue du combat ne pouvait être douteuse : les troupes françaises étaient rejetées dans la vallée de la Neisse ; les relations prussiennes parlent d'une déroute complète.

Les rapports français disent tout le contraire.

A en croire le général Souham, « la 8e division a opéré sa retraite en repoussant toujours avec ordre et fermeté les tentatives que faisait l'ennemi pour l'entamer et mettre le désordre dans nos rangs. La nuit a mis fin au combat [3]. » Le général Gérard, qui a reproduit le rapport de Charpentier, soutient également que la retraite s'opéra en bon ordre.

« Le général Sébastiani, malgré les plus grands efforts, ne

1. Rapport de Sébastiani (A. G.).
2. Rapport de Souham (A. G.).
3. Rapport de Souham (A. G.).

pouvant résister à l'ennemi, fit son mouvement en arrière. Dès lors l'infanterie du général Charpentier, n'ayant plus d'appui, se retira jusqu'aux bois dans le plus grand ordre, il traversa le bois et le ravin près d'Ober-Krain et vint se reformer sur les hauteurs voisines, où une division du général Souham s'était mise en position [1]. »

Un fait est certain, la résistance a certainement été très énergique. De Brechtelshof à Bellwitzhof il y a trois kilomètres, et de ce dernier endroit à Krain moins de deux. Le corps d'Yorck a employé près de cinq heures pour gagner cet espace de terrain [2]. Il a eu affaire à la brigade Meunier, à une partie de la 8e division, au deuxième corps de cavalerie et à trente-six pièces ; cependant l'intervention de toute la cavalerie du corps de Sacken et de son artillerie a été nécessaire pour briser notre résistance. L'infanterie du corps russe a-t-elle agi ? Le major Friederich n'en parle pas [3]; nous savons seulement qu'elle avait atteint Eichholtz et pris position à l'est et à l'ouest de ce village.

L'attention du corps de Sacken allait être appelée vers le nord. La cavalerie lui signalait des forces françaises débouchant vers Klein-Schweinitz.

C'était le corps de Souham qui commençait à apparaître. La 9e division avait suivi la 8e ; après avoir passé la Katzbach, elle gravissait les hauteurs de la rive droite de la Neisse ; elle n'osait s'engager à fond et se contentait de manœuvrer.

Les deux autres, 10e et 11e divisions, franchissaient sans difficulté la Katzbach au-dessous de Schmogwitz. Leur intervention aurait-elle pu changer le sort de la bataille ? Nous n'osons trancher la question. En tout cas, tout était préférable à une

1. Rapport de Gérard (A. G.).

2. L'heure de la fin du combat n'est pas indiquée. Le major Friederich dit « à la tombée de la nuit ». Sébastiani indique six heures et demie comme étant le moment où la grande attaque de cavalerie s'est produite. Dans l'intérêt de l'histoire il serait bien à désirer que l'on publiât *intégralement* tous les rapports de l'armée de Silésie. Les documents français paraîtront bientôt.

3. Major Friederich, p. 307.

retraite sans combat. Koch, à notre avis, a parfaitement jugé la situation : « Dans la position où se trouvaient ces deux divisions, il fallait qu'elles attaquassent promptement ; » le moment était critique. « Nos masses étaient arrivées au pied de la montagne, l'artillerie ennemie ni la nôtre ne pouvaient plus rien. » Il y avait une responsabilité très grave à prendre ; sur ce point comme partout, personne ne commandait, le général Souham n'y était certainement pas ; le général Ricard hésita, « il désira avoir des nouvelles de ce qui se passait à sa droite, l'entreprise lui parut trop hasardeuse pour se charger de la responsabilité à tout événement. Il resta donc près de vingt minutes dans cette position où, pour l'instant, il était à couvert du feu de l'ennemi. On s'aperçut de son irrésolution, l'infanterie ennemie descendit jusqu'à mi-côte, l'artillerie obliqua à gauche pour venir prendre nos masses à revers, nos tirailleurs avaient été ramenés jusque dans leurs intervalles, nous allions être chargés si nous ne chargions nous-mêmes [1]. »

Au même instant Koch arrivait, apportant la nouvelle du désastre de la droite. Un homme énergique aurait tenté une attaque à fond, le général Ricard y vit un motif de battre en retraite.

De tout le troisième corps, une seule division, la 8e, a été engagée sérieusement ; le total de ses pertes monte à près de 8,000 hommes [2]. On se demande ce qui aurait pu arriver de pire au cas où Ricard aurait attaqué énergiquement. C'est surtout à la guerre que le mot de Danton est *immortellement vrai :* De l'audace et toujours de l'audace.

Nous avons laissé le corps de Langeron attaqué par le troisième et la plus grande partie du onzième corps. On lui a reproché d'avoir évacué le ravin de la Plinse [3]. Pour expli-

1. *Journal des opérations*, p. 60.

2. *Journal des opérations*, p. 64. Sur 930 tués, la 8e division perdit 641 hommes.

3. Delbruck, t. III, p. 224. Gneisenau à Clausewitz : « Langeron avait renvoyé toute son artillerie à deux milles en arrière pour ne pas se battre, ce qu'il refusait presque constamment. » Voir toutes les lettres publiées par Delbruck.

quer ce mouvement rétrograde, il avance, dans ses mémoires, que les Français voulaient tourner sa gauche. Tous les historiens allemands le nient ; le plus récent écrit : « Langeron semble n'avoir eu ni l'intention d'attaquer, ni celle de se tenir défensivement....

« L'ennemi dirigea une forte colonne à travers Seichau, elle se partagea en plusieurs petites colonnes au sud du village et s'avança ensuite sur un large front contre le ravin de la Plinse ; cette nouvelle était inexacte. Langeron voulait seulement justifier (begrunden) la retraite qu'il projetait sur Jauer et Striegau [1]. »

Les rapports français confirment les mémoires de Langeron. Tandis que la division Rochambeau se déployait devant le ravin de la Plinse, toute la division Maison se portait sur la gauche de l'ennemi.

Lauriston expose ainsi toute cette première partie du combat : « Lorsque j'entendis les premiers coups de canon du onzième corps, je commençai l'attaque par le passage du ravin. J'avais fait placer une batterie de six pièces de onze et deux obusiers de six pouces qui prit en écharpe les batteries ennemies. J'établis aussi des batteries dans des positions avantageuses. Le général Maison fit avancer des troupes avec sa vigueur ordinaire, en les faisant descendre à couvert du canon et *en tournant la gauche de l'ennemi ;* on eût perdu beaucoup de monde en l'attaquant de front, d'ailleurs je n'eusse pas trouvé des positions au centre favorables pour mon artillerie....

« Lorsque les troupes du général Maison furent toutes parvenues sur les hauteurs, ce général forma son attaque de manière à déborder l'ennemi ; il fallut longer des bois [2].... »

Successivement la plus grande partie du onzième corps était venue renforcer l'attaque de la division Rochambeau ; sur l'ordre du maréchal, il enlevait Hennersdorf et le mamelon de Weinberg. La situation du corps de Langeron devenait cri-

1. Major Friederich, p. 301.
2. Rapport de Lauriston (A. G.).

tique; à en croire Gérard, le cinquième corps ne soutenant pas son attaque (il demeurait immobile), il était forcé d'arrêter son mouvement en avant 1.

Il était six heures, le maréchal se trouvait sur les lieux. Sur ce point, il y avait au moins un commandant en chef; malheureusement, à ce moment critique, on apprenait le désastre du centre.

La responsabilité de la décision pèse donc tout entière sur Macdonald. En résumé, on savait le centre enfoncé, mais l'ennemi ne pouvait aller bien loin, puisque le maréchal avait laissé le troisième corps arrivant sur la rive droite de la Katzbach; l'heure était bien avancée pour que les corps prussiens et russes pussent déboucher sur la rive gauche de la Neisse par les défilés que l'on connaissait. Sur un point, on était supérieur en nombre à l'ennemi, l'on était victorieux, il restait peut-être une heure de jour, le temps de risquer une dernière tentative.

Plus tard Macdonald l'écrira lui-même : « l'échec essuyé par la cavalerie était peu considérable. »

Que convenait-il de faire ? Nous nous contenterons de poser la question. Le maréchal partait chercher des renseignements.

« Les généraux Lauriston et Gérard, mande-t-il à l'Empereur, gagnaient toujours du terrain et même ce dernier se rendit maître d'un plateau important. Je voulais connaître le point où l'ennemi avait ses forces principales, attendu qu'elles étaient masquées par des hauteurs ou des replis de terrain. Il était six heures; je me proposais de prendre position, lorsqu'on entendit sur la gauche une vive canonnade. Un aide de camp que j'envoyai sur les lieux me rapporta la désagréable nouvelle qu'après plusieurs charges heureuses des deux divisions de cavalerie légère et quoique soutenues par des carrés d'infanterie, elles avaient été culbutées et rejetées du plateau.

« Pendant ces événements, j'étais avec les généraux Gérard et Lauriston. Je sentis l'importance de ne pas aller plus avant et je fis faire halte jusqu'à ce que je fusse plus amplement

1. Rapport de Gérard (A. G.).

éclairé. Je retournai de nouveau sur les lieux, mais sans pouvoir les reconnaître, à cause de l'obscurité de la nuit. Durant cette courte absence, un parti de cavalerie chargea le général Montbrun, qui formait la gauche du général Gérard.

« Quoique soutenu par un ou deux bataillons, il ne put résister, attendu que les armes à feu sont inutiles par ce mauvais temps. Ce nouvel événement ébranla la constance d'une partie de la division Gérard et de quelques troupes du cinquième corps. Néanmoins nous sommes restés en position pendant la nuit [1]. »

On lira avec intérêt, dans les mémoires, le récit de la contre-attaque exécutée par Langeron ; sa réussite lui permettait de reprendre le Weinberg. Quel en a été l'auteur? D'après la relation allemande, Muffling serait venu l'avertir des succès remportés sur le plateau. Langeron aurait alors compris « que par sa conduite il aurait mis l'armée dans un grand péril et risqué le succès du jour [2]. » Notre auteur en donne un autre motif qui, à défaut de preuves contraires, semble acceptable. « Cette hauteur, a-t-il écrit, était la clef de ma position ; la bataille était perdue de mon côté si je ne parvenais pas à la réoccuper [3]. »

Nous nous sommes efforcé d'étudier quelques points de la bataille de Katzbach. Langeron eut certainement à supporter l'effort d'une masse de troupes supérieures à ses forces, et, à notre avis, la présence du maréchal Macdonald sur la droite semble prouver que, du côté français, on a cherché la décision sur ce point.

Muffling a écrit ses mémoires en 1851 ; on ne peut donc les considérer comme un document de première main. Il est pourtant intéressant de voir comment il prétend avoir apprécié sur le moment les succès remportés sur le plateau.

« Nous avons pris la juste résolution de tomber sur les têtes de colonne ennemies et de les jeter dans le ravin. Nous y

1. Rapport de Macdonald (A. G.).
2. *Mémoires* de Muffling, p. 67.
3. *Mémoires* de Langeron, p. 252.

avons réussi. Les intentions de l'ennemi se sont éclaircies depuis. Il a ses forces sur la rive gauche de la Neisse, là il marche à la bataille et nous n'avons battu sur la rive droite avec la plus grande moitié de l'armée que ses patrouilles de gauche. Pour la décision du jour, on n'a encore rien fait, rien ne s'est effectué.

« Le comte Langeron peut être attaqué avec une supériorité de 30,000 hommes ; s'il est battu, notre victoire sur la rive droite disparaît comme un hourrah de cosaques insignifiant [1]. »

Tel est aussi notre avis.

Si nous recherchons les causes qui allaient ruiner l'armée du Bober, nous les trouverons dans la conduite du maréchal. Toutes les mesures ont été prises par lui : ordre de lancer le deuxième corps de cavalerie sur le plateau, direction donnée au troisième corps sur la gauche où les divisions se promènent au bon plaisir de leur divisionnaire (là aussi, le commandant de corps Souham ayant disparu), arrêt de l'attaque sur le corps de Langeron.

Le major Friederich a parfaitement caractérisé toute cette affaire.

« Nous y voyons a-t-il dit, un manque complet de soins dans l'exécution des mouvements ordonnés et un défaut complet de plan dans la conduite des colonnes.... Il manquait l'unité de direction qui incombait au maréchal Macdonald [2]. »

A l'état-major de l'armée de Silésie, on fut très mécontent du rôle joué par Langeron.

Une lettre expédiée le 7 novembre au roi de Prusse par Blücher allègue sa conduite le jour de la bataille pour demander son changement [3].

Que faut-il penser de la valeur de ces reproches ? Outre les motifs avancés par nous, un fait suffira peut-être pour en diminuer la portée. Gneisenau n'attaquait pas moins Yorck. Il avance « qu'il ne voulait pas marcher à la bataille, sous le

1. Muffling, *Mémoires*, p. 66.
2. Major Friederich.
3. Voir la traduction, p. 362, note 11.

prétexte que ses troupes devaient avoir deux jours de repos; si cela avait eu lieu, la Silésie était perdue [1]. »

Dans une autre lettre il est encore plus affirmatif : « Yorck, y lit-on, avait de nouveau tout considéré comme perdu; nous sommes perdus, criait-il [2]. »

Par contre, suivant la coutume des états-majors, il était fort satisfait de lui-même. Pour apprécier ce sentiment, il nous faut voir ce qui se passa après la bataille. La victoire obtenue, il revenait au commandement de compléter par ses ordres et dispositions les résultats acquis par la valeur et l'endurance des troupes.

Le 26, à neuf heures et demie du soir, Blücher donnait ordre de faire passer le 27, à deux heures du matin, une brigade d'infanterie, suivie par la plus grande partie de la réserve de cavalerie, au défilé de Kroitsch; Sacken devait marcher sur Hainau, Yorck sur Kroitsch et Ulbersdorf, Langeron sur Goldberg [3]. Le 26 au soir, le quartier général était établi à Brechtelshof; dans la journée du 27, il venait à Eichholtz.

Différents motifs empêchèrent l'infanterie du corps d'Yorck de déboucher avant six heures du matin; la poursuite n'était exécutée que par trois régiments de cavalerie et une brigade d'infanterie; à deux heures, toute la réserve de cavalerie devait se porter en avant; enfin, *à quatre heures du soir*, l'ordre suivant était adressé à Yorck :

« Vous vous mettrez de suite en mouvement avec votre corps d'armée, vous passerez la Katzbach en employant tous les moyens, vous dirigeant comme il est dit dans la disposition de la nuit sur Ulbersdorf. Il est suffisant que vous marchiez aujourd'hui une lieue au delà de la Katzbach [4]. »

Entre temps, la Katzbach ayant grossi, à sept heures trois quarts du soir, Yorck rendait compte que le passage était inexécutable.

1. Gneisenau à Mme de Clausewitz. Delbruck, t. III, p. 219.
2. Gneisenau à Clausewitz. Delbruck, t. III, p. 226.
3. Freytag-Loringhoven, p. 84.
4. Friederich, p. 318.

Par suite de l'heure tardive où l'ordre a été donné, pendant toute la journée, l'avant-garde d'Yorck (trois régiments de cavalerie, une brigade d'infanterie sans artillerie) a été séparée du gros du corps.

Le résultat de cette poursuite menée par trois régiments de cavalerie permit aux divisions françaises errantes à l'aventure de se retirer sans être inquiétées.

Il y avait là une faute grave qui a sauvé l'armée française. Comme toujours, les états-majors en rejetèrent la faute sur les commandants de troupes; ils ont même attaqué leur conduite.

Ecoutons Gneisenau; le 26 août, il écrit : « L'ordre était donné que l'armée devait suivre à deux heures du matin l'ennemi : les chefs de corps ne purent en partie être trouvés, d'autres n'en avaient pas envie [1]. »

Le 31, il est encore plus formel : « Si les ordres que je déclare avoir donnés aussitôt après la bataille avaient été suivis, il n'y aurait plus rien de l'armée de Macdonald [2]. »

Le mécontentement de Blücher n'est pas moins grand; par son ordre, deux lettres fort dures sont adressées à Yorck relativement à la manière d'agir de la cavalerie prussienne.

Elles contiennent des paroles d'or, nous dit-on, et sont un témoignage de l'énergie avec laquelle le commandement supérieur voulait voir mener la poursuite [3]; et, à ce sujet, on nous rappelle la conduite tenue après Waterloo par Gneisenau. Pourtant, si nous nous en rapportons au général von Lettow Vorbeck, cette poursuite serait une véritable légende [4].

La vérité est que toute la responsabilité en retombe sur l'é-

1. Gneisenau à Clausevitz. Delbruck, t. II, p. 225.
2. Gneisenau à Munster, Delbruck, t. III, p. 260.
3. Friederich, p. 321.
4. Lettow Vorbeck, *Guerre de 1806*, t. II : « Ein vergleich ergiebt dann dass die verfolgung bei belle Alliance mit angriffsfahigen massen nicht weiter gereicht hat wie bei Iena und Vörth. » P. 27. Il est vrai que le général von Lettow Vorbeck n'appartient pas, par ses écrits, au parti des cavaliers intrépides du temps de paix qui veut « rendre les masses de cavalerie indépendantes du soutien de l'infanterie. » Junck, p. 93.

tat-major de l'armée de Silésie. Comme le fait observer le major Friederich, on ne découvre pas les motifs qui ont fait retarder jusqu'au 27 à quatre heures l'ordre de mise en marche du corps prussien.

Mais il nous est impossible de l'approuver lorsqu'il écrit plus loin : « Quels succès les corps d'Yorck et de Sacken n'auraient-ils pas obtenus si la Katzbach ne leur avait pas opposé son veto [1] ! » La Katzbach était certainement plus difficile à franchir le 28 que le 27, puisqu'il avait plu toute la nuit. Cette raison ne semble donc pas valable.

D'Eichholtz, emplacement du quartier général, à Nieder-Krain, il y a environ cinq kilomètres ; comment expliquer que personne ne se soit rendu auprès d'Yorck, pour juger de la situation et pour veiller à l'exécution d'ordres aussi importants que ceux relatifs à une poursuite, surtout puisque l'on croyait pouvoir douter de sa bonne volonté [2] ?

Le lendemain, sur un autre théâtre de la guerre, l'Empereur se fiera de même à ses lieutenants pour mener la poursuite ; l'ennemi ayant résisté, le résultat sera encore plus désastreux.

Les dispositions, ou plutôt le manque de dispositions de Macdonald, allaient achever la ruine de l'armée et amener la perte de la division Puthod. La partie de son registre d'ordres relative à cette période est perdue, mais nous possédons assez de ses dépêches pour résumer sa conduite en peu de mots.

Dans la nuit du 26, le maréchal avait prescrit au 5e corps de se retirer sur Praussnitz ; en même temps il envoyait ordre à la division Puthod de se replier sur Steinberg et d'être le 28 à Zobten.

Successivement le 5e corps [3], le 11e et une division du 3e se

1. Friederich, p. 324.

2. Un point également très important serait de connaître les dispositions prises par Yorck pendant la journée afin de préparer des ponts et des communications.

3. Peut-être trouvera-t-on la conduite de Lauriston extraordinaire. Il s'exprime ainsi dans son rapport : « .... Je trouvai encore à quatre heures du matin les batteries et réserves des divisions autour de Seichau.... Je réunis

réunissaient à Goldberg. Tous les rapports français et allemands sont formels : il n'y a pas eu de poursuite sérieuse [1].

Au seul aspect de la cavalerie de l'avant-garde de Langeron, on abandonnait la ville sans attendre l'apparition de l'infanterie ennemie, sans avoir pris la peine de détruire les ponts [2]. La retraite de cette masse était dirigée sur Lœwenberg.

Aucunes mesures ne furent prises pour y assurer le passage ; « l'équipage de pont qui devait être réuni à Lœvenberg avait été dirigé sur Buntzlau [3]. » Le 28, en arrivant devant cette ville, on trouvait tous les ponts emportés.

Heureusement, à cinq heures du soir, « on apprenait que la communication avec Buntzlau était libre [4]. » Le hasard seul nous avait assuré le maintien d'un pont sur le Bober en cet endroit ; le lendemain, le maréchal le reconnaîtra : « Il est heureux, écrira-t-il, que le général Marchand ait été arrêté par les eaux à Buntzlau ; c'est lui qui, à force de travail, a conservé ce point à l'armée [5]. »

« Ne sachant ce qu'était devenue la division Puthod qui, à ce qu'il espérait, avait gagné Hirschberg, » Macdonald n'en

les divisions Maison et Rochambeau, je les fis marcher très lentement, et nous parvînmes jusqu'au delà de Weischau sans apercevoir aucune troupe ennemie. Je me rendis alors à Goldberg pour prendre les ordres de Votre Excellence. Je ne l'y trouvai pas, elle était à Hermansdorf. Je reçus l'ordre de mouvement pour mon corps d'armée sur Lœwenberg. Pendant trois heures je reçus de mes deux divisions l'avis que l'on n'apercevait aucun ennemi.... »

1. Rapport de Macdonald, 27 août, Goldberg : « Le général Sébastiani s'est retiré sur Neudorf sans être suivi.... L'armée s'est retirée ; le matin elle avait déjà fait beaucoup de chemin sans être inquiétée. » — Rapport de Souham, 28 août : « L'ennemi n'a pas osé nous attaquer. » — Rapport de Gérard, le 27 : « A trois heures du matin je me mis en route ; ma marche se fit fort tranquillement. » — Rapport de Macdonald, Buntzlau, 29 août, six heures du matin : « La retraite des généraux Lauriston et Gérard s'est opérée de nuit sans être inquiétée. »

2. Colonel Freytag-Loringhoven, 89 : « Le major franchit la Katzbach sur le pont de la route de Liegnitz. »

3. Macdonald, 29 août, une heure de l'après-midi (A. G.).

4. Macdonald à Berthier. Lœwenberg, 29 août, cinq heures du soir (A. G.).

5. Macdonald à Berthier. Lauban, 31 août, sept heures du matin (A. G.).

donnait pas moins ordre de marcher sur Buntzlau ; le 29, à six heures du matin, toute l'armée y était réunie.

Le général Puthod [1] était donc abandonné à lui-même. Le 27, en recevant l'ordre de marcher sur Steinberg, il avait reconnu l'impossibilité, Goldberg étant évacué, de faire ce mouvement ; il s'était alors dirigé sur Hirschberg, croyant y trouver la division Ledru. Les eaux ayant emporté le pont de la ville, le 28, Puthod se trouvait obligé de remonter la rive droite de la rivière ; à neuf heures du soir, il arrivait à Zobten. Dans son rapport, il a exposé ainsi les motifs de sa conduite : « J'entendis sur ma droite et en avant de moi une fusillade qui me confirma dans l'opinion que la retraite du 5ᵉ corps n'était pas encore effectuée en totalité et que j'avais été envoyé à Lœwenberg pour la favoriser.

« J'étais alors dans une position pénible, sans autres nouvelles que celles qui m'avaient été données le 27. Aucun officier de l'armée n'était parvenu jusqu'à moi, point de renseignements sur la marche de l'armée, nulles notions sur sa position que celles que je pouvais présumer. »

Dans cet état de choses, ses troupes étant éreintées et se basant sur l'ordre du maréchal, il se décidait à y passer la nuit.

Nous ignorons les mesures prises pour communiquer avec lui ; mais au premier abord, il semble extraordinaire que, du 27 au 29, on n'ait pas réussi à lui faire parvenir des instructions à Zobten.

Macdonald n'était pas sans se rendre compte de la responsabilité qui pesait sur lui. A trois heures du matin, il annonçait l'intention de marcher au secours de Puthod.

« S'il descend le Bober par la rive droite de ce fleuve, écrivait-il, j'essaierai un mouvement offensif sur le flanc de l'ennemi pour favoriser son arrivée [2]. »

Pour apprécier la valeur de cette intention, il suffit de rap-

1. Pour tout ce qui regarde le général Puthod, voir son rapport, *Journal du 3ᵉ corps*, p. 183.

2. Macdonald à Berthier, 29. Buntzlau (A. G.).

peler qu'à la même heure, les 5e et 11e corps repassaient sur la rive gauche.

A une heure de l'après-midi, Macdonald apprenait l'arrivée de la division Puthod devant Lœwenberg, « il ne balançait pas à faire un mouvement offensif [1]. » Les ordres étaient donnés ; à trois heures, « ils étaient révoqués sur les observations des généraux Lauriston, Sébastiani, Souham [2]. »

Cernée de toute part, la division Puthod était forcée de se rendre au corps de Langeron [3]. Nous avons exposé les mesures du commandant en chef français telles qu'elles résultent de ses lettres ; quant à lui, il jugeait n'avoir rien à se reprocher.

Le 29, à minuit, en rendant compte du désastre de la division Puthod, il s'exprimait ainsi : « J'aurai l'honneur d'adresser demain à Votre Altesse copie des dispositions pour attaquer l'ennemi devant Jauer. Je les soumets à Sa Majesté pour qu'elle juge ma conduite. Elle connaît les circonstances qui en ont été le résultat. Je n'ai pu prévoir ni maîtriser les éléments, ils sont cause de tous nos *malheurs, car l'échec essuyé par la cavalerie était peu considérable* en proportion de

1. Macdonald à Berthier, 29, une heure. Buntzlau (A. G.).

2. Macdonald à Berthier, 29, trois heures. Buntzlau (A. G.). En histoire militaire, on ne peut guère juger que par comparaison. La conduite d'un véritable homme de guerre nous permettra d'apprécier celle de Macdonald. Foy nous dépeint ainsi Masséna dans un cas semblable : « Il n'a pas quitté un moment le ton de dignité et de supériorité allié à la franchise militaire et à la bonhomie ; il a fait sentir qu'il avait rassemblé ses camarades pour causer d'amitié avec eux, que son objet n'avait été nullement d'assembler un conseil de guerre, qu'il saurait prendre seul son parti, et que, quand il l'aurait pris, rien ne pourrait le faire changer. » Lettre de Foy, 11 février 1811 (*Vie du général Foy*, par Girod de l'Ain, p. 132). — Le 16 avril 1801, Espagne écrit de même dans son carnet intime, à la suite d'une conférence entre Masséna et Oudinot : « Dans cette conférence, Masséna a eu des ménagements pour Oudinot, mais il n'en a pas moins fini par prescrire à peu près ce qu'il voulait » (*Revue de cavalerie*, t. XXVIII, p. 271). Un véritable chef sachant ce qu'il veut ne demande jamais avis à personne ; seul il est responsable devant son pays.

3. Dans toute cette triste histoire, il reste un point à éclaircir que seul un homme du métier peut résoudre : du 27 au soir au 29, était-il possible d'établir un pont à Lœwenberg ?

la force de l'armée et eût été très réparable sans un déluge continuel de trois jours et autant de nuits [1]. »

La pluie ne tombait-elle pas également pour les alliés ?

Du reste, Macdonald ne conservera jamais le moindre doute sur ses talents militaires, même après 1813. En 1815, dans cette journée célèbre où il essaiera, lui qui, du jour de la Trebbia à celui de la Katzbach, a toujours conduit l'armée à la défaite, d'amener les troupes à tirer contre l'Empereur, il osera leur dire que, « pour les vaincre, il n'avait pas moins fallu que de grandes fautes qui ne pouvaient nous être imputées pour amener les suites que nous n'avions pu empêcher [2]. »

Vraiment le maréchal avait la mémoire bien courte ou la conscience bien légère pour avoir oublié la Katzbach [3].

La troupe, cette véritable et unique appréciatrice des chefs, en jugeait autrement. « Si quelques officiers montraient encore de l'énergie, c'était pour établir la différence de leur position actuelle avec celle où ils se trouvaient avant l'armistice sous les ordres du prince de la Moskowa et pour faire l'éloge de celui-ci aux dépens du duc de Tarente [4]. »

Nous ne pouvons étudier toutes les opérations auxquelles a pris part Langeron [5]. A en croire l'historien de l'armée de Silésie, sa conduite à Leipzig aurait manqué de vigueur [6]. Une partie des récompenses demandées par Langeron ayant été refusées par l'empereur Alexandre, il semble que celui-ci n'avait pas été très satisfait de Langeron.

1. Macdonald à Berthier. Buntzlau, minuit, 29 (A. G.).

2. *Mémoires* de Macdonald, p. 336. Il y a une scène poignante dans cette partie des *Mémoires ;* c'est celle du vieux soldat décoré à qui l'on veut faire crier : Vive le roi ! et qui reste immobile devant tout cet état-major. Le maréchal déclare qu'il n'oubliera jamais ce spectacle ; il aurait pu en tirer une leçon pour lui.

3. On a quelquefois accusé l'Empereur d'avoir été dur envers ses généraux ; dans cette circonstance, au contraire, on devrait lui reprocher sa faiblesse.

4. *Journal des opérations du 3e corps*, p. 61.

5. Un historien très impartial et très bien informé, le général von Quistrop, a déclaré ce journal utilisable. *Histoire de l'armée de Silésie*, t. III, p. 243.

6. Supplément du *Militair Wochenblatt*, 1847, p. 106.

Le 1er avril 1814, les armées alliées étant autour de Paris, ce descendant d'une vieille famille française trouvera le moment propice pour réclamer le prix des services qui ont contribué à ruiner sa patrie, et il s'y fera la part belle.

« Son Excellence le maréchal Blücher a l'honneur d'envoyer à Votre Majesté mes présentations pour les quatre jours de la bataille de Leipzig.

« Dans ces quatre jours, mon corps a pris, le 4, treize canons et un drapeau ; le 5, il a soutenu l'attaque de la cavalerie de Sacken ; le 6, il a enlevé le village de Schœnfeld, ce qui a décidé la victoire de la droite ; le 7, il a forcé les portes de la ville et pris cinquante-sept canons ; j'ai eu dans ces quatre jours cinq mille hommes tués ou blessés. Je n'ai recommandé que ceux qui se sont particulièrement distingués.

« Je supplie Votre Majesté Impériale de daigner m'accorder les grâces que je demande et que M. le maréchal Blücher demande avec autant d'instance que moi.

« Pour vingt-trois affaires heureuses en Silésie, je n'ai pas obtenu pour mes braves subordonnés la moitié des grâces que j'ai demandées. M. le comte Barclay en a changé beaucoup et il a rayé beaucoup de braves officiers qui avaient été assez heureux pour se distinguer et qui étaient blessés.

« Votre Majesté Impériale ayant daigné, d'après la demande particulière de M. le comte de Saint-Priest, approuver mes présentations pour ce corps, il s'est trouvé beaucoup plus récompensé que les autres. Ce corps s'est couvert de gloire à Leipzig, et avant-hier, sous les yeux de Votre Majesté Impériale ; mais en Silésie, il avait moins fait que les autres.

« Il m'est resté la vive douleur pour un chef de n'avoir pas obtenu ce que je demandais et de penser que mes subordonnés peuvent croire que j'ai négligé leurs services et leur sang versé.

« Sire, je vous conjure de me donner la plus vive satisfaction que je pense éprouver de ma vie en daignant confirmer ces présentations lorsqu'Elle les aura examinées [1]. »

1. Langeron à l'empereur Alexandre, 1er avril 1814, Montmartre. A. S. P.

On ne s'étonnera donc pas de son appréciation sur la trahison de Marmont. Dans cette circonstance, comme à chaque instant de cette triste période, éclate le même contraste. Le récit de Langeron est écrasant : « La décision et la fermeté du maréchal Marmont et des généraux sous ses ordres leur font d'autant plus d'honneur qu'ils eurent beaucoup à craindre de leurs soldats.... Il leur fallut *beaucoup d'adresse* pour les mener avec eux [1]. » Témoignage terrible : jamais on n'avait eu besoin d'adresse pour mener ces braves au feu.

La troupe n'a eu aucune part dans l'acte maudit; toute la responsabilité en retombe sur ses auteurs.

L'histoire a prononcé : de l'un, elle rappelle que la veille du crime, « on l'avait vu puisant deux mille écus dans la bourse de Napoléon [2]. »

L'autre a traîné, durant le cours d'une longue vie, le mépris du monde après lui. La conscience du peuple l'a exécuté; à ce qu'il paraît, « lorsqu'il passait tristement à Venise sur la rive de Schiavoni, les enfants du peuple le montraient du doigt et criaient : Voilà celui qui a trahi Napoléon [3]. »

Le maréchal a laissé une justification encore inédite de sa conduite [4]; quelques prétextes qu'il ait pu avancer, il est un fait positif : jamais la patrie ne lui avait confié ses enfants pour les livrer à l'ennemi [5].

Langeron ne s'en est pas tenu là. Après avoir approuvé la

1. Langeron, *Mémoires*, p. 481.
2. Fain, p. 229.
3. Houssaye, *1814*, p. 225.
4. Nous ne l'avons pas lue, mais nous savons *certainement* qu'elle existe.
5. Du reste, il y a mieux que l'acte de Marmont : en 1815, Clarke renseignait les alliés : « J'ai l'honneur de transmettre à Votre Excellence la note qu'elle m'a demandée sur les forces dont Buonaparte peut disposer. Je regrette de la lui transmettre avec une rature, mais je n'ai pas voulu la recopier de peur de perdre encore du temps. Je désire que cette note réponde à l'attente de Votre Excellence. Je désire saisir cette nouvelle occasion d'assurer Votre Excellence de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. » Cette note est un état d'effectif détaillé de l'armée remis à Blücher avant l'ouverture des opérations. Grâce au général von Lettow Worbeck, on saura bientôt la vérité sur ce sombre épisode de la campagne de 1815.

trahison qui ôtait à l'Empereur toute chance de tenter une dernière bataille, il est venu lui reprocher de ne l'avoir pas livrée, « d'avoir terminé par une faiblesse inexcusable une vie militaire orageuse et souvent si brillante [1]. »

Vraiment cet homme a bien fait de se retrancher lui-même de la France ; il s'est jugé.

Les mémoires de Langeron touchent encore à bien des points intéressants ; ce qu'il y dit de Jomini est exact ; ce dernier n'a pu faire connaître aux alliés les intentions de l'empereur, n'ayant connaissance ni de ses ordres ni du grand chiffre de l'armée [2].

Un dernier point reste à discuter ; à en croire les mémoires de Langeron, à la suite de la campagne de Russie, les prisonniers n'avaient pas pu trouver assez de malédictions contre leur chef.

Pour connaître leur opinion, nous nous adresserons au comte de la Ferronays ; envoyé par le prétendant en Russie, on ne l'accusera pas d'être suspect. Dans une lettre à sa femme, il nous les dépeint en ces termes :

« J'ai remis au jeune de C., qui est ici prisonnier, les lettres de son père. Certes ce n'est pas un homme mal pensant, eh bien ! il est comme tous ses pareils que j'ai vus, fasciné par son empereur, il l'admire avec passion. La campagne dernière n'a en rien diminué l'idée que tous se sont faite de son génie. Pour eux, la rigueur de la saison est la seule cause de leur dernier désastre. Ils sont convaincus qu'au mois de juillet leur drapeau reflottera partout. A peine s'ils admettent que la France puisse souffrir quand elle se couvre de gloire. Jamais, disent-ils, homme n'a su électriser, enivrer comme l'empereur ceux qu'il commande, ni les mieux récompenser [3]. »

1. *Mémoires* de Langeron, p. 481.

2. Rapport du maréchal Ney, 15 août (A. N.). Voir à l'appendice qui suit cette préface les lettres qu'il adressa lors de son départ à l'Empereur et à Ney.

3. *Souvenirs* de la Ferronays, 372. A cette époque, on n'admettait pas qu'un officier eût d'autres devoirs que ceux relatifs à son armée et à son pays.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que dans ses lettres Langeron est du même avis. De Doubno, il écrira au comte de Tocqueville : « Nous vous renvoyons d'ici des prisonniers abominables et j'ai vu avec plaisir qu'on ne les mettait pas dans les régiments, c'est une vraie peste [1]. »

En mourant, la grande armée de Russie a laissé un témoignage impérissable de ses sentiments; il existe, conservés dans certaines archives, plusieurs cartons contenant des centaines de lettres écrites par les soldats et enlevées pendant la retraite; c'est bien là un document de première source.

Dans des pages célèbres, le duc de Broglie a dépeint l'émotion profonde qu'on ressent à parcourir les vieilles archives diplomatiques, comment peu à peu l'image du passé vient se présenter à vos yeux. Et moi aussi, j'ai éprouvé ce sentiment, en lisant avec respect ces humbles pages écrites par des soldats que la mort semblait guetter, j'ai revécu de leur vie, j'ai connu ce qui avait fait battre le cœur de six cent mille hommes; que l'on en cite une seule ligne où un soldat de la Grande Armée ait maudit son chef!

A plusieurs reprises, des historiens allemands ont exprimé leur étonnement en reconnaissant le charme puissant et impérissable que le nom de Napoléon a conservé non seulement, comme l'écrit M. Bailleu, « sur l'esprit inflammable et sur l'imagination, » mais sur le cœur de tout Français. Pour lui, cette profonde étude, ce culte passionné de tout ce qui touche au grand empereur, aurait seulement un caractère littéraire et artistique [2].

Un autre écrivain s'exprime ainsi: « Soit qu'en France, après les défaites de 1870-1871, le besoin ait été doublement grand de ranimer, par la représentation des temps de victoire et de gloire, la confiance en soi-même détruite, soit que l'on ait reconnu que l'emploi des leçons du grand maître des batailles

1. Langeron à Tocqueville. Doubno, 29 septembre/11 octobre 1814. A. E. 675.

2. Bailleu, *Historische Zeitschrift*, t. LXXVII, 41.

nés dans leurs foyers, les vétérans de nos grandes guerres, ardents gardiens de notre esprit militaire, racontèrent à leurs enfants les exploits de leur dieu; par la bouche et dans l'âme du peuple naquit la légende napoléonienne.

Non contents de l'abandonner, certains maréchaux, oubliant qu'ils devaient uniquement à son génie l'éclat qui entourait leur nom, vinrent l'attaquer dans leurs mémoires [1]; cette méthode de dénigrement systématique fut continuée; on en vint à rechercher une ombre affaiblie de cette grande figure à travers des cancans de femmes ou d'hommes ayant servi avec un égal dévouement tous les régimes. A les en croire, dans l'Empire tous auraient été grands, sauf le maître.

Soldat à dix-huit ans, n'ayant vécu que dans l'armée et pour l'armée, les connaissances me manquent pour apprécier la valeur littéraire et psychologique de ces procédés. Mais pour l'histoire militaire, grâce à Dieu, il reste une base sûre, indiscutable, pour rendre à chacun son dû.

Tout chef laisse en héritage précieux à l'armée future ses ordres, preuves de ses actes; pour trouver la vérité, il suffisait de les publier intégralement, sans aucun commentaire. Ce travail a été commencé; en lisant ces cris éplorés appelant la présence de l'Empereur, en voyant la rapidité de ses pensées, la netteté de ses décisions, l'énergie de l'exécution, on a compris la profonde vérité de ces paroles: « à la guerre les hommes ne sont rien, un seul homme est tout.... et que lui seul savait ce qu'il voulait. »

S'il était possible, la grandeur du géant militaire aurait encore été augmentée. Comme l'a dit avec éloquence Georges Duruy [2], « la Grande Armée, c'est la pensée, c'est l'âme de Napoléon; » lui seul a enchaîné la victoire à ses drapeaux.

1. Nous avons particulièrement en vue les mémoires de Marmont et de Gouvion Saint-Cyr, où une certaine école prétend trouver la vérité. Une fois dans sa vie, le maréchal Gouvion Saint-Cyr a eu occasion de jouer un grand rôle, à Dresde, en 1813; la publication de sa correspondance permettra de juger la manière dont il s'en est acquitté.

2. *Mémoires* de Barras, Introduction, p. 80-81.

Pendant dix-huit ans, l'armée n'a vécu que pour lui, n'a pensé que par lui ; jusqu'au dernier jour, la troupe s'est immolée à sa voix, trouvant sa récompense dans la satisfaction de son Empereur : lorsqu'elle connut la défaite, elle ne s'en serra que plus étroitement autour de lui ; plus de cent rapports le constatent, seule sa présence électrisait le soldat, et dans les premiers jours d'avril, alors que tous ne songeaient qu'à se tirer de la débâcle, elle, ne pensant qu'à la France, à l'honneur de l'armée, en défilant devant son Empereur toujours acclamé, lui demandera une dernière bataille [1].

Cinquante mille officiers et deux millions d'hommes ont jonché le sol de l'Europe ; ces pertes glorieuses, la Grande Armée les a oubliées pour ne se souvenir que de la grandeur de la lutte et de la gloire remportée.

Pourtant, récemment un écrivain de l'autre côté du Rhin est venu nous déclarer « que de l'autre côté des Vosges on avait compris que la France n'était plus en état de combattre seule victorieusement contre l'Allemagne.... ; qu'eux, Allemands, ils avaient espéré arriver, par leur amabilité chevaleresque, à ce que la France considérât le résultat de la guerre de 1870-1871 comme définitif [2]. »

Franchement, nous avouerons n'avoir jamais supposé un instant une pareille idée chez un officier ; qu'il ait pu admettre d'une armée que, « cédant à une invitation précise, elle renonçât définitivement à l'idée de la revanche. »

Quoi qu'on ait dit, tant qu'il y aura une France, « jamais le temps ne viendra où la bataille de Sedan ne sera connue que des lettrés. »

Nous nous permettrons une simple question.

Il y aura bientôt cent ans, la Prusse a été écrasée à Iéna ; là aussi un parti a voulu l'oubli : de quel côté se sont alors rangés Blücher, Gneisenau, Grolman, Yorck, Clausevitz,

1. Voir le récit de cette scène épique dans Houssaye et le contraste saisissant entre le dévouement de la troupe et les défaillances de beaucoup. *1814*, p. 584-585.

2. Kunz, *Kriegsgeschichtliche Beispiele*, 14, 148.

Boyen, Schill, tout ce qui pensait alors noblement, en un mot tous ces noms que l'Allemagne honore actuellement d'un culte pieux ? Que serait devenue l'idée allemande si ces officiers avaient désespéré de la patrie ? Le major Kunz connaît trop bien l'histoire de son pays pour que nous répondions [1].

Dans un autre ouvrage, M. de Binder vient reprocher à la France de n'avoir pas produit un Schill [2]. Dans cette question de discipline militaire intérieure, nous n'avons pas qualité pour exprimer une opinion, pour décider s'il rentre dans le rôle des colonels de partir en guerre à la tête de leur régiment contre un pays étranger malgré la volonté de leur souverain, mais au point de vue de l'histoire, nous nous bornerons à une observation : la Prusse ne s'est pas encore trouvée dans la situation de Napoléon après Essling.

Du reste, nous ne craignons aucune comparaison; ayant toute son armée prisonnière, la France n'a pas posé les armes; animée par un grand patriote, elle a créé de nouvelles armées; à la vérité, ces dernières n'ont pas ramené la victoire sous ses drapeaux, mais au moins elles ont sauvé la réputation et l'honneur, et *seul le sang français* a coulé pour sa défense.

Nous avons pu être vaincus, mais les qualités de notre race sont restées immuables, elles se sont retrempées dans la défaite. Malheureuse, notre patrie nous en est devenue plus chère. « Cette France misérable, vaincue, humiliée, accablée, nous l'aimons comme on aime une mère. » Ainsi que le proclamait récemment une voix autorisée dont l'accent a fait vibrer les cœurs : « *La soumission à d'injustes exigences et l'oubli de ce*

1. A ce sujet, nous nous permettrons de rappeler au major Kunz un passage de Clausewitz qu'il ne peut ignorer : « Il est toujours trop tôt pour périr; quelle que soit la faiblesse d'un État par rapport à son adversaire, il ne saurait, sous peine de déchéance morale, se soustraire à des efforts suprêmes. Un gouvernement qui écrasé, anéanti par la chute de ses espérances à la suite d'une bataille perdue, ne pense qu'à rendre au plus vite les douceurs de la paix à son peuple...., prouve qu'il n'était pas digne de la victoire, et celle-ci ne lui a peut-être fait précisément défaut que par cette raison » (Clausewitz).

2. *Vie de Schill*, par von Binder Kriegstein, 272.



qu'on doit à la dignité de son pays seraient des maux pires que la guerre. »

Si jamais le doute venait effleurer notre âme, si jamais un de nous perdait sa foi dans l'avenir, dans cette grande et unique idée qui nous anime et nous soutient depuis trente-deux ans, les grands exemples légués par notre histoire militaire suffiraient pour nous rendre la confiance dans notre force nationale.

Un jour, la France en appellera de nouveau à son armée nationale pour essuyer avec son sang la tache de la défaite jamais oubliée ; prête à s'immoler tout entière pour la patrie, comme ses glorieux ancêtres de l'an II et de la Grande Armée, elle marchera à la lutte suprême en se souvenant de leur dévouement, de leurs exploits et des victoires remportées par son chef immortel, l'empereur Napoléon Ier[1].

Observation. — En terminant, qu'il me soit permis d'adresser à M. Victor Pierre tous mes remerciements pour l'aide constante qu'il a bien voulu me prêter : absent de France pendant l'impression de ce volume, c'est à lui seul que j'ai dû de mener ce travail à bonne fin.

L.-G. F.

1. La lettre de Marie-Louise, mentionnée page XXVII de cette préface, se trouve dans le tome CXII de la *Deutsche Rundschau*. — Nous n'avons pas retrouvé aux archives d'Autriche la lettre de Reynier publiée par Welden et citée par nous, page XX, d'après cet auteur.

APPENDICES

I.

EXTRAIT DU « JOURNAL DU Ier CORPS RUSSE »

(*Suprà*, p. LII)

Il était indubitable que Bonaparte se retirerait sur Minsk ou sur Vilna. Les autres directions qu'il aurait pu suivre l'eussent exposé à une ruine certaine:

1° En allongeant la route.

2° En le forçant à faire plus de chemin par des provinces de l'ancienne Russie, ce qu'il devait éviter avec soin à cause de la difficulté de pourvoir à ses subsistances au milieu d'un pays dont les habitants s'armaient contre lui.

3° En le mettant dans la nécessité de faire beaucoup de marches plus ou moins obliques, qui eussent permis au prince Kutusof ou de l'attaquer pendant l'exécution même de la marche, ou de se porter directement sur ses communications. Sa retraite était encore déterminée sur Minsk ou sur Vilna par les grands magasins qu'il avait ordonnés dans ces directions et par la facilité qu'il avait de réunir promptement ses réserves. Tout cela lui formait dans la Lithuanie une espèce de base sur laquelle il devait chercher à se replier le plus promptement possible pour s'y refaire d'une retraite aussi pénible que ne pouvait manquer de l'être sa marche depuis Moscou aux premières provinces polonaises.

La direction de Minsk était la plus importante pour Bonaparte, puisqu'elle était la plus directe et qu'elle le conduisait à une jonction facile avec l'armée du prince Schwarzenberg, le plus considérable de ses renforts. Celle de Vilna, quoique moins favorable, lui donnait l'avantage d'une réunion plus aisée avec les troupes de Macdonald et avec les réserves qui lui arrivaient par la Prusse.

En occupant l'Oula et la Bérézina ainsi qu'il leur était prescrit, nos armées s'établissaient sur les communications de Bonaparte avec tous les avantages possibles, car il ne pouvait arriver à Vilna ou à Minsk qu'en traversant l'une des deux rivières que nous venons de nommer, et les marais qui les environnent, ce qu'on ne saurait faire qu'avec des peines presque insurmontables, une fois que la ligne que forme le cours de ces rivières, qui sont jointes par un canal, est défendue par des troupes établies près des débouchés principaux. On pourra en juger d'après ce qui suit. La ligne de retraite que l'armée française devait prendre pour arriver à Minsk est coupée par la Bérézina, qui coule depuis sa source jusqu'à

Swislotsch dans une contrée qu'on peut regarder comme une suite naturelle de défilés boisés et marécageux, lesquels s'avancent plus ou moins dans le pays à droite et à gauche du cours de la rivière. Les points auxquels une armée venant de Smolensk peut arriver pour effectuer le passage sur l'espace entre Lepel et Bérezino sont Véselevo en face de Zembin, Borisov, ou Oukoloda (tous trois à une distance très rapprochée les uns des autres), Oucha et Berezino[1].

On ne peut venir de Smolensk aux trois débouchés que par la grande route de Minsk qui conduit de Borisov par Tolotschin et Bohr. Les chemins qui conduisent de Véselevo et d'Oukoloda tombent dans cette grande route non loin de Lochnitsa, qui n'est qu'à dix-huit verstes de Borisov : celui d'Oukoloda est presque impraticable.

On arrive de Smolensk à Oucha et à Berezino par une route directe qui va de Krougloe ou de Minsk, ou par un chemin de traverse qui tourne de Bohr sur Bérezino.

Il y a aussi une bonne route qui mène à Berézino par Orcha, Chklov et Kholopenitschi. L'espace entre Véselevo et Lepel est absolument impraticable. L'Oula, qui traverse les lignes de retraite que l'armée française devait suivre en se portant directement sur Vilna, est d'un abord moins difficile. Les points de passage principaux sont Lepel, Tschachniki, Botschéikovo et Oula : on arrive à ces passages par les routes de Tschereïa, de Sienno et de Vitebsk. Mais comme l'Oula coule au milieu d'un pays qui n'est pas très coupé, on peut en effectuer le passage sur beaucoup de points intermédiaires en se détournant à droite et à gauche des routes ci-dessus indiquées. A l'occident de cette rivière et parallèlement à son cours se trouve une chaîne de défilés qui rend les chemins de Botschéikovo et de Lepel à Vilna très embarrassants : mais ces défilés sont moins considérables et d'un passage beaucoup moins pénible que ceux des deux rives de la Bérézina. Les communications parallèles entre ces deux rivières sont très difficiles par la rive droite de la Bérezina, car de ce côté une armée ne peut se porter de Borisov sur l'Oula qu'en faisant un assez grand détour sur Dockchitsouï. Par la rive gauche de la Bérézina, les communications sont plus faciles, on peut venir aisément de Borisov à Tchachniki en suivant la route qui va sur Baran, et plusieurs autres chemins qui coupent en sens divers le triangle compris entre Borisov, Lepel et Tschachniki, quoique impraticables pour une armée entière, peuvent favoriser les marches jusqu'à un certain point.

Ces détails n'ont rapport qu'à l'espace qui est entre Oula et Bérézina, parce que c'est l'étendue du pays que l'amiral Tchitchagoff et le comte Wittgenstein devaient primitivement défendre. Ils ne pouvaient se prolonger à droite et à gauche sans risquer de s'affaiblir de manière à n'être plus à même d'agir avec succès sur aucun point, et il n'était pas nécessaire de donner plus d'extension à leur ligne, puisque Bonaparte ne pouvait se

1. Il est inutile d'observer que ceci ne doit pas être entendu littéralement ; chacun des points de passage dont nous parlons est susceptible de quelques subdivisions ; on comprend quelques points de passage rapprochés d'un abord plus ou moins difficile, comme par exemple celui de Studianka, qui est peu éloigné de Véselevo.

porter au nord de l'Oula ou au sud de Bérézina sans faire plusieurs marches obliques presque parallèlement à sa direction principale, ce qui eût permis au maréchal Kutusof d'arriver sur les communications de l'armée française et eût exposé cette armée à une entière destruction. On peut le juger par les résultats du mouvement que Napoléon fit de Smolensk sur Krasnoï, lequel n'avait pourtant pas un degré d'obliquité considérable.

On a vu dans l'extrait de l'instruction donnée à l'amiral Tchitchagoff et dans la traduction de celle du comte Wittgenstein que le premier était principalement chargé de la défense du cours de la Bérézina, et le second de la défense de celui de l'Oula, c'est-à-dire que l'on couvrait immédiatement la direction de Minsk et toute celle de Vilna; leurs armées, une fois établies sur ces deux directions presque également importantes, devaient garder une ligne contiguë, mais qui avait assez d'extension pour ne pouvoir être fermée sur tous les points. Le nombre des débouchées qui conduisent à cette ligne n'est pas non plus très considérable. Les troupes chargées de la défense se trouvaient donc avec raison partagées en deux corps principaux; c'était le terme moyen de division pour ces troupes. On les aurait rendues inutiles en les disséminant sur tous les débouchés et l'on se serait exposé à laisser passer l'armée française sans obstacle en les tenant d'avance réunies auprès de Borisov, car il était impossible de faire avec célérité des mouvements parallèles au cours de la Bérézina. D'ailleurs, le total de ces troupes étant moins fort que celui de la Grande Armée française, y compris les deux corps d'Oudinot et de Victor qu'on ne pouvait empêcher de se réunir à Bonaparte, il leur était impossible de frapper un coup décisif à elles seules; leurs manœuvres ne devaient donc avoir d'autre but que d'arrêter Napoléon assez longtemps pour permettre au prince Kutusof de tomber sur l'armée française avec toutes ses masses au moment où cette armée serait occupée à forcer la Bérézina, l'Oula ou les défilés environnants,

Les instructions des généraux Tchitchagoff et Wittgenstein avaient seulement rapport aux mouvements qui devaient les conduire sur les communications de l'ennemi et ne déterminaient pas le mode d'opérations à suivre au moment où Bonaparte s'approcherait de la ligne qu'il avait à défendre; on en sent aisément la raison : la première partie de leur offensive s'exécutait sur les deux côtés d'une ligne dont l'extrémité occupait le milieu; il était donc nécessaire qu'ils eussent des données fixes pour faire correspondre leurs opérations, et leurs derniers mouvements devant se faire sur une ligne contiguë, ils étaient en mesure de les combiner eux-mêmes.

C'est de la manière dont l'espace qui est entre l'Oula et la Bérézina serait occupé par ces deux généraux au moment de l'approche de la Grande Armée française que dépendait le plus ou moins de succès de leurs opérations ultérieures. On pouvait le faire de plusieurs façons différentes : 1° réunir d'avance les armées du Danube et de Wittgenstein sur l'une des deux rives de la Bérézina aux environs de Borisov avec une avant-garde près de Bohr, afin de défendre le passage principal avec toutes les forces des deux armées et pour pouvoir se porter en masse de côté ou d'autre, si l'ennemi tentait de forcer quelques passages secondaires. L'impossibilité de faire avec célérité des mouvements parallèles au cours de la Bérézina,

et surtout la présence du maréchal Victor à Tschéréïa, rendait une pareille disposition entièrement contraire au but qu'on se proposait[1].

Pour effectuer sa retraite sans obstacle, Napoléon n'aurait eu qu'à se porter de Smolensk ou même d'Orcha par Sienno et Dockchitsouï sur Vilna en se faisant joindre par les 2e et 9e corps. Les armées réunies aux environs de Borisov auraient seulement pu croiser sa marche aux environs de Dockchitsouï, dans un pays assez peu coupé. Bonaparte, que rien n'eût alors empêché de les attaquer avec toutes ses forces, les aurait probablement repoussées avec perte sans y mettre beaucoup de temps et aurait ensuite continué sa marche tranquillement jusqu'à Vilna, où le corps du prince Schwarzenberg, celui du marechal Macdonald et plusieurs autres réserves se seraient joints à lui sans difficulté, réunion qui lui aurait alors donné les moyens de reprendre une attitude menaçante. On observera peut-être qu'au lieu de marcher sur Dockchitsouï nos deux armées auraient pu tomber sur le flanc gauche de Napoléon entre Sienno et Lepel. Une pareille manœuvre eût sans doute été praticable, mais il faut remarquer qu'elle n'eût donné aucun résultat avantageux, puisque Bonaparte aurait pu repousser ces armées d'un seul coup sur Borisov.

2° Établir l'armée du Danube aux environs de Brest avec une avant-garde à Bohr et l'armée de Wittgenstein dans le pays coupé entre Lepel et Dockchitsouï, afin de mettre le comte Wittgenstein en état de disputer ces défilés si l'armée française marchait sur Vilna, et de soutenir l'amiral si elle se portait sur Minsk. Placé de cette manière, le comte Wittgenstein ne contribuait pas aussi efficacement à la défense de la Bérézina qu'en se tenant réuni à l'amiral, et n'empêchait pas non plus l'armée française d'agir comme nous l'avons exposé dans la supposition précédente, car à peine aurait-il disputé un jour ou deux les défilés qui sont en avant de Dockchitsouï, ce qui n'eût donné aucun résultat considérable.

3° Laisser l'armée du Danube près de Borisov avec une avant-garde à Bohr et l'armée de Wittgenstein sur l'Oula aux environs de Tschachniki, afin d'être à même de retarder la marche de Napoléon, soit qu'il se portât sur Minsk, soit qu'il se portât sur Vilna, en lui opposant une de ses armées en face et en agissant avec l'autre sur celui de ces flancs qui serait en mesure d'être attaqué. Un pareil mode présentait plusieurs avantages. En cas que l'armée française se portât sur Minsk, l'amiral pouvait d'abord l'arrêter dans les défilés entre Bohr et Borisov, et défendre ensuité la Bérézina, ce qui eût permis au prince Kutusof d'attaquer Napoléon en dos au moment

1. Il faut encore observer que l'amiral Tchitchagoff devait être assez fort pour défendre la Bérézina sans le concours immédiat du comte Wittgenstein. S'il n'y réussit pas complètement, ce fut parce que le corps du général Ertel, fort de plus de 10,000 hommes, ne se joignit pas à l'armée du Danube et parce que cette armée arriva elle-même beaucoup trop tard. Les bords de la Bérézina sont tellement coupés qu'avec quinze jours de travail on eût réussi à rendre la plus grande partie des défilés qui y conduisent absolument impraticables. Le défilé de Zembin, par exemple, n'eût pu être forcé par Napoléon si l'on avait eu le temps de détruire une chaussée en planches de plus de deux verstes établie sur un marais et par lequel il faut traverser les bois qui sont entre la Bérézina et la Garna.

du passage et au comte Wittgenstein d'arriver en même temps sur son flanc droit. En cas que l'armée française se portât sur Vilna, le comte Wittgenstein était à même de l'arrêter quelques jours sur l'Oula et de lui disputer ensuite les défilés qui sont en arrière, ce qui eût pris assez de temps pour permettre au maréchal Kutusof et à l'amiral Tchitchagoff de se rapprocher de Bonaparte et d'agir simultanément. L'armée du comte Wittgenstein s'écartait par sa base d'opérations, qui était la haute Dvina, ce qui lui laissait la possibilité de recevoir des renforts et de donner de l'aplomb à sa manœuvre.

4° Enfin de placer l'armée du comte Wittgenstein à Tschereïa et de porter la majeure partie de celle de l'amiral aux environs de Bohr. Il est clair qu'en agissant ainsi, on se donnait non seulement tous les avantages dont nous avons parlé dans l'article précédent, mais encore celui d'arrêter plus longtemps l'armée ennemie, supposé qu'elle se portât sur Minsk. De plus, une pareille disposition aurait pu conduire à d'autres résultats bien importants si l'amiral était arrivé sur la Bérézina au mois d'octobre. L'armée du Danube une fois à Bohr, la position du maréchal Victor devant Tschachniki n'était plus tenable, il eût été obligé de se replier dans la direction d'Orcha, et alors le comte Wittgenstein se serait joint à l'amiral en avant de Bohr pour recevoir Napoléon à l'entrée de tout le pays coupé qu'il fallait défendre; étant réunis et ayant plus d'espace à disputer, ils auraient certainement retenu Bonaparte assez longtemps pour faciliter au prince Kutusof le moyen de l'atteindre et de frapper un coup décisif même sans obliger notre grande armée à des marches forcées qui sont toujours ruineuses en automne[1].

Ce fut d'après ces considérations que se régla le comte Wittgenstein; quelques-unes de ses combinaisons, surtout le projet de réunir les deux armées en avant de Bohr, devinrent impraticables par le retard qu'éprouva l'arrivée de l'amiral sur la Bérézina, car ce général vint un mois plus tard que ne le portaient ses instructions. Ce retard, attribué au séjour que l'armée du Danube fit aux environs de Brest, a été sévèrement jugé par quelques-uns. Mais n'y aurait-il pas de l'injustice à blâmer l'amiral d'avoir fait reposer des troupes exténuées ? Sa position était très difficile : il avait à contenir les Austro-Saxons; ensuite il devait traverser pendant la saison la plus rigoureuse un pays agreste entièrement abîmé, et cela pour couper la retraite à un ennemi qui ne pouvait trouver de salut qu'en se faisant passage les armes à la main. Ne lui fallait-il pas refaire un peu son armée avant de commencer une entreprise aussi périlleuse ? Quoi qu'il en soit du plus ou moins de justice du reproche qu'on lui a fait là-dessus, il est pourtant vrai de dire que ce retard aurait pu entraîner des suites fâ-

1. L'événement a prouvé que toutes ces mesures étaient praticables. Il est vrai que le prince Kutusof n'arriva pas assez tôt pour entrer en action sur la ligne défendue par nos armées secondaires, mais il faut observer aussi que l'amiral ne disputa pas la rive gauche de la Bérézina et qu'afin de se mettre hors d'atteinte de Kutusof, Napoléon fit des marches tellement immenses pour la saison où l'on se trouvait que leurs résultats équivalaient presque aux suites qu'aurait eues le rapprochement de la grande armée russe de celle de l'ennemi, si cette dernière, en marchant plus lentement, avait conservé une meilleure organisation.

cheuses, mais quelques fautes de l'ennemi vinrent y remédier. Les fautes de Bonaparte, qui contribuèrent immédiatement à la ruine de l'armée française sont :

1° De n'avoir pas senti toute l'importance de la ligne que forme le cours de cette rivière. Le pays entre la Dvina et le Dniéper fut pendant trois mois à sa disposition : en fallait-il davantage pour faire élever à Borisov deux têtes de pont à l'épreuve d'un assaut et assez spacieuses pour contenir quatre ou cinq mille hommes ? Une bonne enceinte, enveloppée d'un chemin couvert, palissadée, n'aurait pu être emportée par l'armée de l'amiral Tchitchagof du premier au 13 novembre. Cet oubli eut des suites plus considérables qu'on ne le croirait au premier coup d'œil.

2° D'avoir permis aux troupes de Wittgenstein de se maintenir sur la Drissa pendant le mois de septembre ; pour l'empêcher, il n'avait qu'à renforcer le général Saint-Cyr en lui envoyant le 9e corps, au lieu de faire marcher inutilement ce corps à Smolensk. Le comte Wittgenstein, qui n'avait pas encore tous ses renforts, aurait été indubitablement rejeté sur Pskow et alors les affaires eussent pris une tournure très différente.

3° D'avoir fait le mouvement de Smolensk sur Krasnoï, lequel donna lieu aux batailles des 4, 5 et 6 novembre, tandis qu'en marchant de Smolensk sur Orcha par la rive droite du Dniéper, les Français eussent évité d'en venir aux mains d'une manière aussi désavantageuse pour eux. Les désastres de Krasnoï préparèrent ceux de la Bérézina. Quelques détails manqués dans plusieurs de nos manœuvres présentèrent aussi de grandes ressources à Bonaparte. Au lieu de forcer le passage difficile de Zembin, il lui aurait été plus facile de marcher sur Sienno, Dockchitsouï et Vilna, l'avance qu'il avait prise sur la grande armée russe depuis Krasnoï le mettait hors de l'atteinte de Kutusof, mais on ne saurait le blâmer de s'être obstiné à forcer la Bérézina ; il apprit l'approche de l'amiral après avoir dépassé le Dniéper ; les détails topographiques de ces contrées ne pouvaient lui être assez connus pour qu'il pût apprécier l'étendue des avantages dont il se privait, et nos partisans, qui le suivaient de très près, ne lui laissèrent pas connaître qu'il était en mesure de faire un mouvement oblique sans être joint par la grande armée russe.

On a fait les critiques suivantes sur les opérations de nos armées à cette époque : à l'égard de l'armée du Danube, le retard qu'éprouva son arrivée sur la Bérézina, la résolution que prit l'amiral d'abandonner la rive gauche de la Bérézina après l'échec que son avant-garde essuya le 11, le mouvement qu'il fit ensuite sur Chabachévitschi ; à l'égard de l'armée du comte Wittgenstein, son séjour à Tschachniki ; à l'égard de la grande armée, le peu de vigueur de sa poursuite depuis Krasnoï. Nous avons déjà parlé du retard de l'amiral. Il est donc inutile de revenir là-dessus. La seconde critique est plus fondée ; l'amiral pouvait renforcer son avant-garde, repousser Oudinot et se maintenir à la rive droite de la Bérézina. Il eût alors établi des communications plus directes avec le comte Wittgenstein, eût été en état de faire correspondre les manœuvres des deux armées et se fût trouvé à même d'obstruer quelques débouchés sur l'espace entre Bobr et Borisov pour retarder la marche de Napoléon. Quant à son mouvement sur Chabachévitschi, il est assurément excusable. Y a-t-il quelque chose de plus aisé que de donner pendant quelques heures le

change sur le point où l'on veut passer une rivière et doit-on s'étonner que Napoleon ait réussi dans une manœuvre que le général le plus médiocre eût été en état d'exécuter ? L'extrait d'un ordre du prince Kutusof au comte Wittgenstein, que nous avons rapporté plus haut[1], et l'analyse qu'on a lue ensuite peuvent faire connaître que le séjour de Tchitchagoff est à l'abri de la critique. Le reproche fait à la grande armée russe pourrait avoir un certain fond de vérité. Il faut remarquer cependant que quoique le prince Kutusof pût aller plus vite, il ne pouvait pourtant pas être toujours à la suite de l'armée française puisque le résultat des marches forcées de celle-ci fut une désorganisation complète. D'ailleurs, ce serait juger bien faussement que de vouloir comparer sur une même échelle les mouvements que font des armées dans le cours des guerres ordinaires et des opérations qui eurent lieu après six mois de campagne pénible au milieu d'un pays entièrement ruiné, pendant une saison où les troupes occupent ordinairement des quartiers d'hiver, même dans des climats plus chauds.

La seule difficulté des subsistances doit imprimer à ses opérations une tournure tout à fait extraordinaire et un certain air de lenteur.

On peut dire, en résumé, que les événements qui eurent lieu depuis l'ouverture de la campagne jusqu'au mois de septembre rendirent praticable l'exécution d'un plan dont le trait principal était d'employer nos armées secondaires à rejeter les corps détachés de Bonaparte en dehors d'un espace de pays très coupé qui leur servait de base, et cela, afin de l'arrêter avec les mêmes armées dans les défilés de ce pays à l'époque où il voudrait rentrer en Pologne, donnant ainsi à toutes nos masses le temps de se rapprocher de lui et de frapper un coup décisif; que son séjour prolongé aux environs de Moscou augmenta les résultats que devait avoir l'établissement d'une partie de nos forces sur ses derrières ; qu'ensuite quelques fautes de détail dans nos manœuvres lui donnèrent les moyens de se préserver d'une ruine complète, et enfin que l'anéantissement de son armée sur la Bérézina eut pour cause les mauvaises manœuvres qu'il fit pendant sa retraite, la vigueur avec laquelle le prince Kutusof le poursuivit depuis Malo Yaroslavtz jusqu'à Krasnoï[2], le placement des généraux Tchitchagoff et Wittgenstein à travers de ses communications et le relâchement de la discipline parmi les troupes françaises qui avait éclaté dès le commencement de la guerre et qu'il ne pensa à réprimer que lorsqu'il fut impossible d'y réussir. La rigueur de la saison, dont on a tant parlé, n'eut qu'une influence très accessoire dans tout cela ; le froid agit sur le soldat russe presque autant que sur le soldat français, et si les deux partis n'en souffrirent pas autant, ce fut parce que le cours des opérations le maintint dans des positions bien différentes. Au bout de quelques années, on rougira d'avoir voulu pallier les fautes de Bonaparte par un sophisme qui tient à l'ineptie[3].

1. Voir p. XLIII.
2. Ceci est très discutable. *Note de l'éditeur.*
3. Cette dernière partie ne nous paraît pas répondre à la réalité des faits. *Note de l'éditeur.*

II.

(*Suprà*, p. CIV.)

Jomini à l'Empereur.

Liegnitz, le 14 août 1813.

SIRE,

Je dépose aux pieds de Votre Majesté la démission des emplois qu'elle avait daigné me confier.

Lorsque j'eus l'honneur d'être appelé près de sa personne, après la campagne de 1805, je crus avoir fixé l'attention du plus grand des capitaines; mes espérances furent comblées. Ce choix devait m'enorgueillir et l'Europe militaire, de laquelle j'étais déjà connu, pouvait attendre que je m'en rendrais digne.

Huit années de guerre active se sont écoulées, et au lieu de justifier cette attente, je n'ai pu obtenir le grade de général de brigade qu'en donnant ma démission en 1810.

J'ai dû croire que j'avais encouru la disgrâce la plus complète et la moins méritée, ou que je me trouvais victime d'un système, peut-être juste dans ses motifs, mais dont l'application était injuste à mon égard.

Longtemps j'ai sollicité de combattre dans la ligne, espérant trouver ainsi le moyen de commander cette bienveillance qu'on me refusait; je n'ai jamais pu l'obtenir.

Enfin, dans les dernières propositions de Son Excellence le maréchal prince de la Moskowa, j'ai été, sur plus de neuf cents individus, le seul exclu de l'avancement demandé.

Le prince major général qui, en 1810, avait voulu me donner une destination rétrograde et humiliante ne m'a jamais pardonné la résistance que j'ai apportée à ses volontés.

Je n'ai pas cessé un instant de ressentir dès lors le poids de son inimitié.

Éloigné du grand homme qui m'avait jadis honoré, poursuivi par ses ministres, n'ayant rien à espérer des efforts que j'ai faits pour bien servir, malgré le mauvais état de ma santé, il ne me reste d'autre parti à prendre que celui de me retirer.

Je n'oublierai jamais les instants que j'ai passés près du plus grand des capitaines. Pas une de ses paroles, pas un de ses regards ne s'effaceront de ma mémoire, mon admiration seule peut égaler le regret que j'éprouve d'être forcé à prendre le parti violent que j'ai adopté. Mais en admirant le héros, ma conscience me fait un devoir de me soustraire aux persécutions de ses alentours et au système qui pesait sur moi.

Je suis avec le plus profond respect,

Sire,

de Votre Majesté Impériale,

le très humble et obéissant serviteur.

Le général JOMINI.

Jomini au maréchal Ney, prince de la Moskowa.

Liegnitz, le 14 août 1813.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

J'ai eu assez longtemps l'honneur de servir auprès de Votre Excellence pour ne pas prévoir d'avance quel en sera le résultat.

Je sais que je lui suis redevable des bontés qu'elle a eues pour moi dans un temps où son appui a contribué puissamment à me faire connaître dans le monde. Ma reconnaissance pour ce bienfait ne s'effacera jamais.

Mais, monsieur le maréchal, je crois aussi m'être acquitté de ma dette soit envers vous, soit envers la France. Devant Ulm, à Iéna, en Pologne, dans le Tyrol, en Espagne, et dans cette dernière campagne, j'ai fait ce que je devais, et aurais-je pu être plus utile encore si on l'eût voulu.

Le jour où vous m'avez annoncé à Paris (1807) que j'étais votre chef d'état-major, j'ai cru que ma carrière devait être liée à la vôtre, je m'en félicitais. Mais à mon grand étonnement, j'appris, à votre départ pour l'Espagne (en décembre 1809), que vous aviez demandé mon remplacement par M. Béchet. Je fus frappé de cette nouvelle comme d'un coup de foudre : dès lors toutes les contrariétés se sont amoncelées sur ma tête. En soutenant ma dignité lorsqu'on voulut me donner une destination rétrograde, j'ai encouru la haine injuste du prince de Neufchâtel. Trois ans entiers, je me suis soumis au joug qui m'était imposé : dans la dernière campagne de Russie, on m'a humilié au point de me jeter dans des commandements de place sur les derrières.

J'ai tout souffert dans l'espoir que le temps changerait ma position.

Lorsque, après la mort du général Gouré, je sollicitais de redevenir votre chef d'état-major, je voulais m'assurer si je pourrais compter sur une carrière honorable et stable près de Votre Excellence. Mais à peine deux mois étaient-ils écoulés que de nouvelles scènes m'ont prouvé que Votre Excellence ne jugeait point mon âme, que loin d'attacher aucun prix à mes services, elle me voyait avec déplaisir auprès d'elle : enfin elle me signifia que je ne pourrais pas rester son chef d'état-major.

Si cet orage s'est momentanément dissipé, je sais, monsieur le maréchal, qu'il n'en éclaterait que plus fortement un peu plus tard, puisque vous m'avez dit que vous ne demandiez pas mon changement dans ce moment, simplement pour ne pas nuire à ma carrière.

Brouillé avec le prince de Neufchâtel, méconnu de Votre Excellence et me trouvant sous le poids d'un système qui ne me laisse rien à espérer, je ne puis sacrifier plus longtemps les débris d'une très faible santé à courir après des humiliations.

Depuis huit années d'une guerre sans exemple, dans laquelle les armées de Sa Majesté ont été comblées de faveurs, je n'ai obtenu que le grade de général de brigade et je ne l'ai dû encore qu'à ma démission ; triste moyen d'avancement pour un soldat dont toute l'ambition était dans l'estime d'un grand homme, et dans les témoignages publics qu'il espérait en recevoir.

Je prends donc la résolution bien violente de quitter l'armée et de

porter le plus loin qu'il me sera possible le souvenir des vertus que j'y ai rencontrées et celui des petites passions dont j'ai été la victime.

Je serai blâmé par les hommes qui ne jugent que les apparences. Tous ceux qui m'ont connu et qui sauront ce que j'ai eu a souffrir depuis huit ans diront que c'était le seul parti qui restât a un militaire pour qui l'indépendance est le premier de tous les biens.

Je réclame les bontés de Votre Excellence et la supplie de vouloir bien transmettre ma démission ci-jointe a Sa Majesté.

Je suis avec un profond respect,

de Votre Excellence,

le tres humble et obéissant serviteur.

JOMINI.

MÉMOIRES DE LANGERON

CAMPAGNE DE 1812

Marche de l'armée russe, sous les ordres de l'amiral Tchitchagoff, de Moldavie en Pologne. — Après avoir conclu si heureusement et si à propos la paix avec les Turcs et renoncé à l'expédition (au moins très intempestive) projetée en Dalmatie et en Italie, l'armée russe de Moldavie, devenue disponible, eut l'ordre de se porter en Pologne et de se joindre à celle de Tormasof.

Cette armée était toujours sous les ordres de l'amiral Tchitchagoff, dont je dois tracer encore ici le portrait que j'ai déjà écrit dans le journal de la Campagne de 1812 contre les Turcs, pour préparer le lecteur à ne point trop s'étonner de toutes les fautes qui furent commises dans cette campagne.

Portrait de l'amiral Tchitchagoff. — Tchitchagoff avait alors quarante-cinq ans : il n'était pas sans esprit, si l'on peut cependant appeler esprit du jargon et de la loquacité joints à une instruction très superficielle.

Sa tête était un volcan : elle produisait à chaque minute un nouveau projet, et il fallait que ce projet, ordinairement absurde ou impraticable, fût exécuté la minute d'après ; il ne souffrait ni représentations ni retard dans

l'exécution de ses caprices; il ressemblait sur cela à l'empereur Paul.

Il n'avait pas une idée juste : la raideur de son caractère et l'excès de son amour-propre ne lui permettaient ni d'écouter ni d'adopter un conseil; il suivait avec l'entêtement le plus absolu ce qu'il avait conçu dans le délire de son imagination extravagante *.

Il ne jugeait pas mieux les hommes que les événements et ne revenait jamais d'une prévention.

Il avait été pendant trois ans ministre de la marine en Russie, et il avait détruit la marine. Il n'avait aucune idée du service de terre, et son ignorance sur notre organisation et sur nos manœuvres le rendit bientôt la risée de son armée.

Le caractère de Tchitchagoff était parfaitement en harmonie avec son esprit; il était dur et absolu, ingrat et grossier; il avait tous les vices dans le cœur, comme toutes les extravagances dans l'esprit. Tantôt adorateur fanatique des Anglais, tantôt passionné ridiculement pour les Français, il n'avait qu'un seul sentiment constant; c'était sa haine et son mépris pour sa nation, mépris qu'il ne cessa jamais d'exhaler, même lorsque les cruelles circonstances dans lesquelles se trouva la Russie eurent développé le caractère de ses habitants et de ses soldats et leur eurent mérité l'estime et l'admiration de l'univers.

Tchitchagoff avait cependant une qualité précieuse : il était probe et désintéressé; il portait cette vertu à l'excès pour lui et pour les autres, et enveloppait trop de personnes dans l'idée qu'il avait de la corruption du siècle et de celle de sa nation.

Il était difficile de concevoir ce qui avait pu déterminer l'empereur à confier une armée à cet amiral, surtout dans

* Voir note I.

des circonstances si critiques : eût-il reçu de la nature tous les talents et le génie nécessaire au commandement des troupes de terre, un amiral ne peut jamais avoir acquis les connaissances préliminaires et surtout l'expérience indispensable pour ce service.

Réunion des deux armées de Tormasof et de Tchitchagoff. — On a cru que notre armée étant d'abord destinée à agir en Dalmatie avec une flotte anglaise et russe, on avait choisi un amiral pour réunir le commandement des deux armées : mais Tchitchagoff était tout aussi mauvais marin que mauvais général de terre, et si l'expédition projetée eût eu lieu avec un pareil chef, nous n'aurions pu nous attendre qu'à de cruels revers [1].

Nous quittâmes Bucarest à la fin de juillet; nous traversâmes très paisiblement la Valachie et la Moldavie [2]; nous passâmes le Sereth le 26 août/7 septembre, jour de la bataille de Borodino (de la Moskova), et le lendemain le Dniester.

1. On a cru aussi (et ce n'est peut-être pas sans fondement) que l'empereur ayant paru très engoué de Tchitchagoff, lorsqu'il revint de Paris, le comte Araktcheief, qui ne veut souffrir aucun rival dans la faveur de son maître, fut effrayé de celle de l'amiral et lui fit confier le commandement d'une armée pour l'éloigner de Pétersbourg. Quel calcul!

Après cette guerre, Tchitchagoff, affligé d'une pension de 60,000 roubles, est venu s'établir à Paris, où, plongé dans le libéralisme, il continue à rendre son souverain et sa patrie les objets de ses calomnies et de ses injures.

2. En route, nous eûmes une alarme qui nous causa quelques retards. Les habitants de la Moldavie, dont plusieurs nous voyaient partir avec regret, et quelques Polonais, par un autre motif, répandirent le bruit que les Autrichiens rassemblaient des troupes en Transylvanie et voulaient attaquer les colonnes de Bulatof et de Woinof qui marchaient par Roman, le long des frontières autrichiennes. Ce bruit n'était pas fondé : les Autrichiens avaient eu le courage, en fournissant à Napoléon un corps de 30,000 hommes, de se déclarer neutres; pourtant ailleurs, lorsque nous passâmes près de Vladimir et de Lubomel, nous eûmes grand soin de défendre à nos cosaques de violer leur territoire, nous eûmes même, à Berestetschko, quelques communications avec les garnisons et les employés autrichiens, qui ne nous cachèrent pas les vœux qu'ils faisaient pour nous.

De Kaminieck, nous allâmes à marches forcées (l'infanterie sur des chariots) rejoindre le général Tormasof, sur le Styr, en avant de Dubno et de Luzk; le 5/17 septembre, nous traversâmes Dubno, et le 8/20, nous étions tous rassemblés sur le Styr. Les deux armées comptaient sous les armes 60,000 vieux et excellents soldats; le prince Schwarzenberg, qui nous était opposé, n'avait tout au plus que 40,000 hommes.

Le général Tormasof avait alors son quartier général à Luzk. Son armée, forte d'abord de 35,000 hommes, avait été opposée sur le Bug à l'armée du général de cavalerie autrichien prince Charles Schwarzenberg, qui avait alors son quartier général à Kovel; il avait eu d'abord sous ses ordres 30,000 Autrichiens, 10,000 à 12,000 Saxons, commandés par le général français Reynier, et 3,000 à 4,000 Polonais. Ces derniers étaient des paysans, des recrues mal armées, mal habillées; le général Kozinsky les commandait.

Premières fautes et imprudences de Napoléon. — Parmi le grand nombre de fautes, vraiment inconcevables, que Napoléon commit dans son expédition en Russie, on peut citer comme une grande imprudence de sa part d'avoir laissé derrière lui deux armées étrangères : il ne pouvait se dissimuler que la force et la terreur qu'inspiraient son nom et sa puissance étaient les seuls leviers qui avaient pu soulever en sa faveur les Autrichiens (malgré son alliance avec la fille de l'empereur François) * et les Prussiens, humiliés, morcelés par ses succès contre eux et naguère ses ennemis acharnés; il pouvait craindre qu'en cas de revers, ils ne se déclarassent contre lui et ne lui fermassent le retour en Allemagne : cela fût arrivé peut-être, si l'on n'eût pas

* Voir note 2.

été si longtemps dans l'ignorance ou au moins dans l'incertitude de sa fuite désastreuse de Moscou.

Yorck l'abandonna, mais trop tard pour que cette démarche eût de l'influence sur ses destinées. Lorsque ce général prussien quitta Macdonald, Napoléon était déjà en route pour Paris.

Schwarzenberg lui resta fidèle; mais on ne pouvait ni l'on ne devait s'y attendre * : Napoléon ne voulait pas paraître prévoir des revers; cependant, quelque accoutumé qu'il fût à voir la victoire suivre ses drapeaux, la prudence exigeait qu'il prît toutes les précautions possibles pour sa sûreté; il devait prendre avec lui Schwarzenberg et Yorck, ne fût-ce même que comme otages en cas de besoin, et envoyer contre Tormasof Poniatowski avec un corps français et l'armée polonaise, qui lui était dévouée et qui eût trouvé en Volhynie des secours et des recrues que ne pouvaient y trouver les Autrichiens, plus abhorrés par les Polonais que les Russes mêmes. Napoléon, dans cette occasion, manqua à la politique comme au bon sens; en tout, dans cette campagne, il fut toujours au-dessous de l'ancien Bonaparte.

Opérations de l'armée de Tormasof avant sa jonction avec Tchitchagoff. — Combat de Kobrin. — Bataille de Gorodetschna. — Tormasof, quoique d'abord inférieur en forces au prince Schwarzenberg, avait fait contre lui une campagne assez heureuse et qui lui fit honneur; il la commença par surprendre et détruire à Kobrin un fort détachement saxon de 3,000 à 4,000 hommes : il prit huit canons dans cette affaire; il accepta ensuite à Gorodetschna une bataille générale où les succès furent balancés et les pertes égales,

* Voir note 3.

quoique Schwarzenberg eût 10,000 hommes de plus que lui [1].

Retraite de Tormasof sur le Styr. — Tormasof, après cette bataille, se retira sur le Styr, avec ordre et sans être entamé.

Ce mouvement rétrograde lui avait été ordonné : 1° pour ne pas trop s'exposer contre un ennemi supérieur en forces; 2° pour se rapprocher de l'armée de Moldavie et en même temps pour en imposer aux Polonais de la Volhynie et de la Podolie.

Inquiétudes que donnaient les Polonais. — Ces deux provinces devaient être et étaient effectivement dans une grande fermentation; Napoléon avait annoncé la restauration de la Pologne, il avait fait un appel à la nation; une armée polonaise était avec lui; on ne pouvait ni s'étonner ni se courroucer de voir des Polonais, soumis par force au joug de la Russie par un concours de circonstances qui font plus d'honneur à la politique qu'à la morale (si elles lui en font), mais détestant ce joug et constamment ennemis de leurs oppresseurs, saisir une occasion unique, et une espérance bien fondée alors, de reprendre leur place dans le nombre des nations et de ressusciter leur patrie [2]. Il fallait les observer, les em-

1. Les alliés avaient 42,000 hommes, et les Russes, 32,000, mais leur artillerie était plus nombreuse que celle de leurs ennemis.

2. Cependant, la réponse évasive que Napoléon avait faite à Vilna, à la députation de Varsovie, la certitude qu'il voulait laisser la Galicie aux Autrichiens, avaient un peu diminué leurs espérances et refroidi leur zèle. Napoléon avait dit des Polonais qu'ils étaient peu propres à remplir des vues : c'est, disait-il, un peuple brave et susceptible d'enthousiasme, mais passionné et léger : tout se fait chez lui par fantaisie et rien par système; leur élan est violent, mais ils ne savent ni le régler ni le perpétuer. Cette nation porte la ruine dans son caractère

L'impératrice Catherine II disait des Polonais que les tourbillons de Descartes n'avaient jamais existé que dans leurs têtes; elle disait aussi que chaque Polonais portait sa république avec lui : elle aurait pu

pêcher de s'armer et de nous nuire, c'était de toute justice, mais on ne devait ni les aigrir ni les maltraiter, et c'est à quoi réussit parfaitement le comte de Saint-Priest, alors gouverneur de la Podolie [1], qui se conduisit avec autant d'esprit que d'humanité et se concilia l'estime et la reconnaissance des Podoliens; un Combourley, gouverneur de la Volhynie [2], ne se conduisit pas avec autant de prudence ni d'adresse; il fit beaucoup d'arrestations en Pologne, causa beaucoup d'émigrations et eût pu même exciter un soulèvement que peut-être l'arrivée seule de l'armée de Moldavie prévint.

Force des deux armées réunies. — On a vu que notre armée, réunie à celle de Tormasof, comptait dans ses rangs plus de 60,000 excellents soldats qui tous avaient fait la guerre de Turquie, et supporté les fatigues de plusieurs campagnes très actives et les dangers d'un climat malsain.

Nos généraux, nos officiers avaient, dans sept ou huit campagnes, acquis beaucoup d'expérience; on pouvait dire que cette armée, qu'on appela l'armée de l'Ouest, était une des meilleures de l'Europe.

Leurs opérations offensives. — Dès que les troupes furent réunies, on convint de reprendre l'offensive et de passer le Styr.

Combat de Kriniki. — Je m'étais porté sur Kriniki le

ajouter qu'ils portaient aussi, malheureusement pour eux, leurs intrigues et leur anarchie.

1. Maintenant pair de France.

2. Combourley était un Grec, petit-fils, dit-on, d'un juif; son caractère et l'origine de sa fortune n'étaient pas indignes de celle de sa naissance, son seul mérite consistait dans une figure charmante; il avait été dans sa jeunesse, au titre de Papow, le fameux secrétaire du prince Potemkin.

Combourley est mort disgracié et mis en jugement pour avoir favorisé la contrebande dans son gouvernement; il avait sans cela, cependant, une fortune de 200,000 roubles de revenus.

8/20 septembre. Le comte de Lambert, qui commandait un fort détachement de cavalerie, passa le Styr dans la nuit du 8/20, surprit, entoura et enleva le régiment autrichien d'Oreilly, chevau-légers, avec tous ses étendards, que l'empereur lui fit ensuite rendre et reporter à Vienne *.

Passage du Styr. — Le 9/21 je marchai à Berestetschko, sur la frontière autrichienne, j'y passai le Styr le 10/22.

Les corps d'Essen, de Woinof, de Bulatof, de Lambert, etc., le passèrent dans d'autres endroits et les généraux en chef à Luzk même. Schwarzenberg se retira vers Lubomel dès que nous nous portâmes en avant. Je fis une marche de nuit très longue, et j'arrivai à deux heures du matin à Gorokow, dans le château du sénateur Ostrosky [1]. Les maîtres étaient absents.

Affaires de Pavlowitch et de Lokatschi. — Le 11/23, je marchai encore la nuit, et nous vînmes à Lokatschi le 12/24, où tous les corps se réunirent: la cavalerie de l'avant-garde eut une affaire à Pavlowitch et une autre à Lokatschi avec le corps polonais, qui se retira avec quelques pertes.

Déjà les deux armées avaient été réunies sous les ordres de l'amiral : Tormasof avait reçu l'ordre de se rendre à la grande armée de Kutusof. Nous le vîmes

1. Ce fut là que j'appris la nouvelle de la bataille de Borodino et celle de la retraite de Kutusof et de la marche des Français sur Moscou; une Anglaise, qui était gouvernante dans la maison de Mme Ostroswka, me dit en secret que, la veille, les Polonais qui se trouvaient dans le village avaient célébré, par des réjouissances militaires, le gain de la bataille et la prise présumée de Moscou. J'en prévins Tchitchagoff, qui me répondit froidement qu'il n'était point étonné de voir perdre aux Russes une bataille contre les Français.

* Voir note 4.

partir avec autant de peine que nous en éprouvâmes de rester sous les ordres de Tchitchagoff.

Schwarzenberg nous attend à Lubomel. — Schwarzenberg continua sa retraite sur Lubomel, où il prit une position assez forte, ayant la ville à gauche, sa droite au chemin d'Opalin et à des bois, son front couvert par un marais ; il avait, dans sa retraite, rompu les ponts et les digues, ce qui nous retarda, et nous ne parvînmes en vue de Lubomel que le 18/30 septembre ; il était midi lorsque nos troupes furent rassemblées. Schwarzenberg ne bougeait pas, il semblait nous servir à souhait en s'exposant à une bataille générale, qu'il ne pouvait espérer de gagner.

L'amiral manque une belle occasion. — L'occasion était belle, mais Tchitchagoff ne sut pas en profiter; jamais on ne mit au grand jour une plus formelle incapacité : nous le pressions tous d'attaquer l'ennemi en tournant ses deux ailes, ce qui le forcerait à une retraite précipitée dans laquelle nous pourrions l'atteindre et lui faire supporter un échec, en profitant de la grande supériorité numérique de notre cavalerie; on ne put rien obtenir de lui [1]; il regardait avec anxiété nous, son armée, les ennemis; son visage peignait l'incertitude et l'inquiétude ; non seulement il ne fit aucune disposition, qu'il était, à la vérité, hors d'état de faire, mais il ne nous permit pas d'en faire pour lui : le jour se passa ainsi et Schwarzenberg, en faisant entretenir les feux de son camp, se retira, dans la nuit, sur le Bug, qu'il passa à Wlodawa sur un pont de bateaux.

Affaire de la tête du pont de Wlodawa. — Il y fut

1. Bogdanowitsch attribue à Tchitchagoff le plan de tourner l'ennemi par les deux ailes (t. II, p. 417). (Éditeur.)

atteint par notre avant-garde ; nos chasseurs engagèrent une fusillade dans les sables qui bordent le Bug, près de la tête de pont que l'ennemi y avait construite et qui protégea son passage, et lorsque nous le vîmes longer la rive gauche du Bug, nous crûmes en être débarrassés pendant quelque temps et ne le retrouver qu'auprès de Varsovie, dont il paraissait prendre le chemin; mais nous nous trompâmes. Dès le matin du 19 septembre/1er octobre, j'avais fait occuper Lubomel par le colonel Vassiltchikow avec son régiment de Viatka. Le lieutenant général Essen s'était porté avec célérité sur Bérejtsouï, sur la droite de l'ennemi, et nous le poursuivîmes aussi de front; on lui prit, près d'Opalin, un officier et 150 soldats et une centaine près de Wlodawa.

L'amiral resta à Lubomel quelques jours pour recevoir en forme l'armée de Tormasof; il garda beaucoup de troupes avec lui.

Je marche sur Brest. — Lambert, Lanskoï et moi, nous nous portâmes à marches forcées par Doubok, Zbouraj et Oltutsch vers Brest Litewsky, nous traversâmes des sables très fatigants, des marais où nous enfoncions jusqu'aux genoux, des chemins formés de pièces de bois pourries et brisées, mais rien ne put nous arrêter, nous fîmes près de cent verstes en deux jours et demi. Nous avions l'espoir d'atteindre deux forts détachements ennemis, commandés par les généraux autrichiens Siegenthal et Mohr, mais nous les manquâmes, ils eurent le temps très juste de se replier sur Brest.

Surprise très extraordinaire d'un demi-escadron de hussards autrichiens *. — Dans cette marche, il nous arriva un événement extraordinaire. La cavalerie, sous les ordres de Lambert et de Lanskoï, forte de 9,000

* Voir note 5.

hommes, fit une halte dans le village de Zbouraj. Il faisait chaud, on était fatigué, on donna du foin aux chevaux, et tout le monde se coucha sur le sable. On était loin de penser qu'on rencontrerait l'ennemi. Un demi-escadron de hussards autrichiens du régiment de Barco, commandé par le capitaine Miklosch, détaché pour fourrager, arriva inopinément dans ce village et, trompé par l'uniforme rouge des hussards de la Petite-Russie qu'il prit pour des hussards saxons, s'avança au pas jusqu'au milieu des Russes endormis [1]; il reconnut bientôt sa méprise, mais il n'y avait plus moyen de fuir, il était au milieu de nous; le bruit qu'il fit réveilla nos gens, l'un courut après sa pique, l'autre après son sabre, l'autre après son pistolet; Miklosch voulut se défendre : il fut blessé d'un coup de sabre, trois hussards furent tués et les autres se rendirent.

J'arrivai un instant après, et j'ordonnai de bien traiter les hussards, mais c'était un ordre fort inutile à donner à nos gens; lorsqu'on faisait des prisonniers autrichiens, et surtout des hongrois, nos soldats les prenaient sous le bras, les conduisaient à leurs bivouacs, partageaient avec eux tout ce qu'ils avaient et les traitaient en frères d'armes, mais ils ne faisaient aucun quartier aux Polonais et montraient beaucoup d'animosité contre les Saxons; je m'expliquais bien leur haine contre les Polonais, mais je ne pouvais me rendre raison de celle contre les Saxons.

Le prince Schwarzenberg revient à Brest. — Le 22 sep-

1. Lambert et Lanskoï avaient fait une grande faute de négliger de mettre des avant-gardes, des vedettes, et de ne point marquer un point de rassemblement ou au moins de disposer leurs troupes au bivouac en ordre, par régiments; ils n'attendaient pas là l'ennemi, me dirent-ils, mais on doit toujours l'attendre.

tembre 3 octobre, nous arrivâmes dans la nuit à la lisière du bois d'Oltutsch, à peu près à six ou huit verstes de Brest, et j'ordonnai au général cosaque Grékow VIII[e] d'aller occuper cette ville: il y marcha, mais contre toute attente, il y trouva Schwarzenberg. Celui-ci avait repassé sur la rive droite du Bug, et s'y était posté le long de la petite rivière de Moukavetz, la droite dans Brest et la gauche le long du chemin de Boulkov. Grékow fut reçu à coups de canon, dont le bruit m'étonna: dès que son rapport me parvint, j'allai moi-même faire une reconnaissance sur Brest, croyant que Grékow s'était trompé dans l'obscurité ou que les troupes qu'il avait trouvées sur la Moukavetz n'étaient qu'un petit détachement qui se replierait dès que nous nous montrerions. Quel fut mon étonnement de trouver 30.000 hommes en bataille, paraissant nous attendre et faisant très bonne contenance !

Je n'avais avec moi que 18.000 hommes, dont, à la vérité, 9.000 de cavalerie: les ennemis n'avaient pas 4.000 sabres; nous étions dans des plaines rases très favorables à cette arme. Je supposai, et avec raison, que Schwarzenberg n'était revenu à Brest que pour protéger la retraite de ses deux détachements, très aventurés, et qu'il ne se hasarderait pas à m'attaquer, pouvant croire que je n'étais que l'avant-garde de toute notre armée et qu'enfin, s'il m'attaquait avec toutes ses forces, je pouvais, protégé par ma cavalerie, me retirer dans les bois, où il ne pouvait ni me forcer ni même me suivre, et je n'hésitai pas à m'avancer et à me mettre en bataille au bivouac à deux verstes de lui.

Je fis enlever par mes cosaques un piquet de hussards avec un officier, et sur le chemin de Divin, on se saisit d'une ordonnance de Mohr qui m'apprit qu'il était déjà

près de Boulkov et hors de toute atteinte. Siegenthal était aussi heureusement échappé [1].

Affaire de Brest. — Le 26 septembre/7 octobre, le comte de Lambert, d'après les ordres que je lui donnai, passa la Moukavetz à dix ou douze verstes plus haut que Brest et se réunit, sur le chemin de Boulkov, avec le général Tschaplitz qui, après avoir couru inutilement après Mohr, s'était arrêté à Boulkov, lorsqu'il eut appris nos mouvements et ceux de l'ennemi.

Lambert fit une forte reconnaissance sur le flanc droit de Schwarzenberg; celui-ci changea sur-le-champ de position, il appuya son aile droite à la Moukavetz avec un coude vis-à-vis de moi, et son aile gauche fut portée dans la direction du chemin de Volkovisk.

L'affaire fut assez chaude aux avant-postes, on perdit près de 200 hommes des deux côtés, et nous fîmes 300 prisonniers; Lambert se retira le soir et vint reprendre sa position.

1. Je gardai chez moi ces deux officiers autrichiens et le capitaine Miklosch; je leur donnai des chevaux, je les menai à toutes les reconnaissances; ils reconnurent et me nommèrent beaucoup de leurs généraux et de leurs officiers; je me promenai, ainsi que les ennemis, toute la journée sur les bords de la Moukavetz, qui n'est qu'un fort ruisseau guéable partout; nous n'étions pas à trente pas des piquets autrichiens, nos vedettes se croisaient presque et personne n'avait envie de tirer. Les cosaques et les hussards buvaient souvent l'eau-de-vie ensemble.

L'on savait que les Autrichiens faisaient une guerre à contre-cœur et nous avions souvent plutôt l'air de nous éviter que de vouloir nous battre.

Le prince Philippe de Hesse-Hombourg, servant alors comme général-major dans l'armée autrichienne, me dit, l'année d'après, que, dans une affaire d'avant-postes, il avait remarqué que ses croates et nos chasseurs avaient ôté les balles des cartouches et tiraient à poudre; après six heures d'un tir continuel, il n'y avait personne de tué ni de blessé, comme on peut se l'imaginer.

Je ne gardai les officiers prisonniers que quelques jours avec moi, et je les renvoyai ensuite à Schwarzenberg, avec qui j'avais été lié à Vienne et à l'armée autrichienne d'une amitié intime; il existait entre nos deux armées un commerce de politesse et des égards réciproques qui rappe-[illegible]res de Louis XIV et de Louis XV, égards que les guerres de [illegible]aient fait disparaître.

L'objet de cette reconnaissance était de voir si Schwarzenberg ne quitterait pas sa position, et, dans le cas contraire, de reconnaître le point d'attaque pour lui livrer une bataille.

J'avais fait demander à Tchitchagoff 10,000 hommes d'infanterie et quarante canons de plus que ce que j'avais. S'il me les eût envoyés, j'aurais hasardé une bataille générale que j'avais beaucoup de chances pour gagner avec une cavalerie excellente, nombreuse et parfaitement commandée.

Je faisais, il est vrai, peser sur moi une grande responsabilité, mais le succès fait tout excuser, et la conduite de l'amiral lui-même militait en ma faveur; il restait tranquillement à Lubomel, et dans des circonstances aussi intéressantes, il gardait auprès de soi les deux tiers de l'armée et ne nous envoyait ni ordres ni instructions.

Schwarzenberg se retire de Brest. — Enfin, le 27 septembre/8 octobre, il parut, mais ne décida rien, selon son ordinaire, et le 29/10, Schwarzenberg décampa de Brest, par une nuit très noire; il se fit précéder par des lanternes portées par les guides qui conduisaient les colonnes (ce qui lui valut le sobriquet de Panurge qu'on lui donna dans son armée).

Combat de la Lesna. — Il laissa sur la Moukavetz une forte chaîne d'avant-postes pour empêcher les juifs, dévoués à nous dans toute la Pologne, de nous annoncer son départ; nous l'apprîmes cependant avant le jour et nous nous mîmes en marche pour le poursuivre. Le soir, nous l'atteignîmes sur la Lesna, il se retirait encore, contre toute attente, sur la rive droite du Bug, vers Volkovisk; il y eut un engagement assez vif, qui se termina à la nuit, dont Schwarzenberg profita encore pour se retirer de nouveau.

Le général-major Udom eut, dans cette affaire (qui nous coûta 150 à 200 hommes) le bout du pied fracassé par un boulet, et un jeune officier d'état-major, nommé Savitch, qui annonçait beaucoup de talent, fut tué; nous fîmes 400 prisonniers.

L'artillerie saxonne nous parut excellente et très bien servie.

Schwarzenberg continua sa retraite par Bouïsoko-Litovsk, Siématitsché et Droghitschin, où il repassa sur la rive gauche du Bug.

Nous restâmes quelques jours sur la Lesna, attendant, disait Tchitchagoff, que l'on sût ce que devenait l'ennemi. On le savait parfaitement, et il était très fâcheux de perdre inutilement un temps précieux.

La cavalerie, les cosaques, poursuivirent l'ennemi jusqu'au Bug et revinrent ensuite nous rejoindre. On envoyait des détachements de tous côtés [1].

Lambert en poussa un jusqu'à la Narew; mais le gros de l'armée ne faisait rien, l'amiral était à Adamkow, à deux verstes de Brest, dans le château de Niemczewicz, et s'y trouvait fort bien. Le colonel Tchernischef, adjudant de l'empereur, avait été envoyé de la grande armée pour nous informer de sa position et rendre compte à Kutusof de la nôtre; Tchitchagoff lui donna un fort détachement de cavalerie et de cosaques et l'envoya en partisan dans le duché de Varsovie; il s'avança jusqu'à Mieuzirisch,

1. Ces détachements pillaient les Polonais, c'étaient là leurs seuls exploits; le colonel Mélissius, le plus grand pillard de notre armée, et qui n'avait pas d'autres talents, commit beaucoup d'excès dans le cercle de Biala; le général de jour, Alexis Toutschkow, permit de rassembler et vendre publiquement beaucoup d'effets; ce qu'il y eut de plus singulier dans ces brigandages auxquels Tchitchagoff ne faisait pas la moindre attention, mais qui désespéraient la plupart des généraux, c'est que deux ou trois régiments de cavalerie s'y distinguèrent beaucoup plus que les cosaques, qui furent assez discrets.

étaient devenues suffisantes pour laisser devant Schwarzenberg un corps considérable d'observation, et avec le reste des troupes, nous porter sur les communications de la grande armée française, comme nous en avions reçu l'ordre de l'empereur et de Kutusof depuis plus de vingt jours.

Ordres reçus de l'empereur et de Kutusof. — Lorsqu'on nous envoya cet ordre, Napoléon était encore à Moscou, mais déjà l'on pouvait prévoir sa retraite et l'on pensait à la lui couper. Le général Yermolow, alors général de jour de Kutusof, écrivit au comte de Lambert

de ce fait que par des ouï-dire, et tous ceux qui m'en ont parlé l'ont fait différemment, selon leur opinion et leur liaison. Bennigsen se plaignit à l'empereur *; Sacken fut appelé à Pétersbourg et mis en jugement; la décision du tribunal se fit attendre longtemps; l'empereur eût désiré peut-être d'étouffer cette affaire, qui était sans exemple dans les fastes militaires de la Russie, mais l'enquête étant commencée, l'empereur laissa un libre cours à la justice; le jugement fut enfin prononcé et envoyé pour la revision au prince Démétri Labonow-Rostowsky, alors gouverneur général de Pétersbourg, homme probe et juste, mais sévère; il crut apparemment que les preuves de la mauvaise volonté de Sacken étaient trop évidentes et le jugement ne put l'absoudre : la sentence fut portée à l'empereur pour qu'il la confirmât, il la garda longtemps sans faire connaître son opinion.

Pendant cinq ans, Sacken, qui n'avait pas de fortune et qui était réduit, comme tous ceux qui sont mis en jugement, à la moitié de ses appointements (1,500 roubles en papier), était dans une horrible misère; le comte Grégoire Orlow (mort depuis peu subitement) le recueillit, le logea chez lui et se chargea de son entretien. Dans un de mes voyages à Pétersbourg, je le vis chez son bienfaiteur; il était calme, froid et ne se permettait aucune plainte. En 1812, la guerre éclata avec Napoléon : l'empereur Alexandre, cet ange de bonté et de bienfaisance et même souvent trop indulgent, fit appeler Sacken dans son cabinet et lui dit : « Voilà votre condamnation, je ne l'ai pas confirmée; une guerre terrible se prépare, vous avez des talents, allez servir et réparez vos fautes. (Ce terme était bien doux.) Vous n'avez rien, voici de quoi faire votre équipage, partez. »

Sacken eut, comme on le verra, des commandements très importants dans cette guerre; il y montra des talents et arriva à tous les honneurs : il les a mérités en 1812, 1813 et 1814. Mais s'il est vrai qu'il a voulu perdre son général et le remplacer, le chemin par lequel il est parvenu à une grande existence ne sera jamais celui que prendra un vrai patriote.

Après la mort de Barclay, Sacken a eu le commandement de la première armée; il a maintenant soixante-quatorze ans, il est souvent malade.

* Voir note 6.

une lettre particulière, qu'il nous montra; cette lettre, dans laquelle tout ce qui est arrivé depuis était prévu et annoncé, nous rendit l'espérance que la prise de Moscou avait presque bannie de nos cœurs, en nous faisant craindre une paix prompte et désastreuse; dès que nous sûmes qu'il n'en serait point question, notre courage se ranima et nous fit voir avec satisfaction que nous allions devenir acteurs plus actifs, dans cette fameuse lutte qui devait décider du sort de l'Europe.

L'amiral Tchitchagoff tarde à les exécuter. — C'était le 1/13 octobre que l'amiral avait reçu l'ordre * de laisser devant Schwarzenberg un de ses généraux, à son choix, avec 20,000 ou 25,000 hommes, et de marcher lui-même sur la Bérésina et sur le Dniéper, à la rencontre de l'armée française. Si Tchitchagoff eût exécuté cet ordre le jour même qu'il le reçut (ce qu'il pouvait et devait faire), nous trouvions Napoléon au Dniéper, dont le passage eût été bien plus facile à défendre que celui de la Bérésina, et le Dniéper fût vraisemblablement devenu le tombeau de l'émule en folie de Charles XII [1].

Les vingt-cinq jours que nous perdîmes, sans aucune raison, même valable, furent la première et la principale cause de la facilité que Napoléon eut à éviter une perte certaine. A cette cause s'en joignirent beaucoup d'autres que je détaillerai plus bas; l'empereur avait calculé que Tchitchagoff serait à Minsk le 9/21 octobre; il n'y fut que le 5/17 novembre.

1. Bogdanowitsch excuse la lenteur de l'amiral : « On a reproché à l'amiral d'être resté trop longtemps devant Brest, mais ce reproche ne peut être considéré comme juste. La marche que son armée devait faire à travers un espace de 440 verstes, à travers un pays dévasté par l'ennemi, réclamait une multitude, une foule de magasins sur roues. » T. II, p. 436. (Éditeur.)

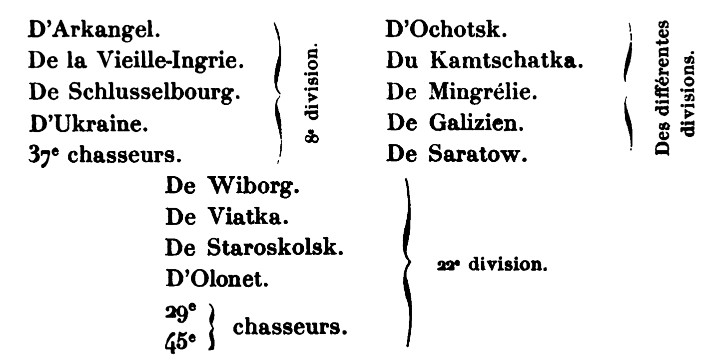
* Voir note 7.

Nouvelle distribution de troupes. — Enfin, le 13/25 octobre, on fit une nouvelle distribution de troupes. Le lieutenant général Sacken fut destiné à rester sur le Bug et moi, à commander les deux corps d'Essen et de Woinof sous l'amiral, mais après quelques jours de marche, Essen, avec sa 8e division, fut envoyé à Sacken, qui effectivement, sans lui, eût été trop faible.

COMPOSITION DES DEUX CORPS D'ARMÉE

CORPS DU LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON SACKEN

Les régiments d'infanterie



D'Arkangel.
De la Vieille-Ingrie.
De Schlusselbourg.
D'Ukraine.
37e chasseurs.
} 8e division.

D'Ochotsk.
Du Kamtschatka.
De Mingrélie.
De Galizien.
De Saratow.
} Des différentes divisions.

De Wiborg.
De Viatka.
De Staroskolsk.
D'Olonet.
29e, 45e } chasseurs.
} 22e division.

38 bataillons.

Les régiments de cavalerie

De Lubno, hussards.
De Tschikilef, cosaques réguliers.
De Volhynie, De Lithuanie, } uhlans.
De Perejaslawl, dragons.
De Smolensk, —
De Twer, —
De Serpukof, —
De Wladimir, —

40 escadrons, 7 régiments de cosaques, 12 compagnies d'artillerie, 144 canons.

24,000 à 25,000 hommes sous les armes.

GÉNÉRAUX

Le lieutenant général Essen, 3e.

LES GÉNÉRAUX-MAJORS

Bulatof.	Engelhard Ier.
Comte Orurk.	Reppninsky.
Comte Jean Lieven.	Schapskoi.
Lissanéwitch.	Turtschaninow.
Mélissino.	Jettankin.
Hamper.	Zbyewski.
Berdaew.	Lindfors.

ARMÉE DE L'AMIRAL TCHITCHAGOFF

Les régiments d'infanterie

De Witebsk.	15e division.	De Nachébourg.	9e division.
De Koslof.	15e division.	De Riajsk.	9e division.
De Kolywan.	15e division.	D'Apchéron.	9e division.
De Kour.	15e division.	De Yakoutsk.	9e division.
13e, 14e chasseurs.	15e division.	10e, 33e chasseurs.	9e division.
De Wladimir.		Du Dniéper.	
De Tambof.		28e, 32e chasseurs.	
De Kostroma.			

6 bataillons de grenadiers réunis de différents régiments. Le 7e chasseurs de la 8e division. Les 12e et 23e chasseurs de la 13e division.

69 bataillons.

Les régiments de cavalerie

De Pawlogrod,	hussards.	De Kinbourn,	dragons.
D'Oliopol,	—	De Derpt,	—
D'Alexandrie,	—	De Starodoub,	—
De la Russie-Blanche,	—	De Jitomir,	—
		D'Arzamas,	—

De Livonie, dragons.
De Sewersk, —
De Saint-Pétersbourg, —

64 escadrons, 5 régiments de cosaques, 2 des tartares de la Crimée, 18 compagnies d'artillerie, 216 canons.

Près de 35,000 hommes après la jonction du général Luders, venu d'Odessa.

GÉNÉRAUX

Le général d'infanterie comte de Langeron.
Les lieutenants généraux Woinof et Sabanief, chef d'état-major.

LES GÉNÉRAUX-MAJORS

Comte de Lambert.
Lanskoï.
Gangeblow.
Rudzewitsch.
Liders.
Prince Scherbatow.
Insow.
Sievers.
Rezvoïf, de l'artillerie.
Toutschkow, général de jour.
Tschaplitz.
Nassimow.
Comte Pahlen, 2e.
Metschérinow.
Bénardos.
Sanders.
Padeisky.
Prince Basile Viazemsky.
Kommeno, intendant de l'armée.
Comte Manteufeld.
Krouschow.
Berg, quartier-maître général.
Stépanow.
Knorring.
Dénissiew.
Dikterew.
Baschilow.
Prince Chowansky.
Kornilof.
Aussio, de l'artillerie.
Oumanetz.
Grékof, des cosaques du Don.

Marche de l'armée de Tchitchagoff. — Le 15/27 octobre, nous nous mîmes enfin en marche, et le 16/28 décembre, d'après un rapport du général Sacken qui était fortement

menacé par le prince Schwarzenberg qui, après avoir quitté Biala, s'était encore rapproché de Drogitschin, on renvoya le lieutenant général Essen avec la 8e division (comme je l'ai dit plus haut) pour renforcer Sacken, et c'est ce renfort qui porta son corps à 25,000 hommes.

Nous marchâmes par Kobrin, Proujanouï, Roujana, Slonim, Stalowitchi, Nesvij, Nowo Swerschen, Koïdanov, jusqu'à Minsk, où nous parvînmes le 5/17 novembre.

Combat de Slonim. — A Slonim, le général Tschaplitz, qui commandait une de nos avant-gardes, entoura et prit en entier un régiment de uhlans impériaux lithuaniens [1].

Le général polonais Konopka le formait pour la garde de Napoléon; il était composé en grande partie de jeunes gens des premières familles de Lithuanie et de Volhynie; on ne peut se faire une idée de la richesse et de l'élégance de leurs costumes et de la beauté de leurs chevaux.

Le général Konopka n'avait pas un avant-poste, pas une vedette sur aucun chemin et notre armée n'était qu'à quinze verstes de lui. Une pareille imprévoyance dans un officier qui avait beaucoup fait la guerre avec l'armée française ne peut être expliquée, et a donné lieu de soupçonner qu'ayant dissipé les fonds alloués pour la formation du régiment, il n'avait trouvé d'autre moyen de rendre ses comptes que de se faire prendre; il mourut peu de temps après; l'on renvoya à leurs familles les jeunes gens qui étaient destinés à l'honneur de garder Napoléon.

Pillage du château de Nesvij. — Le 23 octobre/2 novembre, nous trouvâmes à Nesvij, dans le beau château du jeune prince Radziwil, une immense collection de

1. Cette surprise eut lieu le 20 octobre. (Éditeur.)

raretés, de curiosités du plus grand prix ; une bibliothèque très considérable et très bien choisie, et des meubles très précieux ; tout fut indignement pillé, d'abord par le général Knorring, qui y parvint le premier, ensuite par ordre et en règle par le général de jour Toutschkow.

Les Radziwil de Nesvij avaient été de tous temps, parmi les Polonais, les ennemis les plus acharnés de la Russie ; le jeune prince était dans ce moment même à l'armée de Napoléon, mais ce n'était pas une raison de se permettre ou d'autoriser de pareils brigandages, que Tchitchagoff fit enfin cesser, quoiqu'un peu tard.

Combat de Nowo Swerschen. — Le 1/13 novembre, le comte de Lambert, qui commandait alors notre avant-garde, rencontra près de Nowo-Swerschen le général polonais Kozinski, qui avait un détachement de 3,000 hommes ; il le dispersa, lui sabra beaucoup de monde et lui fit près de 1,000 prisonniers.

Combat de Koïdanov. — Le surlendemain 3/15 novembre, il le rencontra de nouveau près de Koïdanov, lui fit encore éprouver une grande perte ; il lui prit 1,500 hommes et les deux seuls canons qu'il avait. Kozinski se sauva presque seul à Minsk. Le 5/17, à huit heures du matin, Lambert entra dans Minsk, où j'arrivai le soir.

Grand mouvement stratégique combiné contre Napoléon. — Le grand mouvement stratégique qui nous portait sur la seule immense ligne de communication qui restait à la grande armée française ne saurait être trop admiré : Napoléon était à Moscou, et son armée, malgré les pertes qu'il avait faites, était encore supérieure à celle de Kutusof. Cependant, on prévoit déjà sa retraite et l'on prend des mesures pour la lui couper et pour l'anéantir ; on combine des mouvements avec des armées dont l'une était à mille verstes (le corps de Wittgenstein) et l'autre à

plus de deux mille du point principal des opérations, et tout est si bien calculé que si l'amiral eût exécuté ponctuellement les ordres qu'il reçut et n'eût pas perdu vingt-cinq jours à Brest, il fût parvenu sur le Dniéper avant Napoléon, et lui eût coupé le passage, et que, même à la Bérésina, le projet formé à Pétersbourg eût encore complètement réussi, sans les fautes que Tchitchagoff y commit encore. Cependant, quoique cela eût réussi, au moins en partie, d'après les dispositions faites, il est juste de dire que ce projet offrait de grandes difficultés. La ligne d'opérations de Napoléon était, il est vrai, énorme : du Niémen à Moscou ! Mais il avait essayé de remédier à ce désavantage, en plaçant, de distance en distance, des corps intermédiaires. Le maréchal Oudinot et le maréchal Gouvion-Saint-Cyr étaient opposés au comte Wittgenstein, et l'on ne pouvait soupçonner que tous les deux seraient battus, blessés et éprouveraient des pertes qui forceraient Napoléon de faire marcher à leur secours le maréchal Victor, qui, dans l'ordre des dispositions, devait occuper Smolensk.

Le général Loison, avec une nouvelle division forte de 10,000 à 12,000 hommes, eût dû être depuis longtemps à Vilna ; il n'y arriva que vers le 15/27 novembre, et l'on pouvait présumer qu'il côtoierait l'armée de Tchitchagoff, et occuperait Minsk, qui était le point le plus important de toute cette ligne si étendue.

Ces 12,000 hommes, joints au corps du général polonais Dombrowski, fort alors de 5,000 à 6,000 hommes ; au détachement de Kozinski ; à tous les bataillons de marche de recrues et de convalescents que l'on expédiait de Vilna à Moscou, pouvaient former un total de 22,000 à 24,000 hommes ; le maréchal Victor pouvait s'y réunir avec autant de monde, et 45,000 à 50,000 hommes,

sous ses ordres, auraient pu, sinon battre l'amiral, qui eût pu alors, avec Wittgenstein et Ertel, rassembler près de 80,000 combattants [1], du moins le retarder, l'arrêter et donner le temps à Napoléon d'arriver et de gagner Vilna.

Enfin, l'on pouvait croire que le prince Schwarzenberg, renforcé de 9,000 à 10,000 Français et de 5,000 à 6,000 Polonais, pousserait vivement Sacken, nous forcerait à faire volte-face pour l'arrêter, pourrait nous mettre entre lui et Victor et rendre par là notre position très critique. Rien de tout cela n'arriva, il y eut du bien joué de notre côté, mais il y eut aussi beaucoup de bonheur ; ce qui toutefois est bien réel et digne de l'étonnement de la postérité, ce sont les fautes inconcevables de Napoléon, qui fut lui-même et seul l'instrument de sa perte.

Pertes immenses de Napoléon avant d'arriver à Moscou. — Il avait fait, avant Smolensk, beaucoup de pertes : son armée était déjà diminuée de plus d'un tiers, et dès le commencement de la campagne, de Kovno à Vilna, les pluies qui durèrent pendant trois semaines, le manque de fourrage, de vivres, l'absence totale de toute espèce de précaution et de prévoyance, avaient déjà fait périr plus de 30,000 chevaux et peut-être plus

1. Le lieutenant général Ertel, Prussien de naissance et qui avait été longtemps maître de police à Moscou, avait rassemblé près de Mozouir et à Bobrouisk des cadres et des escadrons, des bataillons de réserve, des dépôts de recrues, etc., faisant un total de 10,000 à 12,000 hommes; c'était contre lui que le général Dombrowski avait été détaché. Lorsque ce général se porta rapidement sur Minsk, si Ertel l'eût suivi, talonné comme il le pouvait, il l'eût mis à Borisov entre lui et Lambert et l'eût détruit. Ertel ne savait pas précisément le jour où Lambert arriverait à Borisov, mais il savait qu'il était en marche pour s'y rendre; enfin, il voyait Dombrowski se retirer, il pouvait et devait le suivre. Ertel, bon maître de police (si un bourreau peut l'être), n'était point général, il fit des fautes qu'on ne put lui reprocher, car il n'en savait pas assez pour faire autrement; mais l'amiral, qui (lorsque Ertel le rejoignit quelque temps après) le traita avec sévérité, le maltraita, l'injuria et lui ôta le commandement de son corps, en savait encore moins que lui.

d'hommes encore. A Smolensk, Napoléon n'avait que 150,000 hommes sous les armes, à Borodino seulement 134,000, sa grande armée avait déjà perdu plus de 125,000 hommes depuis Kovno; il était cependant encore supérieur à Kutusof, qui ne comptait à Borodino dans ses rangs que 92,000 vieux soldats et 13,000 hommes de milice; les deux armées avaient chacune 600 canons.

Ce que Napoléon devait faire après la bataille de Smolensk. — Si Napoléon fût resté à Smolensk, après la victoire qu'il y remporta, s'il eût même rétrogradé et occupé la ligne de Vitebsk ou de Mohilev, s'il se fût porté par sa droite vers Kiew, ou qu'il y eût envoyé Davout (car ces trois partis étaient également bons à prendre), qu'il y eût soulevé toute la Pologne qui n'y était que trop disposée (ce que la marche de Davout eût infailliblement opéré en forçant Tchitchagoff de se retirer précipitamment sur le Dniéper); s'il eût, dans ce cas, organisé une armée polonaise, qu'il pouvait porter facilement à 200,000 hommes, s'il eût forcé les Autrichiens, alors intimidés par sa position menaçante, à lui donner le reste de leur armée, ou au moins des armes et des munitions pour les Polonais, il pouvait avoir l'espoir très fondé, après des quartiers d'hiver protégés par une forte ligne d'avant-postes, de faire en 1813 une campagne heureuse, décisive, et de nous forcer à la paix qu'il désirait [1].

1. Voici quelles étaient les conditions de cette paix que Napoléon voulait imposer à la Russie :

1° Rendre à la Pologne toutes ses anciennes frontières, il voulait y créer trois grands-duchés.

2° Fermer tous les ports aux Anglais.

3° Alliance offensive et défensive avec lui, pour chasser les Turcs de l'Europe.

4° Un secours de 40,000 cosaques pour aller dans l'Inde attaquer les Anglais.

On voit qu'il n'y avait rien de trop gigantesque pour ce moderne

Projet d'une campagne d'hiver formé par les Russes. — Il est vrai que nous ne l'eussions pas laissé tranquille pendant l'hiver; notre projet était de l'attaquer dans ses quartiers; toutes les milices qui se formaient et s'organisaient avec une incroyable célérité auraient doublé nos forces; dans toutes nos villes, on préparait des pelisses, des bonnets, des souliers fourrés pour les soldats; l'hiver (ce que, à la vérité, l'on ne pouvait prévoir) fut précoce et terrible, et les Français, peu accoutumés à la rigueur d'un pareil climat et mal vêtus, auraient combattu avec beaucoup de désavantage; nous avions donc, dans cette supposition, encore beaucoup de chances pour nous, mais ce n'étaient que des chances, et la folie impardonnable de Napoléon d'aller à Moscou changeait ces chances en certitudes en notre faveur.

Raisons qui décidèrent Napoléon à aller à Moscou. — Trois raisons décidèrent Napoléon à s'avancer avec autant de témérité (contre l'avis de tous ses généraux) dans le cœur de l'empire d'un ennemi dont la puissance, appuyée sur le dévouement et le patriotisme de ses habitants, et la bravoure et la ténacité de ses soldats, aurait dû le détourner d'une si coupable légèreté.

Il ne devait pas ignorer ce que pouvaient et valaient les soldats russes; une armée qui, dans une retraite de douze cents verstes, du Niémen à Moscou, soutient deux grandes batailles, et ne perd ni un canon, ni un caisson, ni un chariot, ni un blessé, n'est pas une armée à dédaigner.

Mais il voulait :

1° Joindre et détruire l'armée de Kutusof, et il espérait que ce général n'abandonnerait pas Moscou sans livrer

Alexandre, et, sans ses fautes dans cette campagne, tout cependant eût pu être réalisé; il disait souvent : « La paix de l'Europe est à Constantinople. »

une bataille générale, ce qu'on devait prévoir et ce qui arriva effectivement.

2° Il croyait qu'arrivé à Moscou *, il inspirerait une telle terreur à la Russie et surtout à l'empereur Alexandre, qu'il signerait sur-le-champ la paix qu'il lui proposerait [1].

3° Enfin, il voulait aller à Moscou, et obéissant à son caractère (dont la vanité et l'amour-propre formaient les bases, défauts assez ordinaires de tous les parvenus), il voulait dater un ordre du jour ou un décret sur les spectacles de Paris, ou sur un autre objet, de l'antique capitale des czars.

Il avait été à Munich, à Vienne, à Berlin, à Dresde, à Varsovie, à Madrid. Il avait occupé Lisbonne, Rome, Naples, Bruxelles, Amsterdam, etc.; il voulait aussi occuper Moscou, que peu auparavant l'on regardait, en France, comme une ville asiatique, et s'asseoir dans le Kremlin sur le trône de Pierre le Grand.

Mais même en satisfaisant à cette gloriole si déplacée, Napoléon pouvait encore facilement éviter sa perte, qu'il provoqua en restant trente-quatre jours à Moscou;

1. Napoléon savait que l'empereur Alexandre redoutait son talent et sa puissance et que le souvenir d'Austerlitz l'effrayait encore; il est permis de le dire, puisque Alexandre en est convenu lui-même; ce prince ne pouvait envisager sans une grande inquiétude une guerre gigantesque qui pouvait compromettre son empire, ou au moins l'affaiblir, et calculait les énormes sacrifices d'hommes et d'argent que cette guerre entraînerait; il prévoyait bien qu'elle aurait lieu un jour, mais il cherchait à en retarder le moment; c'est à cette crainte que doit être attribuée sa conduite pendant quelques années, la guerre de Suède en 1809, si immorale et si injuste (la vérité force de l'avouer), les conférences d'Erfurt et l'exclusion au moins apparente des marchandises anglaises. Cette soumission trop prolongée aux volontés du despote de l'Europe et quatre ans de résignation, avaient trompé Napoléon sur le véritable caractère d'Alexandre et celui-ci ne connaissait pas encore la force, les moyens de son empire, l'énergie de sa nation et la perfection de son armée.

* Voir note 8.

si le lendemain de son arrivée dans cette ville, le 1/13 septembre, et après avoir signé les décrets projetés, il se fût rabattu d'abord sur Toula, où il eût détruit la première manufacture d'armes que la Russie possède, et ensuite sur Kiew, sa position eût encore été très avantageuse, si même il eût rétrogradé directement jusqu'à Smolensk (surtout lorsqu'il se vit privé de toutes les ressources qu'il espérait trouver dans la capitale pour nourrir, habiller et entretenir son armée, et qu'il ne trouva que des flammes allumées par le patriotisme le plus admirable et des cendres au lieu de provisions de magasins), il eût pu se reporter rapidement au point où il aurait dû rester d'abord, non seulement rien n'eût été encore perdu pour lui, mais il aurait obtenu ce qu'il avait tant désiré, d'affaiblir l'armée ennemie, dans une bataille sanglante où les pertes des Russes furent effectivement énormes. Ce séjour de trente-quatre jours à Moscou est une énigme que rien ne peut expliquer; ou il fut le résultat d'un inconcevable aveuglement, ou celui du prestige dont s'entoure un vainqueur qui avait triomphé de toute l'Europe et qui, ébloui par sa gloire et par les faveurs de la fortune, croyait que ses seuls désirs et ses fautes mêmes enchaîneraient toujours cette déesse à son char.

Napoléon se décide à demander la paix. — Cependant, après quelques jours de séjour à Moscou, il commença à se douter des dangers de sa situation; il attendait toujours qu'on vînt lui demander la paix, et personne ne se montrait, mais alors pourquoi ne pas quitter Moscou ? Le temps était superbe ; l'armée russe, trop affaiblie par la perte faite à Borodino, ne pouvait encore s'opposer à sa retraite ; il eût gagné la Russie-Blanche et même la Pologne avant les grands froids, qui ne commencèrent que vers le milieu de novembre. Non. Il s'obstine à rester au

milieu des ruines et des décombres ; il voit tous les jours fondre son armée par les maladies, le besoin, le manque de provisions, il ne prévoit rien, ne prend aucune précaution, attend toujours la paix, qui n'arrive point, et se résout enfin à la demander lui-même.

Il envoie Lauriston à Kutusof *. — Il envoie Lauriston à Kutusof le 22 septembre-4 octobre. Cette entrevue eut lieu dans le quartier général de Kutusof, elle fut du plus grand intérêt ; Kutusof y mit tout son esprit (et il en avait beaucoup) et l'astuce qui distinguait éminemment son caractère ; il était entouré de son état-major, il reçut poliment mais froidement Lauriston ; il prit la lettre que Napoléon écrivait à l'empereur Alexandre et celle qu'il lui adressait à lui-même, et les posa sur sa table, sans lire la sienne ; il remarqua bientôt l'impatience de M. de Lauriston, et s'en amusant, il le poussa à bout, en lui parlant pendant une heure de choses très différentes, de son séjour à Pétersbourg, où Lauriston avait été très bien reçu dans la maison de Mme Kutusof, du climat, des chemins ; enfin Lauriston le pria d'éloigner les témoins, et de lire la lettre. Kutusof la lit, après avoir éloigné tous ceux qui étaient dans sa chambre, et la remet tranquillement sur la table ; Lauriston, étonné de ce sang-froid, lui dit que Napoléon désirait voir finir une guerre cruelle. « Finir, s'écria Kutusof, mais elle n'est pas commencée pour nous, c'est à présent que nous allons la faire. » Lauriston encore plus étonné, après quelques mots sur la position des armées, se plaignit de la barbarie des paysans russes, qui immolaient à leur rage, et avec une cruauté inouïe, tous les Français qui tombaient dans leurs mains ; Kutusof lui répondit : « Nos paysans ne sont pas encore aussi avancés dans la civilisation que les vôtres, monsieur le

* Voir note 9.

comte, et ils ont entendu parler des anciennes invasions des Tartares, des barbares que leurs ancêtres ont détruits. » A ce mot de barbare, Lauriston se récria. Kutusof reprit : « Mais nos paysans, voyant 600,000 ennemis porter chez eux le fer et la flamme, ont pu les comparer aux barbares qui, autrefois, en faisaient autant. »

Enfin Lauriston insista sur une décision.

Kutusof lui dit qu'il n'avait pas le pouvoir de la donner, mais qu'il enverrait un courrier à l'empereur. Lauriston demanda que pour accélérer la course de ce courrier, on le fît passer par Moscou. Kutusof s'y refusa, il donna sa parole de le faire partir le lendemain, conclut un armistice de deux semaines, et congédia Lauriston ; mais en le congédiant, il eut la malice de lui faire sentir qu'il était instruit que la fortune avait cessé de favoriser Napoléon, en Espagne comme en Russie. Lauriston, étonné de voir Kutusof déjà au fait d'événements arrivés récemment, fut contraint d'avouer la défaite de Marmont aux Arapiles [1].

Armistice de deux semaines. — Cet armistice était indispensable à Kutusof ; il fallait tromper son ennemi, et pour cet objet il était un grand général [2].

A une figure commune et à un ton de bonhomie persuasif, on ne pouvait allier un esprit plus fin, plus délié et plus adroit.

État et position des deux armées. — Chaque jour, chaque moment ajoutait aux forces physiques et morales de l'armée russe ; de tous côtés elle recevait des recrues, des bataillons de milice, des armes, des munitions, des

1. Cette conversation m'a été racontée, mot à mot, par Kutusof lui-même, six semaines après, à Vilna. Je garantis la vérité de ce qu'il m'a dit, mais m'a-t-il dit lui-même l'exacte vérité ? Dans le public, cette conversation a passé pour véridique.

2. Ceci est une erreur, il n'y eut jamais d'armistice. (Éditeur.)

habillements; 30,000 cosaques vinrent la rejoindre; c'était un secours immense dans les événements qui se préparaient. On oubliait la bataille de Borodino, le désir de la vengeance enflammait tous les cœurs, la fumée et les cendres de Moscou excitaient encore plus cette vengeance; les paysans étaient au plus haut degré de l'exaspération; la plupart, ayant brûlé eux-mêmes leurs villages, s'étaient retirés dans les bois avec leurs femmes, leurs enfants et leurs bestiaux; là, armés de haches, ils guettaient tous les malheureux Français qui s'éloignaient de la route et les massacraient [1]; l'exaltation et la fureur qu'inspire le patriotisme ne pouvaient être à un plus haut degré. L'indiscipline de l'armée française, les pillages, la profanation des églises, tout avait persuadé aux soldats et aux paysans russes ce que l'empereur Alexandre leur avait dit dans son manifeste, que Napoléon voulait anéantir leur patrie et leur religion.

Les Français voyaient diminuer chaque jour le nombre de leurs soldats, et les recrues qui les remplaçaient ne pouvaient être comparées aux vieux grenadiers qu'ils perdaient; ils commençaient à céder à la faiblesse et au découragement qu'entraînent toujours le besoin et l'inquiétude.

L'incendie de Moscou, cet acte héroïque, cette terrible et sublime résolution, dû au dévouement le plus admirable et au patriotisme le plus ardent, avait anéanti les ressources que Napoléon comptait y trouver pour s'y maintenir pendant l'hiver [2], et ce que la flamme n'avait

1. A en croire Bogdanowitsch, du 9 au 19 septembre, l'armée française aurait perdu 5,000 prisonniers. T. II, p. 357. (Éditeur.)

2. Moscou fut brûlé par les Russes et par l'ordre de Rostopschine, gouverneur général. Le feu commença le 3-15 septembre, deux jours après l'entrée des Français, et se prolongea pendant six jours. C'est par cet acte aussi énergique que bien calculé que Rostopschine a sauvé la Russie, mais

pas dévoré, le peu de provisions qui eussent pu encore nourrir l'armée française pendant quelques mois, fut dilapidé en peu de jours, par le pillage affreux et le désordre continuel qui déshonoraient l'armée française, et qui ne connut plus de frein lorsqu'elle commença à sentir le besoin.

Projet de couper la retraite aux Français. — Ce fut peu après la perte de Moscou, que le projet de couper la retraite aux Français, par une marche de flanc, fut formé par un étranger, le général d'état-major Michaud [1]; il prévit les résultats des fausses opérations de Napoléon et de sa démence de s'obstiner à rester à Moscou, et donna le conseil de quitter le chemin de Vladimir, pour se porter d'abord sur celui de Kalouga et ensuite sur celui de Smolensk [2]. Il en parla au général Barclay [3], mais ce brave et respectable militaire, alors justement indigné de l'ingratitude de ses concitoyens [4], et trop affecté des calomnies

s'il a eu le courage de l'entreprendre, il a eu le tort et la faiblesse de le nier, dans une brochure assez deplacée qu'il a publiée à Paris, en 1823. (Langeron.)

D'après le comte de Ségur, le comte Rostopchine aurait écrit en 1816 à une de ses filles : « Ce qu'il y a de drôle, c'est que ma profonde célébrité tient a l'incendie de Moscou, *evenement que j'ai préparé, mais que j'ai été loin d'effectuer.* » *Vie du comte Rostopchine*, 268. (Éditeur.)

1. Maintenant comte, lieutenant général et aide de camp général de l'empereur Alexandre.

2. Ce projet etait parfait, et s'il eût eté executé avec autant d'énergie et de celerité qu'il avait ete conçu avec esprit et talent, l'armée française ne pouvait arriver jusqu'a Smolensk ou eût peri au Dnieper; sa perte eût été encore plus assurée si Tchitchagoff se fût trouvé sur la rive droite du Dnieper, comme il eût pu y être; le lendemain de la bataille de Taroutino, Kutusof aurait dû se porter a marches forcées sur Veréya ou même sur Mojaisk, il avait plus de 30,000 cosaques. Quel parti ne pouvait-il pas en tirer !

3. Je tiens tous ces details de Michaud lui-même, de Kutusof et de Barclay.

4. On accusait hautement Barclay d'être un traître et d'avoir livré la Russie a l'ennemi par cette retraite si belle, si necessaire, si bien calculée, qui a sauve sa patrie: mais voila comme le vulgaire raisonne partout; la

dont il était l'objet, lui dit, après avoir lu et admiré son plan, de le porter au général Bennigsen [1], qui faisait alors les fonctions de chef de l'état-major *. Bennigsen porta de ce plan le même jugement que Barclay ; il le fit adopter à Kutusof et Michaud fut envoyé à Pétersbourg **.

perte de Moscou porta contre Barclay l'exaspération au dernier degré, il le savait et en était trop découragé, il avait cherché la mort dans la bataille de Borodino; cependant l'empereur avait connu à Vilna son plan de retraite et l'avait approuvé, Bennigsen avait partagé son opinion: du reste, il y avait eu à Vilna beaucoup de conseillers et de conseils. Un général prussien nommé Phull était un des faiseurs; un marquis Paulnecy, Italien, homme d'esprit et très audacieux, était un des criards. L'empereur écouta Barclay et Bennigsen et eut raison; du reste, le projet de retraite n'allait que jusqu'à Smolensk, et ce furent des circonstances et des événements inattendus qui forcèrent de la prolonger jusqu'à Moscou.

1. Bennigsen était alors (après l'archiduc Charles) le seul général qui eût arrêté et vaincu Napoléon, dans les campagnes de Pologne en 1806-1807; c'était un des premiers tacticiens de l'Europe et bien certainement le meilleur général que la Russie pût opposer à ses ennemis; mais il était étranger, et de plus, il était sinon éloigné du service, du moins sans commandement. Il s'offrit pour aller servir sous Kutusof, et ne calculant que son zèle et la cruelle position dans laquelle se trouvait alors sa patrie adoptive, il demanda, après avoir commandé en chef les armées russes dans une guerre glorieuse pour la Russie, d'être le chef d'état-major d'un général qui n'avait ni ses talents ni son activité et qu'il connaissait parfaitement. Il lui rendit les plus grands services, mais on réussit bientôt à jeter du froid entre eux; ils en vinrent à une brouillerie ouverte, et Bennigsen quitta l'armée; il avait été légèrement blessé au combat de Taroutino, où il avait commandé en chef, dont il avait fait le plan et la disposition et dont on lui dut le succès.

Kutusof n'avait été appelé au commandement de l'armée que depuis quelque temps, il était aussi sans service actif; lorsque la retraite de nos armées eut excité tant de clameurs et tant de mécontentements parmi le peuple et parmi les gens de la cour, qui, toutefois, dans un cas pareil, sont plus peuple encore que le peuple lui-même, l'empereur, troublé de ces clameurs et dévoré d'inquiétude, se décida à nommer un chef suprême pour les deux corps d'armée de Barclay et de Bagration, mesure que nécessitait aussi la mésintelligence de ces deux généraux. On força pour ainsi dire la main à l'empereur pour faire un choix entre le comte Pierre Pahlen et Kutusof; le premier était, par l'énergie de son caractère, bien supérieur au second; mais l'empereur avait d'anciennes raisons de le craindre et de ne pas l'aimer, et il choisit Kutusof, dont cependant il n'aimait pas le caractère et estimait peu les talents.

* Voir note 10.
** Voir note 11.

Cet officier piémontais, pris au service en Italie en 1799 par Souvarof, avec quelques-uns de ses compatriotes, et ayant toujours servi à l'armée et en Moldavie, ne connaissait ni la capitale ni l'empereur ; il arrive, il explique son plan, et lorsqu'il voit son souverain l'adopter et en ordonner l'exécution, il lui dit qu'il répond que dans six semaines le territoire russe sera délivré de tous ses ennemis ; il ajouta : Sire ! votre armée n'avait qu'une seule inquiétude. — Et laquelle ? — Elle a craint que Votre Majesté ne fît la paix. — Jamais ! Napoléon fût-il à Kazan. — En ce cas, Sire, je vous félicite d'avance de vos triomphes. Un souverain qui possède un tel caractère et une telle énergie ne perd pas ses États.

Michaud parla ensuite à l'empereur du désir que toute l'armée avait de le voir venir la commander lui-même ; la réponse de l'empereur peint parfaitement son estimable caractère : après un moment de réflexion (jamais il ne répondait sur-le-champ, lorsqu'on lui adressait une question importante), il dit à Michaud : « Mon cher colonel, je suis « très flatté de ce que mon armée désire me voir partager « ses dangers et sa gloire, mais je me crains moi-même, « vous savez que chaque homme a sa dose d'amour- « propre, et j'ai la mienne, tout comme un autre. Je ne « puis me dissimuler que je n'ai, pour conduire la guerre, « ni l'habitude de la faire ni les talents de mon adver- « saire ; je voudrais cependant peut-être quelquefois or- « donner, commander, etc., et je tremble de penser que je « pourrais être cause d'un revers, ou de la perte de beau- « coup d'individus ; cependant, je ne renonce point entiè- « rement à aller combattre avec vous. Je me conduirai « selon les circonstances *. » Deux mois après, l'empereur était à l'armée, et c'est à sa présence, à l'exemple du

* Voir note 11.

courage et même des talents militaires qu'il a toujours donné, qu'on a dû les succès des campagnes de 1813 et 1814 et la prise de Paris, qui les a si glorieusement terminées [1].

Combat de Taroutino. — A peine les deux semaines d'armistice furent-elles expirées, que Kutusof, le 6/18 octobre, fit attaquer à Taroutino, par la plus grande partie de son armée, sous les ordres du général Bennigsen, la forte avant-garde ennemie, commandée par Murat ; ce

1. On voit que c'est à un étranger, à Michaud seul, qu'on doit ce projet de position et de marche de flanc qui a sauvé la Russie. Cependant le baron Toll *, maintenant adjudant général de l'empereur, général en chef et chef de l'état-major de la première armée, a cherché à établir l'opinion qu'il était lui-même l'auteur de ce projet; il était alors attaché au quartier général de Kutusof, par qui il avait été élevé au corps des cadets, il était son conseil, son faiseur et lui plaisait d'autant plus qu'il soulageait sa paresse et se chargeait toujours et souvent de penser pour lui : c'étaient ses intrigues qui avaient écarté Bennigsen.

Toll recevait les compliments de ce projet d'un autre avec une fausse modestie; le temps a fait connaître la vérité; Toll, assurément, ne manque ni d'instruction ni de talents, et s'il pouvait se persuader qu'il n'est pas déjà le premier général du monde, il serait fort en état de commander des corps, ou de bien remplir la place qu'il occupe maintenant, mais je plains d'avance ceux qui seront sous ses ordres, et ceux à qui il sera subordonné. C'est l'être le plus insupportable qu'on puisse avoir pour chef, pour camarade et pour subordonné; on ne peut porter plus loin la suffisance, l'amour-propre, la pédanterie et la grossièreté.

En 1822, Toll, ayant lu dans un ouvrage français sur la guerre de 1812 qu'on lui attribuait toutes les opérations de l'armée de Kutusof, son orgueil en fut enflé; cependant, excepté le combat de Taroutino (qu'on doit à Bennigsen) et la marche de flanc (qu'on doit à Michaud), les deux seuls grands mouvements qui ont contribué le plus efficacement à l'anéantissement de l'armée française, toutes les autres opérations de Kutusof, sa retraite, sa position et ses dispositions à Borodino, sa lenteur dans la poursuite, les occasions qu'il manqua, tout ce qu'il fit enfin, soit dans la conception des plans de campagne, soit dans leur exécution, n'est pas propre à illustrer ni un général en chef ni son conseil; néanmoins, Toll se crut obligé, pour venger, disait-il, la mémoire de Kutusof, de publier dans les gazettes une lettre par laquelle il est visible que son but était de faire croire dans le fait ce qu'il paraissait nier pour la forme.

Cette lettre, d'une longueur démesurée, cette lettre écrite en français, dans un style bien lourd, bien pédant, bien diffus, bien emphatique, bien allemand, couvrit son auteur de ridicule.

* Voir note 12.

[illegible] fut entièrement surpris et mis en dé-route [illegible] trente-six canons, et fut rejeté vers Moscou dans le plus grand désordre.

[illegible] Moscou. — Cet échec ouvrit les yeux à Napoléon [illegible] mais trop tard. [illegible] n'avait pas [illegible] et c'était en Russie [illegible] à périr. Napoléon se détermina [illegible] mais déjà elle n'était plus possible sans [illegible] les plus grands malheurs et même la perte entière de [illegible] l'armée [illegible] commença le 6/18 et partit de sa personne le lendemain; il laissa à Moscou le maréchal Mortier, [illegible] resta encore quatre jours, et avant de le quitter [illegible] les ordres de Napoléon, qui lui avait prescrit de brûler les restes de cette malheureuse ville, et surtout les maisons de Rostopchine et de Razoumowsky (qui cependant furent épargnées par un hasard heureux pour leurs propriétaires), et de faire sauter le Kremlin, ancien palais des czars, basse et ridicule vengeance, crime même inutile, mais bien digne d'un aventurier.

Fautes reprochées à Kutusof. — Cependant, Kutusof, ayant commencé la marche de flanc projetée, vint se placer sur la route de Kalouga; il y eut à Maloyaroslavetz, le 12/24 octobre, un combat terrible; un à Krasnoï le 22 octobre/3 novembre; un sur la rivière de Woiss le 28 octobre/9 novembre, où Ney, qui faisait l'arrière-garde, fut écrasé, après avoir fait des prodiges de valeur; d'autres encore les 5/17 et 6/18 novembre; mais enfin [illegible] qui l'on a assez reproché de [illegible] arrêter, le poursuivit effecti-[illegible] gagna cinq marches



sur lui ; il serait trop long de détailler toutes les fautes que l'on reproche à Kutusof dans cette retraite ; je me contenterai d'en désigner quelques-unes.

Si le lendemain de la bataille de Taroutino, il eût commencé sa marche de flanc (comme je l'ai déjà remarqué), et qu'il se fût rapproché de Moscou, ou plutôt du grand chemin de Smolensk, il eût été plus à portée de connaître et de suivre la retraite de Napoléon ; il l'ignora, et ce ne fut que quatre jours après que les Français eurent quitté Moscou qu'il se mit en mouvement.

Cependant, il pouvait encore les couper, puisqu'il les atteignit à Maloyaroslavetz, à Krasnoï, etc. ; il pouvait aisément être à Smolensk avant eux, ses soldats étaient reposés, bien habillés, bien nourris, il avait 12,000 hommes d'excellente cavalerie, 30,000 cosaques, et il poursuivait un ennemi harassé, exténué, anéanti, sans cavalerie, sans attelages pour mouvoir son artillerie dans un jour d'affaire ; mais il semble favoriser lui-même la fuite de cet ennemi ; il s'arrête deux jours près de Krasnoï, trois au Dniéper, et enfin, au lieu de talonner les fuyards et d'arriver en même temps, ou même avant eux à Borisov, il prend une autre direction, et s'éloigne par sa gauche, quoiqu'il pût parfaitement savoir par ses cosaques le chemin que suivait Napoléon. Kutusof ne montait presque jamais à cheval, il voyageait dans sa voiture, il dormait quinze heures par jour, il était lourd et indécis et ne se trouvait de sa personne à aucune affaire, ses généraux ne recevaient point d'ordres, ou les recevaient trop tard.

Miloradowitch et Platof, qui commandaient les avant-gardes, sont aussi très coupables dans cette poursuite, ils ont manqué beaucoup d'occasions.

Tout autre général que Kutusof eût pu être dans le cœur de l'Allemagne, ou au moins sur l'Oder, dès le mois de dé-

Chaque jour cependant ajoutait aux malheurs de la retraite : les corps se désorganisaient ; les soldats et les traînards étaient massacrés sur la route par les paysans ou les cosaques qui voltigeaient partout sur les flancs de l'immense colonne des fuyards ; ne pouvant y tenir, un individu de s'éloigner du grand chemin pour chercher dans les villages quelques restes de provisions [illegible] livrés aux incendies ; les chevaux qui portaient le peu de vivres qui restaient encore n'ayant plus de fourrage, périssaient et jonchaient les chemins ; on brûlait les voitures. Cependant le temps était encore très beau et même chaud dans le commencement de la retraite ; mais enfin, le [illegible] octobre ([illegible] novembre), la neige parut et la gelée la suivit de près ; ce fut le coup de grâce pour tous les malheureux que Napoléon avait arrachés à leurs familles pour assouvir son insatiable ambition et que lui-même appelait de la chair à canon.

En partant de Moscou il avait sous les armes près de 100,000 combattants ; à Smolensk il ne lui en restait que [illegible], et à la Bérésina les seuls corps de Victor et d'Oudinot avec une partie de la garde pouvaient encore offrir [illegible] combattants ; trois jours après la Bérésina il n'en restait que [illegible] à peine.

Imprévoyance et incurie de Napoléon. — Peut-on croire qu'entreprenant en Russie une campagne qui devait se prolonger pendant l'hiver, Napoléon n'avait pris aucune précaution pour prémunir ses soldats contre les rigueurs prévues du climat ? Ces malheureux [illegible] vêtus n'avaient point de manteaux, ni même de pantalons de drap ; c'était en costume d'été qu'on allait bivouaquer dans la neige ; une telle incurie est encore plus étonnante même qu'elle n'est criminelle.

Mais reprenons le fil des événements militaires inter-

rompus par la digression que je me suis permise, assuré que son intérêt me ferait pardonner la place où elle se trouve, et qui, d'ailleurs, n'est pas étrangère à nos opérations.

Ignorance où les ennemis étaient de nos positions. — Le plus grand secret avait été gardé sur nos marches et nos projets, l'ennemi était dans la plus profonde ignorance de nos mouvements. Dans l'armée française, les officiers particuliers [1] et beaucoup de généraux ignoraient que nous avions fait la paix avec les Turcs [2]; les paysans polonais ne pouvaient servir d'espions, ils sont trop peu avancés pour un pareil métier; nous devions nous méfier de la classe plus élevée, et elle ne pouvait que difficilement pénétrer nos vues, et les juifs qui nous étaient dévoués (comme je l'ai déjà dit) eussent été des espions très dangereux pour les Français et plus portés à tromper ceux qui les eussent employés qu'à les servir, malgré le grand Sanhédrin que Napoléon avait réuni, dans des vues politiques, avant de commencer la guerre. L'ennemi voyait partout nos partisans et nos cosaques et croyait que nos avant-gardes n'étaient que des détachements de partisans; il ignorait jusqu'aux premières positions de notre armée de l'Ouest et tout ce qui s'était passé sur le Bug, il croyait Schwarzenberg en Volhynie, marchant sur Kiew.

1. C'est-à-dire inférieurs. (Éditeur.)

2. Après le combat de Nowo-Sverjen, un officier d'état-major, blessé et prisonnier, me demanda de quelle armée j'étais; lorsque je lui eus répondu que j'étais de celle de Moldavie, il parut étonné et me pria de lui dire où nous en étions avec les Turcs; je lui appris que nous avions fait la paix. Il m'en demanda les conditions. Je les lui dis; il se récria sur notre bonheur et ajouta: « Il faut convenir, Messieurs, que vous êtes plus habiles en politique que nous. » Je lui fis part de mon étonnement de l'ignorance où il était de notre marche; il me répondit: « Comment pourrions-nous savoir quelque chose? Nous ne pouvons employer comme espions que des juifs, et ils sont tous pour vous. » Il avait raison, ce dévouement des juifs nous était fort utile.

Imprévoyance du général Bronikowski, gouverneur de Minsk. — Cependant, malgré les difficultés que l'ennemi éprouvait de se procurer des nouvelles sûres, on ne peut excuser le gouverneur de Minsk, le général polonais Bronikowski, de n'avoir pas même eu l'idée de la marche d'une armée de 35,000 hommes, qui mit quinze jours pour se porter de Brest à Minsk [1]. Si même, sans deviner notre mouvement (que dans le fait il ne pouvait prévoir), il eût envoyé, par simple mesure de précaution, quelques officiers sur tous les chemins, pour savoir au moins où étaient nos partisans, il eût été impossible que l'un d'eux ne découvrît pas notre marche, et alors, il eût pu prévenir à temps Oudinot, Victor, Loison [2], Dombrowski, Napoléon même ; non seulement il ne prit aucune précaution, mais même son aveuglement, son imprévoyance et son incurie furent tels qu'il eut à peine le temps de se sauver de sa personne, lorsque nous entrâmes à Minsk, et qu'il n'avait donné ni ne donna aucun ordre au sujet des hôpitaux, où il eût dû laisser quelques vivres ou quelques fournitures, ni au sujet des magasins, qu'il eût dû faire brûler.

La défaite de Kozinski à Nowo Swerjen et à Koïdanow ne put même l'éclairer sur la force de notre avant-garde ; il avait sacrifié ce général en l'exposant sur la rive gauche du Niémen avec 3,000 hommes de différentes nations et de différentes armes, au lieu de le placer sur la rive droite derrière le pont de pierre,

1. Comme nous l'avons fait remarquer dans la préface, toute cette appréciation de la conduite de Bronikowski est inexacte. (Éditeur.)

2. Si le général Loison, qui avait sous ses ordres plus de 12,000 hommes, se fût avancé à Ochmiana ou à Molodetschno derrière nous, il eût peut-être empêché notre mouvement, ou, au moins, nous eût forcés de nous affaiblir en détachant contre lui un corps égal au sien. Mais il était encore éloigné et ne vint à Vilna que le 5/17 novembre (comme je l'ai dit plus haut).

en lui ordonnant de détruire ce pont, ce qui nous eût retardés au moins un jour, et quand Kozinski revint presque seul à Minsk, Bronikowski s'obstina à croire que ce n'était qu'un partisan qui l'avait battu ; un partisan ne pouvait avoir 6,000 hommes ni en détruire 3,000.

Immenses magasins trouvés à Minsk. — Nous trouvâmes à Minsk des magasins immenses. Napoléon y avait fait entasser de la farine, des fourrages, de l'eau-de-vie de toutes les parties de la Pologne qui lui étaient soumises, il y avait de quoi nourrir son armée pendant une partie de l'hiver [1].

Horrible état des hôpitaux français à Minsk. — Cinq mille infortunés gémissaient dans les hôpitaux, s'il est possible de nommer ainsi des bouges infects où étaient entassées les tristes victimes de l'ambition et de l'inhumanité du plus égoïste des despotes.

Jamais spectacle plus hideux et plus affligeant ne s'est offert à mes yeux; les blessés, les malades, sans lits, sans couvertures et même sans litière, n'ayant personne pour les soigner ni pour les servir, périssaient de besoin, de misère et de la corruption de l'air.

Des cadavres à moitié pourris restaient dans les chambres quelques jours avant qu'on songeât à les enterrer; les blessés étaient pansés (lorsqu'ils l'étaient) avec du foin en place de charpie, et des courroies en guise de ban-

1. Ces magasins furent dilapidés, on en accusa le général de jour Toutschkow et le colonel cosaque Issaew. Ils furent renvoyés de l'armée et mis en jugement: au bout de trois ans de procédure, ils furent jugés coupables, mais leur punition se borna à être renvoyés du service; la femme du comte de Lambert qui, malheureusement pour son digne mari, ne le quittait jamais, fut aussi soupçonnée de malversation et de pillage qui n'étaient pas son coup d'essai dans ce genre. Cette femme, par sa naissance, son éducation, son caractère, sa cruauté envers ses gens et même par sa figure, est la honte de l'humanité et le fléau de tout ce qui l'entoure.

dages; plusieurs de ces malheureux m'ont dit qu'ils avaient été des semaines entières à n'avoir pour toute nourriture que de l'eau trouble et un pain noir affreux; leurs chemises tombaient en lambeaux sur leurs corps.

Qu'un général est coupable quand il ne prend aucune mesure pour préparer tout ce qui est nécessaire aux malades et aux blessés de son armée, ou lorsque son indifférence l'éloigne de veiller sur la conduite de ceux auxquels il confie un devoir aussi sacré; mais lorsque ce général est un souverain, et que ses soldats sont ses sujets (ou du moins qu'il veut faire croire qu'ils le sont), il est bien plus coupable encore, car tout dépend de lui et il n'a que la peine d'ordonner et de faire voir si ses ordres sont exécutés.

Nous recevons des renforts. — Peu avant notre arrivée à Minsk, nous fûmes rejoints par les généraux Liders, Gangeblow et Rudzewitch, qui nous amenèrent plus de 4,000 hommes; quelques escadrons, deux compagnies d'artillerie et les 12e et 22e régiments de chasseurs, venus de la Crimée, formaient ce détachement. Rudzewitch était une excellente acquisition, Gangeblow et Liders auraient pu s'épargner les fatigues de la marche.

La peste se déclare à Odessa. — Le duc de Richelieu, gouverneur militaire de Kherson, devait aussi venir servir à notre armée, et il m'avait déjà envoyé ses adjudants, mais la peste qui se déclara alors dans son gouvernement, et surtout à Odessa, l'y retint et le priva de servir à l'armée dans cette campagne et dans la suivante.

Notre marche sur la Bérézina. — Nous apprîmes à Minsk les combats de Taroutino, de Maloyaroslavetz, la retraite ou plutôt la fuite de l'armée française de Moscou, l'état affreux dans lequel elle était réduite, et l'espoir qu'on avait conçu sur notre coopération pour en détruire les restes.

Minsk n'offrait point de position ; nous n'avions plus le temps d'aller au Dniéper, il fallait donc se presser d'aller se porter sur la Bérézina pour en couper le passage aux ennemis, et l'on y marcha sur-le-champ [1].

L'avant-garde du comte de Lambert, renforcée de quelques régiments, se porta sur Borisov par le grand chemin de Vilna, par Minsk à Moscou ; je le suivis avec mon corps d'armée.

L'amiral Tchitchagoff, avec l'autre partie de l'armée, suivit l'ancien chemin, sur la gauche, par Ousïaja et Antonopolé, et le général Tschaplitz fut envoyé vers Zembin.

Ce mouvement de Tschaplitz trompa encore le général Bronikowski, qui se trouvait alors à Borisov, et qui dirigea vers Véselovo le peu de troupes qu'il aurait pu rassembler, de sorte que la tête du pont de Borisov, qui était alors le point le plus important de toute la ligne d'opération des ennemis, le seul qui leur restât pour protéger leur retraite, au lieu d'être occupé par les 3,000 ou 4,000 hommes de Bronikowski, par 10,000 ou 12,000 d'Oudinot, qu'il aurait pu y envoyer s'il eût été prévenu, et par les 5,000 ou 6,000 hommes du corps de Dombrowski (en tout 20,000 hommes et 60 canons), ne put l'être que par le seul corps de Dombrowski [2], qui, encore, n'y arriva que le 8/20 novembre à six heures du soir et, dans l'obscurité, se plaça au bivouac sur sa droite des retranchements, sur le grand chemin de Zembin.

1. Dans cette marche, nous eûmes les préludes du spectacle qui nous glaça d'horreur quelques jours après ; le chemin était parsemé de morts et de mourants échappés des hôpitaux de Minsk, qui expiraient de fatigue et de besoin.

2. Dombrowski avait laissé un régiment entier et quelques détachements des autres pour observer Ertel, et n'avait plus que 4,000 à 5,000 hommes sous les armes.

La tête du pont de Borisov avait été construite par les Russes; avant la campagne, elle était assez vaste, mais elle n'était pas achevée, et les ennemis l'avaient laissée telle qu'ils l'avaient trouvée.

Malgré la diligence que fit le comte de Lambert, il ne put arriver à Borisov avant Dombrowski; il connut et fit éclairer la marche de ce général, qui ne se douta pas de celle de ses ennemis; Lambert, bien déterminé à ne pas perdre un instant précieux, ni à donner aux ennemis le temps de se reconnaître et de se fortifier, résolut de les attaquer au point du jour; il cacha tout son corps dans les bois à trois verstes des retranchements, défendit d'allumer aucun feu, et le 9/21, à sept heures du matin, il tomba sur la tête du pont et l'enleva.

Prise de la tête du pont de Borisov. -- Cette action fut une des plus vives et des plus brillantes de cette campagne, elle consolida la réputation déjà si bien établie de M. de Lambert, et eût préparé efficacement la perte de Napoléon, si l'on eût su en profiter. Dombrowski avait ignoré et la marche et la position de Lambert, et était allé tranquillement passer la nuit à Borisov avec Bronikowski [1], le prince Constantin et le prince Sulkowski; le feu les réveilla. Borisov est assez loin de la tête du pont, sur la rive gauche de la Bérézina; il en est séparé par des marais et par un pont fort étroit et long de trois cents toises, jeté sur ces marais et sur la rivière.

Lambert attaqua sur plusieurs colonnes, les Polonais se défendirent avec un héroïsme digne d'un sort plus heureux; il y avait dans ce détachement deux régiments d'infanterie superbes, le 1er et le 6e.

1. Bogdanowitsch dit, au contraire, que Dombrowski se rendit à trois heures, à la tête de pont, où il trouva tout tranquille; il rentra alors en ville. T. III, 236. (Éditeur.)

Dombrowski, qui était accouru aux premiers coups de feu, montra dans la défense beaucoup de fermeté et de talents; il se battit avec intelligence et avec acharnement, et fut secondé par ses subordonnés; le combat fut long et opiniâtre, nos colonnes furent repoussées plusieurs fois, mais revinrent à l'attaque avec une nouvelle ardeur; la compagnie d'artillerie pesante de Magdenko s'avança avec les colonnes jusque dans les retranchements, perdit la moitié de ses artilleurs, mais se couvrit de gloire ainsi que son chef. Enfin les retranchements furent emportés; la retraite des ennemis par le pont avait d'abord été coupée par nos troupes; mais Dombrowski ayant fait sur sa gauche un mouvement vif et bien calculé, reprit ses communications avec le pont, et garnit la petite flèche qui le couvrait, il parvint par là à se retirer lui-même avec quelques officiers, et tout au plus le tiers de son corps; le reste fut passé au fil de l'épée ou forcé de mettre bas les armes; 1,000 Polonais périrent, 2,000 furent pris, ainsi que vingt-quatre pièces de canon.

Mais le dernier moment de l'affaire nous devint fatal par une blessure très grave que reçut à la jambe le comte de Lambert, et qui paralysa ses services pour cette campagne et pour une grande partie de celle de 1813.

Je vins rejoindre l'avant-garde dans le moment où le comte de Lambert venait d'être blessé et les retranchements emportés; le feu cependant durait encore [illegible] je pris le commandement, je passai le pont et j'occu[illegible] dont les généraux polonais se sauvèrent av[illegible] cipitation, que nous trouvâm[illegible] e leu[illegible] tous leurs effets.

Par ce fait militaire [illegible] les rives de la Bérézi[illegible]

raissait assurer la perte de l'ennemi ; elle était plus que probable, mais Tchitchagoff nous commandait, c'était l'ange tutélaire de Napoléon.

Singulières positions des armées russes et ennemies. — Dans toutes les histoires de guerres, on ne trouvera jamais un exemple de positions semblables à celles qu'occupaient alors les armées russes et françaises ; toutes les armées, tous les corps étaient entrelacés, ayant les ennemis devant et derrière soi.

Je reçois à Borisov des nouvelles de Wittgenstein. — Le soir de mon entrée à Borisov, on m'annonça un juif qui demandait à me parler dans le plus profond secret ; je le fis introduire : il me demanda si j'étais l'amiral Tchitchagoff ; je lui répondis que je n'avais pas cet honneur ; il en parut affligé et me dit qu'il avait à lui communiquer les choses les plus importantes, et qui ne pouvaient souffrir aucun retard ; je lui dis que j'étais le second dans l'armée, que l'amiral était encore loin, et qu'il pouvait me confier ses secrets ; il y consentit et, relevant le bas de sa robe fort crottée, il en déchira la doublure et en sortit un papier de deux pouces au carré, qu'il me remit : c'était un billet du comte Wittgenstein.

Il avait été prévenu de notre marche par le colonel Tchernitchef qui, à Slonim, avait été détaché de notre armée pour lui porter de nos nouvelles, et qui avait exécuté cette commission difficile et dangereuse avec un bonheur égal à son audace et à son intelligence.

Il avait traversé, entre Ochmïana et Molodetschno, la ligne d'opérations de l'armée ennemie, délivré à Radochkovitschi le lieutenant général Wintzingerode et le colonel Léon Narischkin, pris à Moscou, et que l'on conduisait en France, et était parvenu heureusement au quartier

général de Wittgenstein, qui apprit par lui notre marche et notre position.

Le comte Wittgenstein écrivait à Tchitchagoff qu'il allait attaquer Oudinot et Victor, et qu'il espérait être aussitôt que nous à Borisov. Le juif avait traversé les corps de ces deux maréchaux et m'en rendit un compte fort exact; je lui donnai vingt-cinq ducats et le renvoyai à Wittgenstein avec un billet dans lequel je l'informais de notre arrivée et de la prise de la tête du pont de Borisov; il parvint très heureusement, le lendemain, à rejoindre Wittgenstein.

Notre armée se rassemble devant Borisov. — Le 10/22 novembre, Tchitchagoff vint à Borisov : tous les corps (excepté le détachement de Tschaplitz qui resta à Brilova, devant Vésélovo, à dix verstes sur notre gauche) se réunirent sur la rive droite de la Bérézina, à la droite et à la gauche de la tête de pont. Nous y avions plus de 35,000 excellents soldats ; c'était plus qu'il n'en fallait pour obtenir le résultat que nous espérions. Ces 35,000 héros, aguerris par dix campagnes, bien portants, bien nourris, bien armés, bien équipés, pouvaient (si on eût su les employer) triompher des 80,000 malheureux déguenillés, découragés et démoralisés avec lesquels Napoléon fuyait de Moscou.

Ce que l'amiral Tchitchagoff devait faire. — Dans la position où nous étions, d'après les ordres que nous avions reçus, que nous restait-il à faire? C'est une question dont la réponse est bien facile à faire, et le dernier enseigne de notre armée eût pu la résoudre aussi facilement que le meilleur de nos généraux.

Il fallait rester sur la rive droite de la Bérézina; cette rive est très élevée et domine la rivière et la ville; il fallait couper le pont, établir notre nombreuse artillerie

sur les hauteurs, envoyer beaucoup de cosaques en avant de Borisov, sur le chemin de la retraite de l'armée ennemie, pour être prévenu du moment où elle se rapprocherait de nous et de la direction qu'elle prendrait; répandre des partis de cavalerie le long de la rive gauche de la rivière, à droite et à gauche, préparer un pont prêt à être jeté sur la Bérézina à l'endroit où le comte Wittgenstein se rapprocherait de nous, pour opérer, sans perte de temps, notre réunion avec lui ; il fallait surtout ne permettre à personne de s'établir dans Borisov et rester au bivouac dans la tête du pont ; enfin on pouvait (mais j'avoue que cette mesure utile eût été cruelle) brûler Borisov.

L'amiral ne fit rien de tout cela.

Comme il n'aimait pas le bivouac *, il s'établit dans la meilleure maison de Borisov ; il permit, ordonna même à tous les généraux de s'y loger (et j'eus la faiblesse de m'y établir aussi) ; il y entassa tout le quartier général, tous les bagages de l'armée, l'ambulance, l'église portative, les chancelleries de l'état-major, du génie, de l'artillerie ; il encombra tellement cette petite ville, qu'il n'y avait pas une chambre qui ne fût occupée par un grand nombre d'individus, et que les voitures obstruaient toutes les rues ; et tout cela était aux avant-postes, sur le chemin par lequel on attendait l'ennemi, et n'était protégé que par une faible chaîne de cosaques.

Cependant, nous avions appris que Kutusof avait déjà dépassé Smolensk, Orcha, et que Napoléon ne pouvait plus être qu'à deux ou tout au plus à trois marches de nous ; rien ne pouvait déranger la tranquillité de l'amiral ; il était même inutile de lui faire des observations

* Voir note 13.

ou de lui donner des conseils, sans s'exposer ou à un refus très sec, ou à un silence méprisant, ou à des grossièretés outrageantes.

Projet de marche de l'amiral Tchitchagoff. — Enfin, le 11/23 novembre, notre amiral enfanta un projet de marche que lui seul pouvait imaginer, dans la position dans laquelle nous nous trouvions, projet dont le danger égalait l'absurdité et dont nous eussions été tous les victimes, s'il eût été exécuté. Il ordonna au comte Paul Pahlen, à qui il confia l'avant-garde qu'avait commandée le comte de Lambert, de se porter en avant sur le chemin de Smolensk, vers Lochnitsa et même vers Bobr, et à tous les autres corps de le suivre à une ou deux heures de distance.

Il voulait, disait-il, marcher à la rencontre de Napoléon et l'écraser entre lui et Kutusof ; mais il n'y avait, sur le chemin qu'il voulait parcourir, ni position reconnue, ni rivière pour en prendre une en cas de nécessité ; nous nous exposions à nous faire repousser en tête par les masses de l'ennemi, encore alors plus fort que nous, et à être pris en flanc et en queue par Oudinot et Victor, qui devaient arriver à Borisov par Kolopénitschi.

Je contribue à en empêcher l'exécution. — Tous les généraux étaient au désespoir, mais personne n'osait parler. Je compris enfin ce silence et j'allai trouver le colonel Renné, de l'état-major, très bon officier et en qui Tchitchagoff paraissait avoir un peu plus de confiance que dans les autres. Je lui parlai d'une manière si forte et si positive que, persuadé d'ailleurs lui-même par la justesse de mes raisons, il réussit, de concert avec le général de jour Insow, à faire changer les funestes dispositions déjà ordonnées ; on arrêta les tronpes qui étaient au moment de passer le pont, et l'on envoya à

l'avant-garde l'ordre de rentrer dans la ville; il était alors midi [1].

Combat de Borisov. — A une heure, on entendit un feu assez vif à quatre ou cinq verstes de la ville; c'était l'avant-garde, qui n'avait pas encore reçu le contre-ordre et qui avait été attaquée par le corps d'Oudinot; en un moment elle fut repoussée, dispersée et regagna Borisov en pleine déroute [2]. Les ennemis y entrèrent avec elle: personne ne s'y attendait, on dînait très tranquillement, les chevaux de tous les équipages n'étaient ni harnachés ni bridés [3], et déjà les balles sifflaient dans les rues; nos gens, pêle-mêle, cavalerie, infanterie, artilleurs avec leurs canons, s'enfuyaient vers le pont, talonnés par les Français qui poussaient des hurlements vraiment effrayants; on peut se représenter la confusion et le désordre qui régnèrent alors dans le quartier général, si imprudemment placé aux avant-postes; chacun se

1. Bogdanowitsch dit positivement que cet ordre ne fut pas rapporté. « L'avant-garde quitta Borisov à six heures du matin, et s'avança sur la route d'Orcha; le gros reçut ordre de suivre à dix heures » (p. 249). (Éditeur.)

2. C'était cette même avant-garde qui s'était couverte de gloire à l'attaque de la tête de pont; c'étaient les mêmes vieux et excellents soldats qui avaient combattu dans cinquante combats, en Turquie, en Illyrie, etc., et qui s'enfuirent presque sans se défendre, ils furent surpris; cet échec n'eût pas eu lieu, si Lambert fût resté à la tête de ce petit corps: Pahlen est brave, mais il n'a pas les talents militaires de Lambert; ses troupes ne le connaissent pas; il ne connaissait pas lui-même celles qu'il commandait, il avait été prévenu à deux heures du matin qu'il devait marcher à six et n'avait reçu aucune instruction positive.

3. Je fus le seul qui, prévoyant quelque catastrophe, fis atteler mes chevaux; j'avais trois voitures: une calèche et deux petits fourgons: dans l'un étaient les papiers de ma chancellerie et une somme très considérable d'argent appartenant à la caisse de l'armée, et que j'avais reçue pour les portions d'eau-de-vie pour les soldats, et dans l'autre, quelques provisions; je perdis ce dernier fourgon et je fus fort aise de n'avoir pas eu à regretter la perte de l'autre, dont la responsabilité était assez forte; mais privés de toute espèce de comestibles pendant plus d'une semaine, mes adjudants et moi, nous mourûmes de faim à la lettre. Les deux voitures que je sauvai furent criblées de balles.

sauvait en courant, tous abandonnaient leurs équipages et beaucoup leur dîner, qui ne fut pas de trop pour les Français. Celui de l'amiral était servi et fut pris avec sa vaisselle d'argent, ses effets, ses habits et son portefeuille.

Pertes irréparables que nous y faisons. — Nous fîmes des pertes énormes et irréparables ; nos blessés et nos malades furent abandonnés avec tous les effets d'hôpitaux et périrent tous ; l'église de l'armée [1], richement dotée, fut perdue ; la chancellerie du génie, où se trouvaient tous les plans les plus précieux des guerres de Turquie et les cartes du pays, levées par nos officiers d'état-major, et dont il n'existait pas de copie, fut laissée dans les voitures, qui tombèrent au pouvoir des Français ; beaucoup d'officiers, de domestiques, ne purent se sauver et restèrent prisonniers ; le désastre fut complet. L'amiral, moitié à pied, moitié à cheval, parvint, ainsi que nous le fîmes de la même façon, sur les hauteurs de la rive droite de la Bérézina, où bivouaquaient nos troupes. Woinof fit marcher sur-le-champ quatre bataillons et de l'artillerie pour occuper le pont et protéger les fuyards de l'avant-garde et du quartier général ; ce qui put s'échapper se rallia dans le bivouac de nos troupes et les ennemis occupèrent la ville.

Ce qu'il y eut de surprenant dans une pareille bagarre, c'est que nous ne perdîmes pas un seul canon de l'avant-garde, malgré l'encombrement qui existait dans les rues et surtout sur le pont ; nous eûmes à regretter plus de 1,000 hommes tués ou pris *.

Nous voyons Napoléon entrer à Borisov. — La journée

1. C'est-à-dire tout ce qui était relatif au service du culte. (Éditeur.)

* Voir note 14.

du lendemain 12/24 novembre se passa de notre côté à examiner l'entrée successive de toutes les troupes ennemies dans Borisov et dans les prairies qui l'environnent et où elles bivouaquèrent.

Nous distinguâmes parfaitement Napoléon, Murat et les autres généraux ennemis qui arrivèrent le 13/25 matin et en partirent le 14/26 au point du jour pour Studianka, près de Vésélovo, où l'on préparait les ponts pour le passage que nous aurions dû et pu empêcher.

Nouvelles reçues de Kutusof et de Wittgenstein. — Cependant Tchitchagoff avait reçu, le 13/25 matin [1], un courrier de Kutusof qui lui annonçait qu'il allait se porter sur la gauche, du côté de Verezino, où il croyait que Napoléon se dirigerait aussi pour se rapprocher de Schwarzenberg, qu'il devait croire en avant de Nesvij; Kutusof prescrivait à l'amiral de faire bien attention à sa droite et de s'y porter si l'ennemi prenait ce chemin.

Cet ordre, que Tchitchagoff me fit lire, était fort simple, très justement donné et très clairement écrit : Kutusof n'ordonnait pas irrévocablement à l'amiral de se diriger à sa droite, il lui en donnait seulement le conseil, si les ennemis s'y portaient aussi ; il ne pouvait alors, disait-il, deviner les projets de Napoléon *, et il laissait Tchitchagoff maître de ses mouvements, dans le cas où ses conjectures se trouveraient fausses ; elles l'étaient, mais Tchitchagoff se prévalut de ce conseil de Kutusof pour faire un mouvement beaucoup plus absurde que celui qu'il avait voulu faire le 11/23 [2].

1. C'était ce que disait Kutusof, mais comment pouvait-il ignorer la direction que prenait Napoléon? Que faisaient donc Miloradowitch avec son avant-garde, et Platow avec 25,000 cosaques? Pourquoi avoir laissé gagner à une armée exténuée trois jours de marche?

2. Le peu de partisans que Tchitchagoff avait dans son armée ont pré-

* Voir note 15.

Kutusof avait bien voulu croire que Napoléon passerait par Verezino et Igoumen, mais Tchitchagoff voyait Napoléon, il l'avait devant ses yeux, il découvrait toute son armée, les environs de Borisov étaient couverts de l'immensité de ses troupes ; pas un seul homme ne pouvait échapper à notre vue, pas un mouvement ne pouvait être caché ; nous dominions tout le pays.

Wittgenstein, sans s'être concerté avec Kutusof, partageait son opinion sur la direction de Napoléon, qui, pour lui et pour Kutusof (dès que celui-ci avait fait la faute de le perdre de vue), était effectivement appuyée sur des probabilités ; il le manda à Tchitchagoff et acheva par là de lui faire perdre la tête *.

Enfin, pour lui porter le dernier coup, le général-major Orurk, qui était détaché à Chabachévitschi, à vingt-sept verstes de nous, sur notre droite, fit le rapport qu'il voyait quelques troupes ennemies, et le colonel Loukowkin, des cosaques, envoyé le long de la Bérézina vers Igoumen et Verezino, ayant passé la rivière à Oucha, y trouva un régiment polonais, laissé en arrière par Dombrowski pour observer Ertel, comme je l'ai dit plus haut ; il en rendit compte.

L'amiral vit encore dans ce régiment la tête de l'avant-garde de Napoléon.

Son entêtement ne saurait être qualifié; supposons même que le comte Orurk et Loukowkin se soient trom-

tendu que Kutusof n'avait donné à Tchitchagoff l'ordre de se porter sur sa droite que pour le tromper et le perdre en le rendant responsable du passage de Napoléon; cette accusation est absurde; Kutusof, à la vérité, détestait Tchitchagoff depuis que celui-ci l'avait remplacé à Boukarest, mais alors, assurément, il ne lui faisait aucun ombrage et il ne pouvait se compromettre à ce point, si le motif supposé eût été seulement soupçonné par l'empereur.

* Voir note 16.

pés et aient mandé positivement qu'ils voyaient Napoléon (ce qui n'était pas), supposons que Wittgenstein eût écrit qu'il savait que Napoléon se dirigeait sur Verezino, supposons encore que Kutusof eût donné à Tchitchagoff l'ordre formel d'y marcher, l'amiral n'en serait pas plus excusable ; je le répète encore, il voyait Napoléon, il l'avait sous les yeux, il découvrait toute son armée.

Fautes reprochées à Wittgenstein. — On a fort attaqué Wittgenstein, sur le temps qu'il perdit pour marcher sur Borisov, et ce n'est peut-être pas sans raison : cependant ses partisans prétendent qu'il n'est pas aussi coupable que l'amiral a cherché à le faire croire, en jetant sur lui toutes les fautes qui favorisaient le passage de l'armée ennemie ; car lui seul suffisait pour l'empêcher [1]. Oudinot et Victor, opposés à Wittgenstein, étaient instruits de la retraite de Napoléon, Wittgenstein ne pouvait encore le savoir.

J'ajouterai à ces réflexions sur la conduite de Witt-

1. Lorsque je parlerai de Wittgenstein, on doit sous-entendre aussi d'Auvray et Diebitsch : l'un était son chef d'état-major, et l'autre son quartier-maître général, et tous les deux avaient beaucoup d'influence sur les opérations de leur général. Wittgenstein est de sa personne d'une bravoure héroïque, honnête, loyal, preux chevalier, il a le bon esprit de sentir la valeur des conseils qu'on lui donne, mais il a peu d'instruction militaire ; il est très paresseux, un peu indiscret et ne peut, sans aide, ni faire un plan de campagne ni une disposition pour une armée.

Après la paix, Wittgenstein a été nommé commandant en chef de la seconde armée, il a porté dans ce commandement l'indifférence qui fait la base de son caractère ; occupé uniquement des embellissements d'une terre qu'il avait achetée et qui se trouvait à soixante-dix verstes de son quartier général, il y passait presque toute l'année et s'y occupait très peu de son armée.

Ce fut à ce quartier général de Tulczyn, en Podolie, que se trama, pendant cinq ans, cette horrible conspiration qui devait causer la perte de la Russie et que des hasards heureux ont seuls déjouée. Huit adjudants de Wittgenstein, six officiers de son état-major et l'intendant de son armée étaient les plus actifs des conspirateurs, et Wittgenstein et son chef d'état-major Kisselew ne s'en sont jamais doutés.

genstein un article tiré d'un ouvrage intitulé : *Mémoire pour servir à l'histoire de la guerre entre la France et la Russie*, par un officier de l'armée française [1].

Cet ouvrage est souvent fort exact et bien raisonné ; on voit que l'auteur est homme de guerre et a été très instruit des détails, qu'il n'a pu se procurer qu'avec beaucoup de soins et de travail [2], mais sa partialité révoltante pour ses compatriotes et pour Napoléon, son injustice, encore plus inexcusable, envers ses ennemis, les injures grossières qu'il leur prodigue, décèlent à chaque mot un ancien satellite des beaux temps de Robespierre et de la république ; il est aisé de voir que la résistance des Russes et la retraite de Moscou n'ont pas plu à ce monsieur.

Voici ce qu'il dit :

« Tel fut ce fameux passage de la Bérézina qu'on avait « annoncé d'avance comme une répétition des fourches « Caudines et qui aurait peut-être pu le devenir, sans « une heureuse combinaison de circonstances qui en tira « l'armée française, ou plutôt sans les fautes graves que « commit le comte Wittgenstein.

« Les ordres que ce général avait reçus portaient en « substance qu'après avoir emporté Polostk et rejeté le « duc de Reggio (Oudinot) sur le corps du général « Steinheil, il se rendrait à Dockchitsouï, ouvrirait ses « communications avec l'amiral Tchitchagoff par Minsk.

1. Cet ouvrage est du général Vaudoncourt. Voir p. 312-313. (Éditeur.)

2. L'auteur de ce travail est un des plus fougueux jacobins de la Révolution ; en cette qualité, il s'est lié avec Tchitchagoff, qui, à Paris, ne voit que des gens pareils; cet amiral lui a fourni tous les documents qui étaient en sa possession pour compléter son ouvrage, et dans ce nombre, quelques-uns sur la nature et les projets de défense du pays qu'un Russe n'eût jamais dû donner à un étranger; on peut juger par là du patriotisme de Tchitchagoff.

« Au lieu de s'en tenir à l'exécution des instructions qu'il « avait reçues et qui lui enjoignaient encore de faire for- « tifier Lépel et les bords de Oula, le général Wittgens- « tein s'avança jusqu'à Tschachinki, au-devant du duc de « Bellune (Victor), qu'il pouvait attendre et arrêter à « Lépel et dans les marais qui sont entre cette ville et la « Bérézina ; ses communications avec Minsk ne pouvaient « pas être inquiétées, puisque la route de Lépel par « Bérézino et Pléchtchénitsouï est couverte par les marais « qui bordent la Bérézina jusqu'à Zembin ; ainsi, il n'était « pas nécessaire qu'il s'occupât du corps du duc de Bel- « lune, qui, ne pouvant ni ne voulant pas forcer le pas- « sage de Lépel, aurait été bientôt obligé de se replier « sur Bobr pour rejoindre Napoléon ; cependant, en se « réunissant avec l'amiral Tchitchagoff, ainsi qu'il lui « avait été ordonné, Wittgenstein aurait pu placer un « corps de 15,000 à 20,000 hommes [1] dans les défilés de « Zembin et empêcher la construction des ponts qui furent « jetés à Vésélovo. Ainsi la première faute de Wittgens- « tein fut le mouvement qu'il fit sur Tschachinki, la se- « conde fut celle de suivre celui de retraite du duc de « Bellune ; si, après le combat du 15 novembre à Smo- « liany, au lieu de s'arrêter encore cinq jours à Tschachinki « et de faire ensuite le détour de Tschéréia et de Kholo- « pénitschi, il eût pris dès le 16 la route de Krasnolouki « et se fût dirigé directement par Sélen et Kholkovtsouï, « sur Borisov, il y arrivait le 21/3 et joignait l'amiral « Tchitchagoff le même jour où il faisait attaquer la tête « du pont ; la troisième faute fut encore causée par son « manque d'activité ; le 13/25, vers trois heures après midi, « son avant-garde était déjà à Studentzy, où son armée

1. Non 20,000 hommes, mais de 5,000 à 6,000, et cela suffisait.

Minsk n'offrait point de position ; nous
temps d'aller au Dniéper, il fallait donc
se porter sur la Bérézina pour en couper
ennemis, et l'on y marcha sur-le-champ [1].

L'avant-garde du comte de Lambert,
ques régiments, se porta sur Borisov par
min de Vilna, par Minsk à Moscou ; je le
corps d'armée.

L'amiral Tchitchagoff, avec l'autre
suivit l'ancien chemin, sur la gauche,
Antonopolé, et le général Tschaplitz
Zembin.

Ce mouvement de Tschaplitz trompa
Bronikowski, qui se trouvait alors à Borisov
gea vers Késélovo le peu de troupes qu'il
sembler, de sorte que la tête du pont de
alors le point le plus important de toute la
tion des ennemis, le seul qui leur restât
leur retraite, au lieu d'être occupé par
4,000 hommes de Bronikowski, par 10,
d'Oudinot, qu'il aurait pu y envoyer s'il eût
et par les 5,000 ou 6,000 hommes du
browski (en tout 20,000 hommes et 60
l'être que par le seul corps de Dombrowski
n'y arriva que le 8/20 novembre à six
dans l'obscurité, se plaça au bivouac sur
retranchements, sur le grand chemin de Z

1. Dans cette marche, nous eûmes les préludes du
glaça d'horreur quelques jours après ; le chemin était
et de mourants échappés des hôpitaux de Minsk, qui
et de besoin.

2. Dombrowski avait laissé un régiment entier et
ments des autres pour observer Ertel, et n'avait plus
hommes sous les armes.

rconstance dont dépend le sort de sa pat
n peut dire, celui du monde, un chef s
ans connaissances, sans talents, n'écout
il avis, et ordonnant un mouvement fau
peut entraîner la perte de toute son arn
dans cette seule circonstance, les génér
ssembler, protester et désobéir : c'est un
Il est vrai, et je n'ose même trop défen
qui ne sera pas partagée par beaucoup
is la nécessité fait la loi ; c'est tout ce
n faveur de mon assertion.

cela quelques généraux (entre autres
Woinof), mais je les trouvai trop effra
abilité qui pouvait peser sur eux, et, la n
on marcha [1].

uelles et inconcevables sottises l'amira
velle, plus forte encore, peut-être, que

*Tchitchagoff donne au général Tschap
sa position.* — On a vu que le gén
e un fort détachement, observait
ion et le passage de la Bérézina vis-à

lui ordonna d'abandonner son poste e
de moi dans les bois de Stakow, ma
pas connaissance de cet ordre, qu'ass
vais prévoir, et Tschaplitz eut le tort de
ir **.

I cependant de l'amiral et lui fis remarquer les colo
ssaient vers leur droite ; il me répondit : « C'est
tromper, c'est une fausse marche. » Une fausse ma
dans la boue, avec des soldats épuisés !!!

J'étais destiné à rester en observation devant Borisov, j'avais devant moi, à une verste, plus de 100.000 ennemis, et l'amiral me laissa 1,200 hommes d'infanterie, 300 cosaques et trente-six pièces de grosse artillerie, plus embarrassantes qu'utiles dans la position où je me trouvais.

L'amiral nous donne le signalement de Napoléon. — Avant de marcher, Tchitchagoff, dans un ordre du jour *, donna le signalement de Napoléon, qu'il disait avoir beaucoup connu à Paris, afin que, s'il se déguisait pour s'échapper, on pût le reconnaître.

Cet ordre était fort inutile ; par les dispositions de notre chef, Napoléon n'avait pas besoin de se déguiser pour s'échapper, on lui ouvrait le chemin et il en profita.

On m'a assuré que Tchitchagoff avait voulu joindre la silhouette de Napoléon à son ordre du jour : il valait mieux le prendre que de le dessiner.

L'expérience a prouvé qu'il est très difficile de disputer à un ennemi nombreux et habile le passage d'une rivière, telles forces qu'on puisse lui opposer, il réussit presque toujours à donner le change sur le point du passage, et en se déplaçant rapidement sur la rive opposée à celle qu'il occupait, il égalise alors les chances d'une bataille, mais pour disputer à Napoléon le passage de la Bérézina, toutes les chances étaient pour nous.

Description des bords de la Bérézina. — La grande armée française était coupée, affaiblie, découragée, il n'y avait que deux points sur lesquels elle pût tenter un passage, et tous les deux offraient les plus grandes difficultés par la nature du terrain.

A Borisov, il fallait passer un pont de trois cents toises de long, sur lequel se concentraient toutes nos batteries, et nous avions une artillerie innombrable ; à droite et à

* Voir note 19.

gauche du pont, il y avait des marais impraticables, il gelait cependant déjà un peu, mais la terre n'était pas assez forte pour porter, et la rivière même ne faisait que commencer à charrier.

A Vésélovo (où l'on croit que Charles XII a passé la Bérézina), la rive gauche de cette rivière est, à la vérité, plus élevée que la rive droite, et peut protéger la construction d'un pont, mais on trouve ensuite, près du village de Brilova, un marais immense, sur lequel on a pratiqué une jetée très longue, qui est le seul chemin par lequel on puisse déboucher, et qu'il était bien facile de couper et de défendre ; cette digue a trois quarts de verste de longueur, et on trouve ensuite, du côté où nous étions, une petite hauteur d'où notre artillerie eût pu foudroyer même les ponts ennemis.

Cinq verstes plus loin, sur le chemin de Vilna, on trouve des ponts et des digues étroites qui se prolongent pendant quatre ou cinq verstes, et qu'il faut absolument suivre pour arriver à la petite ville de Zembin ; à droite et à gauche de ces digues, sont des bois et des marais encore plus impraticables que ceux qu'on trouve vis-à-vis de Vésélovo.

Cruelle position dans laquelle l'amiral me laisse pendant vingt-quatre heures. — Je n'ai jamais, dans une circonstance de ma vie militaire, passé une journée plus cruelle que celle du 13/25 novembre, lorsque j'étais avec mes 1,200 fantassins dans la tête du pont de Borisov; Napoléon, qui avait vu défiler notre armée sur notre droite, et qui avait pu juger le peu de forces qui devaient rester au général qui lui était opposé, aurait pu se dispenser de faire sur la droite une marche pénible, et d'y risquer un passage hasardé ; il pouvait tout simplement forcer celui du pont de Borisov et

marcher sur Minsk; je m'y attendais à chaque instan

Si Tschaplitz ne m'eût rejoint. je pouvais défendre l pont, quoique cependant avec peu d'apparence de succè à la longue, mais sans lui, je n'avais rien à faire qu de porter rapidement en arrière mes trente-six gros ca nons, que je tenais toujours attelés, et de gagner les bo avec mon armée de 1,200 hommes.

J'avais, de plus, reçu l'ordre d'enterrer quatorze canon et vingt-huit caissons ennemis, pris à l'affaire de la tê du pont, et qui n'avaient pu être enlevés faute d'attelage: cette tâche était difficile à remplir avec le peu de mon que j'avais ; cependant j'en vins à bout, et réussis à ég liser le terrain de manière à ce qu'on ne pût découvr l'endroit où ces canons furent enfouis: la neige qui tomb toute la nuit eût aussi servi au même but, si j'eusse é forcé de me retirer.

J'employai mes cosaques et mes pauvres soldats, ext nués de fatigue, à entretenir toute la nuit des feux le lon de la Bérézina, à quatre ou cinq verstes de distance droite et à gauche du pont, ruse de guerre fort usée, tr connue, mais qui trompe toujours l'ennemi; peut-êt même que dans cette circonstance, Napoléon y fut tromp De son côté, il fit allumer à sa gauche de grands feu qui me trompèrent aussi; je crus qu'il voulait forcer passage Oukoloda, à cinq verstes à ma droite, mais je fu bientôt détrompé, le bruit des canons, des voitures, brouhaha qui annonce toujours la marche des colonne surtout pendant la nuit, m'apprirent que Napoléon s portait sur Vésélovo, sur sa droite.

Je l'avais prévu, et si j'avais su (ce que l'amiral m'ava caché) qu'il avait donné l'ordre à Tschaplitz de ne laiss personne vis-à-vis de Vésélovo, et qu'il ne lui avait pa prescrit de couper les ponts de Zembin (ce que cependa

Tschaplitz eût dû faire sans ordres *, j'aurais fait marcher de nouveau ce général à son ancien poste dès le matin du 13/25, au moment du départ de l'amiral, mais je ne lui en envoyai l'ordre que le soir et trop tard, et seulement lorsque je reçus de lui (trop tard aussi) la copie de celui qu'il avait reçu de l'amiral, dont il eût dû me prévenir plus tôt : déjà les ennemis avaient jeté le pont, déjà une partie du corps d'Oudinot avait passé, et Tschaplitz, qui eût pu, s'il fût resté vis-à-vis de Vésélovo, arrêter ou du moins retarder la construction des ponts et le passage des ennemis, n'en avait plus la possibilité dès qu'il s'était éloigné des bords de la Bérézina ; il n'avait pas 4,000 hommes, et, dès le soir, 20,000 Français encore en état de combattre avaient traversé les ponts.

Dès que j'eus acquis la certitude que Napoléon marchait sur Vésélovo, j'en prévins l'amiral par un billet que lui porta un de mes adjudants nommé Ruhl, jeune homme très brave, très actif et très intelligent : il fit une course étonnante par sa rapidité : dans des chemins de traverse, par une boue à moitié gelée, et dans une nuit très noire, il parcourut cinquante-quatre verstes (treize lieues et demie de France) en quatre heures, et me rapporta la réponse de l'amiral.

L'amiral revient devant Borisov, mais trop tard. — Voici cette réponse, qui n'est pas moins curieuse que tout ce qui se passait alors : je la copie exactement avec toutes les fautes qui s'y trouvent ; l'original est dans mes mains, et j'en joins ici un fac-similé.

« Ce 14/26 ** novembre, à une heure du matin.

« Envoyé, tout de suite, le général Tschaplitz, Monsieur

* Voir note 20.
** Voir note 21.

« [illegible] posté à Zembin pour empêcher
« [illegible] ordres vous a été expédié
« [illegible] je ne sais par quelle fatalité il ne vous est
« point parvenu.

« [illegible] troupes du général Tschaplitz sont [illegible].
« [illegible] mais qu'il parte immédiatement et
« en force pour arrêter l'ennemi s'il tentait de passer [4].
« [illegible] dans la journée.

« [illegible]

« [illegible] nécessaire donner tout ce que vous pourrez
« [illegible] nous viendrons vous soutenir, les
« [illegible] marchent déjà. »

[illegible] avait perdu la mémoire et la tête, et il y [illegible] de ses fautes, et [illegible] Les malheureux 5.000 hommes [illegible] heures cinquante-[illegible] novembre, dans des terres à [illegible] et revinrent à la tête du pont de Borisov le 14/26 au soir et déjà dans l'obscurité, harassés, exténués et maudissant l'amiral hautement et avec raison [6] : dans cette journée du 14/26, Napoléon traversa la Bérézina.

1. Ce n'était pas à Zembin, mais à Brilova, que Tschaplitz eût dû rester. L'amiral n'avait pas d'idée de la géographie du pays où ils se trouvaient.

2. Il n'était plus temps !

3. Je n'ai jamais reçu cet ordre et j'ai lieu de croire qu'il n'a jamais été expédié.

4. Et où les prendre ? L'amiral avait-il oublié que je n'avais que 5.000 hommes contre 100.000 ? Ou voulait-il faire peser sur moi une responsabilité qui, cependant, ne pouvait m'atteindre dans aucun cas ?

5. Il avait déjà passé. L'amiral seul lui en avait facilité les moyens et Napoléon avait profité de ses inconcevables fautes.

6. A leur retour, j'entendis les imprécations qu'ils adressaient à Tchitchagoff qu'ils n'appelaient plus que le misérable matelot ; beaucoup de ces vieux soldats étaient en état de juger l'absurdité de cette marche aussi bien que leurs généraux.

Dès le matin de ce jour, 14/26 novembre, Tschaplitz, en marchant pour reprendre sa position à Brilova, trouva les ennemis qui l'attaquèrent dans les bois de Stakow, et le repoussèrent jusqu'à ce dernier village.

Combat de Brilova. — De Stakow à Borisov, il y a quatre ou cinq verstes, et autant de Stakow à Brilova ; le chemin est très large et bordé, à droite et à gauche, de bois très touffus et très élevés; l'artillerie de Tschaplitz défendit le grand chemin, et ses chasseurs, les bois, pendant plus de six heures, contre des forces quadruples, avec la plus grande valeur.

N'ayant plus personne devant moi à Borisov que mes cosaques avaient déjà occupé, et où ils prirent quelques misérables traîneurs, je marchai au secours de Tschaplitz avec vingt-quatre canons de douze et 900 hommes ; j'arrivai avant que la nuit eût mis fin au combat ; il nous coûta 500 hommes ; le brave général Ivanow, chef du 10e régiment de chasseurs, y fut blessé.

A la nuit noire, je me retirai sur de petites hauteurs, près d'un hameau situé à l'entrée des bois de Stakow, que les ennemis occupèrent en entier, ainsi que le village ; ils prirent une position à moins de quatre verstes de Borisov ; ils y restèrent très tranquillement dans la journée du 15/27, ils ignoraient quelles étaient nos forces, et leur but était rempli.

Les troupes qui avaient combattu contre Tschaplitz étaient le corps d'Oudinot, les restes de celui de Dombrowski, les bataillons envoyés si mal à propos quelques jours auparavant par Bronikowski, de Borisov à Vésélovo, des régiments suisses, qui se battirent admirablement, et des cuirassiers. Toutes ces troupes étaient ce qu'il y avait alors de mieux dans l'armée de Napoléon.

Elles étaient bien habillées, avaient été bien nourries

et n'avaient pas souffert des privations qui avaient affaibli la grande armée dans sa retraite depuis Moscou.

Position des armées. — Nos avant-postes étaient placés dans les bois, à vingt pas de ceux des ennemis, et sur le grand chemin ; au lieu d'avant-postes, ils avaient trois gros bataillons en colonnes serrées, ces bataillons étaient si près de mes sentinelles que, croyant d'abord qu'ils étaient russes, je m'avançai vers eux en visitant les postes : j'étais en uniforme de général, et cependant pas un des soldats ennemis ne fit le moindre mouvement contre moi, quoique je ne fusse qu'à cinq ou six pas de leur front, ils restèrent tous l'arme au bras, et deux ou trois officiers s'avancèrent pour causer avec moi.

Cette tranquillité dura toute la journée du 15/27 et une partie de la matinée du 16/28 ; ce jour, de grand matin, toute l'armée de Tchitchagoff vint se placer sur ces mêmes hauteurs que j'avais constamment occupées avec 4,000 hommes ; vers dix heures du matin, les ennemis commencèrent à se retirer dans l'intérieur des bois ; nous les y suivîmes, et à midi commença un des plus furieux combats d'infanterie dont l'histoire de cette guerre fasse mention ; je le décrirai plus tard : je dois placer ici la résolution des opérations du corps de Wittgenstein.

Mouvements du corps de Wittgenstein. — Le mouvement de retraite des Français avait été causé par son arrivée ; Napoléon devait craindre qu'après avoir détruit l'arrière-garde qui n'avait pas encore pu passer les ponts, Wittgenstein ne les passât lui-même et, mettant entre deux feux les corps d'Oudinot et de Victor, ne les détruisît, et comme l'armée française était tout près, sur les ponts longs et étroits de Zembin, encombrés par la foule des fuyards et par les canons, caissons, équipages, etc., Napoléon fit rapprocher de ces ponts les troupes destinées à

protéger sa retraite du côté de Stakow, contre l'armée de Tchitchagoff, et leur ordonna de tenir ferme jusqu'à la nuit ; il les fit soutenir par ce qu'il avait encore d'hommes armés et par sa garde.

Dans la journée du 15/27, le comte Wittgenstein était arrivé entre Vésélovo et Borisov ; près de cette dernière ville, Napoléon avait fait laisser la division du général Partouneaux, qu'il sacrifiait pour arrêter l'ennemi ou cacher ses mouvements ; dans la nuit, cependant, ce général avait marché vers Vésélovo, mais au lieu de suivre la rive gauche de la Bérézina où peut-être il eût pu trouver un gué pour se réunir aux troupes qui étaient dans les bois de Stakow, il suivit le chemin de Vésélovo et rencontra Wittgenstein qui l'entoura.

Prise du général Partouneaux avec tout son corps. — Partouneaux montra dans cette circonstance cruelle et dans une position désespérée un courage et une fermeté dignes des plus grands éloges, mais enfin, après quelques heures de défense, il fut contraint de se rendre avec 3,700 combattants et 500 à 600 traîneurs, malades, etc.... Les généraux Blamont et Delaitre furent pris avec lui ; ce combat eut lieu le 15/27 novembre, vers les deux heures de l'après-midi [1].

Wittgenstein marcha ensuite de Studianka vers Vésélovo où il eût pu, le même jour, achever la destruction de tout ce qui y restait encore d'ennemis sur la rive gauche de la Bérézina, s'il eût attaqué avec plus de vigueur et prolongé le combat pendant la nuit (ce qu'il eût dû faire malgré la fatigue de ses troupes), ou, au moins, s'il l'eût recommencé dès le point du jour ; mais il igno-

1. Voir, aux pièces supplémentaires 1 et 2, le rapport du général Partouneaux. (Éditeur.)

rait que Napoléon avait déjà passé les ponts et il trouva Victor, qui, avec peu de monde, soutint le combat avec tant d'intelligence et de valeur qu'il en imposa à Wittgenstein *.

Combat de Véselovo. — Victor passa la Bérézina le 16/28 novembre, à neuf heures du matin, avec ses troupes et son artillerie : la foule des traîneurs et les équipages se précipitèrent pour passer le pont après lui, mais Wittgenstein s'avança et on brûla le pont qui restait : l'autre avait été enfoncé, et il y avait péri beaucoup de monde. Il resta sur la rive gauche de la rivière une foule de malheureux dévoués à la mort.

Désastre des Français laissés sur la rive gauche de la Bérézina. — L'artillerie légère de Wittgenstein fit pleuvoir des boulets et des obus dans cette multitude d'équipages entassés près du pont [1] : on peut se représenter le désordre affreux qui y régna bientôt, les cris des malheureux valets, vivandiers, malades, blessés, femmes, enfants, Français et étrangers, émigrés de Moscou, qui suivaient l'armée : écrasés sous les roues des chariots, entre les voitures, mutilés par les éclats des obus ou périssant sous la pique des cosaques, se précipitant sur le pont qui brûlait, et là, dévorés par les flammes et engloutis par les eaux.

Plusieurs milliers de ces infortunés trouvèrent là la fin de leur existence, et ce furent les moins à plaindre ; ceux qui échappèrent à ce désastre ne leur survécurent que pour succomber quelques jours après à des souffrances plus cruelles.

1. Chaque général français en avait une douzaine, et chaque officier au moins un.

* Voir le rapport du maréchal Victor aux pièces supplémentaires, 3, 4, 5. (Éditeur.)

Richesses trouvées dans le Wagenbourg français. — Toutes les richesses de Moscou étaient rassemblées dans ce Wagenbourg [1]; on y voyait plus de 10,000 voitures, et dans ce nombre, de magnifiques équipages, berlines, calèches, phaétons, droschkis, etc., pris dans la capitale, dans les hôtels des seigneurs ou dans les ateliers des selliers, trophées qu'on s'était proposé de mener à Paris.

Tous ces équipages, les fourgons, les chariots des paysans, étaient chargés d'objets du plus grand prix; on y trouva des bijoux très riches, de superbes fourrures, des perles, des diamants en profusion, les vases sacrés des églises de Moscou, des habits de prêtres, des chasubles brodées en pierres précieuses, la croix dorée de l'église de Saint-Jean le Grand, des collections de gravures, beaucoup de livres des superbes bibliothèques des comtes Boutourlin et Razoumoursky, des vaisselles d'argent, et jusqu'à des porcelaines ; tout fut dispersé et pillé pendant quelques jours, et cependant on ne put enlever la centième partie de ces richesses abandonnées par les ennemis; on en jeta une grande partie dans la rivière, et, au printemps, les paysans des environs et des juifs, qui ne manquaient jamais ces sortes d'occasions, accoururent de toutes les parties de la Pologne, les repêchèrent et firent encore un butin immense.

Nous trouvâmes aussi, parmi les voitures laissées ou brisées, tous les fourgons de l'état-major, du génie, des portefeuilles des affaires étrangères, d'immenses paquets de lettres, des cartes géographiques très précieuses [2], tous

1. C'est-à-dire le parc des voitures. (Éditeur.)

2. L'on m'apporta une carte de Pologne qui, dans les circonstances du moment, était du plus grand intérêt; on croyait que Napoléon avait voulu rétablir le royaume de Pologne avec toutes ses anciennes frontières et la Courlande et en donner la couronne à quelque aventurier de sa famille ou au prince Poniatowski : les Polonais s'en flattaient, mais ils auraient

les plans des marches et des combats, des journaux et une grande partie des bagages de Napoléon et de ses généraux.

Faux mouvement de Wittgenstein. — Wittgenstein fit une marche fausse (de se porter sur Borisov, il eût dû marcher droit sur Studianka); il vint, dans la journée du 16/28, s'aboucher avec Tchitchagoff près du bois de Stakow (dans ce hameau dont j'ai parlé plus haut), et y resta longtemps avec lui; je le vis et il me parut qu'il ignorait, en grande partie, tout ce qui s'était passé, ce qui, du reste, était fort simple, mais s'il eût pu en être mieux instruit, commencer par se débarrasser de Victor en le poussant vivement et se réunir (en passant la Bérézina sur des pontons), avec ses 30,000 hommes, aux 30,000 de Tchitchagoff, Napoléon ne pouvait échapper.

Ertel aurait pu venir aussi avec ses 10,000 ou 15,000 hommes, mais toutes ces forces n'étaient même pas nécessaires, Tchitchagoff seul suffisait.

Combat de Stakow. — Les troupes de Tchitchagoff ayant (comme je l'ai dit) suivi les ennemis dans leurs retraites, ceux-ci, parvenus à quatre verstes avant d'arriver à Brilova, firent ferme; leurs gros canons furent placés autant qu'il put en tenir sur le grand chemin, les autres de même et fort près les uns des autres, et pendant six heures, le feu de ces canons fut si continuel et si

(1) Ils ont été cruellement détrompés. Napoléon avait, en effet, l'intention de rendre à la Pologne son ancien territoire (excepté la Galicie autrichienne qu'il eût échangée plus tard contre l'Illyrie, et c'était le prix de l'alliance de l'Autriche), mais il voulait y ériger trois grands-duchés : celui de Varsovie, celui de Lithuanie et celui de Volhynie, et lui-même en avait marqué les limites, au crayon, sur la carte qu'on trouva dans un fourgon de sa suite; ces trois duchés étaient destinés au roi de Saxe, au maréchal Davout et au prince Poniatowski. Du reste, les Polonais auraient pu s'attendre à ce morcellement de leur patrie, d'après la réponse [illegible] qu'il avait faite à Vilna à leur députation de Varsovie. (On l'a vu page [illegible].)

terrible, qu'il devint très difficile aux généraux et aux aides de camp de traverser ce chemin sans un grand danger [1]; dès qu'un canon était démonté, ou les artilleurs tués, on les remplaçait par d'autres canons et d'autres artilleurs; c'était une pluie de boulets, mais pendant tout le temps que dura le combat, jamais nos batteries ne purent maîtriser le feu de l'ennemi, ni les leurs, le nôtre.

L'infanterie s'avança dans les bois des deux côtés du chemin, et se dispersa en tirailleurs ; c'était le seul genre de combat que permît le terrain, c'était aussi celui où les soldats français ont de l'avantage sur les nôtres, ils sont moins chargés, plus accoutumés à agir seuls et tirent mieux ; notre perte devait donc être et fut effectivement plus forte que celle de l'ennemi.

Le feu dura jusqu'au soir, sans un seul moment d'intervalle ; il fut terrible ; les coups de fusil étaient répétés par les échos que les bois rendent toujours plusieurs fois ; quelquefois nos soldats se battirent individuellement à la baïonnette, mais nous ne pûmes, pendant toute la journée, gagner un pouce de terrain sur les ennemis, ni eux sur nous.

Toute notre infanterie fut employée, et déjà, vers les trois heures après midi, il ne nous resta plus un seul bataillon de réserve.

Les ennemis y employèrent aussi tout ce qui pouvait encore, chez eux, porter les armes. Le maréchal Oudinot ayant été blessé, le maréchal Ney, avec ce qui restait de son corps d'armée, et le prince Poniatowski, avec les débris du sien, vinrent le remplacer.

1. Je le traversai quatre fois pendant le combat, et chaque fois plusieurs boulets sillonnèrent la chaussée en avant et en arrière de moi : la bravoure, l'intrépidité des artilleurs des deux partis étaient, en vérité, ce que j'ai vu de plus admirable.

Ces deux corps n'avaient plus que 3,000 ou 4,000 hommes en état de se battre : à notre gauche, au milieu des bois, à peu près à une verste du chemin, il y avait deux petites plaines d'une centaine de toises en carré ; là était, au commencement du combat, une partie de la 18e division d'infanterie, commandée par le prince Scherbatow, en colonnes serrées et placées en réserve.

Le général français Doumerc [1] vint faire sur cette division, avec ses deux régiments de cuirassiers, une charge assurément bien inattendue dans le terrain où l'on se trouvait et qui eut pour nous de funestes résultats [1]. Il déboucha entre les arbres et les broussailles, réunit ses cuirassiers à l'entrée des deux petites plaines, les forma avec la rapidité de l'éclair et enfonça les colonnes ; il sabra plus de 600 hommes, et fit autant de prisonniers qu'il emmena, quoique le régiment de Saint-Pétersbourg dragons, qui vint au secours de l'infanterie, lui causât quelques pertes. Cette charge désespérée fit un grand honneur au général Doumerc et à ses cuirassiers ; c'est un bien beau fait d'armes, et en général toute l'affaire fut glorieuse pour les Français, qui étaient en nombre très inférieur à nous *.

A notre droite, la brigade du général Gangeblow, commandée par le général Rudzéwitsch [2], et composée de deux régiments de chasseurs venus de Crimée et du Kouban (le 12e et le 22e), fut placée près de la rivière ; ces chasseurs firent des prodiges de valeur ; ils furent presque détruits ; de 4,000 hommes, ils furent réduits à 700,

1. La 18e division était une des meilleures de l'armée; ses généraux étaient excellents, mais elle fut surprise par une attaque furieuse que personne ne pouvait prévoir.

2. Le général Gangeblow était à la réserve, il aimait beaucoup cette place.

* Voir note 22.

et il resta peu d'officiers qui ne furent pas blessés, le 22e perdit tous ses officiers d'état-major; ces deux régiments, accoutumés à combattre individuellement sur la ligne du Kouban et contre le Circassien, avaient d'excellents tirailleurs ; ce fut, dans cette journée, ceux qui causèrent le plus de perte aux ennemis.

Le général Rudzéwitsch s'y fit connaître, et y jeta les fondements d'une réputation qu'il augmenta rapldement dans la campagne suivante, où ses services importants furent beaucoup, mais justement récompensés.

La nuit trouva encore les combattants dans les mêmes positions que le matin, mais les ennemis en profitèrent pour se retirer, et le lendemain, 17/29 novembre, au point du jour, nous vîmes que nous n'avions plus contre nous que des malheureux blessés abandonnés, et qui jonchaient le chemin et les bois, où beaucoup expirèrent [1] : nous nous avançâmes sur Brilova.

Le combat avait été très sanglant, nous y perdîmes 7,000 de nos meilleurs soldats ; la perte des ennemis fut aussi considérable ; le général polonais Zayonchek eut une cuisse emportée, tous nos généraux se distinguèrent par leur bravoure personnelle, car le terrain ne permettait pas de faire des dispositions.

L'amiral prouva, au moins dans cette occasion, qu'il avait beaucoup de confiance dans leur valeur et leurs talents, car il ne se donna pas la peine de venir leur donner des ordres ou des conseils; il resta très philosophique-

1. Je vis près du chemin un officier français, couché au pied d'un arbre; il avait la cuisse emportée et se mourait; une jeune femme échevelée et fondant en larmes le serrait dans ses bras en répétant sans cesse : « Mon cher Adolphe! » Près d'elle, un enfant de trois ans était déjà mort, et un autre plus grand expirait. Le comte Manteufeld envoya chercher sa calèche pour les enlever et les faire soigner : elle ne put arriver qu'au bout d'une heure, et ces quatre infortunés n'existaient plus.

ment dans une maison du hameau situé en arrière des bois, et je l'y trouvai le soir prenant tranquillement du thé.

Marche de Tchitchagoff à la poursuite de Napoléon. — Nous restâmes le 17/29 et une partie du 18/30 novembre près de Brilova pour rassembler nos gens un peu dispersés, faire venir les équipages des régiments, recevoir le pain de quatre jours, et remplacer les munitions épuisées dans le combat du 16/28.

Cependant, dès le matin du 18/30, l'avant-garde, commandée par le général Tschaplitz, s'approcha des ponts de Zembin encore encombrés par les bagages français [1],

1. Les bagages sont les fléaux des armées, et les Romains les appelaient avec beaucoup de raison les *impedimenta* (empêchements).

Pendant les guerres de la Révolution, les armées françaises n'en avaient point; les généraux, les officiers, sortis du front, n'avaient pas plus de besoins que leurs soldats; sous Napoléon, le luxe et les abus de l'ancienne cour reparurent dans les camps qui étaient sa cour, et ses armées furent encombrées de voitures des anciens et nouveaux seigneurs qui peuplaient son antichambre à la guerre comme aux Tuileries.

Les armées autrichiennes, et encore plus les prussiennes, ont aussi un train immense à leur suite, ce qui, chez eux, entraîne surtout une multitude d'embarras et d'abus, ce sont des femmes, blanchisseuses et vendeuses d'eau-de-vie, espèce de monstres qui n'ont même pas la figure de leur sexe et dont chaque compagnie doit en traîner au moins six ou huit avec elles; les malheureux maris, ou les plus malheureux amants de ces dames, leur tiennent ordinairement compagnie dans leurs chariots (car chacune a sa voiture), et un quart de l'armée se trouve au Wagenbourg.

En Russie. les soldats blanchissent eux-mêmes leur linge et font leur pain, et depuis le règne d'Alexandre, les armées russes sont absolument dégagées de l'horrible fardeau des bagages; on ne permet à un commandant en chef que quatre voitures; au général en chef, trois; à un lieutenant général, deux; à un général major, deux (s'il commande une brigade); à un chef de régiment, une. Aucun autre officier ne peut en avoir : ceux de cavalerie ont un portemanteau, et ceux d'infanterie, un havresac comme les soldats; les officiers mêmes des gardes, qui sont composés des plus grands seigneurs ou des plus riches particuliers de la Russie, n'ont sur cela aucun privilège. 50,000 Russes ont moins d'équipages que 15,000 Autrichiens et 10,000 Prussiens *.

* Voir note 23.

mais défendus par du canon, de l'infanterie et des voltigeurs ; ils se replièrent dans la nuit, et le 19 novembre/1er décembre, nous parvînmes non sans peine à Zembin.

Énorme faute du général Tschaplitz. — Nous pûmes alors juger de l'étendue de la faute qu'avait commise le général Tschaplitz en ne détruisant pas ces ponts le 13/25 ; il y en avait (comme je l'ai dit), trois de plus de deux cents toises de long chacun, très étroits, et séparés par des intervalles de cent toises à peu près ; à droite et à gauche, il y avait des marais impraticables.

Tschaplitz était un général brave, actif et intelligent, mais, dans cette occasion, toutes ses qualités semblèrent paralysées ; il n'avait point reçu de Tchitchagoff l'ordre de détruire ces ponts, cela est vrai, mais cette excuse ne peut servir à le justifier ; il connaissait l'incapacité de son chef, et devait faire de lui-même ce que ses propres connaissances lui commandaient impérieusement.

Les ennemis ne manquèrent pas d'effectuer ce que Tschaplitz aurait dû faire ; ils détruisirent les ponts et les digues, gâtèrent les chemins et nous perdîmes, pour les racommoder, trente-six heures qui leur donnèrent beaucoup d'avance.

Autres fautes commises de notre côté. — J'ai tracé l'histoire exacte et impartiale de ce fameux passage de la Bérézina, j'atteste la vérité et l'exactitude du récit que je viens d'en faire, j'en ai été acteur et témoin, j'étais le second dans notre armée ; mon grade et ma position me permettaient d'être instruit de tous les faits, et aucune circonstance n'a pu m'échapper.

Cette Bérézina devait être le tombeau de Napoléon et de toute son armée, sans les fautes inconcevables qui furent commises de notre côté.

On a vu que Wittgenstein a perdu du temps, et ce retard fut très fâcheux; on a vu aussi qu'il a pris une fausse direction en marchant sur Borisov, où il eût pu arriver directement, soit par Lépel et Dockchilsow le 9/21 ou le 10/22, en même temps que Tchitchagoff.

J'ai parlé des lenteurs que Kutusof, Miloradowitch et Platof mirent dans la poursuite de l'armée française.

Ce furent des fautes, sans doute, et des fautes d'une grande conséquence; mais Napoléon ne leur a pas dû son salut; son véritable sauveur a été Tchitchagoff, qui suffisait seul pour le détruire.

L'empereur s'est cruellement trompé, ou plutôt l'a été, lorsqu'il a confié une armée de terre à un amiral, et remis, dans des circonstances si critiques, les destins de son empire à un homme dont l'orgueil et l'entêtement égalaient l'incapacité; à un plat adorateur de ses adversaires, à un ennemi de sa patrie, qui méritait déjà, et a mérité ensuite un plus haut degré de haine et le mépris de ses subordonnés et de ses compatriotes.

Peut-être nos fautes, qui sauvèrent Napoléon, eurent-elles un plus heureux résultat que celui que nous aurions obtenu, s'il eût péri à la Bérézina? Dans ce dernier cas, il est à présumer que son fils lui eût succédé et recommencé peut-être dix ans après sa carrière de prodiges et de dévastation.

La France fût restée l'ennemie et la terreur de l'Europe et les Bourbons ne fussent pas venus lui donner des gages de l'ordre et de la tranquillité qu'on doit à la légitimité. Il est vrai qu'il a péri 400,000 ou 500,000 hommes de plus, mais la Providence, qui ne s'amuse pas aux détails, a donné, par la chute de l'usurpateur et de sa famille, un grand exemple au monde; exemple dont il avait besoin.

Avant de suivre Napoléon dans sa retraite, jusqu'à

Vilna, je dois rendre un compte succinct des opérations intéressantes du général Sacken.

Opérations du corps de Sacken. — On a vu que ce général avait été laissé sur le Bug, pour arrêter, autant qu'il lui serait possible, le prince Schwarzenberg qui, sans cela, aurait pu suivre l'amiral, le presser entre lui et Napoléon, ou au moins entraver tous ses mouvements.

Le choix que fit l'amiral pour cette opération difficile est peut-être la seule bonne détermination qu'il ait prise pendant toute la campagne.

Mais la tâche qui était confiée à Sacken offrait de grandes difficultés et même, j'ose le dire, peu de chances de succès ; il n'avait pas plus de 25,000 hommes, et Schwarzenberg, renforcé par des recrues autrichiennes et saxonnes et par des Polonais, avait alors près de 45,000 hommes sous les armes ; ses troupes étaient fort bonnes et ses généraux subalternes très expérimentés.

Si le général autrichien eût voulu aborder franchement et vigoureusement son ennemi, il ne lui aurait laissé que deux partis à prendre : 1° celui de refuser constamment le combat, en se retirant toujours, mais alors il nous eût rejoints avant le passage de la Bérézina et Schwarzenberg aussi ; et 2° de risquer avec des forces très disproportionnées une bataille générale dont la perte eût entraîné encore plus sûrement la nôtre.

Il fallait donc manœuvrer, tâcher de tromper son adversaire, profiter de toutes les chances que le terrain pouvait offrir et surtout gagner du temps, car c'était le principal but que devait se proposer Sacken, et il l'atteignit parfaitement.

Indécisions et fautes de Schwarzenberg. — Schwarzenberg, de son côté, manœuvra avec un peu de nonchalance et d'incertitude ; on l'a accusé d'avoir prévu les malheurs

de l'armée française, ou au moins d'en avoir calculé les suites, dès qu'il les eut appris ; je n'ose l'affirmer, mais il est certain qu'avec 45,000 hommes il ne montra pas, contre Sacken qui ne pouvait lui en opposer à peu près que la moitié, la même activité et la même adresse qu'il avait déployées contre nous lorsqu'il n'avait que 35,000 ou 40,000 hommes contre 60,000.

Un court récit des opérations des deux corps prouvera ce que je viens d'avancer.

Schwarzenberg avait d'abord ignoré l'ordre que Tchitchagoff avait reçu et ne put, pendant quelques jours, s'expliquer ses mouvements. Mais il sut bientôt l'objet de la marche de l'amiral, et la présence du commandant en chef de l'armée au corps qui s'éloignait de lui dut lui faire présumer que ce corps était le plus considérable et chargé d'une des opérations principales d'un nouveau plan de campagne projeté ; donc le corps qui était contre lui devait être faible ; il fallait l'attaquer, et c'est ce qu'il fit d'abord ou du moins eut l'air de vouloir faire.

Il s'avance sur Sacken. — Lorsque Tchitchagoff commença son mouvement, Schwarzenberg se trouvait entre Miedzyrzyc et Biala, à quarante verstes de Brest, dans le duché de Varsovie ; ayant appris que Tchitchagoff s'éloignait, il se rapprocha de Drogitschin et fit de nouveau jeter des ponts sur le Bug.

De Drogitschin, il pouvait se porter droit sur Slonim en quelques marches ; il nous eût trouvés encore fort près et ce fut la crainte de ce mouvement qui obligea l'amiral de renforcer Sacken par la division d'Essen.

Sacken resta à Terespol, à une demi-verste de Brest, sur la rive gauche du Bug, concentra ses troupes dans les environs (il n'avait alors que 15,000 à 16,000 hommes), poussa des partis de tous les côtés et surtout vers Biala, et

pour en imposer aux ennemis et cacher le mouvement de l'amiral, il fit marcher Boulatow, avec deux divisions, à Zalesie, à vingt verstes de Brest, sur le grand chemin de Varsovie.

Lorsqu'il sut que Schwarzenberg passait le Bug sur deux ponts à Drogitschin et à Siématitsché, il lui fut prouvé qu'il ne voulait pas se porter sur la Volhynie, mais qu'il avait l'intention de marcher, par Grodno, sur Vilna [1], ou par Slonim sur Nesvij ; il rassembla son corps d'armée et s'avança sur les traces de l'ennemi [2] pour exécuter le projet très sensé qu'il avait formé de s'attacher à ses arrière-gardes, de le harceler sans cesse, de lui faire perdre du temps, d'escarmoucher sans se compromettre et sans engager de combat général et, s'il y était forcé, de

1. On croyait alors que le général Steinheil, avec une partie du corps de Wittgenstein, se portait sur Vilna ; c'était un faux bruit.

Steinheil, au commencement de la campagne, commandait, en Finlande, un corps qui était destiné à s'opposer aux Suédois et à couvrir Pétersbourg, mais après l'entrevue que l'empereur Alexandre avait eue à Abo avec Bernadotte, prince royal de Suède, après la conclusion d'une alliance avec la Suède, ou du moins l'assurance de la neutralité, Steinheil devint disponible ; il marcha d'abord sur la Livonie, où on le crut nécessaire pour secourir le général Essen, dans le cas où Macdonald ferait le siège de Riga ; mais lorsque l'on eut la certitude que ce siège n'aurait pas lieu, Steinheil alla rejoindre Wittgenstein, qui, sans lui, n'eût pas été assez en force pour obtenir tous les succès qu'il eut contre Oudinot et Gouvion.

Plus tard, dans l'histoire des campagnes de 1813-1814, je parlerai en détail de cette détermination de la Suède, qui parut alors d'autant plus extraordinaire que Bernadotte était appelé à la couronne, du consentement de Napoléon ; je crois qu'il eût été facile à l'empereur des Français de se conserver l'alliance de la Suède, s'il eût paru la désirer et s'il eût eu pour elle les ménagements qu'elle méritait et que la politique lui devait conseiller, mais le despote ne ménageait plus personne ; il brava la Suède, il ruina la Poméranie, la frappa de contributions et de réquisitions et s'aliéna le gouvernement suédois.

2. La conduite de Sacken est digne d'éloges, non seulement pour l'intelligence et l'activité de ses manœuvres, mais plus encore peut-être pour n'avoir pas cédé à l'attrait et à la gloriole (qui eussent pu séduire beaucoup d'autres généraux) de marcher sur Varsovie et d'occuper cette ville alors sans défense.

se résoudre à essuyer un échec, qui même remplirait le but qu'il devait ne jamais perdre de vue, en débarrassant Tchitchagoff de l'incommode Schwarzenberg.

Premiers mouvements de Sacken. — Le 19/31 octobre, Sacken s'avança sur la Lesna, y fit construire un pont de bateaux et la passa; il laissa une garnison à Brest et fit continuer les courses de ses partisans dans le duché de Varsovie.

Le 23 octobre/4 novembre, il bivouaqua entre Bouïsoko-Litovsk et Voltschin, à trente verstes de Brest, le long de la rive droite du Bug; le lendemain, il apprit que l'ennemi se dirigeait sur Bielsk et Orla, vers la Narew; ensuite il sut qu'il avait passé cette rivière et était déjà à Roudnia; sa marche était assez rapide; Sacken le suivit de près et ramassa chaque jour des traîneurs et des bagages; près de Narew il y eut un petit engagement, et un autre à Roudnia, où Sacken fit 300 prisonniers.

C'était le général français Reynier qui, avec le corps saxon, faisait l'arrière-garde de Schwarzenberg, pendant que son chef marchait sur les traces de Tchitchagoff.

Le 30 octobre/11 novembre, le général Boulatow occupa de vive force la petite ville de Plonsk, où les ennemis avaient laissé du monde, comme un point très important, et qu'ils voulaient conserver au moins pendant quelque temps; Boulatow y fit encore 300 prisonniers.

Le 31 octobre/12 novembre, Sacken fit reconnaître Svislotsch pour savoir si les ennemis ne se portaient pas sur Grodno; il acquit la certitude qu'ils marchaient sur Slonim; c'était ce qu'il devait le plus redouter; mais l'amiral était déjà alors à Nesvij, à cinq marches au moins en avant sur la route de Minsk.

Combat de Porozov. — Le 1er/13 novembre, il y eut un engagement au pont de Porozov, et ensuite, près de la

ville, un combat très vif qui coûta près de 1,000 hommes aux ennemis et où notre perte fut aussi assez forte.

C'était la division du lieutenant général Essen qui soutint ce combat: Boulatow s'égara et ne put arriver à temps pour le soutenir, et l'on fut obligé de remettre au lendemain une attaque générale projetée contre les Saxons et qui n'eut pas lieu, les ennemis s'étant retirés dans la nuit.

Schwarzenberg fait une grande faute en revenant sur ses pas. — Cependant, Sacken apprit que Schwarzenberg revenait de Slonim sur lui, mouvement très inattendu et même inconcevable, dans les circonstances où il se trouvait; il renonçait donc à suivre l'amiral, alors pourquoi avait-il perdu, à marcher sur ses traces, quinze jours qu'il eût pu mieux employer ailleurs? Craignait-il pour Varsovie? Alors, pourquoi l'avait-il découverte? Appréhendait-il que Reynier, avec ses secours, ne fût écrasé par Sacken et voulait-il revenir le sauver? Mais il pouvait lui ordonner d'éviter tout engagement.

On était alors au 1er/13 novembre, Napoléon avait quitté Moscou depuis plus de trois semaines, et Schwarzenberg ne l'ignorait pas : ses forces étaient encore augmentées par la division Durutte, de 8,000 hommes; il en avait plus de 50,000 sous ses ordres; 30,000 Autrichiens, 9,000 Saxons, 4,000 Polonais et les 8,000 de Durutte.

La faute que commit Schwarzenberg, en cessant de suivre Tchitchagoff, était si palpable, qu'il a été soupçonné, comme je l'ai déjà dit, de favoriser tacitement les opérations des Russes et de ne point chercher à empêcher la chute déjà prévue de Napoléon; mais on n'a point de preuves de cette assertion. Sacken, lors de la contremarche imprévue de Schwarzenberg, était à Izabélin, à sept verstes de Volkovisk, où se trouvait le général Rey-

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Sacken prend des cantonnements. — Cependant Sacken, établi dans de bons cantonnements, remettait ses troupes des terribles fatigues qu'elles avaient éprouvées. Son quartier général était à Dolsk, superbe château appartenant au comte Moczynsky et situé près de Kowel; il y resta près de quinze jours, et le 3/15 décembre, il reçut l'ordre de Kutusof de se réunir par Pinsk et Slonim à un détachement de son armée.

Il marcha rapidement par Krouimno, Lïoubachévo, Yanova, Mokra et Bezdej; il envoya Boulatov, par Malets, Proujanouï et Chérechev, sur le Bug, et le comte Jean Liven par Kobrin et Brest, où un de ses détachements arriva le 16/28 décembre.

Schwarzenberg se retire. — Les Autrichiens se retiraient de tous côtés; le froid les faisait beaucoup souffrir; on leur fit 1,500 prisonniers entre la Lesna et le Bug; ils laissaient partout des traîneurs, des malades, des morts, pour la plupart gelés; leur perte, dans cette retraite, fut de 4,000 à 5,000 hommes.

Prise de Varsovie. — Sacken se réunit de nouveau au corps d'Essen, commandé alors par Dmitri Volkonsky, et bientôt après arriva Miloradowitch, avec l'avant-garde de l'armée de Kutusof (28 décembre 1812/8 janvier 1813); il occupa Varsovie que Swarzenberg avait dejà proposé de remettre à Sacken. Les Autrichiens retournèrent dans leurs pays héréditaires et Sacken resta près de Varsovie.

L'amiral envoie à Pétersbourg le général Sabanief. — On a vu plus haut que l'armée de Tchitchagoff était parvenue le 19 novembre/1er décembre à Zembin. Ce fut de cette ville que Tchitchagoff envoya à Pétersbourg le général Sabanief, son chef d'état-major, qu'il chargea de rendre compte à l'empereur de ses opérations et de justifier sa conduite; le choix de ce général n'était pas, de

la part de l'amiral, un trait d'esprit ni de jugement. Sabanief, qui l'avait parfaitement apprécié, ne le servit pas auprès de son souverain; il devait lui dire la vérité et il la lui dit.

Tchitchagoff écrivit à l'empereur qu'il n'avait rien à se reprocher, mais que s'il avait fait des fautes, il n'y avait rien d'étonnant, car il ne pouvait être partout et n'avait pas sous lui un seul général en qui il pût avoir confiance.

L'empereur ne partagea pas cette opinion.

Le froid commence à se faire sentir. — Le froid commença à se faire sentir à Zembin; il était de sept à huit degrés; trois jours après, il fut de quinze à dix-huit; le 29 novembre/11 décembre, il était de vingt-huit degrés; ce fut ce froid excessif, très rare en Pologne et même à Pétersbourg et qui n'avait jamais commencé au mois de novembre, qui consomma la destruction de l'armée française, destruction qui, dans ses détails et dans son ensemble, n'a eu aucun autre exemple dans l'histoire des calamités humaines, et qui surpassa même les désastres de l'armée de Cambyse en Égypte.

Il était tombé peu de neige, elle était en partie fondue; il avait plu le 17/29, et la gelée arrivant tout à coup, le chemin était couvert d'un verglas qui ne permettait qu'avec beaucoup de peine aux chevaux de se soutenir, la plupart avaient perdu leurs fers, qu'on ne pouvait remplacer; les généraux, les officiers, les soldats même de la cavalerie et de l'artillerie marchaient à pied, tenant leurs chevaux par la bride, et étaient arrêtés à chaque instant par leurs glissades; il n'y avait que ces inconcevables cosaques qui restaient toujours à cheval, sur des chevaux qui n'étaient pas ferrés, et qui voltigeaient dans les champs, autour des chemins et sur les flancs de l'ennemi.

Détresse et horrible désastre de l'armée française. —

Entre Zembin et Pléchtchénitsouï, où nous arrivâmes le 20 novembre/2 décembre, et Iliïa [1], où nous parvînmes le 21/3, à minuit, après une marche énorme et excédante de fatigue, nous trouvâmes déjà beaucoup d'équipages brisés, abandonnés, des canons, des caissons et quelques malheureux soldats exténués et à moitié gelés; mais ce n'était encore rien en comparaison du spectacle affreux qui frappa nos regards dans les marches suivantes.

Pendant ces trois jours, nos soldats, encore exaspérés de l'incendie de Moscou, qu'ils attribuaient aux Français, sachant que, dans sa fuite, Napoléon avait fait fusiller les prisonniers russes qu'il ne pouvait emmener (fait attesté par les Français mêmes), assommaient à coups de crosse les malheureux qui tombaient dans leurs mains, en les appelant incendiaires de Moscou; les officiers s'opposaient autant que possible à cette atroce vengeance, qui cependant, dans le fait, rendait service à ces infortunés en abrégeant leurs souffrances.

Bientôt la pitié vint remplacer dans le cœur de nos soldats ce désir de vengeance certainement cruel et injuste, mais peut-être excusable par les maux que leur patrie avait

1. A Iliïa, je me plaçai dans une auberge juive, qui, par extraordinaire, n'était pas pillée : nous y trouvâmes cinq cadavres qu'on jeta par la fenêtre; le général major comte Manteufeld était avec moi, il avait recueilli deux officiers saxons à demi gelés; nous fîmes allumer du feu et nous nous couchâmes sur la table; un de mes adjudants, nommé Rulh, était tombé malade la veille, d'une fièvre putride et inflammatoire; je le fis coucher dans le lit du juif, à la place d'un des morts jetés dans la rue et je le fis veiller par un malheureux chirurgien français qui avait perdu un bras et que j'avais ramassé dans le chemin : il s'endormit, et Rulh, dans un moment de délire causé par la fièvre, se leva de son lit et vint frapper sur la table où nous reposions; nous nous réveillâmes en sursaut. Qu'on se représente Rulh, avec les yeux hagards, l'air égaré, en chemise et ressemblant à un spectre; les deux Saxons à demi nus et se chauffant à un feu presque éteint et dont la lumière pâle éclairait toute cette scène et la rendait plus effrayante, et l'on verra que c'était un tableau digne d'un des romans de Mme de Radcliff.

soufferts et par le souvenir d'une invasion qui rappelait celles des temps les plus barbares; ils regardèrent bientôt en silence et avec indifférence les victimes que le sort leur offrait, et ensuite partagèrent avec elles le pain qu'ils recevaient, humanité inutile, cruelle même, puisqu'elle ne servait qu'à prolonger l'agonie délirante de ces infortunés.

Entre Iliïa et Molodetschno, où nous arrivâmes le 22 novembre/4 décembre, le chemin traverse une immense forêt, il était tellement encombré de corps morts que les hussards de Pavlogrod, qui faisaient l'avant-garde et marchaient à pied, étaient obligés de soulever ces cadavres avec leurs piques et de les jeter de côté pour frayer le passage à la colonne ; là, et dans toutes les marches suivantes, il s'offrit à nos yeux un spectacle qui jamais, je crois, n'avait eu lieu et vraisemblablement ne se renouvellera plus.

L'armée russe marchait au milieu du chemin, en colonne serrée, et des deux côtés de ce chemin, marchaient aussi, où plutôt se traînaient, deux colonnes d'ennemis, sans armes, les uns et les autres foulaient aux pieds les morts dont la route était jonchée. Chaque minute, on voyait tomber des centaines de ces fuyards; celui qui avait atteint le terme de la force physique nécessaire pour lutter contre la mort s'arrêtait, tournait sur lui-même, tombait et expirait.

Au milieu d'un pareil désastre, dont l'humanité avait tant à souffrir, s'il eût été possible d'éprouver un moment de gaieté, le costume de quelques-unes de ces victimes de Napoléon eût pu l'inspirer. C'était une vraie mascarade : on voyait des grenadiers à longues moustaches coiffés avec des bonnets et couverts de pelisses de femmes ; d'autres enveloppés dans des habits de prêtres

russes, quelques-uns avec des habits brodés de chambellans, qu'ils avaient pillés dans les équipages ; la figure de Napoléon lui-même, à ce que des témoins m'ont affirmé, n'était pas la moins comique : lorsqu'il daignait faire la route à cheval (ce qui était rare, car ordinairement il était enfoncé dans une bonne voiture et couvert de pelisses), il montait un petit cheval isabelle, était enveloppé dans une énorme pelisse verte, à brandebourgs d'or, volée à Moscou, avait sur sa tête un gros bonnet fourré ; c'était, comme les autres, une vraie caricature.

Depuis la Bérézina, tous ces malheureux Français et étrangers en habits courts, en pantalon et en gilet de toile et sans manteau, n'ayant plus aucune espèce de provision, ne se nourrissaient que de la chair des chevaux morts qu'ils coupaient par tranches et rôtissaient avec des bâtons, mais que souvent ils mangeaient crue ; cette horrible nourriture leur occasionnait sur-le-champ la dysenterie et les affaiblissait au lieu de les soutenir : mais ils n'avaient pas le choix d'un autre repas.

On pourrait croire que nous étions soumis aux mêmes privations, mais au contraire, nous étions dans l'abondance ; nos équipages de régiments nous suivaient avec des biscuits, dont nous n'avons jamais manqué ; sur la route, il est vrai, les villages dévastés, et la plupart brûlés, n'offraient plus rien aux poursuivants comme aux fuyards, mais ceux situés à quelque distance et même à quelques pas du chemin étaient restés intacts ; les Français ne pouvaient se hasarder à y fourrager, sans être repoussés ou massacrés par nos cosaques qui les entouraient ; ces mêmes cosaques nous apportaient de ces villages toutes sortes de provisions, et dans les villes, les juifs déterraient pour nous toutes celles qu'ils avaient

cachées [1]. Nos soldats étaient bien habillés, bien chaussés, ils avaient de bons manteaux [2], et plus accoutumés à se garantir du froid que leurs ennemis, et à éviter le danger qu'il offre aux imprudents, on les voyait rarement dormir, même pendant la nuit, à moins que ce ne fût près d'un feu léger; rarement ils passaient la nuit dans les maisons, et lorsqu'ils y entraient pour un moment, ils s'éloignaient du poêle; nous autres, généraux et officiers, nous parvînmes à perdre l'habitude et même l'envie de dormir.

Les Français, au contraire, se précipitaient dans les auberges juives (Karschmas) qui existaient encore, ils y mettaient le feu par le peu de précaution qu'ils prenaient et l'auberge, en s'écroulant, les écrasait et les brûlait.

Dans les maisons, ils se jetaient tous auprès du poêle. J'ai vu des hommes qui s'étaient fourrés dans les fourneaux et y avaient été étouffés. J'ai vu, hélas! des choses plus affreuses encore.

Dans la forêt de Molodetschno, j'ai vu une femme [3] qui

1. Les juifs aimaient les Russes, ils nous furent fort utiles, mais ils ne s'oublièrent pas; beaucoup suivirent notre armée et achetèrent des cosaques l'immense butin qu'ils faisaient chaque jour et dont ils se débarrassaient pour se charger d'un nouveau. Les juifs payèrent les effets achetés avec des assignats faux de la banque russe que Napoléon qui, en ce genre, ne manquait à rien, avait fait fabriquer et répandre en Pologne : par cette adroite industrie, les juifs eurent tout et les cosaques rien.

2. Pendant toute la marche de la Bérézina à Vilna, je ne vis qu'un seul des nôtres mort gelé, c'était un hussard qui s'était enivré, mais les prisonniers russes faits à Stakow, dans la charge des cuirassiers, périrent tous; les Français les dépouillaient pour se vêtir et ne pouvaient les nourrir.

3. On ne peut s'imaginer la quantité de femmes que l'armée française traînait avec elle, et j'ai remarqué qu'elles supportaient mieux le froid que les hommes. Je demandai à plusieurs de ces malheureuses, qui marchaient avec nous, où elles allaient; elles me répondaient toutes : « A Vilna, Monsieur, prendre nos quartiers d'hiver; Napoléon nous l'a promis. » Je leur disais : « Mais vous n'êtes plus avec lui, vous êtes au milieu de vos ennemis, quels quartiers d'hiver pouvez-vous espérer ? » Elles me répondaient : « Monsieur, c'est égal, vous ne nous faites pas de mal, vous nous nourrissez et nous allons à Vilna prendre nos quartiers d'hiver. » On ne

venait d'accoucher et était expirée à côté de son enfant mort.

J'ai vu un homme mort, ayant les dents enfoncées dans la cuisse d'un cheval qui palpitait encore. J'ai vu un homme mort dans un cheval qu'il avait éventré et vidé pour s'y fourrer et s'y réchauffer.

J'en ai vu un arrachant avec ses dents les entrailles d'un cheval mort.

Je n'ai pas vu les malheureux Français se manger entre eux, mais j'ai vu des hommes morts à qui l'on avait coupé des lanières de chair aux cuisses pour s'en nourrir.

Nous avons trouvé des cadavres dans des caissons dont on avait jeté les munitions. Le général Baschilow recueillit, près d'Iliïa, un jeune officier affaibli par le besoin; il lui donna du pain, le couvrit de sa pelisse et le mit dans sa calèche; en arrivant à Iliïa, on le trouva mort.

On voyait encore sur les figures décomposées de tous ces cadavres l'expression de leur caractère et l'impression du moment où ils avaient expiré; l'un était mort en étendant les bras vers le ciel, qu'il avait sans doute imploré à son dernier soupir; l'autre, en joignant les mains et dans l'attitude d'un homme qui prie; un troisième, le

pouvait les détourner de cette idée et de cette espérance, que Napoléon avait inspirée à toute son armée. Indépendamment des femmes d'officiers, de soldats et des vivandières, etc., il y en avait une foule d'autres venues à l'armée, je crois, pour plus d'un métier; nous prîmes aussi des actrices d'une troupe de comédie française, qui avait joué à Moscou et était attachée au quartier général de Napoléon, et des chanteuses italiennes de la musique de Murat.

Une foule d'artistes et d'ouvriers français avaient aussi suivi l'armée et marchaient avec elle; on y voyait des corporations de serruriers, de maçons, de bijoutiers, de carrossiers, d'horlogers, etc. Napoléon voulait apparemment établir des colonies en Russie.

poing en avant, avec l'air du désespoir, de la menace ou d'une fureur dont sûrement Napoléon était l'objet; mais telle était encore la magie dont il avait su s'entourer, que personne, parmi ces exaspérés, ne menaça sa vie ni même ne pilla ses équipages.

Au milieu de ces affreux désastres, ce cruel et impassible despote ne pensait qu'à lui, ne s'occupait que de lui ; ce soldat de fortune, qui avait dû connaître les privations, lorsqu'elles ne lui étaient pas indispensables, se couvrait de pelisses (comme je l'ai dit plus haut) et dormait tranquillement dans sa voiture, qui roulait sur des cadavres ; il insultait aux malheurs de ses victimes ; et entouré de 100,000 infortunés expirant d'inanition, il soignait aussi bien son dîner que sa personne ; il faisait très bonne chère et ne manquait ni de vin de Champagne ni de vin de Bordeaux.

La division du général Loison est détruite par la gelée en deux nuits. — Le général Loison amena de Vilna 10,000 hommes bien vêtus, et qui n'avaient souffert aucune privation ; lorsqu'il rejoignit l'armée et commença à se retirer avec elle, il perdit, en deux nuits, 7,000 hommes gelés : c'était une division allemande. Avant d'arriver à Molodetschno, où l'on rejoint le grand chemin de Minsk à Vilna, on trouve, en sortant des bois, une petite rivière peu large et peu profonde, mais très rapide, et qui, malgré la rigueur du froid (18°), n'était pas encore entièrement gelée ; il était nuit lorsque notre avant-garde y parvint, et le peu d'ennemis qui étaient encore en état de porter les armes en défendaient la rive ; à cent pas de cette rivière, est une maison d'un gentilhomme polonais. Napoléon y avait pris son quartier et s'était entouré de sa garde.

Affaire près de Molodetschno. — Les cosaques vou-

lurent forcer le passage, mais ils ne purent y réussir et leur vieux lieutenant général Martinow y fut blessé ; on remit au lendemain la poursuite de l'ennemi et l'on bivouaqua dans la forêt, dont nous brûlâmes une partie pour nous chauffer.

Le lendemain, 22 novembre/4 décembre, à la pointe du jour, nous passâmes la rivière et nous entrâmes dans Molodetschno, que les ennemis avaient quitté à deux heures du matin.

Napoléon écrit et envoie de Molodetschno à Paris son fameux 29e bulletin *. — J'entrai un des premiers dans la ville, et le concierge du petit château, où Napoléon avait logé, me dit qu'il était arrivé la veille à quatre heures après midi, qu'il ne s'était point couché, avait écrit jusqu'à deux heures du matin et était parti à cheval ; il me fit entrer dans la chambre qu'il avait occupée et me montra les coupures du papier dont il avait fait l'enveloppe d'un énorme paquet qu'il avait expédié à Paris par un courrier ; c'était son fameux 29e bulletin [1].

Il quitte son armée et va à Paris. — Sacrilèges commis à Molodetschno. — J'entrai dans un couvent de piétistes, où l'on avait marqué mon quartier ; je trouvai les cellules pillées, et une douzaine de cadavres dans l'escalier et dans les couloirs. Le Père supérieur me dit que trois ma-

1. Ce bulletin fut le premier qui éclaira la France sur la véritable situation de l'armée française : tous les autres n'avaient été que le recueil des plus impudents mensonges, mais le 29e apprit la vérité; il fit une grande sensation à Paris; on y fut surtout indigné de voir, après le détail affreux des souffrances et des pertes de l'armée, le bulletin se terminer par une phrase aussi impolitique alors qu'insultante à l'humanité, que Séjan seul eût pu écrire de Tibère. Voici cette phrase : « Jamais la santé de l'empereur n'a été meilleure. » Elle devait effectivement être bonne : son insensibilité, son monstrueux égoïsme, le rendaient indifférent à tous les malheurs qui l'entouraient et à la mort affreuse de 500,000 de ses sujets.

* Voir note 24.

Français laissèrent leurs dernières voitures [1], à une petite montée très rapide, près de Pourany Panarvoyagova, qu'aucun de leurs chevaux ne put franchir ; il y avait un verglas qui ne permettait qu'à peine aux hommes de marcher et il faisait 28° de froid.

En tournant cette montagne, par la gauche, ce qui était facile, les Français eussent pu retarder de quelques jours la perte de tous ces équipages, et même en sauver quelques-uns.

On y pilla un trésor de plus de dix millions en or et en argent, et ce qu'il y eut de plus extraordinaire et de plus comique dans cette bagarre, c'est que le peu de soldats français qui pouvaient encore se tenir sur leurs jambes et conserver l'espoir de se sauver, se réunirent pour le moment aux cosaques pour piller la caisse et se charger de napoléons d'or et de pièces de cinq francs.

Affaire de Pourany. — A cette montagne, les restes de la garde française essayèrent de se défendre, et il y eut une petite affaire où périt le lieutenant-colonel Bibikow, neveu du général Kutusof, jeune homme très brave et qui annonçait des talents militaires.

Jusqu'à Smorgoni *, les gardes de Napoléon, toujours privilégiés et soignés par lui, souffrirent moins que les autres corps et conservèrent une espèce d'organisation ; mais lorsque leur empereur les eut quittés, ils partagèrent les privations et les désastres du reste de l'armée, et la quantité de bonnets d'ours que nous trouvâmes sur le

1. Entre autres celle de Napoléon ; on y trouva ses portefeuilles, ses habits, ses ordres, son sceptre et son manteau impérial, dont un cosaque, dit-on, s'affubla. Nous étions accoutumés à ces métamorphoses, dignes des saturnales de Rome. Je vis entrer un jour chez moi un cosaque en habit de sénateur français, couvert d'une large broderie.

* Voir note 22.

chemin nous apprit que ces gardes n'étaient pas immortels.

Napoléon s'était composé une garde de généraux et d'officiers. — Quelques jours auparavant, Napoléon, fort occupé de la conservation de sa personne sacrée, s'était entouré d'une troupe de généraux et d'officiers des régiments anéantis et en avait composé une garde d'honneur qui était commandée par Murat.

Après sa fuite, il ordonna à Murat de s'arrêter. — De Varsovie, Napoléon lui envoya l'ordre de s'arrêter au moins sur le Niémen, si ce ne pouvait être à Vilna, de s'y reformer et d'y prendre position ; ou il avait alors absolument perdu la tête, ou il voulait encore en imposer à l'Europe et la tromper peut-être, pour pouvoir s'échapper plus sûrement. Pouvait-il espérer que son armée, réduite à 8,000 combattants et à 20,000 ou 30,000 mourants, pourrait s'arrêter ou à Vilna, ou au Niémen, et y braver 100,000 braves soldats, pleins d'ardeur, qui ne manquaient de rien et étaient animés encore par le désir de venger leurs pertes et par la fureur qu'inspiraient les souvenirs de cette campagne ?

Même en rassemblant les corps de Schwarzenberg, de Macdonald, les divisions éparses en Allemagne, pouvait-il se flatter de nous opposer encore une résistance suffisante pour nous retenir dans nos frontières ?

Murat retourne à Naples et confie l'armée au prince Eugène. — Murat jugea plus sainement la position dans laquelle il se trouvait ; il partit de Kowno pour retourner à Naples et laissa au prince Eugène de Beauharnais les tristes débris de cette immense armée.

Nous sauvons à Vilna quelques Français à moitié gelés. — Nous restâmes quatre jours à Vilna ; j'y recueillis quelques-uns de mes malheureux compatriotes et je

fus assez heureux pour leur sauver la vie ; dans ce nombre se trouvèrent un M. de Durfort, un M. de Fontanges; je partageai avec les uns tout ce que j'avais et je fis pour les autres quelques emplettes à Vilna.

Ces messieurs m'en ont témoigné à Paris une reconnaissance bien vive, et les journaux en ont parlé avec un éloge bien au-dessus de ce que je méritais; pouvais-je faire autrement ?

D'autres généraux suivirent mon exemple et nous arrachâmes beaucoup de malheureux à une mort certaine [1] ; l'amiral Tchitchagoff recueillit et sauva le comte de Chabanne de la Palice.

Vilna était rempli de malades et de blessés, il y en avait plus de 20,000 [2].

Horrible état des hôpitaux de Vilna. — J'allai visiter les hôpitaux ; je les trouvai aussi dépourvus de tout, aussi dégoûtants, aussi infects que ceux de Minsk [3].

L'empereur Alexandre arrive à Vilna. — L'empereur Alexandre, qui arriva à Vilna le 10/22 décembre, confia le soin de ces hôpitaux et le déblaiement de la ville au comte de Saint-Priest, son adjudant général [4]; on essaya

1. On fit prisonniers à Vilna plus de trente généraux français et polonais.

2. Les juifs chassaient de leurs maisons tous ceux qui s'y réfugiaient et les rejetaient dans les rues, où ils expiraient bientôt.

3. Un de mes adjudants y remarqua deux soldats convalescents qui jouaient au piquet et avaient pris pour table de jeu le dos glacé d'un de leurs camarades, mort gelé; ils appelaient ce dos leur table de marbre : ce fait peut servir de pendant, pour l'immoralité, à celui du pillage de l'église de Molodetschno.

4. L'auteur de l'*Histoire de l'expédition de Russie*, témoin oculaire, dépeint ainsi les hôpitaux de Vilna : Hôpital de Saint-Basile, séjour horrible, quel aspect offrait alors votre enceinte silencieuse ! Des malheureux entassés les uns sur les autres dans des appartements glacés et infectés par les membres gangrenés et les ordures de ceux qui les occupaient; autour d'eux, plus de 6,000 cadavres amoncelés dans les cours ou sur les escaliers, où beaucoup de ces infortunés avaient rendu le dernier soupir.

d'abord de brûler les [illegible]
100 ensemble. mais [illegible]
pas ; on les enterra [illegible]

Kutusof était arri[illegible] — [illegible]
arriva à Vilna le [illegible]
avec des compliments [illegible]
veau à la poursuite de [illegible]

Tous les Polonais [illegible]
Kutusof des hommages [illegible]
sincères : leurs figures [illegible]
Kutusof offrit l'expr[illegible]
Polonais compren[illegible]

On avait ignoré [illegible]
çaise. — Les habitants [illegible]
Français que lors[illegible]
même temps que [illegible]
raître incroyable. [illegible]
dernier moment [illegible]
Vilna. avait. par [illegible]
entretenu la sécurité [illegible]
tous les diplomates [illegible]
être était-il trompé [illegible]
27 novembre [illegible] décembre [illegible]
étaient partis le 25 [illegible]. Lorsque [illegible] au
Niémen, il ne leur restait [illegible] dont
4,000 ou 5,000 encore en état de porter les armes.

1. On a vu, dans le courant de cet ouvrage, que je n'étais pas porté à m'extasier sur le compte de Tchitchagoff, mais la vérité me force à dire que c'est à lui seul qu'on doit la destruction complète de l'armée ennemie; après le passage de la Berezina, il la suivit sans perdre un instant; les autres chefs de corps n'en firent pas autant. Wittgenstein se porta à droite, par Rossiany et Tilsit, pour tâcher de couper Macdonald. après la défection de Yorck. et notre grande armée, marchant sur sa gauche, ne vit pas un ennemi depuis Bobr.

Je joins ici le tableau des forces immenses que Napoléon traîna en Russie et du peu qui en sortit.

Forces et pertes des armées françaises en Russie

DÉSIGNATION DES CORPS	NOMS DES GÉNÉRAUX	INFANTERIE	CAVALERIE
État-major	Berthier	3,000	1,000
1er corps	Davout	68,500	3,500
2e —	Oudinot	34,000	3,000
3e —	Ney	36,000	3,500
4e —	Prince Eugène	42,500	2,500
5e —	Prince Poniatowski	32,000	4,000
6e —	Gouvion-Saint-Cyr	23,000	2,000
7e —	Reynier	15,000	2,000
8e —	Vandamme	16,000	2,000
9e —	Victor	31,000	2,000
10e —	Macdonald et Yorck	30,000	2,500
Garde impériale	Bessières	41,000	6,000
Corps autrichien	Prince Schwarzenberg	27,000	7,000
1er corps de cavalerie	Nansouty	»	12,000
2e —	Montbrum	»	11,000
3e —	Grouchy	»	10,500
4e —	La Tour Maubourg	»	8,500
Division	Durutte	13,500	»
—	Loison	13,500	»
Recrues et convalescents qui ont rejoint pendant la campagne		65,000	15,000
Parc d'artillerie, du génie, etc.		21,000	»
	Totaux. . . .	512,000	83,000[1]
		595,000	

187,000 chevaux de cavalerie, d'artillerie et train des équipages des généraux, officiers, etc.

1,372 bouches à feu.

1. *Sic*. En réalité, 98,000; soit, au total général, 610,000.

Il resta, de tous les corps revenus de Moscou, de Courlande, de Lithuanie :

A peu près	30,000	hommes dont 25,000 hors d'état de servir.
Des Prussiens	12,000	—
Des Autrichiens	28,000	—
Des Saxons	10,000	—
	82,000	hommes [1].
Des Polonais	20,000	—

Ils prirent de nouveau dans le duché 12,000 recrues ou vieux soldats sortis des hôpitaux.

Donc, il y eut 513,000 hommes sacrifiés dans l'agression la plus injuste, dans l'expédition la plus folle et la plus mal conduite dont l'histoire des guerres fasse mention.

On a vu que ce ne fut pas seulement dans la retraite de Moscou que Napoléon perdit une aussi grande masse d'hommes; déjà avant d'y arriver, près d'un tiers de sa grande armée n'existait plus, ou était dans des hôpitaux dont peu de malades reparurent au front.

Avant la bataille de Borodino, il avait perdu 125,000 hommes.

Il avait passé le Niémen avec plus de 480,000 hommes, dont plus de 80,000 de cavalerie. (Je comprends dans ce nombre les corps de Schwarzenberg et de Reynier.)

Otez de ces 480,000 hommes les corps d'Oudinot, de Gouvion, de Victor, de Macdonald, la division de Dombrowski, l'armée de Schwarzenberg, les Prussiens, des détachements de cavalerie, qui formaient un total de près de 180,000 combattants : il lui restait près de 300,000 hom-

1. *Sic;* lire 80,000.

mes dans la grande armée; on a vu plus haut que, parvenu à Smolensk, il ne lui en restait plus que 190,000; après Smolensk, 155,000; à Borodino, 134,000 [1], et 103,000 en arrivant à Moscou; il y reçut des renforts et en partit avec 115,000 hommes combattants, dont encore 14,000 de cavalerie. A Smolensk, il ne lui restait plus que 42,000 hommes en état de se battre et il avait déjà perdu 350 canons.

A Borisov, lorsqu'il fut rejoint par Victor et par Oudinot, il ne put réunir avec eux que 43,000 fusils et 15,000 chevaux; à Vilna, il ne lui restait plus que 8,000 soldats en état de porter les armes; les 1er, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e et 9e corps, qui avaient compté dans leurs rangs 280,000 soldats, étaient réduits à 2,000 fusils.

Marche de Tchitchagoff au Niémen. — L'armée de Tchitchagoff quitta Vilna le 2/14 décembre; nous passâmes par Troki et nous vînmes cantonner près du Niémen, à Gezna, Prenn, etc.

Son armée est fort diminuée. — Le 16/28 décembre, lorsque nous arrivâmes dans nos cantonnements, nous n'étions pas non plus très nombreux; notre armée s'était fondue en chemin, non par les tués et les morts, car nous n'en avions que très peu après la Bérézina, mais par les traîneurs.

Dans cette bagarre, dont rien ne peut donner une idée, nos régiments marchant pêle-mêle, nos officiers étaient souvent séparés de leurs soldats et ne pouvaient veiller sur eux; il resta un grand nombre de traîneurs dans les villages; après quelques jours de repos, les uns vinrent nous rejoindre, d'autres furent incorporés dans de nouveaux bataillons qu'on forma à Vilna.

1. Les Russes, à Borodino, n'avaient que 105,000 hommes sous les armes, dont 10,000 à 15,000 miliciens, et 600 canons.

Nous fûmes également affaiblis par les détachements.

Le général Serge Lanskoï en commandait un assez fort et se porta, par notre gauche, en avant des colonnes françaises; il devait les harceler, détruire les ponts, gâter les chemins, mais il ne s'occupa que pendant peu de temps de ces expéditions; bientôt il quitta tout à fait l'armée et, sans ordre comme sans permission, il alla faire la guerre pour son propre compte, ou plutôt exercer mille brigandages en Pologne et même en Prusse; il y déshonora de jeunes personnes bien nées, il pilla des caisses, enleva des haras, massacra des voyageurs et commit toute espèce de crimes.

Il était pénible de voir déshonorer la valeur la plus brillante, le talent le plus distingué, beaucoup d'esprit, de grâces, et une tournure brillante, par l'immoralité la plus condamnable.

Nous avions perdu près de 10,000 hommes dans les combats de Borisov, de Stakow, etc.; nous en avions 4,000 à 5,000 employés dans les détachements; il devait nous rester de 20,000 à 25,000 hommes en arrivant au Niémen, et cependant, nous n'en comptions plus sous les armes que 10,000.

Pendant les trois jours que nous passâmes sur la rive droite de cette rivière, dans nos cantonnements, il nous revint 4,000 à 5,000 traîneurs.

Pour compléter le tableau trop fidèle des désastres inouïs essuyés par l'armée française dans sa retraite de Moscou, je joindrai à cette histoire de notre campagne de 1812 (sous la lettre A) quelques détails extraits d'un ouvrage intitulé : *Relation de la campagne de Moscou*, par René Bourgeois, chirurgien-major [1]. Ces détails sont

1. Ce document n'ayant rien de militaire et n'étant qu'anecdotique, nous ne croyons pas utile de le reproduire ici. (Éditeur.)

affreux, mais intéressants, et tous ceux qui ont été acteurs et témoins de cette horrible catastrophe, qui y ont survécu et que j'ai questionnés en France, m'ont assuré la véracité du récit de l'auteur de la brochure ci-dessus mentionnée.

Résultats de la campagne et changements prévus dans la politique. — Des 30,000 fuyards qui passèrent le Niémen, plus d'un tiers périt encore avant de parvenir à la Vistule; nos partisans les suivirent, leur coupèrent le chemin, en tuèrent quelques-uns, dispersèrent les autres, et le colonel Tchernitchef fut au moment de prendre le prince Eugène à Marienwerder.

Avant la fin de l'année, il ne restait plus, ni en Russie, ni dans la Pologne russe, ni même dans la Prusse proprement dite, un seul Français.

La campagne n'avait pas duré sept mois, et dans ce court espace de temps, les armées françaises et celles de leurs alliés avaient parcouru 4,000 à 5,000 verstes (1,250 lieues de France), avaient perdu 500,000 hommes, et l'ambition, la fortune, les talents de Napoléon, l'expérience de ses généraux, la bravoure de ses légions, avaient échoué contre le patriotisme, l'énergie, le dévouement et l'intrépidité d'une armée et d'un peuple qui s'était placé au premier rang des nations dans cette lutte gigantesque.

Les revers de Napoléon semblaient annoncer un grand changement dans la politique européenne, et éloigner de lui des alliés que la force seule avait pu enchaîner à son char, mais dont l'intérêt réel et immédiat se rattachait à sa chute.

Le lieutenant général Yorck, qui commandait le corps prussien réuni à celui de Macdonald, fut le premier qui osa donner l'exemple d'une défection qui n'était point encore autorisée par les ordres de son roi, alors prison-

nier à Berlin; il quitta Macdonald et se joignit à Wittgenstein, en exigeant cependant qu'il serait regardé comme neutre et qu'on lui permettrait de prendre ses quartiers d'hiver en Prusse.

Combat de Kalisch. — L'empereur, Kutusof, Tormasov, Wittgenstein, Wintzingerode (à qui l'on avait composé un corps) passèrent la Vistule et entrèrent dans le duché de Posen. Wintzingerode atteignit et battit, près de Kalisch, le corps saxon qui regagnait trop lentement ses frontières.

PIÈCES SUPPLÉMENTAIRES

N° 1.

Rapport sur l'affaire du 27 novembre, près de Borisov, au duc de Bellune, par le général Partouneaux.

J'ai rendu compte à Votre Excellence des événements survenus dans ma division après votre départ de Lochnitsa.

Son Altesse le prince d'Eckmühl y arriva avec son corps le 26, vers les deux heures de l'après-midi. Mes troupes furent remplacées par les siennes, et je me mis de suite en marche pour m'approcher de Borisov. Je n'arrivai qu'à la nuit à Nemonitza, où je trouvai Son Altesse le prince vice-roi avec son corps.

Je pris position en tête du village. Le prince continua sa route à deux heures du matin, et aussitôt que le 4e et le 1er corps, ainsi que la division de cavalerie, eurent filé, je remis ma division en mouvement pour former l'extrême arrière-garde de l'armée. J'arrivai dans cet ordre sur les hauteurs de Borisov, le 27, vers midi. Conformément aux intentions de Votre Excellence, je pris position avec deux brigades pour protéger l'immense colonne de traînards qui encombrait encore la route, et j'envoyai l'autre brigade à Borisov, tant pour y faire la police que pour observer l'ennemi du côté des retranchements qu'il occupait au delà de la Bérézina. En entrant dans Borisov, mon chef d'état-major apprit du général Delaitre,

qui s'y était arrêté avec deux régiments de cavalerie, que l'ennemi avait trouvé moyen de jeter quelque infanterie dans le village à travers des débris de pont, que le nombre s'augmentait à chaque instant, et qu'il importait de le chasser promptement pour l'empêcher d'intercepter tout à fait le passage. Comme il ne s'était encore montré sur nos derrières que quelques cosaques, et que le point principal était de tenir libre le passage de Borisov, je fis venir la brigade du général Billard, qui acheva de rejeter bientôt au delà du pont l'ennemi que le général Camus avait déjà repoussé et tenait en échec. Sur ces entrefaites, un colonel, officier d'état-major, était venu, de la part de Son Altesse le prince de Neuchâtel, m'ordonner de passer la nuit dans Borisov. Je préparai mes dispositions en conséquence de cet ordre, lorsque le canon et la fusillade se firent entendre en avant de moi du côté du pont établi sur la Bérezina, pour le passage de l'armée. Cette circonstance devenait très inquiétante. Je fis passer le général Blamont, qui était encore en arrière de Borisov avec sa brigade, en lui ordonnant de détruire le pont de la Skha, ce qui fut exécuté.

Je réunis alors ma division sur les hauteurs de Borisov au delà de cette ville, et j'y pris une position qui me mettait à même d'observer ce qui se passait sur mes derrières et en avant de moi. Cependant le feu continuant toujours avec vigueur du côté du pont qu'il s'agissait de passer, et la colonne des traînards refluant vers moi dans le plus grand désordre, m'annonça bientôt que le passage était coupé.

Il n'y avait plus à balancer, je fis de suite mes dispositions d'attaque, et je me portai en avant, non sans les plus grandes difficultés, étant sans cesse retardé par cette foule de non combattants qui, quoique armés en partie, ne voulaient jamais prendre part au combat, malgré les plus vives exhortations et les plus violents reproches.

Je rencontrai l'ennemi à deux verstes de Borisov; ma première brigade était en tête de colonne, je la soutenais avec la troisième, tandis que le général Blamont reçut l'ordre de

gagner les hauteurs pour nous flanquer, l'ennemi nous ayant débordés de tous côtés, et nous environnant d'une nuée de tirailleurs.

Je reçus alors un parlementaire de la part du comte de Wittgenstein, qui me sommait de me rendre devant des forces supérieures qui m'environnaient et auxquelles il m'était impossible, dit-il, de résister. Ma réponse fut celle d'un officier français. Je ne me rendrais pas, et vous allez être témoin des efforts que nous allons faire pour nous ouvrir un passage. J'ordonnai l'attaque à l'instant; elle fut vigoureuse, l'ennemi fut chassé de ses premières positions, mais la nuit, le nombre qui nous était opposé, et nos pertes déjà trop sensibles, arrêtèrent notre mouvement, et me forcèrent à changer mes dispositions. Nous avions à combattre en tête, en queue et sur nos flancs. Les colonnes furent coupées et séparées, et les efforts que je fis pour les réunir devinrent inutiles.

Je me trouvai moi-même à la tête la 3e brigade, je pris les hauteurs pour chercher à gagner les ponts de la Bérézina, mais au delà, je retombai dans les marais où, après avoir erré pendant plusieurs heures, je me trouvai cerné par les légions ennemies de cavalerie et d'infanterie, ce qui m'ôta tout espoir de pouvoir effectuer mon projet de passer cette rivière. Je n'avais plus que quatre cents braves autour de moi, restés de la brigade du général Billard, lorsque je me vis forcé de succomber au nombre et de cesser toute résistance.

Les deux autres brigades et la brigade de cavalerie éprouvèrent, de leur côté, le même sort, après avoir également opposé les plus grands efforts. La division a éprouvé de très grandes pertes dans cette circonstance. Le général Blamont a été blessé d'une balle au genou.

J'espère, Monseigneur, que ce malheureux événement ne diminuera en rien l'intérêt que vous prenez à ma division, et que Sa Majesté daignera ne le considérer que comme le résultat inévitable des chances de la guerre.

Ma division s'est trouvée pressée et environnée par trois corps, ceux des généraux Wittgenstein, Tchitchagoff et Platof.

N° 2.

Rapport du général Delaitre, commandant la brigade de cavalerie légère d'arrière-garde à l'affaire du 27 au 28 novembre 1812.

Le général Delaitre ayant reçu, le 27 novembre, à dix heures du matin, de M. le général Fournier, commandant la division de cavalerie du 9e corps, l'ordre de garder à Borisov deux régiments de cavalerie légère, pour former avec la division d'infanterie de M. le général Partouneaux l'arrière-garde de toute l'armée, fut, peu de temps après, prévenu d'une tentative que paraissaient vouloir faire sur la ville les troupes ennemies, qui occupaient la redoute située au delà du pont brûlé sur la route de Minsk.

Le général Delaitre s'y transporta et remarqua qu'effectivement des forces étaient réunies sur ce point, et que les soldats russes, s'approchant des maisons, pouvaient communiquer avec plusieurs de leurs prisonniers abandonnés dans cette partie de la ville. Mais ne voyant encore aucune disposition d'attaque, il se contenta de faire observer le pont et les bords de la rivière par un escadron, et de donner avis à M. le général Partouneaux de ce qui se passait.

M. le général Partouneaux, qui était encore à plus d'une lieue de Borisov, et dont la marche était retardée par une énorme colonne de traînards, y envoya la brigade de M. le général Camus. Cette brigade, à son arrivée, plaça un bataillon en colonne dans la rue adjacente au pont, qu'observait déjà l'escadron de cavalerie, et deux en bataille sur la place. Les deux autres bataillons furent employés à rétablir la police dans la ville, où régnait alors le plus grand désordre. Les traînards remplissaient les maisons. Des patrouilles nombreuses pouvaient à peine les en arracher et les forcer à continuer leur marche. L'ennemi put aisément, de sa position,

remarquer ce tumulte. Ses forces sur ce point s'étaient successivement augmentées, il crut le moment favorable pour commencer son attaque.

La position de la division d'arrière-garde devenait inquiétante; attaquée dans Borisov, ses communications avec l'armée pouvaient être interceptées par le corps de Wittgenstein qui manœuvrait sur la droite.

Elle prévit ce mouvement, mais elle dut croire que des mesures étaient prises pour la soutenir et appuyer sa retraite.

Il était à peu près quatre heures du soir, quand elle put aller prendre position sur le plateau en arrière de la ville, après avoir repoussé les attaques de l'ennemi. Déjà les coups de canon se faisaient entendre à peu de distance sur la route par laquelle l'armée s'était retirée, et quelques moments après, on apprit, par le rapport des patrouilles de cavalerie et par la foule des traînards qui refluaient vers la ville, que la route n'était plus libre et que l'ennemi l'occupait. Il fallait forcer le passage.

M. le général Partouneaux en prit sur-le-champ la résolution et la communiqua à MM. les généraux et officiers sous ses ordres. Ce sentiment étant unanime, les dispositions d'attaque furent faites aussitôt.

Par ces dispositions, les deux régiments de cavalerie légère furent destinés l'un à suivre le mouvement de la première brigade d'infanterie, et à déboucher vivement après elle en cas d'insuccès; l'autre à couvrir le flanc droit et les derrières des deux autres brigades contre les entreprises des cosaques et des troupes qui occupaient déjà Borisov.

Au premier signal, les bataillons, en colonne serrée, se portèrent au pas de charge sur la route; les dispositions du terrain, le nombre et la disposition des ennemis, l'arrivée d'un parlementaire qui survint en ce moment, rien ne suspendit la marche des soldats, dont le dévouement et la bravoure étaient dignes d'un meilleur succès. Malgré l'audace et l'opiniâtreté des attaques entreprises et renouvelées sur des points différents, elles ne purent obtenir de succès soutenus contre des

forces trop supérieures qui s'accroissaient en proportion des efforts des assaillants.

M. le général Partouneaux, à la tête de la brigade Billard, fut enveloppé et fait prisonnier avec trois ou quatre cents hommes qui restaient de cette brigade. Le général Blamont fut blessé d'un coup de feu au genou droit; le général Delaitre atteint au bras gauche d'une forte contusion de boulet. La perte en officiers et soldats tués, pris ou blessés, s'élevait déjà aux deux tiers de la force effective. Il fallut faire cesser ce combat inégal.

En conséquence, M. le général Camus, sous les ordres duquel se trouvait alors le reste de la division, jugea, d'accord avec les généraux Blamont et Delaitre, devoir reprendre la position qu'on occupait précédemment sur le plateau. L'infanterie s'y reporta, la cavalerie se plaça sur ses flancs, de manière à protéger les carrés que harcelaient de temps à autre les cosaques de Platof soutenus par de l'artillerie légère.

Vers onze heures du soir, un second parlementaire parut aux avant-postes. Il venait de la part du comte Wittgenstein annoncer que les débris de la division étaient complètement cernés par son corps, celui du comte Platof, et une partie de celui de l'amiral Tchitchagoff, et qu'une plus longue résistance entraînerait infailliblement la perte du petit nombre de braves qui restaient encore sous les drapeaux, qu'il était facile de s'en convaincre en envoyant à son quartier général un officier qui aurait la liberté de parler au général Partouneaux, déjà fait prisonnier, de voir la force et la position des différents corps qui entouraient la division, et venir de suite en rendre compte.

MM. les officiers généraux et supérieurs, convoqués par M. le général Camus pour prendre connaissance de cette proposition et donner leur avis, pensaient tous qu'on pouvait l'accepter sans inconvénient, puisque cette demande n'engageait à aucun résultat définitif, et qu'il importait de gagner du temps, autant pour connaître mieux les ressources et les moyens de défense qui restaient encore, que dans l'espérance

remarquer ce tumulte. Ses forces sur ce point s
cessivement augmentées, il crut le moment fav
commencer son attaque.

La position de la division d'arrière-garde deve
tante : attaquée dans Borisov, ses communicatio
mée pouvaient être interceptées par le corps de V
qui manœuvrait sur la droite.

Elle prévit ce mouvement, mais elle dut croire
sures étaient prises pour la soutenir et appuyer

Il était à peu près quatre heures du soir, qu
aller prendre position sur le plateau en arrière
après avoir repoussé les attaques de l'ennemi. Dé
de canon se faisaient entendre à peu de distance
par laquelle l'armée s'était retirée, ... quelqu
après, on apprit, par le rapport des ... s de
par la foule des traînards qui refl ... a
route n'était plus libre et que l'enne
cer le passage.

M. le général Partouneaux en pr
tion et la communiqua à MM. les g
ses ordres. Ce sentiment étant unani
taque furent faites aussitôt.

Par ces dispositions, les deux régime
furent destinés l'un à suivre le mouv
brigade d'infanterie, et à déboucher vive
d'insuccès ; l'autre à couvrir le flanc d
des deux autres brigades contre les entre
et des troupes qui occupaient déjà Borisov

Au premier signal, les bataillons, en colo
tèrent au pas de charge sur la route ; les di
rain, le nombre et la dispositio
parlementaire qui survint en c
marche des soldats, dont le dé
dignes d'un meilleur succès.
des attaques entreprises et reno
rents, elles ne purent obtenir de

d'un secours sur lequel on dut compter jusqu'au dernier moment. Ce délai pouvait d'ailleurs être nécessaire aux opérations de l'armée, et l'objet principal de la division fut toujours de les seconder. Déterminés par ces différents motifs, les officiers généraux désignèrent, pour se rendre au quartier général du comte Wittgenstein, le chef de bataillon Landevoisin. Ses instructions furent d'observer avec la plus scrupuleuse attention les forces et la position de l'ennemi, et de différer, s'il le pouvait, son retour jusqu'au lendemain matin.

Après le départ de cet officier, le général Delaitre, se flattant encore de la possibilité de se frayer un passage, envoya des détachements de cavalerie et des officiers intelligents reconnaître les points accessibles de la Bérézina.

La partie de cette rivière, depuis Borisov jusqu'à la position occupée par l'ennemi, couverte sur les bords d'une croûte épaisse de glace et dégelée dans le milieu, n'était guéable sur aucun point. Plusieurs cavaliers faillirent se noyer en essayant d'atteindre la rive opposée, que parcouraient continuellement de nombreux partis de cosaques.

Les tentatives sur la droite présentèrent encore moins de chances de succès : l'armée entière de Wittgenstein en couvrait tous les passages; il fallut attendre le jour dans cette longue et cruelle incertitude.

Le chef de bataillon envoyé pendant la nuit au quartier général de Wittgenstein revint à huit heures du matin. Il avait rempli sa mission avec exactitude et sagacité ; mais les résultats n'en étaient pas moins affligeants. Son rapport, parfaitement conforme à ce que le parlementaire avait dit la veille, ne laissait plus d'espoir. Déjà des forces considérables s'avançaient de tous côtés; l'impossibilité d'être secouru était évidente, et le déplorable état des soldats qui, après une nuit aussi froide, pouvaient à peine se servir de leurs armes, ne démontrait que trop l'inutilité d'une résistance qu'il n'était plus possible de prolonger davantage.

Le 28 novembre, à huit heures du matin, la division, ré-

duite au [illegible] forcée de [illegible] naient de [illegible] aussi au [illegible] morts [illegible]

Ce fut [illegible] particulière [illegible] fut [illegible] affaire.

L'obscurité [illegible] des troupes [illegible] rent ni [illegible] s'ouvrir un passage.

Elle dut [illegible] fanterie [illegible] partager son sort.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Monseigneur,

Du moment [illegible] ses positions près du [illegible] aux forces de W[illegible] n'eût pas fait précipitamment son mouvement [illegible] corps aurait pu arriver à temps à [illegible] M. le duc de Reggio se dirigeant [illegible] l'ennemi qu'on [illegible] Lepel. M. le duc de Reggio [illegible] par Baran sur Borisov pour [illegible] de marcher sur Minsk : le 9e corps aurait masqué ce mouvement, et l'ennemi eût été trompé au moins pendant deux ou trois jours. Le 9e corps se serait ensuite porté sur [illegible] par Baran et Jantschin.

sans que l'ennemi eût osé l'inquiéter dans cette marche, dans le doute où il eût été que les deux corps se seraient arrêtés assez longtemps dans la position intermédiaire de Krasnolouki pour donner le temps à la Grande Armée de faire son mouvement sur Borisov. Les projets de l'empereur auraient pu être remplis par là; au lieu de cela, le 2e corps a quitté Loukoml sans même attendre l'arrivée du 9e à Tscheréïa, il a marché en arrière sur Bobr. L'ennemi a eu une connaissance entière de ce mouvement. Depuis ce moment, j'ai dû manœuvrer seul pour contenir Wittgenstein; de Tscheréïa, je me serais porté à Kolopénitschi, si les routes n'essent été tout à coup rendues impraticables pour l'artillerie par un fort dégel; cette route traverse des bois marécageux. J'ai pris, pour remplir de mon mieux les desseins de l'empereur, la route qui mène à Chtchavrouï, en côtoyant le lac Dolghoé. Je ne me suis pas caché que Chtchavrouï n'offrait pas le même avantage que Kolopénitschi pour arrêter l'ennemi, celui-ci avait l'avantage d'une bonne route pour aller de Loukoml à Kolopénitschi; il était le maître de la plus courte et de la meilleure communication sur la Bérézina, chose qu'il n'a pas été en mon pouvoir d'empêcher, parce que, je le répète à Votre Altesse Sérénissime, le mouvement du 2e corps par Bobr a fait connaître de suite à Wittgenstein notre projet de marche sur Borisov et non plus de l'attaquer. J'ai eu l'honneur de faire connaître à Votre Altesse Sérénissime mon projet de marche sur Baran si les routes me le permettaient; j'ai senti l'avantage de cette nouvelle position pour contenir un moment l'ennemi, mais les mauvais chemins m'ont empêché de le faire, j'y aurais laissé l'artillerie du 9e corps. J'ai donc cru devoir me borner à côtoyer pour ainsi dire la grande route de Minsk et à empêcher Wittgenstein de rien entreprendre sur le flanc de l'armée et sur son arrière-garde; je croyais avoir rempli ce but, et je dois l'avouer à Votre Altesse Sérénissime, il m'est bien pénible de voir, par les lettres qu'elle m'a écrites, que je n'ai point entièrement agi dans les vues de l'empereur. Je pensais l'avoir fait.

Par la lettre de Votre Altesse, du 25, à cinq heures du matin, il m'est ordonné de me porter rapidement sur Borisov avec le 9e corps, pour concourir au passage de la Berezina et de laisser une arrière-garde pour maintenir les ennemis sur Ratoulitschi. Est-ce assez pour cette opération d'amener à l'empereur deux divisions qui n'offrent pas huit mille hommes? J'ai cru, par ma marche d'aujourd'hui, mettre à même Sa Majesté d'attirer à elle, à Borisov, tout le 9e corps.

Le chemin de Kostritsa est impraticable. J'ai pensé qu'il valait mieux venir à Lochnitsa et de là à Borisov. J'ai laissé le général Fournier à Nevosiolki, village situé à l'embranchement des routes de Baran et de Ratoulitschi. L'ennemi ne peut agir sur Natscha que par la rive gauche de la rivière de ce nom que j'ai passée à Selou et dont j'ai fait détruire le pont. L'arrière-garde de l'armée, qui est à Natscha aujourd'hui, n'a pas à craindre de fortes entreprises de la part de l'ennemi par la rive droite de la Natscha; en laissant le général Fournier à Novosioki, je l'empêchai de se porter par Ratoulitschi sur la grande route entre Natscha et Lochnitsa; ainsi j'ai cru que je couvrais entièrement l'arrière-garde et que l'empereur pouvait, s'il le voulait, se servir du 9e corps en entier sans compromettre l'arrière-garde de son armée.

Maintenant que j'ai exposé à Votre Altesse Sérénissime les motifs qui m'ont fait agir, je demande ses ordres pour savoir si c'est seulement avec deux divisions que je dois marcher sur Borisov. Je pense que M. le prince d'Eckmuhl, étant demain à Lochnitsa, n'aura plus rien à craindre des entreprises des ennemis, qui n'ont pas beaucoup d'infanterie. Leurs projets, j'en suis persuadé, en attaquant le général Fournier à Balary, étaient seulement de ralentir mon mouvement sur Borisov, et je n'ai pas dû perdre un temps que je croyais précieux à repousser l'ennemi dans un pays couvert et où une affaire de ce genre n'eût offert aucun résultat avantageux pour le service de l'empereur.

N° 4.

Maréchal Victor (Ordre).

Borisov, le 27 novembre, à 5 h. du matin.

Les 26ᵉ et 28ᵉ divisions d'infanterie se mettront sur-le-champ en marche pour se rendre à Studzianka, où elles recevront de nouveaux ordres. Elles y prendront position en les attendant, et MM. les généraux Daendels et Girard prendront les précautions nécessaires pour ne pas se laisser encombrer et pour se conserver libre le passage du pont.

La 12ᵉ division fera l'arrière-garde. M. le géneral Partouneaux contiendra les ennemis qui suivraient et, pour cet effet, il emploiera deux de ces bataillons, deux régiments du général Fournier et quatre pièces de canon; il établira un autre bataillon à Borisov pour y faire la police, faire filer sur le pont de Studzianka tout ce qui appartient à l'armée et faire quelques démonstrations offensives devant les ennemis. Lorsque tout aura filé et que M. le général Partouneaux aura passé le pont de la Skha près de Borisov, il le fera détruire et se retirera dans le meilleur ordre possible sur Studzianka. S'il trouve d'autres ponts sur son passage, il les fera également détruire après avoir passé.

M. le général Fournier laissera deux régiments de cavalerie commandés par M. le général Delaitre à M. le général Partouneaux et se réunira avec les deux autres aux 26ᵉ et 28ᵉ divisions à Studzianka.

M. le colonel Caron ne laissera que quatre pièces de canon et quelques caissons d'infanterie à la 12ᵉ division, il réunira l'excédent à sa réserve. Cette réserve marchera après la 28ᵉ division.

N° 5.

Le Maréchal Victor au maréchal Berthier.

Studzianka, 28 novembre 1812, minuit.

Hier matin, 27 du courant, d'après l'intention de l'Empereur, j'avais ordonné à M. le général de division Partouneaux de former l'arrière-garde de toute l'armée avec la 12e division, deux régiments de cavalerie de la division Fournier et quatre pièces d'artillerie. Il devait établir une de ses brigades à Borisov pour faire filer sur Studzianka tous les traîneurs et les équipages restés en arrière, et faire quelques démonstrations offensives devant l'ennemi. Cette brigade, avant de quitter Borisov, devait faire brûler le pont de la Skha, se retirer après s'être assurée que la ville était entièrement évacuée, et suivre le mouvement de la division sur Studzianka. Ayant reçu, hier au soir, de Votre Altesse Sérénissime l'ordre de faire occuper de nouveau Borisov par la 12e division, j'expédiai de nouveau un de mes officiers pour le lui porter. Cet officier revint quelques heures après me dire qu'il avait trouvé des postes russes au vieux Borisov, et qu'il n'avait pas pu pousser plus avant. Je renvoyai sur-le-champ le même officier avec cinquante chevaux pour chasser les cosaques que, d'après son rapport, je croyais établis au vieux Borisov, et le mettre à même de parvenir jusqu'au général Partouneaux. Cet officier rencontra tout près du vieux Borisov le chef de bataillon du 55e régiment, qui avait été laissé à Borisov pour mettre le feu au pont de la Skha, et qui, après avoir exécuté cet ordre, se retirait pour rejoindre sa division. Le chef de bataillon dit avoir quitté Borisov à la nuit tombante; qu'un quart d'heure après s'être mis en marche, il avait entendu sur sa droite un feu de mousqueterie très nourri, qui s'était bientôt éteint, et que, continuant sa route par le chemin qui longe la Bérézina, il était arrivé au vieux Borisov sans avoir eu connais-

sance de sa division; c'est là que, rencontrant l'officier que j'envoyai au général Partouneaux avec cinquante chevaux, il l'avait engagé à revenir à Studzianka, en lui assurant qu'il ne trouverait pas la 12e division sur la route de Borisov. Ce chef de bataillon, après avoir établi son bataillon au village situé à une lieue de Studzianka, sur la route de Borisov, est venu de sa personne à Studzianka, pour me rendre compte de ce qu'il avait fait, et me dire qu'il n'avait pas retrouvé sa division.

Immédiatement après son arrivée, j'ai envoyé un de mes officiers avec le premier ordre au général Partouneaux de réoccuper la position de Borisov, et une lettre, dans laquelle je lui disais qu'il ne devait exécuter cet ordre qu'autant qu'il aurait la conviction que des forces supérieures, venant de la direction de Lepel, ne le menaçaient pas de couper sa communication avec la grande armée, et qu'il devait encore, par précaution, dans le cas où il n'aurait pas cette crainte, laisser quelques bataillons au vieux Borisov, pour lui servir d'échelons avec nous. Ce second officier, sur l'intelligence et le zèle duquel je devais compter, n'a pu parvenir au général Partouneaux. Il est revenu en me disant que de nombreux partis de cosaques l'avaient empêché de passer. Quelques instants après son retour, trois officiers, envoyés par le général Camus, m'ont fait le rapport suivant : la 12e division, partie à cinq heures du soir, le 27, de Borisov, avait rencontré l'ennemi à une lieue de cette ville, à la nuit tombante, qu'un feu très vif de mousqueterie s'était engagé, que l'ennemi avait attaqué la division en tête et sur son flanc droit, qu'après une heure de combat, on s'était aperçu que le général Partouneaux ne paraissait plus, ainsi que le général Billiard, commandant la 2e brigade.

En les croyant tués ou pris, le général Blamont, commandant la 3e brigade, étant blessé, le général Camus avait pris le commandement de la division. Le général Partouneaux n'ayant pas donné connaissance à ses généraux de brigade des ordres qu'il avait reçus et de la direction que sa division devait suivre pour rejoindre l'armée, le général Ca-

mus s'était cru coupé, en disant que le pont sur lequel il devait passer pour venir à nous venait d'être brûlé par l'ennemi, que lui, général Camus, avait demandé trois officiers de bonne volonté pour passer la Bérézina à la nage, et venir chercher des ordres et des secours.

Votre Altesse Sérénissime observera que, dans ce moment, la 12e division occupait les plateaux à une grande lieue de Borisov, que traverse la route de droite qui mène au vieux Borisov. Dans cette position, le général Camus indiquait les feux qu'il voyait à sa gauche, comme les nôtres, et c'étaient ceux de l'ennemi, en face de Borisov ; les officiers ont tenté le passage de la Bérézina, n'ont osé l'exécuter, et guidés, comme malgré eux, par les traîneurs qui couvraient, même à cette heure (il était dix heures du soir), la route de Borisov à Studzianka, ils l'ont suivie, et sont arrivés près de moi au point du jour.

D'après leur rapport et ceux que les officiers que j'avais envoyés m'avaient précédemment faits, craignant que la 12e division ne fût compromise, je donnai l'ordre à M. le général Fournier de partir sur-le-champ avec un de ses régiments de cavalerie, et à M. le général Damas, avec la brigade de Berg pour se porter au secours de la 12e division, et nous rouvrir la communication avec cette division. Cet ordre s'exécutait, les généraux Damas et Fournier étaient en marche, lorsqu'ils ont été rencontrés par le corps de Wittgenstein, une fusillade très vive fut engagée ; le général Damas a bien et longtemps défendu le terrain, mais obligé de céder à des forces très supérieures, il s'est reployé après avoir fait éprouver une grande perte à l'ennemi ; depuis hier au soir, la division Girard était en position, et la division Daendels s'y était mise aujourd'hui au point du jour. En sortant de Studzianka pour aller à Borisov, est un vallon dans lequel coule un ruisseau qui se jette dans la Bérézina. Ce vallon se perd insensiblement par la gauche, et forme un plateau nu sur lequel il était à présumer que l'ennemi chercherait à manœuvrer avec sa cavalerie pour inquiéter notre gauche, surtout lorsqu'il se

serait aperçu que nous en avions très peu à lui offrir; la gauche de sa position vis-à-vis de Studzianka était appuyée à un bois qui se prolonge par une pente insensible jusqu'à la Bérézina, le centre était entrecoupé de petits bois derrière lesquels il masquait ses colonnes.

Notre position, a peu près à la même hauteur que la sienne, était entièrement découverte, et il pouvait apercevoir toutes nos forces. L'ennemi avait déjà établi ses batteries; ses colonnes, en obligeant le général Damas à leur céder le terrain, descendaient dans le vallon pour marcher à nous par le centre de sa position. Sentant alors l'importance de faire occuper le bois auquel l'ennemi appuyait sa gauche, j'ai donné l'ordre au général Daendels d'y envoyer deux bataillons de la brigade de Bade sous le commandement du général Lingg. Ces deux bataillons, en traversant rapidement le vallon et en se portant sur la lisière de ce bois, ont obligé les batteries ennemies à se retirer et à perdre la position avantageuse qu'elles avaient prise, et qu'elles n'ont pas osé reprendre pendant toute la durée de l'action.

Le reste de la brigade de Bade [1] était établi à la droite du plateau de Studzianka, près des premières maisons de ce village. Les 7e, 9e et 4e régiments polonais, formant la première brigade de la division Girard, occupaient le centre du plateau, et la gauche était gardée par la brigade saxonne. L'ennemi a couvert son front d'une grande quantité de tirailleurs, il a montré de l'audace. Ses colonnes ont traversé le ravin et ont marché à nous en repoussant devant elles la brigade de Berg, qui avait déjà perdu la plus grande partie de son monde.

Les 7e et 9e régiments polonais se sont portés aussitôt au-devant de l'ennemi; après une courte et vive fusillade, ils ont marché à la baïonnette, en même temps que les hussards de Bade et chevau-légers de Hesse ont chargé de flanc cette colonne qui a été culbutée et entièrement prise ou tuée. M. le

1. Le rapport de la brigade de Bade est capital; il est publié dans les Mémoires du margrave Guillaume de Bade, p. 209-213. (Éditeur.)

général Girard, qui a dirigé lui-même le mouvement de cette brigade avec audace et vigueur, a été blessé d'une balle dans le bas-ventre. On espère que sa blessure, quoique grave, ne sera pas dangereuse.

L'ennemi, quoique repoussé avec beaucoup de pertes, a tenté de nouvelles attaques qui, toutes, ont été infructueuses et lui ont coûté beaucoup de monde. La brigade saxonne et le 4e régiment de Polonais étaient formés en colonnes pour s'opposer à la nombreuse cavalerie qu'il déployait sur sa droite. La bonne contenance de ces troupes a fait échouer diverses charges qu'il a voulu exécuter. Je sentais, Monseigneur, toute l'importance de la position que j'avais à défendre et à conserver.

Les troupes ont mérité, par leur valeur et leur bonne conduite, de fixer l'attention de l'Empereur. L'on espère que Sa Majesté sera contente d'elles. MM. les généraux Girard et Fournier ont été blessés, le général de Villiers a reçu deux fortes contusions, et le général Lingg, de la brigade de Berg, a eu le bras traversé d'une balle. Le colonel du 7e régiment polonais a eu la cuisse traversée aussi d'une balle. mon aide de camp, M. le chef d'escadron Brun, et M. Alexandre Duviger, capitaine-adjudant à mon état-major, ont été blessés, le premier très grièvement. L'artillerie a parfaitement fait

M. le colonel Caron, qui la commande, s'est distingué. Nous avons perdu peu d'hommes tués, mais aussi le tiers au moins de nos braves soldats a été blessé.

M. le général Fournier a exécuté une charge brillante sur l'infanterie et la cavalerie. M. le colonel [illegible], commandant les hussards de Bade, s'est aussi particulièrement distingué dans cette charge [illegible] a été blessé.

L'ennemi a déployé devant nous [illegible] hommes d'infanterie, [illegible] quante [illegible] visions [illegible] quinze [illegible] grand [illegible]

J'aurai l'honneur d'en adresser l'état nominatif à Votre Altesse Sérénissime, ainsi que l'état sommaire des soldats tués ou blessés.

La perte de l'ennemi a été considérable ; les nombreuses colonnes qu'il a envoyées à différentes reprises contre nous s'en retournaient par lambeaux, écrasées par le feu bien dirigé de notre artillerie et de notre infanterie ; nous lui avons fait de 400 à 500 prisonniers.

En ce moment, on me rend compte que l'artillerie commence son mouvement pour passer la Bérézina. Le colonel Caron a fait reconnaître d'avance le chemin qui traverse le marais, pour arriver sans obstacles au village qui est vis-à-vis de Studzianka. Aussitôt après le passage de l'artillerie, l'infanterie se mettra en marche pour passer le pont.

NOTES DE L'ÉDITEUR

Note 1. L'empereur Alexandre semble en avoir jugé autrement. En donnant à l'amiral Tchitchagoff le commandement de l'armée, il lui écrivait : « Ce sont les nations slaves qu'il faut secourir et lancer contre les Autrichiens en tâchant de les mettre en rapport avec les mécontents de Hongrie. Un homme de tête doit être employé pour mener cette importante négociation. J'ai choisi, pour cet effet, l'amiral Tchitchagoff, qui est enthousiasmé de ce plan. Ses capacités et son énergie me donnent l'espoir qu'il réussira dans cette commission essentielle. » Bogdanowitsch, *Campagne de Russie*, t. III, p. 411.

Note 2. L'Empereur ne pouvait se douter des sentiments de la cour d'Autriche; à la suite d'une conversation tenue par le colonel de Latour, le prince Poniatowski en rendait compte, le 29, en ces termes : « Je demandai à M. de Latour ce que ferait le prince de Hohenlohe dans le cas où, se trouvant assez rapproché du prince de Schwarzenberg pour pouvoir le secourir, il le verrait en danger d'être écrasé par des forces supérieures qu'il pourrait détruire en se joignant à lui, et s'il resterait tranquille spectateur de la défaite d'un corps autrichien, sans rien faire pour l'empêcher. Le comte de Latour me répondit que le cas serait, en effet, très embarrassant, mais qu'il présumait que, même dans cette hypothèse, on ne ferait pas agir d'autres troupes que celles qui sont à la grande armée. » *Histoire de la campagne de Russie*, t. II, Vitebsk, 332, par le lieutenant Fabry.

Note 3. Un extrait d'une lettre adressée par le prince de Schwarzenberg au prince de Metternich, le 11 juin, nous donne une idée des sentiments qui régnaient alors dans l'armée autrichienne au début de la campagne :

« On est encore bien exaspéré contre la France. Personne ne veut se familiariser avec l'idée de combattre avec eux; cependant l'esprit de corps fait qu'on ne veut pas s'exposer à flétrir l'uniforme, et il ne m'en faut pas davantage pour m'offrir un tout dont je saurai tirer parti. Ma foi, je vous avoue que l'idée ne me paraît pas moins neuve et plus hétérogène qu'à tout autre, mais tout cela se fera. Le drapeau et les coups de canon marqueront bientôt la ligne de l'amical de celle de l'ennemi. »

Note 4. Cette capture de drapeaux donna lieu à un curieux échange de lettres entre l'empereur d'Autriche et celui de Russie.

Roumanzof au comte de Metternich, 14/27 octobre :

« Une des chances de la guerre vient de mettre à la disposition de Sa Majesté Impériale trois étendards du célèbre régiment d'Oreilly chevau-légers. Il les avait reçus de l'impératrice Marie-Thérèse ; il doit les regretter ; il les a toujours illustrés par sa valeur. Le frère de notre empereur, le grand-duc Constantin, dans plus d'une circonstance, a été témoin de leur éclat, lorque l'armée russe en Italie les a vus flotter avec honneur à côté de ses propres bannières dans cette arène de gloire que parcouraient alors ensemble, pour le même intérêt, les soldats des deux empereurs contre la France qui est parvenue à les désunir aujourd'hui.

« Sa Majesté, par la voie de cette lettre, que par son ordre j'écris à Votre Excellence, sollicite S. M. l'empereur d'Autriche de vouloir bien lui rendre un service amical, celui de reprendre ces étendards et les faire restituer aux braves auxquels ils ont appartenu, que révère son armée et qu'Elle-même honore d'une estime particulière.

« L'empereur Alexandre demande à l'empereur François le secret sur la démarche qu'il vient de faire et trouvera plaisir à le lui garder de son côté. Le courrier qui porte les drapeaux ignore de quel bien il est chargé; nul esprit de jactance, nul désir de réciprocité, nulle envie d'être citée, n'a conduit Sa Majesté à prendre le parti auquel Elle s'est déterminée. C'est tout uniment, monsieur le comte, la main de l'amitié qui écarte d'auprès d'elle des preuves certaines, que cette intimité dont les souverains d'Autriche faisaient tant de cas, dont leur armée se charmait autant que nos propres troupes, a fait place de nos jours à une guerre sans motifs. Sa Majesté le confesse. Elle éprouverait trop de peine à mettre sous les yeux de ses sujets ce qui devrait servir à perpétuer le souvenir d'une époque que l'Empereur voudrait voir effacée des annales de l'histoire. »

Le comte de Metternich à Roumanzof. Vienne, 1er décembre :

« Je me suis empressé de mettre sous les yeux de l'Empereur la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser par M. Peterson.

« Sa Majesté Impériale m'ordonne de vous prier, monsieur le comte, d'être, près de l'Empereur votre auguste Maître, l'interprète de sa sensibilité toute particulière à la marque d'attention que Sa Majesté Impériale lui donne par le renvoi des étendards du régiment d'Oreilly que les chances de la guerre avaient mis au pouvoir de l'armée russe.

« S'il est indubitable que la position actuelle des choses n'a pu s'établir qu'après que l'Empereur mon maître avait épuisé toutes les chances pour l'empêcher, il ne l'est pas moins que les vœux les plus chers de Sa Majesté Impériale appellent des temps où les rapports entre l'Autriche et la Russie ne seront plus entravés par des circonstances indépendantes d'Elle.

« L'Empereur croit ne pouvoir mieux témoigner à Sa Majesté Impériale de toutes les Russies combien il attache de prix à toute preuve de ses sentiments personnels pour lui. Il ne saurait mieux rendre justice aux motifs qui ont dicté la détermination de l'empereur Alexandre, qu'en acceptant des trophées conquis par la valeur et rendus par l'amitié. »

Note 5. Les sources autrichiennes donnent une tout autre importance à l'affaire du capitaine Miklosch. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire ce qu'en dit le capitaine Delort dans son journal inédit, conservé aux archives de la guerre, à Vienne :

« Le 3, le gros du corps autrichien marcha jusqu'à Terespol ; la brigade Frelich passa le Bug et se plaça dans cette ville ; la division Trautenberg occupa Brest et Terespol. Le 7e corps resta près de Kodovo. Le lieutenant-colonel Kinsky, après avoir eu quelques engagements assez sérieux avec l'avant-garde ennemie, gagna aujourd'hui Brest, tandis que la division Sahr arrivait à Roudnïa où elle campa ; ce n'est que quatre jours plus tard que l'on apprit le sort du capitaine Miklosch et du demi-escadron sous ses ordres. Conformément à celui qu'il avait reçu, il avait marché le 2, dans la nuit, jusqu'à Liakovtsouï ; le lendemain, de grand matin, il rencontre, vers Okhtout, un avant-poste de cosaques, les attaque sans hésiter et leur passe sur le ventre ; plus loin, il est attaqué par un plus grand nombre encore qui cherchent à l'entourer, et occupent un pont sur un canal où il devait nécessairement passer ; ceux qu'il avait récemment culbutés, ayant été joints par d'autres, le suivent par derrière. Dans cet imminent danger, le brave Miklosch, qui n'avait que trente-quatre hommes avec lui, ne balance point et fond avec intrépidité, à la tête de ces braves, sur le pont et renverse ou sabre tout ce qui s'oppose à son passage. A peine dégagé, il poursuit son chemin dans l'espoir de se joindre au détachement de la colonne Kinsky. L'on vient de voir que cette colonne qu'on devait, d'après l'ordre reçu, croire à Okhtout, avait été forcée de rejoindre l'armée à Brest, dès ce jour. Mais il eut à peine fait un mille, toujours escarmouchant et se battant contre l'ennemi, que des lanciers russes, des uhlans et cosaques se montrèrent dans toutes les directions et l'enveloppèrent de tous côtés. Miklosch, dont un tiers de son monde était déjà blessé, crie à ses hussards : « Camarades, nous venons déjà de culbuter deux fois consécutivement ceux qui nous ont assaillis ; c'est ici qu'il faut montrer que vous êtes de braves gens ; suivez-moi, nous réussirons ou nous périrons. Je brûle la cervelle au premier qui parle de se rendre. Aussitôt il se précipite vers l'ennemi, dix fois supérieur en nombre, et c'est en vain qu'il redouble d'efforts avec sa poignée de braves ; ils sont presque tous percés de coups de lance. Miklosch reçoit trois blessures et les forces l'abandonnent, il est renversé de cheval. Le commandant ennemi arrête ceux qui veulent l'achever et tous ces braves, couverts de blessures, rendent les armes qu'ils n'ont plus la force de manier. Les généraux Langeron et Lambert ne tardèrent pas à arriver au lieu du combat et, tout en admirant l'intrépidité de ce brave officier et de sa petite troupe, ils lui firent des reproches amers de sa témérité et de son opiniâtreté. Vous êtes cause, lui dit Langeron, après qu'il se fut assuré que la division saxonne ne suivait pas Miklosch, que nous manquerons la division Sahr qui ne pouvait nous échapper, car une de nos colonnes était près d'atteindre Kortschina au moment où nous entendîmes tirer sur nos derrières. C'est ce qui nous fit croire que la division Sahr, au lieu de s'être portée de Mokranoui à Roudnïa, pourrait très bien avoir pris le chemin d'Okhtout, et c'est aussi pourquoi nous nous sommes hâtés de rebrousser chemin ; et plus tard, nos hussards virent

effectivement deux régiments de cavalerie ennemie tout essoufflés et les chevaux couverts de sueur.... Le général Tchitchagoff qui, depuis la réunion à Tormasof, commandait en chef, lui rendit, ainsi qu'à tous les hussards, la liberté sur parole. »

Note 6. Lettre du général Benningsen à l'Empereur :

« Honoré du commandement de l'armée, j'ai eu le malheur que le général Sacken y commanda sous moi : il gâte toutes mes entreprises par des motifs que je rougis d'exposer. Si les batailles du 5 et du 6 n'ont pas eu le succès qu'elles devaient avoir, on doit l'attribuer uniquement au général Sacken, qui a exécuté tous mes ordres dans un sens contraire. Toute l'armée peut le témoigner. » (Traduit de Lettow-Vorbeck, *Campagne de 1806-1807*, t. IV, p. 307.)

Note 7. Nous croyons intéressant de reproduire ici ces ordres; ils ont été publiés par Bogdanowitsch, t. II, p. 524-534. Nous en reproduisons ici une partie d'après la traduction de Vaudoncourt :

A l'amiral Tchitchagoff (extrait)

Article 1er. « D'Ostrog, vous dirigerez votre marche sur Pinsk, où vous devez nécessairement arriver le 25 septembre/7 octobre. Un des grands buts de toute l'opération est de couvrir vos mouvements par l'armée jadis commandée par le général Tormasof, et de gagner par là quelques marches sur les généraux Reynier et Schwarzenberg, en marchant de Pinsk à Nesvij et à Minsk, afin que, les devançant dans ces deux endroits, ils soient entièrement coupés du gouvernement de Minsk, de la Bérézina et de la grande armée française. Vous devez arriver à Nesvij, au plus tard le 1/13 octobre, mais le plus tôt sera le mieux.

Art. 2. Ensuite, après avoir établi vos communications avec l'armée jadis de Tormasof, le 5-17 octobre, la renforcer, s'il est nécessaire, par un détachement des troupes qui sont sous vos ordres, et la mettre en état de poursuivre Schwarzenberg et Reynier, et de les chasser du duché de Varsovie, ou de les pousser dans la Galicie.

Art. 3. Le 9/21 octobre au plus tard, et plus tôt même, s'il est possible, vous occuperez, avec la majeure partie de vos forces, Minsk, où vous serez rejoint, le même jour, par le détachement venu de Mozouir. De là, vous occuperez au plus tôt le cours de la Bérézina et la ville de Borisov, où vous formerez un camp retranché, vous emparant des bois et défilés qui se trouvent sur le chemin de Borisov à Bobr, et fortifiant tous les points qui sont susceptibles de l'être, afin que l'ennemi à son retour trouve à chaque pas des obstacles, tandis qu'il sera poursuivi par nos troupes de la grande armée. D'un autre côté, vous serez réuni le 15/27 octobre à Dockchitsouï, avec le général Wittgenstein, ce qui formera et assurera notre ligne de communication la plus droite, tant avec Saint-Pétersbourg qu'avec Kiew.

Art. 4. Formant ainsi le centre des trois armées réunies, et en ayant une quatrième de réserve à Vilna, sous les ordres du général Steinheil, suivant les événements qui arriveront à la première armée, et sur lesquels on ne peut rien vous prescrire, vous vous tiendrez prêt à anéan-

tir l'ennemi, soit au flanc gauche de l'autre côté de l'Ula, soit au centre à Borisov et sur la Bérézina, soit au flanc droit, du côté de Bobrouisk. Nos armées réunies doivent se porter, avec la plus grande promptitude et activité, soit sur le centre, soit sur un des flancs; sur le point, en un mot, où l'ennemi fera quelque tentative, afin que non seulement aucune portion de la grande armée ennemie ne passe la frontière, mais que même les courriers et les espions ne puissent se glisser nulle part, et que l'armée ennemie, qui s'est avancée si loin, affaiblie déjà par les marches et les fatigues, soit entièrement détruite avant de sortir de nos frontières.

Au comte Wittgenstein (extrait).

Art. 6. Attaquez Polotsk à revers, et après avoir battu l'ennemi, vous vous réunirez au corps du prince Jachwil, et vous agirez avec la plus grande rapidité possible pour la destruction du corps d'Oudinot, qui se trouvera par là entièrement coupé de la grande armée. Vous le rejetterez sur le corps du général Steinheil, qui, dans ce temps-là, après avoir agi contre Macdonald, doit se trouver près de Vidzouï et Swentzianouï. Alors le général Steinheil prendra votre place et continuera la poursuite de l'ennemi.

Art. 7. Ayant ainsi coupé Oudinot, et ayant votre flanc couvert par les opérations de Steinheil, dirigez-vous avec la plus grande rapidité sur Dockchitsoui, où vous pourrez arriver le 15-27 octobre, et, après avoir ouvert vos communications sur Minsk et vous être réuni au général Tchitchagoff, en passant la Bérézina, vous occuperez Lepel et tout le cours de l'Oula, depuis la Bérézina jusqu'à l'endroit où elle se jette dans la Dvina.

Art. 8. Vous devez alors mettre tous vos soins à fortifier tous les défilés, puisqu'on ne peut pas prévoir sur quel point l'ennemi portera ses efforts dans sa retraite, après avoir passé le Dniéper. »

Note 8. Il semble intéressant de connaître l'opinion que le prince de Schwarzenberg se faisait à ce moment sur le sort de la guerre. Le 8 septembre, il écrivait au prince de Metternich : « Je ne puis cependant pas me flatter que l'empereur Alexandre fera la paix sans tenter une nouvelle campagne; on ne la lui proposera guère brillante, et, alors, il croira pouvoir l'avoir au même prix l'été prochain après des efforts renouvelés. Si l'empereur Napoléon arrive à Moscou, que fera-t-il de la ville ? Elle est trop grande et vaste pour être brûlée, trop peuplée pour être occupée ou dépassée par l'armée en cas que l'autre voulût continuer sa constante retraite. C'est une guerre sur une échelle immense; tout y est hors des proportions ordinaires. »

Note 9. Nous reproduisons ici la traduction du rapport qui fut adressé par Kutusof à l'empereur Alexandre à la suite de son entrevue avec Lauriston :

« J'ai dû retenir vingt-quatre heures de plus ici le général adjudant prince Wolkonski. Ce matin, je reçus par un parlementaire une lettre où il était dit que l'Empereur voulait m'envoyer un des généraux attachés à sa personne avec des propositions importantes. Le prince Wolkonski

vous rendra compte des négociations qui eurent lieu à ce sujet. Dans la soirée, l'ancien ambassadeur Lauriston arriva enfin auprès de moi. Il s'étendit sur l'incendie qui avait eu lieu à Moscou, n'en accusant pas les Français, mais le petit nombre de Russes demeurés à Moscou ; il me proposa l'échange des prisonniers, ce qui fut rejeté par moi ; il s'étendit surtout sur la manière barbare dont on faisait la guerre, non par rapport à l'armée, mais aux habitants du pays, qui attaquent les Français isolés ou allant en petit nombre, qui brûlent même leurs maisons et les moissons récoltées, et il me fit la proposition de mettre fin à ces procédés inaccoutumés. Je lui assurai que, tout en désirant changer cette manière de penser dans le peuple, je ne pouvais y réussir, parce qu'ils ne pouvaient voir cette guerre que comme une invasion des barbares, et que je ne pouvais changer leur éducation. Il arriva enfin au véritable but de sa mission, c'est-à-dire qu'il commença à parler de paix, que l'amitié qui existait entre Votre Majesté et l'empereur Napoléon avait été déchirée malheureusement par le fait de causes complètement étrangères, mais qu'il y avait maintenant[1] une circonstance heureuse pour la rétablir. Cette guerre étonnante, cette guerre incroyable durera-t-elle éternellement ? L'empereur mon maître a le désir sincère de terminer ce déchirement entre deux grands et nobles peuples, et cela pour toujours.

« Je lui répondis que je n'avais aucune instruction à ce sujet, qu'à mon départ pour l'armée, le mot de paix n'avait même pas été prononcé une seule fois et que je désirais même ne pas communiquer toute cette conversation à mon souverain, soit que les mots que je venais d'entendre vinssent de lui ou eussent une plus haute source ; que je serais maudit de la postérité si l'on me considérait comme le fauteur de la paix, car tel était actuellement l'état d'esprit de mon peuple. A cette occasion, il me remit une lettre de l'empereur Napoléon dont une copie est ci-jointe et me pria de demander pour lui à Votre Majesté l'autorisation de se rendre en cette occasion à Saint-Pétersbourg ; il me proposa, en attendant la réponse, un armistice de deux semaines ; je le refusai. A cette occasion, il calcula avec impatience le temps qu'il faudrait pour avoir la réponse.

« Je lui promis de remplir sa demande, c'est-à-dire de rendre compte du désir de l'empereur Napoléon à Votre Majesté. »

Note 10. Dans aucun historien, le mouvement qui porta l'armée russe sur la route de Kalouga n'est attribué au colonel Michaud. D'après les documents cités par Bogdanowitsch, on peut admettre comme certain que, le 18 septembre, jour de son départ pour Saint-Pétersbourg, personne ne savait ce qu'on allait faire. Walzogen le dit expressément (*Mémoires*, p. 159). Du reste, dans la lettre citée plus loin, Michaud ne parle pas d'avoir fait approuver un plan par l'empereur.

Note 11. Bernhardy prétend que le colonel de Toll proposa le premier ce mouvement. *Mémoires du général de Toll*, t. II, p. 174.

Barclay dit positivement qu'il en est l'auteur : « Ce fut moi qui proposai au prince de prendre position sur la route de Kalouga. » Smitt, *Éclaircissement sur la campagne de Russie*, p. 536.

Bogdanowitsch l'attribue au général de Bennigsen. Voir t. II, p. 306.
A quelque opinion qu'on se range, toute la gloire en revient à Kutusof, qui le fit exécuter.

Note 12. Dans une lettre au colonel Danilewski, Michaud lui a exposé plus tard ce qui s'était passé dans cette entrevue :

« Mon cher colonel,

« Après l'entretien que nous eûmes hier, sur les événements de la guerre de l'année 1812, je crois vous faire plaisir, très cher colonel, en vous faisant connaître une petite conversation que j'eus l'honneur d'avoir avec Sa Majesté, notre très gracieux empereur, le 8 septembre 1812.

« Elle devrait faire époque dans l'histoire, par la connaissance qu'elle donne de la force d'âme de notre souverain, qui a été bien mal jugé par ceux qui l'ont cru au moment de conclure la paix après la perte de Moscou.

« Vous savez, mon cher chevalier, que je fus envoyé à Saint-Pétersbourg, par le maréchal Kutusof, pour porter la nouvelle à Sa Majesté de l'abandon de Moscou, dont les flammes éclairèrent ma route jusqu'au delà de Murom : jamais voyageur n'a eu le cœur plus sensiblement touché que le mien l'a été dans cette occasion : Russe de cœur et d'âme, quoique étranger, porteur d'une des plus tristes nouvelles au meilleur des souverains, traversant un pays au milieu d'un demi-million et plus d'habitants de toute classe qui émigraient, n'emportant avec eux que l'amour de la patrie, l'espoir de la venger et un dévouement sans bornes pour leur adoré souverain, frappé tour à tour par la douleur de ma mission, de tout ce que je voyais, et par la joie de tout ce que j'entendais autour de moi de l'enthousiasme national, j'arrivai le 8 au matin, à la capitale, tout plein de chagrin par les tristes nouvelles que j'allais donner. Admis à l'instant par Sa Majesté dans son cabinet, l'empereur jugea d'abord par mon air que je n'avais rien de consolant à lui apprendre. « M'apportez-vous de tristes nouvelles, colonel ? dit-il.... — Bien tristes, lui répondis-je : l'abandon de Moscou. — Mais aurait-on livré mon ancienne capitale sans se battre ? — Sire, les environs de Moscou n'offrant aucune position à pouvoir hasarder une bataille avec des forces inférieures, le maréchal a cru bien faire en conservant à Votre Majesté une armée dont la perte, sans sauver Moscou, aurait pu être de la plus grande conséquence, et qui, par les renforts que Votre Majesté vient de lui procurer et que je viens de rencontrer de toutes parts, se verra bientôt à même de reprendre l'offensive et de faire repentir l'ennemi d'avoir pénétré dans le cœur de ses États. — L'ennemi est-il entré en ville ?.... — Oui, Sire, et elle est en cendres à l'heure qu'il est; je l'ai laissée toute en flammes. » A ces mots, les yeux du souverain me firent si bien connaître l'état de son âme que j'en fus ému à ne pouvoir tenir.... « Je vois, colonel, par tout ce qui nous arrive, que la Providence exige de plus grands sacrifices de nous ; je suis prêt à me soumettre à toutes ses volontés; mais dites-moi, Michaud, comment avez-vous laissé l'esprit de l'armée en voyant abandonner ainsi mon ancienne capitale sans coup férir; est-ce que cela n'a pas influé sur le moral du soldat ? N'avez-vous pas aperçu du découragement ? — Sire, me permettez-vous, lui répondis-je, de vous parler franchement, en loyal mili-

[illegible] » — [illegible] dans ce moment surtout, je vous prie de me parler comme vous l'avez fait autrefois : ne me cachez [illegible] — Sire, j'ai laissé toute [illegible] sans exception, dans une [illegible] — Comment, reprit le souverain d'un [illegible] les traîtres ? Mes Russes se laisseraient-ils abattre par quelques malheurs ? — Jamais, Sire; ils craignent seulement que Votre Majesté [illegible] ne se laisse persuader de faire [illegible] et de lui prouver, par le sacrifice [illegible] sont dévoués. — Ah ! vous me [illegible] main sur mon épaule) : eh bien, retournez [illegible] braves, dites à tous mes sujets, partout [illegible] que, quand je n'aurai plus aucun soldat, je me mettrai [illegible] tête de ma chère noblesse, de mes bons paysans et [illegible] ressource de mon empire : il m'en offre encore plus que mes ennemis ne pensent : mais si jamais il fut écrit dans les décrets de la divine Providence que ma dynastie dût cesser de régner sur le trône de mes ancêtres, alors, après avoir épuisé tous les moyens qui sont en mon pouvoir, je me laisserai croître la barbe jusqu'ici (en portant la main sur la poitrine) et j'irai manger des pommes de terre avec le dernier de mes paysans, plutôt que de signer la honte de ma patrie et de ma chère nation dont je sais apprécier les sacrifices qu'elle me fait.... » Puis, allant jusqu'au fond de son cabinet et revenant à grands pas, le visage tout plein de feu, serrant de sa main mon bras : « Colonel Michaud, n'oubliez pas ce que je vous dis ici : peut-être un jour, nous nous le rappellerons avec plaisir. Napoléon ou moi, ou lui, ou moi, nous ne pouvons plus régner ensemble : j'ai appris à le connaître ; il ne me trompera plus. — Sire, lui répondis-je, le cœur enthousiasmé de tout ce que je venais d'entendre, Votre Majesté signe dans ce moment la gloire de la nation et le salut de l'Europe. » Bogdanowitsch, t. II, p. 268-269.

Note 13. Tchitchagoff prétend, au contraire, que l'occupation de Borisov fut occasionnée par Langeron :

« Langeron qui, avec la division de réserve, avait eu ordre de soutenir au besoin l'attaque de Lambert (contre Borisov), n'était arrivé que quand l'affaire était déjà terminée. Trouvant plus commode de passer la nuit dans la ville, il y était entré sans attendre mes ordres, avec une partie de ses troupes qui amenèrent avec elles une grande quantité de bagages. Je donnai immédiatement l'ordre de les évacuer. Cet ordre ne s'exécuta qu'avec lenteur, car beaucoup de gens trouvaient commode d'avoir leurs voitures avec eux. Il me fallut le réitérer le lendemain » (p. 143).

Note 14. Les détails donnés par Bogdanowitsch rendent cette surprise encore plus incompréhensible :

« On trouva, dans le logement qu'avait occupé le général Bronikowski, deux lettres à lui adressées par le prince Soulkowsky, aide de camp de Buonaparte, dans lesquelles il lui mandait, d'Orcha, que le quartier général serait, le 9, à Bobr, le 10, à Borisov.... première nouvelle et indice certain que Buonaparte se dirigeait sur Borisov. Le 11 au matin,

'amiral, étant arrivé à Borisov, lut les deux lettres susdites. Cependant, il établit son quartier général dans cette ville, et envoya l'avant-garde que commandait Pahlen sur Loschnitsa. » *(Journal de Lambert,* cité par Bogdanowitsch, t. III, p. 249.)

En outre, deux prisonniers français faits à Loschnitsa avertirent que l'armée française était à peine à une journée de marche.

Note 15. Bogdanowitsch prétend que cet ordre ne parvint à Tchitchagoff que le 26, et qu'il ne peut par suite avoir été cause du faux mouvement de l'armée russe. (P. 267.)

Il convient pourtant de relever une erreur de Bogdanowitsch. Page 247, il est donné à cet ordre la date du 22, et à ce sujet, l'auteur corrige les mémoires de l'amiral, page 154, où il est daté du 23. Au contraire, page 261, Bogdanowitsch écrit : l'adjudant Orlof qui avait été envoyé le 23, par Kutusof, à l'amiral.

Il est, du reste, étonnant qu'un ordre aussi important n'ait pas été reproduit. Le voici d'après les Mémoires de Toll :

Kutusof à Tchitchagoff.

Laniki, 10/22 novembre.

« L'officier envoyé avec cette lettre, le lieutenant de la garde Orlof, vous dépeindra l'état délabré de la principale armée ennemie. D'après les nouvelles reçues, il est visible que Napoléon est parti le 8/20 de ce mois avec sa garde pour se rendre à Kokanov; on peut en conclure que sa garde le suit. Le général Platof renforcé par l'avant-garde du général Rosen, forte de quatorze bataillons d'infanterie, deux régiments de cuirassiers et quatre compagnies d'artillerie, suit l'ennemi à la trace; le gros de l'armée passera le Dniéper le 12/24 et marchera par Starosélé, Biélouïntschi et Pogost. L'avant-garde du général Miloradowitsch, qui se compose des 2e et 7e corps d'infanterie, avec deux divisions de cavalerie, passera le 11/23 et marchera ensuite par Starosélé vers Tolotschin, où nos deux avant-gardes se réuniront et formeront une masse importante qui poursuivra l'ennemi.

« Votre Excellence verra aussi que, même au cas où le comte Wittgenstein serait arrêté par Victor et Saint-Cyr et ne serait pas en état de vous aider à vaincre l'ennemi, vous seriez assez fort, après vous être réuni avec les généraux Hertel et Luders, pour détruire l'ennemi fuyant de tous côtés. Il est bien possible que Napoléon, s'il voit l'impossibilité de s'ouvrir le chemin de Borisov à Minsk, se porte de Tolotschin ou de Bobr vers Pogost et Igoumen et tâche de percer par la Volhynie. Il n'est donc pas inutile de le faire observer par des partisans pour être informé à temps de tous ses mouvements. » *(Mémoires de Toll,* t. II, p. 503.)

Note 16. D'après les Mémoires de Tchitchagoff, Wittgenstein lui aurait écrit le 23 novembre : « Je ne puis assurer positivement à Votre Excellence quelles sont les intentions de la grande armée ennemie. Quoiqu'on dise qu'elle se porte sur Borisov, tout me fait croire cependant qu'elle a tourné sur Bobrouisk, car, dans le premier cas, le maréchal

Victor n'aurait pas manqué de tenir à Tchérépo pour couvrir la marche de la Grande Armée. » Tchitchagoff, p. 154.

Note 17. Tchitchagoff, dans ses Mémoires, explique ainsi sa conduite :

« Pour tout concilier, je donnai l'ordre à Langeron de garder, au centre, la tête du pont de Borisov, et à Tschaplitz de défendre au nord Vésélovo....

« Langeron, posté à Borisov, devait, de ce point central, observer les mouvements de l'ennemi sur la partie supérieure de la Bérézina jusqu'au-dessous de Borisov et opposer la résistance la plus vive aux tentatives de passage que pourraient faire les Françàis soit à Vésélovo, soit ailleurs Il devait soutenir Tschaplitz en cas d'attaque. Mais si l'ennemi n'entreprenait rien de sérieux et ne faisait que de fausses démonstrations, afin de nous donner le change, s'il venait à quitter la rive opposée pour se porter du côté où j'allais descendre, alors Langeron devait appeler à lui Tschaplitz et se rapprocher de moi. »

Bogdanowitsch dit absolument le contraire. « Le général Langeron reçut ordre de défendre le passage de la Bérézina à Borisov et le général Tschaplitz, de ne laisser en face de Brile et de Vésélovo que des postes d'observation. » Du reste, d'après un ordre original cité par Bogdanowitsch, il restait à Langeron 8 à 10 bataillons et 8 escadrons. Voir page 262. Tchitchagoff a donc écrit plus qu'une inexactitude en soutenant que Langeron avait donné ordre d'abandonner les trois postes de Zembin, Vésélovo et de Brilova. » Voir *Mémoires* de Tchitchagoff, p. 164.

Note 18. D'après Bogdanowitsch, la conduite de Tschaplitz serait incompréhensible. Le 24, ayant remarqué des officiers qui faisaient des reconnaissances, il n'exécutait pas le mouvement qui lui avait été ordonné ; le 25, distinguant des mouvements des troupes, il faisait passer à la nage un régiment de cosaques. Ceux-ci firent une reconnaissance et enlevèrent des prisonniers ; leur interrogatoire procura les renseignements les plus précis : l'armée française se trouvait entre Borisov et Stari Borisov, le matériel pour deux ponts se trouvait préparé et le passage aurait vraisemblablement lieu à Brile. Néanmoins, le 26, Tschaplitz se portait sur Stakov, ne laissant que des postes pour observer la Bérézina supérieure. Bogdanowitsch, t. III, p. 264.

Note 19. Voici cet ordre qui, d'après Bogdanowitsch, aurait été donné plus tôt :

« L'armée de Napoléon est en fuite. La cause du malheur de l'Europe est avec elle. Nous nous trouvons sur sa ligne de retraite. Il peut arriver facilement qu'il plaise au Tout-Puissant de renoncer à sa colère et qu'il nous le livre. Je désire donc que le signalement de cet homme vous soit connu : il est de petite taille, gros, d'un teint pâle, il a un cou peu élevé et fort, une grosse tête, des cheveux noirs. Je tiens pour nécessaire que dans la suite tous les prisonniers de petite taille me seront présentés. Je ne parle pas de récompense pour la capture, la générosité de notre monarque est connue. »

Note 20. Dans ses Mémoires, Tchitchagoff accuse formellement Langeron d'avoir rappelé Tschaplitz : « Mais Tschaplitz, abandonné avec ses 4,000 hommes, rappelé, menacé même par Langeron s'il continuait à tenir ferme dans sa position, peut bien avoir été ébranlé. » Page 169. Bogdanowitsch n'en parle pas.

Note 21. Toute la journée du 26, Tchitchagoff demeura à Chabachevitsch. Il se bornait à diriger le général Rudzevitsch avec un général sur Gleven, à mi-route de Borisov. Bogdanowitsch, t. III, p. 269.

Note 22. Tchitchagoff écrit de même : « Je dois rendre justice à l'habileté avec laquelle le général Doumerc trouva moyen de faire des charges de cavalerie dans les clairières de la forêt. »

Note 23. Pour apprécier ce qu'il y a de vrai dans cette note, nous reproduisons le passage suivant d'une lettre citée par Oncken, où il dépeint la marche de la première division d'Essen :

« On pouvait comparer la marche de ce corps d'armée avec celle d'une colonne d'émigrants. Les gens traînaient avec eux cinq à six ans de pillage. Pour 6,000 hommes, il y avait, y compris les voitures d'artillerie et de vivres, près de 4,000 voitures attelées de bœufs, d'ânes, de chevaux. Il est difficile de décrire le désordre qui y régnait, les excès que les soldats se permettaient : on dut entourer les Tartares et Kalmouks qui appartenaient à cette division avec des cosaques, pour maîtriser un peu leur sauvagerie . » Oncken, *La Prusse et l'Autriche pendant les guerres de l'indépendance*, t. II, p. 15.

Note 24. Quelque étonnante que la chose puisse paraître, ceci n'est pas exact. Le 28 décembre, un diplomate autrichien écrivait à sa cour : « Personne n'avait attendu l'empereur, l'étonnement fut général. Je ne sais si Napoléon avait calculé l'effet que la rapidité de son voyage produirait sur l'opinion publique ; mais il est certain qu'elle a fait une impression puissante. Tout ce qui étonne les Parisiens les conquiert, et lorsqu'on apprit que l'empereur avait fait en quatre jours le voyage de Dresde, on était hors de soi. « Il est et reste un homme extraordinaire en tout, » répétait chaque bouche. D'un seul coup, toutes les plaintes que l'on élevait contre lui étaient oubliées, et la phrase : « C'est un homme extraordinaire » calmait tous les esprits. Je ne cache pas que ce que je dis est semblable à une folie ; mais Votre Excellence connaît le caractère des habitants de cette capitale à fond ; elle verra, bien mieux que je ne puis l'analyser, le courant et la suite naturelle de ce changement de l'opinion publique. Il est difficile d'expliquer un fait que l'on a même peine à croire. Sans pouvoir me rendre pleinement compte du pourquoi, je dois dire qu'au premier moment l'arrivée de Napoléon a exercé à un haut degré une influence excitante sur l'opinion publique. » Lettre du secrétaire Lefèvre de Rechtenburg citée par Oncken, t. II, 56.

Note 25. Bernhardy, dans les Mémoires de Toll, s'est fait l'écho d'une histoire extraordinaire sans citer aucune source. Après avoir fait cette étrange découverte que l'empereur n'était pas l'idole de l'armée, il raconte

une scene d'apres laquelle, lors de son sejour a Ochmiana, le major du 113e francais, Lapie, aurait propose de le tuer. Puis toute la division allemande et le 113e auraient passe aux Russes. Heureusement, un capitaine allemand aurait fait remarquer qu'un pareil fait ne convenait pas a l'honneur d'un gentilhomme allemand et d'un officier. Toll, t. II, p. 382.

Nous lisons au contraire dans Geissler, temoin oculaire : Lorsque la nouvelle de son arrivee se repandit parmi les troupes, celles-ci voulurent, malgre le froid rigoureux et les autres circonstances defavorables, comme les troupes d'Oudinot et de Victor a Borisov, le saluer par le cri de joie habituel. Mais a cause de son incognito, de telles acclamations furent interdites. Geissler, *Histoire du regiment Grand-Duc de Saxe*, p. 137.

CAMPAGNE DE 1813

PREMIÈRE PARTIE

Marche de l'armée de Tchitchagoff sur la Vistule. — L'armée de l'ouest, toujours sous les ordres de Tchitchagoff, passa le Niémen près d'Olitta le 22 décembre 1812/3 janvier 1813; nous entrâmes en Prusse par Stallupönen, et nous marchâmes vers la Vistule, par Gumbinnen, Trakinnen, Insterburg, Friedland, Domnau, Preussisch Eylau, Bartenstein, Heilsberg, Wormditt, Preussisch Holland, Rosenberg, Bischofswerder. Rehden, Bozen et Kulmsee, où nous parvînmes le 18/30 janvier 1813.

L'amiral passa la Vistule à Ostrometzko, et prit son quartier général à Bromberg. Je restai sur la rive droite pour observer Thorn, que j'eus ensuite l'ordre de bloquer avec un faible corps de 4,000 hommes. Il y en avait autant dans la ville, mais excepté 120 Polonais et 150 à 200 Français, le reste de la garnison consistait en Bavarois, peu dévoués à la cause de Napoléon, ainsi que leur général Zollern; ils avaient beaucoup de malades, et désertaient lorsqu'ils le pouvaient. Le commandant de Thorn était le général Maureillon, du corps du génie; il était Français, officier distingué, et n'était pas disposé à rendre la place facilement.

Reconnaissance sur Thorn. — Le général Tschaplitz, avec un détachement de 1,500 hommes, occupait Podgorze, vis-à-vis de Thorn, sur le chemin de Posen et sur la rive gauche de la Vistule. Le 26 janvier/7 février, je fis sur Thorn une première reconnaissance, je m'approchai de la ville, reconnus les ouvrages et visitai tous les ouvrages des environs.

Le 27/8, l'amiral vint lui-même devant Thorn, et m'annonça qu'il voulait risquer une attaque de vive force; c'était un projet encore plus absurde que ceux qui lui avaient si mal réussi sur la Bérézina; nous nous approchâmes de la ville, elle nous envoya quelques boulets et nous nous en allâmes; c'était ce que j'avais prévu, et ce qu'il y avait de mieux à faire.

Le général Barclay vient remplacer Tchitchagoff. — Quelques jours après, le général Barclay vint très inopinément me trouver dans le village de Gronowo où j'avais mon quartier; je fus agréablement surpris de le voir et plus agréablement encore d'apprendre de lui qu'il venait commander notre armée. Il alla le soir à Bromberg.

Joie de l'armée à son arrivée. — L'amiral, qui avait été informé seulement la veille de son arrivée, partit sur-le-champ, poursuivi par les malédictions et la haine de toute son armée, qui vit arriver Barclay comme celui que ses vœux appelaient depuis longtemps; ce fut pour nous tous une véritable fête.

Mémoire sur Thorn que je remis au général Barclay. — Je donnai à Barclay un mémoire sur Thorn dont je joins ici la copie : deux jours auparavant, j'avais envoyé ce mémoire à l'amiral, qui n'était pas en état de le juger ni même de le comprendre, et qui, sûrement, n'y eût fait aucune attention : Barclay l'approuva, me dit qu'il me

confierait le siège de cette place, et m'ordonna de la resserrer et de rapprocher mes cantonnements; je vins prendre mon quartier à Ostuczewo.

MÉMOIRE SUR THORN

Pour la sûreté et les succès des opérations de la campagne prochaine, je crois nécessaire d'occuper Thorn. On ne peut l'avoir que par un siège régulier, mais maintenant on a le temps, et l'on peut avoir les moyens de le faire.

Le corps de troupes pour l'assiéger est presque le même que celui qu'il faut pour le bloquer ; après la prise de la ville, ce corps, dans un court espace de temps, peut rejoindre l'armée ; il en sera séparé pendant toute la campagne et paralysé, si l'on ne fait que bloquer la ville.

La garnison a pour un an de vivres, et l'on ne peut que difficilement l'empêcher d'enlever des bestiaux sur la rive gauche de la Vistule : le détachement de Podgorze ne pourrait s'y opposer avec apparence de succès ; la ville a beaucoup de bateaux qui, dans la nuit, peuvent remonter la Vistude très loin, et piller les riches villages qui bordent cette rivière. Maintenant les nuits sont encore très longues et très obscures.

Le gouverneur de Thorn est Français et ne veut ni ne peut rendre la place sans un siège (sa responsabilité le lui défend). Il y a quelques Français dans la place ; les artilleurs sont de cette nation ; mais la principale force de la garnison consiste en Bavarois, pour la plupart recrues, peu déterminés à se battre, et fort affligés d'être renfermés dans Thorn et de servir la France. Les maladies font de grands ravages parmi eux, les hôpitaux sont remplis, la

mortalité y est extrême et les maladies ne doivent cesser que dans le printemps.

Les espions assurent que la garnison et même le gouverneur ayant perdu tout espoir d'être secourus, et tenant beaucoup à n'être pas prisonniers de guerre, n'attendent que des approches de quelques jours pour se rendre, en sauvant leur honneur.

Cette disposition des esprits et les maladies sont des accessoires utiles pour nous, mais on ne peut calculer sûrement sur des hasards : l'ingénienr doit agir selon les règles et prévenir le plus de résistance possible.

On ne peut penser à donner l'assaut d'emblée à la place; elle est entourée d'un vieux mur fort épais et assez élevé et d'un fossé, qui l'assurent contre les entreprises de vive force : les ouvrages extérieurs sont en terre.

Le côté de Graudenz est dominé par trois hauteurs; des deux premières, que l'ennemi ne peut ni occuper ni défendre, on peut battre les ouvrages ; de la troisième, qu'on nomme le Beckerberg (où je suis étonné que les ennemis n'aient pas construit au moins une forte redoute), on enfile tous les ouvrages extérieurs, et même on peut endommager les murs de la ville.

Thorn est situé dans une immense plaine de sable ; on peut y travailler facilement, mais il faut soutenir les ouvrages par des gabions et des fascines qu'il faut préparer en grande quantité.

Je crois qu'en moins de huit jours, on peut être établi sur le Beckerberg, de là (si la place ne se rend pas, et mon opinion est qu'elle se rendra, si les conditions qu'on lui imposera ne sont pas trop sévères). de là, dis-je, huit jours suffisent pour ruiner les ouvrages de terre et commencer à battre en brèche.

Il n'y a point de mines sous les ouvrages.

Je n'ai pas de notions sûres et ne puis en avoir que difficilement sur l'artillerie de la place, mais je crois qu'elle a peu de gros canons, peu même de 12, et, dans les reconnaissances que j'ai faites, elle n'a tiré sur nous que des boulets de 6. Des canons de 6 ne comptent pas dans un siège.

Mon opinion est que la ville ne se rendra pas par l'effet seul d'un bombardement : le gouverneur est très mal avec les habitants. et ne sera pas fort affligé de voir détruire une ville ; il sait fort bien que la France ne peut plus avoir de prétentions, mais il serait impolitique à nous de brûler cette même ville qui doit nous appartenir ou à nos alliés ; enfin une destruction cruelle et peu utile n'est pas dans notre manière de faire la guerre.

Un bombardement ne ruinant pas les défenses d'une place de guerre ne fournit au gouverneur aucune raison de la rendre.

On peut estimer la force de la garnison de Thorn à 4,000 hommes.

J'ai maintenant 1,500 hommes de cavalerie (y compris les cosaques) et 3,500 hommes d'infanterie, huit canons de 12, huit de 6 et huit obusiers. La cavalerie doit être placée en grande partie sur le flanc gauche, qui ne sera pas le point d'attaque et où il y a des plaines rases.

Je crois nécessaire d'avoir au moins 6,000 hommes d'infanterie pour entreprendre le siège, et c'est encore fort peu.

Le gouverneur de Graudenz, M. de Krausenek, rempli de zèle et de bonne volonté pour nous, offre huit mortiers, douze canons de 12 et six de 24 (ceux-ci sont indispensables), des pionniers, des sapeurs, des mineurs et un régiment d'infanterie, de nouvelle levée, fort de 1,500

hommes, qu'il a l'ordre d'envoyer au corps de M. de Bulow, mais qu'il peut retenir encore quelque temps.

Je ne demande, de plus de ce que j'ai, que 3,000 hommes d'infanterie russe et une batterie de 12.

J'ai fait préparer ici et à Graudenz les gabions, les fascines et tout ce qui est nécessaire pour un siège ; M. de Krausenek n'attend qu'un ordre positif du roi de Prusse pour se déclarer ouvertement ; si cet ordre arrive aussitôt qu'on peut l'espérer, on peut commencer le siège vers le 10/22 de mars, et le 1er/13 d'avril notre corps peut être en marche pour rejoindre l'armée sur l'Oder, si elle s'était avancée jusque-là.

Si l'on avait plus d'infanterie, on pourrait faire deux attaques pour empêcher la garnison de réunir toutes ses forces sur un seul point, cependant la nature du terrain et la position de nos magasins et de nos dépôts indiquent trop notre véritable point d'attaque pour que le gouverneur, M. de Maureillon, prenne le change, étant lui-même ingénieur.

Si l'on me charge du siège de Thorn, je prie que l'on me donne des ordres sur les questions suivantes :

1° Si la ville se rend avant le siège, peut-on accorder à la garnison la capitulation de Pillau? Dans ce cas, je ne crois pas qu'elle consente à mettre bas les armes, même en ayant la liberté de se rendre dans sa patrie.

2° Si elle se rend après quelques jours de siège, peut-on permettre à la garnison de retourner dans sa patrie, en déposant ses armes?

3° Si la ville ne se rend qu'à l'extrémité, doit-on exiger que la garnison soit prisonnière de guerre, et dans ce cas, peut-on lui promettre d'être envoyée dans nos provinces allemandes? Elle le désire, je le sais par les déserteurs.

4° Doit-on exiger, dans la capitulation, que le gouverneur rende aux habitants les contributions forcées dont il les a frappés et les frappe encore sans cesse? Peut-être cette mesure serait-elle politique pour le pays.

5° Doit-on laisser dans la place une garnison russe ou la rendre aux Prussiens?

A Ostuczewo, ce 14/26 février 1813.

Mes premières relations avec les Prussiens. — On voit par ce mémoire que j'avais déjà eu avec les Prussiens des relations qui m'avaient assuré leur coopération.

A quarante-cinq verstes de Thorn, on trouve, sur la Vistule, la forteresse de Graudenz, commencée par le grand Frédéric et achevée par son successeur. Cette place est très forte, sa situation est excellente, et le roi de Prusse, malgré l'état de faiblesse où l'avaient réduit les malheureuses campagnes de 1805 et 1807, n'avait jamais voulu consentir à y laisser entrer une garnison française; il y avait envoyé, comme commandant, un de ses adjudants, le major Krauseneck, jeune homme d'esprit, de talent, et surtout de beaucoup d'énergie. (Lorsque le roi de Prusse fut forcé de joindre ses troupes à celles de Napoléon, beaucoup d'officiers prussiens quittèrent son service et vinrent en chercher en Russie, en Angleterre, en Espagne. M. de Krauseneck était du nombre de ces officiers, mais le roi, qui ne voulait pas le perdre, l'engagea à rester encore quelque temps, et lui confia le commandement de la forteresse de Graudenz, en lui promettant qu'il ne servirait pas activement contre les Russes.)

Lorsqu'il apprit les désastres de l'armée française, il eut un moment l'espoir que Napoléon dirigerait sa fuite sur Dresde par Graudenz et il avait l'intention de le faire

gentilshommes, dans une orgie célébrée pour la prise de cette ville, avait fait pendre dans sa cour deux mannequins représentant le roi et la reine de Prusse; lorsqu'on apprit la prise de Varsovie, les dames du pays prirent le grand deuil. Pendant notre séjour à Bromberg et devant Thorn, on découvrit plusieurs complots qui tendaient à soulever les paysans en masse contre nous et à nous surprendre dans nos quartiers; on trouva quelques amas d'armes cachées dans des maisons de campagne et dans un couvent à Bromberg, et parmi ces armes, il y en avait de dérobées à nos soldats. Les plus dangereux de ces intrigants étaient un M. D***, habitant le village de Turzero, et un M. P***. Celui-ci était l'espion le plus actif du général Maureillon, mais nous ne le sûmes qu'après la prise de la ville.

L'intendance de l'armée nous avait prévenus qu'avant le 1er de mars, elle ne pouvait établir des magasins ni des fournitures régulières. Je fus, pendant quelques jours, fort embarrassé du métier d'officier des vivres que je me voyais forcé de faire: je m'avisai cependant d'un moyen qui me réussit et que je conseille à tout général qui se trouverait dans le même cas que moi d'employer.

J'en confie le soin aux habitants du pays. — Je rassemblai chez moi tous les grands propriétaires et les plus riches particuliers des environs, à cent verstes à la ronde; je leur exposai les besoins de mes troupes, la nécessité de les faire subsister par des réquisitions arbitraires, ou par des fourrages, qui, quelque réguliers qu'ils soient, ressemblent toujours beaucoup à des pillages et peuvent entraîner de grands abus, et je les priai de nommer une commission à laquelle je joindrais un des généraux sous mes ordres et un officier des vivres, et de confier à cette commission le soin d'approvisionner mes troupes. Ils y consentirent, ils nommèrent trois commissaires; j'eus

beaucoup à me louer d'eux, et surtout du premier, nommé Vilkschisky, je leur adjoignis le général Gangeblow qui remplit mes vues à merveille. Mon corps de troupes fut parfaitement entretenu et personne n'eut à se plaindre. Cet arrangement dura plus de six semaines, et lorsque, dans le mois de mars, l'intendance eut repris son empire et les officiers des vivres leurs droits, le pays souffrit et nous fûmes mal nourris.

Je fais parvenir à la garnison et aux habitants de Thorn les gazettes qui les instruisent de l'état des armées. — Tous les jours, je faisais des reconnaissances sur Thorn, je m'approchais des ouvrages extérieurs et je finissais mes courses par le Beckerberg, où il y avait un poste bavarois; je causais ordinairement avec l'officier qui le commandait et lui remettais les gazettes qu'il répandait dans la ville; mais comme M. de Maureillon avait un grand intérêt à cacher à sa garnison bavaroise, aux Polonais et aux habitants de Thorn le véritable état des armées françaises et de la politique de l'Europe, il défendit aux officiers de recevoir les gazettes; le lendemain, celui qui était de garde m'en prévint par signes. Je déposai les gazettes dans le tronc d'un gros arbre et m'éloignai. Ce manège dura plusieurs jours; M. de Maureillon le sut, fit couper l'arbre et enfin retira le poste.

Alors le général Tschaplitz fit faire un mannequin et le remplit de gazettes; il le lança dans un bateau que le courant porta rapidement dans la ville; ce mannequin avait les bras étendus dans l'attitude d'un homme qui demande du secours; tous les habitants coururent au port et s'emparèrent des gazettes avant que le gouverneur en fût prévenu.

Le lieutenant-colonel Michaud (frère du colonel Michaud que j'ai déjà fait connaître), natif de Nice, et précé-

demment au service du roi de Sardaigne, officier du génie du plus grand mérite et de la plus rare intrépidité, allait quelquefois jusqu'aux glacis de la place pour dessiner les ouvrages et en prendre les développements. Les sentinelles bavaroises le laissaient dessiner, causaient avec lui et lui demandaient des nouvelles : le gouverneur en fut instruit : il menaça de faire fusiller tout soldat qui dorénavant le laisserait approcher sans tirer sur lui : le lendemain, la sentinelle en prévint Michaud ; il la pria de lui accorder cinq minutes, dessina un des ouvrages et lorsqu'il eut fini, l'ennemi lui dit : « En voilà assez, allez-vous-en ».

On voit avec quel dévouement Napoléon était servi par ses alliés ; ce n'est jamais par la force ni par la terreur que l'on forme des alliances, ou il faut être toujours heureux pour conserver celles qu'on a acquises par ces deux moyens.

Je fais au général Barclay différentes demandes pour le siège de Thorn. — Le 7/19 mars, j'envoyai au général Barclay les demandes ci-dessous, qui me furent toutes accordées.

1° Je prie M. le général Barclay de me laisser toute l'infanterie que j'ai ici et surtout les 12e et 22e régiments de chasseurs, excellents, ayant 1,100 hommes sous les armes et commandés par MM. les généraux Gangeblow (qui m'aide dans tous détails intérieurs du corps et à qui j'ai les plus grandes obligations pour l'approvisionnement) et Rudzewitsch (qui a ma confiance pour la partie militaire et à qui je désire confier le détachement de la principale attaque) ; ces deux généraux me sont indispensables.

Mon infanterie est forte de 3,800 hommes ; je demande qu'elle soit augmentée des quatre régiments de la 18e di-

vision, commandés par le prince Scherbatow, ceux de la 9e peuvent rester à Podgorze.

2° J'ai plus de cavalerie qu'il ne m'en faut, surtout lorsque la ville sera cernée de plus près, je n'ai alors besoin que des 800 cosaques qui sont avec moi depuis le commencement du blocus, et de 100 hussards du régiment de Marienpol.

3e Si l'on m'envoie la compagnie de batterie du lieutenant-colonel Paschtschenko que j'ai demandée, et une autre de la 18e division, j'aurai alors

16 canons de 12
8 licornes de position
24 canons de 6
12 licornes de régiment } russes.

Ce sera suffisant. Mais il faudra renvoyer beaucoup de chevaux d'artillerie de l'autre côté de la Vistule, je n'ai pas la possibilité de les nourrir.

4° J'avais été prévenu qu'à compter du 1er mars, je recevrais de l'intendance de l'armée les provisions nécessaires à l'entretien de mon corps ; jusqu'à présent, je n'ai entendu parler ni de l'intendance ni de la commission des vivres ; c'est avec beaucoup de difficulté que je puis pourvoir à l'entretien des troupes que je commande.

5° Mon adjudant, le baron Schulz, me mande de Graudenz que l'artillerie prussienne peut arriver le 12 mars au village de Czarnowo près d'Ostrometzko : lorsqu'elle y sera parvenue, je m'avancerai vers la ville, et je désire que l'infanterie et l'artillerie que j'ai demandées arrivent aussi le 12 à Ostrometzko. Il est à souhaiter que notre flottille couvre, à Czarnowo, le transport de l'artillerie prussienne, car un bateau lancé de Thorn pourrait l'insulter. Nous avions rassemblé à Ostrometzko, à Przysiek et

près de Graudenz quelques bateaux dont deux ou trois assez grands; nous les avions armés avec des canons de 6 et des matelots de l'équipage de marine attaché à notre armée : cette flottille était sous les ordres du capitaine-lieutenant de la marine Dott, Danois.

6° J'ai choisi une place avantageuse pour débarquer l'artillerie, elle est à trois verstes de la ville; elle sera protégée par la flottille et par une redoute que je vais faire construire ; j'en ferai ensuite construire une seconde à la pointe de l'île.

7° Le transport des 8,000 gabions et des 7,000 fascines, déjà préparés à quinze verstes de Thorn, se fera par les voitures du pays. Je ne me dissimule pas que ce sera difficile à cause de la rareté de ces voitures, employées pour la plupart au transport des subsistances, mais je prendrai, dès à présent, les mesures nécessaires pour en avoir au moins l'indispensable nécessaire. On pourrait transporter par eau une partie de ces matériaux.

8° Les places de mon quartier et des dépôts sont déjà désignées.

9° Je prie le général de me faire savoir le plus tôt possible quelles sont les troupes et l'artillerie qu'il m'envoie, et la cavalerie qu'il me prend, pour que je désigne tout de suite les détachements.

10° Dans les trois jours indispensables où je dois être devant la place, sans ouvrir la tranchée, je ferai faire des baraques. J'ai la paille et le bois près de la droite ; à gauche, il sera plus difficile de s'en procurer, et j'ai ordonné aux troupes d'en apporter des quartiers.

11° J'ai pris mes précautions pour nourrir les Prussiens, mais comme ils seront d'abord près de Bromberg, si l'on pouvait leur fournir, de cette ville, ce qui leur est nécessaire (surtout le pain cuit), ce serait un grand avantage

pour moi, car, je le répète, l'existence du corps que je commande a été, jusqu'à présent, un vrai miracle dans ce pays épuisé ; il y aura à peu près 500 Prussiens.

12° La tranchée pourrait être ouverte vers le 20 mars/1er avril.

A Ostuczewo, ce 7/19 mars 1813.

Je fus bientôt rejoint par les troupes que j'avais demandées. Les pionniers et les artilleurs prussiens arrivèrent aussi de Graudenz, et ces renforts portèrent le corps assiégeant à 7,500 Russes et 500 Prussiens (sans compter le détachement du général Tschaplitz); ce n'était pas trop pour assiéger une ville qui comptait 4,000 hommes de garnison.

Le général Barclay vient s'établir à mon camp. — Le général Barclay vint lui-même s'établir à mon camp pour être plus à portée de donner au reste de son armée les ordres qui pourraient devenir nécessaires, et le lieutenant général Opperman, qui était alors chef de la partie du génie en Russie, vint présider aux travaux.

Le mauvais temps et quelques retards dans l'arrivée des matériaux pour la construction des baraques retardèrent l'ouverture de la tranchée jusqu'au 27 mars/8 avril.

Sommation de la ville. — Le 25/6, je sommai la ville pour la seconde fois. Ce n'était qu'une mesure de forme, je savais d'avance quelle serait la réponse du gouverneur.

Je datai ma lettre de Weishof : c'était une maison de campagne située sous la grande portée de canon de la place : on croit que c'est celle où logeait Charles XII lorsqu'il fit le siège de Thorn et sur laquelle une bombe tomba dans un moment où il dictait une lettre à son secrétaire ; celui-ci, effrayé, interrompit son travail. Le roi lui en demanda la raison. Il s'écria : « Sire, la bombe ! — Eh

en ayant l'air de se bien cacher et faisant tout ce qu'ils pouvaient pour être découverts. Ils le furent en effet, on tira sur eux et dans la nuit (que le gouverneur passa, dit-on, sur le rempart vis-à-vis du chemin de Culmsée), on lança de la place beaucoup de pots à feu, on ne découvrit rien et M. de Maureillon fut persuadé que nous avions remis au lendemain l'ouverture de la tranchée.

Le lieutenant-colonel Michaud aurait désiré de brusquer dès le premier jour le Hasenberg, et d'y établir la droite de notre première parallèle et des batteries, mais je m'y opposai, c'eût été s'exposer à perdre trop de monde pour gagner seulement vingt-quatre heures.

Le génie fut divisé en quatre brigades commandées par le lieutenant-colonel Klemenko, le capitaine Hulkovius (Russes), le lieutenant-colonel Engelbrecht et le capitaine Gaett (Prussien). Le lieutenant-colonel Michaud eut la direction des travaux,

Le colonel Weszelizki (Russe) eut le commandement de l'artillerie, et, sous lui, les deux colonels Saszadko et le lieutenant-colonel Paschtschenko (Russes); le capitaine de Rohn et les lieutenants Schmidt et Bunkowski (Prussiens) commandèrent les différentes batteries. Le lieutenant-colonel Newerowsky eut la direction de la batterie de mortiers et d'obus, placée à Podgerze vis-à-vis de Thorn, sur la rive gauche de la Vistule.

Le capitaine des gardes Weljaminow fut nommé major de tranchée. Je me fis informer de la place où se trouvait la maison de Copernic, pour ne pas diriger le feu de ce côté.

Première nuit, le 27 mars/8 avril [1]. — Dès que le soleil

1. Les détails relatifs au siège ne concordent pas avec ceux publiés par Plotho, *Histoire de 1813-1814*, t. I, Suppléments, p. 74-84. (Éditeur.)

couchés sur le ventre en avant de la tranchée et très près de la place, l'entendirent exprimer, en termes très énergiques, sa fureur contre les officiers qui avaient été de garde sur cette partie des remparts.

Un moment après, il fit feu de toutes ses batteries; nous y ripostâmes par soixante-dix bombes, ce qui augmenta encore son étonnement; il ne pouvait concevoir comment, dans une seule nuit et dans un sable mouvant, nous avions pu achever une parallèle, deux logements, quatre batteries et les armer.

Seconde nuit, le 28 mars/9 avril. — Le général-major Insov commanda les troupes et la tranchée; 1,213 travailleurs; 1,500 hommes de soutien et de garde de tranchée.

On employa 283 gabions et 395 fascines. On tira 330 coups de canon et on lança dans les ouvrages 328 bombes.

On perfectionna les deux batteries de flanc, on arma celle de gauche, et on élargit la tranchée et les communications.

Les artilleurs prussiens montrèrent beaucoup d'activité, de bravoure et de connaissance de leur métier. Les nôtres les secondèrent parfaitement, et quoique nos batteries fussent un peu éloignées, leur feu fit déjà beaucoup de mal aux ouvrages de la place et au blockhaus de Beckerberg.

Les ennemis avaient encore sur le Hasenberg un poste et un retranchement; je jugeai que, dans la nuit suivante, je pourrais faire construire à la gauche de la tranchée une batterie de mortiers à deux cent cinquante toises de la place et un logement sur le Hasenberg. Le lieutenant général Oppermann et Michaud partagèrent mon opinion.

Troisième nuit, le 29 mars/10 avril. — Le général-major

Metscherinow commanda les troupes et la tranchée. 1,380 travailleurs; 1,500 hommes de soutien et de garde de tranchée.

On employa 720 gabions. 275 fascines et 112 sacs à terre. On tira 400 coups de canon et on lança 420 bombes ou obus.

Pour exécuter le travail projeté la veille, il fallait d'abord chasser, à notre gauche. les ennemis d'une lunette qui n'était pas achevée et que cependant ils occupaient avec un petit détachement, et à notre droite, occuper les retranchements du Hasenberg qui consistaient dans un blockhaus et des flèches.

Je chargeai de ces deux expéditions mes adjudants Ruhl et baron Schulz, je donnai au premier cent, et au second deux cents volontaires.

A la nuit, ces deux détachements marchèrent aux points d'attaque, suivis des ingénieurs, des travailleurs et d'un soutien: à gauche, les capitaines Hulkovius et Gaett; à droite, les lieutenants-colonels Michaud et Klemenko.

Ruhl ayant chassé le poste ennemi de la lunette, Hulkovius y établit par une sape volante un logement et le réunit à la première parallèle.

Schulz eut le même bonheur à la droite; il chassa les ennemis du Hasenberg et les ingénieurs y commencèrent le logement.

Les ennemis firent une sortie qui fut repoussée; ils ouvrirent ensuite un feu très vif de boulets, d'obus et de mitraille qui nous causa de la perte, et cependant n'interrompit pas le travail, qui fut achevé avec une ardeur et une intrépidité telles qu'on devait les attendre des braves officiers et soldats à qui il était confié.

Ce fut au commencement de ce travail que le lieutenant-colonel Michaud eut le bras droit emporté par un boulet

de canon; ce malheur fut senti par toute l'armée, qui avait apprécié le mérite de cet excellent officier.

Michaud était d'une complexion très faible et nous craignîmes qu'il ne succombât à une blessure si grave, d'autant plus que le chirurgien, après lui avoir coupé le bras au-dessus du coude, s'aperçut (un peu tard) que l'os était fêlé plus haut, et lui fit une seconde amputation à l'épaule même; mais le courage surnaturel et la force d'âme du blessé le sauvèrent : lorsqu'il reçut le coup, j'étais dans la tranchée que je ne pouvais quitter; à huit heures du matin, je retournai au camp et j'allai sur-le-champ le voir; je le trouvai dans sa baraque, couché sur un matelas et ayant son bonnet de fourrure sur la tête; lorsqu'il me vit entrer, il ôta ce bonnet de la main qui lui restait, et me demanda si le logement était fait; je lui dis qu'il l'était, il en parut très content, et me dit : « Mon « général, je vous fais mon compliment, dans six jours « vous aurez la ville. » Je lui témoignai mon admiration de son sang-froid, il me répondit : « Ce n'est rien, accident « de guerre! mais faites continuer ce soir le logement et la « batterie, et tout ira bien. » On peut être aussi intrépide, mais plus, cela me paraît impossible. Michaud est mort de maladie, à Sébastopol, en 1822.

Le général Oppermann prit lui-même alors la direction des travaux du siège que, par délicatesse, il n'avait pas voulu enlever à Michaud.

Oppermann est d'une grande bravoure, fort actif et très instruit.

Quatrième nuit, le 30 mars/11 avril. — Le général-major Karnielow commanda les troupes et la tranchée; 1,135 travailleurs; 1,500 hommes de soutien et de garde de tranchée.

On employa 990 gabions et 550 fascines; on tira

360 boulets et 731 bombes ou obus, et d'après mes ordres très positifs, on n'en lança que sur les ouvrages et pas un seul dans la ville,

Le général Tschaplitz envoyait de temps en temps quelques bombes sur les maisons, mais je les lui fis ensuite diriger sur les ouvrages près de la vieille porte.

Vers midi, une de nos bombes fit sauter, dans une demi-lune de la place, un magasin à poudre dont l'explosion coûta du monde aux ennemis.

On perfectionna les tranchées et les batteries nouvellement faites, et on les arma.

Cinquième nuit, le 31 mars/12 avril. — Le général major Rudzewitsch commanda les troupes et la tranchée; 885 travailleurs; 1,500 hommes de soutien et de garde de tranchée; on employa 450 gabions et 415 fascines. On tira 920 boulets et 550 bombes, obus, grenades, etc. On perfectionna les batteries du Hasenberg et on fit les lignes de communication.

Sixième nuit, le 1er/13 avril. — Le général-major Bernodossow commanda les troupes et la tranchée; 536 travailleurs; 1,500 hommes de soutien et de garde de tranchée.

On employa 300 gabions et 150 fascines; on tira 1,064 boulets et 453 bombes, etc. On répara dans les batteries et dans les parallèles les dommages occasionnés par le feu de l'ennemi, et l'on prépara les matériaux pour la nuit suivante, dans laquelle nous voulions ouvrir la seconde parallèle.

Le lieutenant général Oppermann reconnut que le fossé de la ville était rempli d'eau, mais seulement à trois ou quatre pouces de hauteur, et qu'il s'alimentait par deux petites sources que les ennemis y avaient dirigées : on les détourna.

Septième nuit, 2/14 avril. — Le général major Insov commande les troupes et la tranchée ; 1,825 travailleurs ; 1,600 hommes de soutien et de garde de tranchée.

On employa 2,600 gabions et 1,490 fascines. On tira 900 boulets et 500 bombes.

Dans la nuit on occupa, au flanc gauche, un mamelon à cent toises de la ville, et à droite le Beckerberg ; cette hauteur fut emportée par le colonel Seliwerstow, du régiment de Jakutz, et le lieutenant-colonel Kondratjen, du régiment Apscheron.

On y construisit un logement et une batterie, qu'on lia à la batterie du Hasenberg par un boyau de cinq cents pas.

Tout ce travail s'acheva dans la nuit, sous un feu très vif de fusil, du chemin couvert de la place, et de mitraille, des ouvrages extérieurs.

Les ennemis tentèrent une sortie qui fut repoussée, mais nous eûmes le malheur d'y perdre le colonel Seliwerstow, qui fut blessé d'un coup de mitraille et mourut le lendemain. A gauche, le mamelon où les ennemis avaient un poste fut enlevé par le major Blanow avec des chasseurs, et, sous le feu de l'ennemi, on construisit, comme à la droite, une parallèle de 425 pas et un logement à sape volante de 480 pas, on réussit même à établir une batterie très près du front attaqué.

Le 3/15 avril. — Le feu de nos batteries fut si vif, si bien soutenu et si bien dirigé, que les bastions ennemis et toutes leurs batteries furent rasés. La batterie du Beckerberg enfilait ou prenait en écharpe tout le front d'attaque. Le feu de l'ennemi fut entièrement éteint, et l'on se prépara à ouvrir la troisième parallèle et la sape dès le soir même.

Les ennemis envoient un parlementaire. — Mais vers

les trois heures après midi, le général de Maureillon envoya un parlementaire; le général Rudzewistch, qui commandait la tranchée, m'en prévint et je vins le recevoir dans la tranchée même.

Ce parlementaire me fut amené les yeux bandés. Lorsqu'il fut dans la tranchée, je lui fis ôter le mouchoir qui lui couvrait la vue; après avoir causé avec moi des articles de la capitulation, il me demanda d'où j'avais pu faire venir l'artillerie de siège; je lui dis que c'était celle de Graudenz : il parut fort étonné et me demanda si nous avions déjà pris cette forteresse, je lui dis que non, mais que les Prussiens étaient devenus nos alliés. Son étonnement redoubla, il me dit : « En ce cas, mon général, vous irez au Rhin. — Et peut-être plus loin, » lui répondis-je, quoique, dans ce moment là, j'étais loin de m'en flatter.

On voit qu'à Thorn on avait alors peu de connaissance, malgré mes gazettes, de ce qui se passait en Europe.

Je discutai avec lui les conditions de la capitulation ; d'abord nous étions loin d'être d'accord ; j'insistai pour que la garnison fût prisonnière de guerre : le parlementaire demandait qu'elle se retirât avec armes et bagages ; je le menai chez le général Barclay, et nous lui donnâmes notre ultimatum ; il promit de revenir et de terminer avec nous, il revint effectivement le lendemain matin.

Le général Barclay, pour faire obtenir une récompense à son chef d'état-major, le lieutenant général Sabanief, qui n'avait rien eu à faire pendant le siège, lui confia la rédaction des articles de la capitulation. Le général Sabanief obtint, pour cette capitulation, le cordon de Saint-Alexandre. C'était une énorme récompense d'un bien petit service; mais Sabanief, officier très brave, très instruit et criblé de blessures, méritait d'être distingué et récom-

pensé. Il reçut le parlementaire dans une des batteries de la tranchée ; celui-ci insistant toujours pour la liberté de la garnison, Sabanief, d'un caractère peu patient, s'emporta, et fit recommencer le feu de toutes les batteries, sous prétexte que les ennemis profitaient de l'armistice pour réparer leurs fortifications.

Lorsque cette canonnade commença, le colonel Weszelizki qui se trouvait auprès de moi, pâlit visiblement ; je lui demandai ce qu'il éprouvait, il me dit qu'il se trouvait mal et s'éloigna : le lendemain il m'avoua la cause de la terreur qui l'avait saisi : c'était le manque total de munitions, dont on ne pouvait plus espérer le remplacement de Graudenz, les Prussiens refusant d'en donner davantage, et il ajouta qu'il n'en restait que pour un jour de feu, et qu'il eût fallu lever le siège : voilà ce qui avait causé son inquiétude, et il y avait de quoi.

J'étais alors dans le camp avec Barclay ; cette canonnade nous inquiéta, mais nous apprîmes bientôt qu'elle avait eu un plein succès ; le parlementaire convint des articles de la capitulation, et dans le même jour, elle fut confirmée et signée.

Weszelizki était admirable pour établir l'ordre dans l'artillerie et dans les parcs : avec lui, on était assuré de ne jamais manquer de rien ; je fus pendant le siège inquiet d'être privé de ses qualités précieuses : il m'arriva un général-major André Aratcheew, plus ancien que Weszelizki, et à qui j'aurais été obligé, à mon grand regret, de donner le commandement de mon artillerie, mais le général Barclay me le défendit et chassa bientôt le nouveau venu. Cet Aratcheew, mort depuis, n'avait ni esprit ni connaissances et ne possédait pas même les premières notions de celles nécessaires à l'artillerie. Il était de plus fort poltron et d'un caractère peut-être

encore plus cruel et atroce que celui de son frère le général d'artillerie comte Aratcheew. Il nous donna une preuve fort plaisante de sa prudence le jour de la prise du Beckerberg : jamais on n'avait pu le décider à aller voir les tranchées, mais ayant appris qu'on ferait une attaque de vive force sur notre droite, il vint se coucher derrière une petite élévation sur laquelle se trouvait une potence. Cette élévation se trouvait au moins à deux cents toises en arrière de la première parallèle : lorsque je retournai au camp, à huit heures du matin, je passai près de lui; il se leva, s'approcha de moi, et me dit : J'ai l'honneur de me présenter à Votre Excellence, j'ai été ici au feu toute la nuit et je vous prie d'en rendre compte. On peut juger du succès que cette anecdote eut dans l'armée.

Le lendemain 5/17 avril, j'allai à Thorn faire une visite à M. de Maureillon, qui me reçut avec beaucoup d'égards : il m'avoua qu'il avait été trompé sur le côté de l'ouverture de la tranchée; cependant il trouvait que nous l'avions ouverte à une trop grande distance, ce qui était vrai, mais la clarté de la lune en avait été la cause.

CAPITULATION DE THORN

Quoique les travaux des assiégeants soient déjà trop avancés, et les fortifications de la ville trop endommagées par le feu des batteries de la tranchée, pour faire espérer à la garnison de faire encore une longue résistance, cependant, par égard pour sa valeur, le général d'infanterie comte de Langeron, commandant le corps russe assiégeant Thorn, lui accorde la capitulation suivante, dont les articles ont déjà été convenus entre M. le général Sabanief et M. le général-major bavarois de Zollern.

1° Après-demain 6/18 avril, à dix heures du matin, la

garnison déposera les armes à l'arsenal de Thorn et sortira de la ville par la vieille porte.

2° MM. les généraux et les officiers conserveront leurs épées.

3° Tous les généraux, officiers, soldats et employés de la garnison de Thorn conserveront leurs équipages.

4° La garnison prend l'engagement de ne point servir contre la Russie ni contre ses alliés pendant cette campagne.

5° On fixera à la garnison le chemin le plus court pour retourner en Bavière.

6° L'intendant de l'armée russe se charge de fournir à la garnison les vivres et les fourrages dans les pays déjà occupés par les troupes russes.

7° Il sera fourni à la garnison, dans les mêmes pays, le nombre de chariots nécessaires pour le transport des bagages.

8° Les officiers et soldats polonais de la garnison recevront des passeports pour retourner chacun séparément dans leurs foyers, en s'engageant à ne plus servir ni contre la Russie ni contre ses alliés.

9° Aussitôt que la capitulation aura été signée, les troupes russes occuperont l'ancienne porte de Thorn et le bastion qui se trouve à sa droite.

10° Deux heures après l'entrée des troupes russes dans la ville, elles occuperont la grand'garde et mettront des sentinelles à tous les magasins de vivres et de munitions de guerre.

11° Toute l'artillerie de la forteresse et toutes les munitions de guerre seront remises à M. le colonel russe Weszelizki.

12° Les plans et les cartes qui n'appartiennent pas aux

particuliers seront remis à M. le capitaine du génie russe Hulkovius.

13° Toutes les provisions de bouche et autres seront remises à un officier qui sera nommé à cet effet par le général en chef russe comte de Langeron.

14° Le général russe comte de Langeron donnera de son côté, comme otages de la capitulation, le lieutenant-colonel Paschtschenko et le lieutenant des hussards de la garde Mouromtzow.

15° On prendra les mesures nécessaires pour le soin des malades et blessés de la garnison ; lorsqu'ils seront rétablis, ils seront traités conformément aux articles 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8.

16° (Article ajouté par le gouverneur.) M. le gouverneur de Thorn peut envoyer un officier rendre compte de la reddition de la place au vice-roi d'Italie. — Accordé.

P.-S. On entend par campagne depuis le jour de la signature de cette capitulation jusqu'au 1er janvier 1814.

Ont signé : le général d'infanterie comte DE LANGERON.

Le lieutenant général SABANIEF.

Le général gouverneur de Thorn, baron DE MAUREILLON.

Le général-major bavarois ZOLLERN.

Il y avait sous les armes dans la place, à l'époque de cette capitulation, 121 officiers bavarois, 24 français, 3 polonais (148), et 1,516 sous-officiers ou soldats bavarois, 447 français, 104 polonais (2,067).

Il y avait dans les hôpitaux 15 officiers et 1,538 bas officiers ou soldats malades.

Le total de la garnison était de 3,768.

Récompenses pour le siège de Thorn. — Le siège fut bien mené et fit beaucoup d'honneur au général Opperman, au lieutenant-colonel Michaud, au colonel Weszelizki et à tous les officiers du génie et de l'artillerie russes et prus-

siens ; tous furent récompensés, ainsi que beaucoup d'officiers de l'infanterie, et tous méritaient de l'être.

Je reçus la grande croix de la seconde classe de l'ordre de Saint-Georges, une des plus belles décorations militaires de l'Europe.

Elle m'était due d'après les statuts de l'ordre et, d'après ces mêmes statuts, je l'avais déjà méritée trois fois : 1° pour la prise de Silistrie; 2° pour celle de Rouschouk et 3° pour la prise de l'armée turque à Robodzée.

Le général Opperman et le lieutenant-colonel Michaud eurent la croix de la troisième classe de Saint-Georges : Michaud fut fait aussi adjudant de l'empereur.

Mes adjudants Ruhl et Schultz furent transférés dans les gardes.

Perte des Russes et des Prussiens pendant le siège de Thorn. — Notre perte pendant toute la durée du siège fut très légère en comparaison de l'importance de la possession de Thorn, qui assurait toute la partie inférieure de la Vistule et rendait disponibles 12,000 hommes d'excellentes troupes.

Nous perdîmes	1 colonel.	Russes	31 tués.
	28 soldats.	Russes	
	2 soldats. . . .	Prussiens	
Nous eûmes	1 officier d'état-major	Russes	166 blessés.
	5 officiers.	Russes	
	156 soldats	Russes	
	4 soldats	Prussiens	

On tira environ 4,000 coups de canon et on lança plus de 3,000 bombes [1].

1. Les historiques du 5e bavarois (p. 437-452) et du 6e bavarois (p. 424-448) donnent des détails très intéressants sur ce siège. (Éditeur.)

La garnison sort de la place pour retourner dans sa patrie. — La garnison sortit de la ville le 7/19, à dix heures du matin, déposa les armes sur le glacis, et défila devant moi : en tête, marchaient ou plutôt se traînaient les Français, tous ivres et tenant les propos les plus indécents et les plus déplacés sur leurs généraux, leur empereur, leurs revers, sur la retraite de Moscou; ensuite venaient les Polonais, ivres aussi, mais plus tranquilles que les Français et ayant l'air triste et abattu; enfin on voyait les Bavarois, dans un ordre parfait. Le général Zollern, qui était à leur tête, s'approcha de moi et me dit à l'oreille : « Au revoir, mon général, dans trois mois nous nous retrouverons ensemble contre ces coquins-là. » Il avait raison : cela fut et devait être ainsi.

J'envoyai au roi de Prusse le lieutenant-colonel Rummel avec la nouvelle de la prise de Thorn; il me rapporta les ordres de l'Aigle noir et de l'Aigle rouge et d'autres décorations prussiennes pour mes officiers russes; j'en fis obtenir de russes pour tous les officiers prussiens qui avaient été employés au siège.

L'armée de Barclay marche pour rejoindre la grande armée alliée en Saxe. — Après avoir donné quelques jours de repos aux troupes et pris les arrangements nécessaires pour réparer et occuper Thorn, où on laissa pour commandant le général-major Padeisky, chef du régiment de Kaslow, notre armée se mit en marche pour rejoindre la grande armée russe et prussienne où se trouvaient les souverains et que nous comptions ne rejoindre qu'en Franconie. Mais il était arrivé, dans l'intervalle, beaucoup d'événements.

Mort de Kutusof. — Le prince Kutusof était mort à Buntzlau, peu après le siège de Thorn; il succomba à l'épidémie connue sous le nom de fièvre d'hôpital, qui en-

leva beaucoup de victimes, surtout parmi les prisonniers français.

Le général Tormasof, qui se trouvait le plus ancien après Kutusof, fut nommé gouverneur général de Moscou, et le comte Wittgenstein eut le commandement de l'armée. C'était, de tous les généraux secondaires, celui qui s'était le plus distingué et avait eu les succès les plus brillants contre Oudinot et Saint-Cyr. On lui attribuait la gloire et le bonheur d'avoir sauvé Pétersbourg.

Kutusof s'était constamment opposé, et avec raison *, au passage prématuré de l'Elbe, que les souverains, l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, voulaient absolument exécuter pour s'emparer de la Saxe et s'avancer ensuite sur la Franconie. Six semaines de repos dans le duché de Varsovie et en Silésie avaient un peu refait les troupes et donné le temps à beaucoup de traîneurs et de blessés de rejoindre leurs corps ; les Prussiens étaient assez nombreux et l'armée comptait déjà plus de cent mille combattants.

Les armées russes et prussiennes passent l'Elbe. — On passa donc l'Elbe, on occupa Dresde et Leipzig, et on s'avança sur Lutzen, où l'on retrouva Napoléon avec 160,000 nouveaux soldats.

Napoléon reparaît en Allemagne avec de grandes forces. — On n'avait pu s'imaginer, qu'après la destruction complète des masses énormes qu'il avait traînées à Moscou, il pût, en trois mois, lever, rassembler et organiser de nouvelles légions ; mais c'était douter des ressources de la France et du pouvoir du plus absolu des despotes.

La marine lui fournit des canonniers, la gendarmerie et les postes quelques cavaliers, et des conscrits remplirent

* Voir note 1.

les cadres de l'infanterie ; 200,000 Français étaient déjà en Allemagne au mois d'avril.

Bataille de Lutzen. — Le 20 avril/2 mai, les armées se choquèrent à Lutzen, champ de bataille célèbre par la victoire et la mort de Gustave-Adolphe, roi de Suède. Cette seconde bataille, donnée sur le même terrain que la première, fut très sanglante. Les deux partis y perdirent chacun plus de 15,000 hommes [1], la victoire fut longtemps indécise, mais à la fin les alliés furent obligés de se retirer et de repasser l'Elbe à Dresde.

Combat près de Dresde. — Le 28 avril/10 mai, les Français passèrent l'Elbe, près de Dresde, après un combat fort vif, et les alliés se retirèrent en Lusace et vinrent occuper une position sur la Sprée, près de Bautzen : Napoléon vint camper vis-à-vis de cette dernière ville dans les premiers jours de mai.

Nous rejoignîmes notre grande armée qui resta sous les ordres de Wittgenstein, quoique Barclay, Platof, Miloradowitsch et moi fussions plus anciens que lui.

Nous avions quitté les environs de Thorn le 13/25 avril : nous marchâmes par Bromberg, Holland, Wongrowitz, Goslin, Posen, Grætz, Bentschen, Bomst, Zullichau, Krossen, Guben, Muscka, Horsche, et nous arrivâmes le 4/16 mai sur la Sprée, où nous nous établîmes au bivouac à la droite de la grande armée, entre Kreckwitz, Doberschutz, Pliskowitz et Malschwitz. On s'attendait à une bataille générale pour le lendemain 5/17 mai, mais elle n'eut lieu que quatre jours après.

Bataille de Kœnigswarta. — Le 6/18 mai, Barclay reçut l'ordre de l'empereur de prendre avec lui son armée de 12,000 hommes, le corps des grenadiers commandés par

1. A lui seul le III[e] corps perdait 15,000 hommes : *Journal des opérations*, p. 135. (Éditeur.)



le lieutenant général Raeffskoï et le corps prussien d'Yorck (en tout 15,000 à 20,000 hommes), et de se porter sur sa droite à peu près à vingt verstes, par Klix, vers Kœnigswarta.

On avait su par des espions et appris par des dépêches interceptées par nos partisans que Napoléon avait détaché deux grands corps (celui de Ney et celui de Lauriston) pour tourner entièrement notre extrême droite, passer les deux Sprée et se porter dans la direction de Weissemberg derrière nous, tandis qu'il nous attaquerait de front.

Dès que nous connûmes son projet, nous pûmes le déjouer, mais les avis furent partagés sur ce que nous devions entreprendre pour y réussir ; on eût dû peut-être (avec tout autre ennemi que Napoléon) laisser nos avant-postes et les feux allumés dans nos camps le long de la Sprée, faire ce que le grand Frédéric avait fait à Liegnitz et porter, par une marche de nuit rapide et ordonnée au moment même fixé pour le départ, toute notre armée vers Kœnigswarta pour écraser et anéantir les deux corps ennemis, mais on pensa qu'un pareil mouvement serait dangereux contre un général aussi habile et aussi actif que Napoléon et de qui notre marche n'eût pu être longtemps ignorée (il avait aussi de très bons espions), et l'on se contenta de chercher à arrêter Ney et Lauriston et à paralyser leurs projets.

Nous nous mîmes en marche dans la nuit du 6/18 au 7/19 mai.

Les corps d'Yorck et de Raeffskoï marchèrent à quelque distance de la rive droite de la Sprée, vers Gottamelde, Lehmisch et Liska, et Barclay et moi nous dirigeâmes par Klix et Johnsdorf vers Kœnigswarta. Nous passâmes la Sprée à Klix et nous nous avançâmes vers Neudœrfel, en avant de Johnsdorf.



Tout ce pays est couvert de bois très élevés, très épais, qu'il est impossible de traverser ailleurs que par les grands chemins. Nous avions des guides peu intelligents, il était difficile de s'orienter dans ces forêts, et lorsque nous arrivâmes le 7/19 au matin à notre destination, ou du moins à ce que nous croyions devoir l'être, nous ne savions pas, à la lettre, où nous étions ; tous les habitants avaient fui de leurs maisons, on ne pouvait prendre aucun renseignement. Barclay était très embarrassé et même inquiet de sa position.

Nous trouvâmes cependant une petite hauteur dégarnie de bois ; en avant, une éclaircie nous laissait apercevoir devant nous, dans le lointain, un village, mais nous ne pouvions rien découvrir ni à droite ni à gauche.

Barclay plaça sur cette hauteur toutes ses troupes en colonnes serrées.

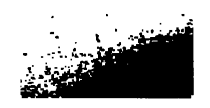
Nous envoyâmes reconnaître nos flancs, et un de nos adjudants ayant trouvé, à une verste de nous, à gauche, le grand chemin qui conduit de Bautzen par Kœnigswarta à Spremberg, à Cottbus, à Francfort-sur-l'Oder, et aussi à Berlin, Barclay m'ordonna alors de me porter avec la 18e division par ce chemin, tandis qu'il ferait marcher à ma hauteur et sur ma droite les autres divisions d'infanterie et la cavalerie par cette éclaircie dont j'ai parlé plus haut.

Pendant que le prince Scherbatow avec sa 18e division se portait en avant, je m'avançai seul dans le bois avec celui de mes adjudants qui avait reconnu le chemin, je le traversai et je vis, entre les arbres, quelques hommes qui paraissaient être en embuscade; je les reconnus bientôt pour être des cosaques, et je trouvai, à cent pas en avant, notre fameux partisan Figner.

Figner, alors colonel dans l'armée, était auparavant officier d'artillerie; sa jeunesse avait été très orageuse. Per-

sonne ne possédait à un aussi haut degré que lui l'audace qui fait entreprendre les choses les plus hasardées, et le sang-froid et la présence d'esprit qui en atténuent le danger et les font réussir. C'était le partisan le plus entreprenant et le plus adroit de notre armée, qui en comptait cependant beaucoup d'excellents : il traversait les postes, les armées ennemies même, tantôt suivi de son détachement, tantôt seul et toujours avec bonheur. Lorsque les Français étaient à Moscou, il y entra plusieurs fois déguisé en paysan et fut employé dans la maison de Mamonow, où demeurait Murat, comme chauffeur de poêles, sans être reconnu, En janvier 1813, il fut envoyé à Dantzig; il s'y fit passer pour un officier allemand de l'armée française (il parlait parfaitement le russe, l'allemand, le français et l'italien). Il excita cependant beaucoup de soupçons dans cette mission; le général Rapp le fit mettre trois fois en prison, on lui fit subir plusieurs interrogatoires fort sévères, mais il répondit si bien, donna des éclaircissements si précis, fournit des preuves bien fausses assurément, mais si adroites, que Rapp lui-même finit par être sa dupe et lui accorda une si grande confiance qu'il lui donna pour Napoléon des dépêches que Figner alla porter à l'empereur Alexandre.

Figner déshonorait ses qualités précieuses à la guerre par une cruauté inouïe; il ne faisait grâce à aucun Français, il égorgeait souvent de sa main tous ceux qu'il pouvait attraper, et le nombre en fut grand : la raison qu'il donnait pour faire exécuter ces atrocités était d'autres atrocités dont il avait, disait-il, été témoin dans un village russe, où il arriva à l'improviste avec des cosaques et où il trouva des maraudeurs français qui, après avoir éventré des femmes grosses sur l'autel de l'église, avaient saisi les enfants par les jambes et leur écrasaient la tête contre



les murs; il extermina ces monstres et jura de ne plus faire quartier à aucun Français; il n'a que trop tenu sa parole.

Cette guerre avait découvert, dans l'armée russe, un nouveau genre de talent dont avant elle ne se doutait pas elle-même, ce fut celui des partisans; il s'en forma un grand nombre : Tchernitchef, Seslavin, Dawidow, le prince Koudaschew, Figner, furent les plus distingués. L'armée russe a un grand avantage pour ce genre de guerre, c'est d'avoir dans ses cosaques une milice intelligente et infatigable. On pourrait croire que l'esprit, la vivacité, l'activité des Français les rendraient propres au service de partisans; cependant ils n'en eurent que peu et de très médiocres.

Figner, quelques jours avant la bataille de Leipzig, étant coupé et poursuivi par un corps français, se noya dans l'Elbe en voulant le passer à la nage.

Il me dit que les ennemis ne devaient pas être loin, et m'ayant fait avancer encore une centaine de pas, nous découvrîmes à notre gauche, dans une petite prairie, un grand nombre de soldats sans armes, qui allaient et venaient d'un village où vraisemblablement ils cherchaient des vivres. Leur direction m'apprit que l'ennemi devait être en avant de nous, et les voyant sans armes, j'en conclus que les corps dont ils dépendaient devaient être très près. Figner me dit qu'il n'avait pas pu s'en assurer lui-même, ne voulant pas faire paraître un seul cosaque de son détachement pour ne pas donner connaissance à l'ennemi de sa position, et il avait tenu son monde en arrière assez loin de lui.

Le chemin étant très large, je fis former la 18e division en colonnes serrées, par division, et la fis précéder par vingt-quatre canons marchant sur six de front.

Après avoir fait ainsi deux ou trois verstes en faisant reconnaître les bois à mes deux flancs, tout à coup, à un coude du chemin, les bois cessèrent et je me trouvai dans une plaine assez longue, profonde d'une verste, et terminée par la petite ville de Kœnigswarta. Je m'avançai et je découvris à cent pas de la lisière du bois quatre à cinq lignes d'infanterie. C'était une division italienne du corps du général Bertrand, et commandée par le général Peyri, elle était composée de quatorze bataillons et n'avait que dix canons.

Cette division paraissait avoir fait une halte ; quelques soldats avaient l'arme au bras, d'autres avaient mis leurs fusils en faisceaux, d'autres étaient couchés; toute cette masse d'infanterie n'avait ni avant-postes ni sentinelles, ce qui ne fait pas honneur à la prudence de ses chefs.

Je débouchai, je fis charger mes vingt-quatre canons à mitraille, je les mis en ligne et j'ordonnai au colonel d'artillerie Magdenko de commencer le feu, et à la division d'infanterie de se déployer à droite et à gauche et d'attaquer.

Tout ceci se passa sans qu'aucun officier ni soldat ennemi fît le moindre mouvement; ils me croyaient une colonne des leurs qui venait les rejoindre, je n'étais pas cependant à plus de cinquante pas d'eux.

Une pareille imprudence de leur part, une telle négligence du service, un oubli total des premières règles de l'art militaire, étaient inconcevables, et firent croire à ceux qui m'entouraient que les troupes que nous voyions étaient les Prussiens d'Yorck (depuis que les troupes de tous les pays sont habillées de même, on peut craindre beaucoup de méprises : à trente pas, il est impossible de distinguer un soldat français d'un russe et d'un prussien), et lorsque j'ordonnai de tirer, tous mes adjudants, ceux

du prince Scherbatow, les officiers d'état-major, se mirent à crier : « Ce sont les Prussiens, ne tirez pas ! » et se précipitèrent sur les canonniers; je ne partageais pas leur opinion, mais étourdi par leurs cris, effrayé de l'horrible responsabilité qui eût pesé sur moi si effectivement le hasard eût conduit là les Prussiens, et étonné, comme on peut se l'imaginer, de la tranquillité de cette troupe, qui nous voyait si près sans bouger, je pris un parti, fort imprudent à la vérité, et qui ne convenait ni à mon rang ni à ma position, mais que me suggérèrent l'impatience et l'inquiétude que j'éprouvais, je m'avançai jusque dans les rangs des ennemis avec ce qui m'entourait, et leur fis demander en allemand et en français à quelles troupes ils appartenaient; ils me répondirent : *Italiani, signor*. A l'instant, je retournai à ma colonne et fis faire une décharge de mes vingt-quatre canons chargés à mitraille, et du front de la 1re division de chasseurs; cette décharge, presque à bout touchant, fit un effet terrible dans ces quatorze bataillons, qui disparurent en un instant, laissant trois à quatre cents hommes sur la place, beaucoup de fusils, de shakos, et tous ces Italiens s'enfuirent dans le plus grand désordre vers Kœnigswarta [1].

Je fis déployer la 18e division : elle se forma en six colonnes par régiments, quatre d'attaque et deux de réserve, et le prince Scherbatow s'avança pour attaquer la ville.

Quoique ce mouvement fût exécuté très rapidement, cependant les ennemis eurent le temps de se reconnaître; d'après les relations françaises, j'ai appris que le comte de Valmy (Kellermann), qui commandait l'avant-garde du

1. Il est à remarquer que Wagner (*Plans des batailles de l'armée prussienne*) dit positivement que cette division fut surprise par le général Tschaplitz (VIII, p. 7). (Éditeur.)

corps de Ney, arrivait dans ce moment à Kœnigswarta; il rassembla les moins pressés des fuyards, garnit les haies de la ville, et lorsque nous en approchâmes, il en sortit un feu assez nourri; le reste des bataillons italiens se reforma à la hâte dans la ville, et leurs chefs disposèrent l'artillerie dans les rues; ils paraissaient déterminés à se défendre avec vigueur, mais ils ne purent résister à l'impétuosité de l'attaque que le prince Scherbatow dirigea avec autant d'intelligence que de valeur. Il fut secondé parfaitement par les généraux-majors Karnielow, Metscherinow, Bernodossow; en dix minutes Kœnigswarta fut emporté, les généraux Peyri, Martelli, Balathier et André furent blessés et pris. Les deux premiers moururent dans la nuit. Nous prîmes cinq canons, et la perte des ennemis en tués ou blessés fut de plus de 1,000 hommes; nous fîmes 800 prisonniers. Barclay envoya un de ses adjudants prévenir l'empereur de ce succès; l'empereur lui envoya le cordon de Saint-André; assurément Barclay le méritait bien et depuis longtemps, mais il fallait au moins attendre que la bataille fût finie pour le lui donner; l'empereur était pressé de lui envoyer une marque de sa reconnaissance et une compensation pour tout ce qu'il avait souffert.

Les Italiens s'enfuirent vers le corps de Ney qui s'avançait alors; Scherbatow les suivit par le grand chemin; le lieutenant général Sass, avec la cavalerie, précédé du détachement de Figner, s'avança par la plaine qui se trouvait à la droite du chemin, et le général-major Insov, avec sa 9e division, côtoya, à la droite de Sass, un bois épais dans lequel s'avançaient aussi, parallèlement, mais plus à droite, les Prussiens de Yorck et les grenadiers de Raeffskoï.

Cependant les ennemis portèrent en avant de fortes

colonnes et nous attaquèrent avec vigueur; le prince Scherbatow fut obligé de se replier sur Kœnigswarta; la cavalerie de Figner fut culbutée, celle de Sass repoussée, et Insov, Yorck et les grenadiers furent engagés avec de grandes masses d'infanterie que Ney et ensuite Lauriston conduisaient en personne.

Le feu devint terrible dans les bois à notre droite; Barclay crut devoir s'y porter; il m'envoya chercher à Kœnigswarta, me dit de rester sur la hauteur où il se trouvait encore depuis le commencement de l'action, et de prendre le commandement de toute la gauche; elle était alors peu engagée; les ennemis, ayant refusé leur droite, contre laquelle ils voyaient de la cavalerie, dont ils manquaient absolument, se portèrent dans les bois, sur leur gauche, où ils firent l'attaque en tirailleurs, genre de combat où les Français ont presque toujours l'avantage. Yorck et Raeffskoï eurent principalement affaire à Lauriston, près de Klein-Staunitz; le combat fut acharné et fit autant d'honneur aux Français qu'aux alliés; Yorck conserva longtemps sa position; le feu dura jusqu'à la nuit et les pertes des deux côtés furent très fortes; la nôtre passa 6,000 hommes, la 9e division d'Insov fut dispersée et souffrit beaucoup. Yorck et les grenadiers éprouvèrent de grandes pertes.

J'aurais pu m'avancer de nouveau sur la droite des ennemis, mais Barclay pensait à se retirer et ne voulait point occuper de nouvelles positions; il me fit dire de me contenter de garder Kœnigswarta encore pendant quelque temps, et nous nous retirâmes pendant la nuit.

Le général Rudzewitsch couvrit notre retraite, en défendant un défilé dans le bois à notre droite, entre des étangs, et fit l'arrière-garde.

Nous rejoignîmes la grande armée le lendemain matin

8/20 mai ; nous n'avions pas été vainqueurs, cependant nous avions atteint le but que nous nous étions proposé, car Ney et Lauriston furent contrariés dans leurs mouvements, et ne purent exécuter ce qui leur avait été prescrit ; ils restèrent à la vérité sur notre droite, mais ils ne la tournèrent pas, et le lendemain ils vinrent nous attaquer de front.

Nous prîmes des positions sur la Sprée, un peu plus à droite que celles que nous avions occupées précédemment ; celles-ci le furent alors par les Prussiens.

Le général Rudzewitsch fut placé à Klix, avec ses deux régiments de chasseurs, les 12e et 22e ; Tschaplitz, avec son détachement, fut destiné à le soutenir. Sass fut placé derrière Malschwitz ; j'occupai ce village, ayant derrière moi le plateau de Glein, et j'appuyai ma gauche au corps prussien de Kleist, vers Doberschütz. Là, nous attendîmes les ennemis ; ils ne tardèrent pas à paraître et le même jour, 8/20 mai, commença la bataille de Bautzen, qui dura deux jours.

Bataille de Bautzen. — De toutes les affaires de guerre dans lesquelles je me suis trouvé, les batailles de Bautzen sont celles qui me sont le moins connues et dont je puis le moins rendre compte ; je n'en connais que ce qui s'est passé au point où je me suis trouvé, et je n'ai pas été satisfait des détails qui m'ont été donnés sur ce qui a eu lieu à la gauche et au centre par plusieurs personnes à qui je me suis adressé pour en avoir.

Je suis arrivé dans la plaine de Bautzen, que je ne connaissais point, le 4/16 mai. Le 5/17, je n'ai pu reconnaître que les environs de mes bivouacs et le cours de la Sprée, en avant de ma position ; le 6/18, j'ai marché dans la nuit à Kœnigswarta ; le 8/20, au matin, je suis revenu rejoindre la grande armée, et nous fûmes attaqués avant

d'avoir eu le temps de prendre un peu de repos, après une bataille et deux nuits consécutives de marche.

Le premier jour de la bataille, le 8/20 mai, elle n'eut point de résultat complet; quoique la canonnade fût très vive et la fusillade générale, ce ne fut qu'une forte reconnaissance sans succès décidé, on changea de positions, on en occupa de nouvelles pour se préparer à la lutte sanglante et décisive du lendemain.

Miloradowitsch retira son avant-garde, qui était placée en avant de Bautzen, et lorsque les ennemis eurent passé la Sprée, il fit évacuer Bautzen même; il vint prendre, par ordre des souverains, le commandement de la gauche de l'armée.

En acceptant cette bataille, nos souverains sacrifièrent plus à l'opinion et à la politique qu'à l'espoir d'un grand succès qui n'était pas à prévoir.

Nous comptions dans nos rangs 90,000 hommes, dont 14,000 à 15,000 de bonne cavalerie. Napoléon avait 140,000 fantassins et 6,000 cavaliers. Sa cavalerie, peu nombreuse, était de plus inférieure en qualité à la nôtre, elle comptait beaucoup de recrues et de jeunes chevaux. Notre artillerie, nombreuse et bien servie, pouvait rivaliser avec avantage avec l'artillerie française.

On voit que les forces de Napoléon surpassaient les nôtres de plus d'un tiers. Ses talents, dans un jour de bataille, étaient connus; la Sprée n'offre point une barrière insurmontable et nous nous éloignâmes même à notre gauche de ses rives, qui ne sont nullement susceptibles d'une longue défense. Le terrain sur lequel nous devions combattre ne nous offrait aucune forte position, surtout à notre centre et à notre droite, il était beaucoup trop étendu pour nos forces et nous étions attaquables et faibles partout. Mais il fallait prouver à l'Europe que nous

n'avions pas été détruits à Lutzen, comme Napoléon l'avait écrit dans ses bulletins imposteurs, et nous étions assurés, par la bravoure de nos soldats et la supériorité de notre cavalerie, que nous ne pouvions éprouver de défaite complète, et que, dans le cas d'une retraite (prévue peut-être d'avance), elle se ferait sans perte et avec ordre; tous ces calculs étaient très fondés et furent justifiés par les résultats. Tout se passa exactement comme on l'avait prévu; mais il faut aussi avouer qu'on dut, en partie, ce bonheur à une faute du maréchal Ney, comme on le verra plus loin.

Le 8/20 mai, Napoléon, avant d'occuper Bautzen, fit d'abord une forte reconnaissance et, vers midi, il mit toutes ses troupes en mouvement pour nous attaquer; il fit forcer le passage de la Sprée, à sa droite, près de Grabschutz, par le corps d'Oudinot; à la gauche de celuici, près de Bautzen, par Macdonald; à Nimschutz, par Marmont; près de Gurck, par Bertrand; Ney et Lauriston furent encore chargés de tourner notre droite et de passer la Sprée à Klix.

A notre gauche, qui s'appuyait au pied des montagnes de la Lusace et de la Bohême, étaient placés les Russes sous Miloradowitsch; il avait sous ses ordres les corps et les détachements des généraux comte Osterman, Saint-Priest, prince Eugène de Wurtemberg, Gortschakow, Schachowskoï, des généraux Berg et Pischnitzky.

Le combat fut assez chaud, le prince Schachowskoï ne quitta Bautzen que lorsque le maréchal Oudinot se fut avancé jusqu'à Doberschau et Sinkwitz.

Toute notre gauche et une partie de notre centre se retirèrent des bords de la Sprée et les Français cessèrent leurs attaques à la nuit tombante; on bivouaqua en présence et fort près les uns des autres.

A la droite, où je me trouvais avec Barclay, nous fûmes attaqués vers une heure après midi; de fortes masses d'infanterie ennemie se portèrent de Nieder Gurck et de Brœsig vers la Sprée et se placèrent le long de la rive gauche de cette rivière, dont j'occupais la rive droite entre Pliskowitz, Malschwitz et Salga. Dans cet endroit, la Sprée est peu large et peu profonde, mais garnie d'arbres, encaissée et difficile à passer, quand elle est bien défendue; j'avais garni de tirailleurs, soutenus par de petites masses, tous les ponts, qui sont étroits et par conséquent aisés à défendre. L'infanterie de ligne et la cavalerie étaient placés en colonnes, derrière les villages qui étaient occupés par nos chasseurs. Nos batteries étaient disposées dans les intervalles pour répondre aux batteries ennemies.

Vers les deux heures, les ennemis attaquèrent toute la ligne de la Sprée, et les deux villages de Pliskowitz et Malschwitz avec des nuées de tirailleurs. Le feu se prolongea pendant plus de huit heures, il ne finit qu'à la nuit, la fusillade fut terrible.

Malgré les efforts des Français, nous ne perdîmes pas les villages attaqués; celui de Malschwitz, défendu par le général Kornilow, qui montra, dans cette journée, une rare intrépidité, fut perdu un instant et repris le moment d'après pour ne plus le reperdre; mais les chasseurs des 28e et 32e régiments souffrirent beaucoup et je fus obligé d'envoyer des bataillons d'infanterie de ligne pour les soutenir.

Dans la nuit, nous gardâmes respectivement nos positions.

On a vu que notre armée de Barclay, après le siège de Thorn, comptait de 11,000 à 12,000 soldats. Nous en perdîmes 2,000 à Kœnigswarta, 1,500 le 8/20; il ne nous

resta sous les armes, le 9/21, qu'à peu près 8,000 combattants.

La journée du 9/21 fut pour ces 8,000 hommes une des plus vives de toute la guerre ; le terrain que nous occupions eût exigé au moins 25,000 baïonnettes pour être défendu avec succès.

Je vais d'abord rendre compte succinctement, et autant que j'ai pu en être instruit, du combat à notre gauche et à notre centre, et ensuite je parlerai plus en détail de ce qui se passa à la droite, où je me trouvais.

Le projet de Napoléon était d'occuper les alliés à leur gauche, de les attirer même dans cette partie en avant de leur position par des succès prévus sur le peu de forces qu'il leur opposerait, de contenir leur centre par de fortes masses de ses gardes et de ses réserves, et, en tournant et écrasant leur droite par des forces décuples des nôtres, forcer toute notre armée à une retraite pénible dans les montagnes de la Bohême, et enfin lui couper sa ligne d'opérations sur la Silésie.

Toute son attention se portait donc sur sa gauche, et des revers à sa droite l'intéressaient si peu que lorsque le maréchal Oudinot, qui la commandait, fut repoussé, poursuivi, et, craignant pour son artillerie, lui envoya demander des secours, il lui fit répondre qu'il se tirât d'affaire comme il le pourrait, mais que sa gauche allait gagner la bataille.

A six heures du matin la bataille commença.

Le maréchal Oudinot attaqua la gauche des alliés, s'avança jusqu'à Pielitz ; mais ensuite il fut repoussé, maltraité, et, à midi, rejeté jusqu'à Grubtitz et Ebendörfel, fort loin de son point d'attaque.

Les Bavarois qui faisaient partie de son corps furent très maltraités.

Le maréchal Macdonald avait fait son attaque à la gau-

che du maréchal Oudinot; il s'avança d'abord comme lui, mais lorsque ce dernier fut repoussé, Macdonald se retira de même un peu en arrière, et alors toute la droite de l'armée française fut refoulée.

Au centre, on se tint longtemps en présence, sans s'attaquer, le canon seul joua et les alliés pouvaient renforcer leurs ailes autant que la prudence le permettait.

A la droite, nous fûmes tranquilles jusqu'à neuf heures du matin; alors nous vîmes paraître sur toutes les hauteurs qui dominent la rive gauche de la Sprée d'immenses masses d'infanterie (qu'on ne pouvait estimer à moins de 60,000 hommes) accompagnées d'une artillerie très nombreuse. C'étaient les corps de Ney et de Lauriston venant de Kœnigswarta, et celui de Bertrand.

Le grand projet de Napoléon était de tourner entièrement notre droite, à dix verstes de distance; ayant échoué, comme on l'a vu, il s'était arrêté à celui de la forcer. Il avait pu juger de nos forces dans la reconnaissance de la veille, et voir combien nous étions faibles à notre droite, qui, d'après son plan, devait être attaquée par la plus forte partie de son armée.

Ces masses s'approchèrent lentement de notre position sans ouvrir le feu.

Le général Barclay vit bientôt l'impossibilité de résister avec 8,000 hommes à ces énormes colonnes ennemies, mais il voulut au moins disputer le terrain le plus longtemps possible.

J'ordonnai à nos chasseurs, qui étaient dans les villages de la Sprée, de se retirer, en ordre et peu à peu, vers nos réserves; elles étaient alors sur les hauteurs de Glein où se trouvait un très beau moulin à vent, autour duquel je plaçai quarante-huit pièces de 12.

Les Français firent attaquer vivement le village de Klix

que le général Rudzewitsch, soutenu par le général Tschaplitz, défendit avec une grande vigueur. Alors Ney se décida à forcer notre position, il passa la Sprée et s'avança sur nous en colonnes serrées; lorsqu'elles furent à portée, je dirigeai contre elles le feu de mes quarante-huit canons qui y fit un ravage affreux et les arrêta un moment; bientôt elles s'avancèrent de nouveau, déployèrent les bataillons de tête, les flanquèrent par de fortes batteries et ouvrirent un feu vraiment infernal; c'était des deux côtés une pluie de boulets et de balles.

Quelques boulets atteignirent nos cosaques et nos ordonnances, un officier qui était attaché à mon état-major fut coupé en deux au moment où je lui donnais un ordre. Il s'appelait Anrath; il était du régiment de Tambou, et remplissait dans le corps que je commandais les fonctions de wagenmeister; il aurait dû rester près du wagenbourg, mais il était venu, le matin, me prier de le garder auprès de moi, seulement pour le temps de la bataille, j'y consentis et il y trouva la mort. Le 28e et le 32e de chasseurs, qui s'étaient si distingués la veille dans la défense des villages, se distinguèrent encore le jour de cette bataille; ils étaient placés au pied de la hauteur où étaient disposées nos batteries qu'ils défendaient, et furent entièrement détruits par le feu de la ligne ennemie, sans qu'un seul de leurs intrépides soldats quittât la place.

Barclay alla plusieurs fois au milieu d'eux pour les encourager par sa présence; ils n'étaient pas à cinquante pas des tirailleurs ennemis; cet excès de bravoure (si j'ose le dire) était déplacé dans un général en chef, et j'ajouterai même qu'il m'avait paru inutile de laisser ces régiments dans une pareille position.

Cependant la nôtre devenait critique, nous perdions beaucoup de monde, les masses ennemies s'avançaient et

perçaient notre centre ; nous avions derrière nous des défilés étroits formés par des ponts étroits sur des ruisseaux marécageux et par le village de Preititz ; nous n'avions pas un instant à perdre pour ne pas nous exposer à voir toute notre artillerie tomber au pouvoir des ennemis et, avec d'autres troupes que les nôtres, il paraissait même déjà difficile de n'en pas perdre une partie. Barclay, dont le coup d'œil était excellent, ordonna la retraite au moment juste où elle était encore possible à faire et devenue indispensable.

Entre la hauteur de Glein et la Petite Sprée, nous avions placé notre cavalerie (qui avait déjà souffert des boulets) dans une petite plaine favorable à cette arme. Barclay la fit déployer et avancer sur les colonnes des ennemis ; ce mouvement leur en imposa, ils ramassèrent leurs tirailleurs, et s'arrêtèrent pour attendre une charge que nous n'avions nullement besoin et envie de faire, mais nous profitâmes de ce moment de relâche pour faire repasser à notre artillerie le ruisseau qui traverse Preititz et le village ; nous fîmes occuper les ponts, les bords du ruisseau et les premières maisons du village par nos infatigables chasseurs et par le régiment de Iakoust ; notre cavalerie se replia avec célérité, passa les défilés, et vint se placer dans la plaine qui se trouve derrière Preititz, entre ce village et celui de Cunnewitz. Notre infanterie traversa ce dernier village, ainsi que les deux forts ruisseaux qui le baignent, et prit une bonne position sur une hauteur, la droite au village de Rackel ; le général français Souham occupa Preititz et Lauriston s'avança dans la direction de Baruth. Les généraux Rudzewitsch et Tschaplitz ayant été forcés, après une résistance opiniâtre, d'adonner Klix, vinrent par Dresa, Gotta et Burckersse placer à notre droite près de Baruth, ayant le

village de Rackel à leur [illegible]
entre onze heures et [illegible]
qui obligea [illegible]

Elle se fit ainsi [illegible]
n'y eut ni [illegible]
temps. nous ne [illegible]
tous nos blessés [illegible]
rablement contre [illegible]
qui la commandait [illegible]
beaucoup d'honneur [illegible]

Les ennemis [illegible]
entamer. mais [illegible]
boulets et d'obus [illegible]
et moi. sous le [illegible]
régiment de [illegible]
ponna. et son [illegible]
faire bouger : [illegible]
deux. mis en [illegible]
cheval. ni [illegible]
qui passèrent [illegible]
sonnes. A [illegible]
nous traversâmes la [illegible]
roi de Saxe [illegible]
lui. en allant [illegible]
dant pas à [illegible]
habit rouge [illegible]
avaient déjà [illegible]
paré pour l'empereur [illegible]
pouvions [illegible]
vraisemblablement [illegible]

Cependant le général [illegible]
l'ordre de [illegible]
titz. le fit [illegible]

général Kleist qui était à notre gauche ; il déboucha de Klein-Bautzen et vint prendre en flanc une colonne ennemie qui débouchait elle-même de Preititz; il arrêta sa marche, il y eut une charge de cavalerie prussienne, et les quatre régiments de chasseurs russes, aux ordres du général-major Roth, qui faisaient partie du corps de Kleist, furent vivement engagés et se distinguèrent ainsi que leur intrépide chef. Les Français y firent d'énormes pertes et la division de Souham y laissa 3,000 hommes hors de combat.

Cette vigoureuse attaque des Prussiens fut utile et brillante, elle fut cause d'une faute que fit Ney et qui nous sauva; le moment de la prise de Preititz par ce maréchal fut très critique pour nous. S'il eût profité de ses avantages et obéi à la lettre à ses instructions, le but de Napoléon était rempli, le chemin de Weissenberg nous était coupé et nous étions rejetés en Bohême.

Napoléon lui avait expressément recommandé de ne faire aucune attention à ce qui se passerait à sa droite, mais de prendre pour point de vue le clocher de Hochkirch, et de pousser avec vigueur notre aile droite, bien inférieure aux forces que nous pourrions lui opposer ; il nous avait rejetés du plateau de Glein et de Preititz, et si alors il n'eût pas interrompu ses opérations contre nous, nous n'aurions jamais pu nous rallier ni prendre sur le plateau, situé contre Rackel et Cunnewitz, la position qui couvrit le chemin de la retraite de l'armée en Silésie, sur notre ligne d'opérations. Mais Ney, trop brave et trop ardent, avait le tort de se porter toujours de sa personne à l'endroit où l'on se battait, et d'oublier tout le reste.

Les avantages que Kleist obtint un moment sur la division de Souham ne pouvaient avoir aucun résultat décisif sur le succès général de la bataille, mais Ney, oubliant

tout à fait son objet stratégique, courut s'opposer à ce général; il avait remarqué à sa droite des tertres élevés qui le séduisirent, et il se rabattit sur ces hauteurs avec une de ses divisions, d'autres l'y suivirent, le reste s'arrêta; peut-être aussi Ney s'en laissa-t-il imposer par notre cavalerie qui, après s'être retirée de Preititz, s'était déployée dans la plaine entre ce village et Cunnewitz. C'est encore Ney qui, en 1815, a rendu nulle la victoire de Napoléon à Ligny, et qui a préparé par là la défaite de Waterloo.

Kleist vint lui-même trouver Barclay et lui proposa de repasser Cunnewitz et de s'avancer de nouveau sur les colonnes ennemies; ce mouvement, plus audacieux que prudent, était inutile et fort dangereux; il nous eût exposés à une destruction très probable; nous avions déjà perdu près de 3,000 hommes, nous étions réduits à 5,000 combattants; Kleist n'en avait guère plus, et 10,000 hommes ne pouvaient espérer de rétablir le combat et de repousser 60,000 hommes d'infanterie, conduits par d'excellents généraux, recevant sans cesse des renforts de leurs réserves, et encouragés par les ordres et la présence de Napoléon.

Barclay fit sentir à Kleist le danger d'un nouvel effort qui ne servirait qu'à faire briller la valeur des troupes, sans amener de résultat avantageux. Barclay voyait juste, mais Kleist ne partageait pas son opinion et s'en alla avec un peu d'humeur.

Lorsqu'il fut forcé de se retirer de devant Preititz, il plaça ses troupes entre Litten et le grand chemin de Bautzen à Wurschen, les Français inondèrent la plaine entre Preititz et Cunnewitz, mais ne firent aucun autre mouvement pour attaquer ce village, devant lequel notre cavalerie se maintint jusqu'au soir.

Le comte Ojaransky, adjudant général de l'empereur, vint aussi de sa part engager Barclay à renouveler le combat [1]. Barclay lui fit la même réponse qu'à Kleist, il écrivit à l'empereur ses raisons et sa position ; l'empereur sentit, comme lui, l'impossibilité de prolonger une lutte inégale et désavantageuse, et ordonna la retraite.

Retraite de la grande armée russe et prussienne. — Lorsque Napoléon, sur les deux heures, avait vu sa gauche opérer en partie le mouvement ordonné, il avait fait avancer son centre : le maréchal Marmont se porta rapidement en avant, avec son corps d'armée ; le maréchal Mortier le suivit avec la jeune garde et les réserves de cavalerie, le maréchal Soult s'avança aussi, le feu fut très vif. Les Prussiens, sous Blücher et sous Yorck, disputèrent le terrain pied à pied. Le général français Siccard fut tué ; les Wurtembergeois perdirent la moitié de leurs combattants ; ce ne fut qu'à cinq heures du soir que notre centre commença sa retraite, notre gauche n'effectua la sienne qu'à sept heures, et même dans les montagnes, à notre extrême gauche, le feu ne cessa qu'à la nuit fermée. Le lieutenant général comte Ostermann Tolstoy y fut grièvement blessé.

Notre centre se retira par le grand chemin de Bautzen à Reichenbach par Weissenberg, la gauche par celui de Lœbau par Hochkirch. Les dispositions parfaites de notre cavalerie et de notre artillerie arrêtèrent partout les ennemis.

1. Ce jeune général s'adressa au général Barclay avec une assurance, disons le mot, avec une impertinence qui parut à notre vieux et respectable général, ainsi qu'à nous tous, fort déplacée. Tous ces jeunes généraux, adjudants, officiers des gardes, accoutumés avec l'Empereur à une familiarité qu'engendrent les parades et les détails continuels des exercices, ont pour les officiers de l'armée, bien supérieurs cependant à eux à la guerre, un dédain fort ridicule et supporté avec trop de patience.

Avec d'autres troupes et une égalité de cavalerie, cette retraite n'eût pas été aisée à faire, à sept heures du soir, dans le mois de mai, devant un ennemi victorieux ; elle se fit cependant dans le plus grand ordre et sans éprouver la moindre perte [1], ainsi que toutes celles que cette admirable armée russe avait faites dans cette guerre, résultat de sa parfaite discipline, de sa subordination et de la bravoure innée chez l'officier et le soldat russes.

Notre cavalerie repassa Cunnewitz et vint se former sur les hauteurs que nous quittâmes avec l'infanterie; nous continuâmes notre retraite par Weissemberg (où nous parvînmes à la nuit tombante) jusqu'auprès de Reichenbach, qui était le terme de ce premier mouvement de retraite, et où les souverains avaient leurs quartiers; là, notre petite armée se réunit à la grande armée qui avait effectué sa retraite par Wurschen et Hochkirch avec le même ordre et le même succès que nous [2].

Perte des deux partis à la bataille de Bautzen. — Cette bataille avait coûté à l'armée alliée près de 15,000 hommes, et beaucoup plus aux Français; nous perdîmes le champ de bataille et, par conséquent, les ennemis eurent raison de s'attribuer la victoire; elle était à eux, selon les strictes règles de la guerre.

Réflexions sur cette bataille. — Mais pour nous, une retraite faite en plein jour, sans perte d'un canon, d'un caisson ni d'un prisonnier, honore autant qu'une victoire; cependant si la gloire de nos armes restait intacte, si les

1. Cet ordre, cette rare discipline, cette intrépidité de notre armée, excitèrent plusieurs fois pendant la retraite l'humeur de Napoléon. A Reichenbach, il ne put la dissimuler et s'écria : « Comment! après une telle boucherie, aucun résultat! Point de prisonniers! Ces gens-là ne me laisseront pas un clou! »

2. Pour ce qui regarde les corps français, voir le *Journal des opérations du IIIe et du Ve corps.* (Éditeur.)

résultats du jour de la bataille étaient tels qu'on l'avait prévu, ceux de notre retraite obligée eussent pu nous devenir funestes sans l'inconcevable aveuglement de Napoléon qui le porta à conclure, peu après la bataille, un armistice qui nous sauva et le perdit. S'il eût su profiter de ses avantages, il eût pu nous rejeter à la Vistule et alors envahir de nouveau la Prusse, arrêter l'Autriche dans ses intentions hostiles, et conclure une paix avantageuse, comme je le démontrerai dans la seconde partie de l'histoire de cette campagne.

Les dangers que nous courions alors étaient la suite de la faute que nous avions faite de passer l'Elbe et d'aller perdre 20,000 excellents soldats dans les champs de Lutzen et de Dresde, de fatiguer nos armées au lieu de les concentrer, et enfin de s'exposer, par une invasion incertaine et au moins prématurée, à perdre des avantages qu'offraient quelques instants d'un repos devenu nécessaire et utile par la proximité des recrues et des munitions. Il faut rendre cette justice à la mémoire de Kutusof, on a vu qu'il s'était constamment opposé à ce passage de l'Elbe.

Mais on voulait poursuivre rapidement ses avantages : l'armée française de Moscou n'existait plus, et tout accoutumés que nous dussions être aux prodiges enfantés par Napoléon, nous ne pouvions nous imaginer qu'il reparût de nouveau, au bout de trois mois, avec plus de 200,000 combattants ; on avait aussi voulu, par ce mouvement en avant, entraîner la Saxe dans la coalition, mais l'on n'était pas assuré des dispositions de son souverain, qui se trouvèrent fort différentes de celles qu'on avait bien voulu lui
›ser ; on voulait étonner l'Allemagne, y trouver des
res et s'avancer même au Rhin, si on le pouvait ;
.à, Napoléon se trouvait encore plus près de ses res-

sources, tandis que nous nous éloignions de plus en plus des nôtres; une bataille eût été donnée en Westphalie ou en Franconie, et l'Allemagne n'ayant peut-être pas encore, dans nos 100,000 hommes, la confiance qu'elle montra ensuite dans nos 400,000, eût attendu le résultat de cette bataille. Napoléon savait les donner, et, si nous l'eussions perdue, notre position eût été très critique et notre retraite fort longue ; du reste, on n'eut pas la peine d'aller ni en Westphalie ni en Franconie; Napoléon arriva en Saxe et peut-être même vint-il trop tôt et trop loin pour ses intérêts ; s'il nous eût laissés nous avancer encore, il eût pu avoir plus de succès.

Lorsque notre armée de Barclay se rapprocha de Reichenbach, tous les corps de la grande armée l'avaient déjà traversé et marchaient sur Gœrlitz; Miloradowitsch, avec l'arrière-garde et toute la cavalerie, était resté à cinq ou six verstes en avant de la ville et à deux de l'embranchement des deux routes de Hochkirch et de Weissenberg. Ce fut par ce dernier chemin que j'arrivai, au point du jour, près de Reichenbach ; Barclay y était allé pour parler à l'empereur; je disposai mes troupes sur trois lignes, et pris une position pour secourir Miloradowitsch s'il en était besoin, et laisser à l'artillerie le temps de traverser le défilé de Reichenbach. Cette ville est située dans un vallon ; sa grande rue forme le chemin, elle est étroite et forme une descente et une montée assez raides. Plus de 200 canons, le triple de caissons et quelques équipages étaient entassés à l'entrée de la ville, et le colonel Weszelizki, qui commandait l'artillerie de notre armée, vint me dire que la grande rue (qu'on croyait alors être notre seul passage) était encombrée à un tel point qu'il n'y avait aucun espoir de pouvoir faire passer nos canons avant trois ou quatre heures; nous n'avions pas à espérer

d'avoir encore à disposer d'un temps si considérable. Déjà Napoléon faisait avancer toutes ses masses et toute son artillerie contre Miloradowitsch que je ne croyais pas en état de tenir plus d'une heure, et lorsqu'il aurait été rejeté sur mes troupes, notre artillerie eût couru beaucoup de risques.

Je le fis prévenir de la position dans laquelle je me trouvais et le fis prier de tenir le plus longtemps possible; il me fit répondre qu'il ne se retirerait qu'à la dernière extrémité, mais qu'il était vivement pressé.

Je courus dans la ville pour connaître la cause de cet embarras ; je la connus bientôt et l'on peut se représenter mon étonnement et ma fureur lorsque je vis qu'il était causé par ces exécrables chariots prussiens, dont chaque compagnie traîne deux ou trois après elle, et qui mettent la confusion toujours et partout dans leur armée; ces chariots étaient remplis de femmes; chacun s'arrêtait dans la grande place, au milieu de la ville, au moins un quart d'heure, devant la maison d'un fabricant d'eau-de-vie, chez lequel toutes ces misérables créatures faisaient leurs provisions pour la marche; et pour leur en donner le temps, on risquait de perdre 800 à 900 canons, caissons et voitures de bagages.

Personne ne s'en occupait, pas un chef d'état-major, pas un commandant des quartiers généraux, pas un seul maître de police russe ou prussien ne pensait à déblayer les rues; tout le monde dormait. J'allai chez le prince Wolkonsky, chez le général Diebitsch, chez le général Sabanief; ils reposaient. Je vins chez Barclay, qui ne dormait pas et qui parut très inquiet des nouvelles que je lui donnai. Je lui demandai quelques hommes à cheval, il me donna une vingtaine de dragons et de cosaques de son convoi; je revins avec eux sur la place, et, à force de

faire sabrer et fouetter toutes ces immondes femmes par les dragons et piquer les chevaux par les cosaques, je parvins à suspendre l'achat des provisions d'eau-de-vie et à faire monter au galop la montagne à tous les chariots; ce n'était pas mon affaire ni mon métier, mais la nécessité fait la loi. Je revins à la hauteur où j'avais laissé l'artillerie; nouveau sujet d'étonnement : je n'y trouvai plus ni un canon ni un caisson, tout avait disparu comme par enchantement. C'était Weszelizki qui avait fait ce prodige. En avant de Reichenbach, du côté de Hochkirch, coule, dans un marais, un ruisseau fangeux et encaissé; je l'avais envoyé reconnaître par tous mes officiers d'état-major, adjudants, etc., pour voir s'il n'y aurait pas un moyen de faire tourner la ville et passer les voitures; tous m'avaient assuré qu'il n'existait aucun passage praticable et qu'il n'y en avait pas d'autre que le défilé de Reichenbach.

Weszelizki ne s'en rapporta pas à eux et eut raison; il chercha et trouva un passage sur la droite de la ville; le marais y était plus étroit et moins fangeux; il fallait, il est vrai, jeter un pont sur le ruisseau; il le fit construire par ses artilleurs avec les madriers, les poutres, les planches que chaque compagnie d'artillerie porte toujours avec elle. Tout passa en moins d'une heure; et la colonne de voitures, laissant la ville à droite, vint rejoindre le grand chemin de Gœrlitz à deux verstes en arrière de Reichenbach; je me repliai sur cette ville et la traversai. Le comte Miloradowitsch me suivit et nous fûmes bientôt derrière la Neisse, à Gœrlitz. Le même jour, après que Napoléon eut passé Reichenbach, un boulet d'une de nos pièces de 6 tua, à côté de lui, à une distance prodigieuse, plus de deux verstes, le maréchal du palais Duroc et le général du génie Kirgener, beau-frère du maréchal Lannes, tué de la même manière à Aspern.

Là, pour continuer notre retraite, l'armée se partagea en deux colonnes ; l'une se dirigea par Lauban, Lœwenberg, Goldberg, Jauer, Striegau, et l'autre colonne, dont étaient notre petite armée et les Prussiens, passa par Waldau, Buntzlau, Haynau, Liegnitz ; cette retraite fut une marche très paisible et fort commode ; nous partions à l'heure que nous voulions ; nous nous arrêtions quand cela nous plaisait ; nous restions où nous nous trouvions bien ; notre immense cavalerie et nos cosaques nous protégeaient très efficacement dans ces belles plaines de la Lusace et de la Silésie, et Napoléon, qui ne nous suivait pas très vivement, s'arrêtait toujours à cinq ou six verstes de nous, dès qu'il voyait notre avant-garde s'arrêter.

Combat de Haynau. — Le 14/26 mai, le général Blücher, s'apercevant que les ennemis mettaient beaucoup de négligence dans leur poursuite, et ne prenaient aucune précaution à leur avant-garde, plaça, entre Haynau et Liegnitz, une embuscade de cavalerie ; lui-même profita d'un vallon pour cacher son corps ; le général Maison, qui commandait l'avant-garde française, était resté à dîner à Haynau, avec tous ses généraux et son état-major.

Les troupes, avec ses équipages, cheminaient tranquillement par le grand chemin, sans soupçonner qu'elles pussent être attaquées ; elles ne voyaient pas même un cosaque devant elles. Tout à coup, à un signal convenu, Blücher se montre et attaque la tête de la colonne, tandis que l'autre partie de sa cavalerie, placée dans l'embuscade, se précipite sur le flanc des ennemis ; en un instant ils furent sabrés ou dispersés ; seize canons, leurs caissons, les équipages, les voitures des généraux, furent enlevés ; Blücher entra même dans Haynau, dont le général Maison eut à peine le temps de se sauver, et revint le soir à Liegnitz, fort satisfait d'avoir donné aux enne-

mis une leçon qu'ils avaient bien méritée par leur négligence [1].

Nous nous approchâmes de l'Oder que nous devions même repasser, lorsqu'un armistice, assurément fort inattendu, nous retint près de Schweidnitz; mais les détails de cet armistice et des événements qui en furent la suite appartiennent à la seconde partie de l'histoire de cette campagne, qui fera suite à celle-ci.

1. Le Ve corps perdit 938 hommes, trois canons et trois caissons dans cette affaire. *Journal des opérations des IIIe et Ve corps*, p. 168. (Éditeur.)

CAMPAGNE DE 1813

DEUXIÈME PARTIE

Armistice entre les puissances belligérantes. — Dans le mois de mai 1813, après les batailles de Lutzen et de Bautzen et la retraite des armées russes et prussiennes à Schweidnitz, en Silésie, Napoléon conclut avec l'empereur Alexandre et le roi de Prusse un armistice de six semaines, qui fut ensuite prolongé d'un mois.

Réflexions sur cet armistice *. — J'ignore quels sont les motifs qui ont pu l'engager à cette démarche à laquelle on peut attribuer tous les revers qui, bientôt après, vinrent l'accabler.

S'il eût continué la guerre, il nous eût forcés ou à occuper le camp retranché de Schweidnitz (mais nous eussions pu y être enfermés ou obligés d'en sortir pour livrer une bataille avec des chances encore plus défavorables qu'à Lutzen et Bautzen), ou à risquer sur-le-champ une troisième bataille (et la supériorité des forces numériques des ennemis pouvait leur procurer un nouveau succès [1], et d'ailleurs nous n'avions plus de munitions), ou enfin à

1. Napoléon avait alors 130,000 hommes sous les armes et nous n'en avions pas 80,000.

* Voir note 2.

nous retirer derrière l'Oder (ce fut à ce parti que l'on se décida dans le conseil de guerre tenu à Schweidnitz [1]).

Retirés derrière l'Oder, nous aurions pu difficilement nous y maintenir; Napoléon, par la possession de différents points sur cette rivière, et principalement par Glogau, aurait pu la passer facilement et nous rejeter à la Vistule, alors il eût eu des chances bien avantageuses pour conclure la paix ; l'Autriche aurait été dans l'impossibilité de

1. L'on a reproché à Napoléon beaucoup de fautes dans ses quatre campagnes d'Espagne et de Russie. On l'a même jugé souvent avec trop de rigueur, et cependant on ne s'est point assez arrêté sur la plus grande de toutes ses erreurs, sur cet armistice qu'il nous a accordé après la bataille de Bautzen, erreur militaire, erreur politique impardonnable et dont lui seul fut coupable. En 1814, lorsque j'en parlai au maréchal Berthier, à Paris, il me répondit : « Vous seriez injuste si vous nous reprochiez toutes les « fautes qui vous ont amenés ici, nous n'y sommes pour rien, Napoléon « seul a tout fait; ce n'était plus le même homme qu'en Italie et en Allemagne avant 1812. »

A la bataille de Bautzen, le comte Wittgenstein commandait en chef l'armée : les généraux Barclay de Tolly, Miloradowitsch, Platof et moi, quoique plus anciens que Wittgenstein, nous servions sous ses ordres : dans des circonstances aussi intéressantes, ce n'était pas le moment de réclamer son ancienneté, et d'ailleurs on doit à la justice de dire que les généraux russes donnent toujours l'exemple, même des plus pénibles sacrifices, lorsque le bien général peut en résulter.

Après Bautzen, le comte Wittgenstein se démit du commandement de l'armée, et le remit au général Barclay; je pris le commandement de celle de Barclay, elle était réduite à 13,000 hommes. Lorsqu'il fut décidé que l'on se retirerait derrière l'Oder, je reçus l'ordre de le passer à Brieg, dont j'étais encore à deux marches. Je devais continuer mon mouvement de retraite le 16/28 mai, à quatre heures du matin : dès deux heures, je m'occupais de la dislocation des troupes, lorsque je vis entrer chez moi le prince Alexis Mentschikof, adjudant de l'Empereur : il cherchait un village où cantonnait un régiment des gardes : il parut surpris de ce que je n'avais point encore reçu contre-ordre de marche et m'apprit qu'un armistice était signé et que nous restions dans nos positions; ce changement me parut si extraordinaire que j'eus peine à y ajouter foi. Un moment après, un autre adjudant vint me le confirmer: mon étonnement était tel que je crus encore que c'était une feinte de Napoléon pour nous retenir et nous attaquer ensuite. Je courus à mes avant-postes, où je vis les officiers français remettre à mes cosaques tous les postes qu'ils avaient déjà occupés sur la rive droite du Schweidnitz Wasser, et se retirer sur

se déclarer contre lui; le prince royal de Suède n'eût pu ni osé se joindre à nous; Berlin eût été au moins menacé et vraisemblablement occupé, et toutes les levées en masse de la Silésie et de la marche de Brandebourg, qui furent si utiles, eussent été paralysées [1].

la rive gauche ; je m'abouchai avec eux et leur fis des remerciements qui, assurément, étaient très sincères.

Je vins ensuite au quartier général de Barclay, qui me reçut avec un grand éclat de rire : cette explosion de gaieté n'était pas ordinaire chez lui. Barclay était toujours froid, sérieux et aussi raide d'esprit que de tournure. Nous nous égayâmes ensemble aux dépens de Napoléon. Barclay, tous les généraux et nos souverains étaient dans l'ivresse de la joie et ils avaient raison.

1. Dans ses mémoires, Las Cases (ou plutôt Napoléon lui-même, car Las Cases n'écrivait jamais que ce que son idole lui dictait) cherche à pallier par des raisonnements très entortillés la faute la plus grossière que jamais souverain, général ou ministre aient pu commettre dans des circonstances aussi décisives. Voici ce qu'il dit : « 4 juin. Armistice de Pleiswitz, si dé« cisif dans la cause de nos malheurs, nœud fatal où se rattachent toutes « les chances et les destinées de la campagne.

« L'Empereur devait-il accorder cet armistice ou poursuivre ses avan« tages ? Ce put être à l'instant même un véritable problème que le temps « seul et les conséquences, si terribles pour nous, n'ont résolu que plus « tard. L'Empereur victorieux s'arrêta vis-à-vis d'ennemis abattus, aux« quels il pouvait concéder désormais sans embarras; ses sacrifices ne se« raient plus que de la modération; l'Autriche, jusque-là incertaine, « frappée de nos succès, nous revenait. Napoléon pouvait donc se flatter « de voir conclure une paix qu'il désirait, et il ne voulait pas compro« mettre une occasion aussi heureuse au hasard d'un échec qui eût tout « perdu, et qui pouvait d'autant plus avoir lieu que son armée était ar« rivée là en courant et fort en désordre. » (La nôtre n'était pas non plus en ordre assurément ; nous ne pouvions risquer une bataille, Napoléon devait le savoir, donc il ne pouvait éprouver d'échec.) « Les derrières étaient « à découvert et parcourus par l'ennemi » (il ne pouvait y avoir derrière lui que des partisans, incommodes à la vérité, mais pas dangereux, l'Autriche n'était pas déclarée contre lui) « et il se disait que l'armistice, dans « tous les cas, lui donnerait les moyens de resserrer et de bien organiser « ses troupes (et à nous aussi), de nettoyer et d'assurer ses communica« tions avec la France, de recevoir d'immenses renforts et de se créer une « cavalerie » (nous étions plus près que lui de nos renforts et nous en reçûmes plus que lui).

« Malheureusement, au rebours des combinaisons de l'Empereur, ce fatal « armistice ne fut avantrgeux qu'à nos ennemis ; il se prolongea de près « de trois mois, et ne servit qu'à organiser leur triomphe et notre destruc« tion : l'Autriche, encore notre alliée, ayant besoin d'un délai, l'obtint

D'après les conditions de l'armistice, nous restâmes devant Schweidnitz ; la rivière de ce nom et celle de Striegau furent marquées pour être les limites des avant-postes. et Breslau fut déclaré neutre. Pendant les neuf semaines que dura cet armistice, nos armées agissantes furent quintuplées par la jonction des Autrichiens et des Suédois et par de nombreux bataillons de milices prussiennes qui furent levés et formés avec une étonnante rapidité.

Prévoyance de l'empereur Alexandre pour recruter ses armées. — L'armée russe reçut une grande quantité de convalescents et de recrues, si bien armés, équipés et exercés qu'on pouvait les regarder comme de vieux et excellents soldats. Ces avantages préparatoires étaient dus à l'excellente organisation de l'armée russe.

Les soins et la prévoyance de l'empereur Alexandre, le zèle de ses généraux, le patriotisme énergique et inépuisable de sa nation, la formation presque magique d'une immense armée de réserve en Pologne qui alimenta sans cesse l'armée agissante et remplaça toutes ses pertes, contribuèrent efficacement à nos succès.

« les Russes, qui attendaient une armée, la reçurent, les Prussiens se doublèrent, l'armée suédoise rejoignit, les subsides anglais arrivèrent.

« L'Empereur a bien reconnu, par l'événement, toutes les fautes de cet armistice, et vu depuis qu'il eût mieux fait de pousser en avant (nous n'étions plus qu'à une forte marche de l'Oder et nous ne pouvions y tenir), car s'il eût continué d'être heureux (alors il ne pouvait pas ne pas l'être), les alliés, effrayés de se trouver séparés du secours de l'Autriche, avec laquelle ils ne se seraient plus entendus, coupés du prince de Suède, voyant les places de l'Oder débloquées, et la guerre reportée en Pologne, aux portes de Dantzig, au milieu d'un peuple tout prêt à s'insurger en masse (tout ceci est de la plus exacte vérité), les alliés se seraient exécutés et auraient conclu.

« Si nous eussions éprouvé un échec, les conséquences n'en pouvaient être plus funestes que ce qui est arrivé (exactement vrai) ; les sages calculs de l'Empereur le perdirent (il n'y a jamais eu de calcul plus faux et plus absurde) ; ce qui lui sembla inconsidération, témérité, l'eût probablement sauvé » (sans aucun doute).

Au mois de mai 1813, il ne restait à notre armée que 50,000 Russes, 30,000 Prussiens ; au mois d'août, cette même armée avait sous les armes 170,000 Russes et 130,000 Prussiens ; les Autrichiens augmentèrent nos forces de 130,000 combattants, et le prince royal de Suède nous amena 20,000 Suédois. On voit que nos forces agissantes furent portées de 80,000 à 450,000 hommes sous les armes.

Au mois de mai, nos munitions de guerre avaient été tellement épuisées qu'il ne nous en restait plus de quoi soutenir une troisième bataille. Nos soldats étaient fatigués par onze mois de campagne consécutifs et par des marches sans exemple dans les plus fortes chaleurs de l'été et dans un des hivers les plus rigoureux qu'on ait vus, même en Russie ; leurs habits, leurs manteaux étaient en lambeaux, leurs chaussures entièrement usées, les armes en mauvais état, etc., etc.

Au renouvellement de la guerre, les munitions étaient en grande abondance, les soldats reposés, habillés et équipés, les armes réparées et les troupes en aussi bon état qu'au commencement de la guerre.

Ignorance de Napoléon sur les dispositions de l'Autriche. — Mais s'il peut paraître étonnant que Napoléon ait conclu un armistice qui lui fut si préjudiciable, il l'est encore plus qu'il ait pu ignorer les dispositions hostiles de l'Autriche contre lui, ou qu'il n'ait pas voulu y croire ; mais il est certain que cette puissance était décidée à la guerre, que déjà le traité d'alliance était conclu entre elle et l'empereur Alexandre [1], les magasins préparés, les offi-

1. Ceci est une erreur. L'Empereur s'attendait si bien à la guerre que, le 1er juin, il écrivait au prince Eugène : « La maison d'Autriche paraît fort exigeante ; il faut s'attendre à la guerre avec elle. » *Correspondance de Napoléon*, t. XXV, n° 20068. (Éditeur.)

ciers d'état-major envoyés à Prague, et enfin nos troupes déjà entrées en Bohême et près de l'Elbe, que Napoléon se flattait encore qu'il n'avait rien à redouter de l'Autriche, ou du moins qu'elle resterait neutre. Une telle ignorance de ce qui était déjà public à Vienne et à Prague [1], et, s'il est permis de le dire, un tel aveuglement de la part d'un homme qui avait été autrefois si bien servi en politique, n'est pas moins extraordinaire que les fautes militaires de ce même homme qui, jusqu'en 1812, n'avait eu que des succès, toujours et partout, dans quinze campagnes.

Force et composition des armées alliées. — Les forces des alliés furent divisées en trois fortes armées :

1° La principale, qu'on nomma l'armée de Bohême ou la grande armée, et près de laquelle se trouvaient les trois souverains, les empereurs Alexandre et François et le roi de Prusse, était commandée par le feld-maréchal autrichien prince Charles de Schwarzenberg. Elle était composée :

1° De toutes les troupes autrichiennes .	130.000 h.
2° Du corps russe du général de cavalerie comte de Wittgenstein, fort de 38,000 hommes (une partie de ce corps, laissée en	
A reporter.	130,000 h.

1. Napoléon avait alors à Prague MM. de Caulaincourt et de Narbonne (Louis) et d'autres agents diplomatiques qui y étaient venus pour un congrès et y traitaient de la paix. Ses ministres furent complètement trompés par le cabinet autrichien (ce qui peut paraître difficile à croire pour ceux qui ne connaissent pas M. de Metternich) ou Napoléon ne voulut ajouter aucune foi à leurs dépêches.

Le passage de l'armée polonaise qui avait capitulé à Cracovie, avec le [illegible]néral Sacken, et marchait à Dresde par la Bohême, fournit aussi aux Au[illegible] moyen de faire marcher beaucoup de troupes, sous le pré[illegible] cette armée; on voit par là que la liberté qu'on lui [illegible] française ne fut pas une faute politique; elle [illegible] hommes.

Report.	130,000 h.
Silésie, fut réunie à celui que je commandais, comme on le verra plus bas) et il ne resta au comte Wittgenstein que 25,000 hommes	25,000
3° De la réserve, composée du corps des gardes russes et prussiennes, de celui des grenadiers, des cuirassiers, uhlans, sous les ordres de S. A. I. le grand-duc Constantin, et commandée sous lui par le général d'infanterie comte Miloradowitsch .	40,000
4° Du corps prussien du général Kleist .	30,000
Total	225,000 h.

Cette armée était destinée à descendre des montagnes de la Bohême pour attaquer Napoléon à Dresde ou pour tourner ses positions par la basse Saxe.

2° L'armée de Silésie, sous les ordres du général de cavalerie prussien Blücher.

Elle était composée :

1° Du corps sous mes ordres, auquel se joignirent 13,000 hommes de celui du comte Wittgenstein.	48,000 h.
2° Du corps du lieutenant général baron Sacken (ce corps venait de Cracovie et nous rejoignit pendant l'armistice)	17,000
3° Du corps prussien du général Yorck .	40,000
Total	105,000 h.

Cette armée était destinée à couvrir la Silésie, à entretenir les communications par sa gauche avec la grande armée, et par sa droite avec celle du prince royal de Suède, et à s'avancer sur Dresde, et à forcer le passage de l'Elbe, si les événements de la guerre le permettaient.

3° L'armée du Nord, commandée par le prince royal

de Suède (ci-devant le général Bernadotte), était composée :

1° Du corps prussien du lieutenant général Bulow	40,000 h.
2° D'un corps de milices prussiennes sous les ordres du lieutenant général comte Tauentzien	20,000 h.
3° Du corps russe du lieutenant général baron Wintzingerode.	30,000 h.
4° Du corps suédois sous les ordres du feld-maréchal comte Steding	20,000 h.
5° Des corps russes détachés des partisans Tchernitchef, Tettenborn, etc. . . .	10,000 h.
Total.	120,000 h.

Cette armée était destinée à couvrir Berlin et à passer l'Elbe, près de Wittenberg ou de Dessau, selon les circonstances.

Total des trois armées : 450,000 hommes.

On voit, par le choix des commandants en chef de ces trois armées, qu'il n'y avait point d'armée russe proprement dite. L'empereur Alexandre ne voulait paraître qu'auxiliaire dans la grande lutte qui se préparait pour la délivrance de l'Allemagne, pour laquelle il combattait alors, mais cet auxiliaire ressemblait beaucoup à un chef suprême et on pouvait sans flatterie le nommer l'Agamemnon de tous ses alliés. Déjà son courage, son énergie, la bravoure de ses troupes et le dévouement de son peuple, non moins admirable que son armée, avaient sauvé son empire menacé sur tous les points et en grande partie envahi, un an auparavant.

Le général d'infanterie Barclay de Tolly avait le titre de commandant en chef de toutes les troupes russes et se trouvait auprès de l'empereur Alexandre à la grande

armée. Il fut fait comte pour la bataille de Leipzig et avancé comme feld-maréchal à la fin de la guerre [1].

Les lieutenants généraux russes, baron Sacken et Wintzingerode, et prussiens, Yorck, Bulow et Tauentzien, furent aussi avancés dans le courant de la campagne comme généraux de cavalerie et d'infanterie.

Outre ces forces déjà rassemblées et prêtes à agir, le général Bennigsen s'avançait sur l'Oder, avec une armée

1. Dans la guerre de 1807 contre les Français, Bennigsen, qui commandait en chef les armées russes, tomba malade au milieu de la campagne, et l'Empereur lui ayant fait demander à qui il pourrait confier le commandement de son armée, s'il était forcé de la quitter, Bennigsen désigna Barclay de Tolly, qui n'était encore que général-major ; il avait raison.

Barclay était, sous beaucoup de rapports, après Bennigsen, le meilleur général de l'armée russe; il était instruit, il avait un coup d'œil excellent, une bravoure peut-être même exagérée et savait bien manœuvrer sur un champ de bataille. Personne ne possédait à un aussi haut degré que lui les talents de détails et d'administration intérieure d'une armée : sur ce point, la Russie lui a les plus grandes obligations : c'est à lui qu'on a dû, dans cette guerre, la parfaite organisation des armées de réserve et des dépôts de recrues, qui ont sans cesse entretenu les armées agissantes et réparé leurs pertes. Son impitoyable sévérité, sa froide dureté, qui s'étendait sur tous les individus soumis sous ses ordres, rendait chacun très attentif à remplir ses devoirs. Il avait su inspirer une si salutaire terreur aux employés des vivres, de l'habillement et des hôpitaux, que ces misérables, la honte et le fléau des armées russes, n'osaient plus se livrer à leurs déprédations accoutumées et que les troupes ne manquèrent jamais de tout ce qui leur était nécessaire, même à deux mille verstes de leur frontière.

Le général Barclay était d'une probité intacte ; mais malheureusement il était marié et trop souvent dominé par sa femme, qui n'était pas si scrupuleuse.

On peut reprocher à Barclay sa prédilection constante et souvent injuste pour ses compatriotes : prédilection humiliante pour les Russes : son quartier général n'était composé que d'Allemands, de parents et de protégés de sa femme, dont l'avancement était aussi rapide que rarement mérité. On n'y parlait qu'allemand, on n'y voyait que deux Russes, le général Sabanief et un autre, qu'on y appelait « les étrangers » : ce défaut est en général celui de tous les Allemands : la lourdeur, la raideur compassée, la lenteur de l'imagination des individus de cette nation, leur grossièreté, les rendent peu agréables aux autres peuples, et comme ils ne se comprennent bien qu'entre eux, ils se recherchent mutuellement. Barclay, devenu feld-maréchal et prince, est mort en 1822. C'est pour la Russie une perte irréparable.

de 40,000 hommes formée en Pologne, et composée en partie de vieilles troupes, employées d'abord au blocus des forteresses de la Vistule, et en partie de milices venues de Russie.

Il avait sous ses ordres le général d'infanterie Doktorof et les lieutenants généraux comtes Tolstoï et Markof. Les forteresses de la Vistule et de l'Oder et Zamosc en Gallicie étaient bloquées par quelques troupes régulières et par des milices russes et prussiennes.

Dantzig était attaqué par une armée de 25,000 Russes et par quelques troupes prussiennes, sous les ordres du général de cavalerie russe prince Alexandre de Wurtemberg.

Enfin les réserves russes organisées en Pologne formèrent bientôt une armée de plus de 100,000 hommes sous les ordres du général d'infanterie prince Labanof Rostowsky.

De son côté, Napoléon avait réuni près de Dresde et des forteresses de l'Elbe environ 350,000 combattants.

Il était au centre des armées des alliés qui formaient un demi-cercle autour de lui, et quoique inférieur en nombre, il avait des avantages stratégiques par sa position au centre qui lui donnait l'initiative des mouvements et lui permettait de se porter rapidement et par la ligne la plus courte sur une des trois armées qui lui étaient opposées.

Destination des trois armées alliées et projets de campagne [1]. — Mais les avantages que lui offrait cette position avaient été prévus par nos souverains, et le système de guerre aussi prudent qu'habile adopté par eux remédiait

1. Voir le procès-verbal de la conférence où les grandes lignes de ce plan furent arrêtées. Plotho, t. II, supplément I. (Éditeur.)

aux inconvénients qui pouvaient résulter de l'éloignement de leurs armées entre elles.

La grande armée, assez forte pour tenir tête à Napoléon, devait seule agir offensivement d'une manière déterminée.

Les deux autres armées devaient se contenter de courir les pays qu'il eût été dangereux d'abandonner à l'ennemi, mais en même temps ne devaient, dans aucun cas, se mesurer avec Napoléon dans une affaire générale, où la supériorité du nombre et ses talents connus dans un jour de bataille pouvaient lui donner un avantage décisif dont les suites eussent été incalculables pour le plan général de la guerre [1].

Les deux armées de la Silésie et du nord ne devaient donc jamais engager la bataille générale avec Napoléon, se retirer toujours devant lui (et principalement l'armée de la Silésie qui n'avait pas de capitale à protéger), chercher à l'éloigner du centre de ses opérations, fatiguer ses troupes en lui faisant faire des marches forcées, mais cependant ne jamais le perdre de vue, et lorsqu'il abandonnerait la poursuite d'une des armées pour se porter contre l'autre, celle dont il s'éloignerait devait à l'instant reprendre l'offensive et tomber sur les forces qu'il laisserait devant elle.

Tel était le système de guerre ordonné par nos souverains, système qui fut aussi parfaitement exécuté qu'il avait été habilement conçu [2].

1. Certainement Napoléon lui-même était fort à craindre un jour de bataille; savoir la donner et la soutenir, voilà son principal talent, et, de plus, le nombre et la qualité des troupes qu'il traînait toujours avec lui lui donnaient une supériorité de forces pour le moins aussi redoutable que ses talents.

2. Cette guerre a prouvé que l'armée russe n'était pas moins admirable dans les retraites que dans les opérations offensives. En 1812, on a vu 180,000 Russes se retirer en ordre, et en se battant souvent, du Niémen à Moscou, pendant plus de douze cents verstes (trois cents lieues de France), sans perdre ni un canon ni une voiture d'équipage.

Portrait des généraux prussiens de l'armée de Silésie. — Le général Blücher, à qui l'armée de Silésie était confiée, avait plus de soixante-dix ans, mais son esprit et son corps n'avaient rien perdu de leur vigueur.

C'était un vieux hussard dans la force du terme, buveur, joueur, débauché; il avait tous les défauts qu'on pardonnerait à peine à un jeune homme. Mais il les rachetait par beaucoup de qualités; soldat intrépide, patriote ardent, franc, loyal, ayant une figure martiale, le propos grenadier, il savait inspirer à ses troupes la plus entière confiance, et se concilier l'amour des soldats : il fut bientôt aussi adoré des Russes que des Prussiens [1].

Son activité tenait du prodige [2], il était toujours à cheval; sur un champ de bataille il avait l'expérience et la routine d'un vieux soldat; son coup d'œil était excellent, son héroïque bravoure entraînait les troupes, mais c'était à ces seules qualités que se bornait son talent de général. C'était beaucoup, mais ce n'était pas assez, s'il n'eût pas été secondé; il avait peu de connaissances stratégiques, ne savait pas se retrouver sur une carte, et n'était point capable de faire un plan de campagne ni une disposition. Il laissait tous les détails militaires et politiques à trois personnes qui lui avaient été attachées et qu'on lui avait données pour le diriger [3]; ces trois personnes avaient

1. Si nous comparons ce passage avec ce que Freytag Loringhoven dit de l'appréciation de Langeron sur Gneisenau et Blücher, on doit admettre que la copie existante aux archives de la guerre à Berlin ne concorde pas avec notre manuscrit. (Éditeur.)

2. Pendant la campagne, lorsque nous étions quelques jours sans marcher (et ce fut fort rare), Blücher allait à la chasse et restait huit ou dix heures de suite à cheval.

3. Il n'honorait presque jamais une carte d'un regard et laissait la conduite des marches et des opérations, avec une confiance exempte de soucis, à ses subordonnés éprouvés et connus de lui. (*Armée de Silésie*, p. 27.) (Éditeur.)

toute sa confiance et la méritaient à beaucoup d'égards.

Le général-major Gneisenau [1], chef de son état-major, était un militaire instruit, un brave soldat et un général distingué ; ses études et l'expérience des guerres de la Révolution française lui avaient appris à rejeter les anciennes idées d'une tactique resserrée et pusillanime, qui inspirait encore, il n'y a pas longtemps, un respect servile, et qui avait causé, pendant vingt-deux ans, tous les revers des ennemis de la France, et surtout ceux des Autrichiens ; il avait senti que, pour vaincre Napoléon, il fallait adopter son système de guerre et l'étonner par de grandes opérations, comme lui-même avait étonné l'Europe par l'audace de ses manœuvres.

Mais, en rendant justice aux talents du général Gneisenau, je ne puis donner les mêmes éloges à son caractère ; son orgueil et son amour-propre ne lui permettaient pas de souffrir la moindre contradiction ; égoïste, dur, emporté, plus grossier et plus brutal qu'il n'appartient, même à un Allemand, de l'être, il ne ménageait personne ; il était généralement haï, et devait l'être ; de plus, ses principes libéraux, son attachement aux funestes opinions des publicistes et des professeurs de l'Allemagne, sa haine pour son roi, le rendaient également dangereux à son souverain et à son pays ; d'après cela, on peut s'étonner de lui avoir vu donner par le roi le bâton de maréchal. C'est le seul que l'armée prussienne compte dans ses rangs. Il faut espérer que ce grade et les grâces dont il a été comblé affaibliront ses idées révolutionnaires, ou au moins l'engageront à les dissimuler.

Le colonel Muffling, quartier-maître général de l'armée,

1. Avancé comme lieutenant général à la fin de la campagne, maintenant feld-maréchal.

rivalisait d'esprit et de talents avec le général Gneisenau, mais son caractère est fort différent : Muffling est doux, insinuant, rempli d'aménité et ramenait, par ses manières aimables, ceux que Gneisenau éloignait ou effarouchait. Il est devenu quartier-maître général de l'armée prussienne et est fort en état de remplir cette place.

Ces deux officiers connaissaient parfaitement la Silésie, la Saxe et les différents pays où se passèrent les événements de la campagne de 1813. Ce fut pour notre armée un immense avantage : en France, ils n'avaient pas la même connaissance du pays et nos opérations s'en ressentirent.

Le colonel comte de Goltz [1], chargé de la partie politique, y déploya autant de talents que MM. de Gneisenau et Muffling dans la partie militaire. Le comte de Goltz avait lui-même beaucoup servi à la guerre et était un officier très distingué.

Les autres militaires qui entouraient le général Blücher et composaient son état-major, et surtout les officiers des quartiers-maîtres, étaient recommandables par leurs talents et leur bravoure.

Pendant toute cette guerre, tous les individus de l'armée prussienne, princes, généraux, officiers, soldats, miliciens, se couvrirent de gloire ; on ne peut porter plus loin l'honneur militaire ; mais il eût été à désirer qu'ils y joignissent un peu plus de modestie : leur jactance était réellement insupportable. Ils se souvenaient trop de la guerre de Sept ans, et trop peu de celle de 1806. Il fallait à nos officiers une prudence très méritoire et une abnégation de soi-même, dictées par les circonstances et les ordres

1. Les colonels Muffling et comte de Goltz furent avancés comme généraux-majors à la fin de la campagne. Le comte de Goltz fut ensuite ministre de Prusse à Paris, où il est mort.

de notre souverain, pour supporter ce qu'ils avaient à souffrir de leurs alliés. J'avais moi-même plus besoin qu'un autre de ces deux qualités ; Blücher, Gneisenau, Muffling, etc., m'avaient vu arriver à leur armée avec une répugnance marquée et uniquement parce que j'étais Français ; ils ne me connaissaient pas même personnellement, et quelques succès que j'avais eus dans la guerre contre les Turcs auraient pu affaiblir leurs préventions à mon égard ; mais j'étais Français, et leur haine, leur rage (s'il est permis de s'exprimer ainsi) contre ceux qui les avaient tant humiliés sur les champs de bataille et dans les cabinets, était telle qu'il leur était impossible de faire une seule exception parmi les individus de toute la nation française.

J'avais, de plus, un grand tort auprès de ces messieurs, je ne sais pas un mot d'allemand, c'était un grand inconvénient pour servir avec une armée prussienne, et c'en est toujours un pour un militaire : les officiers prussiens parlaient presque tous le français, mais le général Blücher ne le comprenait même pas.

FORCE ET COMPOSITION DE MON CORPS D'ARMÉE

État du corps d'armée russe commandé par le général en chef comte de Langeron en 1813 et 1814.

Chef d'état-major : le général-major Rudzewitsch (il fut avancé comme lieutenant général pendant la première campagne, et l'avant-garde du corps lui ayant été confiée par moi, dès le commencement des hostilités, les fonctions de chef d'état-major furent remplies par le colonel Paul Neidhardt, du corps des quartiers-maîtres ; il fut aussi avancé comme général-major dans la première campagne).

Quartier-maître général. — Le lieutenant-colonel baron Ikskoul (avancé comme colonel pendant la campagne).

Officier faisant les fonctions de général de jour. — Le major Melnikov, du régiment de Naschébourg (il fut tué à la bataille de la Katzbach et remplacé par le major Kasjavin, du régiment d'Olonetz, qui fut avancé comme lieutenant-colonel et comme colonel pendant la campagne).

Commandant de l'artillerie. — Le général-major Weszelizki.

Commandant du génie. — Le lieutenant-colonel Touleninow.

Adjudants du corps :

- Le capitaine prince Tzitzianow, des cosaques de l'Ukraine;
- Le capitaine en second Imarrow, du régiment de Kolivan-Infanterie.

Officier prussien attaché au commandant du corps par l'ordre de Sa Majesté le roi de Prusse, et chargé de la correspondance en allemand avec le général Blücher : le lieutenant-colonel Endé (avancé comme colonel à la fin de la première campagne).

Adjudants du général commandant le corps :

- Le major Prosvirkin;
- Les capitaines des gardes : baron Schultz, Bestoujew;
- Les capitaines en second des gardes : Rulh, prince Rateew, prince Troubetzkoï.

Quartiers-maîtres généraux des corps :

- Du 6e, le lieutenant-colonel Wittinhoff;
- Du 8e, le lieutenant-colonel Freicamp;
- Du 9e, le lieutenant-colonel Rummel;
- Du 10e, le lieutenant-colonel Véniarsky;
- De la cavalerie, le lieutenant-colonel Schubert.

TROUPES

Infanterie.

6e CORPS

Le lieutenant général prince Scherbatof (commandant le corps).

7e division :

Les généraux-majors :

Talizin Ier (commandant la division);

Talizin II.

Les régiments de Pskow;

— de Moscou;

— de Sophic;

— de Liebau;

— 11e chasseurs;

— 36e —

18e division :

Les généraux-majors :

Bernodossow (commandant la division).

Metscherinow;

Heidenreich (avancé pendant la campagne).

Les régiments de Wladimir;

— de Tambow;

— du Dnieper;

— de Kostroma;

— 28e chasseurs;

— 32e —

9e CORPS

Le lieutenant général Olsufief (commandant le corps).

9e division :

Les généraux-majors :

Udom (commandant la division);
Poltaratzki (avancé pendant la campagne);
Youtschlow (il ne fut avancé et ne rejoignit le corps que dans la seconde campagne).

Les régiments de Naschebourg;
— de Riask;
— de Iakoutsk;
— 10e chasseurs;
— 38e —

Le régiment Apscheron de cette division était en garnison à Thorn et ne rejoignit le corps qu'après la bataille de la Katzbach.

15e division :

Les généraux majors :
Kornilow (commandant la division);
Moussin Poushkin (il fut avancé et ne rejoignit le corps que dans la seconde campagne).

Les régiments de Vitebsk;
— de Kaslow;
— de Koliwan;
— de Kurinsk;
— 12e chasseurs;
— 22e —

Ces deux régiments de chasseurs appartenaient à la 13e division et avaient été détachés à la 15e à la place des 13e et 14e chasseurs, qui étaient placés dans l'avant-garde du corps de Wintzingerode.

10e CORPS

Le lieutenant général Kapzewitsch (commandant le corps).

8e division :

Les généraux-majors :

Prince Uroussof (commandant la division) ;
Schindschin (avancé pendant la campagne).

Les régiments d'Archangel ;
— de la Vieille-Ingrie ;
— de Schlusselbourg ;
— 7e chasseurs ;
— 37e —

Le régiment d'Ukraine de cette division était en Russie pour se former et fut réuni à l'armée de Bennigsen.

22e division :

Les généraux-majors :
Turtschaninow (commandant la division) ;
Schapskoï ;
Wassiltschikow (avancé pendant la campagne).

Les régiments de Wiatka ;
— de Staroskolsk ;
— d'Olonetz ;
— 29e chasseurs ;
— 45e —

Le régiment de Wybourg de cette division était en Russie pour se former et ne rejoignit le corps qu'à la fin de la première campagne.

Cavalerie.

Le lieutenant général et adjudant général de l'Empereur baron Korff, commandant toute la cavalerie du corps.

Les généraux-majors :
Pantschulitschef Ier (avancé comme lieutenant général pendant la campagne).
Pantschulitschef II ;
Comte Paul Pahlen ;
Hamper ;

Denissiew;

Umanetz;

Berdaew;

Trouschow (il ne rejoignit le corps que dans la seconde campagne).

Les régiments de Twer;

— de Kinburn, dragons;

— de Sewersk, —

— de Tchernigow, chasseurs à cheval;

— de Livonie, —

— de Derpt, —

— d'Arsamas, —

Le régiment d'Arsamas était employé au convoi du quartier général.

Ces régiments de cavalerie appartenaient à différentes divisions qui, au commencement de la guerre, avaient été trop dispersées pour pouvoir être rassemblées.

Les généraux-majors :

Comte de Witt (commandant la division);

Prince Obolensky;

Prince Nicolas Scherbatof ([illegible] pendant la campagne).

Les 1er, 2e, 3e régiments de cosaques [illegible] de l'Ukraine.

Le 4e régiment était dans le cor[illegible]
gnit sa division qu'à la fin de [illegible]

Le général-major Grekow [illegible]

Les régiments de cosa[illegible]

— de S[illegible]

— de [illegible]

— d'[illegible]

— [illegible]

— [illegible]

[illegible] au

[illegible]

[illegible] hausen.

[illegible] owelow [1].

[illegible] 45 généraux.

[illegible] 72 régiments.

[illegible] 175 pièces.

[illegible] nous avons trouvés d'après [illegible]

[illegible] division

Les généraux-majors :

Prince Gourgalow (commandant la division) ;

Bistram ;

Nerrenkow (il était blessé et ne rejoignit le corps que dans la seconde campagne).

Les régiments de Jeletz ;

— de Polotsk ;

— de Rylsk ;

— d'Ekaterinenbourg ;

— [illegible] chasseurs ;

— [illegible] —

[illegible] division

Les généraux-majors

Pillar (commandant la division) ;

Kern

Les régiments de Riazan ;

— de Belosersk

— de Brest ;

— de Villmanstrand ;

— 30e chasseurs

— 48e —

Cavalerie.

Les généraux-majors

Borosdin (avancé pendant la première campagne comme lieutenant général) ;

Emmanuel (avancé comme lieutenant général à la fin de la campagne

Yusseffowitsch ;

Dawidow ;

Gernegross ;

Poll;

Kaissarow (il fut appelé à la grande armée au commencement de la campagne).

Les régiments de Kargapol;

— de Moscou;

— de la Nouvelle-Russie;

— de Mittau;

— de Karkow;

— de Kiew;

Les régiments de cosaques du Don;

— de Grekow, 21;

— de Ejou;

Un régiment de Kalmouks.

Artillerie.

La compagnie de batterie de 12 :

N° 32. — Le lieutenant-colonel Billingshausen.

Les compagnies de batterie légères :

N° 32. — Le colonel Baschmakow;

N° 33. — Le lieutenant-colonel Wallewetew [1].

Total :	1 général en chef	47 généraux.
	9 lieutenants généraux	
	37 généraux-majors	
	46 régiments d'infanterie	72 régiments.
	26 de cavalerie ou de cosaques	
	67 canons de 12	175 pièces.
	84 — de 6	
	24 — de l'artillerie à cheval	

48,000 hommes de tout grade.

1. Nous avons orthographié les noms que nous avons trouvés d'après Plotho, t. II, suppléments, p. 48-51. (Éditeur.)

Portraits des généraux. — On voit, par cet état de mon corps d'armée, que je ne manquais pas de généraux, si toutefois on peut donner ce nom à tous ceux qui en portent la broderie ; j'en avais plusieurs dont la bravoure et les talents m'ont été bien utiles et à qui j'ai les plus grandes obligations, mais je pouvais dire : « Le reste ne mérite pas la peine d'être nommé [1]. »

Celui qui a le plus mérité et obtenu ma confiance était le général Rudzewitsch : c'est un Tartare de la Crimée (il a été baptisé à douze ans) ; il réunit toutes les qualités militaires : instruction, bravoure, activité, sang-froid, prudence ; c'était un commandant d'avant-garde excellent, et je le crois très en état de commander un jour en chef ; mais son caractère, un peu fanfaron et quelquefois partial, ne le rend pas aussi agréable à ses chefs et à ses subordonnés qu'il leur est utile (en 1813 il n'avait que trente-six ans).

Le général Emmanuel est un Hongrois, fils d'un artisan, et que son mérite seul a élevé aux hauts grades militaires ; il a servi en Autriche avant d'entrer au service de la Russie ; c'est un général très distingué, excellent pour commander les avant-postes, les avant-gardes, une ligne de cavalerie, un corps détaché, etc. Il a besoin quelquefois d'être modéré, il aime trop à s'engager et surtout à tirer du canon, c'est un défaut dans un commandant d'avant-garde. Rudzewitsch ne s'engagea jamais sans nécessité, surtout depuis la leçon qu'il reçut au commencement de la campagne, comme on le verra plus bas.

Le général Kapzewitsch n'est pas en état de commander un corps séparé ni d'être détaché : sa méfiance de

1. Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.
(Corneille, *Cinna.*)

lui-même, son indécision, ses craintes continuelles des mouvements de l'ennemi nuiraient toujours aux succès de ses opérations; mais en ligne, il est très précieux; son sang-froid, son intrépidité, sont admirables; il exécute tout ce qu'on lui ordonne avec une exactitude scrupuleuse, et si on lui dit de rester dans un endroit et d'y mourir, il y périra.

Le comte de Saint-Priest était un général très distingué, capable de commander des corps détachés et d'être chef de l'état-major d'une armée [1]; c'était un homme honnête, pieux, mais un peu intrigant, et ne ménageant pas toujours ses chefs dans ses propos.

Le prince Scherbatof avait une bravoure très brillante et beaucoup de résolution.

Olsufief était très brave, mais avait besoin d'être dirigé.

Kornilow est un excellent officier d'infanterie, brave, intelligent et sachant manœuvrer.

Le jeune Schenschin était excellent sur un champ de bataille, on pouvait lui confier de forts détachements.

Metscherinow, Schapskoi, Udom étaient très braves, mais rien de plus; Turtschaninow était, de plus, très intelligent, ainsi que Poltaratzky, Bistram et Karpenkow.

Weszelizki était excellent pour les détails de sa place; jamais je n'ai manqué de munitions et mon artillerie a toujours été dans un état parfait.

Mon chef d'état-major, Neidhardt (Paul), était bon pour sa place; brave, actif et sachant bien faire des dispositions. Son caractère est trop violent.

Dans la cavalerie, les généraux-majors comte Pahlen, Denissiew, Umanetz, prince Nicolas Scherbatof, avaient une grande valeur personnelle; Yousseffowitsch pouvait

1. En 1812, il avait été chef de l'état-major de Bagration. (Éditeur.)

commander avec succès des détachements; Gernegross avait du zèle et de l'intelligence ; mais pendant toute la campagne, ma cavalerie fut toujours paralysée par l'incurie, la paresse et le peu de résolution de ses chefs.

Le baron Korff, sous les ordres de qui elle se trouvait, était un homme honnête, aimable, instruit, très bon militaire sur le papier, mais plus que nul sur un champ de bataille; il préférait constamment un bon quartier, qu'il savait bien faire choisir par ses adjudants, à un bivouac, souvent indispensable; Borosdin partageait de bon cœur ses sentiments, son quartier et son dîner toujours excellent. Les deux Pantschulitschef et Berdaew étaient d'une prudence consommée, et j'ai rarement vu l'effet que produisait sur eux le feu de l'ennemi ; ces messieurs, cependant, avaient beaucoup de prétentions à des récompenses et même aux qualités qui les méritent; ils se vantaient continuellement. Le général Korff était plus naïf; à la bataille de Leipzig, il était, comme à son ordinaire, très éloigné de la troisième ligne; dans un moment décisif, je voulus faire agir ma cavalerie et je l'envoyai chercher ; il demanda à mon adjudant Ruhl, qui lui en porta l'ordre, où je me trouvais alors ; Ruhl lui dit que j'étais où je devais être, à la première ligne; il répondit : « Où va-t-il se fourrer? On ne peut pas s'approcher de lui », et je ne le vis pas.

Je suis officier d'infanterie et j'avoue que je ne sais pas faire manœuvrer de la cavalerie ni la bien employer ; j'ai manqué, par la faute de Korff, de Borosdin et de Pantschulitschef, beaucoup d'occasions; si j'avais eu à leur place un comte Pierre Pahlen, Lambert, Schewitch, j'aurais eu des succès bien plus éclatants.

L'empereur avait ordonné aux commandants de ses armées, et même à ceux de ses corps, d'employer les gé-

néraux sous leurs ordres selon leurs capacités, et non d'après leur ancienneté ; tout embarrassant que cet ordre fût à exécuter, j'usai cependant, dans plusieurs circonstances, du droit qu'il me donnait. Rudzewitsch, au commencement de la campagne, n'était que général-major, et il eut souvent sous ses ordres 12,000 à 15,000 hommes, et au passage de la Mulde, je lui donnai 18,000 hommes d'infanterie et la plus grande partie de ma cavalerie, et je laissai en arrière quatorze généraux (dont trois lieutenants généraux) avec six escadrons.

Les deux chefs des corps d'armée qui, avec le mien, composaient l'armée de Silésie, étaient les généraux russe baron Sacken, et prussien Yorck.

J'ai peint le général Sacken dans l'histoire de la campagne de 1812.

Yorck est un homme d'un grand caractère et d'une intrépidité héroïque au feu ; il a, de plus, de grands talents militaires ; il a prouvé qu'il avait autant d'esprit que d'énergie, en se séparant du maréchal Macdonald en Courlande, dès qu'il eut appris les revers de Napoléon en Russie, et en se joignant à ses ennemis, quoiqu'il ignorât encore les projets de son souverain, qui était alors à Berlin, dans les mains des Français.

Mais Yorck est d'un caractère dur, intraitable ; il est violent, haineux et grossier, et il est difficile de l'avoir comme camarade et comme subordonné.

Dispositions et marches pour l'ouverture de la campagne. — Le 26 juillet/6 août, le général Barclay m'ordonna de rassembler toutes mes troupes dans le camp retranché de Schweidnitz et d'y attendre les ordres du général Blücher, à qui j'étais subordonné *.

Blücher m'ordonna de m'avancer successivement de

* Voir note 3.

Schweidnitz à Jauernich [1], à Streigau, à Bolckenhayn et à Schœnau. Ce mouvement, un peu précoce, était cependant imposé par la nécessité et par les démarches des troupes françaises qui paraissaient vouloir s'avancer sur Breslau et épuiser le pays qui devait fournir à nos subsistances.

Le lieutenant général comte Pierre Pahlen, qui commandait le 8e corps, et la cavalerie du général Borosdin, jusqu'à l'arrivée du comte de Saint-Priest (alors à Vienne), fut mis sous mes ordres, quoique ce corps appartînt au corps d'armée de Wittgenstein. Il était destiné à entretenir la communication entre la gauche de l'armée de Silésie et la droite de l'armée de Bohême, et à se joindre à celle qui aurait le plus besoin de lui ; il fut réuni à mon corps d'armée jusqu'à la fin de la guerre.

1. Lorsque je me trouvais à Jauernich, où je restai deux jours dans la même maison que le grand Frédéric avait occupée en 1745 avant la bataille de Striegau et en 1761 pendant le camp de Buntzelwitz, et que je rassemblais mes troupes dans ce camp si fameux, mes avant-postes, qui étaient à Striegau, m'envoyèrent une lettre du général Jomini, le célèbre auteur du *Traité des grandes opérations militaires*, alors chef de l'état-major du maréchal Ney ; il demandait à me parler : je savais que nos ennemis, surtout au commencement des campagnes, avaient l'habitude d'envoyer ainsi des parlementaires, pour essayer de découvrir ou d'apprendre des choses qu'il était fort inutile de leur faire savoir ; je refusai de voir M. de Jomini : seconde lettre, même réponse ; enfin il m'écrivit qu'il venait pour passer à notre armée et y rester ; dans le même moment, arriva chez moi le colonel Brosin, adjudant de l'Empereur, qui venait le chercher, et ils partirent ensemble pour le quartier général des souverains.

Cette désertion, tramée de longue main, fit beaucoup de bruit, peu d'honneur à M. de Jomini (quoiqu'il ne fût pas Français, il est Suisse) et peu de profit aux armées alliées. M. de Jomini perdit, sur le terrain, la réputation qu'il avait acquise, à juste titre, par ses excellents ouvrages. Il devint bientôt lieutenant général et adjudant général de l'Empereur. Il n'eut aucune influence dans les plans de campagne, et le peu de conseils qu'il fut appelé à donner furent tous très timides, ce qui peut surprendre, de la part d'un écrivain qui avait attribué (et avec raison) tous les succès de Napoléon à son audace et à la témérité calculée de ses opérations.

Du reste, tous ces grands génies, la plume à la main, à commencer (pour ne parler que de nos contemporains) par Mack jusqu'à Jomini, ont toujours échoué dès qu'il a fallu quitter la plume pour l'épée.

Je lui donnai l'ordre de se porter en avant de Landshut, à Smiedeberg et Hirschberg.

Mouvements de nos troupes et de celles des ennemis. — Lorsque nous nous avançâmes, les troupes ennemies sortirent de leurs cantonnements et se retirèrent sur la Bober; la marche du corps de Sacken, de Breslau sur Buntzlau, leur fit aussi abandonner Liegnitz, qu'ils avaient cependant fortifiée pendant le temps de l'armistice.

Nous avions contre nous alors les corps de Ney, de Lauriston, de Marmont, de Macdonald, et la cavalerie du général Sébastiani; ces cinq corps faisaient près de 100.000 hommes.

Dès que nous prîmes l'offensive, ils se concentrèrent sur Lœwenberg, Goldberg et Lahn. Ils parurent d'abord vouloir tenir sur la Katzbach, mais ils se replièrent bientôt sur la Bober.

Le 6/18 août, le général Rudzewitsch, qui commandait mon avant-garde, occupa Goldberg que les ennemis abandonnèrent. Le général Grekow, commandant les cosaques, y fit cent quatre-vingts prisonniers et s'avança jusqu'à Lauterfeiffen, près de Lœwenberg. Rudzewitsch marcha le même jour à Pilgramsdorf.

La veille, le 5/17 août, le général-major Kaisaroff, commandant l'avant-garde du corps du comte Pahlen, avait passé la Bober et occupé la ville de Lahn, sur la rive gauche.

Combat de Lahn. — Il paraît que la Bober était alors le point fixé par les ennemis pour le dernier concentrement de leurs forces et le terme de leurs retraites.

Le 6/18, de grand matin, la division italienne Zucchi, du corps de Macdonald, attaqua Lahn avec des forces très supérieures à celles du général Kaisaroff, qui se défendit toute la journée avec autant de bravoure que d'in-

telligence : il se maintint jusqu'au soir dans la ville, dont une partie fut brûlée.

Il fut parfaitement secondé par le général-major Bistram, chef du 33e régiment de chasseurs, qui, quoique plus ancien que Kaisaroff, ne se considéra que comme auxiliaire et obéit à ses ordres.

Dans la nuit, le général Kaisaroff repassa sur la rive droite de la Bober et se rapprocha de Hirschberg en laissant des postes de cosaques le long de la rivière. Il partit ensuite pour la grande armée.

Le 7/19 août, je marchai de Schœnau à la Bober, par Probsthayn et Zobten : mon avant-garde se porta de Pilgramsdorf sur Petersdorf. Le corps du général Yorck marcha droit par le grand chemin sur Lœwenberg : le général Blücher se trouvait avec lui.

Les ennemis avaient rompu ou brûlé tous les ponts de la Bober (excepté le pont de pierre de Lœwenberg), et annonçaient le dessein de n'en point abandonner la rive gauche.

Comme il était important de pénétrer leurs desseins, de connaître leurs forces et de chercher à les pousser vers la Queiss et d'avoir un passage assuré sur la Bober, je donnai l'ordre au général Rudzewitsch de passer cette rivière et d'occuper le village de Siebeneichen et les hauteurs qui le dominent, mais de ne point trop s'engager si les ennemis étaient en force.

Combat de Siebeneichen. — Le général Grekow trouva un gué à la gauche du village et se porta rapidement sur des hauteurs très escarpées, entre Hellau et Schmottseiffen, tandis que le général-major Harnaoult [1] et le major

1. Ce général avait été dégradé pour des désordres trouvés dans le régiment qu'il commandait ; il servit dans cette campagne comme major ; à la fin de la guerre, on lui rendit son grade et il eut sa retraite.

Tolmatschev, avec les 12e et 22e chasseurs, qui passèrent le gué ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, chassèrent les ennemis des haies du village de Siebeneichen, malgré la forte résistance de leurs tirailleurs.

Rudzewitsch les suivit avec le reste de l'avant-garde et attaqua le village, où les ennemis se défendirent courageusement ; trois fois il fut pris et repris ; enfin, après un combat long et sanglant, Rudzewitsch l'emporta à la baïonnette et y resta.

Le général Emmanuel passa le gué avec la cavalerie de l'avant-garde, occupa les hauteurs de Siebeneichen et Ober Mois (ce mouvement fit hâter la retraite des ennemis du village), et, parfaitement secondé par les colonels Paradowsky, chef du régiment de Livonie, chasseurs à cheval, et le prince Nicolas Scherbatof, chef du second régiment des cosaques de l'Ukraine, chargea les troupes ennemies qui sortaient du village et celles qui s'avançaient pour les soutenir, sabra un bataillon et fit deux cents prisonniers. La 2e compagnie d'artillerie à cheval du Don, commandée par le brave lieutenant-colonel Souwarof, partagea les succès de la cavalerie, dont elle suivit tous les mouvements.

Les ennemis se retirèrent en désordre vers la chaussée de Lœvenberg, à Lauban. La cavalerie de l'avant-garde les suivit et le reste de l'avant-garde prit une position sur les hauteurs de Siebeneichen pour protéger le passage de la rivière.

Le prince Nicolas Scherbatof, qui se distingua extrêmement dans cette journée, se porta en avant d'Ober Mois, y chargea de nouveau une colonne ennemie qui se retirait, la dispersa, lui tua beaucoup de monde, fit deux cent soixante prisonniers, et prit une grande quantité de voitures de vivres et d'hôpital, beaucoup de bagages et

d'équipages, parmi lesquels une calèche du maréchal Macdonald et la caisse militaire de son corps.

Dans ce moment, le général Rudzewitsch reçut l'avis que de fortes colonnes ennemies se portaient de Lahn sur son flanc gauche; elles étaient composées des troupes qui, la veille, avaient eu affaire au général Kaisaroff, la division italienne Zucchi.

Le général Grekow, excellent officier, les contint pendant quelque temps avec ses cosaques, mais à onze heures, le nombre des ennemis étant considérablement augmenté, Rudzevitsch concentra ses forces.

Les colonnes ennemies venues de Lahn se joignirent à une colonne commandée par le lieutenant général comte de Rochambeau, qui venait de Lœvenberg, et attaquèrent de tous côtés mon avant-garde.

Les horribles défilés de Schœnau avaient retardé la marche de ma colonne forte de 25,000 hommes [1].

Lorsque j'arrivai à Zobten *, le général Rudzevitsch était attaqué par des forces supérieures et vivement poussé ; je fis marcher à l'instant le général-major Talizin II avec les régiments de Moscou et de Liebau, qui étaient à la tête de la colonne, et je fis occuper Siebeneichen [2]. Mon avant-garde se trouvait alors dans le plus grand danger d'être culbutée dans la Bober et de perdre toute son artillerie : il n'y avait pas un moment à perdre, et quoique

1. Ces défilés sont si étroits que je ne pus les traverser qu'un à un ; à onze heures, la tête de ma colonne arriva à Zobten, où la queue ne parvint que très avant dans la nuit.

2. Si j'avais eu le choix entre mes troupes, je n'aurais pas choisi cette brigade, composée de deux régiments que je ne connaissais pas, qui n'avaient jamais servi sous moi, et fort mal commandés par ce général Alexandre Talizin qui n'avait ni talents ni expérience de la guerre et qui était presque aveugle. Ce Talizin avait cinq pieds dix pouces, il était fort maigre et avait des bras immenses : nous l'appelions « le Télégraphe ».

* Voir note 4. (Éditeur.)

je ne pusse, dans ce premier moment, disposer que de peu de monde, je devais sacrifier tout ce que j'avais pour sauver Rudzevitsch.

Une grande partie du corps de Lauriston et de Macdonald (la division Puthod à la tête) l'attaquait vivement.

Les excellentes dispositions de ce brave général, son intrépidité, celle de ses troupes, déjouèrent pendant longtemps tous les efforts des ennemis; sa conduite fut parfaite, dans ce moment si critique pour lui; on dut le salut de l'avant-garde à son sang-froid et à ses manœuvres bien combinées, mais il avait eu le grand tort de dépasser mes ordres et de s'engager très imprudemment avec la plus grande partie de l'armée ennemie; il retarda trop le moment de la retraite et fut au moment de ne pouvoir plus l'effectuer; c'était la première fois qu'il commandait en chef, et cette leçon lui fut utile, mais je fus obligé de me sacrifier pour lui et de perdre beaucoup de monde pour le sauver.

Une forte colonne ennemie, venant de Lœvenberg par les bois qui bordent la Bober, vint attaquer la droite du village de Siebeneichen : le général Talizin II fut repoussé jusqu'aux prairies qui se trouvent entre le village et la rivière Bober; les deux régiments furent dans un instant culbutés, dispersés et s'enfuirent, le village fut perdu, et les ennemis poursuivirent vivement nos troupes.

J'étais témoin de ce désastre qui empirait la situation de mon avant-garde; le général-major comte de Witt [1],

1. En 1812, on avait chargé le comte de Witt de former quatre régiments de cosaques en Ukraine; ils furent composés, en grande partie, de paysans polonais et petits-russiens qui servent dans les écuries des seigneurs et sont employés à convoyer leurs équipages et à des commissions; tous montaient très bien à cheval, mais aucun n'avait vu le feu : la plupart de leurs officiers étaient de jeunes Russes et de jeunes Polonais, qui n'avaient

qui se trouvait près de moi avec le 1er et le 3e régiment des cosaques de l'Ukraine, chargea les tirailleurs ennemis jusque dans les haies du village, quoique le terrain ne fût pas favorable à la cavalerie, et les contint longtemps, tandis que je tâchais de rassembler et de reformer les régiments de Moscou et de Liebau, pour attaquer de nouveau le village. Le feu des ennemis était très vif, plusieurs de mes ordonnances furent blessées, et je perdis le cheval que je montais, qui reçut deux coups de fusil.

Par la perte du village, le général Rudzevitsch se trouvait coupé du gué et de moi; il se retirait avec ordre et sans être entamé, sur les hauteurs du Sperberg, pour repasser la Bober à Dippelsdorf; mais comme j'ignorais s'il y trouverait un gué, et que dans le cas contraire il était perdu si je ne faisais pas une forte diversion en sa faveur, je devais chercher à le dégager à quelque prix que ce fût. Heureusement la charge brillante et utile des cosaques de l'Ukraine, en éloignant les tirailleurs français, m'avait donné le temps, qui était fort précieux alors, pour faire des dispositions. Je fis marcher la 22e division du 10e corps qui venait d'arriver, et j'attaquai moi-même le village avec les généraux Kapzewitsch et Turtschaninow. Le colonel Durnow, avec le 29e chasseurs, et le colonel Wassiltschikof, avec le régiment de Wiatka, attaquèrent le village.

pas plus d'expérience ni d'habitude de la guerre que leurs soldats; les uns et les autres prouvèrent que la bravoure peut suppléer à l'instruction et à la théorie ; je les employai constamment aux avant-postes et ils y servirent aussi utilement que brillamment.

Comme le comte de Witt a joué malheureusement un grand rôle sous l'empereur Alexandre, quelques années après, je prie le lecteur de lire la note sur ce personnage que j'ai écrite dans le journal de la campagne d'Austerlitz en 1805 (p. 136) *.

* Voir note 6. (Éditeur.)

Le général-major Schapskoï le soutint avec les régiments de Staroskolsk et d'Olonetz, et le lieutenant-colonel Prigara, avec le 45e chasseurs, longea et tourna à droite le village, qui fut emporté de nouveau avec une grande perte de la part des ennemis. Ce mouvement et la vue du reste de nos troupes qui arrivaient successivement et se formaient en deuxième et troisième lignes, ayant forcé les ennemis de rabattre leurs forces sur moi (ce que j'avais eu pour but en faisant des attaques très vives sur Siebeneichen, afin de dégager Rudzevitsch), ce général put se maintenir jusqu'à la nuit sur les hauteurs du Sperberg, près du village de Mertzdorf, et repassa la Bober au gué de Dippelsdorf, à dix heures du soir.

Ce gué lui fut indiqué par un paysan : son passage ne fut pas inquiété par les ennemis ; les bords de la Bober sont fort escarpés et ce ne fut pas sans de grandes difficultés que l'artillerie la traversa ; j'en fus longtemps très inquiet et je ne fus tranquillisé que lorsque Rudzevitsch me fit savoir que toutes ses forces étaient sur la rive droite : c'eût été un triste début de campagne que de perdre trente-six canons, et Rudzevitsch s'y exposa.

Dès que je sus que l'avant-garde avait repassé la rivière, je retirai mes troupes du village, mais j'en gardai les haies et restai maître de la rive gauche de la Bober.

Dans ce combat sanglant qui dura près de dix heures, toutes les troupes combattirent avec la plus grande valeur et l'ordre le plus parfait ; les généraux Emmanuel, Grekow, Harnaoult, les colonels Paradowsky, prince Scherbatof, Sasatkow, les lieutenants-colonels Souwarof, Tern, les majors Tolmatchew, Kildiarow, Makazarew, de l'avant-garde, se sont éminemment distingués.

Je dois le même tribut d'éloges aux généraux Kapzewitsch, Turtschaninow, Schapskoï, aux colonels Dur-

now, Vassiltschikow, prince Obolensky, aux lieutenants-colonels Prigara et Doulgorsky.

Perte des deux côtés. — Ma perte dépassa 1,500 hommes, celle des ennemis fut moindre; ils n'eurent que 800 hommes hors de combat; je fis plus de 600 prisonniers, dont plusieurs officiers de l'état-major.

Réflexion sur la conduite du général Rudzevitsch. — Le général Rudzevitsch commit une grande faute en s'exposant trop témérairement, mais celle que commirent les Français en le laissant tranquillement passer la Bober, dans l'obscurité, est impardonnable, elle prouve que leurs généraux avaient bien peu de connaissance de ce théâtre de la guerre, quoiqu'ils y eussent cantonné pendant deux ou trois mois, et que leurs troupes d'avant-postes sont loin de valoir nos cosaques. Du reste, l'expérience m'a prouvé que les Français n'entreprennent jamais rien pendant la nuit; la chute du jour est toujours pour eux le terme des combats, dans quelque position que la nuit les trouve.

Le 8/20 août, à cinq heures du matin, le général Puthod, qui avait occupé les hauteurs du Sperberg, établit une batterie qui tira sur le village de Zobten; un boulet perça le mur de ce beau château du comte de Nostitz, alors aide de camp de Blücher, et traversa la chambre de l'officier des vivres Dombrowsky, qui ne voulait jamais me quitter et montrait une bravoure fort brillante, mais très déplacée.

Le 8/20, je restai en position sur les hauteurs de Zobten, ayant à ma gauche mon avant-garde *, entre Zobten et Dippelsdorf. Le corps du général Yorck prit position devant Lœwenberg, sur le Weinberg. Le village de Plagwitz, situé dans un fond vis-à-vis de Lœwenberg, sur

* Voir note 7.

le chemin de Goldberg, fut occupé par un bataillon de chasseurs prussiens et le 7e régiment de chasseurs russes du 10e corps.

Napoléon vient à Lœwenberg. — Le 8/20 au soir, nous pûmes remarquer que les forces des ennemis étaient considérablement augmentées, et nous apprîmes que Napoléon et Murat étaient arrivés à Lœwenberg avec la garde française, la cavalerie de réserve, les cuirassiers et d'autres troupes qui étaient venues se joindre aux corps de Macdonald, de Ney et de Lauriston et à la cavalerie de Sébastiani, qui d'abord formaient l'armée qui nous était opposée.

Dans la journée du 8/20 août *, les ennemis firent de fortes reconnaissances sur tous les points, avec beaucoup de troupes. Vers le soir, ils se retirèrent et cachèrent leurs masses derrière les hauteurs de Lœwenberg.

Bataille de Lœwenberg. — Le 9/21, j'allai de grand matin chez le général Blücher, il était déjà aux avant-postes et je le rejoignis sur le Weinberg, à la droite du grand chemin de Lœwenberg à Goldberg.

Nous étions occupés, lui, Gneisenau, Yorck, Muffling et moi, des dispositions à prendre en cas d'attaque que nous croyions devoir se faire sur notre droite ou sur notre gauche, lorsque tout à coup Napoléon vint attaquer notre centre.

A onze heures du matin, il ouvrit un feu de canon très vif et fort inutile, qui ne pouvait servir qu'à détourner notre attention; ses batteries, que nous ne pouvions apercevoir et qui tiraient en élévation et par parabole, jetèrent une immense quantité de boulets et d'obus sur le Weinberg, où ils ne firent aucun mal; Yorck n'y avait que quelques avant-postes.

* Voir note 8.

[illegible] nous aperçûmes un groupe d'officiers sur le pont de [illegible]. C'était Napoléon, Murat et leur état-major. [illegible] colonne de voltigeurs passa la Bober au [illegible] de Plagwitz. Cette colonne était si faible [illegible] de [illegible] pas [illegible] à une attaque sérieuse, [illegible] une reconnaissance. Cependant, bientôt [illegible] de [illegible] colonnes passèrent le pont au pas de [illegible] et se [illegible] sur le village de Plagwitz.

[illegible] de ne point assez garnir ce point [illegible].

[illegible] fut terrible et notre défense ne [illegible] dans cette occasion. [illegible] son régiment de chasseurs [illegible] prussien. Ils se retirèrent si vite [illegible] Goldberg et Stegeman [illegible] ne périsse pas un [illegible] jambes de [illegible]nberg vers [illegible] la retraite de nos troupes, retraite [illegible] Blücher et qui était conforme à [illegible] le long village de Plagwitz [illegible] par les ennemis, je fis [illegible] les rangs qui précédent [illegible] grand risque de rester enfermé dans [illegible] qui les joignait.

[illegible] village de Plagwitz [illegible] village je mis le [illegible] régiment de chasseurs [illegible] qui avait marché le [illegible] par deux régiments [illegible] chasseurs [illegible] escadrons [illegible] général-major [illegible]sief [illegible]

ger que couraient mes deux régiments de chasseurs à pied, que déjà ce brave général avait sauté sur son cheval, en commandant la charge et, avec la rapidité de l'éclair, lui et ses deux beaux et braves escadrons tombèrent sur la cavalerie ennemie, la prirent en flanc, la culbutèrent et dégagèrent l'infanterie.

Le général Denissieff rendit, dans cette occasion, un service bien important ; ce digne général n'en a jamais négligé une de se distinguer.

Quatre pièces d'artillerie à cheval, sous les ordres du stabscapitaine Focht, secondèrent parfaitement cette attaque et occasionnèrent une grande perte à l'infanterie ennemie qui suivait sa cavalerie et qui s'était formée en colonne pour résister à la nôtre.

Le lieutenant-colonel prussien Endé, qui m'était attaché pour la correspondance allemande avec Blücher et qui s'est constamment distingué par sa bravoure, son zèle et son intelligence, avait été chargé par moi, en ce moment, de tourner le flanc droit des ennemis, par les bas-fonds, le long de la rive droite de la Bober, avec quatre escadrons de cosaques de l'Ukraine qui venaient de m'arriver ; Endé s'acquitta de cette commission avec succès.

Voyant alors que je n'avais contre moi, devant Zobten, que peu de troupes, et que toutes les forces de l'ennemi s'étaient portées sur notre centre, vis-à-vis de Lœwenberg, j'ordonnai au général Rudzewitsch d'observer Siebeneichen avec l'avant-garde, et je fis marcher tous mes corps par la droite pour être à portée de reprendre le Mittelberg et même le village de Plagwitz, si j'en recevais l'ordre, tandis que le général Yorck se soutenait avec la plus grande bravoure sur le Weinberg et le Hirschberg.

Mais Blücher qui, ainsi qu'on l'a vu plus haut, avait

l'ordre de harceler l'ennemi, de ne pas le perdre de vue mais de ne point engager d'affaire générale avec des for ces supérieures et surtout avec Napoléon, ordonna la re traite, qui fut faite par nos troupes dans l'ordre le plu parfait.

Le 6e corps du prince Scherbatof, le 9e d'Olsoufief e l'avant-garde de Rudzewitsch se retirèrent de Zobten Pilgramsdorf, où Blücher prit son quartier.

Par ce mouvement de flanc, le 10e corps de Kapzewitsch qui se trouvait engagé avec l'ennemi, à ma droite, devin mon arrière-garde; je m'y portai.

Le colonel Rerin, avec le régiment de Schlusselbourg et le général Denissieff avec le régiment de cavalerie d Sewersk, couvrirent la retraite en défendant avec la plu grande valeur le village de Petersdorf.

Le général Korff, avec la cavalerie, suivit le mouve ment du 10e corps et contint celle de l'ennemi.

A six heures du soir, le général Kapzewitsch occup les défilés de Lautereiffen, où il se réunit à la brigad prussienne du prince Charles de Mecklembourg-Strelitz qui couvrait la retraite du corps du général Yorck, et s battait avec autant de valeur que de succès.

Comme je me trouvais alors avec le 10e corps, le princ de Mecklembourg se trouva directement sous mes ordres nous combattîmes ensemble pendant plus de quatre heures contre des forces très supérieures, sans perdre un pouc de terrain; je pus, dans cette occasion, apprécier le mé rite de ce jeune prince, qui, à cette époque, n'avait qu vingt-trois ans, et sa valeur et celle des troupes qu'i commandait.

Cependant les ennemis se renforçaient toujours. L nuit, que nous attendions avec impatience, mit fin au combat, et les Français ne purent s'avancer qu'à un

petit mille de Lœwenberg. Notre perte fut de 3,000 hommes, dont 2,600 Prussiens et 400 Russes.

Un heureux hasard dérange les projets de Napoléon et sauve notre armée d'un grand danger. — Le projet de Napoléon, en nous attaquant de front, était de nous faire tourner par le corps de Ney, qui était venu se placer derrière le Greiffsberg, en arrière de notre flanc droit; nous le découvrîmes. Cependant, s'il fût resté dans cette position, il nous eût forcés à une retraite précipitée sur Jauer; un malentendu, fort heureux pour nous, nous sauva de ce danger. Napoléon, inquiet des mouvements du prince royal de Suède près de Berlin, voulut donner au maréchal Ney le commandement de l'armée qui lui était opposée, et qui était alors sous les ordres du maréchal Oudinot; il fit ordonner à Ney de venir le joindre. L'ordre ne fut pas écrit d'une manière claire, et Ney vint avec tout son corps au lieu de venir seul. Par là, la manœuvre projetée par Napoléon fut manquée.

Premier combat de Pilgramsdorf. — Le 10/22 août, à dix heures du matin, les ennemis attaquèrent le 10e corps avec de grandes forces. Le général Kapzewitsch, selon ses instructions, se retira lentement en combattant toujours et en profitant de tous les avantages que pouvait lui offrir le terrain.

Les généraux Rudzewitsch et Berdaew, qui s'étaient joints à lui avec une partie de ma cavalerie de réserve, occupèrent les hauteurs de Pilgramsdorf, que défendirent les 7e et 37e chasseurs et le régiment de Schlusselbourg; ils arrêtèrent les ennemis pour laisser le temps aux autres corps et à l'artillerie de passer les défilés de Goldberg, qui sont très longs et très étroits.

Lorsque Kapzewitsch eut reçu l'avis que les défilés étaient nettoyés, il se retira, et, par l'ordre de Blücher,

il resta près de Goldberg et occupa les hauteurs, derrièr la ville, sur le chemin de Jauer. Deux bataillons russe et six prussiens occupèrent la ville, qui a une bonne en ceinte murée et facile à défendre.

Dans cette affaire, le général Kapzewitsch et les troupe sous ses ordres manœuvrèrent avec autant d'ordre qu de bravoure.

L'ennemi ne put se porter que lentement en avant, e ce ne fut que le 10/22 août matin qu'il s'avança vers Gold berg.

Je m'étais alors retiré à un mille et demi en arrière d Goldberg vers Seichau ; j'aurais dû rester près de Gold berg, mais la veille le général Blücher m'avait dit qu'i voulait se retirer jusqu'à Hennersdorf [1]. Ce projet était for sage, d'après la nouvelle qu'il avait reçue de la march du corps de Ney, mais ce corps ayant, comme on l'a vu, quitté sa position, Blücher se décida à rester à Goldberg et je me trouvai alors trop éloigné de lui ; les générau prussiens désirèrent beaucoup de faire passer ce mouvement pour une faute de ma part, mais il n'y eut pas moyen de me l'attribuer ; du reste, si c'en fut une, elle fut bientôt réparée, car dans la nuit je me reportai sur Goldberg : Blücher m'ordonna d'y maintenir les ennemis, tandis que les corps d'Yorck et de Sacken feraient une attaque vive sur leur gauche.

Nos espions nous avaient fait dire que Napoléon n'ayant pas réussi dans son projet de nous engager à une affaire générale à Lœwenberg, avait remarché sur Dresde, mais nous n'en avions point la certitude.

Le 11/23 août, avant le jour, je me portai sur Prausnitz

1. L'ordre de Blücher était positif : « On attendra l'ordre de quitter la Schelle Deichsel; lorsqu'il sera donné, on se retirera derrière la Katzbach. » *Armée de Silésie*, p. 91. (Éditeur.)

et fis avancer l'avant-garde de Rudzevitsch sur Wolfsdorf vers le Wolfsberg, près de Goldberg.

Comme il était à présumer que l'ennemi voudrait tourner notre gauche par Conradswalde, qui est le chemin le plus court pour aller de Goldberg à Jauer, et que je n'y avais que quatre escadrons sous les ordres du général-major Umanetz, j'y fis marcher le général Talizin II avec les régiments de Moscou et de Liébau, et je mis tout ce détachement sous les ordres du comte Paul Pahlen.

Le général-major Youssеffowitsch, avec le régiment de Karkow dragons, et les cosaques de la mer Noire (qui entretenait ma communication avec le corps du comte Pierre Pahlen qui s'était replié à Hirschberg et ensuite à Landshut), s'était aussi retiré à Bolkenhayn, mais il s'avança de nouveau sur Schœnau.

Bataille de Goldberg. — Le 11/23, avant d'exécuter le mouvement d'attaque convenu, nous fûmes nous-mêmes attaqués par les ennemis; ils se portèrent en grandes forces sur les hauteurs de Wolfsdorf et sur le Wolfsberg et poussèrent vivement le général Rudzevitsch. Je fis marcher dans l'instant à son secours la 15e division, sous les ordres du général Kornilow, qui prolongea sa gauche pour l'empêcher d'être tourné, et je fis aussi avancer de même tout le reste de mes troupes, qui se trouvaient encore alors près de Prausnitz.

Rudzevitsch et Kornilow soutinrent la vive attaque des ennemis avec la plus grande valeur; les régiments d'Arkhangel, de la Vieille-Ingrie, les 29e et 45e chasseurs, sous les ordres de leurs braves chefs, les colonels Schindschin et Dournow, et les lieutenants-colonels Itschkow et Bigarin, et toute la 15e division, non seulement rendirent nuls les efforts des ennemis, mais les repoussèrent plusieurs fois vers le Wolfsberg. Le colonel d'artillerie Mag-

denko, les lieutenants-colonels Sasatkow Ier et Bendersk
parvinrent, par le feu de leurs batteries, à faire taire ce
lui de l'ennemi.

Le général Emmanuel et le colonel Paradowsky firent
la gauche de Wolfsdorf des charges brillantes et heu
reuses.

A la droite, près de Goldberg, le colonel prince Scher
batof, avec le second régiment des cosaques de l'Ukraine
chargea, sabra et poursuivit les tirailleurs français jusqu
dans leurs carrés près de Wolfsberg. Une batterie prus
sienne commandée par le brave lieutenant Oppen, et qu
était placée à la droite de l'avant-garde, seconda nos ma
nœuvres avec une grande intelligence et rendit les plu
grands services.

Après cinq heures d'un combat acharné, non seule
ment les ennemis n'avaient obtenu aucun avantage su
nous, mais même commençaient à plier.

A la droite de Goldberg, sur la Katzbach, la brigad
prussienne du prince Charles de Mecklembourg se sou
tenait avec le plus grand courage contre des forces supé
rieures. De son côté, cette action fut une des plus vive
de la campagne. Le feu de l'ennemi avait démonté de
canons et fait des ouvertures dans les masses : vingt
quatre escadrons français profitèrent d'un moment favo
rable et entourèrent deux bataillons; ils s'emparèren
aussi d'une batterie. Quelques escadrons de landweh
prussiens et le régiment des hussards de Mecklembour
se précipitèrent sur la cavalerie ennemie, culbutèrent l
première ligne sur la seconde et dégagèrent l'infanteri
et l'artillerie : le prince de Mecklembourg prit un dra
peau et ramena contre l'ennemi les bataillons qui avaien
été mis en désordre.

Les cosaques d'Issaew II, qui se joignirent à la caval

rie prussienne, poursuivirent les ennemis jusque dans leurs bivouacs.

Le général Kapzewitsch les avait envoyés, avec le 7e et le 37e chasseurs, pour soutenir la brigade du prince de Mecklembourg : ces deux régiments se distinguèrent.

Les ennemis ne furent pas plus heureux dans leurs attaques sur Goldberg et sur les troupes du général Kapzewitsch; le major prussien Goltz les repoussa continuellement de la ville et des faubourgs, et Kapzewitsch, qui avait été placé sur les hauteurs de Kopitz, les empêcha de passer entre la ville et mon avant-garde.

Le colonel prince Obolensky, avec le 3e régiment des cosaques de l'Ukraine, chargea les tirailleurs ennemis à la droite de la ville et les fit replier, malgré le feu de leur artillerie.

A trois heures après midi, Blücher, qui, d'après les forces que les ennemis avaient déployées, pouvait croire que Napoléon était encore devant lui, m'ordonna de me retirer.

Je plaçai la 9e division, sous les ordres du lieutenant général Olsoufief et du général-major Udom, sur les hauteurs en avant des défilés de Prausnitz, pour y arrêter l'ennemi.

La 15e division et l'avant-garde se replièrent par Prausnitz sur Seichau : Kapzewitsch et la garnison de Goldberg se retirèrent par le grand chemin de Jauer.

Olsoufief soutint les forces des ennemis pendant plus de deux heures et se replia ensuite sur le 6e corps du prince Scherbatof que j'avais fait placer en avant de Seichau.

Le baron Korff, avec toute la cavalerie de réserve, se maintint assez longtemps pour arrêter les efforts de la cavalerie ennemie.

A sept heures du soir, les ennemis, contenus par nos

manœuvres en échelons, cessèrent de nous suivre. Rudzevitsch, avec l'avant-garde, occupa les hauteurs de Seichau, et le reste de mes troupes occupa la forte position derrière Hennersdorf, à un mille et demi du champ de bataille. Yorck et Sacken furent placés derrière la Katzbach, à ma droite.

Des troupes braves, bien disciplinées, bien exercées et accoutumées au feu peuvent manœuvrer dans une bataille avec sang-froid et avec exactitude. Cependant, il y a toujours, lorsque l'on est sous le feu de l'ennemi, des moments d'hésitation, de désordre, de confusion même bientôt réparés, à la vérité, mais qui peuvent se renouveler.

Mais dans cette retraite de Goldberg à Hennersdorf, on pouvait se croire à une manœuvre en temps de paix, sur un terrain parfaitement connu ; l'ordre qui y régna fut vraiment admirable ; il n'y eut pas une faute de faite, pas un bataillon ni un escadron ne perdirent ni leur direction ni leur alignement. L'infanterie passait rapidement les ravins et les défilés, se reformait et se déployait ensuite plus rapidement sur les hauteurs qui dominaient ces ravins ; l'artillerie plaçait ses batteries avec célérité ; leur feu protégeait la retraite de la cavalerie et des tirailleurs, et lorsque l'ennemi arrivait en force, on recommençait le même mouvement avec le même ordre ; quatre fois cette manœuvre fut répétée avec le plus grand succès ; nous ne perdîmes pas un canon, pas un caisson, pas un blessé et même nous n'eûmes pas de prisonniers.

Avec de pareilles troupes, un général est invincible et nous l'étions dans cette campagne, quoique nous eussions affaire avec des troupes bien dignes de nous combattre.

Le général Blücher, qui vint me rejoindre pendant le combat et resta constamment aux arrière-gardes, fut té-

moin de la valeur avec laquelle les troupes sous mes ordres ont combattu dans cette journée, de l'ordre parfait qui a régné dans la retraite, du courage, du sang-froid et des bonnes dispositions des généraux ; il en était dans l'enchantement et répétait sans cesse : « Oh ! que c'est beau ! » Je le surpris même battant des mains pour applaudir ; il s'oublia tellement qu'au second mouvement de retraite, il resta immobile en disant toujours : « Oh ! que c'est beau ! » et je fus obligé de le réveiller de son admiration et de l'avertir que s'il restait encore cinq minutes dans la position où il était, en avant de tous les avant-postes, il irait porter son enthousiasme chez les ennemis.

Cette anecdote peint parfaitement la valeur et l'amour de son métier qui distinguaient si éminemment Blücher.

Dans cette bataille, l'ennemi n'a été vainqueur sur aucun point, et notre retraite a préparé la brillante victoire qui l'a suivie trois jours après.

Pertes des deux côtés. — Ma perte, dans cette bataille, fut de 1,500 hommes, celle des Prussiens de 3,000 à 4,000. La seule brigade du prince de Mecklembourg y perdit le tiers de ce qu'elle avait sous les armes. La perte des ennemis fut moindre que la nôtre.

Le corps de Sacken nous avait rejoints trois jours avant la bataille de Goldberg et je dois rendre un compte succinct des opérations utiles et brillantes de ce général. (Ce qui suit est copié du journal de M. le comte de Vanarçon, Piémontais, quartier-maître général du corps de Sacken.)

JOURNAL DES OPÉRATIONS DU CORPS DU GÉNÉRAL SACKEN, DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA CAMPAGNE JUSQU'A SA RÉUNION AVEC BLUCHER.

Marches du général Sacken. — A la reprise des hostilités, le général Sacken marcha sur Liegnitz, que l'ennemi évacua le 6/18 août.

Affaire de Schleidnitz. — Notre avant-garde le poursuivit et l'atteignit à Schleidnitz, mais malheureusement la brigade de hussards du général Landskoï n'étant pas encore réunie au corps, on ne put pas tirer de cette journée tout l'avantage que le terrain offrait à notre cavalerie.

Le lendemain 7/19 août, le général Sacken marcha sur Hainau, que l'ennemi évacua aussi ; l'avant-garde, qui dépassa Hainau, fut arrêtée par la position des ennemis, dont la droite était appuyée à une montagne couverte de bois, la gauche à une forêt, et le centre à un mamelon garni d'artillerie.

Combat de Kayserwalde. — Le général Sacken, arrivant avec le reste du corps, vers les deux heures après midi, fit marcher la division du général Newerowski par sa gauche dans les montagnes, sans canons et sans caissons, après avoir tâché de détourner l'attention des ennemis en remplissant de chasseurs le bois qui était à leur gauche, et fit placer des batteries contre le centre, à Kayserwalde. Cette manœuvre réussit parfaitement; le général Newerowski, malgré les obstacles que lui offrait le terrain, gravit les hauteurs, prit l'ennemi en flanc et le fit replier ; alors le centre agit avec vigueur, et les chasseurs de notre droite se portèrent en avant. Une manœuvre en temps de paix, où la distance et le temps sont cal-

culés, n'aurait pu mieux réussir ; le centre des ennemis fut obligé de céder, et aussitôt que notre cavalerie put se déployer dans la plaine, elle les chargea et, soutenue par la compagnie d'artillerie volante du brave colonel Nowak, les força à la retraite.

La nuit seule mit fin au combat, qui fit le plus grand honneur au général Newerowski.

Le lendemain 8/20 août, le général Sacken se porta en avant et prit position à Gnadenberg ; l'ennemi tenait encore de ce côté dela Bober, mais à la première démonstration qui fut faite contre lui, il se replia derrière Buntzlau, après avoir fait sauter les fortifications qu'il y avait élevées pendant l'armistice et un énorme magasin à poudre.

Tout contribuait à faire croire que le projet des Français était de se retirer de la Lusace ; le rapport de leurs déserteurs, les mesures qu'ils prenaient pour ne pas être poursuivis, venaient à l'appui de cette supposition. Cependant, le 9/21, à dix heures du matin, le maréchal Ney, renforcé par une division de cavalerie, sous les ordres du général Sébastiani, attaqua la ville de Buntzlau [1], où le général Sacken avait des chasseurs qui se retirèrent dans la position qu'il avait prise entre Gnadenberg et Buntzlau.

Les ennemis firent réparer les ponts qu'ils avaient brûlés la veille ; à midi, ils passèrent la Bober ; leurs forces pouvaient être de 30,000 à 35,000 hommes.

Combat de Buntzlau. — Leur projet pour cette journée était aisé à deviner : leur feinte manœuvre contre notre droite, où notre cavalerie était déployée, ne trompa point le général Sacken ; l'infanterie qui filait à notre gauche et

1. Ordre d'attaque dans Plotho, t. II, p. 99. (Éditeur.)

qui nous déborda bientôt sur ce flanc nous fit juger d
leurs vrais desseins.

Nous nous étendîmes au commencement de l'actior
autant qu'il nous fut possible.

Retraite de Sacken. — Mais enfin nous fûmes complète
ment débordés vers les six heures du soir, et le génér
Sacken fit replier ses troupes : la division de Newerowsl
ne prit point part au combat ; d'après les dispositions, ell
était en seconde ligne ; la 10e division, commandée par l
lieutenant général comte Liewen, se replia en échelons pa
la droite et par Gnadenberg ; la réserve, composée de deu
régiments, y fut laissée, et elle protégea la retraite de l
cavalerie qui, par deux charges consécutives, lui donna l
temps de se maintenir ; lorsque notre cavalerie se fut ret
rée, la réserve la suivit.

Après six heures d'un combat soutenu par 17,000 homme
contre plus de 30,000, le général Sacken se retira san
être entamé, quoiqu'il eût tardé d'exécuter ce mouvemer
pour connaître au juste les projets d'un ennemi dont le
marches et les contremarches ne nous laissaient aucu
calcul problable à former sur ses véritables intentions.

La cavalerie et le 8e régiment de chasseurs se sont dis
tingués dans cette occasion.

Sacken se reporte de nouveau en avant et se joint
Blücher. — La retraite du général Sacken continua dan
le plus grand ordre jusqu'à Modelsdorf et Profen, d'où i
se reporta en avant, d'après les ordres du général Blü
cher, et vint former la droite de son armée, le maréch
Ney ayant cessé de poursuivre le corps du général Sacke
pour se porter sur notre flanc droit, derrière le Greiffsberg
comme on l'a vu plus haut. (*Ici s'arrête le journal.*)

Le 12/24, le général Blücher m'ordonna de me retirer
Gross-Rosen, entre Jauer et Striegau ; mon avant-gard

resta près de Jauer, et le détachement du général comte Palhen près de Peterwitz.

La cavalerie de réserve, sous les ordres du baron Korff, fut placée derrière Jauer, où le général Blücher prit son quartier [1].

Blücher apprit dans la nuit que Napoléon s'était reporté de Lœwenberg sur Dresde, avec beaucoup de forces, et avait laissé contre lui la cavalerie de Sébastiani, les corps de Macdonald, de Lauriston, de Ney (commandé alors par le général Souham, Ney ayant été envoyé pour prendre le commandement de l'armée opposée à celle du prince royal de Suède).

Le tout faisait à peu près 80,000 hommes, mais comme le corps de Souham n'arriva qu'après la bataille de la Katzbach que je vais décrire, les Français n'eurent dans cette bataille que 58,000 à 60,000 combattants.

Ils étaient sous les ordres du maréchal Macdonald, à qui Napoléon avait donné l'ordre de rejeter derrière l'Oder les restes de l'armée de Silésie; nous allons voir comme il exécuta cet ordre.

1. J'y allai le 13/25 de grand matin, je fus témoin de la scène la plus scandaleuse : Yorck était dans la chambre de Blücher et vomissait contre lui, contre Gneisenau et contre Muffling les plus formidables injures que la langue allemande peut fournir : je ne les comprenais point, car, Dieu merci, je ne sais pas l'allemand, mais le ton me faisait juger de leur énergie : les trois antagonistes d'Yorck lui rendaient ses vociférations avec usure; le tapage et les cris de ces messieurs s'entendaient de la rue, je crus qu'ils allaient se sabrer, et ils n'en furent pas éloignés. Je me retirai sans avoir pu dire un mot à aucun d'eux et je revins à mon quartier général, qui n'offrait pas de pareilles scènes : du reste, j'ai ignoré le sujet de tout ce tapage; lorsque je le demandai à Muffling, il éluda de me répondre *.

* Le comte de Nostitz rapporte ainsi cette scène : « Le 25 au matin, il en résulta un très vif entretien; Blücher y mit fin en rappelant, avec les termes les plus énergiques, au général Yorck le devoir d'une obéissance absolue, et il rompit la conversation par ces paroles : La différence entre nous deux est que je commande et que tu obéis, et que je porte la responsabilité des ordres donnés, et non toi. » *Journal du comte de Nostitz*, p. 56. (Éditeur.)

Nous nous reportâmes en avant et je revins occuper l
position de Hennersdorf.

Bataille de la Katzbach. — Le 14/26, les ennemis s'a
vancèrent sur moi vers les neuf heures du matin; d
fortes colonnes attaquèrent mon avant-garde, sur les hau
teurs de Seichau, et d'autres se portèrent dans les bois
sur mon flanc gauche, qu'elles paraissaient visiblemen
vouloir tourner; j'ordonnai au comte Pahlen de se porte
en arrière de Conradswalde pour couvrir le chemin d
Jauer; après deux heures de feu de canon et de fusillad
de tirailleurs, voyant la plus grande partie des forces de
ennemis se porter vers leur droite et tourner la gauch
de l'avant-garde par les bois, j'ordonnai au général Ru
zevitsch, avec lequel je me trouvais depuis le commenc
ment de l'action, de quitter les hauteurs de Seichau
de venir se placer à la gauche de ma ligne entre les bo
et le village de Herrmannsdorf, dans une plaine p
laquelle les ennemis pouvaient tourner facilement m
flanc gauche, qui n'était appuyé à rien. Ce mouvemen
fort utile, fut fait fort à temps; si je l'eusse retardé se
lement d'une demi-heure, j'aurais été entièrement tourn
et forcé de quitter ma position.

Mes autres corps occupaient les trois hauteurs de Wei
Berg, Hirsch-Berg et Breite-Berg, entre Herrmannsdo
et Schlaupe, ayant, devant le front, le village de Henner
dorf occupé par mes chasseurs; celui de Schlaupe l'éta
aussi par le 11e chasseurs, soutenu par le 3e régiment d
cosaques de l'Ukraine sous les ordres du colonel prin
Obolensky, et par quelques escadrous de la cavaler
prussienne du flanc gauche du corps d'Yorck, auqu
s'appuyait mon flanc droit; par le mouvement que j'ava
ordonné au général Rudzewitsch, ma gauche se trouva
assurée.

A midi, malgré la pluie qui tombait par torrents depuis neuf heures du matin, les ennemis attaquèrent vivement le front de ma position, mais voyant toujours leurs principales colonnes se porter sur ma gauche et dans les bois, et ayant reçu du général Youssefowitsch l'avis qu'un corps ennemi se portait sur Schœnau, et paraissait vouloir s'avancer de là sur Jauer (ce qui lui était effectivement ordonné par Macdonald), je détachai en arrière le 10e corps qui formait ma seconde ligne, et j'ordonnai au général Kapzewitsch de se porter sur Peterwitz et, si cela devenait nécessaire, sur Moisdorf, pour arrêter la marche des ennemis sur Jauer.

Ayant détaché ce 10e corps qui me servait aussi de réserve, je restai sur une seule ligne fort étendue.

A deux heures, l'ennemi porta sa principale attaque sur ma gauche : le général Rudzewitsch la reçut et la soutint avec une grande valeur ; le général Emmanuel et le colonel Paradowsky chargèrent et sabrèrent deux colonnes ennemies qui voulaient prendre en flanc nos tirailleurs. Les cosaques de l'Ukraine en chargèrent une troisième qui s'avançait vers Herrmannsdorf : ces charges eurent le plus grand succès, mais j'eus le malheur d'y perdre le brave colonel Paradowsky, qui fut emporté par un boulet de canon : il avait été blessé le 11/23, mais son zèle l'avait déjà rappelé à la tête de son régiment.

L'artillerie de mon avant-garde, sous les ordres du colonel Magdenko et du lieutenant-colonel Benderski, fit taire celle des ennemis, et toutes les troupes de cette avant-garde et leurs chefs, les généraux Emmanuel, les colonels Schindschin, Durnow, Wikhotzewsky, les lieutenants-colonels Itschkow et Prigara, se distinguèrent.

La 15e division, qui était réunie à l'avant-garde, se distingua également, elle combattit pendant trois heures

avec la plus grande valeur. Le lieutenant-colonel Tern, du régiment de Vitebsk, fut grièvement blessé.

Vers les quatre heures, l'ennemi se rabattit de nouveau sur mon centre et je vis que ses forces étaient considérablement augmentées.

A midi, le général Blücher m'avait fait part du projet hardi et brillant, qu'il avait conçu *, d'attaquer lui-même les ennemis par sa droite et me fit donner l'ordre de me porter aussi à ma droite par Bromberg, pour soutenir son attaque, si cela m'était possible, mais si je ne pouvais exécuter ce mouvement, de me contenter de contenir les ennemis à leur droite; il ajoutait que mon corps serait le pivot de la grande manœuvre qu'il projetait [1].

Les forces considérables que j'avais devant moi et le projet visible des ennemis de tourner ma gauche ** ne me permettaient pas de quitter ma position pour marcher sur ma droite, sans ouvrir le chemin de Jauer, mais je fis assurer le général Blücher que je ne perdrais pas un pouce de terrain et que j'occuperais une grande partie des forces ennemies, quoique je fusse affaibli par l'éloignement du 10e corps. Je ne m'engageai point trop en donnant cette assurance à Blücher, avec les troupes excellentes que je commandais [2].

1. Cet ordre était écrit au crayon sur une feuille de papier très mince; la pluie était si forte que cette feuille n'était plus qu'un morceau de pâte lorsque l'adjudant de Blücher me la remit, il était devenu impossible de lire cet ordre; je demandai à l'adjudant s'il en connaissait le contenu; il me dit qu'il l'avait entendu dicter, et ne pouvant le lui faire écrire, je le lui fis répéter plusieurs fois devant des témoins. Je ne pouvais pas ne pas employer beaucoup de précautions, avec un homme tel que Gneisenau qui en fait commandait notre armée, et qui voulait un Allemand et non un Français pour commander mon corps.

2. D'après l'*Histoire de l'armée de Silésie*, Langeron aurait refusé net d'obéir; il aurait répondu au porteur de l'ordre : « Votre général est bon

* Voir note 9.
** Voir note 10.

Je vis bientôt, des hauteurs de Schlaupe, la brillante et heureuse attaque ordonnée par Blücher et si bien exécutée par les corps d'Yorck et de Sacken, et la victoire complète que nous dûmes à ce mouvement si beau, si bien calculé, si rapide et si inattendu par les ennemis, qui, d'attaquants devinrent attaqués, et furent mis, en une demi-heure de temps, dans la plus horrible confusion : la cavalerie des corps d'Yorck et de Sacken s'immortalisa dans cette occasion. Celle de Sacken était commandée par le lieutenant général Wassiltschikow, officier de la plus grande distinction.

Je me préparai alors à seconder cette brillante opération, en attaquant moi-même le général Lauriston qui m'était opposé; mais ce général (dont toute la conduite dans cette bataille est digne des plus grands éloges), ayant fait avancer toutes ses réserves, me prévint et fit sur moi (apparemment pour faire une diversion en faveur de la gauche de son armée) une des attaques les plus vives et les plus acharnées que j'aie vues à la guerre.

Malgré le feu de mes batteries disposées sur les trois hauteurs par le général Weszelizki qui commandait mon artillerie, le général Lauriston plaça une batterie de quarante canons sur les hauteurs entre Seichau et Hennersdorf, et le feu de cette batterie dirigé contre mon centre fit taire celui des batteries que j'avais sur le Weinberg, à la droite de Hennersdorf. Sous la protection de ce feu, de fortes colonnes sortirent des haies de Hennersdorf, et parvinrent à faire replier les troupes qui défendaient le Weinberg, et s'en emparèrent.

sabreur, mais voilà tout », et comme celui-ci lui exposait la difficulté de la situation du général Blücher, il aurait ajouté : « Il nous faut de la prudence et, vous l'avouerez, la prudence n'est pas le fait du général Gneisenau. » P. 126. (Éditeur.)

Ce moment fut critique; cette hauteur était la clef d ma position, la bataille était perdue de mon côté, si je n parvenais pas à la réoccuper; j'étais, dans le cas cor traire, forcé à refuser toute ma gauche, à ouvrir tous le chemins de Jauer et à compromettre le détachement d comte Pahlen.

J'ordonnai au lieutenant général Olsoufief de reprendr cette montagne, coûte que coûte, ce qu'il exécuta ave autant de célérité que de courage : les régiments de Na chébourg, de Riask et de Iakutzk, sous les ordres du gé néral Udom, du colonel Medinzow, du lieutenant-colon Goschow et du major Ogriumow, se partagèrent en co lonnes serrées sur la hauteur, en chassèrent les ennemi et les poursuivirent jusqu'au village, dont ils repriren une partie.

La pluie avait tellement mouillé les fusils, qu'aucu coup ne partait, et l'on se battit corps à corps, à coups d crosse et de baïonnette.

A la droite, le lieutenant général prince Scherbat avait parfaitement contenu les ennemis, malgré leu attaques réitérées : après le succès de celle du génér Olsoufief, j'ordonnai au prince Scherbatof de s'avanc avec le 6e corps et d'attaquer l'ennemi, en se portant su sa droite, pour se réunir aux Prussiens, ce qu'il exécut dans l'instant avec beaucoup de résolution. Les 7e 18e divisions, commandées par les généraux Talizin Ier Bernodossow, forcèrent l'ennemi à une retraite déjà forcé par les revers de son centre et de sa gauche.

Le 6e corps s'appuya à gauche à Hennersdorf, et général Metscherinow, avec sa brigade de chasseur chassa les ennemis d'une hauteur entre Hennersdorf Schlaupe, où le prince Scherbatof fit placer la compagni d'artillerie de Nesterowsky, qui, prenant à revers l

grande batterie française, la força à se diviser et ensuite à se taire; et à la fin, Nesterowsky tira dans l'obscurité sur les bivouacs ennemis sans qu'ils ripostassent.

Le colonel Dietrich seconda cette attaque du prince Scherbatof en sortant du village de Schlaupe et en se réunissant par sa gauche au général Metscherinow, et par sa droite à une brigade prussienne, qui combattait avec beaucoup de succès.

L'obscurité ni la pluie ne mirent fin au combat, il dura jusqu'à onze heures du soir, dans le village de Hennersdorf [1].

A huit heures du soir, ayant vu le succès de la journée et n'ayant plus rien à craindre pour Jauer, je me fis re-

1. Pendant la bataille, lorsque les ennemis occupèrent le Weinberg, le général Weszelizki, commandant mon artillerie (excellent officier d'ailleurs, mais partageant au plus haut degré la faiblesse qu'ont en général les artilleurs russes de regarder comme un grand déshonneur la perte d'un canon), croyant la bataille perdue (il ignorait les succès de notre droite) et prévoyant que la pluie pourrait rendre les chemins impraticables, se hâta de faire retirer, sans mes ordres, toutes les batteries de réserve jusqu'à Jauer *, où leur arrivée causa les plus vives alarmes; cette faute, dont Gneisenau voulut me rendre responsable, et ma retraite le 11/23 vers Hennersdorf, lui parurent une occasion favorable de se défaire d'un Français qui l'offusquait et d'obtenir quelque Tudesque de notre armée; il décida Blücher à faire contre moi, à l'empereur, un rapport qui m'eût infailliblement perdu dans l'esprit de mon souverain, s'il fût parvenu au grand quartier général, mais l'adjudant comte de Molk, qui en fut chargé, se noya en passant l'Elbe à Arnau en Bohême et tous ses papiers furent perdus. Les succès que les troupes sous mes ordres eurent constamment, et surtout après la bataille de la Katzbach, empêchèrent M. de Gneisenau de renouveler ses démarches contre moi; jamais il ne me voulut de bien, mais au moins il sauva les apparences : Muffling me rendit plus de justice.

* Il est intéressant de voir l'opinion qui régnait sur ce mouvement dans l'état-major prussien. Le comte de Nostitz, officier d'ordonnance de Blücher, a écrit à ce sujet : « Par suite d'une anxieuse inquiétude et contre un ordre formel, il avait envoyé si loin en arrière sa réserve d'artillerie qu'il ne put opposer à l'ennemi aucune batterie lorsque le combat commença. » Nostitz, *Tagebuch*, p. 57. En outre, il est remarquable que l'auteur de l'*Histoire de l'armée de Silésie* n'ait pas discuté cette note. Voir p. 124. (Éditeur.)

joindre par le 10e corps de Kaptzewitsch, qui ne prit point de part à l'action; il m'eût été bien utile, mais il pouvait l'être encore plus là où je l'avais envoyé. J'ordonnai au comte Pahlen de se reporter en avant sur Conradswalde.

Perte des deux côtés. — Ma perte fut de 1,400 hommes, celle des corps d'Yorck et de Sacken ne passa pas 800 hommes.

Les ennemis perdirent dans cette bataille et dans les petits combats qui la suivirent, pendant trois jours, 105 canons, plus 300 caissons, 18,000 prisonniers, et eurent de 7,000 à 8,000 tués, blessés ou noyés.

Lorsque les charges vives et brillantes de la cavalerie de Sacken et d'Yorck eurent forcé les ennemis à des retraites partielles, qui, bientôt après, devinrent une fuite générale, des troupes de fuyards se précipitèrent dans le vallon de la Neisse.

Les canons, les caissons, les équipages, etc., tout fut culbuté et renversé dans les chemins creux, ou précipité des hauteurs escarpées qui bordent la rive droite de la Neisse : ce ruisseau et la Katzbach, enflés par la pluie, n'offraient plus de gués et ensevelissaient les hommes et les chevaux qui essayaient de les passer dans les mêmes endroits où la veille et le matin encore ils n'avaient pas trouvé un pied d'eau. Il y avait un pont à Nieder-Crayn, mais il ne pouvait suffire à la quantité de fuyards, et ce qui restait sur la rive droite était écrasé par les batteries russes et prussiennes établies sur les hauteurs.

Bataille de Dresde. — Lorsque Napoléon vint nous attaquer à Lœwenberg, la grande armée des souverains se porta sur Dresde.

Napoléon, en s'avançant sur l'armée de Silésie avec la plus grande partie de ses forces, et en ne laissant que peu

de monde à Dresde, parut plus compter sur la lenteur, toujours et avec raison reprochée aux Autrichiens, que sur un calcul appuyé sur les règles de l'art militaire : il devait, selon toutes ces règles, perdre Dresde, et alors entouré par toutes nos armées, sans base, sans ligne d'opérations, coupé de ses réserves, il devait être anéanti, et il fut au moment de l'être.

Il ne lui serait plus resté d'autres ressources que la triste et barbare consolation de brûler Berlin que l'armée du Nord eût dû abandonner, et de se porter sur Hambourg par Schwerin, mais il eût été suivi de près par Bernadotte et par notre vélocifère Blücher, et eût pu être coupé par l'armée des souverains, si elle eût marché avec rapidité, entre Wittenberg et Magdebourg, sur Luneboug et Stade : il est certain qu'il eût eu alors plus de 400,000 hommes à ses trousses, et il n'aurait pu leur en opposer que 200,000, encore peut-être rendus moins ardents par le découragement qui suit toujours une retraite précipitée, genre d'opération militaire auquel les Français sont moins aptes que les Allemands.

Le plan adopté par les chefs de la grande armée alliée pour enlever Dresde était parfaitement conçu et devait immanquablement réussir, si l'exécution eût répondu aux dispositions ; mais Schwarzenberg et ses faiseurs manquèrent à ce grand principe de l'art militaire qu'il ne faut jamais perdre un moment à la guerre, ni remettre au lendemain ce qui doit être fait tout de suite.

Si Schwarzenberg eût précipité ses attaques le même jour qu'il parut devant Dresde, si même il les eût poussées avec vigueur le lendemain matin, nul doute que le maréchal Gouvion Saint-Cyr n'eût été forcé de se rendre ou d'évacuer la capitale de la Saxe par le pont de Dresde, mais Schwarzenberg voulut attendre Klenau, qui devait

corps : lui-même fut fait prisonnier et disparut pour j
mais de la liste des militaires *.

Mort de Moreau. — Ce fut à la bataille de Dresde q
périt Moreau, il eut les deux jambes emportées par
boulet, à côté de l'empereur Alexandre.

Je vais peut-être choquer beaucoup d'opinions
m'expliquant sur ce général avec trop de franchise, ma
je dirai ce que je crois la vérité.

Je ne veux point mettre en doute les talents militair
de Moreau, ni chercher à atténuer la gloire qu'il s'e
acquise sur les champs de bataille; quoique je le cro
inférieur à Napoléon, je conviens qu'il a été un des pl
grands généraux de l'époque où nous vivons; mais
crois que sa mort a été utile au système politique adop
depuis, par tant de raisons, par les souverains et fon
sur les bases immuables de la légitimité et de la justic

Ne nous laissons point éblouir par la manière do
Moreau fut reçu au quartier général des alliés, ni par l
visites assez extraordinaires (j'en demande pardon a
souverains) que lui firent l'empereur Alexandre et le r
de Prusse, avant même qu'il eût été se présenter à eu
ni enfin par le titre de maréchale donné par Louis XVI
à sa veuve, disons ce qui est et ce qui eût été, comn
nous le croyons et comme nous l'aurions prévu.

Si Moreau eût toujours eu sur les souverains alli
l'ascendant qu'on peut supposer qu'il eût conservé, so
influence eût été désastreuse pour la France ; Morea
en 1813, était un jacobin, comme il l'était en 1790. C'éta
l'ennemi le plus acharné des Bourbons et de la royaut
il ne voulait renverser Napoléon que pour se mettre
sa place, non comme empereur, mais comme chef d'u

* Inutile de faire remarquer qu'en 1815, Vandamme eut de nouveau
commandement. (Éditeur.)

république, qu'il a toujours rêvée jusqu'à sa mort; lorsqu'il s'aperçut que son rêve n'était pas celui des cabinets alliés, qui, sans penser encore alors aux Bourbons, voulaient une monarchie pour la France, il ne put dissimuler son mécontentement.

Enfin la mort de Moreau et le discrédit où tomba Jomini, bientôt après sa désertion, sont aussi des chances heureuses pour l'amour-propre des généraux des alliés; si le premier eût vécu, et si le second n'eût pas été bientôt apprécié à sa juste valeur, on n'eût pas manqué de dire que c'étaient ces deux messieurs qui avaient dirigé toutes les opérations.

Moreau pouvait bien en effet les diriger, mais Jomini, qui n'était un grand général qu'après coup et la plume à la main, n'eût employé son influence que pour opérer des retraites.

Si Napoléon avait pu se trouver lui-même partout où ses troupes se trouvaient engagées, nul doute qu'il n'eût triomphé toujours des forces immenses qui semblaient devoir l'écraser d'emblée et n'y ont réussi plus tard que par les revers qu'ont éprouvés ses lieutenants *.

Réflexions sur les échecs reçus par les lieutenants de Napoléon. — Après la victoire de Dresde, Vandamme lui en arrache les résultats. Tandis qu'il court triompher sur l'Elbe, il laisse Macdonald sur la Katzbach; il lui ordonne de se concentrer, de ne faire aucune entreprise compliquée, surtout de ne point se disséminer ni s'étendre, mais de se contenter d'observer Blücher, et si celui-

* Cette vérité était si bien sentie par tous que, le 15 août, Marmont écrivait à l'empereur cette lettre prophétique : « Par la création de trois armées distinctes, Votre Majesté renonce encore aux avantages que sa présence sur le champ de bataille lui assure, et je crains bien que le jour où elle aura remporté une victoire et cru gagner une bataille décisive, elle n'apprenne qu'elle en aura perdu deux. » *Mémoires*, t. V, p. 207. (Éditeur.)

ci séparait ses forces, dans une opération offensive,
tomber sur un de ses corps avec toutes ses masse
avait même poussé la prudence jusqu'à ordonner à
général, au cas qu'il se vît attaqué en masse, de se
plier derrière la Queiss, de tenir Gœrlitz et de se m
tenir toujours en communication avec Dresde, pour p
voir, en cas de besoin, se retirer même jusqu'au ca
retranché de Dresde.

Macdonald fait précisément le contraire de ce qui
était ordonné : il embrasse un projet gigantesque, il v
nous tourner à des distances prodigieuses, il y emp
la moitié de son armée, et nous anéantissons l'au
moitié [1].

Napoléon avait ordonné à Oudinot d'occuper Ber
il n'avait que 70,000 hommes à opposer aux 120,000
Bernadotte, mais comme les 25,000 Suédois de ce pri
et les 35,000 Russes de Wintzigerode ne bougèrent p
ou du moins fort peu, Oudinot n'eut affaire qu'a
60,000 Prussiens de Bulow et de Tauentzien, et par
précipitation intempestive de Reynier [2], il fut batt
Gross Beeren et rejeté sur l'Elbe.

Le même jour le général Gérard se fit battre à Bles

Napoléon renforça Oudinot et le mit sous les ord
de Ney, celui-ci livre la bataille de Dennewitz, et n'ay
encore affaire qu'aux seuls Prussiens, perd 50 canon

1. Nous fûmes tous étonnés de voir Macdonald, un des générau
l'armée française les plus distingués tant par sa bravoure que par
talents, risquer et perdre, par sa faute, une bataille si décisive ; ses
tisans disent que Napoléon lui avait assuré qu'il n'avait pas 50,000 hom
contre lui ; cette assertion ne s'accorde pas avec les instructions qu'i
avait données. Du reste, il est très vrai qu'il nous a toujours crus, d
cette campagne comme dans celle de 1812, bien moins forts que nou
l'étions effectivement.

2. Ceci est absolument inexact. Voir Quistrop, *Bataille de Gross-Bee*
(Éditeur.)

13,000 prisonniers. Son armée est coupée et s'enfuit vers l'Elbe en deux directions [1].

Mais revenons aux opérations de l'armée de Silésie.

Influence de la victoire de la Katzbach. — La victoire de la Katzbach fut complète et eut une influence marquée sur le reste des événements de cette campagne.

Le soir de la bataille, le général Blücher me fit part de ses succès brillants au centre et à la droite, de la prise de plus de quarante canons, de quelques milliers de prisonniers, et de la fuite en désordre des ennemis, et me prévint qu'il les ferait poursuivre dans la nuit, malgré le temps affreux qu'il faisait. Je suivis ses mouvements.

Désordre de la retraite de l'armée française. — Le 15/27, avant le jour et par une pluie affreuse, Rudzewitsch, avec l'avant-garde, se porta vers Prausnitz et le Wolfsberg; je le suivis avec tous les autres corps. A chaque pas, nous trouvâmes des morts, des mourants, des blessés jetés, abandonnés dans la boue, une multitude de chevaux morts, de chariots renversés, des équipages, des canons, des caissons; à chaque pas, nous ramassâmes des prisonniers; la perte et le désordre de l'ennemi me retracèrent un instant la fuite de Moscou à la Vistule.

Second combat de Pilgramsdorf. — Rudzewitsch envoya le général Grekoff avec ses cosaques par Prausnitz sur Goldberg, et le général Emmanuel, avec la ca-

1. Nous avons vu que ce même Ney a rendu indécise et même nulle la bataille de Bautzen ; plus tard il annula encore la bataille de Ligny en 1815 et prépara celle de Waterloo. Napoléon n'a presque jamais été battu que par les fautes de ses généraux ; il n'y a qu'à Aspern, où l'archiduc Charles lui montra un rival digne de lui ; à Wagram, où ce même prince l'eût vaincu, si l'archiduc Jean fût arrivé à temps ; on peut ajouter encore et en Pologne, où Bennigsen l'arrêta, déjoua longtemps ses projets, lui résista dans cinq batailles qui restèrent sans résultat, avant de succomber enfin à la dernière qu'il livra.

valerie de l'avant-garde, s'avança sur le grand chemin. Il traversa Goldberg, et ayant trouvé une masse ennemie près de Pilgramsdorf, il l'attaqua avec célérité, la dispersa, prit six canons et fit 1,200 prisonniers.

Le général Grekow prit cinq canons et fit 700 prisonniers près de Prausnitz. Les avant-gardes d'Yorck et de Sacken ramassèrent de même partout des canons, des caissons et des prisonniers.

Combat du Wolfsberg. — Cependant une colonne ennemie de 1,500 hommes, serrée en masse, se trouvait encore près de Wolfsberg, à côté de la ville de Goldberg; elle avait eu quatre canons, mais déjà elle avait été forcée d'en jeter trois dans les défilés de Prausnitz; le général Grekow, avec ses cosaques, et les généraux Pantschulitschef, premier et deuxième, Berdaeff et Deniseff, avec la cavalerie, lui coupèrent le chemin de Lœwenberg, et la tenant en respect, l'empêchèrent de se jeter dans les bois, où il eût été plus difficile de l'attaquer.

Le général Kapzewitsch, forçant alors sa marche avec le 10e corps, fit avancer des chasseurs et deux pièces de canon dont le feu à mitraille, joint à celui des tirailleurs, causa beaucoup de pertes à l'ennemi, à qui il ne restait plus d'autre parti à prendre qu'à mettre bas les armes, et c'est effectivement ce qu'il allait faire, lorsque notre cavalerie se précipita sur lui.

Cette attaque était inutile et même devenue difficile par les difficultés qu'offraient un terrain marécageux et des terres labourées, après trente-six heures de pluie à verse, mais il fallait faire une relation, tâcher d'attraper des cordons, des croix, etc., c'était là le grand talent des généraux Pantschulitschef et leur bravoure se montrait dans tout son éclat lorsqu'on ne leur offrait aucune résistance; ils pénétrèrent au petit trot dans les rangs

de soldats découragés, exténués de fatigue et de faim, dont les fusils ne pouvaient tirer et qui n'avaient plus assez de force pour se servir de leurs baïonnettes. Les attaquer était un acte de cruauté qui méritait plutôt une punition qu'une récompense.

En cinq minutes, plus de 500 hommes furent sabrés et couchés sur la place; on prit le canon qui restait encore aux ennemis, et on leur fit 950 prisonniers; le colonel Maurin, qui commandait cette brigade, et une trentaine d'officiers tombèrent dans nos mains.

Le 16/28, je restai à Goldberg ayant, à ma droite, les corps de Sacken et d'Yorck; mes troupes étaient écrasées de fatigue et les chemins étaient devenus impraticables; cependant, non sans peine, je m'avançai le 17/29 sur Lœwenberg.

Le général français Puthod, avec toute sa division d'infanterie, 100 cavaliers et 16 canons, se trouvait à Schœnau, le jour de la bataille de la Katzbach; il avait ordre de se porter sur Jauer, pour tourner entièrement notre droite, mais ayant compris par la direction du feu que les résultats de la bataille n'avaient pas été favorables à son parti, il se retira vers la Bober. Le général Yousseffowitsch, officier intelligent et actif, ne le perdit pas de vue, le poursuivit et, quoiqu'il n'eût ni infanterie ni canons, mit l'arrière-garde ennemie en désordre et fit 1,200 prisonniers,

Il intercepta une lettre du général Puthod qui annonçait au maréchal Macdonald ses projets de retraite sur Lœvenberg par le pont qui est près de cette ville, vu l'impossibilité de passer à gué la Bober, alors débordée partout; il ajoutait que s'il ne pouvait pas gagner ce pont, il tâcherait de passer sur ceux de Hirschberg ou de Lahn.

le conduisit à la réception de cette lettre, l'espoir de couper et d'envelopper la division Puthod [1].

Le 16/28, le général Rudzewitsch avait occupé les bois et les défilés entre Pilgramsdorf et Lautereiffen.

Combat de Plagwitz. — Le 17/29 août, il envoya sa cavalerie avec Emmanuel sur Lœvenberg pour en couper le chemin au général Puthod, qui eût pu, sans cela, se retirer par le pont de pierre de cette ville et par les radeaux qu'on y préparait pour lui; le général Emmanuel manœuvra, dans cette circonstance, avec son activité et sa décision ordinaires.

Le général Puthod, coupé par lui de Lœvenberg, voulut se rejeter sur Zobten. Le baron Korf s'y était porté avec sa cavalerie de réserve, et par ce mouvement il fut très utile au succès de la journée.

Le lieutenant général prince Scherbatof, commandant le 6e corps, prévenu par le général Rudzewitsch, se porta à l'instant, avec célérité, sur sa gauche par Petersdorf, et par ce mouvement fait très à propos et très bien exécuté, il entoura la division française sur la gauche, tandis que Rudzewitsch l'entourait à la droite, et qu'elle avait derrière elle la Bober débordée.

Le général Puthod, qui montra, dans cette cruelle circonstance, autant de valeur que de sang-froid, et qui, par sa fermeté et par sa tenue, après son malheur, a acquis des droits bien légitimes à mon estime, s'était placé en colonne serrée sur le Mittelberg, et son artillerie faisait un feu vif et bien nourri.

Le prince Scherbatof disposa la sienne sur les hauteurs qui dominaient celle où étaient les ennemis : le feu

[1] [illegible]

de la batterie de Nesterowsky fit de grands ravages dans ces masses serrées et les força de se retirer en flottant.

Le colonel Dietrich, avec le 11e et le 36e chasseurs, et le général Metscherinow, avec le 28e et le 32e, tournèrent dans les vallons la position de l'ennemi et l'attaquèrent, à la baïonnette, avec la plus grande valeur.

Le général Rudzewitsch attaqua de même de son côté.

Ces brillantes attaques eurent tout le succès désiré ; en un instant, la colonne ennemie fut enfoncée ; le général Puthod, plus de cent officiers de différents grades, et près de 4,000 hommes, restant de la division, furent pris, ainsi que seize canons.

Le lieutenant Kalinin et l'enseigne Bogdanoff, du 28e chasseurs, enlevèrent, dans les rangs ennemis, les aigles du 146e et du 148e de ligne; celles du 134e et du 147e furent jetées dans la Bober ; je ne pus d'abord retrouver que le bâton du 134e, mais plus tard, lorsque les eaux furent retirées, on trouva une troisième aigle.

Le général français Sibuet se noya avec plus de 400 hommes qui tentèrent, ainsi que lui, de passer la Bober à la nage.

Nous trouvâmes, près de Lœwenberg, plus de 150 caissons brisés et renversés ; le maréchal Macdonald, avec le reste des fuyards, ne pouvant passer la Bober à Lœwenberg, en longea la rive droite et ne parvint à la traverser, plus bas que Lœwenberg, qu'avec beaucoup de peine ; il fut trois jours sans rejoindre ses troupes, qui ne se rassemblèrent que près de Bautzen et de Lœbau, où elles se rejoignirent au corps polonais du prince Poniatowski et à celui de Souham.

Ce corps du prince Poniatowski était le même qui avait capitulé à Cracovie, avec le général Sacken, dans le mois de janvier ; il avait traversé la Bohême et rejoint Napo-

léon à Dresde, avant que les Autrichiens se fussent réunis à nous.

Première destination du corps polonais du prince Poniatowski. — A la reprise des hostilités, Napoléon avait destiné le corps Poniatowski à pénétrer en Bohême par les défilés de Zittau, et les premiers mouvements de Napoléon lui-même nous avaient fait croire qu'il avait le projet de prendre aussi à revers la grande armée par la Bohême, mais alors nous l'y aurions aussi suivi et il eût été serré entre nous et la grande armée.

Il est forcé d'en changer. — Le prince Poniatowski repoussa d'abord le général-major autrichien comte Neipperg, qui n'avait que peu de monde avec lui; le corps polonais était de 14,000 hommes; il s'avança jusqu'à Reichenberg ; mais bientôt le lieutenant général comte Bubna vint joindre le comte Neipperg, et mon 8e corps du comte de Saint-Priest (mais alors commandé par le comte Pierre Pahlen), qui avait été si judicieusement laissé à Landshut, s'étant porté en avant, le prince Poniatowski fut obligé d'abandonner ses projets sur la Bohême et de se replier en Lusace.

Le comte de Saint-Priest vient reprendre le commandement de son corps. — Sur ces entrefaites, le comte de Saint-Priest vint reprendre le commandement de son corps, et le comte Pahlen partit pour la grande armée.

Je me félicitai d'avoir sous mes ordres un général tel que le comte de Saint-Priest, dont la valeur et les talents m'étaient connus depuis longtemps, mais je regrettai le comte Pierre Pahlen, que je regarde, avec raison, comme un des premiers généraux de l'armée russe.

Il se porte en avant. — Après la bataille de la Katzbach, le comte de Saint-Priest se porta rapidement sur Smiedberg, Hirschberg et Greiffenberg.

Combat de Greiffenberg. — Le 18/30 août, son avant-garde, commandée par le général-major Bistram, trouva l'ennemi dans Greiffenberg et l'en chassa, après un combat très vif.

Le même jour, je fis construire, devant Lœwenberg, un pont de pontons et un autre près de Dippelsdorf. Sur le premier, mon avant-garde et toute mon infanterie passèrent la Bober et s'avancèrent sur Lauban; ma cavalerie passa à Dippelsdorf et, en s'avançant vers la Queiss, elle fit encore des prisonniers.

Passage de la Queiss. — Le 21 août/2 septembre, toute notre armée avait passé la Queiss et la Silésie était délivrée de ses ennemis. En seize jours, notre brave armée avait soutenu treize combats glorieux, dont trois batailles rangées et générales ; l'armée ennemie qui lui était opposée avait été dispersée et avait éprouvé une perte de plus de 40,000 hommes.

105 canons, plus de 300 caissons, trois aigles, deux drapeaux furent les trophées de ces victoires, qui eurent une grande influence sur les opérations de la campagne et qui en assurèrent le succès d'une manière aussi utile que brillante.

Passage de la Neisse. — Le 22 août/3 septembre, le général Blücher fit avancer l'armée sur la Neisse, que nous passâmes à Gœrlitz ; mon corps campa près de Landskrone : l'aile gauche sur cette montagne, ayant à sa droite les corps d'Yorck et de Sacken, et devant le front, la Schlöps-Fluss.

Le corps du comte de Saint-Priest s'avança sur Marcklissa [1].

1. Toutes ces positions parfaitement connues sont devenues fameuses par la guerre de Sept ans.

Nos avant-postes étaient déjà près de Bautzen et avaient occupé Hochkirch.

Le 23 août/4 septembre, je marchai sur Hochkirch par Lœbau. Le corps d'Yorck devait se porter entre Pomritz et Niethen, et celui de Sacken à sa droite, vers Wurschen.

L'armée était alors réunie ; les trois avant-gardes se réunirent également sous les ordres du lieutenant général Vassiltschikoff, adjudant général de l'empereur.

Napoléon revient sur nous. — Cependant, tout à coup, les ennemis, qui s'étaient retirés de Hochkirch et paraissaient même vouloir abandonner Bautzen, y reparurent en force et repoussèrent nos avant-postes et mes quartiers-maîtres.

Le général Wassiltschikoff m'en prévint, il prit une position sur le grand chemin de Löbau à Hochkirch, près de Néché, et occupa les hauteurs boisées entre ce village et celui de Lauche.

Le retour de Napoléon change nos dispositions. — Je me rendis sur-le-champ à l'avant-garde et je vis près de Hochkirch des colonnes très fortes qui s'avançaient vers nous ; je pus remarquer que les gardes françaises et les cuirassiers en faisaient partie, et comme les forces qui se déployaient devant nous pouvaient être estimées à plus de 50,000 hommes et qu'on voyait près de Bautzen des tourbillons de poussière qui annonçaient que d'autres fortes colonnes se portaient vers Weissenberg, je ne doutai plus que Napoléon ne fût arrivé de Dresde une seconde fois, pour nous combattre avec des forces supérieures.

Je l'avais déjà très heureusement deviné, dès que mes quartiers-maîtres m'eurent annoncé qu'ils avaient été chassés de Hochkirch; cette supposition, du reste, était

facile à faire, car après la défaite de Macdonald à la Katzbach, je pouvais juger que ce général n'était pas en état de faire seul un mouvement offensif ; c'était cette presque certitude qui me fit courir à l'avant-garde, d'où j'envoyai à l'instant ordre à ma colonne de s'arrêter, avant de s'engager trop avant dans les défilés de Lœbau, dont je n'aurais pu sortir qu'avec beaucoup de difficulté et de perte, si j'y eusse été attaqué.

Ces défilés sont si étroits qu'un canon ne peut y être retourné, et si ma colonne s'y fût avancée, j'aurais même, sans être attaqué, perdu un temps précieux; heureusement, le prince Scherbatof, qui commandait la tête de la colonne, prévoyant l'ordre que j'allais lui envoyer, fit de lui-même arrêter la colonne, lorsque l'artillerie était encore dans la plaine ; d'après cela, ma retraite, ordonnée bientôt après, eut lieu très facilement ; je dus beaucoup, dans cette occasion, à la résolution et à la prévoyance de Scherbatof.

Position critique de nos avant-gardes. — Lorsque je quittai l'avant-garde, il était quatre heures du soir ; c'était fort heureux pour nous que Napoléon fût arrivé si tard, et qu'il eût fait la faute de se montrer au lieu d'attendre, près de Bautzen, que nous nous fussions engagés plus avant.

La nuit les protège. — La nuit devait bientôt venir nous protéger. Sans elle, Wassiltschikoff se serait trouvé dans une position fort critique. Ce brave et habile général, qui eût été si bien secondé par Lanskoy, Rudzewitsch, Katzeler (commandant l'avant-garde d'Yorck), s'en serait sûrement tiré avec honneur, mais il devait protéger notre retraite et, par conséquent, ne pouvant se retirer que lentement, il eût couru risque d'être enveloppé, et nous ne pouvions le secourir sans risquer aussi d'engager une bataille générale, que nous devions éviter.

L'armée de Silésie se retire derrière la Neisse. — J'envoyai l'ordre au comte de Saint-Priest, qui devait s'avancer sur Posewitz, de s'arrêter [1], et je fis aussi prévenir les comtes de Bubna et de Neipperg de ce que j'avais remarqué à Hochkirch : ces deux généraux se trouvaient alors sur ma gauche, à la même hauteur que moi, mais assez éloignés pour ne pouvoir rien savoir du mouvement de Napoléon.

Je rendis compte au général Blücher de ces différentes dispositions, que j'avais faites sans ses ordres ; il les approuva et m'ordonna de me placer derrière la rivière de Lœbau, ayant, devant mon centre, le village de Grobitz ; le corps d'Yorck se plaça à ma droite, et celui de Sacken à la droite d'Yorck, près de Glassen.

A neuf heures du soir, le général Blücher me fit avertir que Napoléon était en effet venu de Dresde, avec une grande partie de ses forces ; il l'avait appris par ses espions, par des déserteurs et par des prisonniers que nos avant-postes avaient faits. Il me fit dire en même temps que ne voulant point donner une bataille générale contre des forces très supérieures aux siennes, il allait reprendre son sage système de retraite, pour déjouer de nouveau les projets de l'ennemi, et l'attirer, encore une fois, loin de Dresde, et lui faire encore perdre un temps précieux.

Nous marchâmes à dix heures du soir et nous retournâmes dans la position du Landskrone, en avant de Gœrlitz.

1. Cet ordre serait arrivé trop tard et le comte de Saint-Priest, qui se serait trouvé derrière le flanc gauche de l'armée ennemie, et totalement coupé de nous, eût pu éprouver une défaite totale ou être forcé de se rejeter dans les montagnes de la Bohême, ainsi que le corps de Bubna, sans la faute du chef de la chancellerie qui, après avoir reçu l'ordre (que mon ordonnance eût dû remettre à Saint-Priest et non à lui), se rendormit et ne le remit au comte qu'à huit heures du matin ; d'après l'ordre, il devait partir à quatre. On peut dire : quelles heureuses fautes !

Combat de Néché. — Les Français attaquèrent Wassiltschikoff à six heures du soir. De grandes masses se portèrent sur lui de Hochkirch par Plœtzen et le forcèrent de se retirer des hauteurs de Néché. Les tirailleurs se battirent jusqu'à onze heures du soir et le général Wassiltschikoff se retira très heureusement dans la nuit sur Reichenbach.

Le 24 août/5 septembre, Napoléon parut près de Reichenbach et toutes ses forces se portèrent de nouveau sur nous.

Le général Blücher m'ordonna alors de passer la Neisse sur le pont de bois et sur celui de pontons, que j'avais fait construire à la gauche de la ville, vis-à-vis de Mois; les corps d'Yorck et de Sacken la repassèrent sur un autre pont de pontons placé à la droite de la ville, les ennemis ayant, dans leurs précédentes retraites, détruit tous les ponts sur la Neisse, ainsi que sur les autres rivières.

Le général Olsoufief, avec son 9e corps, marcha à Pfaffendorf, ainsi que l'artillerie de réserve.

Combat de Marckersdorf. — Le 6e et le 10e restèrent jusqu'au soir sur la Neisse, pour protéger la retraite de l'arrière-garde qui était vivement attaquée par toutes les forces des ennemis entre Marckersdorf et Holtendorf, et ensuite entre ce dernier village et Gœrlitz : cette arrière-garde se soutint depuis deux heures jusqu'à huit heures du soir, avec beaucoup de fermeté, et ne fut pas entamée un seul instant. Le lieutenant général Wassiltschikoff donna, dans cette occasion, de nouvelles preuves de son courage et de ses talents, et il fut parfaitement secondé.

Le général Emmanuel se distingua de nouveau dans ce combat vif et inégal. La cavalerie ennemie était supérieure à celle de nos avant-gardes; elle voulut tourner

leur flanc, les couper du défilé de Reichenbach [1] et enlever six pièces de canon qu'Emmanuel avait placées à sa droite.

Quatre régiments français de cavalerie légère, soutenus par deux de cuirassiers, s'avancèrent pour attaquer ces canons, mais ils furent repoussés par le général Emmanuel, qui les chargea avec le régiment de Kiew dragons et le second des cosaques de l'Ukraine, du prince Nicolas Scherbatof, auxquels se joignirent deux escadrons du régiment d'Alexandrie hussards, sous les ordres du colonel Reithern.

La cavalerie ennemie fut repoussée ; ce combat fut long et coûta aux deux partis ; chacun de nos escadrons attaqua plusieurs fois, et toujours avec la même audace et le même succès ; les canons furent sauvés, le défilé ne fut point tourné et le général Wassiltschikoff se retira, toujours en combattant, jusqu'à la Neisse, qu'il repassa tranquillement après nos colonnes : le pont de bois fut brûlé, et ceux de pontons enlevés, malgré les efforts des ennemis pour l'empêcher [2].

Canonnade de Gœrlitz. — Le lieutenant général prince Scherbatof avait fait placer sur la rive droite de la Neisse les douze pièces de 12 de la compagnie de Nesterowski ; elles firent un feu si vif et si bien nourri que les ennemis

1. On a vu dans le récit de la bataille de Bautzen combien ce défilé me donna d'inquiétude dans la retraite, après la bataille.

2. La retraite fut un moment obstruée par une foule de chariots prussiens, surchargés de toutes ces immondes créatures dont l'armée prussienne est infestée, il y avait plus de deux cents femmes sur ces chariots qui auraient dû, depuis longtemps, s'être retirés. Elles poussaient des cris atroces et voulaient passer avant nos troupes : on les fit rester de force sur la rive gauche, et quand nos gens eurent passé, on fit brûler le pont de bois et lever les autres, et toutes ces dames allèrent charmer les loisirs des Français. Je ne cite pas ce trait, de notre part, comme très honnête ni très humain, mais c'était un grand bienfait que de débarrasser notre armée de toutes ces misérables.

qui s'étaient avancés sur la rive gauche furent forcés de s'en éloigner avec perte, et même abandonnèrent un instant deux pièces de canon, qu'on ne put prendre, les ponts étant déjà levés.

L'armée de Silésie se retire derrière la Queisse. — Le 26 août/7 septembre, nous nous retirâmes à Lauban et derrière la Queisse ; les avant-gardes furent de nouveau séparées : la mienne se plaça à Lichtenberg, entre Gœrlitz et Lauban ; mais les avant-postes restèrent sur la Neisse : quelques tirailleurs français passèrent cette rivière et se placèrent à quelques pas en avant, mais sans se trop hasarder.

Cependant les ennemis préparaient des matériaux pour la construction d'un pont et en construisirent même un à moitié : ils annonçaient ainsi des dispositions offensives qu'ils étaient loin de pouvoir soutenir.

Nous sûmes bientôt [1] que Napoléon était retourné à Dresde, avec toutes les troupes qu'il avait amenées (après avoir une seconde fois manqué son but, qui était de nous engager à une bataille générale avec des forces supérieures aux nôtres), et qu'il n'avait laissé contre nous que les mêmes corps qui nous étaient opposés auparavant, et dont trois avaient été très maltraités à la Katzbach.

Elle se reporte en avant. — A l'instant, le général Blücher nous fit reprendre l'offensive.

Mon avant-garde, sous les ordres du général-major Korniloff (qui la commandait en l'absence de Rudze-

1. Le 6, à huit heures du soir, Sacken écrivait : « Le colonel Figner, un de mes partisans, arrive à l'instant et m'amène le secrétaire du général Caulaincourt. Hier, dans l'après-midi, il a été pris entre Reichenbach et Bautzen ; il avait été envoyé du premier de ces lieux pour y faire le logement de ses maîtres à Bautzen. A ce moment, l'empereur Napoléon et le roi de Naples étaient encore à Reichenbach, tous deux ont voulu se rendre à Bautzen. » *Armée de Silésie*, p. 226. (Éditeur.)

witsch, qui, excédé de fatigue, m'avait demandé quelques jours d'un repos qui lui était bien dû), se porta de nouveau sur la Neisse, vis-à-vis de Gœrlitz, où elle s'arrêta pour cacher nos mouvements.

Le corps d'Yorck était à Klingswalde, et celui de Sacken à un autre Hochkirch, entre Gœrlitz et Buntzlau.

Sacken se porta ensuite sur Gœrlitz, et le comte de Saint-Priest marcha de Marcklissa à Ostritz; j'y marchai moi-même par ma gauche le 27 août/8 septembre, avec le reste de mes troupes.

Projet du général Blücher pour couper le corps polonais. — Le général Blücher me communiqua son projet de faire attaquer les Polonais à Lœbau, en masquant le corps qui était devant Gœrlitz et en portant d'autres forces à Reichenbach pour les couper entièrement, ou au moins les séparer des autres corps et les forcer à une retraite difficile et dangereuse vers Spremberg, où le corps du général prussien Tauentzien (arrivé des environs de Berlin, après les victoires de l'armée du prince royal de Suède et qui venait lui-même d'avoir un combat heureux à Luckau) aurait pu l'atteindre.

Le 28 août/9 septembre, le comte de Saint-Priest se porta en avant au point du jour sur Bernstadt et s'avança ensuite sur Lœbau; je le suivis de près et fis avancer le 10e corps pour le soutenir.

Je restai à Bernstadt d'après les ordres de Blücher, pour être également à portée de Lœbau, de Reichenbach et de Gœrlitz.

Je plaçai le 6e corps en avant de la ville sur les hauteurs de Kemnitz, et le 9e derrière Bernstadt, une partie de ma cavalerie fut poussée vers Reichenbach, et deux régiments, sous les ordres du général Denissiew, furent placés sur le ruisseau de Pliesnitz, la droite à la Neisse.

Ces précautions étaient alors encore nécessaires ; on ne pouvait savoir précisément la force du corps ennemi qui était toujours près de Gœrlitz, et qu'on voulait couper, et s'il eût été très fort, il aurait pu, en se portant le long de la Neisse, nous en séparer.

Le projet de couper le corps polonais échoue *. — Je n'attendais que l'arrivée du corps d'Yorck, qui marchait de Klingswalde à Ostritz, pour me porter rapidement sur Reichenbach, mais les ennemis qui, malgré les précautions que nous avions prises, avaient vu notre marche de la montagne du Landskrone, d'où l'on découvre tout le pays, se retirèrent précipitamment de Gœrlitz à Reichenbach : ma cavalerie leur fit quelques prisonniers.

Le corps de Sacken entra dans Gœrlitz et se porta sur Reichenbach.

Le projet qui dirigea tous ces mouvements était bien conçu, mais les dispositions ne furent pas bien faites et nos marches ne furent pas cachées : il y eut de l'incertitude et de la confusion dans les ordres du quartier général [1].

Combat de Lœbau. — Cependant, le 28 août/9 septembre, le comte de Saint-Priest avait trouvé l'ennemi en avant de Lœbau, à Herwigsdorf. Sa position annonçait le des-

1. M. de Gneisenau n'en osa pas moins dire que c'étaient les feux de mon corps qui avaient donné l'éveil aux ennemis ; rien n'était plus faux et lui seul était coupable dans les dispositions et l'envoi des ordres.

Blücher adressait alors à Langeron la lettre suivante : « Votre Excellence demandera au comte de Saint-Priest d'expliquer par écrit les motifs qui l'ont empêché d'obéir à mes ordres et pourquoi il ne s'est pas avancé jusqu'à Bernstadt. De plus, c'était mon intention que Votre Excellence se place en arrière de ce lieu, comme la disposition le dit clairement. Votre position est prise de façon à ce que du Landskrone on puisse voir tous les feux, je dois en témoigner à Votre Excellence mon mécontentement. » *Armée de Silésie*, p. 233. (Éditeur.)

* Voir note 11.

Le prince Poniatowski prit une nouvelle position derrière Lœbau, occupa la ville et fit attaquer de nouveau le général Gernegross sur le Lobauer Berg, mais le général-major Pillar, avec la 17e division, se porta sur le flanc des colonnes ennemies, tandis que le général Gernegross les attaquait en front avec vigueur; ils furent repoussés.

Dans ce moment, les troupes qui étaient à Reichenbach vinrent soutenir le prince Poniatowski, qui alors, supérieur en forces au comte de Saint-Priest, eût pu garder sa position, mais le général Kapzewitsch, que j'avais (comme on l'a vu plus haut), détaché avec le 10e corps pour soutenir le 8e, arriva alors, très à temps : il fit avancer le 39e et le 45e chasseurs, coupa le chemin de Reichenbach et chassa les ennemis de Feldkiesig.

Cette diversion les força d'abandonner Lœbau, mais leur gauche voulut encore se maintenir sur les hauteurs de Kittlitz et fit même un mouvement offensif sur le village d'Unterwartha. Le général Kapzewitsch fit attaquer le centre des ennemis, et déploya son corps, sur les hauteurs, entre Kirbisdorf et Feldkiesig : le feu dura jusqu'à neuf heures du soir; enfin les ennemis se retirèrent dans la nuit sur Hochkirch, laissant leur arrière-garde à Plœtzen; le comte de Saint-Priest poussa la sienne jusqu'à Néché et Eisenrode et le détachement du général Youssef-fowitsch s'y réunit.

Le 29 août/10 septembre, à quatre heures du matin, le comte de Saint-Priest fit avancer son avant-garde sur Hochkirch et sur le chemin de Bautzen.

Le général Borosdin fit tourner les ennemis sur leur droite vers Lehma par le général Bistram, et les fit attaquer par le général Yousseffowitsch; leurs avant-postes se retirèrent sur Plœtzen, qu'ils occupaient avec de grandes forces et huit pièces de canon; d'autres colonnes, avec

quatre pièces, se portèrent sur Lehma, sur Sornsig et sur Wuischke, et le reste de leurs troupes se tint en bataille sur les hauteurs de Hochkirch.

Le général Pillar, que le comte de Saint-Priest envoya soutenir l'avant-garde, emporta, après beaucoup de résistance de la part des ennemis, le village de Plœtzen.

Le général Gernegross, avec le régiment de Riasan-infanterie et les dragons de la Nouvelle-Russie, s'étant joint alors avec le général Bistram, ils attaquèrent ensemble le village de Wuischke et l'occupèrent.

Le général Pillar s'avança sur Hochkirch, d'où les ennemis se retirèrent sur Bautzen; le général Yousseffowitsch les poursuivit jusqu'à Jenkwitz, et le corps du comte de Saint-Priest bivouaqua à Hochkirch.

Perte des deux côtés. — La perte des ennemis fut très considérable, et on leur fit quatre cents prisonniers : les corps du comte de Saint-Priest et du général Kapzewitsch perdirent près de mille hommes.

Dans ces deux combats très vifs, le comte de Saint-Priest donna de nouvelles preuves des talents qui le distinguaient, et les généraux sous ses ordres l'ont secondé avec beaucoup de bravoure et de décision.

Le général Kapzewitsch, par son mouvement bien combiné, a été très utile au succès de la première journée.

L'armée de Blücher se porte de tous côtés en avant. — Le 30 août/11 septembre, le général Blücher me fit avancer à Neu Salza; le corps du général Yorck se porta en avant de Herrnhut, et celui du général Sacken à Bautzen, que les ennemis évacuèrent.

Le 2/14 septembre, le général Sacken marcha à Marienstern, sur la route de Bautzen à Camentz, et poussa ses avant-postes jusqu'à Kœnigsbruck.

Je vins avec le général Yorck camper sur la rive droite

de la Sprée à Bautzen : le général Rudzewitsch et le général prussien Katzeler, avec nos avant-gardes, occupèrent le grand chemin de Dresde, en arrière de Bischoffswerda : le général Kapzewitsch marcha à Neustadt, où il se réunit au corps autrichien des généraux comtes Bubna et Neipperg ; celui-ci fit l'avant-garde avec les hussards autrichiens et la 22e division russe, et s'approcha de Stolpen; il envoya des partis sur l'Elbe à Schandau.

Le comte de Saint-Priest s'était avancé sur Neukirchen.

Premier combat de Putzkau. — Le 1er/13 septembre, ayant reçu l'avis que les ennemis se retiraient du village de Putzkau, qui est situé en avant de Neukirchen, il les fit poursuivre et voulut occuper les hauteurs et les bois de Drebnitz, mais les ennemis, sortant de nouveau de ces bois avec de grandes forces, attaquèrent le général Bistram, qui était à la tête de l'avant-garde; il se maintint, avec un bataillon du 48e chasseurs, dans les dernières maisons du village de Putzkau, et envoya un autre bataillon dans les bois vers les hauteurs d'Ottendorf. Ce mouvement fit retirer les colonnes des ennemis, qui ne pouvaient juger le peu de monde qui leur était opposé : le général Yousseffowitsch profita de cette retraite, et malgré le feu des tirailleurs ennemis, de leurs colonnes et de leur artillerie, malgré les difficultés qu'offrait un terrain marécageux, il se précipita avec son brave régiment de Kharkow dragons sur les tirailleurs, en sabra un grand nombre et repoussa les têtes de colonnes des Polonais jusqu'à l'entrée du bois. Elles s'y reformèrent et s'avancèrent de nouveau avec quelques pièces de canon. Nos batteries placées près de Nieder-Putzkau et celles du général Yousseffowitsch maîtrisèrent le feu de l'ennemi.

Alors le régiment de Willmanstrand, que le comte de Saint-Priest avait envoyé au général Bistram, se porta

sur les ennemis à la baïonnette, et le général Youssefowitsch les chargea de nouveau avec la cavalerie.

Cette attaque vive et audacieuse sur un ennemi supérieur en forces eut cependant un succès complet; les colonnes polonaises se retirèrent en désordre vers leur ligne qui était dans les bois.

Une autre de leurs colonnes voulait, dans ce même moment, faire une nouvelle tentative sur leur gauche, vers Bischoffswerda ; mais le général Pohl les arrêta avec son régiment de Kargapol dragons et les cosaques de Grekow 21.

Le feu, cependant, dura jusqu'à onze heures du soir; les ennemis furent partout repoussés avec une grande perte, et le champ de bataille nous resta; ce fut le seul avantage d'un combat qui nous coûta assez de monde.

Le 2/14 septembre, le 8e corps resta en place.

Second combat de Putzkau. — Le 3/15, à cinq heures du matin, les Polonais firent une vive attaque sur le flanc gauche du comte de Saint-Priest, vers Ottendorf; le général Youssefowitsch soutint cette attaque avec son régiment de Karkow, celui de la Nouvelle-Russie dragons, le 1er régiment de chasseurs et les cosaques. Mais l'ennemi se renforçant sans cesse, le général Borosdin fit aussi renforcer ses avant-postes, et le général Youssefowitsch attaqua alors lui-même les colonnes ennemies. Elles reçurent encore des renforts et placèrent une batterie de six pièces de canon contre notre centre.

Le général Borosdin fit marcher, de Putzkau, le général Bistram avec le 33e chasseurs, un bataillon du 48e et deux compagnies du 30e.

Cependant, comme l'attaque de l'ennemi paraissait sérieuse, le comte de Saint-Priest s'avança avec toute l'artillerie de sa ligne, les régiments de Moscou dragons, de

Geletzk, de Willmanstrand, de Riasan et le reste du 30e chasseurs.

Le feu bien dirigé de cette nombreuse artillerie, commandée par le lieutenant-colonel Wallewetew, démonta quelques pièces des ennemis et les força à une retraite qui ne fut cependant que momentanée. Bientôt ils se portèrent de nouveau sur le flanc gauche du comte de Saint-Priest et renouvelèrent leurs attaques sur les hauteurs d'Ottendorf.

Il serait difficile de pénétrer leurs desseins; ils se battaient avec acharnement et sans but, car la position qu'ils occupaient n'était pas assez intéressante pour qu'ils sacrifiassent tant de monde pour la garder, lorsque toute leur armée était trop faible pour résister à la nôtre, et devait, à tout moment, attendre l'ordre de se retirer.

Le général Borosdin envoya le régiment de Polotsk infanterie et le 48e chasseurs pour défendre les hauteurs d'Ottendorf qu'on devait conserver. Notre artillerie légère se porta avec audace jusque parmi les tirailleurs, écrasant, par la mitraille, les têtes de colonnes des ennemis qui voulaient sortir du bois, sous la protection du feu de leurs canons, qu'ils furent bientôt forcés de retirer.

A neuf heures du soir, après seize heures de combat acharné, l'ennemi, repoussé de tous les côtés, se retira entièrement, et le lendemain abandonna les bords de la Weiznitz et se replia sur Stolpen et sur Smiedefeld, et le comte de Saint-Priest occupa le village de Drebnitz et les hauteurs escarpées de Buhlau, d'où l'on découvrait et dominait toute la position de l'ennemi.

Ces deux combats, fort inutiles assurément et qui ne servirent qu'à faire briller la valeur des deux corps opposés, leur coûtèrent près de quatre cents hommes hors de combat.

Sur ces entrefaites, le lieutenant général Wassiltschikow ayant, avec l'avant-garde de Sacken, chassé les ennemis de Pülssnitz, ils quittèrent aussi Bischoffswerda et se retirèrent sur Harthau.

Projets combinés des quatre armées alliées. — Nous savions que Napoléon se trouvait à Pirna avec toutes ses forces ; qu'il y avait deux ponts sur l'Elbe, et que le vieux château et les hauteurs de Stolpen avaient été réparés et fortifiés, et lui offraient un excellent point d'appui. Un bon chemin, nouvellement refait, y conduisait de Pirna, et, par sa position, Napoléon pouvait se porter également, avec toute son armée, sur celle des souverains par Péterswalde, ou sur nous par Stolpen.

Cette raison, et les défilés et les bois, qui rendent très difficiles les opérations offensives, déterminèrent le général Blücher à attendre, pendant quelques jours, près de Bautzen, les résultats des mouvements que devaient faire notre grande armée de Bohême et celle du prince royal de Suède, derrière l'Elbe, lorsque celle de réserve du général Bennigsen, qui était déjà parvenue sur la Neisse et devait alors marcher par Zittau en Bohême, serait arrivée à Tœplitz.

Après ces mouvements des trois autres armées, le général Blücher voulait se porter sur l'Elbe et le passer. Par ce système sage et bien calculé, il conservait son armée victorieuse, tenait l'ennemi en échec, et se préparait à le poursuivre avec avantage, dès qu'il céderait le terrain.

Combat de Harthau. — Le 8/20 septembre, désirant savoir si les ennemis tiendraient dans leurs nouvelles positions, entre Stolpen et Smiedefeld, ou si (comme l'assuraient les habitants) ils se retireraient sur Dresde, je fis avancer le général Emmanuel avec les avant-postes sur

Harthau ; les ennemis parurent d'abord vouloir céder le terrain ; deux bataillons de chasseurs prussiens les chassèrent des hauteurs situées à la droite de Harthau et les suivirent avec audace jusque dans les bois, mais ils se renforcèrent et firent avancer de fortes colonnes d'infanterie et de l'artillerie ; ce mouvement m'ayant éclairé sur leurs intentions, j'ordonnai au général Emmanuel, avec qui je me trouvais alors, de cesser le combat et de retourner sur les hauteurs de Goldbach.

Combat de Bischoffswerda. — Le 10/22 septembre, à quatre heures après midi, je remarquai, des hauteurs de Biehla, où je m'étais porté avec le comte de Saint-Priest, pour observer la position des ennemis, qu'ils s'avançaient de nouveau sur nous avec de grandes forces ; à cinq heures, je vis toutes ces colonnes se porter vivement sur le chemin de Bischoffswerda ; elles défilaient à mille pas de nous, et nous sûmes, par un déserteur, que Napoléon était arrivé le matin de Pirna, avec de grandes forces, et qu'il se trouvait lui-même à leur tête pour diriger l'attaque qu'il avait projetée. J'estimai à 40,000 hommes les forces qu'il déployait contre mes avant-gardes ; le matin, il avait fait repousser de Pülssnitz les cosaques du corps de Sacken qui l'occupaient, et assuré, par là, de son flanc gauche, il voulait, encore une fois, essayer d'engager à une bataille générale notre armée qu'il croyait à Bischoffswerda [1].

1. Ce fut une ruse du général Blücher qui fit croire à Napoléon que notre armée s'était avancée jusqu'à Bischoffswerda. Le fils du général Blücher, qui servait à la grande armée, avait été blessé et pris près de Dresde : Napoléon fit donner de ses nouvelles à son père et proposa de l'échanger contre le colonel Edmond de Périgord, qui avait été pris par des troupes légères du comte Tauentzien et qu'il croyait l'avoir été par celles de notre armée ; Blücher fit remercier Napoléon de son attention et data sa lettre de Bischoffswerda, où Napoléon espéra de le surprendre et vint perdre encore cinq jours précieux pour lui. Le général Blücher lui manda aussi

A six heures du soir, il fit, sur les avant-gardes de Borosdin, de Rudzewitsch et de Katzeler, une attaque impétueuse.

Je me trouvais encore alors avec le comte de Saint-Priest, le général Borosdin et beaucoup d'officiers sur les hauteurs de Biehla. d'où je découvrais toutes les colonnes françaises, et examinais leurs mouvements ; elles s'arrêtèrent très près de nous, et je vis entrer, dans la ferme de Harthau, Napoléon que nous reconnûmes parfaitement. Dans ce moment même, les voltigeurs se jetèrent avec tant de célérité sur nos avant-postes qu'ils nous devancèrent dans les bois, quoique nous nous retirâmes au grand galop ; ils nous tirèrent, de fort près, beaucoup de coups de fusil, et je crus un moment qu'ils me couperaient la retraite sur le chemin de Bautzen et me forceraient de rejoindre, à gauche, le comte de Bubna ; s'ils eussent tué mon cheval, je n'avais aucun moyen d'éviter d'être pris ; nous étions restés, fort imprudemment, trop longtemps sur la montagne de Biehla, et la vitesse de nos chevaux nous tira seule de ce mauvais pas. Ces voltigeurs français sont vraiment inconcevables.

Le général Borosdin se replia dans les bois de Drebnitz, et les autres avant-gardes sur Bischoffswerda.

Affaire de Bischoffswerda. — Les ennemis incendièrent Goldbach et attaquèrent Bischoffswerda, que l'infanterie prussienne de l'avant-garde du général Katzeler défendit avec la plus grande valeur, jusqu'à dix heures du soir.

Napoléon, après avoir perdu assez de monde, fut

que le comte de Périgord ne se trouvait point chez lui, mais qu'il pouvait avoir été fait prisonnier par les troupes légères du prince royal de Suède, ou par celles de Bennigsen qui se trouvaient alors fort loin de nous ; mais Blücher voulait faire croire que nous nous étions tous rejoints et il y réussit pour quelques moments.

obligé d'employer de grandes forces pour emporter cette petite ville déjà incendiée et détruite trois mois avant, dans la retraite de Dresde à Bautzen, et il ne put s'avancer plus loin, comme il paraissait le vouloir.

Le major prussien Hiller, qui commandait à Bischoffswerda, se fit beaucoup d'honneur par cette défense opiniâtre.

Combat de Gödau. — Le 11/23 septembre, à midi, Napoléon fit avancer ses troupes sur Bautzen, et attaqua de nouveau nos avant-gardes.

Le général Rudzewitsch et le colonel Katzeler, d'après les ordres du général Blücher, ne devaient point s'engager avec un ennemi supérieur, mais l'arrêter autant que possible et surtout observer tous ses mouvements; ils remplirent ce double but avec autant d'intelligence que de succès.

L'ennemi porta en avant de fortes colonnes; le feu de l'artillerie à cheval du lieutenant-colonel Schindschin, des six pièces de 12 du lieutenant-colonel Sasatkow et de l'artillerie prussienne lui fit souffrir une perte considérable, et arrêta longtemps ses mouvements.

Après le passage des défilés de Bischoffswerda, Rudzewitsch et Katzeler ayant remarqué que les Français avaient envoyé plusieurs bataillons en tirailleurs, sans les faire soutenir par des masses, les firent attaquer par leur cavalerie; le général Emmanuel, avec les 1er et 3e régiments de cosaques de l'Ukraine, deux escadrons du régiment de Kiew dragons et la cavalerie prussienne, et soutenu par le général Udom et le major Hiller, avec l'infanterie des deux avant-gardes, se précipita sur les tirailleurs; cette attaque, faite vivement et à propos, eut un plein succès : les chasseurs ennemis furent presque tous sabrés; trois cent soixante Westphaliens, dont quelques-uns des gardes,

furent pris, avec beaucoup d'officiers, et la cavalerie française qui restait en colonne trop en arrière, ne put arriver à temps pour sauver ses tirailleurs qui s'étaient trop avancés.

Après cette charge de notre cavalerie, les ennemis établirent une batterie de vingt-quatre canons, à qui notre artillerie répondit avec succès, mais les forces des Français augmentant à chaque instant, le général Rudzewitsch se retira en échelons et dans le plus grand ordre sur les hauteurs de Gödau, à un mille de Bautzen, et les ennemis occupèrent Gödau.

Dans ce combat inégal, la perte des ennemis fut très forte; en huit heures de temps, ils ne purent, malgré la supériorité de leurs forces, s'avancer jusqu'à Bautzen, comme ils paraissaient le vouloir.

Combat de Ruckersdorf. — Le même jour 11/23 septembre, Napoléon fit aussi attaquer en avant de Stolpen l'avant-garde autrichienne et russe du comte de Bubna; les forces des ennemis étaient au moins triples de celles du comte de Neipperg[1]; mais ce brave général, qui a donné, dans tant d'occasions, des preuves de son courage et de ses talents, a acquis, dans cette journée, de nouveaux droits à l'estime des militaires: il se défendit pendant vingt-quatre heures près de Ruckersdorf, sans perdre un pouce de terrain.

Deux fois les ennemis emportèrent le village de Ruckersdorf et les hauteurs qui le dominent; deux fois les chasseurs autrichiens, commandés par les capitaines Gavanetti et Strasoldo, et les 29e et 45e chasseurs russes, sous les ordres du colonel Dournow et du lieutenant-colonel Prigara, les reprirent.

1. C'est lui qui épousera plus tard Marie-Louise. (Éditeur.)

Les hussards hongrois et nos cosaques repoussèrent partout la cavalerie ennemie; le colonel Wassiltschikow, commandant l'infanterie russe de l'avant-garde, et le lieutenant-colonel Blankenstein, commandant les hussards, ont parfaitement secondé le comte de Neipperg dans cette journée brillante pour laquelle j'ai obtenu, pour le comte de Neipperg, la croix de Saint-Georges.

Le soir, les ennemis se retirèrent dans leurs positions.

Pendant tout le temps que le 10e corps du général Kapzewitsch a été réuni à celui du comte de Bubna, Kapzewitsch a eu constamment à se louer des marques de considération, d'amitié et de fraternité d'armes que Bubna lui a témoignées, et l'harmonie entre les Autrichiens et les Russes du 10e corps a été la même qui a toujours régné entre les troupes prussiennes et les nôtres.

Napoléon retourne à Dresde. — Le 12/24 septembre, les ennemis ne firent aucune tentative sérieuse, de nombreuses colonnes s'avancèrent cependant sur nous, mais, à midi, ces colonnes rétrogradèrent vers Dresde, et nous sûmes bientôt que Napoléon avait reçu des rapports qui le forçaient à ce mouvement rétrograde.

Le 13/25 et le 14/26 septembre, les ennemis évacuèrent Bischoffswerda, Goldbach et Harthau; nos avant-postes occupèrent successivement toutes leurs positions.

Le comte de Saint-Priest, qui s'était retiré à Vilthen, se ravança de nouveau à Neukirch, Putzkau, Drebnitz et Biehla.

Grande et belle manœuvre stratégique exécutée par l'armée de Blücher. — Toutes les nouvelles reçues de Dresde annonçant que Napoléon paraissait enfin avoir renoncé à tout mouvement offensif contre nous et sur la rive droite de l'Elbe, le général Blücher ordonna aux comtes de Bubna et de Neipperg de se maintenir à

Neustadt et près de Stolpen, et au 6e corps du prince Scherbatof, auquel se joignirent les régiments de Tschernigow chasseurs à cheval, de Twer dragons, le 2e de l'Ukraine et les cosaques d'Issaeff II, sous les ordres du général-major Pantschulitschef Ier, de rester à Bautzen pour couvrir la Silésie, et avec tout le reste de ses forces, il se porta le 15/27, le 16/28 et le 17/29 sur Camenz, Königsbruck, Orstrand, Elsterwerda et Liebenwerda, pour se rapprocher de l'armée du prince royal de Suède, passer l'Elbe avec lui, dès que les ennemis seraient forcés de quitter Dresde, ce qui devait être, d'après les circonstances où ils se trouvaient, et prévenir les attaques qu'ils pourraient faire sur leur gauche, vers laquelle on savait que beaucoup de leurs troupes se portaient, soit qu'elles fussent destinées à agir contre le prince royal de Suède, soit qu'elles se concentrassent sur Leipzig.

Combat de Wantewitz. — Le 15/27, le lieutenant général Wassiltschikow avait attaqué les ennemis à Wantewitz, sur le grand chemin de Grossenhayn à Meissen; il sabra deux cents hommes, fit aussi deux cents prisonniers, et dans ce nombre, un colonel et quelques officiers. Il s'avança ensuite sur l'Elbe devant Meissen, le général Sacken le soutint, et le 17/29, les Français rompirent le pont de Meissen.

Le 15/27, le comte de Neipperg s'avança sur Stolpen; les ennemis firent sauter une tour et un pan de muraille du vieux château et se retirèrent sur le grand chemin de Dresde; ils évacuèrent aussi Radeberg.

Le 16/28, le comte de Bubna occupa Stolpen, et le prince Scherbatof, Smiedefeld, à un mille et demi de Dresde.

Résumé des opérations de l'armée de Silésie pendant six semaines. — En six semaines, notre armée de Silésie avait soutenu vingt-cinq combats, dont trois grandes ba-

tailles générales, sans avoir éprouvé un seul échec ; la Silésie était délivrée, la Lusace traversée ; 60,000 ennemis étaient morts ou prisonniers et nous étions sur les bords de l'Elbe. Tous ces succès ne furent que les préludes de ceux qui nous attendaient au delà de ce fleuve.

Avancements dans mon corps d'armée. — Je reçus la nouvelle, pendant ma marche vers l'Elbe, que l'empereur, d'après mes recommandations, avait avancé le général-major Rudzewitsch comme lieutenant général, et les colonels Wassiltschikoff, Schindschin, Rerin, Poltarazky, prince Nicolas Scherbatof, Neidhart, prince Obolensky, comme généraux-majors.

Pantschulitschef Ier et Borosdin furent aussi avancés comme lieutenants généraux, mais par ancienneté.

Il y eut encore beaucoup d'autres avancements dans mon corps d'armée parmi les officiers d'état-major.

Le 19 septembre/1er octobre, le corps d'Yorck et le mien s'avancèrent sur l'Elbe par Herzberg, Schweinitz et Elster. Le général Sacken fit des démonstrations sur Muhlberg pour faire croire aux ennemis que nous voulions y passer l'Elbe.

Le 20 septembre/2 octobre, à neuf heures du soir, mes deux compagnies de pontons, commandées par les lieutenants-colonels Ivanow et Schischkin, jetèrent sur l'Elbe, près de la ville d'Elster et de l'embouchure de la rivière du même nom, un pont de soixante-dix pontons, avec une adresse et une activité étonnantes, et en achevèrent un autre de bateaux commencé par les ordres du prince royal de Suède quelques jours auparavant.

Ces ponts furent construits sous la protection de deux batteries prussiennes.

Des détachements ennemis qui se trouvaient sur la rive gauche la défendirent faiblement et se retirèrent. Ils

avaient d'abord porté leur attention sur Wartenbourg, lorsque le prince royal de Suède s'en était approché pour commencer un pont de bateaux; mais lorsqu'il abandonna son ouvrage pour se porter plus bas vers Aken, Napoléon fit observer ce point et Dessau, et ne crut jamais que Blücher pùt exécuter un mouvement si hardi que celui de le tourner en passant de grandes rivières ; il ne le connaissait ni ne le devinait, et même lorsque nous eûmes passé l'Elbe, il pensa que ce n'était qu'un faible détachement de notre armée exposé pour opérer une diversion et le tromper; lorsque enfin il sut que nos trois corps n'étaient plus auprès de Bautzen, il ne put encore se persuader que nous avions tous passé l'Elbe.

Nous trouvâmes ensuite dans les papiers du maréchal Macdonald une lettre de Berthier qui lui disait: « L'Empereur veut absolument savoir ce que sont devenus Langeron, Sacken et Yorck. »

Nous étions alors à Düben, à quatre milles de Leipzig, et Napoléon l'ignorait!

On voit que nos ennemis étaient loin de s'attendre à ce passage de l'Elbe, et même ignoraient entièrement la marche si belle, si rapide et si hardie de notre armée, et sa nouvelle direction qui devait être décisive pour le succès des grandes opérations de cette campagne.

Notre but dans ce beau mouvement était de nous réunir au prince royal de Suède ; nous devions donc nous rapprocher de lui, et lui, de nous : il avait paru (comme on vient de le voir) vouloir passer l'Elbe à Elster; mais le 13/25 septembre, il s'était éloigné pour se porter à sa droite; c'était se séparer de nous; il avait ses raisons que j'ignore. Peut-être étaient-elles bonnes, mais il en a eu trop souvent de pareilles pendant le cours de cette guerre, et les personnes malintentionnées pour lui pouvaient le croire tel pour nous.

De toutes les grandes opérations militaires qui commandent l'admiration et l'estime pour les généraux qui les ont conçues et exécutées, on peut mettre au premier rang le passage de l'Elbe par l'armée de Silésie et la marche sur la Saale ; j'en trouve peu à lui comparer dans toutes les guerres de Napoléon, et Frédéric II n'a offert qu'un seul semblable fait d'armes, dans sa marche de flanc en Silésie après la perte de la bataille d'Hochkirch [1].

Combat de Wartenbourg. — Le 21 septembre/3 octobre, à six heures du matin, le corps d'Yorck passa l'Elbe et trouva dans les bois qui en bordent la rive gauche, et dans le village de Wartenbourg, le général de division Bertrand, venu dans la nuit, mais trop tard pour s'opposer au passage de l'Elbe ; nous estimâmes les troupes qu'il amena avec lui de 10,000 à 12,000 hommes.

Le village de Wartenbourg situé dans les bois, dans des marais, entouré d'eau et couvert par une digue, est une vraie forteresse.

Le général Blücher ordonna de le tourner en remontant la rive gauche de l'Elbe ; il chargea de cette manœuvre le général-major prince Charles de Mecklembourg.

Ce jeune prince s'acquitta de cette commission avec le succès qui doit toujours couronner ses entreprises. Il emporta le village de Blédin et se trouva bientôt avoir débordé la droite de l'ennemi.

Dans le même temps, le général Horn et le colonel Steinmetz avaient attaqué Wartenbourg avec une grande

1. Ce mouvement, que j'ai cru et crois encore avoir été projeté par Gneisenau et Muffling et envoyé par eux à l'approbation des souverains, a été revendiqué par les faiseurs du grand quartier général qui, disent-ils, le proposèrent à Blücher *.

* D'après la lettre de Gneisenau à Knesebeck, du 25 septembre, il semble indiscutable que l'idée de ce mouvement appartient à l'état-major de l'armée de Silésie. *Vie de Gneisenau*, t. III, p. 379. (Éditeur.)

vigueur : malgré sa force et la résistance opiniâtre qu'on leur opposa, ce village fut emporté et les ennemis forcés de se retirer; ils furent rencontrés dans leur retraite par la cavalerie prussienne qui était avec le prince de Mecklembourg.

Le régiment des hussards noirs et ceux de Mecklembourg chargèrent avec succès, prirent des canons, un parc d'artillerie de quatre-vingts caissons et firent beaucoup de prisonniers.

Mes troupes suivaient celles du général Yorck, et je détachai le comte de Saint-Priest avec le 8e corps à gauche, pour soutenir le prince de Mecklembourg, et le 10e corps de Kapzewitsch, pour soutenir le général Horn, mais la valeur et l'impétuosité des troupes prussiennes, et les bonnes dispositions du général Yorck, qui, par son énergie et ses talents, s'est placé dans cette campagne au rang des meilleurs généraux, ne permirent à mes troupes d'arriver que pour être témoins des succès de leurs compagnons de gloire.

Dans ce combat brillant et heureux, la perte des deux côtés fut très forte; les Prussiens eurent près de 2,000 tués ou blessés; on prit onze canons, soixante-dix caissons et on fit mille prisonniers.

J'ai vu peu de combats d'infanterie aussi acharnés que celui qui eut lieu près de la digue de Wartenbourg, qui fut longtemps défendue; il y avait plus de mille morts couchés en rang, dans la place où ils avaient combattu, à cinquante pas les uns des autres, et sans qu'on vît un seul Prussien sur le terrain des Français, ni un seul Français sur le nôtre.

Si ma cavalerie fût arrivée à temps pour charger les fuyards ennemis, elle en eût ramassé un grand nombre, mais elle retarda : le général Korff avait été chercher un

bon quartier, et on ne put le trouver. Emmanuel seul arriva avec deux régiments, mais trop tard.

Le 22 septembre/4 octobre, l'avant-garde d'Yorck se porta à Oranienbaum et à Græfenhainichen, en laissant un poste à Prattau, vis-à-vis de Wittenberg.

L'armée de Silésie marche sur la Mulde. — Le corps marcha à Lamsdorff et à Rackith ; mon avant-garde à Lioubatsch, le corps à Dorna et Gatitz, l'avant-garde de Sacken à Schmiedeberg et son corps à Schnellin et Trebitz.

Toute ma cavalerie, sous les ordres du général Korff, eut l'ordre de s'avancer sur Düben.

J'avais détaché le long de l'Elbe, vers Torgau, le général Yusseffowitsch avec le régiment de Karkow dragons, auquel le général Korff joignit le régiment de Kiew et un régiment de Kalmouks. Il s'avança par Pretzsch à Domitzsch, où il fit capituler, dans une redoute assez forte, une petite garnison de troupes de Wurtzbourg. Il se porta ensuite à Neiden, près de Torgau, et y fit capituler de même quarante soldats de Wurtzbourg, dans un blockhaus qu'il détruisit; il alla ensuite reconnaître Torgau et enleva près de cette ville un courrier français allant de Dresde à Dessau, et prit toute son escorte, consistant en quarante hommes.

Le général Korff fit aussi cent vingt prisonniers sur le chemin de Düben.

Les ennemis qui s'étaient retirés de Wartenbourg, dans la nuit du 21 septembre/3 octobre au 22/4, vers Düben, y passèrent la Mulde et détruisirent le pont.

Canonnade de Düben. — Korff fit passer cette rivière à gué à quelques-uns de ses cosaques réunis à ceux de Sacken et les envoya sur le chemin de Leipzig, mais une division française venue de cette ville les força de repas-

ser la Mulde, avec perte de vingt hommes, et plaça des batteries pour nous empêcher de reconstruire le pont.

Des grenades incendièrent quelques maisons de la ville, mais le général Rudzewitsch, arrivé avec l'infanterie de l'avant-garde, fit placer près de la ville six canons de 12, qui firent taire le feu de l'ennemi, et le pont fut réparé; les ennemis se retirèrent.

L'armée du prince royal de Suède passe l'Elbe. — Nous sûmes alors que le prince royal de Suède avait passé l'Elbe le 22 septembre/4 octobre, près de Roslau, et s'avançait par Dessau sur Bitterfeld et Délitzch.

Déjà le corps russe du lieutenant général baron Vinzingerode, qui faisait partie de l'armée du prince royal, avait passé l'Elbe à Aken et s'y était retranché.

Son avant-garde, sous les ordres du lieutenant général comte Voronzow, avait fait avancer des partis jusqu'à Halle.

La grande armée des souverains marche de Bohême en Saxe. — Le général-major Tchernitchef, avec un corps volant, avait occupé Cassel en Westphalie, à soixante milles d'Allemagne en arrière des armées ennemies; il y prit vingt-sept canons, le roi Jérôme s'en sauva en toute hâte.

Le major prussien Marckwitz était à Brunswick; le général Platof, précédant la grande armée (débouchée de Bohême en Saxe) avec dix régiments de cosaques et des hussards, avait eu des avantages à Altenbourg.

On peut s'imaginer combien ces expéditions audacieuses et bien conduites, dans le dos de l'ennemi, et dans un pays mal disposé pour lui, devaient lui inspirer de terreur, de pertes et de retards, en arrêtant la marche de ses renforts et de ses convois.

Le mouvement du prince royal de Suède et le nôtre for-

cèrent le maréchal Ney, qui se trouvait à Dessau, de se retirer précipitamment vers Leipzig. Le 23 septembre/4 octobre, l'avant-garde de Sacken se porta à Mockrehna, et ses avant-postes à Eulenbourg et à Würzen, lui-même s'avança à Leipnitz.

Mon avant-garde et ma cavalerie restèrent à Düben, et mes différents corps, en échelons, à Tornau, Sœllichau et Liobenitz.

Le corps d'Yorck s'avança à Græfenhainichen et son avant-garde à Muhlbeck.

Le même jour, le général Yusseffowitsch détruisit encore deux blockhaus et poussa ses partis jusqu'au grand chemin de Meissen à Torgau, et les avant-postes du général Sacken s'avancèrent sur le chemin de Dresde à Leipzig, où on enleva des courriers, des estafettes et où l'on fit beaucoup de prisonniers.

En trois jours on en fit plus de 2,000, y compris ceux du combat de Wartenbourg.

Cependant les mouvements des différents corps ennemis semblaient annoncer beaucoup d'étonnement des nôtres *(sic)* et beaucoup d'indécision.

Napoléon était toujours à Dresde avec la plus grande partie de ses forces.

Affaires d'avant-postes à Stolpen, Fischbach et Radeberg. — Le 23 septembre/5 octobre, il fit attaquer les avant-postes du comte de Bubna et du prince Scherbatof à Stolpen, Fischbach et Radeberg, et occupa cette dernière ville.

Napoléon ignorait toujours où nous nous trouvions. — L'objet de cette reconnaissance forcée était de découvrir les forces que nous avions laissées contre lui, et surtout de savoir où j'étais. Il était alors fort occupé de moi, et me croyait toujours en Silésie; les prisonniers lui ayant

dit qu'ils étaient de mon corps, il était persuadé que Blücher seul, avec Yorck, avait passé l'Elbe avec 20,000 hommes, et croyait Sacken devant Meissen, mais sur la rive droite. Nous sûmes tous ces détails par une lettre que nos cosaques interceptèrent, du comte Louis de Narbonne, commandant à Torgau, au maréchal Marmont.

Action hardie du capitaine Narvoitsch. — Le capitaine Narvoitsch, du régiment de Kiew dragons, détaché par le général Yusseffowitsch avec deux escadrons de ce régiment et deux cents cosaques, sur le chemin de Meissen à Torgau, remarqua que le corps de Ney (commandé par Souham), qui marchait sur Torgau et bivouaquait près de la ville, était arrivé très tard dans son bivouac ; il s'embusqua, et, au milieu de la nuit, se dirigeant sur les feux des ennemis, il se jeta sur eux, détruisit beaucoup d'équipages, fit quarante prisonniers, répandit l'alarme dans tout le camp et vint rejoindre le général Yusseffowitsch sans être poursuivi.

Napoléon marche vers Leipzig.— Un autre corps ennemi avait occupé et abandonné deux fois Eulenbourg, il l'occupa une troisième fois ; les autres corps détachés occupaient des positions entre la Mulde et le chemin de Leipzig, et couvraient ce chemin par lequel Napoléon marchait de Dresde avec toutes ses forces.

Le 25 septembre/7 octobre, le général Blücher eut une entrevue avec le prince royal de Suède à Muhlbeck ; ils convinrent ensemble des opérations des deux armées.

L'armée de Silésie se porte en avant sur Halle et passe la Mulde. — Le 26/8, tout mon corps d'armée se rassembla à Düben, sur la rive gauche de la Mulde ; mon avant-garde fut portée à Brœsen, à un mille en avant de Düben, sur le chemin de Leipzig.

Le corps d'Yorck marcha à Muhlbeck et son avant-garde

à Sedlitz ; Sacken s'avança à Mokrehna et son avant-garde sur Eulenbourg ; il fit observer Torgau par des détachements de cavalerie.

L'armée du prince royal de Suède s'avança sur Halle, Zœrbig, Bitterfeld et Delitzsch.

Le 27 septembre/9 octobre, je marchai à Muhlbeck, le long de la rive droite de la Mulde, et le général Yorck marcha à Jessnitz, où il passa la Mulde.

Le général Blücher envoya l'ordre au général-major Rauch, chargé de la construction d'une tête de pont à Wartenbourg, de faire lever le pont de pontons et de marcher, avec les pontonniers et les 4,000 travailleurs que nous y avions laissés, vers Roslau, pour nous rejoindre, en laissant un bataillon dans le tambour de la tête de pont pour couvrir le second pont de bateaux qu'on y laissa.

Le même jour, je marchai de Düben à midi.

Napoléon tombe à l'improviste sur Düben. — Cependant Napoléon s'était porté rapidement de Würzen à Eulenbourg, avec ses gardes et d'autres corps de son armée, et aussi avec la plus grande partie de sa cavalerie, qui le précédait et marchait au grand trot, sur le chemin, par colonne serrée.

Cette masse se jeta tout à coup sur nos avant-postes qui se trouvaient devant Eulenbourg ; ils furent forcés de céder le terrain et de se retirer dans les bois ; une partie de la cavalerie ennemie les suivit et le reste se porta, au grand galop, sur Düben, passa le pont et entra dans la ville lorsque la queue de ma colonne venait d'en sortir.

Presque toute ma cavalerie était déjà, avec l'avant-garde, sur la rive gauche de la Mulde, et les escadrons de réserve, qui étaient à Tornau, en étaient partis directement pour Muhlbeck.

Ce mouvement si rapide de Napoléon ne pouvait être prévu. non plus que le but qu'il se proposait en passant la Mulde, lorsque la grande armée et celle de Bennigsen se portaient sur Leipzig ; Eulenbourg était observé, et le général Sacken devait. suivant les dispositions ordonnées, venir me remplacer à Düben : mouvement qui lui devint impossible d'après celui que fit Napoléon.

Il est certain que si la cavalerie française avait eu plus de détermination. et ne se fût pas arrêtée au pont de Düben. elle eût pu entamer une partie de mon 10e corps, qui était à peine sorti de la ville. et l'artillerie de réserve, que ce corps couvrait, eût couru beaucoup de dangers.

Le général Blücher et moi nous sommes au moment d'être faits prisonniers. — Le général Blücher et moi nous eussions aussi couru le danger d'être faits prisonniers ; il n'y avait pas une demi-heure que nous avions quitté Düben. lorsque la tête de la colonne ennemie y entra. Nous avions même résolu d'y attendre Sacken, mais Blücher voulait chasser dans la plaine que nous devions traverser, et ce désir de chasse (assez extraordinaire dans ce moment) nous sauva.

Affaire de Düben. — Le lieutenant général Kapzewitsch, dont je ne saurais trop louer la conduite dans cette occasion, fit, quoique surpris par cette marche imprévue des ennemis, tout ce qu'il était possible de faire, et montra le plus grand sang-froid.

Il disposa, près de la ville, trois régiments de chasseurs en tirailleurs, sous les ordres du général-major Schindschin et plaça quatre pièces de canon, dont le feu arrêta la cavalerie ennemie, qui n'osa pas se hasarder loin des murs de Düben, sans infanterie, dans un pays coupé.

Le général Schindschin et le colonel Suthow se distinguèrent.

Napoléon, qui suivait la cavalerie avec ses gardes, était déjà à moitié chemin d'Eulenbourg à Düben. Il retourna à Eulenbourg ; j'en ignore la cause.

Kapzewitsch envoya des ordonnances sur le chemin de Kemberg et vers Græfenhainichen pour arrêter et faire retourner dans la tête de pont de Wartenbourg tous les transports et les équipages qui venaient nous joindre ; mais, à Düben, les ennemis trouvèrent vingt-deux blessés qui devaient être transportés à Wartenbourg, quelques équipages et vingt voitures de biscuit destiné au corps du général Sacken. Ils prirent aussi quelques fourrageurs qui furent coupés de nous ; en tout, notre perte se monta à cent cinq hommes et à vingt-six différentes voitures ; mais nous vîmes bientôt dans les bulletins français que nous avions perdu tous nos équipages et quelques milliers de prisonniers [1].

Affaire de Probsthayn. — Le même jour 27 septembre/9 octobre, un autre corps de cavalerie française, sous les ordres du général Sébastiani, et composé de deux régiments de cuirassiers, de deux de hussards et de deux de chasseurs à cheval, ayant dix-huit pièces de canon et soutenu par environ 6,000 hommes d'infanterie, tomba de même à l'improviste, sur le général Yusseffowitsch, qui s'était joint aux avant-postes du général Sacken, et avait avec lui, outre les régiments de Karkow et de Kiew dragons, de mon corps, ceux de Smolensk et de Courlande du corps de Sacken. Yusseffowitsch manœuvra avec beaucoup d'adresse, en se retirant toujours avec ordre ; non

1. Nous avions vu aussi précédemment que Napoléon nous avait battus à Lœwenberg et à Goldberg, qu'il avait pris des canons, des caissons, etc., et confié (comme je l'ai dit plus haut) au maréchal Macdonald de rejeter derrière l'Oder les débris de notre armée, qui, trois jours après, défit complètement celle qu'il lui avait opposée. Depuis longtemps les bulletins français ne méritaient même plus d'être réfutés.

seulement il ne fut pas accablé par le nombre des ennemis, mais ses braves régiments saisirent le moment de faire deux charges heureuses sur la cavalerie ennemie et ramassèrent une cinquantaine de prisonniers.

Sébastiani ne put s'avancer comme il le voulait, et Yusseffowitsch. avec les autres généraux de cavalerie du corps de Sacken, couvrit la retraite de ce général; le 30 septembre/12 octobre, il vint me rejoindre à Jessnitz, après avoir rempli avec intelligence et succès la commission importante que je lui avais donnée.

Marche audacieuse de Sacken qui nous rejoint. — Le matin du 27 septembre/9 octobre, le général Sacken se trouvait à Mockrehna et avait des détachements vers Meissen et Torgau; par le mouvement inattendu des ennemis, il fut coupé de nous : un général moins hardi que Sacken se fût précipitamment retiré par Smiedeberg sur la tête de pont de Wartenbourg, mais lui, audacieux et bon manœuvrier, ne voulant point s'éloigner de nous, tourna, dans la nuit, Napoléon à un mille de distance, passa entre son armée et ses avant-postes, et vint, par une marche forcée, se rejoindre à nous par Ragun, où il passa la Mulde; il ne fut point engagé et ne perdit pas un traîneur.

Il est difficile de voir une manœuvre plus audacieuse et plus heureusement exécutée.

Quelques équipages venant de Wartenbourg tombèrent encore au pouvoir des ennemis; ils furent pris par leurs avant-postes, ainsi qu'une grande partie du détachement du colonel Figner, qui ne put nous rejoindre ni passer l'Elbe, et qui ne voulant pas, pour beaucoup de raisons, être fait prisonnier, se jeta dans l'Elbe, espérant pouvoir le passer à la nage, et y périt.

Faux mouvement de Napoléon. — Je marchai dans la nuit du 27 septembre/9 octobre ou 28/10 de Muhlbeck à

Jessnitz : j'y passai la Mulde et laissai sur la rive droite de cette rivière le lieutenant général baron Korff, avec six escadrons, trois régiments de chasseurs et huit pièces de canon pour observer les ennemis. Il remarqua qu'ils avaient porté quelques forces sur Kemberg, et nous sûmes bientôt que Napoléon lui-même, avec toutes ses forces, marchait sur Wittenberg et sur Dessau, et l'on verra ensuite qu'il se rabattit sur Leipzig, manœuvre aussi inconcevable qu'inexcusable. Mon avant-garde se replia le long de la rive gauche de la Mulde, sur Bitterfeld.

L'armée de Silésie se réunit à celle du prince royal de Suède. — Le 28 septembre/10 octobre, nous marchâmes à Zœrbig, où nous nous réunîmes à l'armée du prince royal de Suède, campée près de cette ville et ayant sa seconde ligne devant Radegast.

Nos avant-postes se portèrent sur Brehna, Landsberg et Delitzsch.

Les deux armées passent la Saale. — Le 29 septembre/11 octobre, les deux armées marchèrent par leur droite et passèrent la Saale ; le prince royal à Rothenbourg, mon corps et une partie de celui d'Yorck, à Halle ; l'autre partie du corps d'Yorck resta devant la ville, sur la rive droite de la rivière.

Le général Korff vint me rejoindre après avoir détruit le pont de Jessnitz.

Nos avant-gardes restèrent près du Pettersberg pour observer les ennemis.

Nous trouvâmes à Halle le lieutenant général comte Woronzow du corps de Winzingerode, de l'armée du prince royal de Suède, avec une avant-garde de 5,000 à 6,000 hommes.

Nous entrâmes en communication avec la grande armée de Bohême, dont les avant-gardes étaient à Lutzen et à

Weissenfels, et ainsi, toutes nos armées, par le grand mouvement stratégique qu'elles avaient opéré avec autant d'audace que de succès, se trouvèrent entre Napoléon et le Rhin.

Par le mouvement de Napoléon sur Düben, nous ne pouvions douter qu'il ne fût venu pour nous donner une bataille générale (et c'était effectivement son projet s'il nous eût trouvés dans cette ville, comme il le croyait) ou pour aller chercher le prince royal de Suède si la Mulde lui opposait trop d'obstacles pour nous attaquer; dans cette supposition, le général Blücher voulait que, de nos deux armées, celle qu'on croirait devoir être attaquée la première se repliât dans ses retranchements sur l'Elbe, tandis que l'autre se porterait sur le flanc ou au dos de l'ennemi; ce projet était bon, mais eût demandé beaucoup d'à-propos, et une exactitude fort précise dans l'exécution, exactitude qui, souvent, ne peut avoir lieu à la guerre par des obstacles imprévus.

Le prince royal de Suède, ne voulant pas risquer de se renfermer dans ses retranchements encore imparfaits, proposa à Blücher de se réunir à lui et de marcher sur la Saale derrière les armées ennemies et sur leur ligne d'opérations; ce projet audacieux mais brillant, et (d'après mon opinion) préférable au premier, fut adopté : il réussit; mais on ne peut se dissimuler qu'il exposait Berlin et nous séparait entièrement de notre première ligne d'opérations.

Pour mieux assurer notre communication avec les armées de Bohême, Blücher m'ordonna d'envoyer à Merseburg le corps du comte de Saint-Priest, à qui je donnai encore quatre escadrons de dragons et un régiment de cosaques.

On envoya aussi des partisans actifs et intelligents qui,

pendant les nuits, se glissèrent derrière Leipzig, par Lutzen, et purent communiquer avec les avant-postes de la grande armée de Bohême.

Le 1er/13 octobre, les avant-gardes du général Rudzewitsch et du colonel Katzeler se portèrent le long de la rive droite de la Saale, sur le chemin de Leipzig.

Un corps français, de 12,000 à 15,000 hommes, commandé par le maréchal Augereau, venu d'Erfurt, marcha rapidement sur Naumbourg, Weissenfels et Lutzen et s'ouvrit un passage jusqu'à Leipzig, les détachements de la grande armée qui se trouvaient à Weissenfels et à Lutzen n'étant pas encore assez forts pour l'empêcher de passer.

Incertitude des mouvements des ennemis et des nôtres. — Cependant, dès le 29 septembre/11 octobre, une grande partie des forces des ennemis s'était portée de Düben sur Wittenberg et de l'autre côté de l'Elbe; ils brûlèrent nos ponts à Roslau et à Aken; d'autres corps s'avancèrent sur Dessau qu'ils occupèrent; ces mouvements annonçaient, ou l'intention de faire une entreprise sur Berlin, ou celle de marcher sur Magdebourg. D'autres corps se reportèrent sur Delitzsch et le quittèrent de nouveau.

Ces marches et ces contremarches perpétuelles, en même temps qu'elles prouvaient l'incertitude des projets des ennemis, nous laissaient aussi dans l'incertitude sur ce que nous devions faire pour les déjouer.

Le prince royal de Suède s'éloigne de nous. — Après l'occupation de Dessau par les ennemis, le prince royal de Suède se replia sur Cœthen, avec toute son armée, pour suivre Napoléon, disait-il, soit qu'il marchât sur Berlin, soit qu'il se portât sur Magdebourg.

Le corps prussien du lieutenant général comte de Tauentzien se joignit à celui du général Thumen (qui

observait Wittenberg sur la rive droite de l'Elbe) pour couvrir Berlin.

Napoléon se trompe sur nos positions. — Nous avons eu depuis la presque certitude que Napoléon avait pris ce corps pour nos deux armées, et que, persuadé que nous ne pouvions pas repasser l'Elbe assez vite pour le suivre à Leipzig, il s'y était reporté rapidement pour y attaquer la grande armée avec supériorité de forces.

Le lieutenant général prince Scherbatof, que j'avais laissé sur la rive gauche de l'Elbe, devant Dresde, s'aperçut, dès le 25 septembre/7 octobre, que les forces des Français diminuaient sensiblement devant lui; des habitants de Dresde, sortis le même jour de la ville, lui dirent qu'après le départ de Napoléon de Dresde pour Meissen, il n'était resté que peu de monde dans la ville, qu'il avait fait lever les deux ponts de bateaux qu'il avait fait placer près de celui de pierre, et que celui-ci seul restait pour le passage.

Combat de Durre Buhlau. — Le prince Scherbatof se concerta avec le lieutenant général autrichien comte Bubna, et, le 26 septembre/8 octobre, ils attaquèrent ensemble de tous côtés les avant-postes des ennemis. L'avant-garde russe, sous les ordres du lieutenant général Pantschulitschef Ier, s'avança de Fischbach sur la chaussée de Dresde : elle fut soutenue par le général-major Talizin Ier avec le régiment de Pskow et de Moscou.

Le 11e et le 32e chasseurs, sous les ordres du général-major Metscherinow, marchèrent à droite de Radeberg sur Dresde, et le comte de Bubna, à gauche, vers l'Elbe.

Les ennemis abandonnèrent le village de Durre Buhlau et se retirèrent dans une redoute et dans un fort retranchement qu'ils avaient derrière le village.

Le prince Scherbatof, pour les tourner, fit marcher à sa

droite le 28e régiment de chasseurs, sous les ordres du capitaine Samarin, et un bataillon du régiment de Moscou, le tout sous les ordres du lieutenant-colonel Blanow, et à sa gauche, le major Télégin avec le 36e chasseurs et le second bataillon du régiment de Moscou, sous les ordres du général-major Pantschulitschef II.

Les ennemis abandonnèrent la redoute, mais notre infanterie se porta rapidement sur eux et les força à une retraite précipitée dans les retranchements palissadés qu'ils avaient construits en avant de la nouvelle ville de Dresde; ces retranchements avaient leurs flancs appuyés à l'Elbe et tous les chemins étaient coupés par des redoutes garnies de canons.

Le général Mescherinow, de son côté, chassa devant lui les ennemis jusqu'à ce même retranchement. Mais le prince Scherbatof le jugea, avec raison, trop difficile à emporter, avec le peu de monde qu'il avait, sans une grande perte, et avec peu d'espoir de succès, d'autant plus que les prisonniers lui avaient appris que le corps du maréchal Saint-Cyr, fort de plus de 25,000 hommes, était entré à Dresde et y avait remplacé celui de Macdonald, qui s'était mis en marche vers Meissen.

Le prince Scherbatof laissa ses avant-postes en avant de Weissig et se plaça à Fischbach avec le reste de son corps.

Dans cette affaire, qui nous coûta peu de monde, l'ennemi éprouva une perte considérable et on lui fit des prisonniers; de notre côté, le brave lieutenant-colonel Blanow fut blessé grièvement et mourut peu de temps après.

Le comte de Bubna seconda le prince Scherbatof avec succès et prit sur le bord de l'Elbe quatre canons et dix-huit pontons.

Le prince Scherbatof se rapproche de Berlin. — Le 28 septembre/10 octobre, le prince Scherbatof, d'après les ordres du général Blücher, ayant laissé devant Dresde le général-major Pantschulitschef II avec un détachement de 2,000 hommes qui se joignit au corps autrichien du comte de Bubna, marcha par Radeberg et Grossenhayn à Elster, où il lui était prescrit d'attendre des ordres ultérieurs.

Le comte de Bubna marche en Bohême. — Le mouvement de Napoléon au delà de l'Elbe changea cette destination; comme le prince Scherbatof crut, ainsi que nous tous, que les ennemis se portaient sur Magdebourg ou sur Berlin, il se rapprocha de cette dernière ville, pour se réunir au comte de Tauentzien et à la milice du pays, et pouvoir opposer des forces respectables aux ennemis s'ils ne portaient vers Berlin qu'un fort détachement.

Le comte Bubna, ayant passé l'Elbe près de Pirna, se joignit au général Bennigsen, qui déboucha des montagnes de la Bohême, et s'avança sur Dresde tandis que la grande armée se portait par Altenbourg sur Leipzig.

Napoléon avait laissé à Dresde le corps du maréchal Saint-Cyr que l'on ne croyait pas aussi fort qu'il l'était effectivement, mais qui, cependant, ne paraissait pas se préparer à agir contre la Lusace.

Le comte de Bubna ne laissa sur la rive droite de l'Elbe, devant la ville neuve de Dresde, que deux ou trois bataillons de landwehr de Bohême : le prince Scherbatof se fit aussi rejoindre par le général-major Pantschulitschef II et ne laissa que deux escadrons russes et quelques cosaques avec les Autrichiens.

Le prince Scherbatof prit à Juterbock une position centrale d'où il pouvait se porter sur tous les points. Il entra en communication avec le comte Tauentzien et avec

les autres généraux prussiens, qui observaient Torgau et Wittenberg, et ils convinrent de se réunir tous dans le cas d'une marche des ennemis sur Berlin.

Dans ces circonstances épineuses et incertaines, le prince Scherbatof manœuvra avec une intelligence et une fermeté qui lui firent beaucoup d'honneur, et le général Blücher lui en témoigna sa satisfaction.

Napoléon se concentre à Leipzig. — Cependant nous apprîmes que Napoléon, revenu à Leipzig, y ramenait par échelons tous ses corps d'armée qui s'étaient portés sur Dessau et Wittenberg.

Réflexions sur les faux mouvements et les fautes de Napoléon dans cette campagne. — Il a fait insérer dans ses bulletins que son intention avait été de marcher sur Berlin : ce projet qu'il avait eu, au commencement de la campagne, dans le temps où il pouvait lui être avantageux militairement (mais qui avait échoué deux fois par la perte des batailles de Gross-Beeren et de Dennewitz, gagnées entre Berlin et l'Elbe par l'armée du prince royal de Suède sur les maréchaux Ney et Oudinot), ne pouvait plus, dans les circonstances où Napoléon se trouvait alors, lui être inspiré que par un désir particulier de vengeance contre la Prusse et par l'espoir, plus barbare que prudent, de brûler cette superbe capitale des États d'un de ses plus grands ennemis.

Ce mouvement sur Berlin l'exposait à de grands dangers en lui faisant perdre un temps précieux, que nous eussions pu employer à lui couper sa retraite sur Magdebourg et même sur Hambourg.

Napoléon a ajouté dans ses bulletins que la nouvelle de la réunion de la Bavière à la coalition l'avait forcé de changer ses plans, et de se rapprocher de sa ligne d'opérations.

Mais s'il craignait pour ses communications avec Mayence par la ligne d'Erfurt, il n'aurait pas dû se concentrer à Leipzig, dans une position très défectueuse, et y risquer une bataille générale avec des forces très inférieures à celles de ses ennemis ; il avait 157,000 hommes sous les armes, nous en avions plus de 300,000 ; s'il fût parvenu même à nous battre, il ne pouvait espérer de nous détruire entièrement, et ne faisait que retarder une retraite devenue tôt ou tard indispensable pour lui ; en étant battu (ce qui arriva), il risquait d'être anéanti et de n'avoir plus la possibilité de repasser le Rhin.

Il paraît, d'après les circonstances, que Napoléon eût dû ou se porter rapidement par Magdebourg et par Hanovre sur le Rhin, ou (et ce second mouvement me paraît préférable), renonçant à tout projet offensif et surtout à celui d'occuper Berlin, se rabattre à l'instant sur Erfurt et Eisenach, en nous arrêtant, avec une partie de ses forces, dans les défilés de la Thuringe, si aisés à défendre, et en opposant des forces suffisantes aux Bavarois et aux Autrichiens réunis sous le commandement du général baron Wrede, qui marchait sur Wurzbourg et sur Francfort; alors sa retraite derrière le Rhin, nécessitée par la réunion de toute l'Allemagne contre lui et par la grande supériorité de nos forces sur les siennes, devenait assurée; il eût conservé son armée et nous eût infailliblement arrêtés au Rhin, où il eût pu conclure une paix encore avantageuse.

Comptant sur son génie militaire et sur le bonheur qui l'avait toujours accompagné dans plus de quarante batailles générales qu'il a livrées, il chercha à battre séparément nos différentes armées.

Ce projet était plus audacieux que bien calculé ; en Silésie et en Lusace, il avait fait, à ses dépens, l'expérience

des talents et de la prudence du général qui lui était opposé ; il devait savoir que ce même général lui ferait encore perdre un temps précieux, que le prince de Suède, qui avait suivi le même système que Blücher, le suivrait encore, et c'est ce que devait lui indiquer clairement notre position derrière la Saale.

Dès que Napoléon eut vu, un peu tard, qu'il n'y avait rien à faire contre nous, il prit le parti de se jeter sur la grande armée, pour tâcher d'obtenir un avantage sur elle, avant que celles de Blücher et du prince royal de Suède pussent s'y réunir.

Il ne calcula pas mieux dans cette circonstance que dans les précédentes. Il sembla avoir oublié l'activité du général Blücher, qui cependant devait lui être connue ; nous n'étions qu'à une marche de lui, et il devait s'attendre à ce que, dès qu'il serait engagé avec la grande armée, il aurait aussi à combattre ce même Blücher, qui n'était pas accoutumé à perdre un seul instant.

La persévérance ou (s'il est permis de le dire) le fol entêtement de Napoléon de rester à Dresde et à Leipzig, après avoir perdu une grande partie de son armée et de son artillerie aux batailles de la Katzbach, de Gross-Beeren, de Dennevitz et de Culm, lui avait déjà fait perdre un temps irréparable : l'expérience de la campagne de 1812 n'avait pas, à ce qu'il paraît, changé son caractère ni diminué sa présomption.

En 1812, un mois perdu à Moscou le rejeta à l'Elbe et fut la cause de la destruction de son armée. En 1813, un mois perdu à Dresde le rejeta au Rhin et fit anéantir sa seconde armée.

Le général Blücher repasse la Saale et se rapproche de Leipzig. — Lorsque nous eûmes le soupçon qu'il voulait frapper un grand coup sur l'armée de Bohême,

Blücher, sans perdre un moment, résolut de repasser la Saale et de se rapprocher de Leipzig ; si Napoléon attaquait la grande armée avec toutes ses forces, nous étions prêts alors à faire une utile diversion, en l'attaquant nous-mêmes en flanc ou en queue ; s'il se reportait sur nous, nous pouvions repasser la Saale et reprendre le système qui nous avait si bien réussi en Silésie, en le forçant de fatiguer inutilement ses troupes : l'événement a prouvé que tous ces calculs étaient extrêmement justes.

Le 3/15 octobre, le général Blücher fit marcher son armée vers Leipzig : je m'avançai jusqu'à Werlitzsch, et le général Rudzewitsch, avec mon avant-garde, vers Kuhrsdorf; les ennemis occupaient Radefeld et Freiroda, à une demi-lieue de nous.

Les corps d'Yorck et de Sacken se portèrent sur Gross-Kugel et sur Schkeuditz ; et le comte de Saint-Priest vint me rejoindre de Mersebourg.

Notre droite était appuyée à l'Elster et aux bois marécageux qui sont entre cette rivière et la Luppe ; de l'autre côté de ces marais, vers Markranstædt, était le corps autrichien du comte Giulay, et à sa droite, sur les chemins de Pegau et de Borna, la grande armée de Bohême, où étaient nos trois souverains.

Le général Bennigsen s'approchait de Leipzig par Würzen.

Bataille de Mœckern. — Le 4/16 octobre, au point du jour, j'allai dans la plaine où bivouaquait mon avant-garde : j'y trouvai déjà l'infatigable vieillard Blücher : nous observâmes les positions des ennemis, autant que le permettaient les nombreux villages et les bois qui ornent cette belle plaine ; nous n'avions contre nous que quelques avant-postes : à neuf heures du matin, une énorme fumée, répandue sur une ligne immense et qui

parut tout à coup, nous annonça une bataille générale entre Napoléon et notre grande armée : je l'aperçus le premier et la fis remarquer à Blücher, qui, à l'instant, cria : « Marche, en avant ; portez-vous sur Leipzig et attaquez les ennemis partout où vous les trouverez *. »

Toutes mes troupes étaient prêtes, en cinq minutes l'avant-garde était en marche, et, au bout d'un quart d'heure, nos avant-postes étaient déjà engagés avec ceux de l'ennemi. Il était alors neuf heures du matin, et il y avait à peine une demi-heure que la grande armée avait été attaquée par Napoléon.

Le général Emmanuel, avec la cavalerie de mon avant-garde, tourna les villages de Freiroda et de Radefeld, dont les ennemis se retirèrent avec précipitation ; ils y avaient une petite avant-garde de 2,000 à 3,000 hommes et quelques canons qui échangèrent quelques coups contre mon artillerie à cheval.

Le lieutenant général Rudzewitsch suivit le général Emmanuel avec l'infanterie de l'avant-garde, et je le suivis moi-même avec les corps de Kapzewitsch et d'Olsufief.

Le comte de Saint-Priest vint aussi plus tard me rejoindre ; il avait bivouaqué à un mille de moi.

Le corps d'Yorck s'avança sur Lindenthal.

Les ennemis ne tinrent point dans le bois épais qui touche à ce village, et se retirèrent sur Breitenfeld (village fameux par une victoire de Gustave-Adolphe) et ensuite sur Klein et Gross-Wetteritz (qu'on nomme aussi Widderitzsch), je les suivis tandis que le général Yorck emportait le village de Lindenthal.

Rudzewitsch, laissant à droite le village de Klein-Wetteritz, s'avança dans la plaine qui se trouve entre le ruisseau marécageux qui coule près de ce village et la rivière

* Voir note 12.

Partha, tandis que le corps de Kapzewitsch attaquait Klein-Wetteritz et occupait les bords du ruisseau à la droite de ce village.

Le corps d'Olsufief et la cavalerie de réserve de Korff furent placés en réserve.

Il y avait alors peu de forces ennemies contre moi, elles étaient employées contre la grande armée, et la plus grande partie de celles qui nous étaient alors opposées étaient rassemblées entre Mœckern et Gohlis. Le premier de ces villages était occupé par beaucoup d'infanterie.

Le général Yorck l'attaqua ; cet intrépide général et ses braves troupes s'étaient couverts de gloire dans toutes les affaires de cette immortelle campagne, mais (s'il est permis de le dire) elles se surpassèrent encore elles-mêmes dans cette mémorable bataille : on ne peut porter plus loin l'héroïsme. Chaque individu de ce corps mérita, dans cette journée, l'admiration de tous les militaires.

Le village de Mœckern fut emporté ; cinquante-deux pièces de canon, une aigle des matelots de la garde, deux drapeaux, furent pris à la baïonnette par l'infanterie ou enlevés par la cavalerie, malgré la résistance acharnée des Français.

Le combat dura toute la journée avec ce même acharnement des deux côtés, mais la valeur prussienne triompha de tout. Ce combat peut être regardé comme un des plus brillants, mais des plus sanglants de la campagne. Les Prussiens payèrent bien cher leur gloire ; le corps d'Yorck, déjà très affaibli par les pertes qu'il avait faites précédemment et réduit à 21,500 hommes sous les armes, en perdit près de 7,000 dans cette terrible affaire.

Presque tous les généraux, les commandants de brigade et de bataillon, furent tués ou blessés. Le jeune prince Charles de Mecklembourg, les colonels Katzeler, Stein-

metz, le lieutenant-colonel Hiller, une multitude d'autres braves officiers furent grièvement blessés et quelques régiments presque anéantis.

Le corps de Sacken était destiné à me soutenir : déjà sa cavalerie, sous les ordres des lieutenants généraux Wassiltschikoff et Lanskoï, m'avait rejoint, mais le général Blücher fut obligé de faire marcher Sacken sur Mœckern, où le feu était plus vif et les ennemis plus en force que de mon côté.

Le corps de Saint-Priest fut aussi dirigé par le général Blücher sur la gauche de celui d'Yorck, entre lui et Kapzewitsch. Les troupes du comte de Saint-Priest ne furent pas engagées aux coups de fusil, mais le feu de son artillerie, commandée par le colonel Baschmakow et le lieutenant-colonel Billingshausen, fut très utile et fit beaucoup de mal aux ennemis.

De mon côté, nous avions eu de grands succès.

La cavalerie d'Emmanuel, à laquelle je joignis les régiment de Derpt et de Livonie, chasseurs à cheval, renversa la cavalerie ennemie, prit sept canons, beaucoup de caissons et cinq cents prisonniers.

Les régiments de Kiew, de la Nouvelle-Russie, de Derpt, de Livonie, les cosaques de l'Ukraine, ceux du Don, l'artillerie à cheval, augmentèrent encore leur réputation dans ces brillantes charges.

Les généraux Rudzewitsch, Emmanuel, prince Obolensky, les capitaines Narroitsch, Lichin et le lieutenant-colonel Knobel, du régiment de Kiew, le major Bourgraff, de celui de la Nouvelle-Russie, le major Terzelétzky et le capitaine Pibchenstein, des cosaques de l'Ukraine, le colonel Kouniakow, du régiment de Livonie, le major Gardeew, de celui de Derpt, les lieutenants-colonels Seliwanof et Kutainikow et le major Astakow, des cosaques

du Don, les lieutenants-colonels Schouscherin et Bendersky, le capitaine Leontowisch, de l'artillerie, etc., se distinguèrent de la manière la plus brillante.

Le général Kapzewitsch avait attaqué et emporté les deux villages de Wetteritz avec la valeur et la résolution qui le distinguaient, ainsi que le brave corps qu'il commandait.

Les ennemis furent mis en pleine déroute et se sauvèrent vers Leipzig et vers la Partha.

Mais tout à coup, sur les deux heures après midi, je vis ces fuyards s'arrêter, se reformer et de fortes colonnes venir de la Partha et de Leipzig : elles attaquèrent les villages de Wetteritz avec beaucoup de vigueur, et malgré la résistance du 10e corps [1], ces villages furent un moment perdus. Le lieutenant-colonel Woewodsky, du régiment de Starakolsch, fut tué, le général-major Schindschin, le lieutenant-colonel Prigara, le major Yusseffowitsch, grièvement blessés ; le combat fut très vif, ma perte assez forte et il y eut un moment de désordre dans mes troupes.

La cavalerie de mon avant-garde fut forcée de repasser le ruisseau de Wetteritz, le feu des colonnes ennemies et la mitraille lui faisant éprouver une perte considérable.

1. La quantité de troupes qui s'avançaient dans ce moment sur moi, en énormes colonnes serrées, me fit croire d'abord que c'était Napoléon lui-même qui avait abandonné la grande armée pour tomber sur nous, mais nous sûmes ensuite qu'il était resté à la droite de Leipzig, et avait détaché contre nous des corps qui lui eussent été bien nécessaires pour poursuivre les succès qu'il avait eus d'abord contre la grande armée, à qui notre audacieuse et brillante manœuvre fut fort utile. La grande armée perdit beaucoup de monde dans cette journée et fut repoussée de beaucoup de positions qu'elle reprit ensuite. Le général autrichien comte Neerfeld fut fait prisonnier; vers le centre où étaient les Russes, la cavalerie française arrivée d'Espagne fit une terrible attaque sur les gardes, culbuta la division légère et prit vingt-quatre canons ; l'empereur Alexandre fut obligé de faire charger son convoi ; on reprit les canons, et Napoléon, ayant été obligé de faire marcher ses réserves contre Blücher, se retira le soir dans ses premières positions.

L'infanterie de cette même avant-garde fut aussi obligée à un moment de retraite ; le feu était terrible, mais ce n'était pas le moment de ménager les troupes, il fallait vaincre.

Le général Rudzewitsch, les autres généraux de l'avant-garde et moi, nous arrêtâmes l'infanterie ; Rudzewitsch se porta à la tête des régiments de chasseurs, je conduisis celui de Schlusselbourg. Ce moment fut très critique : mes colonnes, forcées à une retraite précipitée par les masses qui s'avançaient sur elles, par le feu de la mitraille et par celui d'une nuée de tirailleurs, se rapprochaient fort vite (mais cependant sans désordre) du ruisseau marécageux, très difficile à franchir, et sur la rive duquel étaient entassées ma cavalerie et surtout mon artillerie, qui avait beaucoup de peine à le passer; si l'infanterie y fût aussi arrivée, poursuivie de près par les ennemis, la confusion y eût été générale, et j'aurais pu éprouver de grandes pertes : il fallait arrêter l'infanterie. J'avais sous mes ordres des Russes ; je connaissais leur exacte subordination et leur valeur ; je dépassai le régiment de Schlusselbourg, et sans m'amuser à faire des phrases ni à haranguer, sans parler aux chefs ni aux soldats, je commandai d'une voix haute : « Halte, demi-tour à gauche, en avant; à la baïonnette, marche, marche! » Le régiment s'arrêta, comme à l'exercice, se retourna et marcha en avant, les autres régiments s'arrêtèrent de même et se reportèrent en avant. L'ennemi fut étonné de ce mouvement, il crut que des forces nombreuses étaient venues à mon secours, il s'arrêta et parut hésiter. Cette hésitation me sauva, ma cavalerie et mon artillerie passèrent le ruisseau et se formèrent sur la rive droite. Mon infanterie vint aussi y prendre une position.

Les ennemis s'arrêtèrent alors tout à fait, et ce petit

échec que je venais d'éprouver, et dont les suites eussent été si dangereuses avec d'autres troupes, fut réparé à l'instant par l'intrépidité de l'infanterie de mon avant-garde et de celle du 10ᵉ corps de Kapzewitsch, qui se trouva dans le même cas que moi et s'en tira de même [1].

Dans le même temps le corps du maréchal Ney, commandé par le général Souham, et fort de 7,000 à 8,000 hommes, parut sur le chemin de Düben, sur mon flanc gauche, qui était en l'air, et que je ne pouvais appuyer nulle part. Ce moment fut encore assez critique; je fus obligé de prolonger ce flanc par le 9ᵉ corps d'Olsufief, et ensuite par la cavalerie du général Korff, de sorte que je me trouvai sur une seule ligne immense, sans réserve, le corps de Sacken et celui de Saint-Priest ayant été (comme on l'a vu plus haut) dirigés à ma droite pour soutenir le général Yorck.

Mon front était alors très étendu et faible partout; sans la fermeté de mes généraux, leurs bonnes dispositions, l'intrépidité de mes troupes, je courais risque de voir l'ennemi percer de nouveau ma ligne, et d'être obligé de me replier sur Breitenfeld.

La reprise des villages de Wetteritz, qui se trouvaient à peu près au centre de ma ligne, était indispensable pour assurer le succès de la journée.

Le général Kapzewitsch, quoique blessé d'une forte contusion causée par un boulet qui tua son cheval, ne quitta point le champ de bataille; il attaqua de nouveau les villages avec la plus grande bravoure; parfaitement secondé par les généraux-majors Turtchaninof, prince Urus-

1. Je suis bien loin de chercher à atténuer la valeur et le mérite des autres armées de l'Europe, mais je ne crains pas de dire qu'il n'y a que des Russes dont, en pareille occasion, un général pût être aussi ponctuellement obéi.

sof, commandant les 22e et 8e divisions, Wassiltschikoff, chef du régiment de Wiatka, par le colonel Magdenko, de l'artillerie, qui, quoique blessé, ne quitta point son poste, et par tous les chefs des régiments de ce beau corps, il emporta et garda les deux villages, tandis que Rudzewitsch et moi conduisions de nouveau l'infanterie de l'avant-garde dans la plaine qui se trouve à la gauche des villages de Wetteritz, qui furent ainsi tournés.

Le général Rerin, avec le régiment de Schlusselbourg, le général Harnaoult et le colonel Vikotzewsky, avec les 12e et 22e chasseurs ; le lieutenant-colonel Boulgarsky avec celui d'Olonetz, le lieutenant-colonel Stegemann, le major Tchourakowsky et le capitaine Schmonew, avec les 7e, 30e et 48e chasseurs, s'avancèrent avec intrépidité contre la ligne ennemie, soutenus par le général Emmanuel avec sa cavalerie.

Les ennemis furent enfin culbutés et se retirèrent en désordre, laissant beaucoup de morts, de blessés et de prisonniers.

Cependant il y avait un grand intervalle vide entre les deux villages de Wetteritz et le corps du comte de Saint-Priest. Les ennemis tentèrent de pénétrer, par cet intervalle, pour couper notre ligne, en passant le ruisseau de Klein Wetteritz, entre ce village et celui d'Enteritzsch qu'ils occupaient.

Le général Kapzewitsch y détacha le général-major Wassiltschikoff, avec les régiments de Wiatka, d'Archangel et la batterie de 12 de Magdenko, et le comte de Saint-Priest y envoya, par mes ordres, le général-major Bistram avec sa brigade de chasseurs.

Ces deux généraux méritèrent, dans cette occasion, ma reconnaissance ; ils manœuvrèrent avec autant d'intrépidité que d'intelligence ; et quoique faibles et sur une ligne

étendue, ils repoussèrent partout l'ennemi, qui ne put exécuter aucun de ses projets.

Le général Olsufief, que j'avais placé (comme on l'a vu) à ma gauche pour arrêter Souham, quoiqu'il n'eût pas la moitié des forces des ennemis, remplit mes ordres avec succès.

Il détacha le général-major Udom, excellent officier, avec le 10e et le 38e chasseurs, et les tirailleurs des régiments de Naschebourg, d'Apschéron et de Yakousk, pour défendre un bois, près du village de Seehausen [1], qu'il était très important de ne pas laisser occuper par les ennemis, et qui était attaqué par le général Souham lui-même, dont la bravoure est connue; il fut repoussé par nos troupes, mais il renouvela ses attaques avec plus de forces, et plaça des batteries que le feu de celles du colonel Sasatkow fit taire, mon artillerie démonta des canons ennemis et fit sauter des caissons. Mais Souham s'acharnait à occuper ce bois, qui lui était nécessaire pour assurer le passage d'une foule d'équipages qui venaient de Düben. Le général Olsufief ordonna au colonel Medinzow de soutenir le général Udom, avec les régiments de Riaska et de Koliwan; le combat fut très vif, on se mêla à la baïonnette, le régiment de Riaska prit le drapeau du 125e de ligne.

La valeur des troupes, les bonnes dispositions des généraux Olsufief, Kornilof, Udom, Poltarasky, des officiers supérieurs Medinzow, Renchell, Ogriumow, Makatzarow, Grimbladt, Melnikow, et de tous les commandants des régiments rendirent inutiles les efforts des ennemis; ils furent forcés de se retirer; le bois de See-

1. Ce bois a joué un grand rôle dans la bataille de Breitenfeld gagnée par Gustave-Adolphe.

hausen nous resta, le chemin de Düben fut coupé, et beaucoup d'équipages français, qui furent forcés de faire un détour en plein champ pour essayer de rentrer dans Leipzig, tombèrent au pouvoir des cosaques.

Le général Korff, qui soutenait le général Olsufief avec sa cavalerie et prolongeait sa gauche, couvrit son flanc et empêcha les attaques que la cavalerie française aurait pu faire sur mon infanterie. Il détacha vers Düben quatre régiments de cosaques du Don, du corps de Sacken, qu'on lui avait laissés, sous les ordres du général-major Loutowskin; il prit six canons du corps de Souham, qui étaient restés en arrière; ils n'étaient point escortés et les chevaux ne pouvaient plus avancer. Il s'empara aussi de beaucoup de caissons qu'il fit sauter.

Korff détacha encore plusieurs escadrons sur le même chemin; ils firent beaucoup de prisonniers; le major Scheune, du régiment de Mittau dragons, en ramena près de quatre cents.

Pertes des deux côtés. — Le feu ne finit qu'à la nuit; la victoire, de notre côté, fut complète. Soixante-cinq canons [1], plus de deux cents caissons, une aigle, un drapeau, deux mille prisonniers, en furent les trophées; jamais l'armée de Silésie ne se battit avec plus de valeur et plus de succès; les obligations que j'ai eues dans cette journée aux généraux et aux troupes qui étaient sous mes ordres ont mérité l'attention particulière du général Blücher, qui leur fit témoigner sa satisfaction et rendit compte à l'empereur et au roi de Prusse des succès de la journée, en ajoutant qu'il m'était redevable d'une grande partie de sa gloire.

Ma perte, dans cette bataille, fut de 1,500 hommes.

1. Le général Yorck en prit cinquante-deux et moi treize.

Elle fut donnée fort à propos et fut fort utile à notre grande armée, en forçant Napoléon de partager ses forces; mais ce qui paraîtra sans doute inconcevable, c'est qu'il s'attendait si peu à une attaque de la part de notre armée, qu'il avait envoyé l'ordre aux troupes qui nous combattirent, de venir le joindre, à sa gauche, pour réunir toutes ses forces contre la grande armée.

Le soir, les ennemis se retirèrent vers Leipzig et sur la rive gauche de la Partha, et abandonnèrent, dans la nuit, les villages de Gohlis et d'Euteritzsch, qui furent occupés par les corps d'Yorck, de Sacken et de Saint-Priest.

Le prince royal de Suède, qui avait 70,000 hommes sous les armes, se promenait tranquillement en long et en large (comme on l'a vu) entre Halle, Dessau et Düben: c'était, disait-il, dans la persuasion que Napoléon se dirigerait sur Berlin ou sur Magdebourg; enfin, persuadé de l'inutilité de ses promenades, et ne pouvant plus, décemment, se dispenser de nous rejoindre, il se rapprocha de nous; il était déjà revenu de Zœrbig et de Landsberg et marchait sur Leipzig, mais il ne pouvait arriver que le 5/17 au soir. S'il nous eût rejoints le 4/16, les résultats de la bataille de ce jour eussent peut-être été les mêmes que ceux de la bataille du 6/18. La conduite du prince (puisque prince il y a) a été constamment fort louche, comme j'aurai encore occasion de le remarquer; Blücher lui écrivit le 4/16 au soir une lettre très forte *; je lui en adressai aussi une dans laquelle je lui faisais part, avec un peu d'ironie, de nos succès du matin et du désir que nous avions de le voir venir partager ceux qui nous attendaient encore.

Le général Bennigsen se rapproche de nous. — Le général Bennigsen, qui avait laissé devant Dresde les lieute-

* Voir note 13.

nants généraux comte Tolstoï et Markow, s'avançait aussi vers Leipzig avec 25,000 hommes, mais il n'était encore qu'à Würzen et ne pouvait arriver à temps le 5/17.

Ces considérations nous obligèrent à remettre au 6/18 la bataille générale, qui devait décider du sort de l'Europe et peut-être du monde.

Nouvelles fautes et incurie de Napoléon. — Ce retard pouvait nous être préjudiciable si Napoléon avait su en profiter ; mais depuis l'armistice de Silésie, il faisait absolument tout ce que nous voulions; on ne pouvait être plus poli : il ne fit aucun mouvement.

Cette inaction, de sa part, me paraît encore plus extraordinaire que toutes les autres fautes qu'on peut lui reprocher dans cette campagne; il ne pouvait plus ignorer la marche de Bennigsen ni le retour du prince royal de Suède, et s'il n'en était pas instruit, il est encore plus impardonnable d'avoir été si mal servi par ses espions, dans un pays dont le souverain était son allié.

Il voyait nos forces très augmentées ; nous avions 140,000 hommes de plus que lui sous les armes; c'était la première fois qu'il livrait une bataille en nombre inférieur ; sa position était détestable, il était presque cerné et obligé de faire face de tous les côtés. Il n'avait de complètement libre que le chemin d'Eulenbourg, où il pouvait passer la Mulde et se porter ensuite rapidement sur Wittenberg, ce que nous crûmes tous qu'il ferait.

Il pouvait encore, dans la journée du 5/17 (pour éviter la bataille générale qu'il était obligé de recevoir et non de donner, avec toutes les chances défavorables), se replier en arrière avec toutes ses forces, par le chemin de Lutzen, et s'ouvrir un passage en écrasant le corps du comte de Giulay qui n'était pas assez fort pour résister à une attaque de toute l'armée ennemie, d'autant plus qu'il

était impossible à la nôtre de le secourir à temps, ayant entre nous et lui l'Elster, la Lippe et une lieue de marais lents et difficiles à passer, et fort aisés à défendre ; nous ne pouvions donc pas faire de diversion assez vive pour sauver Giulay, si Napoléon eût laissé assez de monde à Leipzig pour nous empêcher d'y pénétrer, et la grande armée, sans nous, sans Bennigsen et sans le prince de Suède, n'était pas si forte que l'armée française.

Cependant Napoléon avait déjà perdu trop de temps ; l'un ou l'autre des deux partis qui lui restaient à prendre lui offraient beaucoup de dangers, mais ils étaient encore préférables à celui, auquel il se décida, de nous attendre à Leipzig et d'y risquer une bataille qu'il ne pouvait espérer de gagner et dont la perte pouvait entraîner celle de toute son armée.

Combat devant Leipzig. — La grande armée des trois souverains n'entreprit rien dans la journée du 5/17 et cette inaction était très sage, dès que Napoléon remplissait tous nos vœux en ne faisant aucun mouvement.

Cependant, vers les dix heures du matin, le général Blücher remarqua que quelques lignes d'infanterie ennemie se montraient entre la Partha et le chemin de Landsberg, et l'on pouvait croire que Napoléon voulait faire quelque entreprise contre notre armée de Silésie.

Blücher résolut de le prévenir ; je fis placer, par ses ordres, en avant de Wetteritz, vingt-quatre pièces de 12 soutenues par le dixième corps et par la cavalerie de Sacken, qui s'avança sur les ennemis.

La division de hussards, composée des régiments d'Achtir, d'Alexandrie, de la Russie-Blanche et de Mariapol, commandés par les généraux Wassiltschikoff, Lanskoï et Yourkowsky, se précipita sur les lignes ennemies avec la plus grande valeur, les enfonça et prit quatre

canons; il était alors midi; les ennemis se retirèrent dans les faubourgs de la ville et le reste du jour fut tranquille.

Le prince royal de Suède et Bennigsen nous rejoignent. — Le général Bennigsen arriva et se mit en communication avec la grande armée par le chemin de Würzen; enfin, le prince royal de Suède, ayant terminé ses promenades, se rapprocha de nous, et vint prendre son quartier général à Breitenfeld : le nom de ce village était de bon augure pour les Suédois [1].

Bataille de Leipzig. — Le 6/18, à six heures du matin, le général Blücher me prévint que j'étais destiné à être, dans cette journée mémorable, sous les ordres du prince royal de Suède [2]; j'allai, sur-le-champ, de nouveau à Breitenfeld, et il me communiqua ses dispositions [3]. Il devait marcher par sa gauche à Taucha, y passer la Partha de vive force et attaquer le flanc droit des troupes ennemies, qui bordaient cette rivière; je devais couvrir cette marche en me déployant le long de la rive droite de la Partha, en arrière des villages de Mockau et de Plœsen et forcer ensuite le passage de la rivière lorsque je verrais le prince de Suède engagé.

1. Ce fut là où je le vis pour la première fois, nous allâmes ensemble voir le champ de bataille de la veille; il fit quelques remarques en style de son pays, et je fus obligé de me faire aussi gascon pour lui répondre; lorsque je le quittai, il me congédia avec un *adiousias* qui avait été sûrement évoqué de la Garonne.

2. Bernadotte avait fait entendre qu'il n'attaquerait point s'il n'avait pas 100,000 hommes sous ses ordres; il n'en avait que 70,000 dans son armée; on m'ôta à Blücher pour me donner au prince : on lui avait dit que j'avais 30,000 hommes; je n'en avais alors que 21,000.

3. Lorsque j'arrivai chez lui, je le trouvai occupé à dicter en français *, ou plutôt en gascon (car il ne sait pas un mot de suédois), les dispositions à ses généraux; elles me parurent fort bonnes, mais un peu minutieuses; il y désignait la place des bas officiers dans les colonnes; cette exactitude me prouva que la parade est maintenant la maladie générale de tous les souverains et de ceux qui doivent l'être.

* Voir note 14.

Les ennemis avaient de fortes lignes d'infanterie et de cavalerie sur la rive gauche de la Partha, dans l'immense plaine rase qui entoure Leipzig du côté de Düben, de Torgau et de Dresde.

La Partha est marécageuse, encaissée, garnie d'arbres et de broussailles, qui en rendent le passage très difficile lorsqu'il est défendu.

A neuf heures du matin, le feu que nous aperçûmes du côté de la grande armée nous annonça que la bataille était engagée; le prince de Suède commença aussi son mouvement; je m'approchai de la Partha et le général Blücher fit avancer le corps de Sacken vers Leipzig, sur le chemin de Halle. Le corps d'Yorck resta en réserve.

Tout à coup les ennemis, soit dans la crainte d'être tournés par le prince royal de Suède et par Bennigsen, dont ils pouvaient voir la marche, soit par la nécessité d'employer plus de forces contre la grande armée, qui les attaquait avec une grande vigueur, vers Connewitz et Probstheyda, tandis que les généraux Bennigsen et Bubna se portaient sur Sommerfeld, commencèrent à s'éloigner des bords de la Partha.

Le général Rudzewitsch et le général Emmanuel, ayant remarqué ce mouvement rétrograde des ennemis, forcèrent à l'instant le passage de la rivière; ils la passèrent au gué près de Mockau : cette décision leur fit beaucoup d'honneur, mais ne doit point étonner de leur part. Ils la prirent sans attendre mes ordres, et contre les dispositions données par le prince royal de Suède, mais ils devaient agir ainsi, il n'y avait point de temps à perdre, et ces deux généraux savent l'employer.

Cependant les Français avaient encore quelques troupes et seize canons sur les hauteurs ; malgré le feu de ces seize pièces et celui de leurs tirailleurs, le 7e, le 12e, le 22e,

le 30[e] et le 48[e] chasseurs, les régiments de Schlusselbourg et d'Olonetz forcèrent le passage avec une grande bravoure, et les ennemis se retirèrent sur Schœnfeld. J'arrivai dans ce moment à mon avant-garde, je venais de Breitenfeld ; j'admirai le mouvement de Rudzewitsch et lui en témoignai ma satisfaction.

Les corps de Kapzewitsch, de Saint-Priest et d'Olsufief et ma cavalerie de réserve suivirent mon avant-garde et je me portai en masse sur la rive gauche de la Partha, entre le monastère de Sainte-Thècle et le village de Naunhof.

Deux très beaux régiments saxons, un de hussards et un de uhlans, se portèrent alors, au grand trot, sur le général Emmanuel : mes cosaques se préparaient à les charger avec le régiment de Kiew : les Saxons s'arrêtèrent, crièrent Hourra ! et les officiers s'avancèrent hors des rangs : Emmanuel vint leur parler ; ils annoncèrent le désir de se joindre à nous et passèrent dans nos rangs.

J'en fus prévenu par le général Emmanuel, j'y courus et je m'abouchai avec les chefs de ces deux régiments ; j'avoue que je fus un moment embarrassé de ce que je ferais d'eux ; il était possible, à la rigueur, que ce fût une ruse des ennemis et que ces soi-disant émigrés fussent destinés, lorsqu'ils auraient été mêlés avec ma cavalerie, à la charger en arrière ou sur les flancs, au moment de l'attaque ; je voulus les envoyer à ma cavalerie de réserve ; mais ils me prièrent de les faire avancer avec la cavalerie de l'avant-garde ; je remplis leur désir et n'eus point à m'en repentir.

Du côté de la grande armée et plus tard du côté du prince de Suède, des bataillons saxons, wurtembergeois, passèrent aussi dans nos rangs avec deux batteries

saxonnes qui tirèrent à l'instant contre leurs anciens alliés [1].

Une nuée de cosaques remplissait la plaine à ma gauche : c'était le corps de Platof, il était suivi par ceux de Bennigsen et de Bubna.

Comme on devait croire que la retraite de Napoléon sur Lutzen était trop difficile pour qu'il ne préférât pas celle par Eulenbourg, nous avions porté de ce côté la plus grande partie de nos forces, la grande armée par sa droite et nous par notre gauche ; et effectivement, dès le commencement de la bataille, le chemin d'Eulenbourg fut coupé aux ennemis ; on n'était occupé que du projet d'anéantir l'ennemi ; pour le succès de la bataille, il n'était douteux pour aucun de nous ; jamais on n'a marché à la victoire avec plus d'assurance ; personne de nous ne pensait ni ne pouvait penser à la possibilité d'une retraite, et même, dans les dispositions, un point de retraite n'était même pas désigné.

Je m'abouchai avec les généraux Bennigsen, Platof et comte Neipperg, du corps de Bubna, et voyant mon flanc gauche assuré par eux, je m'avançai sur Schœnfeld, sans attendre les troupes du prince de Suède.

Le village de Schœnfeld est très grand, il est pour ainsi dire un des faubourgs de Leipzig ; il était la clef de la position des ennemis à leur gauche, ils l'avaient garni d'infanterie ; de fortes colonnes et des batteries bien disposées soutenaient cette infanterie, et la quantité de fermes, de jardins, de vergers que ce village renferme en fait une

1. Les Français ont voulu attribuer à cette défection seule la perte de la bataille ; il est possible qu'elle l'ait accélérée, mais les vraies causes de leurs revers dans cette journée sont : 1° la grande disproportion du nombre de troupes, égales des deux côtés en valeur et en habitude de la guerre ; 2° l'entêtement de Napoléon à rester à Leipzig ; 3° ses mauvaises dispositions, et 4° sa position désavantageuse sous tous les rapports.

espèce de forteresse. Les maréchaux Ney et Marmont commandaient contre moi; on voit que j'avais affaire à forte partie, et ils me le prouvèrent.

Cependant il fallait absolument, pour assurer la victoire de notre côté, emporter et occuper ce village de Schœnfeld, que l'on ne pouvait tourner, et je résolus de l'attaquer. Le prince de Suède, qui s'était porté, de sa personne, à ce point intéressant, approuva mes dispositions. Il me dit que son armée avait déjà passé Taucha, et qu'elle viendrait me soutenir, et qu'il ferait dans l'instant avancer sa cavalerie, mais que son infanterie ne pourrait arriver que dans deux heures.

Ce retard n'était point à calculer; ma gauche était déjà appuyée, et je savais qu'on pouvait tout entreprendre et tout exécuter avec les soldats que je commandais.

Le général Rudzewitsch, avec mon avant-garde, se porta sur ma gauche et se réunit aux cosaques du comte de Platof et aux corps de Bennigsen et de Bubna; le comte de Saint-Priest se plaça entre lui et le village de Schœnfeld, et attaqua la gauche de ce village, tandis que le général Kapzewitsch l'attaquait de front.

Toutes mes batteries furent placées en avant de ma ligne, et ouvrirent un feu très vif auquel les ennemis ripostèrent de même; la canonnade devint bientôt terrible [1].

1. Le général Blücher m'a souvent témoigné sa satisfaction de la perfection matérielle de mon artillerie et de l'intrépidité de mes artilleurs; jamais ils n'ont déployé une bravoure plus brillante et autant de talents que dans cette mémorable journée. Les chefs des compagnies Magdenko, les deux Sasatkow, Baschmakow, Billingshausen, Timasaew, Benderski, Schindschin, Wallewetew, etc., acquirent les droits les plus justes et les mieux mérités à ma reconnaissance. Le général Veszeliski, qui pendant toute la campagne a commandé mon artillerie et dont le zèle et les soins ont contribué si efficacement à l'entretenir dans un état parfait, malgré les pertes sensibles qu'elle a éprouvées, mérite aussi les mêmes éloges pour

Il était midi lorsque Kapzewitsch fit attaquer par les 29e, 37e, 45e chasseurs et le régiment de Staroskolsk, commandés par l'intrépide général Schapskoï et les colonels Durnow et Suthow ; cette attaque fut si vive et si bien dirigée que le village fut emporté à la baïonnette, en un instant, malgré la résistance des ennemis, dont la perte fut très considérable, ainsi que la mienne.

Ce point était trop intéressant pour que les ennemis ne fissent pas tous leurs efforts pour le reprendre, et ils étaient commandés par Ney, dont la valeur, les talents et la ténacité m'étaient déjà bien connus [1].

De fortes masses ennemies se portèrent en colonnes sur le village et en délogèrent mes troupes : le général Schapskoï fit des prodiges de valeur ; le colonel Suthow, quoique blessé deux fois, n'abandonna pas son poste, mais tout ce courage fut inutile contre l'attaque furieuse de forces supérieures aux nôtres dans ce moment.

Le détachement de Schapskoï souffrit beaucoup ; le beau et brave régiment de Staroskolsk fut presque détruit, le major Filipow tué, les majors Gæwsky et Schamonin blessés, et un grand nombre d'officiers payèrent de leur sang la gloire qu'ils acquirent.

Les régiments, chassés du village, se reformèrent en un instant et arrêtèrent les ennemis près des dernières maisons.

Le général Kapzewitsch, dont la conduite dans cette journée et dans celle du 4/16 est au-dessus de tout éloge, eut encore un cheval tué sous lui, ainsi que le colonel Mag-

son courage personnel et ses talents dans l'emplacement des batteries. Pendant les quatre jours qu'a duré la bataille de Leipzig, mes 175 canons ont tiré 12,600 coups et j'ai perdu 400 chevaux d'artillerie.

1. Il se tenait sur une petite élévation sur laquelle se trouve un moulin. Ce mamelon est situé à cinq cents pas en arrière des dernières maisons du village de Schœnfeld.

denko de l'artillerie. Kapzewitsch fit avancer le général-major Turtschaninof avec le reste de la division et je fis approcher le 9e corps d'Olsufief.

Turtschaninof attaqua le village avec une grande valeur; il fut secondé par le régiment de Wiatka commandé par le général-major Wassiltschikoff. Le détachement de Schapskoï rentra de nouveau dans le village; le combat fut terrible; on se mêla à la baïonnette et Schœnfeld fut occupé de nouveau par mes troupes.

Je crus alors que la possession m'en était assurée et je me portai en avant du village, pour y établir la chaîne des avant-postes; dans cet instant, Ney fit sur moi une nouvelle attaque si imprévue, si impétueuse et si bien dirigée, qu'il nous fut impossible d'y résister : cinq colonnes serrées, la baïonnette en avant et au pas de charge, se précipitèrent sur le village et sur mes troupes encore dispersées et que je cherchais à reformer et à mettre en ordre; elles furent culbutées et obligées de se retirer en toute hâte; je fus entraîné par les fuyards, à qui je ne puis reprocher ce mouvement précipité en arrière, car il était impossible de tenir [1] *. Heureusement j'avais encore de fortes réserves, et ayant laissé passer dans leurs intervalles les régiments expulsés du village, je rendis bientôt aux ennemis ce qu'ils m'avaient fait; mes colonnes étaient en ordre, leurs colonnes alors dispersées, le général Olsufief fit attaquer encore le village par le général-ma-

1. C'est précisément ce que me dit un sous-officier du régiment de Staroskolsk ; pendant que je me retirais du village (j'avoue que c'était aussi vite que je le pouvais), je criais cependant à mes gens : « Arrêtez-vous, reprenez vos rangs. » Ils n'en couraient que plus vite, et moi aussi. Ce vieux sous-officier me dit : « Pour cette fois-ci, mon général, il n'y a pas moyen de rester. » Il avait raison.

* Voir sur cet épisode, et pour tout ce qui concerne la bataille de Leipzig, le *Journal des opérations du IIIe corps*, p. 83-96. (Éditeur.)

je ne le reperdis plus ; mais en avant du village, près du moulin dont j'ai parlé plus haut, le feu continua jusqu'à neuf heures du soir ; enfin ce moulin fut aussi occupé et les ennemis se retirèrent dans Leipzig.

Le général Kapzewitsch confia toute la chaîne des tirailleurs et des avant-postes au général-major Poltaratzky.

Le général Rudzewitsch et le comte de Saint-Priest, à qui j'ai eu aussi les plus grandes obligations dans cette sanglante bataille, furent engagés pendant plus de neuf heures avec les lignes ennemies.

Lorsque le comte de Saint-Priest se fut avancé vers la gauche de Schœnfeld, que Kapzewitsch attaquait de front, il le fit attaquer aussi par le général Kern, avec les régiments de Riazan et de Belosersk, commandés par les lieutenants-colonels Nowichow et Bougouslawsky, soutenus par les régiments d'Eletsk et de Polotsk.

Le général Pillar, commandant la 17e division, dépassa le village avec les régiments de Brest et de Willmanstrand et attaqua les jardins situés du côté de Leipzig.

Ces généraux et les troupes sous leurs ordres rivalisèrent d'audace et de gloire avec celles du 10e corps, mais le feu effroyable de mitraille leur causa beaucoup de pertes, et les força un moment à la retraite, lorsque les ennemis reprirent deux fois le village ; cependant ils s'y reportèrent encore à la troisième attaque avec la même valeur et contribuèrent efficacement à sa prise.

Le feu de notre artillerie causait aussi une grande perte aux Français [1].

Le général Rudzewitsch seconda le comte de Saint-

1. Le maréchal Marmont m'a dit depuis que notre feu était si terrible que ses plus intrépides soldats avaient peine à le supporter et qu'il était obligé de courir d'une colonne à l'autre pour empêcher une retraite, cependant excusable par les pertes qu'elles faisaient.

Priest et s'avança toujours en ligne avec lui, et perdit aussi beaucoup de monde.

Le général Rerin, officier estimable et d'une grande bravoure, fut blessé à mort : il vécut encore quelques jours après la bataille.

Vers le soir, le général Rudzewitsch renforça le comte de Saint-Priest par le 30e et le 48e chasseurs, qui lui furent bien utiles.

Ce ne fut, comme on l'a vu, qu'à six heures du soir et dans l'obscurité que je restai maître de Schœnfeld, après un des combats les plus vifs et les plus sanglants de cette guerre ; l'occupation de ce village me coûta près de 4,000 hommes : toutes mes troupes y avaient été employées successivement ; après la troisième attaque, il ne me restait plus en réserve que deux bataillons du 9e corps ; la brigade du général Poltaratzky était jointe au 10e. Le général Kornilof, commandant la 15e division, avait participé à la dernière attaque avec les régiments de Koursk et de Koliwan, dont les commandants, les lieutenants-colonels Anensur et Makazarew, furent blessés.

Le reste du 9e corps, sous les ordres d'Olsufief et d'Udom, s'était porté, par mes ordres, sur ma droite, le long de la rivière Partha, pour y contenir les ennemis, les empêcher de tourner le village et ouvrir une communication avec le corps de Sacken.

A la fin de la bataille, j'avais été au moment de manquer de munitions ; déjà toutes celles de l'artillerie de réserve avaient été employées, lorsque le prince de Suède m'envoya fort à propos, à six heures du soir, vingt pièces d'artillerie suédoise, commandées par le brave général Kardell. Leur feu me fut très utile : cette artillerie fit à veille, mais elle perdit beaucoup de monde : en un trois officiers et trente artilleurs furent mis hors

de combat, une pièce fut démontée, et deux caissons sautèrent [1].

Pendant toute la journée, la grande armée avait eu de son côté les plus grands succès, elle avait emporté tous les villages occupés par les ennemis, vers leur droite, et les avait chassés de leurs positions.

L'empereur Alexandre et le roi de Prusse, qui s'exposaient peut-être trop témérairement, avaient dirigé eux-mêmes toutes les attaques.

Les généraux Bennigsen et Bubna avaient été vivement engagés au centre; le baron Winzingerode, qui commandait le corps russe du prince royal de Suède, avait pris quatre cents hommes à Taucha; sa cavalerie s'était portée rapidement au centre et avait fait des charges (peut-être inutiles, mais brillantes) dans l'une desquelles périt le comte Manteuffeld, chef du régiment de Saint-Pétersbourg dragons, et son colonel Annenkow; tous les deux furent très regrettés.

Une brigade de cette cavalerie, commandée par le général-major baron Pahlen et le colonel comte d'Olonne, et composée des régiments de Riga dragons, et d'Ysoum hussards, se joignit à moi.

Le corps prussien du général Bulow (aussi de l'armée de Suède) délogea les ennemis de Paunsdorf et de Sellershausen. Le premier de ces villages fut incendié, en un instant, par une compagnie de raquettiers anglais, avec les fusées à la congrève; le commandant de cette compagnie, le capitaine Dogue, fut tué.

1. Cette compagnie d'artillerie fut, de toutes les troupes suédoises, la seule qui donna dans cette bataille, et jusque-là les Suédois n'avaient pas tiré un coup de fusil (excepté au passage de l'Elbe, à Aken, où quelques tirailleurs furent engagés). Dans le reste de la campagne, elles ne firent pas davantage. Les Suédois sont d'excellents soldats, mais leur prince les ménageait.

L'infanterie russe de l'armée du prince royal de Suède fut placée par lui à ma gauche ; elle ne fut pas engagée à la mousqueterie, mais perdit du monde par le feu de l'artillerie ennemie. Vers le soir, plus nos troupes faisaient des progrès en avant de tous côtés, plus le cercle de la bataille se rétrécissait : il n'y avait plus de place pour l'immensité des troupes qui combattaient ; dans cette plaine rase, près de 450,000 hommes étaient sous les armes dans l'espace de sept ou huit verstes ; cinq ou six lignes de colonnes étaient serrées les unes contre les autres ; 40,000 hommes de cavalerie n'avaient plus de place pour se déployer ; les ennemis étaient refoulés et entassés vers les faubourgs de Leipzig, et en avant de toutes ces masses, quinze cents canons faisaient un feu effroyable, aussi nourri que celui du fusil. Voilà le terrible et superbe spectacle qu'offraient alors les environs de Leipzig.

Le feu ne finit que vers les dix heures du soir, et chacun resta au bivouac dans la place où le hasard l'avait placé.

A onze heures, les Français, contre leur habitude (car jamais ils n'entreprennent rien pendant la nuit, et ils ont raison), essayèrent encore de reprendre le village de Schœnfeld. Soit que sentant toute l'importance de ce point pour assurer leur retraite devenue nécessaire, ils voulussent, à quelque prix que ce fût, l'occuper de nouveau, soit qu'ils espérassent de nous surprendre dans cette attaque imprévue, ils s'y portèrent en trois colonnes, mais leurs efforts furent déjoués, ils ne purent même forcer la chaîne de nos avant-postes : le général-major Poltaratzky qui la commandait, et dont la conduite, dans cette bataille, me fut aussi utile qu'elle lui fut honorable, avait disposé ses postes si parfaitement et ils étaient si

attentifs, que les ennemis, voyant qu'il n'y avait rien à espérer, se retirèrent.

J'étais depuis longtemps accoutumé à la valeur des troupes que je commandais, à celle de leurs officiers, à leur zèle et à leurs talents ; c'était la neuvième campagne que je faisais de suite, avec ces mêmes troupes, et dans toutes les occasions, je les avais trouvées les mêmes, mais aux batailles de Mœckern et de Leipzig, jamais leur courage ne parut avec un plus grand éclat ; dans ces mémorables batailles, chaque individu semblait persuadé que le sort du monde dépendait de lui, il n'y avait qu'un désir, qu'une volonté, celle de vaincre, à quelque prix que ce fût. Un général qui commande de telles troupes est sûr de la victoire.

J'ai eu également à me louer de tous ceux qui m'entouraient et composaient mon état-major. Son chef, le général-major Paul Neidhart, avait et méritait ma confiance : à Leipzig, il ne quitta pas un instant les troupes les plus exposées; toujours à la tête des colonnes attaquantes, il aidait les généraux à en diriger les mouvements, et lorsque j'étais éloigné de lui, il me rendait un compte exact des progrès ou des revers des attaques, et par là m'indiquait ce que les circonstances exigeaient.

Le lieutenant-colonel prussien Endé, dont j'ai eu constamment à me louer pendant toute la campagne, me fut fort utile pendant les batailles de Leipzig, ainsi que mon major de service, le lieutenant-colonel Karjavin. Ces deux officiers, braves et intelligents, furent constamment employés et envoyés par moi aux endroits les plus périlleux, ainsi que mes adjudants Schutz, Provirkin, Rulh et mes ordonnances.

Un corps français et le quartier général de Napoléon, coupés de leur armée, se jettent dans Torgau. — Pendant

le détachement du corps français et tout le quartier général de Napoléon, revenant de Lindenau à Leipzig, et ignorant tout ce qui se passait, se trouvèrent derrière nos lignes, et voulant se retirer, se jetèrent dans Torgau, où ils furent pris [illegible]. Il y avait une foule d'équipages, le corps entier du génie, etc.

Retraite de Napoléon. — Cependant, les quatre heures après midi, Napoléon avait enfin senti l'imprudence de ses efforts et la nécessité d'une retraite, devenue très dangereuse.

La persuasion où on était et où on devait être que l'armée française chercherait à se jeter sur Torgau nous avait fait [illegible] porter la plus grande partie de nos forces sur le chemin d'Eilenburg. Après la bataille, il [illegible] impossible [illegible]. Il ne lui restait [illegible] Gyulay.

Le comte Gyulay le laisse passer. — Le comte Gyulay, [illegible] pour résister aux masses que Napoléon commença à porter contre lui à cinq heures du soir, se replia pendant la nuit et beaucoup de troupes françaises, de canons, de caissons, d'équipages défilèrent par Markranstädt sur Lützen.[1]

(1) Je ne cherche jamais à relever des fautes ni à dévoiler des faiblesses dont je n'ai pas été témoin, et je ne puis avoir l'intention de flétrir la réputation d'un général aussi distingué que le comte Gyulay, dont j'ai été le camarade et l'ami dans les guerres des Pays-Bas, où je l'ai vu servir avec une grande distinction, mais il est juste de dire que tous les individus de nos quatre armées se déchaînèrent contre lui à cette occasion, et que sa justification ne fut pas complète, car dans le fait sa position était avantageuse, et en s'avançant sur l'Elster dès le commencement de la bataille, lorsque les ennemis lui avaient opposé peu de troupes, toute issue leur était fermée.

On fit une caricature assez plaisante sur lui; on représenta un grand sac dans lequel Napoléon était censé être renfermé, et dont Tchitchagoff et Giulay serraient les cordons, et entre leurs jambes, deux petits Napoléon

Blücher détache Yorck à la poursuite des ennemis. — Ce mouvement fut aperçu par le général Blücher, et selon son usage de ne pas perdre un instant, il fit marcher le corps d'Yorck (qui était resté en réserve derrière celui de Sacken) pour occuper le pont de Mersebourg et être plus à portée de poursuivre vivement les ennemis.

Dans la nuit, les feux de toutes les armées nous indiquèrent leurs positions et nous vîmes alors les progrès décisifs des nôtres : le cercle s'était rétréci de manière qu'il ne restait devant Leipzig qu'un très petit espace de terrain où les ennemis avaient été refoulés.

Le général Blücher, sentant la nécessité de se porter sur sa droite, pour suivre les ennemis, me fit ordonner de repasser la Partha, sur un pont que j'avais fait construire dans la nuit entre Schœnfeld et Naunsdorf, et de me placer entre cette rivière et Euteritzsch.

J'y marchai au point du jour [1], avec les corps de Kapzewitsch et de Saint-Priest et la cavalerie, laissant dans Schœnfeld l'avant-garde du général Rudzewitsch, qui vint plus tard me rejoindre lorsque les troupes du prince de Suède s'y relevèrent.

Le 7/19, tout fut tranquille jusqu'à neuf heures du matin; on rassembla les troupes, on les mit en colonnes et on attendit les événements.

Les magistrats de Leipzig écrivent à Blücher et à Schwarzenberg. — Le général Blücher reçut une lettre des magistrats de Leipzig qui le priaient de ménager la ville; le prince Schwarzenberg en reçut une pareille.

qui s'échappaient de deux petites ouvertures faites au bas du sac. Cette caricature fut défendue, mais n'en fut que plus recherchée.

1. Ce fut alors que je rassemblai mes troupes, que je pus juger de l'étendue de ma perte de la veille; des régiments nombreux étaient réduits à quelques faibles pelotons. Les attelages de mon artillerie étaient diminués de moitié, et une grande partie des artilleurs n'étaient plus dans les rangs.

Comme les porteurs de ces lettres avaient traversé les avant-postes des ennemis, il était évident que cette démarche avait été concertée avec eux, et peut-être pouvait-on croire qu'ils voulaient effectuer plus paisiblement leur retraite.

Le général Blücher fait sommer la ville. — Le général Blücher envoya le lieutenant-colonel prussien Endé pour tâcher de pénétrer dans la ville et de sommer le commandant de se rendre.

Mais le général français qui se trouvait à la porte de Halle refusa de le laisser passer, et lui apprit que l'empereur Napoléon et le roi de Saxe se trouvaient encore dans la ville.

Description de Leipzig. — Cette immense ville de Leipzig, garnie alors des troupes repoussées du champ de bataille, défendue par un vieux mur et un large fossé, entourée de faubourgs, dont les rues sont étroites, et de trois côtés par des rivières et des canaux, dont les ponts sont longs et étroits, offrait des difficultés presque insurmontables pour un assaut, et même, l'entreprendre était un coup si audacieux que le succès seul pouvait le justifier; mais rien n'était devenu impossible à nos troupes.

Assaut et prise de Leipzig. — A dix heures du matin, un feu très vif se fit entendre près de Leipzig, du côté de la porte de Dresde; nous sûmes bientôt que les ennemis faisaient sauter une grande partie de leurs caissons; ce fut le signal, et par un mouvement spontané, toutes nos troupes se précipitèrent d'elles-mêmes sur la ville de tous les côtés.

Celles du corps de Bennigsen et la grande armée attaquèrent le faubourg de Würzen; le prince royal de Suède fit attaquer celui qui est devant Schœnfeld, sur la rive gauche de la Partha, et je fis soutenir cette attaque par

une forte batterie, que je plaçai sur la rive droite, sur le chemin de Delitzsch.

Nous vîmes bientôt que le feu s'avançait dans les faubourgs; déjà le général Bulow, avec ses braves Prussiens, déjà le général-major Paskiewitsch, avec l'avant-garde de Bennigsen, avaient chassé l'ennemi de quelques maisons des faubourgs; le maréchal [1] Blücher fit avancer les chasseurs du corps de Sacken vers Phaffendorf. Ils trouvèrent les ennemis retranchés dans une grande fabrique située à cinq cents pas de la ville, près du chemin de Halle; nos braves chasseurs les en délogèrent, la reperdirent et la reprirent; alors je fis avancer toutes mes troupes, que Blücher conduisit lui-même à l'attaque avec moi.

Les régiments d'Archangel et de la Vieille-Ingrie se portèrent vivement à l'attaque du faubourg de Halle; ils furent repoussés, sans abandonner l'entreprise. Le régiment d'Archangel se distingua, et fut presque détruit. Le brave lieutenant-colonel Schindschin, qui le commandait, le major Melinkow, le capitaine Krüdener, et presque tous les officiers de ce régiment, un des meilleurs de l'armée, furent blessés; il n'en resta sous les armes, après la prise de Leipzig, que 3 officiers et 180 soldats.

Dans le même temps, le comte de Saint-Priest s'avança, par mes ordres, et chercha un passage pour pénétrer dans la ville, entre la Partha et la chaussée de Halle; mais cette rivière et les différents canaux qu'elle forme rendaient ce passage impossible.

Les régiments d'Ekaterinenbourg et de Riaska, sous les ordres du général-major Bistram, ayant celui de Polotsk en réserve, se joignirent alors à ceux du corps de Kapze-

1. Au moment de marcher sur Leipzig, nous apprîmes, avec beaucoup de satisfaction, que le général Blücher venait d'être avancé comme feld-maréchal. Cet avancement était très juste, il l'avait bien mérité.

[illegible], et le faubourg de Halle fut attaqué avec une valeur qui fit autant d'honneur aux soldats qui l'exécutèrent qu'aux chefs qui les dirigèrent.

Le combat fut très acharné et me coûta encore plus de mille hommes[1]. Les ennemis étaient logés dans des maisons d'où ils faisaient un feu très vif; des canons chargés à mitraille défendaient les rues et les ponts: mais rien n'arrêtait les braves soldats de mon corps et ceux de Sacken.

Le feu durait déjà depuis deux heures, notre perte était forte; je demandai au général Blücher s'il ne m'ordonnait pas de faire avancer tout ce que j'avais encore de libre: il me répondit avec humeur et chagrin: « Non, mon cher gé« néral, [illegible] rien à faire ici qu'à perdre du monde « inutilement; tâchez plutôt de retirer ceux qui sont en« gagés. » Cela était devenu impossible: Blücher et moi nous entrâmes dans une belle maison de campagne, pour nous concerter et écrire les ordres nécessaires à donner.

Mon adjudant [illegible], qui était monté par curiosité en haut d'un belvédère qui dominait la maison, en descendit en nous criant: « Nous sommes dans la ville. » et effectivement nos troupes y entraient; c'était impossible à croire, et cependant c'était vrai.

Le major Bogdanowitsch, qui commandait le régiment d'Ekaterinenbourg, pénétra dans la grande rue du faubourg de Halle, avec son régiment et celui de Riaska; il fut suivi par les autres de mon corps et par celui de Sacken: les maisons furent enfoncées et ceux qui les défendaient tués à coups de baïonnette; d'un autre côté, le général Bulow était déjà parvenu aux portes de la ville. Bientôt

1. Dans les quatre journées de cette sanglante bataille, le corps que je commandais eut sept mille hommes hors de combat: c'était presque le tiers de ce que j'avais sous les armes.

les ennemis se replièrent de tous les côtés, les rues furent nettoyées, les troupes entrèrent de toutes parts dans Leipzig, qui ne fut plus défendue. Là le spectacle le plus étonnant et peut-être unique dans l'histoire des guerres nous attendait. Nos colonnes se portaient dans les rues comme des torrents.

Napoléon quitte Leipzig. — Napoléon n'était parti de Leipzig que depuis une demi-heure ; le malheureux roi de Saxe y était resté avec la reine, avec la princesse Auguste, sa fille ; sa cour, ses chambellans, ses pages en habits brodés ou galonnés garnissaient les fenêtres de son palais. Ce malheureux prince, victime infortunée de sa fidélité à ses engagements et des calculs les plus faux, renfermé dans ses appartements, y attendait son sort [1]. Les gardes du roi étaient rangés en bataille dans la place, présentaient les armes et la musique jouait.

Entrée triomphale des alliés dans Leipzig. — Les trois souverains, le prince de Suède, tous les généraux des

1. Pendant le peu de temps que les trois souverains restèrent à Leipzig, le roi de Saxe, confiné dans ses appartements, ne vit personne ; il était inquiet des dispositions des alliés à son égard, et ce n'était pas sans raison ; il n'ignorait pas que son attachement trop prolongé à une cause alors désespérée, attachement qui prouvait plus sa loyauté et sa probité que sa prévoyance et sa politique, avait fortement irrité les trois souverains et surtout l'empereur Alexandre, qui, après la bataille de Lutzen, lorsqu'il se croyait sûr de la coopération ou au moins de la neutralité de la Saxe, avait été au moment de voir sa retraite coupée par les troupes saxonnes à Torgau et dans les différentes forteresses de l'Elbe, que le roi avait refusé de livrer. Cependant ce malheureux prince, désirant obtenir de l'empereur Alexandre quelque décision sur son futur destin, demanda à le voir ; l'empereur le refusa, mais il consentit à venir chez la reine, sœur du roi de Bavière, sous la condition expresse que le roi ne paraîtrait pas ; l'entrevue fut polie, mais froide et très courte * ; l'empereur éluda d'y traiter aucune affaire politique. Quelques jours après, le roi de Saxe fut conduit à Berlin, où il resta à peu près prisonnier jusqu'à la paix : il vint ensuite au congrès de Vienne, et, par l'intervention de la France, il obtint la possession d'une partie de ses anciens États ; la Prusse eut l'autre.

* Voir note 15.

quatre armées, leur suite innombrable, se trouvèrent réunis, comme par enchantement, dans cette place, salués par des cris de joie de tous les habitants de Leipzig; tous les hommes étaient dans les rues, toutes les femmes étaient aux fenêtres, agitant leurs mouchoirs et nous couvrant de fleurs, de schalls, de morceaux d'étoffes, etc., et faisant retentir l'air de cris, de hourras!

Les trois plus puissants monarques de l'Europe, armés pour la plus juste des causes (la liberté et le bonheur du monde), entourés par les généraux et les troupes à qui ils avaient de si grandes obligations, et qui s'étaient montrées si dignes d'eux et de la cause qui leur avait mis les armes à la main, jouissaient de leur gloire immortelle, de la récompense de tant de travaux et de dangers et de la fin alors prévue des maux qui avaient désolé l'Europe pendant vingt-trois ans. Voilà ce qui s'offrait alors à tous les yeux, à tous les cœurs. On ne peut juger d'un pareil spectacle ni peindre de pareilles émotions que lorsqu'on les a vues et éprouvées. Mais d'un autre côté, un spectacle bien différent venait affliger l'humanité; 10,000 morts ou mourants jonchaient les rues de la ville; des milliers de malades (ou plutôt des cadavres ambulants), effrayés de ce tumulte et craignant d'être égorgés dans les hôpitaux, en étaient sortis pour venir chercher une autre mort dans les rues : voilà le contraste qu'offrait aussi Leipzig dans cette journée à jamais mémorable dans les annales du monde; nous avions des fleurs sur nos têtes, des cadavres sous nos pieds.

Napoléon fait sauter les ponts de l'Elster. — Cependant, en fuyant de la ville, Napoléon s'était empressé de faire sauter les ponts qui se trouvaient entre la ville et le village de Lindenau, sur la chaussée de Lutzen (ce despote aventurier ne s'occupait jamais que de sa propre

conservation)[1]. Il eût été bien à désirer que le comte Giulay eût pu faire couper ces ponts; il faut croire qu'il ne l'a pas pu, puisqu'il ne l'a pas fait; mais si cela lui eût été possible, Napoléon n'avait plus aucun moyen de retraite; il l'avait déjà commencée la veille lorsque Giulay fut sans doute obligé de se retirer pour le laisser passer.

La ville était encore encombrée de troupes, de canons et d'équipages; nous trouvâmes cinquante-sept pièces d'artillerie tout attelées près de la porte de Halle; plus de deux cents furent prises près de celle de Dresde.

Cependant, le feu durait encore; les ennemis avaient garni les rives de l'Elster de tirailleurs et avaient placé deux canons et des obusiers qui tiraient sur la ville; deux grenades éclatèrent sur la tête des souverains; je me portai, par ordre de l'empereur, vers la chaussée de Lutzen, avec le 29e et le 45e chasseurs que je trouvai dans la ville et que je pris avec moi; je fus rejoint par le général Paskiewitsch et par le général prussien Borstell, du corps de Bulow.

Là un spectacle encore plus terrible nous attendait. Près du pont de l'Elster, à gauche du chemin de Lutzen, se trouve un vaste jardin qui appartenait alors à un particulier nommé Muller[2]; ce jardin, alors dans le goût allemand, coupé par de grandes allées, des treillages, des haies, garni de bancs, de chaises, de tables, devint le

1. Ce furent mes chasseurs qui, en prolongeant le faubourg, s'approchèrent du pont, et firent croire à l'officier chargé de faire sauter le pont que nous avions forcé la ville et coupé toutes les troupes qui y étaient restées.

2. Ce jardin a été acheté par un autre particulier alors fort riche, nommé Reichenbach; il en a fait une des plus jolies promenades de l'Europe; c'est un jardin anglais charmant; une pierre, avec une inscription modeste, est placée dans l'endroit même où Poniatowski s'est élancé dans la rivière, et au milieu du jardin, dans une petite île, un très beau sarcophage de marbre éternise les justes regrets de l'armée polonaise.

point de ralliement de tous ceux qui voulaient fuir de Leipzig par la chaussée de Lutzen et qui trouvèrent le pont coupé, et aussi de ceux qui les poursuivaient : le feu y fut très vif, on s'y battit aussi à la baïonnette ; en un instant, le jardin fut rempli de blessés et de morts.

Mort du prince Poniatowski. — Le prince Joseph Poniatowski, commandant en chef l'armée polonaise, et avancé la veille comme maréchal de France, n'ayant plus d'espoir d'éviter d'être pris et ne voulant pas l'être, se précipita dans l'Elster, au bas d'un belvédère en coquillages qui est placé au bord de cette rivière : là, elle est très étroite, mais encaissée surtout à la rive opposée et très rapide. Le cheval du prince, en se dressant pour tâcher d'aborder, le renversa dans la rivière, et il se noya ; il était blessé de deux coups de fusil : le cheval suivit le torrent, passa sous le pont et se sauva : le corps du prince fut retrouvé le lendemain.

A gauche, à quelques pas du belvédère, la rivière est plus large, mais cesse d'être encaissée : si Poniatowski s'y fût jeté, il l'eût traversée heureusement.

Près de ce belvédère étaient rangés, sur trois lignes et en ordre, les armes, les habits, les bottes et les chemises d'un bataillon polonais, dont tous les individus, officiers et soldats, s'étaient jetés dans la rivière pour la passer à la nage ; peu d'entre eux avaient réussi à atteindre la rive opposée. La plus grande partie s'était noyée, et leurs cadavres flottaient sur l'eau.

Le général Borstel et moi nous arrivâmes à cheval près du belvédère, un moment après que le prince Poniatowski et ce bataillon se furent jetés dans la rivière : ce ne fut pas sans peine et sans péril que nous étions parvenus là : les balles ennemies et amies traversaient le jardin dans tous les sens, et nous marchions sur des cadavres et des dé-

bris ; j'ai rarement, dans ma vie militaire, couru un danger plus positif que dans cette occasion.

La mort du prince Poniatowski me causa de vifs regrets ; j'étais très lié avec lui et depuis longtemps, et je m'honorais de son amitié. Sa bravoure, sa loyauté, ses qualités solides, ne méritaient pas une fin si cruelle, qui affligea profondément ses frères d'armes et ses ennemis, qui estimaient ses talents, son caractère et sa conduite.

A midi, les tirailleurs ennemis se retirèrent et le feu cessa tout à fait ; on s'occupa de rétablir les ponts.

Beaucoup de généraux, et parmi eux le général Bertrand, commandant de la ville ; le général Reynier, commandant le corps saxon, et sept ou huit généraux polonais furent coupés des ponts ou préférèrent rester dans la ville et se rendirent prisonniers à l'Empereur.

Pertes des armées aux quatre batailles de Leipzig. — Telle fut la fin de cette gigantesque bataille de Leipzig, la plus mémorable, la plus décisive et une des plus sanglantes qui aient jamais été données : près de 500,000 hommes y combattirent pendant quatre jours, sous les yeux de quatre souverains ; plus de 100,000 hommes payèrent leur gloire de leur sang ou de leur liberté.

Nous comptâmes près de 40,000 hommes hors de combat dans les deux armées ; celle de Silésie seule en perdit 17,000.

Les ennemis comptèrent moins de victimes ; ils ne perdirent pas 20,000 hommes, mais ils eurent 16,000 prisonniers et l'on trouva dans la ville près de 30,000 malades ou blessés.

Trait heureux d'audace du général Emmanuel. — A la prise de Leipzig, le général Emmanuel se distingua par un de ces traits d'audace et de présence d'esprit faits pour

illustrer tout militaire et qui ajouta encore à la réputation de cet officier si brave et si distingué.

Il était de l'avant-garde du général Rudzewitsch, qui (comme on l'a vu) était restée en réserve; mais le général Emmanuel s'avança, de sa personne, un des premiers dans la ville, par la porte de Düben, suivi de ses ordonnances; il avait avec lui trois officiers, le lieutenant Sakoun, l'enseigne Zeltschitz, de son régiment de Kiew dragons, et le cornette Prokofiew, des cosaques de l'Ukraine; six sous-officiers, un dragon et quatre cosaques, en tout avec lui quinze personnes.

Il prend le général Lauriston. — Il devança même les tirailleurs dans les rues de la ville, rencontra douze cuirassiers de la garde qui étaient du convoi du général Lauriston, et les força de se rendre; traversant ensuite les fuyards ennemis, il prit le général Vinant et parvint aux ponts de l'Elster; là il vit plusieurs officiers qui cherchaient à passer la rivière sur des planches; il menaça ceux qui étaient encore de son côté de les tuer s'ils ne se rendaient pas, et ils lui remirent leurs épées; dans ce nombre était le général Lauriston.

Dans ce moment, le lieutenant Sakoun découvrit un bataillon ennemi qui s'avançait aussi vers le pont et avait coupé le général Emmanuel; mais ce brave officier, jugeant parfaitement que, dans un cas pareil, on pouvait tout obtenir par l'audace, qui seule alors pouvait le sauver, chargea les ennemis avec les quatorze cavaliers qui l'accompagnaient; ce bataillon, n'ayant plus de moyens de traverser la rivière et pressé en arrière par nos chasseurs, se rendit prisonnier.

Le général Emmanuel vint dans la grande place de Leipzig présenter à nos souverains tous ses prisonniers à la tête desquels était le général Lauriston, qui fut

accueilli par l'Empereur avec une bonté que méritaient également et la réputation militaire de ce général et sa conduite loyale, sage et prudente, lorsqu'il avait été ambassadeur de Napoléon à Saint-Pétersbourg.

Réflexions sur la conduite de Napoléon et sur celle de son armée. — Si dix-huit ans de victoires n'avaient pas illustré Napoléon jusqu'à la campagne de 1812, et si la plus grande partie de ses plans et de ses opérations militaires n'inspiraient pas une juste admiration, on pourrait peut-être hasarder de dire qu'il n'a dû ses étonnants succès qu'à son bonheur, qu'aux fautes grossières de ses antagonistes ou à des circonstances qu'on ne peut deviner ou qu'on n'ose pas dévoiler, car il s'est montré, dans ces deux campagnes de 1812 et 1813, si au-dessous de sa réputation, si au-dessous de lui-même, qu'il paraîtra peut-être moins audacieux de le juger avec sévérité.

Sans retracer ici les fautes impardonnables que j'ai déjà indiquées dans l'histoire de la campagne de 1812, fautes qui lui ont fait perdre sa gloire militaire et 400,000 soldats jusqu'alors invincibles ; sans parler de celles qui l'ont conduit à Leipzig en 1813, peut-on l'excuser de nous y avoir attendus ? Sa confiance dans son génie, dans ses talents, dans un jour de bataille, quelque fondée qu'elle pût être, devait-elle l'engager à recevoir une bataille décisive dans une position où il n'avait nul moyen de vaincre et aucun de retraite ? Peut-on l'excuser d'avoir, dans un moment où toutes ses forces lui étaient si nécessaires, laissé à Dresde, à Torgau, à Magdebourg, dans les forteresses de l'Elbe (qu'il ne pouvait espérer de ravoir) plus de 80,000 hommes de ses meilleures troupes ? Il comptait, dit-on, gagner encore cette bataille et se reporter de nouveau le lendemain sur l'Elbe, mais, même dans cette supposition, 10,000 hommes lui suffisaient dans Dresde et

20,000 dans les autres places qui n'étaient point attaquées, et 50,000 hommes de plus n'étaient pas à dédaigner pour lui à Leipzig.

Avec des forces très inférieures à celles de ses ennemis, il se place en cercle, autour d'une ville immense, dont les ponts longs et étroits ne lui offraient qu'un passage difficile en cas de retraite, et qui (comme on l'a vu) aurait pu et peut-être dû lui être coupé.

Il laisse dans la ville tous ses bagages, sans rien faire pour prévenir le désordre qui s'y met ordinairement après une bataille perdue ; il ne songe à rien, il ne prévoit rien ; le 5/17, il reste tranquillement, quoiqu'il pût voir tous nos mouvements et la jonction de toutes les armées qui l'entourent, dans des plaines immenses où aucune de nos manœuvres ne pouvait lui être cachée ; des clochers de Leipzig on découvre une étendue de pays de plus de cinquante verstes.

Reconnaît-on là le vainqueur de Millesimo, de Lodi, d'Ulm, d'Austerlitz, de Wagram? reconnaît-on le général qui avait triomphé, pendant dix-huit ans, de toute l'Europe?

Ou Napoléon ne voulait point encore reconnaître les talents et l'énergie de ses adversaires, dont cependant il avait déjà eu tant de preuves, ou une confiance trop aveugle dans ses talents et dans son bonheur lui a fasciné les yeux ; voilà ce que doit dire tout homme qui ne voudra pas reconnaître, dans son élévation et dans sa chute, une cause plus élevée à laquelle on peut rapporter tous les événements du monde.

On peut encore ajouter que ce même Napoléon, dont le génie avait été si précoce, qu'à l'âge de vingt-trois ans il s'était placé, comme le grand Condé, au rang des plus illustres généraux, était fini à l'âge où les autres hommes commencent souvent leur carrière de gloire.

Mais si la bataille de Leipzig ne fait honneur ni à la prévoyance ni au génie de Napoléon, les ennemis des Français ont été forcés d'avouer qu'elle en fait un immortel à ses troupes ; jamais elles ne se sont si bien battues, et, assurément, ces braves militaires ne pouvaient pas être encouragés et soutenus par l'espoir de vaincre ; les généraux, les officiers de l'armée de Napoléon, ont trop d'expérience et d'habitude de la guerre pour n'avoir pas senti le vice et le danger de leurs positions, les soldats même ne pouvaient l'ignorer. Cependant, ni cette persuasion, ni la défection de quelques troupes étrangères qui, au milieu du combat, passèrent chez leurs ennemis (ce qui, naturellement, devait conduire de l'étonnement au découragement), ni la vue de forces bien supérieures, ne purent atténuer leur fermeté ; ils se battirent admirablement, et, s'il m'est permis de le dire, la bataille de Leipzig, complètement perdue par les Français, leur a fait autant d'honneur qu'en a fait aux Russes et aux Prussiens celle de Bautzen qu'ils n'ont pas gagnée.

L'armée de Silésie marche vers le Rhin, à la poursuite des Français. — Il était onze heures du matin lorsque nous entrâmes dans Leipzig, et à trois heures le maréchal Blücher nous fit marcher, Sacken et moi, à Schkeuditz [1];

1. Cette marche, qui se prolongea dans la nuit, fut fort fatigante, surtout se faisant après quatre jours de combat pendant lesquels les généraux, ainsi que les officiers et les soldats, eurent à peine le temps de faire de très modestes repas : me trouvant dans la marche, près du régiment d'Archangel, qui (ainsi qu'on l'a vu) était un de ceux qui avaient le plus souffert, je dis aux soldats : « Mes amis, nous n'avons pas eu le temps de manger, mais nous avons autre chose à faire. — Oui, mon général, me répondit un sous-officier, nous sommes rassasiés de gloire et de bonheur. » L'année d'après, lorsque nous revenions pour la seconde fois de la France, un autre soldat de ce régiment tint un propos non pas aussi sublime, mais fort plaisant ; un de ses camarades lui demandant ce qu'il eût fait de Napoléon, s'il l'eût pris dans cette campagne, il lui répondit : « Je l'aurais relâché bien vite, pour aller une troisième fois en France. » On voit qu'il y avait pris goût.

nous y arrivâmes fort tard et, le lendemain 8/20, nous nous portâmes sur Lutzen.

Cette direction fut ordonnée par nos souverains; le corps d'Yorck seul continua sa marche par Freiburg.

Napoléon s'arrêta, le soir du 7/19, à Markrandstædt, et le lendemain il précipita sa fuite vers Weissenfels.

Le lieutenant général Wassiltschikoff, avec la cavalerie du corps de Sacken, ramassa, près de Lutzen, 2,000 traîneurs.

Yorck marcha par Schlachtfeldt sur Rosbach.

Le 9/21, je marchai sur Weissenfels.

L'ennemi avait déjà passé la Saale, bivouaquait sur la rive gauche et des tirailleurs défendaient le pont, où tout était préparé pour l'incendier.

J'envoyai le 12e et le 22e chasseurs pour occuper le château de Weissenfels, et pour chasser les tirailleurs ennemis du pont.

Canonnade de Weissenfels. — Il faisait un brouillard très épais; j'en profitai pour placer vingt-quatre pièces de canon de 12 sur la rive droite de la Saale, qui domine entièrement la rive gauche, et je fis jouer ces vingt-quatre pièces sur les bivouacs de l'ennemi qu'ils avaient eu l'imprudence de placer au bord de la rivière ; ils étaient à portée de mitraille ; ils ne ripostèrent que par deux coups de canon, se dispersèrent et se sauvèrent en désordre, mais ils eurent le temps d'allumer le pont.

Par le zèle et les soins des habitants, nous construisîmes un pont de radeaux, et l'armée passa à trois heures [1].

Cependant, le général Yorck se trouvait sur le flanc

1. Le maître charpentier qui dirigea les travaux de ce pont était le même qui, en 1757, dirigea ceux du pont que fit construire Frédéric II avant la bataille de Rosbach.

des ennemis, qui voulaient passer l'Unstrut près de Freiburg sur plusieurs colonnes. La cavalerie prussienne du colonel comte Henckel rencontra une masse de 100 officiers et de près de 4,000 soldats prisonniers, la plupart Autrichiens ; ces malheureux, pris près de Dresde, dans le mois d'août, s'étaient promenés, depuis ce temps, dans toute cette partie de l'Allemagne ; ils avaient déjà été en Thuringe ; la peur qu'inspiraient nos partisans et la prise de Cassel par le général Tchernitchef les avaient fait ramener à Leipzig, d'où on les renvoyait une seconde fois sur le Rhin ; ils furent délivrés et servirent d'escorte à leurs gardes, qui furent pris.

Combat de Freiburg. — Le général Yorck atteignit l'ennemi près de Freiburg, dans le défilé long et étroit qui conduit au pont de l'Unstrut. L'arrière-garde française fut enfoncée, perdit un général, un colonel, plus de mille prisonniers et laissa dans le défilé dix-huit canons, une immense quantité de caissons, de bagages, de calèches, de voitures, de chevaux de main, de charrettes de paysans ; la route en était couverte et obstruée pendant plus d'une lieue. Ce passage me rappelle celui de la Bérézina en 1812, comme le chemin que nous suivions alors rappelait celui de la Bérézina au Niémen.

Depuis Leipzig jusqu'à Fulde, nous le trouvâmes jonché de chevaux ou d'hommes morts ou mourants : les Allemands, les Polonais même au service de la France désertaient en foule et étaient bien accueillis, mais les malheureux Français, objets de la haine des habitants, étaient partout massacrés dès qu'ils s'éloignaient de la route, ou rejetés des maisons, et réduits à expirer de faim sur les chemins. Malheureusement cette haine n'était que trop fondée, les traîneurs commettaient beaucoup d'excès, et les Allemands ne pouvaient aimer les soldats de Napoléon.

Nous trouvâmes partout des canons jetés, des caissons sautés. Napoléon a fait sonner dans un de ses bulletins qu'il ne s'était retiré de Leipzig le [illegible] que parce qu'il manquait de munitions, et nous prîmes ou il fit sauter, entre Leipzig et Fulde, plus de mille caissons chargés.

Nous avions cru qu'il chercherait à nous disputer le long défilé d'Eisenach et les forêts de la Thuringe, mais le général bavarois baron de Wrede, qui s'avançait à marches forcées sur Francfort, et qui pouvait lui couper le chemin de Mayence, le força de précipiter sa retraite ou plutôt sa fuite.

Combat d'Eisenach. — Le général York et les avant-postes du général Sacken atteignirent encore son arrière-garde à [illegible] près d'Eisenach le [illegible] octobre, et lui firent souffrir beaucoup de pertes [1].

1. Dans cette route [illegible] le maréchal Blücher ne fut content ni de l'activité [illegible] je ne sais si c'est à tort [illegible] d'avoir marché lentement et d'avoir laissé échapper un détachement ennemi. [illegible] à son quartier général, et [illegible] il me dit : « Mon général, je vous ai souvent dit que vous aviez [illegible] mais vous pouvez bien être autant de [illegible] »

[illegible] Korff, [illegible] et les deux Pantschoulitschef, et il avait [illegible] : il prouva [illegible] d'une manière peut-être un peu franche et bien cruelle pour eux.

Lorsque nous fûmes en quartiers d'hiver à Francfort, à un bal que donna le général [illegible], quelques-uns des généraux de mon corps se trouvaient autour de Blücher. L'empereur s'approcha de lui et lui dit : « Monsieur le maréchal, vous êtes content de vos commandants ? — Oui, Sire, répondit Blücher [illegible] Neidhart et moi, je connais fort [illegible], mais je ne connais pas ceux-là », ajouta-t-il en montrant Korff et [illegible] qui étaient assez près de lui. [illegible] parla assez bas pour que ces messieurs n'entendissent pas cette sévère vérité, mais l'empereur [illegible] trop.

Dans le service russe où l'on donne pour chaque affaire des récompenses qui, à force d'être prodiguées, perdent tout leur prix, les chefs, par un abus assez ridicule, mais consacré par l'usage et par une longue habitude, présentent, sans distinction, pour des récompenses, tous les généraux, les officiers d'état-major, les adjudants de leur corps, etc. J'avais présenté

Le même jour, le général Rudzewitsch fit, près de Gotha, 2,000 prisonniers.

Nous marchâmes par Langensalza, et le 14/26 octobre, nous passâmes les défilés d'Eisenach.

Nous perdîmes un jour à Eisenach, et ce retard fut fatal : il donna le temps aux ennemis de précipiter leur fuite, et cessant d'être poursuivis, ils purent se rassembler ; mais Blücher, ses généraux et son état-major voulurent fêter leur victoire à Eisenach, et Bacchus entra pour beaucoup dans la fête ; le soir du 14/26, je trouvai tous ces messieurs trop occupés de leur joie pour obtenir ce que je désirais, de marcher le lendemain ; ils n'étaient plus en état de donner aucun ordre.

Le 16/28 octobre, nous traversâmes Wacha, et le 18/30, nous étions à Fulde.

Fausse supposition de notre part qui sauve Napoléon. — Si Blücher n'eût pas perdu un jour à Eisenach, et

Korff et Borosdin comme les autres : le premier pour l'ordre de Saint-Alexandre ; l'empereur me fit écrire, par le comte Araktcheief, que tout ce que j'avais demandé était accordé (c'était avant le bal d'Ouvarof). J'en prévins Korff, qui mit le cordon de Saint-Alexandre qu'un autre général lui prêta. Deux jours après, l'empereur le fit exclure des grâces, lui et Borosdin, et me le fit dire fort sèchement : on peut juger de mon embarras et du cruel chagrin de ces messieurs.

A Paris, l'empereur, un jour que j'étais dans son cabinet, me dit : « Je suis « mécontent de toutes les présentations de mes généraux en chef et surtout « des vôtres : vous m'avez demandé des récompenses pour des généraux « qui ne se sont jamais battus : recommandez-moi des Rudzewitsch, des « Emmanuel, à la bonne heure, mais Korff et Borosdin ! Vous faites tous de « même, messieurs les généraux, vous prenez la liste et recommandez cha- « cun sans choix et sans distinction ; je ferai examiner très sérieusement « vos présentations. »

Je n'avais rien à répondre, l'empereur avait parfaitement raison, mais ce qui peut paraître extraordinaire, c'est qu'au retour des armées en Russie, ces deux généraux reçurent le commandement de corps de cavalerie et furent très bien traités : Korff reçut le cordon de Saint-Alexandre pour une manœuvre ; j'osai en parler à l'empereur qui me dit : « S'ils sont mé- « diocres à la guerre, ils sont excellents pour dresser et tenir les troupes « en temps de paix. » L'empereur avait encore raison.

même avec ce retard, s'il lui eût été permis de suivre son premier projet qui était de ne point perdre de vue l'armée ennemie et de la suivre jusqu'à Francfort, pour la mettre entre elle et le général Wrede, Francfort ou Hanau eussent pu être le tombeau de Napoléon, mais à la guerre on ne peut tout deviner ni tout prévoir, et par un calcul qui se trouva très faux, mais qui était excusable, on crut à la grande armée que Napoléon, pour éviter le général Wrede, se porterait sur Wetzlar et sur Coblence pour y passer le Rhin.

Blücher veut passer le Rhin. — Blücher reçut l'ordre d'y marcher ; de Fulde nous nous portâmes sur Giessen et sur Siegen ; bientôt mon avant-garde et le corps de Sacken se trouvèrent sur le Rhin [1], mes pontons y étaient arrivés de l'Elbe à marches forcées. Blücher (qui n'avait jamais mieux mérité le surnom de général vélocifère) voulait passer à l'instant le Rhin, à Mulheim, devant Cologne, au plus tard le 3/15 novembre et être le 15/27 à Bruxelles [2].

Des ordres l'arrêtent sur la rive gauche, où nous prenons nos quartiers d'hiver. — Un changement très intempestif dans le système de la guerre nous arrêta sur les bords du Rhin, et nous ramena près de Francfort, où

1. Nous traversâmes le pays le plus affreux de l'Allemagne, le plateau d'Ulrichstein, dont les habitants sont aussi sauvages que le pays qu'ils occupent, où il n'y a pas même de chemin, et où, dans la guerre de Sept ans, aucune troupe n'avait passé. J'y rompis mes équipages et j'y abîmai mes chevaux d'artillerie et des pontons. A Ulrichstein, je logeai chez un bourgeois qui me dit avec naïveté que, quoiqu'il fût fort aise de me voir, il avait espéré que l'horreur de son pays le dispenserait de ma visite.

2. Blücher avait une autre raison de vouloir s'avancer précipitamment en Belgique : il espérait surprendre et occuper Anvers, où les ennemis n'avaient personne, et s'y emparer de la flotte, qu'on eût vendue aux Anglais. Il se flattait de recevoir pour sa part de prise beaucoup de guinées ; cette idée lui souriait extrêmement, il nous en fit part en réglant d'avance la part de chacun ; la mienne n'était pas mauvaise.

nous prîmes des quartiers d'hiver, près de cette ville, de Freyberg et de Darmstadt.

Blücher prit son quartier général à Hœchst, à deux milles de Francfort, Yorck à Wiesbaden, Sacken à Darmstadt et moi à Rœdelheim, tout près de Francfort, et alternativement une partie de mes troupes fut employée au blocus de Cassel, devant Mayence et cantonnée autour de Hochheim.

Le corps du comte de Saint-Priest, qui avait marché d'Eisenach sur Cassel en Westphalie, occupa cette ville, dont le roi Jérôme eut à peine, pour la deuxième fois, le temps de se sauver, en y laissant une partie de ses effets.

Le comte de Saint-Priest occupa ensuite Düsseldorf, où il laissa un fort détachement, sous les ordres du général-major Yusseffowitsch, et vint prendre ses quartiers d'hiver à Tatt et à Ehrenbreitstein, devant Coblence.

Le 6e corps du prince Scherbatof vint me rejoindre avec la cavelerie qui était restée avec lui sur la rive gauche de l'Elbe.

Bataille de Hanau. — Napoléon, après deux combats sanglants à Hanau et à Francfort contre l'armée de Wrede, qui fut grièvement blessé, força le passage, et parvint à Mayence, ce qui lui eût été impossible si nous n'avions pas pris une fausse direction : ce fut une grande faute, mais elle ne vint pas de notre armée.

Nos souverains se réunirent à Francfort, où les rois de Bavière, de Wurtemberg et tous les princes de la confédération du Rhin vinrent l'objurer (*sic*) et s'unir avec les empereurs de Russie et d'Autriche et le roi de Prusse, armés pour la liberté de l'Allemagne et du monde.

Réflexions sur cette mémorable campagne. — L'histoire de toutes les guerres fournit peu d'exemples d'une

campagne aussi vive, aussi active, aussi brillante et aussi décisive que celle que nous venions de faire ; le passage de l'Elbe, les batailles de la Katzbach, de Culm, de Leipzig, doivent exciter la juste admiration de tous les militaires et de la postérité.

En neuf semaines, l'armée de Silésie a soutenu trente-huit combats, dont cinq batailles générales ; 100,000 ennemis ont été détruits par elle, deux cent quarante canons pris sur le champ de bataille, et elle n'en avait pas perdu un seul, ni éprouvé le moindre revers.

Dans ces neuf semaines, Blücher (excepté à Eisenach) n'a perdu un seul moment, si précieux à la guerre, il a toujours fait tout à temps et à propos.

En Silésie, fidèle à ses instructions, il a su se retirer lorsqu'il le fallait, et faisant toujours les retraites les plus belles et les plus utiles, dès que l'ennemi, qu'il fallait fatiguer et déranger de ses plans, se présentait avec des forces supérieures; il tombait ensuite avec rapidité sur ce qu'il laissait devant nous en se retirant. Il a passé l'Elbe le premier, dans le moment où cette superbe manœuvre était nécessaire; il a déjoué, par le passage de la Mulde et par sa marche savante derrière la Saale, tous les projets de Napoléon à cette époque, et est revenu ensuite à l'instant juste, coopérer efficacement au gain d'une bataille qui a décidé du sort du monde.

Mais tant de succès si glorieux ont été achetés par le sang de beaucoup de héros, dont on ne saurait trop regretter la mort (quoique si honorable) ou les blessures qui ont ensuite privé leur patrie de leurs services; dans nos trente-huit combats, plus de 50,000 hommes ont été atteints par le fer ou le feu de l'ennemi; c'est presque la moitié des forces avec lesquelles nous avions commencé la campagne.

NOTES DE L'ÉDITEUR

Note 1. Le mémoire suivant confirme ce que dit Langeron des intentions russes.

Mémoire présenté à Son Altesse le prince maréchal Kutusof, de Smolensk à Meretsch, le 29 de décembre 1812.

Le général Toll, prenant en considération les circonstances actuelles, prend la liberté de présenter les mesures suivantes qu'il croit indispensables à prendre quand l'armée victorieuse se portera en Prusse ou dans le duché de Varsovie.

(1) Si l'Autriche accède aux négociations qui ont été entamées et qui doivent être poussées avec toute l'activité possible, la Russie, par l'éloignement de ses provinces, cesse de jouer (militairement parlant) le premier rôle dans cette guerre et devient auxiliaire de l'Europe entière soulevée contre la tyrannie française. Joignant alors 60,000 hommes à l'armée prussienne, on formera dans le nord de l'Allemagne une masse de troupes forte de 120,000 hommes, tandis que l'Autriche, avec une masse pareille ou même plus considérable, portera la guerre en Bavière et en Italie, s'appuyant du mécontentement général des peuples de cette puissance.

(2) Le reste de l'armée russe, après une guerre aussi terrible, établira ses cantonnements dans le duché de Varsovie, dans les environs de Posen ou de Kalisch, ménageant autant que possible les provinces prussiennes, et formant par sa position la réserve des armées agissantes. Ces troupes emploieront le temps de leur repos à se recompléter dans toutes les branches.

(3) La part que l'Angleterre doit prendre à cette guerre n'est pas moins importante. Elle fournira aux puissances coalisées le moyen de continuer leurs opérations offensives en offrant son or, soit en argent monnayé, soit en lingots. Les richesses de la Grande-Bretagne serviront ainsi à nous donner les ressources pour payer les habitants des lieux qu'on occupera, et pour ménager l'opinion des peuples en payant avec magnificence les secours qu'ils seront obligés de livrer pour la subsistance des troupes.

(4) Un moyen quoique secondaire, mais qui ne laisse pas de devenir d'un grand secours, est le retour du prince de Brunswick-Oels, dont le caractère généreux a conquis l'amour des peuples de l'Allemagne. On verra alors les nations se soulever en masse autour de lui pour secouer le joug de la tyrannie française. (*Mémoires de Toll*, t. II, p. 507.)

Voir également les *Mémoires de Boyen*, t. III, p. 17 et 28.

Note 2. Cette opinion paraît avoir été générale chez les Russes; Toll l'a exprimée dans un mémoire.

Remarques sur l'armistice de 1813, par Toll. Prague, 4 août 1813.

La plus grande faute qu'ait faite Napoléon dans sa carrière militaire,

c'était d'avoir consenti à l'armistice l'année 1813, après la bataille de Lützen et de Bautzen, et cela par les raisons suivantes.

(1) Les batailles de Lützen et de Bautzen, gagnées sur les armées alliées, avaient remis dans l'armée de Napoléon le moral et la confiance qu'elle était accoutumée d'avoir dans son chef, et qui, par les désastres de l'année 1812, avaient été sensiblement diminués.

(2) Malgré les pertes que son armée avait éprouvées dans ces deux batailles, elle conservait encore une grande supériorité numérique sur celle des alliés, qui se réduisit à 60,000 hommes quand elle vint occuper la position entre Schweidnitz et Ohlau.

(3) Si l'armée alliée s'obstinait à garder sa position en Silésie, Napoléon, ne pouvant certainement pas passer l'Oder en laissant cette armée dans son flanc droit, devait nécessairement marcher à elle pour la combattre. Une bataille gagnée par lui rejetait l'armée alliée sur Neisse ou sur Glatz, forteresse qui n'était guère en état de ravitailler l'armée battue ; d'autant plus que tous les moyens d'armement et d'approvisionnement n'étaient proportionnés qu'à leur propre défense.

(4) Il résulte de là que l'armée alliée, n'ayant pas l'avantage d'accepter une bataille dans la direction où elle se trouvait, dans la crainte de perdre ses communications avec la base qui, à cette époque, était le duché de Varsovie, et d'où lui arrivaient les secours en hommes, en vivres et en munitions de guerre, devait nécessairement repasser l'Oder et conserver les lignes par Kalisch et par Widawa sur Varsovie.

(5) Napoléon avait encore fait la grande faute d'attacher un si grand prix au point de Hambourg, et d'y avoir laissé tout le corps de Davout. Celui-ci, renforcé de tout ce qu'on pouvait retirer de Magdebourg, devait être dirigé sur Berlin, et Oudinot venir renforcer l'armée de Napoléon, qui devait poursuivre vivement l'armée alliée vers la Vistule et recouvrir la place de Dantzig, qui seule lui procurait un nouveau renfort de 25,000 à 30,000 hommes de vieux soldats. Dans cette position, Napoléon, fort de 150,000 hommes, devait proposer la paix, qui lui serait certainement accordée sous les conditions les plus avantageuses.

Enfin, en commettant la faute de consentir à l'armistice, il en fit une qui lui ôtait la chance de rester le plus puissant souverain, c'était de n'avoir pas écouté les propositions de paix à Prague, au prix de légers sacrifices de son côté. (*Mémoires de Toll*, t. II, p. 525.)

Note 3. Au moment où les opérations allaient commencer, par ordre des souverains alliés, Barclay de Tolly communiquait le 10 août, dans une instruction à Blücher, la manière dont il supposait que les opérations seraient conduites :

« La base principale de toutes nos opérations de guerre est la convention conclue à Trachenberg entre nos deux souverains et le prince royal de Suède, dont je joins ici copie. D'après les idées fondamentales qui y sont exprimées, le plan général des opérations de guerre en Silésie a été fixé de la manière suivante :

« Votre armée est destinée à faire le plus grand mal à l'ennemi, s'il se porte contre l'armée rassemblée en Bohême ou contre celle du prince royal. Vous devez pourtant chercher en même temps à éviter une ba-

taille contre un ennemi supérieur. Sous ce rapport, il est absolument nécessaire que l'armée restée en Silésie cherche à harceler continuellement l'ennemi par ses avant-gardes et toutes ses troupes légères, ne le perde pas de vue, de façon à ce que l'ennemi ne puisse gagner contre nous une marche en Saxe; pourtant le corps principal ne doit jamais se risquer à une bataille contre un ennemi supérieur.

« Au contraire, si l'ennemi dirigeait ses forces principales contre l'armée de Silésie, elle doit, en l'arrêtant autant que possible, se replier vers la Neisse et éviter une bataille avec un ennemi supérieur. Si au contraire l'ennemi portait ses forces vers la Saxe ou les Marches, il est nécessaire que l'armée s'avance en même temps offensivement en Silésie....

« Il est aussi à désirer qu'au début des opérations, l'ennemi ne puisse conquérir le territoire neutre.... »

Toutefois, Blücher n'acceptait le commandement qu'à la condition qu'il pourrait « attaquer l'ennemi là et quand ce serait nécessaire. » (*Armée de Silésie*, 29-30.)

Note 4. En arrivant à Zobten, Langeron adressait à Blücher la dépêche suivante :

Zobten, une heure un quart.

J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'après que mon avant-garde eut passé la Bober ici à gué avec des canons et qu'elle eut occupé le village de Siebeneichen et les hauteurs, elle continua à poursuivre l'ennemi. Celui-ci se retire très lentement; il résiste très souvent avec trois canons et de la cavalerie, mais puisque le mouvement de mon avant-garde est déjà dirigé contre le flanc de Lœwenberg, il est très vraisemblable que cela pourrait peut-être amener l'ennemi à abandonner plus rapidement Lœwenberg qu'il n'en avait l'intention. Cependant je n'ai reçu l'ordre de ne pas marcher qu'il y a environ une heure, et mon corps était déjà en pleine marche, je n'ai donc pu exécuter cet ordre, et mon corps arrivera dans deux heures derrière Zobten. Il me serait très agréable si Votre Excellence voulait ordonner à l'avant-garde du corps prussien de s'approcher autant que possible de Lœwenberg, et si Votre Excellence pouvait me faire savoir où vous aurez aujourd'hui dans la soirée votre quartier général, parce que je désire y rendre compte aujourd'hui dans la soirée. (*Armée de Silésie*, 65.)

Note 5. Manque par suite d'une erreur de numérotage.

Note 6. Le comte de Witt a joué un trop grand rôle pour que je ne cède pas au désir de le faire connaître.

Ses ennemis ont prétendu que son aïeul était un juif baptisé; mais comme la famille de Witt de Hollande a reconnu et adopté ceux-ci, on ne doit pas être plus sévère qu'elle et lui disputer son origine.

Son grand-père était officier du génie dans l'armée polonaise et commandant de Kaminiesk. Son père, d'abord officier polonais et ensuite général russe et commandant à Kherson, épousa cette jeune Grecque devenue ensuite si fameuse sous le nom de comtesse P*** et qui, pendant quarante ans, a étonné l'Europe par sa beauté et l'a scandalisée et effrayée par ses vices et ses incestes. Son premier mari, en l'épousant, prit le titre de comte,

J'ai eu lieu de me louer du comte de Witt, je n'ai pas eu à m'en plaindre, mais je n'en ferai jamais mon ami, et je ne conseillerai à personne de le devenir, surtout s'il était dans une position où il pût lui faire ombrage, et s'il courait la même carrière que lui. Witt est trop adroit pour n'être pas dangereux.

Je répète que le comte de Witt a été utile à son souverain et j'ajoute qu'il doit l'être toujours. Cet homme, dont l'éducation a été plus que négligée, dont l'instruction est peu étendue, a tant d'esprit naturel, un tact si fin, une activité si prodigieuse, qu'il est susceptible de toute place, capable de tout emploi, et qu'il remplira avec bonheur tout ce dont la confiance de son maître le chargera ; il est propre à tout, réussit à tout et fait tout sans avoir un instant l'air occupé.

Note 7. Le général Langeron écrivait alors à Blücher la lettre suivante :

J'ai l'honneur de vous rendre compte que l'ennemi se rassemble en face de nous tout à proximité des deux côtés du village de Siebeneichen, avec un si grand nombre de troupes aussi bien d'infanterie que de cavalerie que, d'après toute vraisemblance, il pense faire une attaque sur ma position. Je chercherai à la soutenir et pense me trouver en état de le faire ; si cela ne devait pas être le cas, conservant toujours l'ennemi de vue, je m'approcherai par Lautereiffen, en suivant le chemin de Goldberg, du corps d'armée du général Yorck et je chercherai à me lier avec lui ; je prie Votre Excellence de me donner des ordres au cas où une autre destination me serait nécessaire.

Le comte Pahlen m'annonce à l'instant qu'il y a de l'infanterie ennemie à Lahn et qu'en face de lui l'ennemi se renforce de nouveau. Jusqu'à présent le comte Pahlen est à Hirschberg et veut se retirer sur Schmiedberg s'il est repoussé. Il a appris par des prisonniers que le corps de Lauriston se trouve en face de lui. (*Armée de Silésie*, 74.)

Note 8. A huit heures et demie du soir, Langeron faisait demander quelle devait être la conduite de son corps d'armée au cas où l'ennemi déboucherait de Lœwenberg. « Le rapport qui vient d'arriver des avant-postes rendant compte que l'ennemi se rassemble fortement devant les avant-postes a occasionné cette question, » écrivait le colonel Endé au nom du général en chef. Il ne reçut aucune réponse.

Note 9. A ce moment, Langeron expédiait à Blücher le rapport suivant : « Deux colonnes se dirigent sur notre flanc gauche et trois autres le suivent. En outre, on voit des colonnes s'avancer de Seichau sur nous pour attaquer l'avant-garde. Si j'exécute le mouvement ordonné, l'avant-garde sera en même temps contrainte de se retirer sur Jauer, car elle est attaquée par des forces supérieures. »

L'auteur de l'histoire de la guerre de Silésie donne quelques détails curieux sur la composition de cette dépêche : Lorsqu'on rendit compte au général de la marche de cette petite colonne, il dicta au colonel Endé le rapport suivant : Deux fortes colonnes ont tourné ma gauche (en français). Le lieutenant-colonel demanda alors, très expressément, à quoi se rapportait l'expression fortes. L'officier interrogé répondit qu'il y avait au plus deux bataillons. Eh bien, reprit le général, écrivez deux colonnes. Le colonel

ajouta que l'on ne disait pas ont tourné (en français); eh bien, écrivez : veulent tourner, rectifia Langeron.

Note 10. L'ordre de Blücher, tel qu'il est publié dans l'histoire de l'armée de Silésie, ne dit pas cela :

« Les détachements du général Langeron qui se trouvent à Schonau et à Conradswalde s'avanceront contre l'ennemi par la route de Goldberg et l'y attaqueront pour attirer sur eux son attention.

« L'avant-garde du général Langeron restera sur la défensive.

« Le corps du général Langeron marchera par la droite et passera la Katzbach à Riemberg et, s'il est possible, à Rœchlitz ; il se formera sur les hauteurs de Kosendau et Hohberg en colonne, poussant la cavalerie contre la Schnelle Deichsel.

« Je resterai à la tête des colonnes prussiennes. Dans la retraite de l'ennemi, j'attends que la cavalerie attaque avec hardiesse. L'ennemi doit apprendre que, lors d'une retraite, il ne se retirera pas de nos mains sans dommage. »

Note 11. Voici la traduction de cette lettre d'après la *Vie d'Yorck*, par Droysen, t. II, p. 161-162.

Lorsque le commandement de l'armée de Silésie me fut confié, je considérai comme de la plus haute importance de maintenir la bonne harmonie entre les troupes impériales russes et celles de Votre Majesté, même en faisant des sacrifices de notre côté; mes efforts, à ce point de vue, ne sont pas restés infructueux, mais mon devoir m'oblige de vous exposer les justes motifs de plaintes que j'ai contre le général Langeron.

Le 19 août, une partie du 3ᵉ corps d'armée français était restée, par suite de faux mouvements, presque entourée par moi sur le Graditzberg entre Lœwenberg et Haynau. Je donnai, dans la soirée du 19, ordre d'attaquer ce corps; le succès ne pouvait être douteux, puisque je pouvais attaquer avec 80,000 hommes environ 30,000, ainsi que Votre Majesté pourra le voir des pièces ci-jointes.

Le général Langeron me fit dire dans la nuit qu'il lui était impossible de marcher de Zobten à Lautereiffen, situé à un mille de distance, parce que ses troupes étaient trop fatiguées. Aussi je dus laisser pàrtir, le 20, le 3ᵉ corps.

Le 22 août, je m'étaïs placé avec l'armée derrière la Schnelle Deichsel, Pilgrammsdorf et Ullersdorf, devant le front de l'ennemi ; je voulais attendre, pour voir si l'ennemi déploierait devant moi une force supérieure; dans ce cas, sans qu'il pût m'en empêcher, je comptais me retirer en trois colonnes derrière la Katzbach.

Le 22, le comte Langeron voulait se retirer dès la pointe du jour ; je ne l'en empêchais que par ma présence. Je m'étais à peine rendu au corps d'Yorck, d'où je pouvais tout voir, que je reçus l'avis qu'il était en pleine retraite ; je dus, pour n'être pas tourné sur mon flanc gauche, retirer les corps d'Yorck et de Sacken derrière la Katzbach.

Pour ce cas, il était aussi convenu que le corps de Langeron se placerait à Goldberg; le corps d'Yorck, à Nieder Krayn, et celui de Sacken à Hochkirch. Je me retirais par hasard par Goldberg et je trouvais avec le plus grand étonnement son corps en pleine retraite sur Jauer.

Pour ne pas perdre le point important de Goldberg, il ne me resta rien d'autre que de jeter en avant toute l'avant-garde prussienne et de donner l'ordre au général Langeron de revenir sur-le-champ.

Il l'effectua, mais son corps n'arriva à son poste que le 23, après une marche de nuit.

Le 26, comme je vous en ai déjà rendu compte, j'avais déjà donné les dispositions pour l'attaque ; l'ennemi s'opposait à moi sur la Katzbach. En recevant mon ordre d'attaquer l'ennemi, le comte de Langeron me fit annoncer que la supériorité de l'ennemi ne le lui permettait pas ; il se retira sur la belle position de Hennersdorf et, sans le lieutenant-colonel Endé que je lui avais donné et qui, voyant que toute représentation ne servait à rien, lui dit les choses les plus dures, il se serait retiré pendant la bataille jusqu'à Jauer où il avait déjà envoyé toute sa grosse artillerie. Le bonheur donna à son corps les fruits de notre victoire, à laquelle il n'avait vraiment eu aucune part. Après quelques pourparlers où le comte de Langeron avoua toutes ses fautes, il me dit qu'il était au plus haut point mécontent de lui-même. Je crus qu'à l'avenir cela irait mieux. Pourtant la même chose se passa quelques jours après ; lorsque je ramenais l'armée à Lauban, le comte de Langeron renvoya, sans en avoir le moindre ordre, son artillerie jusqu'à Lœwenberg, et lorsque je voulais reprendre l'offensive, je dus, à mon grand regret, y renoncer.

Votre Majesté verra elle-même que je ne suis pas en état de faire grand'chose, avec un tel commandant de corps. Je lui ai écrit très sérieusement et l'ai menacé qu'à la première occasion où il n'exécuterait pas mes ordres ponctuellement, j'en rendrais compte à Sa Majesté l'empereur. Je vois par avance que tout cela ne servira de rien, la mauvaise volonté n'étant pas le motif qui fait agir ainsi le comte de Langeron, mais il perd momentanément la tête et il n'a aucun jugement militaire.

Le général baron de Sacken est un tout autre homme ; on peut se fier à lui à un haut degré ; il est solide, décidé dans un combat, sage et prudent pour juger une position.

Note 12. *Ordre d'attaque pour le 16.*

L'infanterie se mettra de suite en marche. Le corps de Langeron attaquera Freiroda et ensuite Radefeld. Le corps de Sacken le suivra en réserve. Le corps d'Yorck marchera sur Leipzig ; à Lützschena, il conversera à gauche pour attaquer Lindenthal. L'infanterie de l'avant-garde d'Yorck restera sur la route de Leipzig. Si le général comte Saint-Priest arrive, il suivra le corps de Langeron, Le général de Blücher restera sur la hauteur entre Lützschena et Radefeld (*Armée de Silésie*).

Note 13. Nous n'avons pas cette lettre, mais le commissaire anglais Stewart adressait à Bernadotte la dépêche suivante :

Stewart au prince royal, neuf heures du soir.

Je viens du champ de bataille de Blücher. J'ai l'honneur de vous envoyer un rapport de cette bataille.

Je me permets de prier instamment Votre Altesse, aussitôt après la réception de cette lettre, de rompre et de marcher sur Taucha.

Il n'y a pas un instant à perdre ; Votre Altesse Royale me l'a promis, et

je le lui conseille comme ami. Mais je dois aussi parler en soldat. Vous pourriez vous en repentir si vous ne vous mettiez pas en marche maintenant.

Publié par Quistrop, t. II, p. 211.

Note 14. *Ordre du jour. Du quartier général de Breitenfeld, le 18 octobre 1813*

Le général de Bülow se mettra sur-le-champ en mouvement pour se rendre à Taucha. Arrivé dans cette ville, il forcera le passage de la Partha et s'établira en avant. Le général de Bülow enverra des détachements sur la route de Wurzen, pour savoir ce qui vient de ce côté-là, et pour communiquer avec le corps du général de Bennigsen, qui doit déjà se trouver dans les environs de Brandis. Le général de Bülow placera sa cavalerie soit à sa gauche, soit au centre, soit en avant, à raison du terrain. Mais il marchera serré, afin d'ôter à l'ennemi la facilité de culbuter sa première tête de colonne. Si le passage devait être exécuté de vive force, le général de Bülow se servirait d'une grande masse d'artillerie. En même temps que le général de Bülow effectuera son passage, toute l'armée russe, commandée par le général de Winzingerode, se portera sur Taucha et suivra ce mouvement.

Le général de Winzingerode jettera des détachements de cavalerie sur Eilenbourg et Wurzen, pour couvrir le flanc gauche du général de Bülow. En même temps que ce mouvement s'opérera, le général comte de Langeron fera sonder tous les passages entre la position qu'il occupe maintenant et Taucha. Il fera jeter des ponts et opérera son passage à la droite de Taucha et communiquera par sa gauche avec l'armée du général de Winzingerode. L'armée suédoise passera entre l'armée du général de Winzingerode et celle du général de Langeron. Les troupes arrivées sur la rive gauche de la Partha se mettront en bataille, la première division de chaque armée en ordre mince, les autres divisions en colonnes d'attaque, par bataillons et à distances entières. Les tirailleurs de chaque bataillon très en avant du front et de la gauche de la première ligne; les pièces légères entre les tirailleurs et la première ligne de bataille. Le reste de l'artillerie, en réserve et en avant des intervalles.

Chaque général commandant d'armée disposera sa cavalerie de manière à ce que, dans tous les cas possibles, il puisse s'en trouver une masse de 2,000 hommes au moins de chaque corps, prêts à agir de concert.

Dans le cas où l'armée ennemie marcherait pour attaquer l'armée du nord de l'Allemagne ou celle de Silésie pendant leur marche, ces armées s'arrêteront sur les hauteurs de Plaussig et tomberont brusquement sur l'ennemi lorsqu'il déboucherait.

Note 15. Comme on a beaucoup parlé de ces lettres, il nous a semblé intéressant de les publier.

Le roi de Saxe à l'empereur de Russie.

J'essaierai en vain d'exprimer à Votre Majesté Impériale la peine que j'éprouve de n'avoir pu lui présenter en personne mes hommages. En attendant, je crois entrevoir par ce qu'elle m'a fait savoir par M. le baron d'Anstett un effet de ses intentions bienveillantes, la disposition qui

fait dépendre dans ce moment ma personne de Votre Majesté Impériale ne pouvant avoir d'autre motif que de m'assurer son intervention puissante et généreuse pour mes seuls intérêts et pour ceux de mes peuples que je n'en ai jamais séparés. Cette pensée, dans laquelle je trouve une consolation, m'engage à adresser à Votre Majesté Impériale l'exposé sincère des motifs qui ont dirigé, dans ces derniers temps, ma marche politique et à lui retracer avec franchise ma position actuelle-

Votre Majesté n'ignore pas que, n'ayant eu jamais d'autre vue que celle du bonheur et de la tranquillité des États que la Providence m'a confiés, et partageant le vœu et l'espérance d'un prompt rétablissement de cette stabilité des relations politiques qui est la base de toute prospérité publique, je m'étais uni, au mois d'avril dernier, au système adopté alors par Sa Majesté l'empereur d'Autriche pour obtenir ce but commencé par un concert de mesures.

Les démarches que je fis à cette fin, toutes provoquées qu'elles étaient par les circonstances, n'en furent pas moins fondées sur ma conviction qu'elles répondaient aux véritables intérêts de mes États, et j'en attendais le succès désiré, lorsque le sort des armes soumit de nouveau la Saxe aux lois d'un souverain à qui je n'avais pas cessé encore d'être attaché par des liens politiques reconnus et affermis par divers traités. Je devais me dire d'ailleurs que, dans la positio[illegible]nt alors les choses, ma persévérance dans le principe adopté, t[illegible]vant les maux et souffrances de mon pays, [illegible]t pourtant inu[illegible]outes mes ressources furent paralysées par [illegible] que la Fran[illegible]endre et qu'elle ne pouvait par conséquent [illegible]ettre un [illegible]le au rétablissement du repos général, en [illegible]t plus com[illegible]tion de la paix. Le congrès ouvert à Prague [illegible] temps ap[illegible]oment devoir amener un rapprochement [illegible]sances b[illegible]nique but de mes désirs. Cependant cette [illegible]ce s'est é[illegible]tilités ont commencé et les succès rempor[illegible]es arme[illegible] Votre Majesté Impériale et de ses alliés, [illegible]geant L[illegible] ont amené des combinaisons dont j'at[illegible] résult[illegible] l'humanité et pour le rétablissement de [illegible]illité [illegible]

[illegible]stricte loyauté en parta[illegible]ouffrances, et en ne sé[illegible]

[illegible] Votre Majesté Impé[illegible]ons qu'elle daignera [illegible]es intérêts et à ceux [illegible]ler et à les maintenir [illegible] de mes démarches. [illegible]une marque nouvelle [illegible]voir à cet égard ses [illegible]

[illegible]franchise et de la droi[illegible] exposer. Puisse-t-elle, [illegible]ts de son grand cœur. [illegible]nce analogue à l'amitié [illegible]e suis à jamais....

L'empereur de Russie au roi de Saxe.

Monsieur mon frère, je viens de recevoir la lettre que Votre Majesté m'a adressée. Les égards que je dois à la position malheureuse où elle se trouve m'imposent le devoir de ne pas entamer une discussion sur les motifs qui ont guidé sa marche politique. L'intérêt militaire doit, dans les circonstances actuelles, diriger seul les vues que je puis suivre à l'égard de Votre Majesté. Mon conseiller privé d'Anstett l'informera des mesures que j'ai cru indispensable de prendre. Je la prie d'ajouter foi à tout ce qu'il lui dira de ma part. Je lui demande surtout de me vouer une entière confiance. J'espère que les événements me mettront à même d'y répondre et de lui prouver les sentiments de haute considération avec lesquels je suis....

Le roi de Saxe à l'empereur d'Autriche.

J'ai cherché à présenter mes hommages à Votre Majesté Impériale et Royale à son passage par Leipzig et suis vivement peiné de ce que son prochain départ de cette ville m'a privé de cet avantage.

J'aurais désiré aussi de pouvoir envoyer auprès de Votre Majesté Impériale et Royale un de mes officiers pour prendre des nouvelles de sa santé et lui exprimer les vœux sincères que je fais pour sa conservation. Votre Majesté Impériale et Royale m'a donné souvent des preuves d'intérêt et de bonté. Puisse-t-il lui plaire de me rassurer bientôt sur la continuation de ces dispositions sur lesquelles je compte et que je ne pouvais trop apprécier. Je prie Votre Majesté Impériale et Royale de vouloir bien accueillir avec bienveillance l'expression de l'amitié sincère et de la haute considération avec lesquelles je suis....

L'empereur d'Autriche au roi de Saxe.

Monsieur mon frère, j'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a adressée hier. Si je n'avais désiré d'éviter à Votre Majesté et, j'ose le dire, à moi-même une pénible entrevue, je me serais empressé de me rendre chez elle, dans le peu de moments que j'ai passés à Leipzig peu après la prise de cette ville. Votre Majesté ne saurait douter des sentiments que de tout temps je lui ai voués; personne ne lui a sans doute fourni plus de preuves de véritable intérêt que moi. Elle a cru ne pas devoir donner suite aux heureux rapports qui s'étaient établis entre nous, je n'en ai point voulu à Votre Majesté, et mes regrets de ne pas la voir maintenant placée dans une attitude qui eût été si conforme à mes vœux ne sont pas moindres. N'étant que de tiers dans les déterminations des puissances à l'égard de Votre Majesté, elle peut compter sur l'intérêt que, même dans la position actuelle des choses, je continuerai à lui vouer.

Je prie Votre Majesté d'offrir mes hommages à Sa Majesté la reine et de recevoir les sentiments d'amitié et de considération très distingués avec lesquels je suis....

La correspondance de Stagemann, publiée par Ruhl, donne des détails très intéressants concernant les intentions de la Prusse sur la Saxe et ses projets d'annexion auxquels le roi de Saxe refusa de se prêter. Voir principalement tome Ier, p. 337-348.

CAMPAGNE DE 1814

Quartiers d'hiver près de Francfort. — Nous restâmes neuf semaines dans nos quartiers d'hiver près de Francfort [1], quoiqu'ils fussent très serrés et que les richesses du

1. A Francfort, je tombai dans la disgrâce de l'Empereur pendant quelque temps. Pour la bataille de Leipzig, dans laquelle le corps que je commandais avait combattu avec un succès qui avait influé sur celui de l'affaire en général, j'avais reçu la plaque de Saint-Alexandre en diamants, et Platof et Miloradowitsch, dont le premier avait fait très peu et le second rien dans cette terrible journée, reçurent l'ordre de Saint-André. Miloradowitsch, espèce de favori, était accoutumé, depuis longtemps, à recevoir toutes les grâces sans jamais en mériter une seule, mais celle-ci était trop marquante pour ne pas choquer ses rivaux (de rang, mais non de gloire); je m'en plaignis assez vivement à l'Empereur dans une lettre dont le sens pouvait être interprété de différentes manières; mais l'Empereur sut très bien saisir celui de mes phrases et me fit répondre sèchement que mes services avaient toujours mérité son attention, et été récompensés comme ils le méritaient; cependant cet excellent prince sentait bien l'injustice qu'il avait commise à mon égard et qu'il s'empressa bientôt de réparer, car, après avoir été longtemps sans me voir, il m'admit à son audience; il sembla vouloir s'excuser et me dit : « Platof et Miloradowitsch ont combattu sous mes yeux. »

Quinze jours après qu'il m'eut fait écrire la réponse citée ci-dessus, il reçut des députés des Serbes et des lettres d'Odessa qui paraissaient annoncer une nouvelle rupture avec les Turcs. Elle était effectivement excitée par les intrigues de l'ambassadeur de Napoléon à Constantinople, Andréossi; il fut question de rassembler une armée en Bessarabie, on jeta les yeux sur Raeffskoï et sur moi pour la commander : Raeffskoï était absent et malade; on me fit venir à Francfort et l'on m'en parla; je répondis que j'accepterais, si l'on me donnait quelques généraux que je désignerais : j'ajoutai que nous avions envoyé de Silésie, à Bennigsen, les généraux dont nous ne voulions pas, que celui-ci en avait fait de

pays eussent été déjà en partie épuisées par le passage des ennemis, par le séjour d'une grande partie de l'armée autrichienne et par celui du corps de Platof; cependant nous y trouvâmes encore des ressources.

Les différents corps que j'avais sous mes ordres furent employés alternativement au blocus de Cassel, vis-à-vis de Mayence, et y restaient presque toujours au bivouac, par un temps très pénible à supporter; cependant le zèle, les soins et l'activité des chefs de corps et des régiments suppléèrent à tout.

Réflexions sur l'organisation de l'armée russe. — Les wagenburgs, que j'avais laissés en Silésie, m'arrivèrent un peu tard, mais enfin ils arrivèrent; le maréchal Blücher me fit donner, par réquisition, les effets les plus nécessaires, et mes braves soldats, qui, pendant ce court intervalle, jouirent d'un peu de repos, après dix-sept mois de marches continuelles, et de la guerre la plus active et la plus sanglante qui ait jamais eu lieu, furent habillés et prêts à rentrer en campagne. Les équipages des régiments furent réparés et les chevaux complétés.

Telle est l'excellente organisation de l'armée russe et sa parfaite composition, qu'après les plus horribles fatigues, un temps très court suffit pour la mettre dans le meilleur état. Mais ce qui mérita surtout l'attention particulière du

même avec le prince Labanow, qui organisait des armées de réserve en Pologne, et qui, devant me composer la mienne, en userait avec moi comme Bennigsen avec lui et moi avec Bennigsen, et qu'on pouvait imaginer ce qui me resterait après ces trois cascades. On me permit de prendre six généraux du corps que je commandais alors. Je demandai Rudzewitsch, Schindschin, le comte Paul Pahlen, Turtschaninow et Weszelizki. Mais on fut bientôt calmé sur la Turquie, et il ne fut plus question pour moi de cette destination, qui m'eût fort contrarié, mais que je ne pouvais refuser.

L'Empereur décida qu'en cas de guerre, le commandement des troupes en Bessarabie resterait au duc de Richelieu, qui était à Odessa.

maréchal Blücher, ce fut de voir, à la fin de décembre, l'état parfait de mon artillerie, dont les chevaux avaient extrêmement souffert dans les marches forcées et les chemins affreux de Fulde à Giessen.

Perfection de l'organisation de l'artillerie russe. — En neuf semaines, tout fut réparé et tout était comme au commencement de la campagne. Je ne dois point taire ici les obligations que j'ai sur cela à M. le général Weszelizki et aux chefs des compagnies.

Je me plais à le répéter encore : l'artillerie russe est aussi parfaite dans son organisation intérieure et dans son matériel que distinguée par sa bravoure et ses talents.

La nouvelle organisation établie par l'empereur pour l'envoi exact et successif des recrues et des convalescents (malgré l'éloignement de nos ressources nationales), était excellente dans toutes ses parties ; on peut en juger par la manière dont mon corps d'armée a été complété.

Le 8/20 novembre 1813, j'avais 30,000 hommes ; j'en avais perdu 18,000 dans la campagne [1].

Nouvelle composition des corps et des armées. — Le corps du général Sacken, étant beaucoup plus faible que le mien, fut augmenté par le 6e corps du lieutenant général prince Scherbatof, qui faisait partie des troupes sous mes ordres. Ce corps (comme on l'a vu) n'avait point été à la bataille de Leipzig, et avait peu souffert en Silésie. Il était très complet ; les régiments de Twer et de Kinburn dragons, et les quatre compagnies d'artillerie, nos 17, 18, 28 et 34, passèrent aussi dans le corps de Sacken, qui me donna seulement le 4e régiment de cosaques réguliers de l'Ukraine.

1. Dans ce nombre, il y avait quelques malades que j'avais laissés dans les hôpitaux, mais en petit nombre : le reste avait été tué ou blessé ; ceux qui l'avaient été légèrement me rejoignirent à Francfort.

Ces changements réduisirent mon corps d'armée à 19,000 hommes et, au commencement de cette campagne, peu après le passage du Rhin, j'avais de nouveau 43,000 hommes sous les armes [1].

L'habitude de la guerre, la force physique des soldats russes, le soin des chefs, préservèrent aussi mes troupes des funestes maladies qui avaient suivi partout la fuite des ennemis, et dont beaucoup de villages de l'Allemagne étaient infectés ; presque le quart des habitants des villes et des campagnes y succomba, et, au commencement de la campagne de 1814, je n'avais, sur 43,000 hommes, que huit cents malades, autant de faibles et de convalescents, et je ne perdis pas plus de cent hommes dans les hôpitaux.

Le nouveau système de guerre adopté par nos souverains les ayant conduits en Suisse par l'Alsace et la Franche-Comté, nous restâmes près de Francfort pour attendre le moment d'agir.

Le corps d'Yorck, réduit à 13,000 hommes, fut porté de nouveau à 25,000 ; celui de Sacken en comptait autant; ces deux corps et le mien faisaient un total de plus de 90,000 hommes, accoutumés à vaincre sous Blücher.

On augmenta encore son armée du corps prussien du lieutenant général Kleist, qui avait bloqué Erfurt (ce corps était aussi de 20,000 hommes) et enfin de deux des six corps que les princes allemands formaient.

Les Hessois, sous les ordres du prince héréditaire de Hesse-Cassel, étaient destinés à suivre le général Kleist. Les troupes de Cobourg, de Nassau et de Francfort, sous les ordres du duc régnant de Saxe-Cobourg, devaient me rejoindre, mais ces différents corps n'étaient point encore

1. Bogdanowitsch le porte seulement à 36,000, y compris 11,901 hommes de Saint-Priest. *Histoire de 1814*, t. I, p. 441. (Éditeur.)

formés ni armés au commencement de la campagne.

Passage du Rhin à Kaub par l'armée de Blücher, 20 décembre 1813/1er janvier 1814. — Le moment d'agir offensivement étant arrivé pour nous, le général Blücher me prévint verbalement de ses projets [1] et de ses dispositions pour le passage du Rhin. Le secret fut si parfaitement gardé que non seulement les ennemis, mais même les habitants de Francfort (où le général Blücher vint exprès prendre son quartier la veille du départ) [2], n'eurent aucune connaissance de notre prochaine marche.

Le lieutenant général Rudzewitsch, qui commandait alors le 10e corps à la place du lieutenant général Kapzevitsch, qui était tombé malade, vint remplacer le 9e corps du lieutenant général Olsufief devant Cassel. Je lui donnai trois régiments de cosaques et trois de cavalerie, sous les ordres du général-major comte Pahlen, et, avec le reste de mes troupes, je suivis le corps d'Yorck pour passer le Rhin à Kaub.

Le corps du comte de Saint-Priest fut destiné à le passer à Coblence, et celui du général Sacken à Manheim.

Nous marchâmes rapidement par Schwalbach et Nastætten à Kaub; nous y arrivâmes le 20 décembre 1813/1er janvier 1814.

Nos cent pontons furent jetés à l'instant; nous n'éprouvâmes que peu de résistance. Les ennemis n'avaient que de petits postes le long de la rivegauche du Rhin; ils avaient cependant, vis-à-vis de Kaub, deux canons qui tirèrent quelques coups; mais les chasseurs prussiens, passés en bateaux, ayant gravi les montagnes qui bordent la rive gauche, les ennemis se retirèrent sur le chemin de Bingen.

La rapidité du Rhin rompit deux fois le pont, qui ne put

1. Voir l'ordre pour le passage du Rhin, *Plotho*, t. III, p. 44. (Éditeur.)
2. Il y loua, pour deux mois, une loge au théâtre.

être achevé que le 21 décembre 1813/2 janvier 1814. L'infanterie du corps d'Yorck passa en bateaux et, le matin du 22 décembre 1813/2 janvier 1814, la cavalerie et les équipages passèrent sur le pont. Le corps d'Yorck se dirigea par Stromberg sur Kreuznach et, dans la nuit du 21/2 au 22 décembre 1813/3 janvier 1814, je passai aussi la rivière et me portai sur le chemin de Bingen avec le 9ᵉ corps et ma cavalerie de réserve, sous les ordres du lieutenant général Korff, qui était venu me joindre de Wetzlar, où il avait eu ses quartiers d'hiver.

J'étais destiné à bloquer et à observer Mayence jusqu'à l'arrivée du 5ᵉ corps allemand du duc de Cobourg, qui devait me remplacer.

Passage du Rhin par le corps du général Sacken et combat de Manheim. — Le général Sacken exécuta son passage vis-à-vis de Manheim le 20 décembre 1813/1ᵉʳ janvier 1814 avec le plus grand succès et sous les yeux du roi de Prusse, qui y était venu de Francfort et continua ensuite sa route pour la Suisse.

L'infanterie du corps de Sacken passa en bateaux; elle emporta, avec une perte de trois cents hommes, les retranchements que les ennemis avaient sur la rive gauche du fleuve, vis-à-vis de l'embouchure du Neckar, prit six canons et fit quelques prisonniers.

Sacken se porta ensuite sur Alzey, où ses avant-postes se réunirent à ceux du général Yorck.

Le général-major Karpof, avec les cosaques du général Sacken, eut, le 22 décembre 1813/3 janvier 1814, une affaire brillante près de Mutterstadt; il culbuta huit escadrons ennemis, fit [illegible]-cinq officiers et deux cents soldats pri[illegible] général-major prussien prince Biron, avec [illegible] fit cent vingt prisonniers à

Passage du Rhin par le comte de Saint-Priest et combat de Coblence. — Le 19/31 décembre, le comte de Saint-Priest rassembla la onzième division d'infanterie à Niederlahnstein, près de l'embouchure de la Lahn, vis-à-vis de laquelle les ennemis avaient une batterie et où nos troupes devaient passer le Rhin dans des bateaux rassemblés depuis quelque temps dans la Lahn.

Pour faire des diversions, il fit passer le fleuve au général-major Kern à Wallendar, plus bas que Coblence, avec le régiment de Belozersk, le 30e chasseurs et cent cosaques, et plus bas encore au général-major Pillar, vis-à-vis de Neuwied, avec le régiment de Riasan, le 48e chasseurs et les chevau-légers de Livonie [1]. Il lui donna l'ordre d'occuper Andernach et de pousser des partis sur Bonn, où il y avait quelques forces ennemies.

Le général-major Kern devait se porter sur Coblence et s'emparer du pont de la Moselle.

Les généraux-majors Bistram et Karpenkof (commandant le 1er de chasseurs, qui, blessé grièvement avant l'armistice, ne faisait que de rejoindre mon corps), avec le 1er et le 33e chasseurs, furent destinés à emporter la redoute ennemie, devant Niederlahnstein, et une batterie de sept pièces de 12 fut placée sur la rive droite du fleuve pour protéger le passage.

Le 20 décembre 1813/1er janvier 1814, à minuit, les troupes passèrent le fleuve; à peine les ennemis eurent-ils le temps de tirer quatre coups de canon. La redoute fut emportée par nos deux braves généraux, avec perte seulement de quinze hommes, et ils entrèrent dans Coblence à quatre heures du matin, dans le même moment que le

1. Il y a ici une erreur; il n'y avait pas de chevau-légers dans l'armée russe. (Éditeur.)

voure et se retira d'abord en ordre, mais les forces très supérieures des ennemis triomphèrent de ses efforts, son détachement fut dispersé, lui-même fut blessé et fait prisonnier. Il perdit son canon. C'était le premier que l'armée de Silésie perdait depuis le commencement de la campagne.

Ce petit échec était aussi le premier que cette armée avait éprouvé depuis sa formation, mais il était avantageusement compensé par la prise de Coblence, de sept canons, de cinq cents prisonniers et du convoi, qui consistait en farines, riz, effets d'habillement et d'hôpitaux.

Dans ces affaires, la perte du comte de Saint-Priest fut de cent soixante-cinq hommes.

Prise de Bingen. — Après avoir passé le Rhin près de Kaub, j'envoyai en avant, sur le chemin de Bingen, mon adjudant, le capitaine des gardes, baron Schultz, avec cinquante cosaques, et le fis suivre par une avant-garde composée des 10e, 12e, 22e et 38e chasseurs, de six canons et du seul régiment de cosaques que j'avais alors avec moi, le tout sous les ordres du général-major Kornilof.

Le baron Schultz chassa les ennemis des différents villages qui se trouvent sur la chaussée, le long du Rhin, jusqu'à Bingen, et fit quelques prisonniers; mon avant-garde s'approcha de Bingen au point du jour.

Bingen, comme toutes les petites villes de ce pays, autrefois le théâtre de guerres continuelles, est entouré d'un mur, d'un fossé, etc.

Les ennemis y avaient ajouté quelques palissades. La rivière Nahe baigne la ville du côté de Coblence, elle est guéable près de son embouchure, et il y a un pont plus haut, sur la chaussée qui conduit à Stromberg et aussi à Kreuznach.

La chaussée construite le long du Rhin, depuis Coblence

jusqu'à Bingen, est le seul chemin qui soit praticable : à gauche est le Rhin, à droite de hautes montagnes presque inaccessibles.

Le général ennemi Choisy commandait à Bingen ; il y avait huit cents hommes d'infanterie et deux canons, dont l'un défendait le pont et l'autre la chaussée de Coblence, et était placé sur la rive gauche de la Nahe.

Le général Blücher m'avait ordonné d'essayer d'enlever Bingen, mais cependant de ne point perdre inutilement du monde, et si l'ennemi résistait, d'attendre que la cavalerie légère du général Yorck le tournât par Kreuznach et Ingelheim.

Le général Kornilof envoya deux cents tirailleurs tâter la ville : les ennemis firent avancer les leurs et tirèrent trois ou quatre coups de canon à mitraille.

Le lieutenant général Olsufief, qui suivait l'avant-garde avec le neuvième corps, s'étant avancé près des tirailleurs, reçut au bras une contusion d'une mitraille. Le feu de ces tirailleurs dura une heure, au bout de laquelle le général Kornilof s'étant aperçu que les ennemis avaient retiré leurs canons, s'avança contre la ville avec le 12e et le 22e chasseurs ; les ennemis, favorisés par la position et voulant sauver leurs canons, tirèrent encore quelque temps, mais finirent par se retirer dans la ville et ensuite vers Mayence.

Le baron Schultz, avec les tirailleurs, atteignit leur arrière-garde dans la ville ; l'on se battit dans les rues, où les ennemis laissèrent quelques morts.

Nous y trouvâmes un magasin de vivres, un hôpital de quelques centaines d'hommes mourants et nous y fîmes soixante prisonniers ; mais, mes cosaques ayant tardé, les ennemis eurent le temps de sauver leurs deux canons.

Dans cette petite affaire, où je ne perdis que dix-huit

hommes, les chasseurs du 12e et du 22e se distinguèrent ; mon adjudant, le capitaine baron Schultz, se conduisit avec beaucoup d'intelligence et de bravoure, ainsi que les officiers qu'il avait sous ses ordres.

Je fis avancer mon avant-garde jusqu'à Gaulskein et j'occupai Bingen avec le reste de mes troupes.

Investissement de Mayence. — Le 23 décembre 1813/4 janvier 1814, je m'approchai de Mayence, pour la cerner; je confiai au lieutenant général Pantschulitschef Ier toutes mes troupes légères et le dirigeai par Marienborn sur Hechstheim, tandis qu'avec l'infanterie et la cavalerie de réserve, je m'avançais sur les hauteurs de Fintheim.

Le lieutenant général Pantschulitschef trouva les ennemis à Marienborn et à Hechstheim; c'était (à ce que les prisonniers ont dit) une colonne d'infanterie de sept à huit cents gardes d'honneur, coupés par le corps du général Sacken et errant devant Mayence.

Le lieutenant général Pantschulitschef divisa sa cavalerie en trois colonnes.

Le général-major prince Scherbatof, avec le second régiment des cosaques de l'Ukraine, chargea, avec son audace et sa valeur accoutumées, les ennemis près de Hechstheim et les chassa de ce village, jusque près de Mayence.

Le major Léontiew, avec le 3e régiment des cosaques réguliers de l'Ukraine, chassa les ennemis de Marienborn et les poursuivit jusqu'à Bretzenheim.

La forteresse de Mayence fit un grand feu de canons, mais sans effets.

Ma perte fut de treize hommes, on fit quelques prisonniers.

Le 24 décembre 1813/5 janvier 1814, le corps du comte de Saint-Priest étant arrivé à Coblence, je cernai entière-

ment Mayence, les ennemis abandonnèrent tous les villages qui l'entourent, excepté Mombach et Weisenau, le long de la rive gauche du Rhin, villages qu'il m'était inutile d'occuper.

Je confiai la droite du blocus au lieutenant général comte de Saint-Priest, qui eut son quartier général à Bodenheim, et la gauche au lieutenant général Korff, qui se plaça à Ober Ingelheim. Je pris mon quartier général à Oppenheim, où je voulais faire construire un pont sur le Rhin, mais les glaces m'en empêchèrent longtemps.

Ma chaîne de cosaques fut placée autour de la ville, à portée de canon.

Le lieutenant général Rudzewitsch resta d'abord devant Cassel.

Je disposai mes troupes de manière qu'un tiers était au bivouac devant la ville, sur les hauteurs de Hechstheim, de Marienborn et de Fintheim et près de Laubenheim, un tiers en réserve et un tiers dans les cantonnements plus éloignés. Nous trouvâmes partout les habitants bien disposés pour nous, excepté les employés du gouvernement, dont beaucoup quittèrent leurs postes et se sauvèrent en France.

La garnison de Mayence consistait d'abord en vingt et un mille hommes. Le maréchal Marmont, qui y commandait, avait marché à Metz avec sept ou huit mille hommes, à ce que les habitants m'apprirent.

Il resta à Mayence environ treize mille hommes et les deux mille hommes coupés par le lieutenant général Pantschulitschef s'y réfugièrent.

Les cruelles maladies qui ont commencé à attaquer les Français en Russie, dans la campagne de 1812, qui, depuis ce temps, n'ont jamais cessé dans leur armée, et qui, à Torgau, venaient d'enlever en deux mois seize mille hom-

mes sur vingt-cinq mille qui y étaient renfermés, faisaient aussi d'affreux ravages à Mayence. Dans le premier mois du blocus, la garnison perdit plus de trois mille hommes. Quatre mille malades remplirent les hôpitaux ; la mortalité était de cent vingt à cent cinquante hommes par jour.

Cette garnison n'avait que peu d'artilleurs, peu de vieux soldats, quoiqu'elle comptât beaucoup de régiments et sept à huit cents hommes de cavalerie, dépôts de régiments ou gardes d'honneur, rassemblés depuis peu et peu accoutumés à la guerre.

Il y avait beaucoup de conscrits de mauvaise volonté et quatre à cinq cents Suisses et Hollandais qui désertaient chaque jour.

Il déserta aussi beaucoup d'officiers hollandais et westphaliens.

Le 28 décembre 1813/9 janvier 1814, le 9e corps du lieutenant général Olsufief, deux batteries, les régiments de Mittau et de la Nouvelle-Russie, dragons, le second et le quatrième des cosaques réguliers de l'Ukraine, sous les ordres du lieutenant général Borosdin, marchèrent en France pour y suivre le général Blücher.

Le 5/17 janvier, la 8e division et deux batteries, sous les ordres du lieutenant général Kapzewitsch, marchèrent à Nancy, où le général Blücher était déjà parvenu.

Le 20 janvier/1er février, deux brigades de la 22e division, une du 8e corps, du comte de Saint-Priest, les régiments de Kargopol dragons, de la Livonie chevau-légers, le second des cosaques de l'Ukraine, le régiment de Selivanow, cosaques du Don, et deux batteries et demie marchèrent aussi à Nancy sous les ordres des lieutenants généraux baron Korff et Rudzewitsch.

Le général-major comte Pahlen resta devant Cassel

avec une batterie, le régiment de Derpt chasseurs à cheval, deux régiments de cosaques et les régiments d'infanterie de Wiatka et de Wibourg, commandés par le général-major Wassiltschikof (Nicolas).

Le comte Pahlen fut mis sous les ordres du duc régnant de Saxe-Cobourg et les troupes de Cobourg et de Nassau se joignirent à lui.

Le général de division Morand commandait à Mayence et ne paraissait pas assez sûr de sa garnison pour faire de grandes sorties.

Il envoya deux ou trois fois quelques tirailleurs et deux à trois cents hommes de cavalerie, pour tâcher de découvrir notre position, qu'il ne pouvait soupçonner que par les feux qu'il voyait la nuit.

Le 22 janvier/4 février, ayant vraisemblablement appris que mes troupes étaient diminuées, il fit une sortie plus sérieuse avec deux mille hommes d'infanterie, six à sept cents de cavalerie et six canons. Ces troupes s'avancèrent vers Hechstheim. Le colonel Skobelef, chef du régiment de Riasan, qui commandait alors les avant-postes, fit de bonnes dispositions et les rechassa dans la ville avec pertes. Ils laissèrent plusieurs morts sur le champ de bataille; ma perte fut de vingt-huit hommes tués ou blessés.

Cependant le général prussien Kleist avait passé le Rhin à Coblence avec son corps et s'avançait par Trèves sur Metz.

Le général de cavalerie baron Winzingerode, commandant le corps russe de l'armée du prince royal de Suède, passa aussi le Rhin à Düsseldorf et s'avança sur Aix-la-Chapelle et Liège.

Le général-major Yusseffowitsch, que j'avais laissé à Coblence avec les régiments de Brest, de Willmands-

trandt infanterie, de Karkow dragons, et de Kutainikow cosaques du Don et six canons, occupa Bonn, et marcha ensuite en France avec le général Kleist.

Le maréchal Macdonald et le général Sébastiani, qui avaient sept à huit mille hommes de vieilles troupes et avaient peu réussi dans l'ordre qu'ils avaient reçu d'organiser à Cologne une armée de conscrits, se retirèrent précipitamment sur Maestricht et Namur.

Le général prussien Bülow venait d'exécuter une entreprise sur la Hollande, aussi brillante que sagement conduite ; il avait, en deux mois, enlevé un grand nombre de forteresses, dont ce pays est hérissé, favorisé la révolution soudaine qui s'y fit en faveur du prince d'Orange, et renforcé par des troupes hollandaises et anglaises, il s'avançait vers Bruxelles.

Les progrès des armées alliées en France étaient aussi brillants que rapides et déjà elles s'approchaient de Paris.

Opérations des armées alliées en France. — Pendant mon séjour devant Mayence, il s'était passé en France des événements intéressants, dont je dois rendre un compte succinct.

Les différents détachements de mon corps d'armée qui avaient rejoint le maréchal Blücher avant moi avaient eu part à beaucoup de combats de succès différents.

Négociations illusoires. — Le moment de repos que nos armées avaient eu près de Francfort fut occupé par des négociations qui ne pouvaient plus avoir de résultats. Nos souverains, armés pour la liberté du monde et pour le repos des peuples, avaient trop d'énergie et l'esprit trop juste pour ne pas sentir qu'un traité (tel avantageux qu'il pût être), avec un homme comme Napoléon, n'était qu'un palliatif momentané aux maux de l'Europe, qu'il fallait détruire le mal dans sa racine, et anéantir le jaco-

binisme impérial de celui qui, au fait, n'avait fait que continuer la Revolution française sous un autre nom, et que, si on le laissait encore chef d'une nation puissante et belliqueuse, la guerre recommencerait avant deux ans. Les négociations ou furent illusoires ou n'eurent aucune suite.

Passage du Rhin à Bâle par les grandes armées. — Dans le mois de décembre, tous les souverains, le général Schwarzenberg, le comte Barclay, avec les troupes qui composaient la grande armée [1], marchèrent par les États de Bade et le Wurtemberg en Suisse.

Le pont de Bâle fut livré, le Rhin passé, et ils pénétrèrent en France par la Franche-Comté, seul point où ce royaume n'est pas hérissé de forteresses ; cependant il fut nécessaire de faire observer celles de l'Alsace, la citadelle de Besançon et quelques autres points, et ces points occupèrent beaucoup de troupes, entre autres tout un corps autrichien, une partie de celui de Wittgenstein et les Badois.

Napoléon ne croyait point à l'entrée des alliés en France. — Cependant, Napoléon qui, en 1813, lorsque nos troupes traversaient déjà la Bohême, doutait encore que l'Autriche se déclarât contre lui, ne fut pas mieux servi en politique en 1814, et il ne l'a jamais bien été depuis qu'il a perdu M. de Talleyrand. Il se persuada que nous resterions sur le Rhin, qui serait encore la barrière de son empire, et qu'on lui donnerait le temps de rassembler de nouvelles armées pour obtenir la paix, qu'il désirait peut-être alors momentanément.

1. C'étaient trois corps autrichiens, celui du comte Wittgenstein, russe ; les Bavarois, les Wurtembergeois, les Badois, les réserves des gardes russes et prussiennes, des grenadiers russes et autrichiens, les cuirassiers et en tout plus de 180,000 hommes.

Il ne crut pas que la Suisse nous permît de traverser son territoire (ce que cependant elle ne pouvait empêcher) et ne se persuada jamais que ses adversaires ne s'occupassent pas exclusivement des places fortes et osassent les mépriser, comme lui-même cependant en avait donné l'exemple.

Lorsque la marche rapide des alliés lui eut montré ce qu'il avait à craindre d'eux, il reconnut son erreur, quoiqu'un peu tard, et chercha à la réparer par son activité.

Il réunit, en peu de temps, une armée assez forte, et vint, plus tôt qu'on ne le croyait possible, à la rencontre des alliés.

Le maréchal Blücher, avec les corps d'Yorck et de Sacken et mon 9e corps, sous les ordres du lieutenant général Olsufief, s'était avancé par deux points : Sarreguemines et Nancy. Le corps de Kleist et le général Kapzewitsch suivaient; ce dernier n'avait avec lui que trois bataillons de recrues pour le 9e corps, et quatre régiments de la 8e division; les deux autres régiments de cette division étaient devant Mayence, et la 22e division ne l'avait pas encore rejoint.

La cavalerie était restée près de Metz.

Le corps de Sacken marcha en deux colonnes, la première sur Ligny et la seconde sur Vaucouleurs et Joinville.

Combat de Saint-Aubin. — Le 10/22 janvier, la cavalerie ennemie du corps de Ney, qui s'était retirée de Nancy, opposa quelque résistance à Saint-Aubin, près de Ligny, à l'avant-garde du lieutenant général Wassiltschikof, et fut repoussée.

Combat de Ligny. — Le 11/23 janvier, le prince Scherbatof prit Ligny avec perte de deux cents hommes; l'ennemi se retira vers Saint-Dizier.

Combat de Saint-Dizier. — Le 13/25 janvier, le prince

Scherbatof l'attaqua, l'en chassa et se porta sur Brienne. Dans ces affaires, le corps du prince Scherbatof se distingua, ainsi que son brave chef; le lieutenant général Landskoï resta à Saint-Dizier, d'où l'ennemi le força ensuite à se retirer sur Joinville.

Le corps du prince royal de Wurtemberg, le corps autrichien du général comte Giulay, s'avancèrent à Bar-sur-Aube et vers Brienne, et les souverains, de Chaumont à Bar.

Le maréchal Blücher vint à Brienne avec tout le corps d'armée de Sacken et celui du lieutenant général Olsufief : il y fut joint par l'avant-garde du corps de Wittgenstein, commandée par le lieutenant général comte Pahlen, et fit faire des reconnaissances sur les chemins de Lesmont et de Troyes.

Marche rapide de Napoléon. — C'était l'avant-garde de Napoléon qui avait repoussé le général Lanskoï de Saint-Dizier. Il retourna sur ses pas par Vitry, Vassy et Montier-en-Der sur Brienne.

On ne savait point encore qu'il était lui-même sur ce point et l'on ignorait ses forces; sa marche avait été très rapide.

Il venait de Paris, résolu à attaquer ses ennemis partout où il les trouverait, et espérait leur faire éprouver la même terreur que celle qu'il venait d'inspirer à son Sénat et à son Corps législatif.

Combat de Brienne. — Le 17/29 janvier, une partie de sa cavalerie, après une marche forcée, tomba à l'improviste sur le château et sur la ville de Brienne, et fut au moment d'y faire des prisonniers d'une grande importance ; Blücher lui-même et Sacken ne furent sauvés que par un vrai miracle *.

* Voir note 1.

Le lieutenant-colonel de l'état-major russe comte Louis de Rochechouart, officier brave et instruit, y périt.

La 15e division de mon 9e corps défendit le chemin de Vassy contre de fortes colonnes ennemies et s'y maintint longtemps.

Le régiment de Vitebsk et le 22e chasseurs se distinguèrent; les ennemis cependant tournèrent notre flanc gauche et prirent quatre canons. Le lieutenant-colonel Makazarew les reprit à la baïonnette avec un bataillon du régiment de Koliwan. Le feu dura longtemps; mais enfin, notre flanc ayant été tout à fait tourné, et Brienne-le-Château déjà occupé par l'ennemi, nos troupes se retirèrent. Le général-major Udom, avec la 9e division, soutint la retraite de la 15e; tout le corps se replia sur la ville de Brienne et la défendit jusqu'à la nuit; elle fut presque en entier brûlée [1].

Le comte Pierre Pahlen, qui était sur le chemin de Lesmont, se replia par Brienne sur le corps de Sacken, qui était entre cette ville et la Rothière.

Napoléon avait peu de cavalerie sur son aile gauche et il eût peut-être dû la renforcer par celle de son aile droite lorsque le comte Pahlen se retira sur Brienne. Ce général, réuni avec le lieutenant général Wassiltschikof et la cavalerie de Sacken, se reporta alors en avant et fit des charges heureuses et brillantes qui arrêtèrent les colonnes ennemies; ils prirent des canons. Cette cavalerie et mon 9e corps méritèrent dans cette journée beaucoup d'éloges.

Cette affaire fut très vive et très chaude; les deux partis y perdirent beaucoup de monde; le combat acharné qui eut lieu dans la ville, dans le château et dans le parc

1. C'était dans l'école militaire de cette même ville que Napoléon avait été élevé aux frais de Louis XVI.

de Brienne, se prolongea pendant la nuit, à la lueur de l'incendie qui dévorait la ville.

Le 18/30 janvier, Napoléon s'avança sur Brienne avec de grandes forces ; le maréchal Blücher se retira sur Trannes, dans une très belle position. Napoléon plaça sa droite à Dienville, son centre à la Rothière et sa gauche à Chaumesnil.

Le 19/31 janvier, il s'avança sur Trannes et occupa les bois qui sont en avant de ce village, sur sa gauche.

Cependant, les souverains alliés arrivaient; les corps du prince royal de Wurtemberg, du comte Giulay et celui des grenadiers russes se réunirent au général Blücher le 1er/13 février.

Reprise de Saint-Dizier. — On sut que le général Yorck avait occupé Saint-Dizier et y avait pris un canon.

Il fut décidé qu'on attaquerait Napoléon avec les forces réunies, à Trannes, tandis que le général comte Wrede se porterait, avec les Bavarois, de Doulevant sur Brienne.

Bataille de Brienne. — Napoléon occupait Dienville, la Rothière, Petit-Mesnil, la Giberie et la Chaise; sa position était beaucoup trop étendue, surtout dans un pays plat et ouvert, pour le nombre de troupes qu'il avait : c'était une grande faute, et il en fut puni.

L'attaque commença à midi ; elle fut faite sur trois colonnes *.

Le prince de Wurtemberg attaqua les bois et les hauteurs près des Verreries [1], les prit, ainsi que le village de

1. Pour tout ce qui regarde la participation des Wurtembergeois, voir Hiller, *Campagne de 1814*, p. 79-89. (Éditeur.)

* Voir note 2.

la Giberie, et surmonta toutes les difficultés que lui offraient le terrain et la boue, qui était horrible et ne lui permettait pas d'employer son artillerie.

Le général Sacken attaqua aussi avec très peu d'artillerie, quoiqu'on employât les chevaux de la moitié des canons pour doubler les attelages des autres.

Le comte Giulay s'approcha de Dienville qu'il devait attaquer et emporta d'abord le village d'Unienville.

A trois heures, la bataille devint générale; Napoléon, ayant renforcé son aile gauche, repoussa le prince royal de Wurtemberg et reprit la Giberie, mais la reperdit bientôt.

Le général Sacken attaqua le village de la Rothière; dans cette attaque, les lieutenants généraux prince Scherbatof et comte Lieven, ainsi que les troupes sous leurs ordres, se couvrirent de gloire sous les yeux de l'empereur.

La cavalerie française, supérieure à celle de Sacken, la repoussa d'abord et pénétra jusqu'à notre infanterie; mais notre cavalerie, renforcée, attaqua presque dans l'obscurité et culbuta celle de l'ennemi et la poursuivit jusqu'au Vieux-Brienne; le désordre se mit alors dans l'infanterie ennemie et l'on prit trente-deux canons, dont vingt-quatre de la garde.

Dès ce moment, la bataille était gagnée, mais les Français occupaient encore les trois principaux villages de leurs positions.

Le prince de Wurtemberg, réuni au comte Wrede, emporta Chaumesnil; le général Sacken, après un combat long et sanglant, emporta aussi la Rothière, dont cependant il ne se rendit absolument maître qu'à onze heures du soir ; il fut soutenu par mon 9e corps et celui des grenadiers, qui contribuèrent au succès.

A minuit seulement, le comte Giulay emporta Dienville.

Alors l'ennemi, forcé sur tous les points, se retira pendant la nuit à Brienne.

Le comte Wrede qui, avant de parvenir à Chaumesnil, avait emporté Morvilliers, prit vingt-six pièces de canon.

Le prince de Wurtemberg en avait pris neuf.

Pendant la nuit, les gardes russes et prussiens et les réserves de cavalerie arrivèrent à Trannes.

Le 21 janvier/2 février, les alliés se portèrent en avant, pour attaquer de nouveau l'ennemi à Brienne, mais il s'était retiré sur Lesmont.

Perte des deux armées. — Dans cette sanglante bataille, qui coûta près de 10,000 hommes aux Français et autant aux alliés, on prit soixante-sept canons sur les champs de bataille, et quelques-uns dans la poursuite. On fit beaucoup de prisonniers et, entre autres, plusieurs de la garde française qui donna et souffrit beaucoup à la Rothière. Les Français n'ont avoué que cinquante-quatre canons perdus, et Napoléon a appelé cette sanglante bataille une rencontre.

Les alliés laissent échapper le moment de profiter de cette victoire. — Après cette victoire, dont on ne profita pas assez vite [1], on se flatta peut-être trop que Napoléon ne pourrait plus opposer d'armée à celle des alliés, et cela était vraisemblable ; mais on se trompa sur les ressources de la France et sur celles du despotisme de celui qui la gouvernait.

Napoléon reparaît avec une nouvelle armée. — On avait pu croire aussi, après la destruction complète de l'armée

1. On laissa faire tranquillement à Napoléon une retraite qui aurait pu être troublée; il est vrai que les troupes étaient très fatiguées.

française en Russie, en 1812, qu'on ne lui verrait plus d'armée organisée ; on en trouva à Lutzen une très forte et très bonne ; celle-ci fut presque encore détruite à Leipzig et dans la fuite au Rhin ; l'on trouva à Brienne une troisième armée. Après Brienne, il paraissait enfin que Napoléon n'avait plus de ressources ; il reparut, dix jours après, avec une quatrième armée, mais ce fut la dernière.

Elle était en grande partie composée de troupes venues d'Espagne et, parmi elles, il y avait une excellente cavalerie.

Les alliés se séparent en petits corps. — Au lieu de tomber de suite, avec une masse énorme, sur Paris, les alliés se séparèrent, se dispersèrent et marchèrent par petits corps, distants entre eux d'une ou de plusieurs marches, pour qu'elles fussent plus rapides et pour qu'on fût moins embarrassé pour les subsistances [1].

Ces corps furent battus séparément, et la fin de la guerre fut retardée de deux mois ; ce fut une grande faute. Nos souverains et nos généraux en chef, trop grands pour ne pas être au-dessus d'un aveu, en sont convenus ; mais peut-être aussi les succès momentanés de Napoléon assurèrent-ils sa perte, en lui donnant un instant de jactance qui lui fit éluder des propositions de paix dont on parlait encore alors, mais qui, comme je l'ai dit plus haut, ne pouvait plus être conclue.

Congrès de Châtillon [2]. — Cependant, on avait rassem-

1. On était si persuadé que l'on n'éprouverait plus de résistance, que l'on marcha en petits détachements et par journées d'étapes. Les officiers des différents corps se donnaient rendez-vous à Paris, au Palais-Royal, pour le dimanche suivant. Blücher paraissait surtout désirer extrêmement d'y aller : il y alla effectivement et même beaucoup de fois, mais pas aussitôt qu'il le croyait.

2. Pour tout ce qui concerne le congrès de Châtillon, voir les documents relatifs à l'histoire de la coalition de 1814, publiés par Demelitsch, *Fontes rerum austriacarum*, t. XLIX. (Éditeur.)

blé un congrès à Châtillon, Napoléon y avait envoyé M. de Caulaincourt, duc de Vicence ; si alors il a cru à la paix, il était le seul qui pût y croire, et je pense même que nos souverains auraient pu se dispenser de jouer cette comédie, si je n'en vois pas une raison, que j'ose hasarder sans oser l'affirmer : on pensait alors aux Bourbons ; M. de Talleyrand négociait secrètement, de Paris même, contre Napoléon; Pozzo di Borgo, sujet français, Corse et ennemi particulier de Napoléon, avait été envoyé de Francfort en Angleterre à Louis XVIII ; Monsieur, comte d'Artois, était déjà venu en France, il se trouvait même à Nancy ; l'empereur de Russie savait parfaitement que Metternich voulait le petit Napoléon avec la régence de sa mère, ce qui eût mis deux énormes puissances à sa disposition. Ce que veut Metternich, l'empereur François le désire aussi.

Il fallait les tromper, les amuser, et on y réussit ; on éloigna l'empereur François sous prétexte qu'il devait se rapprocher de ses armées qui étaient en France, par Genève et la Savoie, et en lui persuadant que sa santé souffrirait trop de la vie active des camps dans l'hiver ; il fut à Dijon, où même il manqua d'être pris par des partisans français ; et, après la prise de Paris, on proclama les Bourbons sans consulter Metternich, qui fut forcé de faire bonne mine à mauvais jeu [1].

1. Lorsque les deux empereurs se portèrent en Suisse avec la grande armée, pour pénétrer en France, le roi de Prusse resta quelques jours après eux à Francfort. Je m'y trouvai alors. Ce prince, que je voyais tous les jours, me traitait avec une bonté et, j'ose dire même, avec une familiarité qui m'enhardit un jour à lui parler des futurs destins de la France.

Voici quelle fut à peu près notre conversation. Elle fait connaître quelles étaient alors les dispositions des souverains et les opinions qu'on leur avait laissé prendre.

« Sire, pardonnez l'indiscrétion de ma demande ; ne pensez-vous pas aux Bourbons ? — Oui, assurément, l'empereur de Russie et moi nous y

Les alliés s'avancent sur Paris, mais divisent leurs forces. — La grande armée s'avança sur Troyes, Nogent-sur-Seine, Bray, Montereau, Sens, Pont-sur-Yonne, Moret, Nemours, Fontainebleau et dans les départements de l'Aube et de Seine-et-Marne.

Le maréchal Blücher s'avança vers Vertus, Étoges, Montmirail, Château-Thierry. Le général Yorck avait précédemment attaqué et pris Châlons-sur-Marne, dont le maréchal Macdonald se retira après avoir fait sauter le pont et l'arc de triomphe qui le décorait. Yorck était déjà près de Château-Thierry avec le général Sacken ; le lieutenant général Olsufief, avec mon 9e corps, était à Champaubert; le lieutenant général Kapzewitsch et le général Kleist avaient rejoint le général Blücher et faisaient le dernier échelon.

Certainement, si le général Blücher eût pressé sa marche et eût réuni plus de troupes ensemble, et qu'il eût prévenu, à Château-Thierry ou à la Ferté, le maréchal Macdonald qui se retirait et qu'il pouvait couper, il eût obtenu le résultat qu'il espérait; mais il perdit du temps, il se dissémina et éprouva de grands échecs.

avons bien pensé, mais il y a des obstacles presque invincibles. — Votre Majesté veut me parler de l'Autriche. — Oui. — Mais l'empereur François, dont le caractère vertueux et loyal est si connu, saura sacrifier les intérêts de sa famille au bien général et, j'ose dire, à la nécessité. — Non, mon général, ce maudit mariage a tué l'Europe. — Mais si vous laissez Napoléon.... — Ceci est un autre point. — Eh bien, son fils ! Vous vous exposez peut-être avec lui, un jour, aux mêmes dangers que son père vous a fait courir et d'ailleurs, Sire, vos trônes ne peuvent être assurés qu'en consacrant la légitimité. — Vous avez raison, mais des armées triomphent des armées et non des nations, et si la nation française ne veut pas des Bourbons, qui l'y forcera ? — Sire, elle en voudra. — Ceux qui les ont connus et servis n'existent plus ou ne sont plus en activité et toute la génération actuelle est élevée dans d'autres idées et dans d'autres habitudes. — Votre Majesté verra peut-être que cette restauration sera plus facile qu'elle ne le croit. — Je le désire plus que je ne l'espère. » Lorsque je le revis à Paris, il me dit : « Mon général, vous aviez raison, et j'en suis enchanté. »

Napoléon profite des fautes de ses ennemis. — Napoléon s'était retiré près de Paris; il fut renforcé par les troupes venues d'Espagne, par des recrues et par des conscrits. Il sut tous les mouvements des alliés et profita, en grand général, des chances que lui donnaient leurs dispositions.

Il marcha comme la foudre sur Sézanne comme étant le point central d'où il pouvait tomber à droite et à gauche, suivant les circonstances, sur quelques-uns de nos corps séparés et les battre les uns après les autres, et il réussit.

Le 9, l'avant-garde du général Sacken fut repoussée avec perte, de la Ferté-sous-Jouarre par les troupes du maréchal Macdonald, qui se retira ensuite sur Meaux. Le général Blücher, cependant, ignorant où était Napoléon, et voulant, mais trop tard, faire ce qu'il aurait dû faire plus tôt, se concentrer, perdit encore du temps et ne put réussir à ce qu'il projetait.

Combat de Champaubert. — Le 29 janvier/10 février, à dix heures du matin, lorsque le 9e corps du général Olsufief parvenait à Champaubert, il fut soudainement attaqué par Napoléon lui-même, à la tête de 25,000 à 30,000 hommes; il n'avait pas 5,000 hommes sous les armes, vingt-quatre canons et point de cavalerie.

Le lieutenant général Olsufief eût pu éviter son malheur en se retirant sur Étoges dès que les ennemis parurent (ainsi que le lui conseillèrent les généraux Kornilof et Udom qui étaient avec lui); mais ce général, très brave de sa personne, et trop esclave des ordres (que quelquefois un général détaché peut éluder selon les circonstances), voulut absolument s'en tenir à celui qu'il avait reçu du maréchal Blücher (lorsque, assurément, celui-ci ne pouvait prévoir l'attaque de Napoléon) de rester à

Champaubert puisque, selon les dispositions, les corps de Kleist et de Kapzewitsch devaient se porter sur Sézanne.

Le général Olsufief ne crut pas et ne pouvait pas croire qu'il serait attaqué par une armée et voulait mettre entre deux feux le peu de forces qu'il supposait être détachées contre lui. Il fit avancer, sur le chemin de Sézanne, par où il était attaqué, ses quatre régiments de chasseurs qui occupèrent le village de Baye, à un petit quart de lieue de Champaubert. Les forces de l'ennemi n'étaient point encore rassemblées; elles se montrèrent bientôt de tous côtés.

Le général Olsufief n'avait avec lui que trente cavaliers du convoi du maréchal Blücher, sous les ordres du lieutenant des gardes Pantschulitschef, et plus de 8,000 hommes de cavalerie française le débordèrent et l'entourèrent. Il vit alors qu'il fallait se retirer, mais il était trop tard.

Le général Kornilof, qui commandait la droite, et le général Udom, qui se trouvait à la gauche, et tous les officiers et soldats de ce malheureux 9e corps montrèrent une intrépidité qu'aurait dû honorer un succès.

Tout le corps se retira de Baye par Champaubert pour gagner la chaussée d'Étoges, où le maréchal Blücher se trouvait alors. Quinze canons et quarante-deux caissons, avec quelques soldats passèrent heureusement par une route détournée dans les bois, et gagnèrent la Fère-Champenoise, où ils furent recueillis par le général Kapzewitsch.

Le reste fut coupé par la cavalerie française qui avait déjà garni la chaussée.

Une boue épaisse l'empêchait, à la vérité, d'agir vivement sur les flancs de la colonne dans des champs labourés, mais aussi notre artillerie avait peine à se mouvoir,

quoique les soldats s'attelassent aux canons pour aider les chevaux.

Le général Olsufief voulait se retirer à Lacaure, sur le chemin d'Épernay. Le combat dura jusqu'à la nuit; plusieurs fois, nos malheureux soldats cherchèrent à se faire jour à la baïonnette; il fallut enfin céder au nombre. Le désordre inévitable en pareille occasion commença à se glisser parmi les bataillons et la confusion devint bientôt générale; on perdit neuf canons et dix-sept caissons; plus de 2,500 hommes furent tués ou pris.

Le lieutenant général Olsufief fut fait prisonnier, ainsi que le général Poltaratzki, qui fit tout ce qu'il était possible de faire avec son régiment de Naschebourg. Les colonels Sasatkof, de l'artillerie, Tern (qui fut grièvement blessé), le lieutenant-colonel Sokow, le major Melnikow et nombre d'autres bons officiers tombèrent aussi dans les mains des ennemis.

Dans la nuit, le général Kornilof, ayant pris le commandement des corps, se décida, avec les généraux Udom, Pouschkin [1] et le colonel Narischkin, à percer la ligne ennemie. Ayant rassemblé environ 1,500 hommes épars dans les bois et 250 blessés, il réussit à s'échapper, et, traversant des bois épais, par des chemins presque impraticables, arriva, au point du jour, à Port-à-Binson et, le lendemain, rejoignit le maréchal Blücher près de Vertus.

Napoléon ne poursuivit pas le 9e corps; il laissa quelques troupes sur le chemin d'Étoges et se jeta sur Montmirail et Château-Thierry.

Combat de Montmirail. — Cependant, le général Sacken ayant entendu le feu du combat de Champaubert et

1. Le général Pouschkin avait été fait chef du régiment de Vitebsk et l'avait rejoint à Francfort. Il sortait des gardes.

ne sachant ce que ce pouvait être, car (je le répète) la marche de Napoléon avait été si imprévue, si hors de tout calcul, que le militaire le plus pusillanime n'aurait pu la prévoir (et nos généraux ne l'étaient pas), revint sur ses pas, sur Montmirail, pour se joindre au général Olsufief et lui porter du secours *.

S'il eût passé la Marne, avec le général Yorck, à Château-Thierry, comme il fit le lendemain, il eût évité une affaire qui fut malheureuse.

Il n'eut pas le temps d'arriver jusqu'à Montmirail; l'avant-garde de Napoléon y était déjà; celui-ci ne s'était point occupé (comme on l'a vu) de poursuivre les restes d'un corps à moitié détruit, il voulait en détruire un autre.

Le général Sacken fut obligé de se battre ayant Paris à dos, il prit une très belle position sur les hauteurs qui dominent Montmirail, entre Montcoupeau, Courgis et Marchais; il eût pu s'y défendre avantageusement contre des forces doubles des siennes, mais Napoléon, renforcé encore, avait trop de monde pour que Sacken pût se soutenir à la longue. Son corps fit une résistance qui le combla de gloire, mais il fut enfin forcé à une retraite précipitée, quoiqu'elle se fît longtemps en ordre.

La division du comte Lieven et la cavalerie couvrirent cette retraite autant qu'on le pouvait contre une cavalerie bien supérieure.

Le général Yorck revint au secours de Sacken et fut aussi vivement engagé; une de ses brigades souffrit énormément.

Combat de Château-Thierry. — Les deux corps se retirèrent sur Château-Thierry et Napoléon les poursuivit avec tant de vivacité que le corps de Sacken, encombré en passant le pont et les rues du faubourg, y fit une perte d'hom-

* Voir note 3.

mes considérable. Les régiments de Tambow et de Kostroma furent coupés et presque entièrement détruits ou pris, et leur brigadier, le général-major Heidenreich, tomba dans les mains des ennemis.

Dans ces deux journées, le corps de Sacken perdit neuf canons et beaucoup de caissons.

Les deux corps marchèrent sur Reims et de là sur Châlons, et Napoléon, les laissant aller, se rabattit de nouveau sur le maréchal Blücher.

Le général Kapzewitsch, après dix-neuf jours de marche depuis Mayence, avait rejoint le maréchal Blücher le 28 janvier/9 février, près de Vertus; il n'avait pas avec lui plus de six mille hommes.

Le 29 janvier/10 février (le jour du combat de Champaubert), selon les dispositions du maréchal, l'avant-garde du corps de Kleist, sous les ordres du lieutenant général Zieten, était destinée à se porter sur Barbonne, pour reconnaître si les ennemis n'occupaient pas Nogent-sur-Seine, où le corps devait se rendre. Le général Kapzewitsch devait aller à Sézanne, mais d'après la nouvelle du malheur que le général Olsufief avait éprouvé à Champaubert, les deux corps s'arrêtèrent à la Fère-Champenoise, et le lendemain 30 janvier/11 février, se replièrent sur Bergères, près de Vertus, où ils se réunirent aux restes du 9e corps.

Fautes du maréchal Blücher. — Le maréchal Blücher crut que Napoléon se porterait tout de suite sur sa droite, pour s'opposer à la grande armée, dont les progrès étaient très rapides, et voulant se réunir au corps de Sacken et d'Yorck dont il ne pouvait encore savoir le sort, il se décida à se porter de nouveau en avant et fit une nouvelle faute [1].

1. Clausewitz a de même jugé très sévèrement les dispositions de Blücher. *Campagne de 1814*, t. VII, p. 365. (Éditeur.)

Combat d'Étoges. — Le 1er/13 février, deux régiments du corps de Kapzewitsch et la compagnie d'artillerie à cheval du colonel Schindschin furent détachés à l'avant-garde du général Kleist. Elle rencontra des partis ennemis à trois quarts de lieue de Bergères ; on les repoussa jusqu'au delà de Champaubert, où le maréchal Blücher fit son quartier, et les deux corps marchèrent en avant sur Janvillers. Blücher, toujours persuadé que Napoléon s'était reporté sur sa droite, voulait de nouveau repousser Macdonald, qu'il croyait seul contre lui.

Le 2/14 février, l'avant-garde de Kleist fut repoussée par les ennemis ; bientôt ils déployèrent des forces considérables ; c'était encore Napoléon qui revenait de Château-Thierry. Les corps prirent position à Janvillers, mais le maréchal Blücher, croyant les forces des ennemis bien supérieures aux siennes, et étant au moment d'être entouré par une immense cavalerie, ordonna de se retirer.

D'abord, la retraite se fit dans le plus grand ordre, en colonnes serrées et en échiquier ; les tirailleurs entouraient les colonnes, pour arrêter la cavalerie ennemie, et longtemps, nos braves troupes, quoique perdant beaucoup de monde du feu du canon, se retirèrent sur la chaussée sans être entamées.

L'ennemi avait alors peu d'artillerie et peu d'infanterie ; elles n'avaient pu joindre la cavalerie, mais elles arrivaient à chaque instant.

Dans cette affaire, qui ne fut pas heureuse et que, dès le commencement, chacun voyait clairement ne pouvoir pas l'être, jamais nos soldats [1] ne montrèrent tant d'intrépidité et ne donnèrent plus de preuves du courage et de l'exacte discipline qui les distinguent.

1. Et même les trois mille recrues que le général Kapzewitsch avait avec lui.

Près de Champaubert, nos troupes furent entourées de tous côtés par la cavalerie ennemie, il fallut se faire jour, on perdit deux caissons russes.

Le général-major Schindschin, officier aussi recommandable par son courage que par ses talents, fut grièvement blessé au bras d'un coup de mitraille [1], et tant qu'il put se soutenir, ne quitta pas son poste. Les troupes sous ses ordres, les régiments de Schlusselbourg et d'Archangel, commandés par les braves lieutenants-colonels Schindschin et le major Lévental, se firent jour et s'avancèrent, en se battant sans cesse, en retraite sur la chaussée. Les colonels Stegemann et Southow, avec les 7e et 37e chasseurs, se distinguèrent également.

Le maréchal Blücher, toujours au milieu du plus grand feu, courut les plus grands dangers. Plusieurs personnes de sa suite furent blessées et tuées et, entre autres, le lieutenant-colonel Oppen, de l'état-major, officier très distingué.

Le général Blücher ne m'a pas laissé ignorer les obligations qu'il a eues au capitaine en second Focht, de l'artillerie à cheval; ce brave officier se précipita, avec ses artilleurs, sur la cavalerie ennemie qui barrait le chemin ou essayait de sauter les canaux qui le bordent, et ouvrit le chemin.

On parvint, toujours en se battant et sans trop de désordre, jusqu'à Étoges; il était dix heures du soir, l'obscurité était très grande et déjà la cavalerie ennemie et un peu de leur infanterie étaient dans la ville; alors, la confusion devenant générale, on se battit corps à corps. Le général-major prince Urussof fut pris, ainsi que le co-

1. C'était la troisième fois qu'il l'était sous mes ordres, une fois à Slobodjée contre les Turcs et l'autre à Leipzig.

lonel Southow, qui fut blessé pour la troisième fois dans cette guerre.

La perte passa 2,000 hommes, mais on sauva tous les canons et tous les drapeaux; un du régiment de Schlusselbourg, déchiré, arraché, pris et repris, resta dans nos mains.

Le 9e corps, qui était à Étoges, contribua à nettoyer la ville; on se retira dans la nuit et le maréchal Blücher repassa la Marne à Châlons, où il fut rejoint par les corps de Sacken et d'Yorck.

Le corps de Kleist souffrit aussi beaucoup dans le combat d'Étoges et perdit six canons. Cet excellent général, si précieux à son maître et à sa patrie par ses grandes qualités militaires et par ses talents dans les conseils, courut de sa personne les plus grands dangers; la perte de l'armée de Blücher, dans cette malheureuse affaire, fut de plus de 6,000 hommes.

On vit dans les bulletins français que nous avions perdu cent quatre-vingts canons (on en perdit vingt-quatre), vingt mille prisonniers (on en perdit quatre mille), deux généraux en chef (Olsufief n'était que lieutenant général), enfin, que l'armée de Silésie n'existait plus (huit jours après on la revoit sur la Seine).

Activité et manœuvres brillantes de Napoléon. — Napoléon, après le combat d'Étoges, se rabattit sur la grande armée et, le 5/17 février, vint attaquer le corps de Wittgenstein, à Mormant et à Nangis; il lui fit éprouver une perte considérable et lui prit sept canons.

Il courut ensuite à Montereau, le 6/18 février, il attaqua et battit le prince royal de Wurtemberg et lui prit six canons.

En neuf jours, il battit sept corps séparés, j'ose dire (et je ne crois pas être contredit) que dans tout le cours de

ses campagnes, Napoléon ne montra jamais plus d'activité ni d'audace. C'est une des plus belles époques de sa vie militaire.

Il n'avait pas sous les armes la sixième partie des forces qui lui étaient opposées, et il sut manœuvrer de manière à se trouver partout plus fort que les corps d'armée qu'il attaquait. Il eût pu prévenir sa perte s'il eût eu des adversaires capables de se décourager et qui n'eussent pas été aussi fermes dans les revers que brillants dans les succès.

Ceux de Napoléon lui coûtèrent bien cher, il perdit beaucoup de monde et écrasa son armée et surtout sa cavalerie par des marches inconcevables, il se battait tous les jours et marchait toutes les nuits.

Ce fut le dernier coup de griffe du lion : il était épuisé et succomba, mais avec honneur, il faut l'avouer.

Blücher se reporte en avant. — Le maréchal Blücher resta trois jours à Châlons, mais ayant appris que Napoléon s'était décidément porté sur la grande armée, il résolut, dans l'instant, de marcher sur l'Aube et sur la Seine, pour opérer une utile diversion.

Le 7/19 février, il marcha sur la Fère-Champenoise et, le 8/20, à Arcis.

Combat de Méry. — Le 9/21, il se porta à Méry : la ville est bâtie sur les deux rives de ce fleuve, et elle était occupée par l'ennemi ; on l'attaqua, on la prit après une défense opiniâtre, et elle fut en partie brûlée.

Le maréchal Blücher avait été rejoint par le général Rudzewitsch avec quatre régiments de la 22e division et deux du 8e corps, et par le général Korff, avec la cavalerie.

Ces renforts portèrent l'armée de Silésie à 50,000 hommes. Elle avait déjà eu près de 20,000 hommes hors de combat depuis le passage du Rhin.

Blücher se replie sur l'Aube. — Cependant, la grande

armée se retirant sur Langres, le maréchal Blücher ne jugea point devoir passer la Seine. Il fit rompre le pont de Méry et on y réussit, quoique les ennemis s'y opposassent. On y perdit quelques hommes; le lieutenant-colonel Lapouchin, attaché au prince Scherbatof, y périt; c'était un jeune officier très distingué. Le maréchal Blücher se replia sur l'Aube, qu'il repassa à Plancy.

Il se porte de nouveau en avant. — En repassant cette rivière, il avait appris que le maréchal Marmont se trouvait à Sézanne avec 7,000 ou 8,000 hommes; il résolut de l'attaquer le 13/25, mais Marmont se retira sur la Ferté-Gaucher; le maréchal Blücher s'avança jusqu'à Esternay.

Le 14/26, il marcha, par la Ferté-Gaucher, dont les ennemis se retirèrent, jusqu'à Chailly; un fort détachement de cavalerie observa Nogent et les bords de la Seine.

Cependant, Napoléon ayant appris ce mouvement hardi du maréchal Blücher et craignant encore pour Paris, cessa dans l'instant de suivre la grande armée et se rabattit de nouveau sur celle de Silésie.

Affaire de Meaux. — Le 15/27 février [1], le corps du général Sacken, avec celui du général Kapzewitsch, s'avança sur Trilport; mais, ayant trouvé le pont rompu, ils se portèrent sur Meaux et attaquèrent la partie de cette ville qui est située sur la rive gauche de la Marne. Il était impossible de forcer le passage de cette rivière et les deux corps la remontèrent pour la passer à Sammeron, près de la Ferté-sous-Jouarre, ce qui eut lieu le 16/28. Les autres corps s'étaient portés sur la Ferté-sous-Jouarre, d'où les ennemis se retirèrent.

Affaire de Lizy. — Le corps du général Kleist, ayant

1. Voir l'ordre où Blücher (26 février) expose ses intentions; douzième monographie, p. 723. (Éditeur.)

passé la Marne, passa le premier aussi l'Ourcq à Lizy et s'avança sur Meaux.

A deux lieues de cette ville, il fut arrêté par le corps de Marmont, renforcé par tous les détachements qui étaient à Paris et par les gardes nationales. Kleist fut obligé de se retirer sur le chemin de Soissons et les ennemis occupèrent de nouveau Lizy.

Le général Blücher, pour soutenir le général Kleist, voulut forcer le passage de l'Ourcq à Lizy; il fut vivement défendu. Le général Kapzewitsch y perdit près de quatre cents hommes. Le général Moussin Pouschkin, chef du régiment de Vitebsk et commandant alors la 8e division, après la prise du prince Urussof à Étoges, y fut blessé d'une forte contusion.

Le maréchal Blücher ayant été instruit alors de la marche rapide de Napoléon par Sézanne sur Château-Thierry, vit que s'il ne se retirait pas à l'instant sur l'Aisne, son armée pourrait être coupée de Reims et de sa ligne d'opérations.

Forcé alors de renoncer à ses projets sur Paris, il sentit aussi qu'il n'avait pas un moment à perdre pour se rapprocher de l'Aisne et, le 19/31, il se concentra près de Neuilly, où il parvint en deux marches forcées et faites bien à propos.

Le lieutenant général Korff avait commandé l'arrière-garde jusqu'en avant de Neuilly, où il rejoignit le général Kapzewitsch, le général Blücher ayant jugé à propos d'y mettre des forces plus considérables.

Le général Kapzewitsch avait marché par Coulombs, Brumetz, Chézy, à Dammard, où il s'arrêta pour donner le temps aux autres corps de passer les défilés de Neuilly.

Le général Kleist se retirait sur la Ferté-Milon et était vivement suivi par les ennemis.

Le lieutenant général Kapzewitsch envoya au général Korff la 15e division du 9e corps, pour occuper les bois en avant de Neuilly.

Le général-major Gerngross, avec le régiment de Mittau dragons, et le second des cosaques de l'Ukraine, fut placé près de Dammard, pour soutenir les cosaques du Don, et le général-major Denissiew, avec le régiment de Sewersk et le 3e de l'Ukraine, sur le chemin de la Ferté-Milon, pour se joindre à la cavalerie du général Kleist.

Combat de Neuilly. — Le 19 février/3 mars, les ennemis attaquèrent nos arrière-gardes sur tous les points ; le général Kleist, selon les dispositions reçues, se retira à Passy et le général Korff vers Neuilly, mais seulement lorsque ses flancs eurent été débordés.

Nos troupes se maintinrent longtemps avec la plus grande intrépidité dans leurs positions en avant de Neuilly, jusqu'à ce que ce village et ses défilés eussent été nettoyés. Elles le repassèrent ensuite en ordre, quoique les forces des ennemis, qui augmentaient à chaque instant, fussent fort supérieures.

Le général Kapzewitsch disposa, sur la rive droite de l'Ourcq, vingt-quatre pièces de canon pour défendre le pont et plaça des tirailleurs le long de cette rive pour en empêcher le passage à la cavalerie ennemie qui tentait de la passer aux mêmes gués où la nôtre l'avait passée le matin.

Le feu fut fort vif jusqu'à cinq heures du soir. Le général Kapzewitsch, ayant reçu l'ordre de se replier sur l'Aisne, retira ses batteries de gros calibre, et disposa à leur place quelques pièces d'artillerie à cheval.

Cependant les ennemis ayant placé trente pièces de canon en batterie devant le pont, le général Korff fut obligé de faire retirer les siennes ; la nuit mit fin au combat, qui fit

beaucoup d'honneur aux généraux et aux troupes russes et prussiennes; leur fermeté et les bonnes dispositions qui furent faites dans cette retraite arrêtèrent longtemps les ennemis et firent gagner un temps bien précieux. Le terrain ne fut cédé que pas à pas et cependant notre perte ne fut que de trois à quatre cents hommes.

Le maréchal Blücher repasse l'Aisne. — Le maréchal Blücher étant arrivé avec toute son armée à Soissons qui venait d'être occupé très heureusement par les généraux Winzingerode et Bülow, on jeta un pont de pontons à la gauche de la ville, et dans la journée du 20 février/4 mars, toutes les troupes de l'armée de Silésie passèrent la rivière d'Aisne sans être inquiétées.

Prise de Soissons par Winzingerode et Bülow. — Quoique le général Blücher n'eût pas perdu de temps pour opérer une retraite devenue indispensable, la marche de Napoléon fut si rapide que nous eussions pu éprouver une perte considérable de bagages et peut-être d'artillerie sans la prise si utile de Soissons [1].

Je perds une partie de mes équipages. — Nous ne perdîmes qu'une colonne d'équipages qui avait été dirigée sur Fismes avant qu'on eût su l'occupation de Soissons. Cette colonne même eût pu y revenir à temps, mais un officier de uhlans polonais au service de France, qui parlait parfaitement le russe et dont l'uniforme était absolument le même que celui de nos uhlans, trompa l'officier qui commandait cette colonne, en changea la direction, et la conduisit au milieu de son avant-garde; je perdis les équipages de quelques généraux et de plusieurs régiments et beaucoup de voitures de vivres.

1. La douzième monographie de l'état-major prussien a justement pour objet de soutenir la thèse contraire. (Éditeur.)

Le même jour que le général Blücher arriva à Soissons (le 19 février), j'y arrivai aussi par Reims, Fismes et Braine. Je dois rendre compte de ma marche depuis Mayence.

Je quitte le blocus de Mayence. — Selon les premières dispositions du maréchal Blücher, je devais laisser devant Mayence une division d'infanterie, mille hommes de cavalerie et vingt-quatre canons pour renforcer le corps allemand, composé des contingents de Francfort, de Cobourg, du grand-duché de Berg sous les ordres du duc régnant de Saxe-Cobourg, fait, depuis peu, lieutenant général au service de Russie; je devais remettre à ce prince le commandement du blocus de la forteresse, et avec le reste de mes troupes, marcher le 3/15 février pour rejoindre le maréchal Blücher en France. Mais les troupes du duc de Cobourg n'étant point encore complètement organisées ni équipées, je fus obligé de lui laisser sept régiments d'infanterie, cinq de cavalerie ou de cosaques et trente canons. Je confiai ce détachement au lieutenant général Pantschulitschef Ier et je donnai l'ordre au comte de Saint-Priest de marcher en France le 3/15 février, avec trois régiments d'infanterie de son corps et le régiment de Kiew dragons.

D'après les ordres que le maréchal Blücher me donna de venir le rejoindre de ma personne le plus tôt possible, je partis le 31 janvier/12 février, avec un faible détachement sous les ordres du général-major comte Pahlen. Ce détachement était composé du régiment de Derpt, chasseurs à cheval, du second de cosaques de l'Ukraine, de celui de Grékow 21 et de quatre canons du Don.

Je marche en France. — Je fis de fortes marches par Kaiserslautern, Deux-Ponts, Sarreguemines, Nancy, Toul, Saint-Dizier et Vitry, où j'arrivai le 11/23 février. Le

13/25 février, je marchai sur Arcis-sur-Aube pour rejoindre l'armée de Silésie à Méry, où je croyais qu'elle devait se trouver encore, mais je ne la trouvai plus, les bords de l'Aube ayant été momentanément abandonnés.

Dangers que je cours près de Vertus. — J'ignorais également et la marche du maréchal Blücher et celle de Napoléon. Sans un hasard heureux qui me les fit découvrir [1], je serais tombé au milieu de l'armée ennemie, avec peu de probabilité de pouvoir m'échapper.

J'étais déjà à Rameri, sur les bords de l'Aube ; heureusement pour moi, le pont d'Arcis était rompu, et les ennemis travaillaient à le réparer. J'envoyai deux escadrons et quelques cosaques observer leurs mouvements, et je me reportai sur Châlons.

Le 16/28, je voulus marcher sur Montmirail : je trouvai à Vertus le général-major Tettenborn avec quatre régiments de cosaques ; il m'apprit que le général Winzingerode était à Reims, le général Bülow à Laon et que le général-major Benkendorff occupait Épernay. Le général Tettenborn avait été envoyé sur l'Aube pour observer les mouvements des ennemis, ainsi que les partisans prussiens Lützow et Falkenhausen.

A huit heures du matin, le général Tettenborn trouva près de la Fère-Champenoise toute l'armée de Napoléon ; il fut attaqué par la cavalerie légère de la garde française et me prévint qu'il se retirait sur Vertus et Épernay.

J'étais alors à plus de deux lieues en avant de Vertus ; devant supposer que Napoléon ferait suivre le général Tettenborn, je devais craindre que le général Benkendorff ne fût forcé d'abandonner Épernay et de rompre le pont. Je ne pouvais, sans danger, me porter

1. Ce fut un paysan qui m'en avertit.

sur Montmirail, où je devais supposer déjà l'avant-garde ennemie; je savais que le pont de Château-Thierry était détruit et que le détachement de cosaques que le général Benkendorff y avait envoyé manquait de moyens pour le réparer. Ma position était fort critique; je me déterminai à marcher par Champaubert à Épernay, et s'il eût été occupé par les ennemis, je n'avais d'autres ressources que de passer la Marne à la nage près de Dormans, avec ma cavalerie, en abandonnant mes canons et tous mes équipages. J'en traînais avec moi une immense quantité, tous ceux de l'armée de Silésie qui étaient restés en arrière; une grande quantité de convois, coupés de l'Aube et n'ayant plus de direction, s'étaient joints à mon faible détachement et me gênaient infiniment.

Je me retire sur Épernay. — Heureusement que Napoléon, trop pressé de suivre le maréchal Blücher, se contenta de faire repousser jusqu'à Vertus le général Tettenborn et j'arrivai le soir à Épernay. Un immense convoi prussien, sous les ordres du lieutenant-colonel Lobenthal, composé d'un train d'artillerie, de chariots de munitions, de vivres, de la caisse militaire, le tout faisant plus de trois cents chariots et escorté par deux escadrons et deux bataillons de convalescents ou de recrues, vint aussi me rejoindre à Épernay, après avoir été aux portes de Montmirail, où il est inconcevable qu'il n'ait été ni aperçu ni pris. Il fit dix-huit lieues en vingt-quatre heures.

Le parti qu'avait pris Napoléon et la rapidité de sa marche prouvent combien le mouvement du maréchal Blücher était bien calculé et utile au bien général. Si Napoléon eût continué de suivre la grande armée, celle de Silésie eût pu effrayer, ou même occuper Paris, qui n'avait alors que peu de moyens de défense, et si Napo-

léon, pour sauver sa capitale, abandonnait la grande armée, la nôtre pouvait se reporter rapidement en arrière, ce qu'elle fit effectivement.

Le général Benkendorff, que je trouvai encore à Épernay, m'apprit que les généraux Winzingerode et Bülow marchaient sur Soissons pour s'en emparer de nouveau (comme on l'a vu plus haut). Je me déterminai à les suivre et à marcher sur-le-champ par Reims sur Soissons.

Les corps des généraux Winzingerode et Bülow quittent le prince royal de Suède et se joignent à notre armée. — Ces deux généraux, dont les corps faisaient près de 50,000 hommes, avaient, depuis le renouvellement de la guerre, fait partie de l'armée du prince royal de Suède; ils l'avaient quittée depuis peu à Namur et à Liège, où le prince s'était arrêté fort inutilement (et même avec l'air d'une mauvaise intention trop marquée), et par les ordres de leur souverain, ils étaient venus ouvrir une nouvelle ligne d'opérations par les Pays-Bas sur Laon et Soissons, en passant au milieu des innombrables forteresses du Hainaut et des Ardennes, que cependant le prince de Suède et le duc régnant de Saxe-Weimar, général d'infanterie au service de Russie, observaient avec les Suédois et les troupes saxonnes.

Cette nouvelle ligne d'opérations eût été fort hasardée, si les habitants d'Avesnes, où il ne se trouvait qu'un faible détachement de troupes réglées, n'eussent ouvert leurs portes aux alliés. Cette petite forteresse était le seul point d'appui que nous eussions pour communiquer avec les Pays-Bas.

Les deux corps de Winzingerode et de Bülow furent réunis à l'armée de Silésie et en portèrent de nouveau la force à près de 100,000 hommes.

Le général Winzingerode enlève Soissons. — Le général Winzingerode s'était d'abord porté sur Soissons, qu'il enleva de la manière la plus brillante (le général-major Tchernitchef s'y distingua et fut fait lieutenant général).

Le général français Ruska, qui commandait à Soissons, fut tué, un autre général pris. On y fit trois mille prisonniers et on y trouva dix-huit canons.

Il est forcé de l'abandonner. — Quelques jours après, le général Winzingerode, ayant su les événements passés sur l'Aube, abandonna Soissons pour se porter sur Reims, se rapprocha de la grande armée, et ouvrit une communication avec elle, mais ayant appris la marche du maréchal Blücher et celle de Napoléon, il jugea indispensable d'occuper de nouveau Soissons.

Il le reprend de nouveau. — Il se concerta pour cette entreprise avec le général Bülow, qui venait d'arriver à Laon, et emporta une seconde fois la place. Elle avait une vieille enveloppe murée assez forte, et un fossé très profond; en avant de chaque porte, on avait construit depuis peu un tambour palissadé; dix-huit canons de différents calibres garnissaient les remparts; la garnison ne consistait alors qu'en dix-huit cents Polonais ; c'était trop peu pour défendre longtemps la ville, mais dans les circonstances où l'on se trouvait alors, ce point était si important que le commandant aurait dû risquer de soutenir l'assaut même sans espoir de résister à des forces supérieures; il pouvait supposer que ses ennemis ignoraient la faiblesse de sa garnison ; et un jour de retard eût été fort utile à son parti.

Le général Moreau commandait dans la ville, et quoiqu'il fût fort brave de sa personne, il céda peut-être trop tôt au désir de sauver les habitants de Soissons des

horreurs d'un assaut et rendit la place par capitulation, quoiqu'il pût entendre déjà le feu de l'arrière-garde de l'armée de Silésie engagée à Neuilly avec l'avant-garde de Napoléon. Le général Winzingerode accorda à la garnison la liberté de rejoindre son armée; ce n'était pas le moment de disputer.

Cette expédition fut de la plus grande utilité; elle fait honneur aux généraux qui l'ont conçue et exécutée. Jamais succès ne fut obtenu plus à temps. Le général Winzingerode, officier aussi brave qu'instruit, rendit, dans cette occasion, un service bien essentiel à la cause commune [1].

Importance de l'occupation de Soissons. — A peine la garnison française sortait de la ville, que les colonnes repoussées du maréchal Blücher y entrèrent précipitamment; si la place eût tenu vingt-quatre heures, l'armée de Silésie eût été écrasée et eût au moins perdu toute son artillerie [2]. Napoléon fit arrêter et juger le général Moreau * : la prise de Paris le sauva.

Fautes du maréchal Blücher. — On a reproché, avec raison, beaucoup de fautes au maréchal Blücher dans son premier mouvement sur Paris, qui lui coûta si cher; mais dans ce second mouvement en avant, qui fut si utile, on ne peut lui reprocher que d'avoir trop retardé le moment de se retirer sur l'Aisne.

Napoléon ne profita pas si habilement de cette faute de son ennemi que la première fois. Blücher s'était mis lui-même dans une position si dangereuse que, sans la prise

1. Voir, pour toute cette question de la reddition de Soissons, *Mémoires d'un Livonien*, t. I, p. 289-299, et *Mémoires de Toll*, t. IV, p. 413-420. (Éditeur.)
2. L'importance de la reddition de Soissons a été discutée dans la douzième monographie du grand état-major. (Éditeur.)

* Voir note 4.

inespérée de Soissons, il était perdu, pour s'être laissé, par la perte de temps et par des attaques inutiles et infructueuses sur l'Ourcq, acculer à l'Aisne, rivière encaissée, marécageuse et qu'on ne peut passer que difficilement.

L'armée de Silésie ayant repassé l'Aisne, les corps d'Yorck, de Kleist, de Sacken et ma cavalerie bivouaquèrent sur sa rive droite, à quelque distance de la ville, dans laquelle fut placée toute l'infanterie que j'avais alors avec moi.

Elle était composée du 10ᵉ corps, excepté les deux régiments de Wybourg et de Wiatha (restés devant Cassel sur le Rhin), du 9ᵉ corps (réduit à moins de dix-huit cents hommes après l'échec de Champaubert) et de deux régiments du 8ᵉ corps, celui de Belosersk et le 48ᵉ chasseurs, qui formaient la brigade du général Kern.

Le général Kapzewitsch, dont la santé ne répondait pas toujours au zèle qui l'animait pour le service, ayant besoin d'un moment de repos, le maréchal Blücher nomma le lieutenant général Rudzewitsch commandant à Soissons.

Les Français attaquent Soissons et sont repoussés. — Le 21 février/5 mars, les deux corps ennemis, commandés par les maréchaux Marmont et Mortier, qui ne pouvaient découvrir notre armée cachée par les montagnes qui bordent la rive droite de l'Aisne, pouvant supposer que nous étions retirés sur Laon et que nous n'avions laissé dans Soissons qu'une faible garnison (quoique cependant l'importance de ce point dût leur faire juger que nous l'avions suffisamment occupé), l'attaquèrent à huit heures du matin.

Ils s'avancèrent d'abord sur le faubourg de Paris, que défendait le colonel Durnow, avec les 7ᵉ, 29ᵉ, 37ᵉ et 45ᵉ chasseurs et un bataillon de Staroskolsk.

L'attaque fut longue et vive, et la défense telle qu'on devait l'attendre d'un officier aussi distingué que le colonel Durnow et des braves troupes qu'il avait sous ses ordres.

Le lieutenant général Rudzewitsch, les généraux Turtchaninow et Schapskoï (qui commandait la 8e division à la place du général-major Pouschkin blessé à Lizy) se trouvaient sur les remparts de la ville, d'où ils dirigeaient les renforts nécessaires.

Le colonel Magdenko, qui commandait les dix-huit pièces de canon de la place et douze des miennes que j'y avais ajoutées, dirigea le feu de cette artillerie avec une grande intelligence et causa beaucoup de pertes aux ennemis.

Ayant été repoussés à la porte de Paris, ils se portèrent sur leur droite vers la porte de Reims; ils y furent reçus par le général-major Kern et le major Novikow, commandant le 48e régiment de chasseurs; comme à la porte de Paris et pendant cinq heures de combat, ils perdirent du monde sans faire de progrès.

Vers les trois heures après midi, leurs forces augmentèrent visiblement et leur attaque devint plus vive. Ils occupèrent une partie des faubourgs et firent, des toits des maisons, un feu si violent qu'il devint difficile de rester sur les remparts que ces toits dominaient entièrement.

Sous la protection de ce feu et d'une batterie de quarante pièces de canon, ils essayèrent d'emporter la ville, mais ils furent constamment repoussés par le 6e corps et la brigade du 8e.

J'avais disposé le 9e corps en réserve dans les rues et places de la ville, pour porter des secours où il serait nécessaire et contenir les habitants, qui pouvaient donner quelques inquiétudes et que je fis consigner dans leurs maisons.

Vers le soir, une grenade mit le feu à l'hôtel de ville où je faisais déposer et panser mes blessés. On eut beaucoup de peine à les sauver.

A six heures du soir, le feu cessa et les ennemis se retirèrent; leur perte doit avoir été très forte, car la mienne fut de mille cinquante-six hommes et j'avais l'avantage de la position.

Je restai avec le général Rudzewitsch pendant la plus grande partie de l'affaire, mais sans lui ôter un commandement dont il était si digne.

Ce brave général et les troupes sous ses ordres acquirent, dans cette occasion, de nouveaux titres à ma reconnaissance et à celle du maréchal Blücher, qui le leur fit témoigner le lendemain.

Pendant l'attaque de la ville, les ennemis placèrent des batteries le long de l'Aisne, sur des hauteurs situées près de l'ancien couvent des Célestins ; leur feu incommoda tous ceux qui passaient sur le chemin de Laon.

Sous la protection de ces batteries, ils parurent essayer de construire, pendant l'obscurité, un pont sur l'Aisne, vis-à-vis de l'abbaye de Saint-Crépin ; j'y fis marcher le général Udom avec la 9e division que je retirai de la ville, le régiment de Livonie, chasseurs à cheval, et un régiment de cosaques que j'avais gardé avec moi, et les ennemis renoncèrent à leur projet, si toutefois il était sérieux.

Le 22 février/6 mars, à six heures du matin, ils firent encore une entreprise sur la ville, plutôt, je crois, pour cacher leur marche vers Fismes que dans l'espoir de la prendre. A sept heures, ils se retirèrent tout à fait.

Le maréchal Blücher se retire sur Laon. — Le maréchal Blücher sut bientôt que Napoléon, ayant échoué dans son projet d'occuper Soissons, s'était porté avec toutes ses

forces sur le grand chemin de Reims et, de là, sur celui de Laon, pour tourner notre gauche, et qu'il avait passé l'Aisne à Berry-au-Bac, après avoir occupé Reims, où il n'était resté qu'un régiment de Baschkirs dont la plus grande partie fut prise avec le major prince Gagarin, qui le commandait.

Ce mouvement de Napoléon força le maréchal Blücher de se porter en arrière pour assurer Laon et sa nouvelle ligne d'opérations par Avesnes.

Le corps de Bülow fut envoyé à Laon. Celui de Winzingerode marcha le long de la rive gauche de la Lette, vers Craonne, et fut suivi par les corps de Sacken, d'Yorck, de Kleist et par mon 9e corps, commandé par le général Kornilof, avec qui je me trouvais.

Le lieutenant général Rudzewitsch, avec le 10e corps resta dans Soissons et je lui subordonnai un petit détachement de cavalerie, sous les ordres du général-major comte Pahlen, à qui je donnai l'ordre d'observer les rives de l'Aisne jusqu'à Celles et Vailly, où le corps de Sacken avait bivouaqué.

Combat de Paissy. — Napoléon, instruit de nos mouvements, se porta, de Corbeny où il avait son quartier général, sur le chemin de Craonne et attaqua, le 22 février/6 mars, les avant-postes du comte Woronzow, commandant un des corps d'infanterie du général Winzingerode, entre Paissy et Ailles. Le comte Woronzow se maintint dans ses postes, mais il perdit beaucoup de monde.

Manœuvre brillante et savamment conçue par le maréchal Blücher pour tourner avec sa cavalerie l'armée de Napoléon. — Tout annonçait une bataille générale pour le lendemain, et pour en assurer le succès, le maréchal Blücher forma le projet de n'opposer en front à Napo-

léon qu'une partie de ses forces, et de le faire tourner par la plus grande partie de sa cavalerie et un corps d'infanterie par le chemin de Laon à Reims.

Le 22 février/6 mars, à six heures du soir *, et lorsque nous étions encore en marche pour prendre nos camps à Braye, à Courteçon et à la cense de Froidmont, le maréchal Blücher ordonna au général Winzingerode de prendre avec lui sa cavalerie, celle des corps d'Yorck, de Bülow et la mienne, de rassembler à Filain toutes ces masses faisant près de douze mille hommes, auxquelles on joignit soixante canons de cavalerie, et de se porter dans la nuit par Chevregny (où il devait passer la Lette) sur Bruyères, et laissant Laon à gauche, de s'avancer par le nouveau et l'ancien chemin de Reims pour se trouver le lendemain matin près de Corbény, sur les derrières de l'armée française que l'on supposait devoir nous attaquer en avant de Craonne, sur le chemin qui conduit à l'Ange-Gardien; ce qui arriva effectivement. Le général Kleist, qui devait marcher par le grand chemin en passant par Laon, eut l'ordre de suivre et de soutenir le général Winzingerode.

Si cette savante manœuvre eût pu être aussi bien exécutée qu'elle avait été habilement conçue, l'armée de Napoléon, attaquée en dos par une cavalerie plus forte que la sienne, eût été détruite ou, au moins, eût éprouvé un échec décisif; mais dans des mouvements éloignés et compliqués, il arrive souvent que des circonstances imprévues viennent déranger les plans les mieux combinés.

Le pays par lequel le général Winzingerode devait passer est très montagneux, les chemins de traverse étroits et pierreux; la nuit fut fort obscure.

Cette manœuvre échoue par la faute de Winzinge-

* Voir note 5.

rode [1]. — La cavalerie destinée à agir au dos de l'ennemi fut obligée de défiler un à un ; ses soixante canons et les cent vingt caissons retardèrent encore la marche, et le général Winzingerode ne put parvenir à sa destination que trop tard, pour le succès du plan général de la journée. Lui-même contribua, par un entêtement déplacé, à un retard qui fut si préjudiciable ; par la position des troupes lorsqu'elles entrèrent dans le défilé, mon excellent général Emmanuel se trouvait à la tête de la colonne ; le comte Winzingerode ne pouvait avoir un meilleur chef d'avant-garde, mais il ne le connaissait pas, et voulut absolument confier cette avant-garde au général Tchernitchef; celui-ci était à la queue de la colonne déjà en marche. Il dut, dans des chemins étroits, passer toutes les troupes qui le précédaient, et l'on perdit deux heures. Voilà la principale et peut-être la seule raison de la perte irréparable de temps, qui fit manquer le beau mouvement convenu [2].

Le général Kleist, qui marcha par le grand chemin et n'éprouva point d'obstacles, arriva à temps, quoiqu'il eût un plus grand espace à parcourir, et avec de l'infanterie ; mais il ne pouvait rien faire sans cavalerie.

Bataille de Craonne. — Le 23 février/7 mars, à dix heures du matin, Napoléon attaqua avec toutes ses forces l'infanterie du corps de Winzingerode, commandée par les lieutenants généraux comte Strogonof et Woronzow, et soutenue par la cavalerie du corps de Sacken sous les ordres des lieutenants généraux Wassiltschikof et Lanskoï, à laquelle on joignit le régiment de Pavlograd hussards, du corps de Winzingerode.

1. Ce reproche paraît très injuste. Voir Weil, *Histoire de 1814*, t. III, p. 185-191. (Éditeur.)
2. Winzingerode était Allemand; ce fut bien heureux pour lui.

Ces troupes étaient en bataille sur plusieurs lignes, sur un plateau entre Paissy et Ailles, flanqué à gauche par la Lette, qui coule dans un fond et dont les bords sont très escarpés, et à droite par des ravins profonds qui conduisent à l'Aisne.

Cette position était très bonne; le champ de bataille étant très resserré et Napoléon ne pouvant d'abord déployer toutes ses forces ni profiter de son immense supériorité, on devait espérer que le comte Strogonof pourrait tenir assez longtemps pour que le général Winzingerode pût exécuter le mouvement projeté. Le comte Strogonof avait sous les armes 18,000 hommes d'infanterie et 4,000 à 5,000 de cavalerie. Napoléon avait 60,000 hommes dont 8,000 à 10,000 de cavalerie.

L'infanterie du général Sacken fut placée en réserve, entre Cerny et Troyon, et mon 9e corps à Froidmont. Nos troupes soutinrent les attaques vives et renouvelées de Napoléon, depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, avec une intrépidité et un ordre admirables.

L'infanterie ne céda pas un pouce de terrain; l'artillerie, quoique inférieure à celle des ennemis, ne laissa pas un instant maîtriser son feu. La cavalerie, très peu nombreuse, fit des prodiges de valeur, et ses succès dans cette sanglante journée ont prouvé ce que peut la cavalerie russe lorsqu'elle est bien commandée et bien employée; il n'y eut pas de régiment qui ne chargeât sept ou huit fois contre des lignes bien supérieures.

Les lieutenants généraux Wassiltschikof, Lanskoï, comtes Strogonof et Woronzow acquirent dans ce combat beaucoup de gloire.

Pertes des Russes. — Mais cette gloire fut bien cruellement achetée : notre perte passa 5,000 hommes;

la cavalerie seule perdit presque le quart de ses combattants [1].

Le lieutenant général Lanskoï fut grièvement blessé et mourut peu de temps après. Le jeune général Ouschakof, officier très distingué, fut tué sur le champ de bataille, ainsi que le colonel d'artillerie Parkinson. Le lieutenant général Laptief, les généraux-majors prince Chowanski, Wassiltschikof II et Ponset; les colonels Denis-Davidow et beaucoup d'autres officiers supérieurs furent blessés. Le comte Strogonof eut le malheur de perdre son fils unique, jeune homme de dix-neuf ans, de la plus grande espérance, et aussi distingué par sa bravoure que par ses autres qualités estimables : le malheureux père en est mort de chagrin.

Pertes des Français. — La perte des ennemis fut aussi fort considérable : elle a passé 8,000 hommes. Le maréchal Victor fut grièvement blessé, ainsi que le général comte Grouchy et beaucoup d'autres. A cinq heures du soir, le général Winzingerode n'ayant pu parvenir à sa destination et les ennemis portant de fortes masses sur nos flancs, le long de la Lette et dans les ravins (ce qu'ils auraient peut-être dû faire plus tôt), le maréchal Blücher ordonna au comte de Strogonof de se retirer. Cette retraite était difficile et dangereuse à exécuter devant un ennemi si supérieur.

Admirable retraite des Russes. — Le terrain s'élargissant en arrière lui permettait de déployer plus de forces, mais la fermeté de nos troupes triompha de tout, et notre cavalerie combla dans cette retraite la gloire qu'elle s'était acquise dans la journée.

1. C'était la première fois que l'infanterie de Winzingerode se battait, et elle fit là des merveilles.

Le corps du général Sacken laissa passer celui du comte Strogonof, et son artillerie en protégea la retraite. Les deux corps se retirèrent jusqu'à Filain et dans la nuit sur Chavignon et Laon.

Je passai la Lette, à six heures du soir, à Chevrigny, et je vins occuper les hauteurs de Trucy, d'où mon artillerie aurait pu foudroyer le flanc droit des ennemis s'ils eussent continué de poursuivre Sacken, mais ils s'arrêtèrent à Froidmont sans faire aucun mouvement contre moi. La Lette n'était alors qu'un ruisseau presque desséché, mais elle est très encaissée et coule dans un ravin très difficile à passer.

L'armée de Blücher se retire sur Laon. — Le 24 février/8 mars, je me portai sur Laon, où tous les corps se réunirent à onze heures du matin. Le général Kleist y fut rappelé, ainsi que le général Winzingerode, et la cavalerie qu'il avait réunie sous ses ordres rentra dans ses corps respectifs.

La chaussée qui conduit de Chavignon à Laon est construite dans un marais qui ne permet pas de s'en écarter d'aucun côté.

Si Napoléon ne se fût pas arrêté dans la nuit à Froidmont, il eût pu nous causer quelques pertes, mais il se contenta d'envoyer une faible avant-garde qui fut contenue par les tirailleurs du comte Strogonof, et ce ne fut que le lendemain de la bataille, à dix heures du matin, qu'il vint à Chavignon et s'avança sur le chemin de Laon.

Le maréchal Blücher y avait réuni enfin toutes ses troupes. Le corps de Bülow fut placé dans la ville, que sa position sur une montagne à pic rend très forte. Le corps de Winzingerode fut placé en avant et à droite de la ville ; celui de Sacken en avant de la Neuville, et le mien

à sa droite, sur le chemin de Crépy et de la Fère, et ceux d'Yorck et de Kleist vers Sauvoire et Aippes.

Il ordonne d'abandonner Soissons. — Après notre retraite de Craonne, le maréchal Blücher, attendant une nouvelle bataille générale à Laon et ne pouvant s'exposer à perdre (dans le cas d'un succès incertain) les troupes qui étaient à Soissons, ordonna au lieutenant général Rudzewitsch et au comte Pahlen d'abandonner cette ville et de venir me joindre.

Le général Rudzewitsch encloua toutes les pièces trouvées dans la ville et brûla les affûts. Le manque total de chariots le força de laisser ses blessés, qui furent pris et soignés par les ennemis : il marcha par Coucy, Saint-Gobain et Charmes et vint me joindre près de Laon le 25 février/9 mars, à dix heures du matin.

La journée du 24 février/8 mars se passa en reconnaissances de la part des ennemis et en escarmouches d'avant-postes.

Bataille de Laon. — Le 25 février/9 mars, à neuf heures du matin, Napoléon nous attaqua de nouveau avec toutes ses forces.

Il fit d'abord quelques démonstrations sur notre droite, vers Clacy : il se porta ensuite sur notre centre par les villages d'Étouvelles et de Chivy ; y ayant éprouvé une forte résistance et ne pouvant espérer d'emporter facilement Laon, il dirigea, à deux heures après midi, ses attaques contre notre gauche ; elles furent terribles et les deux corps d'Yorck et de Kleist furent un instant obligés de se retirer sur Vaux et sur Athies ; à cinq heures du soir, le maréchal Blücher fit renouveler la belle manœuvre qui lui avait si bien réussi à la bataille de Katzbach. Le succès en fut aussi brillant.

Les corps d'Yorck et de Kleist, qui avaient battu

d'abord en retraite, d'attaqués devinrent tout à coup attaquants dès que la nuit fut close.

Le prince Guillaume de Prusse, frère du roi, jeune prince qui réunit les talents les plus brillants aux qualités les plus aimables, se jeta sur les ennemis, à la baïonnette, avec sa brigade formée en colonnes serrées et soutenu par sa belle cavalerie. Il les culbuta.

Les ennemis ne s'attendaient point à cette attaque; ils avaient déjà allumé les feux des bivouacs. Ils furent surpris et défaits en un instant [1].

Le corps de Marmont, qui faisait la tête de l'attaque, fut repoussé et mis en désordre ; les positions furent reprises.

Quarante-cinq canons, cent trente et un caissons et près de quatre mille prisonniers furent les trophées de cette victoire, qui ajouta à la gloire des troupes prussiennes.

Retraite des Français. — Le corps de Marmont se retira sur Bruyères ; les autres corps français firent aussi un mouvement rétrograde et Napoléon retourna à Chavignon.

Quelques moments avant nos succès, le maréchal Blücher, ayant vu que notre droite n'était plus menacée, avait ordonné au général Sacken et à moi de nous porter par Chambry sur le grand chemin de Guise, pour soutenir les Prussiens, mais ils ne nous laissèrent rien à faire.

Le 26 février/10 mars, comme il était à présumer que l'ennemi se retirerait sur Soissons, le maréchal Blücher ordonna aux corps de Bülow et de Winzingerode de rester en avant de Laon et me fit marcher par Bruyères sur la Lette. Les généraux Sacken, Yorck et Kleist eurent l'ordre de se porter sur le grand chemin de Reims, vers

1. Voir, pour ce combat, la douzième monographie, p. 777-789. (Éditeur.)

Berry-au-Bac. pour y ouvrir une communication avec le corps du comte de Saint-Priest qu'on savait déjà près de Reims *.

Combat de Laon. — Mais, dès le matin, il s'engagea une forte fusillade en avant de Laon, près des villages de Chivy et de Clacy, et le maréchal Blücher ayant su, par les prisonniers et les déserteurs, que Napoléon avait l'intention de nous attaquer encore, rappela tous les corps, qui vinrent reprendre leurs positions de la veille, près de Laon.

Déjà ma cavalerie, sous les ordres du général Korff, avait occupé Bruyères et y avait ramassé quelques centaines de blessés et d'égarés du corps de Marmont.

J'étais au moment de m'avancer par Presles sur Chevrigny pour tourner et couper tout ce qui pouvait encore occuper Chavignon, lorsque je reçus l'ordre de me retirer.

Napoléon avait fait attaquer vivement nos avant-postes, en avant de Laon, et gagné quelque terrain; mais s[oit] qu'il ne voulût, par cette attaque, que retarder les mouvements qu'il prévoyait que nous ferions et couvrir sa retraite, soit que les pertes essuyées l'eussent mis dans l'impossibilité de risquer une troisième bataille générale, contre des forces supérieures et dans un terrain désavantageux pour lui, il se contenta de nous occuper toute la journée, sans faire d'entreprise décisive.

Le feu cependant dura longtemps et fut fort vif, surtout aux villages de Chivy et de Clacy. Ce dernier fut pris trois fois et repris et brûlé.

Le corps de Winzingerode et une partie de celui de Bülow furent les seuls qui prirent part à cette action.

Napoléon se retire sur Soissons. — Dans la nuit, Napoléon se retira sur Soissons.

* Voir note 6.

Comme la perte d'une partie de mes voitures de vivres prises le 19 février/3 mars, sur la route de Fismes, lors de la retraite de Neuilly à Soissons, l'épuisement du pays où nous faisions la guerre et où tant et de si nombreuses armées passaient et repassaient sans cesse, et les retards que les mouvements de Napoléon avaient occasionnés aux convois qui m'étaient expédiés de Nancy, me rendaient un fourrage dans un pays plus abondant indispensable.

Je marche sur Saint-Quentin. — Le maréchal Blücher me fit marcher sur la rive droite de l'Oise, par la Fère, occupée depuis longtemps par un détachement du corps de Bülow; je m'étendis jusqu'à Saint-Quentin et fis des réquisitions pour quelques jours.

Prise de Saint-Quentin. — Saint-Quentin avait été occupé la veille par le colonel des uhlans de la garde russe, baron Geismar, attaché au corps saxon du duc de Saxe-Weimar, qui était alors devant Lille qu'il observait; Geismar en avait été détaché par un parti de cavalerie saxonne et de cosaques pour ouvrir une nouvelle communication avec nous.

Il trouva à Saint-Quentin beaucoup de vivres et cinquante canons de très gros calibre que Napoléon avait fait venir de Hollande par eau et que la gelée avait empêchés d'aller jusqu'à Paris.

Les éléments semblaient aussi combattre contre Napoléon; pendant les mois de février et de mars (contre l'ordinaire du climat de la France), le temps fut si froid et la terre si dure, que nous pûmes exécuter tous nos mouvements sans suivre les chaussées ni même les chemins de traverse, et dans les circonstances critiques où nous nous trouvâmes quelquefois, cette possibilité nous fut très utile et nous lui dûmes beaucoup de succès.

L'incertitude des mouvements de l'ennemi en cause

dans les nôtres. — Après la retraite de Napoléon sur Soissons, nous fûmes quelques jours incertains de la direction qu'il prendrait, et cette incertitude en jeta dans nos mouvements.

Nous restâmes quatre jours en place pour être assurés des marches de l'ennemi et recevoir des nouvelles de la grande armée, avec qui la communication était devenue très difficile *.

Projet sur Compiègne. — Le 28 février/12 mars, le maréchal Blücher forma le projet de faire une entreprise sur Compiègne et, si elle réussissait, de s'avancer vers Paris, selon les circonstances.

Le corps de Bülow marcha par la Fère et Noyon sur Compiègne, où je devais me porter par le chemin de Soissons.

Le 1er/13 mars, je marchai par la Fère et Coucy-le-Château ; j'envoyai ma cavalerie le long de l'Aisne et je donnai l'ordre au général-major comte de Witt d'occuper avec des cosaques Vicq-sur-Aisne, où je devais passer cette rivière pour gagner le grand chemin de Soissons à Compiègne et attaquer cette ville par la forêt, tandis que le général Bülow l'attaquerait par le chemin de Noyon.

Mais pour réussir dans cette entreprise, il fallait que Compiègne ne fût que faiblement occupé, et Napoléon, éloigné de Soissons, pour qu'il ne pût me tomber en dos, tandis que j'attaquerais la forêt de Compiègne, si facile à défendre avec peu de monde.

Les généraux Yorck et Kleist reçurent l'ordre de s'avancer sur le grand chemin de Reims pour se réunir au comte Saint-Priest.

Le corps de Winzingerode resta à Laon pour être à portée de renforcer, suivant le besoin, une des deux ailes

* Voir note 7.

de l'armée ; et le général Sacken s'avança sur Soissons.

Combat de Crouy. — Il trouva les ennemis en avant de la ville, près de Crouy et de Loiry, et eut avec eux, le 1er/13 mars, un engagement assez vif qui dura depuis neuf heures du matin jusqu'au soir.

Il les rejeta dans la ville.

On renonce à l'expédition sur Compiègne. — Cependant, Napoléon était encore sur l'Aisne, le 28 février/12 mars, avec toutes ses forces, et Blücher, ne pouvant pénétrer ses projets, jugea à propos de rassembler les siennes près de Laon.

Le général Bülow revint à la Fère, après avoir poussé une reconnaissance sur Compiègne, qu'il trouva trop fortement occupé pour pouvoir espérer de l'emporter facilement [1].

1. On voit qu'il y avait depuis quelque temps beaucoup d'incertitudes dans nos mouvements. Les mêmes incertitudes régnaient dans l'armée des souverains.

Ces deux grandes armées étaient éloignées l'une de l'autre souvent de plus de quarante lieues (et c'était une grande faute).

Napoléon était entre nous, il avait l'initiative de tous les mouvements ; nos communications étaient très incertaines, les courriers, les adjudants ne savaient souvent où trouver les chefs à qui ils étaient adressés (car jamais on ne savait à une armée où était l'autre), et, risquant à chaque instant d'être enlevés, étaient obligés de faire des détours énormes ; on ne pouvait convenir de rien, parce qu'un plan décidé ou proposé était bientôt déjoué par Napoléon : chacun se conduisait selon les circonstances et tâchait de deviner ce que faisait et où se trouvait son allié et son ennemi, et enfin, car je dois dire la vérité, ce terrible Napoléon qui, lorsque nous l'avions cru perdu et hors d'état de nous opposer la moindre résistance, nous avait tous battus les uns après les autres en onze jours, par l'audace inconcevable et l'activité de ses mouvements, nous avait au moins fort déconcertés et l'on croyait le voir partout.

Nous reprîmes cependant notre sang-froid, mais ce ne fut pas tout de suite. Dans une armée composée de tant de nations différentes, il devait y avoir aussi beaucoup d'intérêts différents. Le système de guerre des Autrichiens, constamment didactique et prudent jusqu'à la timidité, faisait manquer beaucoup d'occasions, tandis que la témérité des Prussiens et des Russes leur faisait éprouver des revers.

La politique influait aussi beaucoup sur les événements militaires.

Metternich et Schwarzenberg voulaient le jeune Napoléon ; le roi de

Je revins par Anizy-le-Château à Royaucourt, sur l'ancien chemin de Soissons à Laon, et Sacken, à Etouvelle sur le nouveau; Yorck et Kleist étaient sur celui de Reims et Winzingerode resta à Laon.

Les ennemis firent raser les faubourgs de Soissons et en augmentèrent les moyens de défense, ils y laissèrent dix mille hommes, et le 1er/13 mars, Napoléon, avec le reste de ses forces, se porta sur Reims que le comte de Saint Priest venait d'emporter.

Le corps du comte de Saint-Priest arrive de devant Mayence. — Le comte de Saint-Priest, comme on l'a vu plus haut, était parti de devant Mayence le 3/15 février, avec deux régiments d'infanterie de son corps et celui de Kiew dragons.

Après les combats malheureux de Champaubert, de Montmirail et d'Etoges, le maréchal Blücher, ayant éprouvé une perte d'hommes assez considérable, m'avait ordonné de rappeler le lieutenant général Pantschulitschef de devant Mayence, et de ne laisser au duc de Cobourg que quelques cosaques pour les avant-postes.

Le général Pantschulitschef fit des marches forcées, pour rejoindre le comte de Saint-Priest.

Les généraux-majors Davidow et Wassiltschikof, avec les régiments de Wybourg et de Wiatka, de la 22e division du 10e corps, et celui de Moscou dragons qui étaient restés

Prusse et l'empereur de Russie n'en voulaient pas, mais ne savaient point encore qui mettre à sa place.

Les ministres anglais voulaient d'abord, avant tout, ruiner encore davantage la France.

De tous ces intérêts divers et opposés, il était impossible qu'il ne résultât pas une série de fautes et d'erreurs et, avouons-le franchement, excepté dans les derniers jours, tout le reste de la campagne en offre à chaque pas, à chaque mouvement, et c'est par la suite non interrompue de ces fautes que Napoléon a pu, avec moins de 80,000 hommes, braver pendant trois mois des armées qui en comptaient plus de 300,000.

devant Cassel, éprouvèrent quelques difficultés pour passer le Rhin qui charriait, et n'ayant pu venir avec le lieutenant général Pantschulitschef, le suivirent de près.

Le comte de Saint-Priest fut forcé de s'arrêter à Vitry. Les événements qui s'étaient passés sur l'Aube, la retraite de la grande armée, les différentes marches de la nôtre et de Napoléon, la cessation absolue de communications et de nouvelles, et ensuite l'ordre qu'il reçut du maréchal Blücher d'agir selon les circonstances * et de tâcher d'être un point de communication entre les deux armées, ne lui permirent pas, pendant quelque temps, de s'avancer davantage.

Il rassembla à Vitry des transports de convalescents, des chariots de vivres envoyés de Nancy à notre armée, une de mes deux compagnies de pontons (l'autre était avec moi), une foule d'équipages de toutes les armées, égarés ou coupés, et la première colonne d'un corps de sept bataillons prussiens de landwehr et de recrues, sous les ordres du général-major Yagow, destinés à compléter les corps d'Yorck et de Kleist.

Ces différents détachements portèrent les forces du comte de Saint-Priest à huit ou neuf mille hommes; il s'avança alors sur Châlons et sur Reims, il était assez fort pour se mesurer contre des corps séparés de l'armée ennemie, et pouvait espérer, s'il eût pu craindre d'être attaqué par Napoléon, que dans un pays ouvert, il serait averti par sa cavalerie assez à temps pour se retirer.

Le comte de Saint-Priest attaque et prend Reims. — Le 22 février/6 mars, il marcha à Châlons, et le 23 février/7 mars il s'approcha de Reims par Saint-Léonard. Il trouva la ville occupée par un détachement d'infanterie, trois ou quatre mille gardes nationaux et huit pièces d'artillerie.

* Voir note 8.

qu'une fausse attaque, voyant la possibilité de la convertir en une véritable, se jetèrent avec la plus grande bravoure dans le faubourg de Soissons et furent les premiers qui entrèrent dans la ville.

L'attaque eut le même succès à la porte de Rethel (appelée porte de Mars).

La garnison de la ville fut forcée de mettre bas les armes; ce qui s'y trouvait d'infanterie régulière, une partie de la garde nationale, le général La Coste, le colonel Régnier et huit canons furent pris. Le plus grand ordre régna pendant l'attaque et après la prise de la ville, et elle n'eut point à souffrir de ce que l'on peut craindre dans un assaut de troupes moins disciplinées que les nôtres.

Cinq cents hommes de cavalerie qui étaient restés dans la ville et deux à trois cents d'infanterie qui voulurent se sauver sur le chemin de Berry-au-Bac, furent entièrement détruits par la cavalerie des généraux Pantschulitschef et Emmanuel. On fit prisonniers un colonel, treize officiers et deux cents soldats, le reste fut sabré.

Les huit canons furent sur-le-champ envoyés à Châlons et ensuite plus loin. Si le comte de Saint-Priest eût quitté Reims le jour même de son succès, pour nous rejoindre à Laon (ce qu'il eût peut-être dû faire), il eût évité un malheur qui nous laissa tant de regrets. Mais ayant appris l'échec éprouvé par Napoléon à Laon et sa retraite sur Soissons, il crut que nous le suivrions sur la route de cette ville et le forcerions à se porter sur Château-Thierry, et ayant l'espoir de nous rejoindre à Soissons, il resta à Reims pour attendre des nouvelles.

Cependant, Napoléon ayant le projet de marcher sur l'Aube par Épernay et Châlons et ayant appris l'occupation de Reims par le comte de Saint-Priest, résolut de l'y

surprendre et de réoccuper un poste qui lui était indispensable pour couper de nouveau la communication entre nos deux armées. Il s'y porta rapidement par Fismes.

Le comte de Saint-Priest s'attendait si peu à ce mouvement qu'il ne prit aucune précaution du côté par où il ne supposait pas que les ennemis vinssent l'attaquer; il ne poussa point de reconnaissances vers Fismes et mit les Prussiens en cantonnement trop étendu sur ce même chemin par où Napoléon vint le surprendre.

Combat de Reims. — A dix heures du matin, le général Jagow le prévint de la marche des ennemis, mais le comte de Saint-Priest crut que les troupes qu'on découvrait étaient celles du corps de Marmont qui, après avoir été défaites à Laon (ce dont on était déjà instruit à Reims), pouvaient avoir été coupées de leur armée et cherchaient à se retirer sur Reims, dont il était possible qu'elles ignorassent la prise. Il sortit avec toutes ses forces pour les combattre. Il fut bientôt détrompé; huit mille hommes de cavalerie française, à qui le comte de Saint-Priest ne pouvait en opposer que sept cents, s'avancèrent dans les vastes plaines qui environnent Reims. Des bataillons prussiens furent entourés et pris en sortant de leurs quartiers.

Les autres se retirèrent vers la ville, et Napoléon parut bientôt lui-même, avec toute son armée. Il fit placer une immense batterie sur les hauteurs, entre Champigny et Ormes, et y déploya toute son infanterie.

Sa cavalerie chercha à passer la Vesle au gué, mais en fut empêchée par le feu de nos tirailleurs.

Le comte de Saint-Priest, voyant alors, mais trop tard, à qui il avait affaire, sentit la nécessité de se retirer.

Il ordonna à ses troupes de seconde et troisième ligne de repasser Reims le plus vite possible et de se diriger

sur le chemin de Laon, aux transports et convois de marcher à l'instant sur Châlons, et il resta en avant de la ville près de Tingneux et de Sainte-Geneviève pour couvrir la retraite, avec sa cavalerie et les régiments de Riasan, 1er et 33e chasseurs.

Le comte de Saint-Priest est blessé à mort. — A quatre heures du soir, il fut blessé mortellement par un éclat d'obus qui lui fracassa l'épaule droite, il tomba évanoui, et dans le même instant une partie de la cavalerie française, composée de cuirassiers et de gardes d'honneur, pénétra derrière lui dans le faubourg de Soissons et le coupa de la ville, où sa cavalerie et les 1er et 33e régiments de chasseurs s'étaient déjà retirés, par ses ordres, pour garnir les remparts et les bords de la Vesle.

Il serait tombé dans les mains des ennemis sans le dévouement héroïque de son adjudant, le lieutenant Volkow, des gardes Semenowski, et de son ordonnance, le lieutenant Avilow, du régiment des cosaques de Koutainikof 8e ; ces deux braves officiers, aidés par quelques autres ordonnances de grades inférieurs, l'enlevèrent au milieu des tirailleurs ennemis et le portèrent à plus de cinq cents pas dans le 1er bataillon du régiment de Riasan, qui occupait le village de Tingneux, pour assurer le flanc droit des troupes qui s'étaient retirées.

Le bataillon 2e du même régiment occupait la porte de la ville.

La rivière de Vesle est très marécageuse et offrait des difficultés pour la faire traverser au comte de Saint-Priest; mais d'un autre côté, la cavalerie ennemie occupait également le faubourg qu'on devait traverser, et nos troupes, repoussées par des troupes si supérieures, sortaient de la ville ou en remplissaient les rues, avec un peu de désordre, inévitable dans un mouvement rétrograde si peu attendu.

Déjà la compagnie d'artillerie de Timaseew avait perdu un canon, lui-même avait été blessé mortellement [1]. Les Prussiens avaient perdu onze canons. La position du régiment de Riasan était très critique, il lui fallait sauver son général et entrer dans la ville.

Cet admirable régiment et son chef, le colonel Skobelef (digne de le commander), firent l'un et l'autre.

Le régiment avait près de cinq cents hommes dans chaque bataillon, le colonel Skobelef forma un carré de deux compagnies, au milieu duquel il fit porter le comte de Saint-Priest, et avec les deux autres compagnies du 2ᵉ bataillon, il se jeta à la baïonnette sur la cavalerie ennemie, qui, surprise de cette attaque imprévue, embarrassée dans les rues du faubourg, ne pouvant trouver d'issue à sa droite, où des canaux et des réservoirs destinés aux fabriques rendent le passage impraticable, foudroyée de la porte par deux pièces de canon, et le feu du 2ᵉ bataillon du régiment de Riasan qui s'avança aussi ensuite également à la baïonnette, fut en grande partie détruite, hommes et chevaux.

Plus de cinq cents hommes y périrent, on ne fit pas un prisonnier.

Le régiment de Riasan, qui, ainsi que toutes les troupes que le comte de Saint-Priest commandait, adorait ce général, vengea sa mort dès lors trop prévue.

Cette cavalerie française était composée, en grande partie, de ces malheureux gardes d'honneur, et formée de jeunes gens de familles distinguées, que Napoléon leur avait enlevés pour en faire des otages contre elles et obtenir, sans aucuns frais, par ce moyen violent, sept ou huit mille cavaliers de plus.

1. Ce brave officier mourut peu de temps après.

C'était, à la vérité, une détestable cavalerie, mais les individus, quoique sacrifiés et servant malgré eux, montrèrent partout la bravoure individuelle qui distingue la nation française.

Le faubourg ayant été ainsi dégagé, le comte de Saint-Priest fut porté à Berry-au-Bac et le lendemain à Laon.

Le corps du comte de Saint-Priest se retire de Reims sur Laon. — Le lieutenant général Pantschulitschef prit le commandement; le général Bistram, avec un bataillon de chasseurs et un bataillon prussien, défendit la porte de Soissons; le 30e régiment de chasseurs et le régiment de Polotsk, les autres portes et les remparts; les généraux Karpenkow et Emmanuel, avec le 1er régiment de chasseurs et la cavalerie, défendirent les bords de la Vesle. La nuit vint favoriser la retraite et la défense de la place; le feu cependant dura jusqu'à neuf heures du soir; à minuit, toutes nos troupes abandonnèrent la ville et rejoignirent, le 2/14 mars, le reste du corps à Berry-au-Bac; le 3/15, le lieutenant général Pantschulitschef vint à Laon, où il se réunit à notre armée.

Dans cette malheureuse affaire et dans les deux heureuses qui la précédèrent, notre perte fut de près de trois mille hommes tués, blessés ou pris, dont six cents Russes et le reste Prussiens. Nous perdîmes douze canons.

Les généraux Emmanuel, Bistram, Karpenkow et Yagow se distinguèrent particulièrement, ainsi que les régiments de Kiew, de Tchernigow, de Riasan, les 1er et 33e chasseurs et les bataillons de la landwehr prussienne; dans les succès comme dans les revers, toutes ces troupes montrèrent le plus grand courage et la plus intrépide fermeté.

Mort du comte de Saint-Priest. — Le comte de Saint-Priest mourut à Laon le 17/29 mars; peu de généraux

morts au champ d'honneur ont été plus regrettés et ont plus mérité de l'être par leurs camarades et leurs subordonnés.

Il offrait un modèle des vertus sociales et militaires; depuis qu'un grade élevé lui avait permis de déployer ses talents, il n'avait fait qu'une seule faute, mais elle lui coûta la vie.

Le souverain qu'il avait l'honneur de servir honora sa tombe de ses larmes [1].

Le maréchal Blücher sentit aussi bien vivement cette perte; ce qui augmente encore nos regrets, c'est que le comte de Saint-Priest (ainsi que le malheureux prince Bagration, mort de ses blessures peu après la bataille de Borodino et emportant au tombeau le triste sentiment de la perte de la Russie) n'a pas assez vécu pour voir ses derniers moments adoucis par l'heureuse révolution qui, le lendemain de sa mort, replaça sur le trône l'ancienne famille de ses maîtres légitimes.

Je donnai le commandement du 8e corps au lieutenant général Rudzewitsch.

Napoléon retourne contre la grande armée. — Napoléon ayant échoué dans son projet de détruire notre armée, ayant vu, à la bataille de Laon, qu'il ne pouvait plus espérer de nous vaincre, et sachant que la grande armée des alliés s'avançait de nouveau par Troyes sur Paris, courut s'opposer à ses succès. Il repassa la Marne à Épernay, et le corps du maréchal Ney à Châlons.

Napoléon fut retardé d'un jour à Épernay pour y réparer le pont. Il avait été détruit en partie par le capitaine

1. D'après ma demande, Sa Majesté Impériale accorda la croix de Saint-Georges au colonel Skobelef et au lieutenant Volkow, celle de Saint-Vladimir au lieutenant Avilow et des marques de distinction au régiment de Riazan.

Dannenberg, de l'état-major, que j'y avais laissé à cet effet avec un officier de l'artillerie prussienne et cent cosaques de l'Ukraine, lorsque j'avais passé par cette ville pour rejoindre le maréchal Blücher.

Combat d'Arcis-sur-Aube. — Napoléon, ayant passé la Marne, se porta sur Arcis-sur-Aube, y passa cette rivière et s'avança sur le chemin de Troyes ; le 9/21 mai, il y rencontra les avant-gardes de la grande armée, les attaqua, fut vigoureusement repoussé à Arcis et obligé de repasser l'Aube avec une grande perte.

Réflexion sur la position de Napoléon. — Cet homme extraordinaire, dont il était aussi impossible d'excuser que de comprendre les fautes qui lui ont fait perdre, dans les deux campagnes de Moscou et de Dresde, ses armées, la réputation de premier général de l'Europe et (comme l'a dit un de nos bulletins de la bataille de Leipzig) le prestige de son invincibilité, retrouva (comme je l'ai dit plus haut), dans la campagne de 1814, son génie et son talent ; avec moins de 60,000 hommes (car depuis notre passage du Rhin, il n'a jamais réuni plus de monde dans sa seule armée, et ses corps détachés ne faisaient pas plus de 25,000 hommes), il sut, par l'audace de ses entreprises, la rapidité de ses marches et ses combinaisons savantes, tenir longtemps en échec des forces très supérieures et même réussit à avoir quelquefois des avantages marquants sur elles.

Il nous arrêta souvent, nous vainquit quelquefois et nous étonna toujours ; mais ses marches forcées, ses succès sanglants, ses pertes réitérées avaient enfin affaibli son armée. Les excellentes troupes venues d'Espagne étaient presque détruites ; sa cavalerie anéantie ; de malheureux conscrits, des vieillards, des enfants enlevés à leur village, conduits enchaînés aux dépôts et, de là, aux

armées sans être habillés ni exercés, et quelquefois même sans être armés, ne pouvaient remplacer les vieux soldats qu'il avait perdus.

Sa garde seule, qu'il avait toujours ménagée, lui offrait encore une force respectable, mais trop inférieure aux forces de ses ennemis (qui, de plus, ne comptaient dans leurs rangs que d'excellents soldats aguerris par cent combats meurtriers) pour pouvoir espérer d'en triompher. Il ne lui restait plus d'espoir que dans un soulèvement général de toutes les provinces que les alliés avaient traversées; cet espoir était fondé (comme on le verra plus bas). mais l'explosion, déjà préparée par ses agents et peut-être légitimée par le désordre inévitable qui doit nécessairement suivre des armées innombrables dont tous les équipages et les convois passaient et repassaient sans cesse dans des pays épuisés; cette explosion, dis-je, n'était point encore assez prochaine pour diviser les forces des alliés et empêcher la destruction de la dernière armée qui restait à Napoléon, s'il risquait, comme à Leipzig, une bataille générale sous les murs de Paris contre des forces au moins triples des siennes.

Il devait donc abandonner sa capitale pour se retirer derrière la Loire, mais de nouveaux dangers l'y attendaient; il ne pouvait ignorer les dispositions des habitants des provinces du Midi et surtout de la Vendée.

Cette respectable Vendée qui, autrefois, par des efforts plus qu'humains et un dévouement héroïque à la cause sacrée de ses rois, avait donné tant d'inquiétudes à la république et eût pu la renverser si elle eût été secourue, était encore prête à se déclarer pour les Bourbons.

Le péril environnait de tous les côtés ce même Napoléon qui, vingt mois auparavant, était au moment d'être le maître du monde. Il lui fallait donc prendre un parti

extraordinaire et gagner un temps précieux, le seul auxiliaire qui lui restât encore, et chercher de nouveau, dans les ressources de son génie, un moyen de prolonger la guerre.

Parti désespéré que prend Napoléon. — Toutes ces raisons le déterminèrent à prendre un parti peut-être désespéré qui a accéléré sa perte au lieu de la retarder, comme il s'en flattait, mais qui, malgré son peu de succès et les critiques spécieuses dont il a été l'objet, me paraît être le seul qu'il eût à prendre dans les circonstances où il se trouvait et qui lui eût réussi s'il n'eût pas eu, dans les souverains alliés, des antagonistes dignes de le combattre.

Il se porte vers la Lorraine. — Il avait laissé devant l'armée de Silésie le corps de Marmont. Il laissa près d'Arcis-sur-Aube le corps de Mortier, et avec tout le reste de ses forces, il se porta rapidement sur Vitry et Saint-Dizier.

Son projet était de se jeter au milieu de ses places fortes, d'en renforcer son armée par les garnisons et, protégé par ces places, d'y choisir des positions défensives avantageuses, et comme elles sont liées à celles des Ardennes, du Hainaut et de la Flandre, et qu'au milieu de cette foule de forteresses, il eût été difficile de l'attaquer avec succès, s'il eût voulu éviter un engagement général, il croyait pouvoir traîner la guerre en longueur, et ne doutait pas que pour couvrir nos lignes d'opérations nos armées ne le suivissent en hâte; c'était l'ancien système de guerre, c'était celui qui n'avait été que trop constamment suivi pendant vingt-trois ans, par ses antagonistes, qui avaient causé tous leurs malheurs et en eût encore offert de nouveaux si on eût fait ce qu'il désirait et croyait que nous ferions. Mais Napoléon, en changeant de système et la manière de

dans la guerre) avait appris son secret à ses ennemis, et ceux qui, comme lui, avaient méprisé toutes les places fortes (dont on faisait autrefois tant de cas) et les avaient laissées derrière eux pour porter au cœur de son empire les coups décisifs, ne devaient pas perdre tout le fruit de leurs avantages, pour se rapprocher de leurs lignes de communication.

Vitry, qui a une bonne enceinte, avait été réparé et mis en état de défense par les ordres du maréchal Blücher, et cette précaution nous servit fort utilement.

Les régiments de Wybourg et de Wiatka, de la 22e division du [illegible] corps, et celui de Moscou dragons sous les ordres des généraux-majors Davidow et Wassiltschikof III qui, comme on l'a vu, étaient partis plus tard de devant Cassel sur le Rhin et n'avaient pu rejoindre le comte de Saint-Priest, s'étaient arrêtés à Vitry où étaient aussi rassemblés un grand nombre de convalescents.

Napoléon somme inutilement Vitry. — Le 11/23 mars, Napoléon passa la Marne et entoura Vitry, qu'il fit sommer par le maréchal Ney. Le général Wassiltschikof (Nicolas) refusa de rendre la place.

L'empereur détache Winzingerode contre Napoléon. — Le 12/24 mars, nos troupes se montrèrent déjà sur la rive gauche de la Marne : c'était un corps de 8,000 hommes de cavalerie et de vingt-quatre canons, commandé par le général Winzingerode, que l'empereur Alexandre avait détaché pour suivre Napoléon et le tromper en lui faisant croire que c'était l'avant-garde de nos armées qui le suivaient. La communication fut ouverte sur-le-champ entre ce corps et Vitry.

Les ennemis occupaient sur la rive droite de la Marne, près de Vitry, les villages de Marolles et Frignicourt et quelques autres.

Sortie de Vitry. — Pour mieux tromper Napoléon et lui persuader que les armées le suivaient, le général Wassiltschikof fit sur eux une sortie en trois colonnes d'un bataillon chacune, commandés par le major Yakoblew et les capitaines Hoffmann et Kasparow; le reste de l'infanterie était en réserve et le régiment de Moscou dragons soutenait cette infanterie.

Les trois colonnes d'attaque repoussèrent avec beaucoup de bravoure les ennemis des villages qu'ils occupaient; la cavalerie ennemie protégea la retraite de son infanterie et fut attaquée et repoussée par le major Delwich, du régiment de Moscou.

Napoléon continue sa marche sur la Lorraine. — Napoléon ayant manqué son coup sur Vitry, dont la prise eût été importante pour lui, au moins pour le moment, et croyant être suivi par nos armées, comme il le désirait, continua sa marche sur Saint-Dizier, et le général Winzingerode, qui avait l'ordre de ne point le perdre de vue et de retarder sa marche par tous les moyens possibles, s'il se repliait vers Paris, traversa Vitry pour le poursuivre.

Le général Wassiltschikof resta dans la ville. L'empereur, qui vint lui-même le soir pour un moment à Vitry, témoigna sa satisfaction au général Wassiltschikof et partit le lendemain 13/25 mars, pour se porter sur Paris, où son armée se dirigeait déjà. Ce fut lui et le roi de Prusse qui prirent et firent prendre cette résolution, qui termina la guerre et qui n'était pas du goût de tout le monde.

On intercepte des courriers de Napoléon et de Paris. — Nos troupes légères avaient intercepté plusieurs courriers. On trouva des lettres du général Savary, ministre de la police, qui mandait à Napoléon que s'il ne parvenait pas à éloigner le théâtre de la guerre de la capitale, il ne

nos souverains égalaient leur courage et leurs autres vertus, ces mêmes Parisiens, redoutant que les alliés, et surtout les Russes, ne se livrassent à des sentiments de vengeance, peut-être trop légitimés non par les crimes de la nation, mais par ceux du maître que le hasard lui avait donné alors, ne préparassent à Paris le même sort qu'avaient éprouvé beaucoup de villes de la Russie [1] et n'opposassent à nos armées une résistance opiniâtre qui eût donné le temps à Napoléon de revenir sur ses pas, et alors notre position eût été d'autant plus critique qu'il n'y avait aucun doute que les peuples de la Lorraine et de l'Alsace ne se levassent en masse, ainsi que ceux des Ardennes et du Hainaut, et alors nos troupes arrêtées sous les murs de Paris eussent été absolument coupées de toute communication avec le Rhin et la Belgique. Les guerres que la Révolution française a occasionnées pendant vingt-cinq ans ont appris que les armées ne peuvent vaincre les nations.

Nos souverains sentirent ces dangers, mais ils les bravèrent et les surmontèrent, et le succès le plus brillant couronna l'entreprise la plus audacieuse et en même temps la mieux conçue.

La grande armée de l'empereur Alexandre marcha par Arcis-sur-Aube, Sézanne et Coulommiers sur Meaux, tandis que le maréchal Blücher s'y porta par Reims, qui fut abandonné par les ennemis, et par Châlons et Montmirail.

Mais avant qu'on sût les nouveaux projets de Napoléon, le maréchal Blücher avait formé celui de repasser la Marne et de se rapprocher de la grande armée.

1. Moscou seul a été incendié par ses propres habitants et l'on doit peut-être à ce trait d'énergie tous les succès qui ont ensuite illustré cette guerre mémorable.

Le maréchal Blücher marche sur Châlons. — Le 7/19 mars, il réunit les corps d'Yorck, de Kleist et de Sacken, de Winzingerode et le mien à Berry-au-Bac. Le général Bülow eut l'ordre de se porter sur Soissons et de le prendre, si cela était possible, mais s'il y trouvait une trop grande résistance, de le bloquer et de se tenir prêt à nous rejoindre, en ne laissant devant la ville que le nombre de troupes nécessaire pour empêcher la garnison de gêner nos communications.

Il détache de Witt vers Rethel. — Cependant les dangers qu'offraient aux environs de Rethel, de Mézières, de Marle et de Montcornet (sur la seule ligne de communication qui nous restait alors avec la Belgique) le soulèvement et le rassemblement de quelques paysans soutenus par des troupes réglées des garnisons des forteresses, décidèrent le maréchal Blücher à y envoyer un détachement composé des quatre régiments des cosaques de l'Ukraine, de quatre canons de l'artillerie du Don et des régiments de Belozersk et du 48e chasseurs.

Ce détachement fut confié au général-major comte de Witt et sous lui au général-major Kern.

Le comte de Witt s'acquitta de cette commission avec succès. Il fit rentrer les détachements des troupes ennemies dans leurs forteresses et divisa les attroupements des paysans, en communiquant aux chefs les manifestes de nos souverains et en leur faisant part aussi de leurs dispositions généreuses envers les peuples. Il réussit à leur persuader de se disperser, d'attendre les événements et de ne pas s'exposer à la perte de leurs biens et à l'incendie de leur village.

Ayant réussi à les calmer, il reçut l'ordre de revenir à Reims, d'y rassembler les wagenbourgs que nous y avions laissés et de nous rejoindre selon les circonstances.

Nous trouvâmes le beau pont de pierre de Berry-au-Bac détruit par Napoléon, et nous fûmes obligés d'en construire deux de bateaux et de pontons qui nous retardèrent un jour.

Le 10/22 mars, nous traversâmes Reims et, le 12/24, Châlons. C'est à Reims que nous apprîmes la marche de Napoléon sur Saint-Dizier et que le maréchal Blücher reçut les ordres de l'empereur et du roi de Prusse de se hâter de les rejoindre. Ce fut aussi de Châlons que le général Winzingerode fut détaché pour sa nouvelle destination; l'infanterie de son corps resta sous les ordres du lieutenant général comte de Woronzow; le brave comte Strogonof, après la perte de son fils unique à Craonne, étant tombé dans un état de langueur qui ne lui permettait plus de servir pour le moment.

Les transports et les courriers des ennemis tombent dans nos mains, et les nôtres dans les leurs. — Napoléon avait été d'abord si persuadé que la grande armée se portait en arrière par Joinville et Toul sur Nancy, tandis que celle de Silésie prendrait la direction de Rethel et de Verdun, qu'il avait ordonné à tous les transports d'artillerie, de vivres, de recrues, etc., qu'il attendait de Paris, de marcher droit sur Vitry, par Coulommiers, Sezanne, La Fère-Champenoise, et tous ces transports tombèrent dans nos mains.

Mais aussi tous les nôtres, qui s'étaient retirés de Reims lors de la malheureuse affaire du 1er/13 mars et ceux qui venaient de Nancy, tombèrent dans les mains des différents détachements de l'ennemi qui précédaient son armée.

Je perdis la compagnie de pontons du lieutenant-colonel Schiskin, plus de trois cents voitures de pain et beaucoup d'équipages.

Nous craignons une entreprise sur Nancy. — Nous eûmes de vives inquiétudes pour Nancy. Les villages des environs étaient déjà en insurrection ou au moment de se soulever, et il se trouvait dans la ville, qui était pour ainsi dire le dépôt général de notre armée, une grande quantité de malades, de blessés, de convalescents, des caisses militaires russes et prussiennes, les fours, les boulangeries, etc.

Monsieur le comte d'Artois, frère du roi de France, s'y trouvait aussi et l'on pouvait craindre que l'espoir de se saisir d'un otage si précieux ne déterminât Napoléon à tout tenter pour l'enlever et pour punir une ville dont les principaux habitants et la majeure partie de la population avaient déjà donné des témoignages publics de leur dévouement à la cause de Louis XVIII et à celle des souverains alliés, qui était devenue celle des Bourbons.

Mesures que prend M. Alopeus. — M. Alopeus, ministre de Russie près de la cour de Berlin et alors intendant général de la Lorraine, où sa conduite, digne d'éloges sur tous les points, lui avait mérité l'estime générale, fit dans ce moment inquiétant tout ce qu'il y avait à faire pour prévenir le désordre et s'assurer une retraite, en cas de besoin.

De concert avec le prince Biron de Courlande, général-major au service de la Prusse, blessé à Brienne, il rassembla et organisa tout ce qui pouvait porter les armes pour se défendre et, en cas de nécessité absolue de quitter la ville, il eût pu se retirer en ordre sur Deux-Ponts et se faire rejoindre par le détachement du général-major Yusseffowitsch.

Ce général (comme on l'a vu) avait sous ses ordres le régiment des cosaques de Kutainikow 8e, celui de Karkow dragons, ceux de Brest et de Wilmandstrand In-

fanterie et six canons. Il avait marché de Coblence en France avec le général Kleist, il eut l'ordre de rester devant Metz pour l'observer. La garnison en était plus forte que son détachement, et les garnisons des forteresses voisines pouvaient aussi l'inquéter.

Cependant il s'acquitta de la commission difficile qu'on lui avait confiée avec intelligence et succès. Il protégea la marche de tous nos transports, et ne permit pas aux ennemis de faire aucune entreprise loin de leur forteresse.

Le général Yusseffowitsch repousse une sortie de Metz. — Le 10/22 mars, il repoussa une sortie sérieuse que fit une partie de la garnison de Metz. Il ne pouvait lui opposer alors que dix-huit cents hommes, le reste de ses troupes gardant d'autres points,

Il en perdit plus de trois cents, mais rendit nuls tous les efforts des ennemis, et lorsque Napoléon menaça Nancy, il se trouva prêt à se joindre au prince Biron.

Mais si le général Yusseffowitsch sut se faire honneur dans les opérations dont on l'avait chargé, je fus très fâché d'être privé pendant toute la campagne de sa personne et des deux mille cinq cents hommes d'excellentes troupes qui composaient son détachement.

L'armée de Silésie passe la Marne à Châlons. — Le 13/25, nous passâmes la Marne à Châlons ; c'était le jour fixé pour notre réunion avec la grande armée et elle eut lieu effectivement.

Nous marchâmes par Bergères, et entre ce village et Étoges, nous entendîmes sur notre gauche une forte canonnade. Le maréchal Blücher m'ordonna d'envoyer vers La Fère-Champenoise ma cavalerie de réserve sous les ordres du lieutenant général baron Korff.

Tous les transports à qui Napoléon avait ordonné de se diriger sur Vitry en suivaient le chemin direct par

La Fère-Champenoise et par les autres routes qui sont entre la Seine et la Marne; des bataillons de garde nationale venus de l'intérieur, des escadrons de dépôt, des transports d'artillerie et de vivres, etc., marchaient tranquillement et étaient loin de s'attendre à être attaqués.

Cependant la veille 12/24 mars, l'avant-garde de la grande armée et la plus grande partie de sa cavalerie, près de laquelle se trouvait en personne l'empereur Alexandre revenu de Vitry dans la nuit, rencontrèrent les corps du maréchal Mortier et du maréchal Marmont, qui furent repoussés après un combat long et opiniâtre qui dura toute la journée, et beaucoup de détachements isolés qui furent détruits ou pris.

Combat de Fère-Champenoise. — Les maréchaux Marmont et Mortier croyaient que Napoléon se portait de nouveau sur la Marne. Ils venaient à sa rencontre et ne s'attendaient pas à rencontrer, dans les plaines de Champagne, toute l'armée des alliés. Ils marchaient vers Vitry.

Aucun des courriers ni des ordonnances envoyés à leur empereur ne leur était parvenu. Ils se trouvaient, le 13/25 mars, sur la Somme-Soude, près de Soude-Sainte-Croix et de Dommartin-l'Estrée. Ils y furent bientôt atteints par toute la cavalerie de la grande armée qui précédait leur infanterie.

Le deux maréchaux, attaqués vivement, se portèrent cependant en ordre à Sommesous et s'y formèrent. Ils résistèrent pendant plus de cinq heures, avec des succès variés, aux efforts des alliés; mais enfin, enfoncés en plusieurs endroits et forcés à une retraite précipitée, elle ne put se faire qu'en désordre dans le défilé de Connantray, où ils laissèrent vingt-quatre canons et soixante caissons; pressés de nouveau près de Fère-Champenoise, ils éprou-

vèrent encore de nouvelles pertes et allaient succomber, lorsque l'apparition d'une forte colonne, en arrêtant la poursuite des alliés, permit aux deux maréchaux de se retirer à Ollemont dans la nuit.

Cette colonne était composée des divisions Pacthod et Amey et marchait aussi sur Vitry. Elle escortait un immense convoi de vivres et s'était arrêtée à Villeseneux; elle y fut attaquée par la cavalerie de l'armée de Silésie. Ma cavalerie de réserve et les cosaques du corps de Sacken, sous les ordres du général-major Karpow, après avoir passé la Marne à Châlons [1], ayant traversé le village de Thibie, reçurent du lieutenant général Gneisenau, qui s'était porté en avant, l'avis qu'il avait découvert cette colonne ennemie; le général Korff se porta au trot sur Germinon, où il passa la rivière Somme-Soude, et vint attaquer le convoi près de Villeseneux.

1. De Berry-au-Bac j'avais expédié le général Korff, avec toute ma cavalerie, en avant, avec l'ordre d'aller à marches forcées par Reims et Sillery à Châlons, de traverser cette ville après en avoir raccommodé le pont (s'il le trouvait sauté ou endommagé) et de s'avancer dans les plaines de Vertus pour tâcher de lier communication avec les avant-postes de la grande armée. Je suivais avec l'infanterie. En m'approchant de Sillery à dix heures du matin, je trouve encore le bivouac de ma cavalerie, et le général Korff, avec l'air fort triste et fort honteux, vient m'avouer ce qui était arrivé. Comme jamais ni lui ni les autres généraux de cavalerie, d'après son exemple, ne restaient au bivouac, ni même dans les maisons près des bivouacs, si elles n'étaient pas commodes, il avait été se placer au château de Sillery, et jusqu'aux officiers subalternes mêmes, tout était dans le village. Des paysans qui, apparemment, n'aimaient pas M. de Valence, alors propriétaire de la terre de Sillery, vinrent avertir les cosaques qu'il se trouvait dans une cave murée, hors du village, soixante mille bouteilles de vin de Champagne; les cosaques, très reconnaissants de cet avis, s'empressèrent d'en profiter, ouvrirent la cave, qui devint bientôt le rendez-vous de toute ma cavalerie, dont pas un seul individu ne pouvait encore se tenir sur les jambes à l'heure indiquée pour le départ, qui était à six heures du matin. Assurément M. Korff eût mérité d'être cassé; mais en Russie on ne punit presque jamais personne, et je cédai aux supplications des autres généraux en sa faveur; cependant l'anecdote fut connue et n'augmenta pas le peu de bienveillance qu'on lui portait.

L'ennemi se forma en colonnes serrées, fit jouer ses batteries et, sous leur protection, chercha à sauver le convoi et à le faire retirer ; le peu de cavalerie qui accompagnait ces colonnes fut dispersée, abandonna son infanterie, et les cosaques du général Karpow la poursuivirent. Le général Korff n'avait avec lui que les régiments de Kargopol, de la Nouvelle-Russie et de Mittau dragons; de Tchernigow et de Livonie chasseurs à cheval, en tout quatorze escadrons et douze canons (ne faisant pas plus de douze cents cavaliers).

J'avais gardé près de moi, pour servir d'escorte au maréchal Blücher (qui s'était avancé à la tête de toutes les colonnes), le comte Pahlen avec les régiments de Derpt et de Sewersk chasseurs; le général Emmanuel faisait mon avant-garde avec mes cosaques et le régiment de Kiew, et le reste de ma cavalerie était devant Metz et devant Mayence.

Le général Korff ordonna au lieutenant général Pantschulitschef et au général-major Poll, avec les régiments de Kargopol et de la Nouvelle-Russie, de tourner le flanc droit des colonnes ennemies et de tomber sur les équipages tandis qu'il occupait l'ennemi en front.

Cette manœuvre força l'ennemi de commencer lui-même à se retirer.

Le feu de son artillerie était toujours très vif. Le général Pantschulitschef fit des prisonniers et prit la plus grande partie du convoi et trente caissons près des villages de Villeseneux et de Clamanges.

L'infanterie ennemie était composée de gardes nationaux qui, assurément, ne s'étaient pas crus destinés à combattre des Russes dans l'intérieur de la France et dont la plus grande partie n'avaient jamais vu le feu ; cependant ces braves et infortunés citoyens montrèrent un cou-

rage et une fermeté qu'on aurait pu attendre à peine des troupes les plus aguerries. Notre artillerie, commandée par deux officiers aussi braves qu'intelligents, le colonel Souvarof, des cosaques du Don, et le capitaine en second Focht, de la 8e compagnie d'artillerie à cheval, répondait avec vivacité au feu de l'artillerie ennemie et écrasait les colonnes par la mitraille. Mais malgré l'effet prodigieux qu'elle faisait dans ces masses serrées, elle ne pouvait en déranger l'ordre ni la marehe.

Les ennemis traversèrent Clamanges et le défilé qui l'entoure et se reformèrent de nouveau derrière le village. Ils paraissaient vouloir se porter sur la Fère-Champenoise, où l'on entendait un grand feu de canon et de mousqueterie. Le général Korff leur en coupa le chemin. Le comte Pahlen, que je lui envoyai, vint alors le rejoindre avec ses deux régiments.

Les cosaques du général Karpow, qui avaient poursuivi la cavalerie ennemie vers Vitry, la dispersèrent, ainsi que quelques détachements et traîneurs isolés. Ils prirent quarante-sept officiers, cinq cents hommes et beaucoup d'équipages.

L'ennemi, toujours serré en masse, continua sa retraite sur Écury-le-Repos.

Une charge heureuse des généraux comte Pahlen et Krouschow et du colonel Kamiakow, avec les régiments de Derpt et de Livonie, nous avait procuré quelques prisonniers et jeté un moment de désordre dans une des colonnes ennemies; mais les autres n'en furent pas dérangées et continuèrent leur retraite, toujours sous le feu de notre mitraille. Le général Korff, n'ayant pas assez de cavalerie pour détruire ces masses, se contenta de les suivre et de les arrêter le plus possible jusqu'à l'arrivée de la cavalerie du corps de Sacken, commandée par le lieutenant

l'ennemi laissa plus de quatre mille hommes sur la place, cinq mille furent pris, seize canons, trente caissons, beaucoup d'équipages et cent mille rations de pain.

Entre la Fère-Champenoise et l'Aube, la grande armée eut encore d'autres succès et prit une multitude de détachements et de convois isolés qui tous se dirigeaient sur Vitry. On détruisit plus de quinze mille hommes et on s'empara de près de cent canons, du double de caissons et d'une grande quantité de voitures de transport, etc.

Le colonel Rapatel, autrefois aide de camp du général Moreau et alors adjudant de l'empereur Alexandre, fut tué dans cette affaire par le carré où un de ses frères servait comme capitaine.

La perte de ma cavalerie fut de quatre cents hommes, ce qui était à peu près le cinquième des combattants. Elle se fit beaucoup d'honneur dans ce combat long et sanglant, et les généraux à la tête de leurs troupes se distinguèrent d'une manière brillante.

Pour soutenir ma cavalerie, je m'avançai avec le 8e corps du lieutenant général Rudzewitsch jusqu'à Aulnay-aux-Planches. Le 9e et le 10e corps suivirent le grand chemin jusqu'à Etoges, où ils bivouaquèrent, ainsi que les corps prussiens et celui de Sacken.

L'armée de Silésie se porte de nouveau sur Paris. — J'arrivai trop tard avec l'infanterie pour être témoin du succès de la cavalerie, et d'après l'ordre du maréchal Blücher, j'envoyai au général Korff celui de se porter directement sur Montmirail, auprès duquel nous bivouaquâmes le 14/26.

Le 15/27, nous nous portâmes sur la Ferté sous-Jouarre, que nous laissâmes à droite. Le pont de cette ville était détruit. Le maréchal Blücher fit placer un petit détache-

[illegible] sur la rive gauche de [illegible]

[illegible] —
[illegible] en avant sur le chemin [illegible]

[illegible] encore plusieurs [illegible] même m'apporter [illegible] alors à Sa-[illegible] lorsque je vis [illegible] était à quinze [illegible] pour qu'il [illegible] fallait qu'il fût [illegible] grande importance; [illegible] si inté-[illegible] à l'empereur, [illegible] de moi, par [illegible] et j'écrivis au [illegible] pour le prier [illegible] encore, et de lui [illegible] adressais.

[illegible] — Par les rapports [illegible] je vis que les [illegible] que le maréchal Au-[illegible] se retirait sur Pont-[illegible] Suchet et peut-[illegible] par la marche de lord [illegible] qu'il voulait se [illegible] forte de plus [illegible]

[illegible] à Napoléon de [illegible] qui surtout [illegible] les dépêches [illegible] Flandre et qui se

trouvait à Lille ; il avait lié avec le prince royal de Suède Bernadotte, son ancien camarade, une correspondance qui n'était devenue que trop active, mais pour expliquer ce très étonnant épisode et cette étonnante guerre, il faut remonter plus haut et rappeler beaucoup d'antécédents.

Au commencement de la guerre, lorsque Napoléon envahit la Russie, on devait supposer que le prince royal déciderait le roi de Suède à se déclarer pour la France. On en était très inquiet à Pétersbourg, et d'autant plus que, trois ans auparavant, la conduite de l'empereur Alexandre avec les Suédois, à qui il avait enlevé leurs plus belles provinces, devait faire craindre de très justes représailles, mais Napoléon méprisa et brava la Suède et eut grand tort. Il n'aimait pas Bernadotte, dont l'élévation n'avait pas été son ouvrage ; celui-ci le détestait et eût été très disposé à agir contre son ancien empereur, mais il est douteux qu'il eût pu y décider le roi de la nation ennemie naturelle des Russes et qui avait tant de raisons de chercher à se venger de ses dernières pertes. Napoléon sut les y forcer et servit par là les désirs de Bernadotte. Il exigea de la Suède de fermer ses ports aux Anglais et de leur déclarer la guerre, ce qu'elle ne pouvait pas faire sans voir anéantir ses dernières ressources commerciales, et sur son refus, il fit arrêter ses vaisseaux. Il lui refusa des subsides pour joindre ses troupes aux siennes ou pour faire une diversion en Finlande. Il maltraita et menaça ses ministres, et l'éloigna si entièrement de lui que tous les ressentiments antérieurs et très légitimes furent oubliés pour ceux qu'il excita lui-même.

Dès le 12/24 mars, il fut conclu un traité secret entre la Russie et la Suède. Elles se garantissaient mutuellement leurs possessions ; la Norvège devait être ajoutée à celles

de la Suède (comme cela a eu effectivement lieu deux ans après) et l'inépuisable Angleterre devait soudoyer le corps suédois destiné à agir en Allemagne. Cependant, dans le commencement de la guerre, on était encore loin, à Pétersbourg, de croire à l'exécution de ce traité, et la crainte d'une attaque en Finlande obligeait la Russie à y laisser beaucoup de troupes sous les ordres du lieutenant général Steinheil. Ces troupes pouvaient être fort utiles ailleurs, et effectivement ensuite elles sauvèrent Pétersbourg contre le maréchal Oudinot, lorsqu'elles furent réunies au corps du comte Wittgenstein. L'empereur Alexandre avait cru nécessaire, dans les circonstances où il se trouvait, d'aller lui-même négocier avec le prince royal de Suède; ils eurent une entrevue à Abo. On assure que dans cette entrevue l'empereur acheta la coopération de Bernadotte par la promesse du trône de France [1]; j'en doute, et avec fondement, car assurément, alors, on était loin de croire à la possibilité d'en précipiter Napoléon, qui était à l'apogée de sa gloire et de sa puissance, et Alexandre lui-même devait être plus occupé du soin de garder sa couronne que de l'espoir de l'ôter à un autre; quoi qu'il en soit, Bernadotte promit d'abord d'être neutre et ensuite de s'armer même contre Napoléon si les circonstances le permettaient. Elles le permirent, et il vint en 1813 se joindre en Allemagne à la coalition. Il n'y joua pas le

1. Ce projet entra véritablement dans les combinaisons de l'empereur Alexandre. Le 16 janvier 1814, Metternich écrivait à Schwarzenberg : « Il n'entre pas dans notre point de vue de sacrifier un seul homme pour placer Bernadotte sur le trône de France. Vous croyez que je suis fou! Eh bien, point du tout, tel est l'ordre du jour » (*Participation de l'Autriche aux guerres de l'indépendance*, p. 798). Le 18, Schwarzenberg lui répond : « J'ai reçu votre lettre du 16 et je n'ai rêvé depuis que de Bernadotte. Comment! L'univers aurait vu se former une alliance entre les plus grands souverains pour arriver à un résultat aussi scandaleux! Impossible. Je compte sur vous. » P. 800. (Éditeur.)

rôle qu'il comptait y jouer. Il s'y conduisit d'une manière assez louche, il n'y obtint pas beaucoup de considération, et voyant, après la bataille de Leipzig, que son projet très chimérique d'être roi de France (mais projet alimenté par Mme de Staël, qui n'eût pas été fâchée d'être reine de France en l'épousant après un divorce) prenait tous les jours moins de consistance et que les alliés ne le partageaient pas ou ne le partageaient plus, il commença à s'éloigner d'eux, et même assez ouvertement, lorsque les revers que nous éprouvâmes sur la Marne lui eurent fait croire que la France allait devenir notre tombeau ; il resta en panne près de Namur et de Liège, et paralysa ainsi 70,000 Russes et Prussiens sous les ordres de Bülow et de Winzingerode, qu'il s'obstina à garder avec lui : cette inaction finit par déplaire aux souverains, qui envoyèrent (comme on l'a vu) des ordres directs à leurs généraux de venir joindre Blücher. Bernadotte resta avec ses 22,000 Suédois (qui, excepté à Acken sur l'Elbe, où un bataillon tira quelques coups de fusil, et à Leipzig, où l'artillerie de Kardell me seconda si bien) ne furent jamais au feu et ne perdirent pas cent hommes dans toute la guerre.

Furieux d'être démasqué ou déjoué, il vint incognito passer quatre jours à Nancy. Il s'y tint caché dans une auberge et n'y vit que quelques-uns de ses anciens amis, de fougueux jacobins. Il désirait savoir par eux s'il pouvait, malgré les Français et les alliés, devenir roi de France, ou chef de la république. Comme c'était assez difficile, il y renonça et se retourna du côté de Napoléon. Il offrit au comte Maison de se joindre à lui, de rassembler ainsi 40,000 hommes, de marcher sur nous, et de nous couper la seule ligne de communication qui nous restait en occupant Avesnes, où il n'y avait qu'un faible bataillon prussien. Certainement, si la guerre n'eût pas été terminée

très vite, si, au lieu d'occuper Paris, nous eussions écouté des conseils pusillanimes qui nous eussent ramenés en arrière à la suite de Napoléon, ou si enfin nous eussions éprouvé quelque échec, Bernadotte pouvait nous perdre et l'eût fait.

Lorsqu'à Paris je parlais à l'empereur de cette dépêche interceptée, il me dit : Croyez-vous qu'il fût le seul dont je devais me défendre ? J'étais obligé de combattre les amis autant que les ennemis. Je vis bien qu'il voulait parler de Metternich qui depuis..... mais alors il paraissait le connaître et ne l'aimait pas. J'avais cru, d'après cela, que le congrès de Vienne rendrait Bernadotte à la boutique de son père : mais quel fut mon étonnement de le voir protégé de la manière la plus forte par l'empereur Alexandre, et malgré tous les souverains, malgré la raison, la politique, la justice et la légitimité dont on faisait alors si grand étalage, rester à la seconde place par l'influence de la Russie et parvenir bientôt à la première ?

En 1815, lors du congrès de Vienne, le roi de Bavière, se trouvant avec l'empereur Alexandre dans le même traîneau et ignorant ses projets sur Bernadotte, lui témoigna le désir de le voir éloigné d'un rang qu'il souillait ; l'empereur se fâcha et dit deux fois au roi avec humeur : Monsieur, celui-là restera, il restera et je le soutiendrai de tout le poids de ma puissance. Est-ce reconnaissance de son inaction en 1812 ? Ce serait bien magnanime. Était-ce une autre raison politique? Je la soupçonne sans oser l'affirmer.

Combat de Trilport et passage de la Marne par mon avant-garde. — Il était très urgent de forcer le passage de la Marne à Trilport et d'occuper Meaux, par où toutes les armées devaient passer pour se porter sur Paris ; par l'ordre du maréchal Blücher, j'y envoyai le général-major

Emmanuel avec son avant-garde composée des régiments de Kiew dragons et de huit pièces d'artillerie à cheval.

Je lui donnai de plus le régiment de la Vieille-Ingrie, celui d'Archangel, quelques pièces de grosse artillerie et la compagnie de pontons du lieutenant-colonel Ivanow, près de laquelle se trouvaient deux compagnies du régiment de Starakolsk et un équipage de la marine.

Le général Emmanuel exécuta mes ordres avec une activité, une bravoure et une intelligence qui ne doivent point étonner de la part d'un général aussi distingué, mais qui mirent le sceau à la réputation qu'il s'était déjà acquise dans cette campagne.

Le chemin de la Ferté-sous-Jouarre à Trilport, sur la rive gauche de la Marne, était occupé par l'ennemi. Le général Emmanuel, avant que nos colonnes y parvinssent, le tourna par Saint-Cyr et par Jouarre. Il se joignit à l'avant-garde prussienne du corps d'Yorck, commandée par le général-major Horn, et avec lui repoussa les ennemis, qui se retirèrent sur Trilport et ensuite sur la rive droite de la Marne, dont on avait fait sauter le magnifique pont (comme on l'a vu plus haut). Le général Emmanuel parvint, le 15/27 mars, à trois heures après midi, aux bords de la rivière. Il en trouva la rive droite occupée par un corps de 3,000 à 4,000 hommes, sous les ordres du général Vincent, qui paraissait disposé à en défendre le passage.

Le général Emmanuel ayant trouvé très heureusement près de Trilport de grandes barques que les ennemis y avaient imprudemment laissées, ou n'avaient pas eu le temps de détruire, s'en servit pour faire passer sur la rive droite de la Marne, d'abord quelques tirailleurs et ensuite les régiments d'Archangel, de la Vieille-Ingrie et les deux compagnies de Starakolsk; ce passage s'exécuta très hardiment et très vite, sous la protection du feu

des batteries que le général Emmanuel avait judicieusement placées sur les hauteurs qui bordent la rive gauche de la Marne et dominent la rive droite. Elles jouèrent avec un grand effet. Notre brave infanterie réussit à repousser les tirailleurs ennemis et à occuper un petit bois sur leur droite. Elle se maintint longtemps sous le feu de l'ennemi et repoussa toutes ses attaques sans perdre le peu de terrain où elle avait pu se développer.

Nos cosaques, qui avaient passé également la Marne, tournèrent le flanc gauche des ennemis qui n'avaient presque point de cavalerie, et bientôt leurs tirailleurs et le détachement entier se retirèrent à mille pas de la rivière, sur des hauteurs, d'où ils firent un feu très vif de mousqueterie et de canons.

Cependant le lieutenant-colonel Ivanow (dont les services dans toute cette campagne ont été de la plus grande utilité, et qui s'est constamment distingué par sa bravoure et son activité), avait réussi à jeter, sous le feu de l'ennemi, deux ponts avec une grande célérité.

Ce brave officier et son excellente compagnie en avaient déjà construit douze sur différentes rivières dans le cours de cette campagne. Il fut aidé dans cette opération difficile par les compagnies de pionniers d'Helvig et du général-major Gresser commandées par le lieutenant-colonel Helvig et le capitaine Beloussowitch.

Le pont achevé et toutes les troupes ayant passé, elles s'engagèrent avec les ennemis qui occupaient toujours les hauteurs. Cinq bataillons prussiens, sous les ordres du lieutenant-colonel Hiller, qui avaient été envoyés au général Emmanuel, se battirent avec la plus grande bravoure. Les régiments de Kiew, les cosaques, les régiments de la Vieille-Ingrie, d'Archangel, de Starakolsk, rendirent des services distingués dans cette heureuse et

brillante affaire. L'artillerie fit merveille, et tous les individus de cette brave avant-garde se signalèrent à l'envi.

Le feu dura jusqu'à la nuit, les ennemis furent enfin forcés de se retirer sur Meaux. A deux heures du matin, ils quittèrent cette ville après avoir fait sauter un immense magasin à poudre dont l'explosion détruisit un grand nombre de maisons du faubourg de Paris.

Le général Yorck vint à Trilport avant la fin de l'affaire et envoya au général Emmanuel une partie de sa cavalerie, pour le soutenir; mais il ne voulut point accepter le commandement que le général Emmanuel lui offrit et lui rendit sur le champ de bataille toute la justice qu'il méritait. Cet éloge du général Yorck est d'autant moins suspect qu'il est digne par la supériorité de ses talents d'apprécier ceux des autres.

Ma perte dans cette affaire ne fut que de cent cinquante hommes.

Toute l'armée de Silésie passe la Marne et s'approche de Paris. — Le passage de la Marne ayant été si heureusement et si brillamment forcé, le général Emmanuel se porta en avant sur Meaux, le corps d'Yorck, de Kleist, le mien, ceux de Sacken et l'infanterie de celui de Winzingerode passèrent la Marne le 16/28. Mais, à neuf heures du matin, nous traversâmes Meaux. Les généraux Yorck et Kleist s'avancèrent par la grande route de Paris. Ils trouvèrent près de Clayes les troupes ennemies qui s'étaient retirées de Meaux. Elles occupaient le village et les bois de Montsaigle. Leur position était très forte, l'engagement fut très vif et dura jusqu'à la nuit. Les Prussiens y perdirent huit cents hommes, mais repoussèrent partout les ennemis, occupèrent leurs positions et poussèrent leurs avant-postes jusqu'à Ville-Parisis, Livry et le Raincy.

Je me plaçai à leur droite à Saint-Mesmes et à Nantouillet. Les autres corps restèrent derrière moi.

Les armées alliées se réunissent près de Paris. — La grande armée passa la Marne, partie à Trilport, partie à Meaux, et se réunit à nous.

L'empereur Alexandre, incertain des mouvements que pouvait faire Napoléon, laissa le corps de Sacken et les Bavarois, sous les ordres du comte Wrede, à Meaux pour défendre le passage de la Marne, et, avec le reste de ses forces, s'avança sur Paris.

Le 17/29 mars, je marchai par Mory et le Tremblay jusqu'à Blanc-Mesnil, où je m'arrêtai. Ma cavalerie campa en avant du Bourget, et mon infanterie entre le Bourget et Blanc-Mesnil.

Affaire du Bourget. — Le général Emmanuel, avec son avant-garde de cavalerie à laquelle je joignis le régiment de Livonie chasseurs à cheval et les dragons, 22e, 10e et 38e chasseurs, à la place des régiments de la Vieille-Ingrie et d'Archangel qui rentrèrent dans leurs corps, repoussa quelques partis de la cavalerie ennemie qui se retirèrent sur Pantin.

Dès que les têtes de mes colonnes se montrèrent vers Villepinte et Blanc-Mesnil, le général Emmanuel se porta sur le Bourget et le dépassa ; il trouva la Villette et Pantin fortement occupés par les ennemis. Le premier de ces deux villages était retranché et son artillerie arrêta mes cosaques. Le général Emmanuel fit avancer la sienne et engagea un feu assez vif sur le grand chemin de Senlis et près de Pantin. Il voulait charger les ennemis près de ce village, mais le canal de l'Ourcq l'en empêcha. Il envoya le général-major Youschkow, avec les 12e et 22e chasseurs, occuper Aubervilliers; il y trouva les ennemis, qu'il chassa, et envoya ses tirailleurs jusqu'au-

près des premières maisons de la Villette; ces excellents régiments se distinguèrent dans cette occasion. La nuit mit fin au combat et le général Emmanuel plaça la ligne de ses avant-postes à cinquante pas de celle des ennemis.

Ce combat fut aperçu par l'empereur Alexandre qui s'avançait aussi de son côté sur Ville-Parisis. Il envoya s'informer qui était le corps qui le soutenait. Ayant appris que c'était le mien, il me fit remercier. Par ce mouvement du général Emmanuel, les avant-postes ennemis ayant été obligés de replier leur droite, ceux de la grande armée purent s'avancer davantage.

Je fais observer Saint-Denis. — J'avais détaché le général Kornilof avec le 9e corps à Saint-Denis, qu'il eût pris si je l'y eusse envoyé deux heures plus tôt.

Ce point était très essentiel dans les circonstances où je me trouvais alors, mais le général Kornilof n'y put parvenir que très tard et le trouva occupé par deux bataillons venus de Paris et commandés par le lieutenant-colonel de la garde française Savary, très déterminé à ne pas se rendre. Son détachement, avec ce qui était déjà dans Saint-Denis, montait à 1,500 hommes. Cette ville était mise en état de défense, elle avait peu de canons, mais pouvait résister quelques instants. Je ne pouvais la faire attaquer dans l'obscurité ; le 9e corps était très faible, et dans l'incertitude où j'étais des mouvements des ennemis et de la position de nos armées, il m'était impossible d'y conduire toutes mes troupes. Je fus forcé d'ordonner au général Kornilof de se contenter d'observer Saint-Denis du côté d'Aubervilliers.

Je fais occuper Gonesse. — Je détachai le général-major Turtchaninow avec deux régiments du 10e corps pour occuper Gonesse et en tirer des vivres avec ordre,

Je devais m'avancer d'abord sur la Villette, et lorsque l'avant-garde de la grande armée m'y aurait remplacé, me porter sur ma droite en laissant aussi à droite Saint-Denis et Clichy et donner l'assaut à Montmartre par le côté du Roule, tandis que le général Yorck l'attaquerait en front devant Clichy et le général Kleist à gauche près du faubourg Saint-Denis. Mais l'officier d'ordonnance prussien qui portait ces dispositions s'égara dans la nuit en allant de Ville-Parisis chez le maréchal Blücher, qui n'en était pas cependant à plus de deux petites lieues, et le maréchal ne reçut les dispositions qu'à sept heures du matin *.

Cependant, à six heures, le feu avait commencé à l'avant-garde de la grande armée ; il fut très vif dès le commencement de l'affaire ; je le vis de Blanc-Mesnil, mais n'ayant reçu aucun ordre, je crus que les ennemis avaient attaqué eux-mêmes l'avant-garde du comte Pahlen et que peut-être Napoléon était revenu sur ses pas et se trouvait déjà à Paris.

Je me déterminai à marcher à l'instant sur Pantin pour soutenir la droite du comte Pahlen, mais à peine mes troupes sortaient du camp que le maréchal Blücher me fit prévenir du contre-temps qui nous avait retardé (il était alors huit heures) et m'ordonna de ne pas perdre un instant pour exécuter les dispositions.

Je changeai ma direction et me portai sur la Villette.

Le général Emmanuel (avec mon avant-garde) était déjà engagé avec les ennemis sur le grand chemin du Bourget à Paris et en avant d'Aubervilliers ; je me disposai à attaquer la Villette, qui était fortement occupée et retranchée.

Dans ce moment, l'empereur Alexandre m'envoyait

* Voir note 10.

l'ordre de me porter sur Montmartre le plus vite possible; je lui fis part du retard occasionné par la méprise de l'ordonnance. Il me fit dire qu'il en était instruit et je lui fis le rapport de la situation de mes troupes, en ajoutant qu'aussitôt que je serais remplacé par les généraux Yorck, Kleist et le comte de Woronzow à la Villette (que je ne pouvais laisser dans notre centre sans être fortement observé), je me dirigerais sur Montmartre. Cependant le feu était terrible sur les hauteurs de Romainville.

On a vu que le maréchal Marmont avait été laissé par Napoléon pour observer l'armée de Silésie et le maréchal Mortier la grande armée; dès que ces deux généraux ne purent plus douter de nos projets, ils se portèrent par deux marches forcées entre Seine et Marne et Charenton, où ils passèrent cette dernière rivière, et de là à Charonne, où ils n'arrivèrent que le 17/29, à cinq heures du soir, et dans la nuit garnirent tous les points nécessaires à défendre et qui sont d'autant plus susceptibles de l'être que cette partie des environs de Paris est garnie de villages, de jardins, de bois, de canaux, qui offrent à chaque pas des retranchements naturels où peu de troupes peuvent se maintenir facilement contre un nombre très supérieur. Marmont et Mortier n'avaient pas ensemble plus de 15,000 à 20,000 hommes. Les dépôts de différents régiments qui se trouvaient à Paris, ceux de la garde française, une partie de la garde nationale que commandait alors Joseph Bonaparte, laissé par Napoléon à Paris comme son lieutenant général, se joignirent aussi aux deux maréchaux et portèrent à 25,000 ou 30,000 hommes toutes les forces françaises qui se battirent dans cette mémorable journée.

Les nôtres étaient bien supérieures, mais le terrain était avantageux pour la défensive.

Dès que le général Yorck fut arrivé pour me remplacer, il occupa mes positions, plaça ses batteries et attaqua Pantin.

Les ennemis avaient une batterie de seize canons entre ce village et celui de la Villette et leur feu était très vif et très bien soutenu.

Je traversai Aubervilliers avec toutes mes troupes et comme, pour attaquer Montmartre avec plus de sûreté, je croyais devoir d'abord emporter Saint-Denis, où je ne supposais que peu de monde, j'y envoyai le lieutenant général Kapzewitsch avec le 10e corps, pour se réunir au général Kornilof et au général-major comte Pahlen et attaquer de concert avec eux. Je me portai vers Clichy avec le 8e corps du général Rudzewitsch et ma cavalerie.

Le canal de Saint-Denis m'arrêta un moment; il n'était ni terminé ni maçonné et il était à sec, et ma cavalerie le passa aisément, mais les bords en étaient trop élevés pour le faire traverser à l'artillerie, et n'ayant pas le temps de lui faire frayer un chemin, mes compagnies de pionniers étant restées en arrière, je fus obligé de la faire défiler avec mon infanterie entre Aubervilliers et la Chapelle, sur un intervalle laissé pour le passage des voitures, dans un endroit destiné à la construction d'un pont.

Je défilai sous la mitraille de plusieurs batteries placées en avant des faubourgs Saint-Denis et Saint-Lazare; elles me firent souffrir quelque perte. Mais à mesure que mon artillerie passait le canal, je la faisais former et répondre au feu de l'ennemi, que je parvins bientôt à modérer.

Le canal passé, je traversai le grand chemin de Saint-Denis et m'avançai sur celui de la Révolte, entre Clichy et Montmartre.

Après avoir passé le canal de l'Ourcq, je me portai sur

et marchaient par leur gauche sur Montmartre en côtoyant les faubourgs Saint-Denis et Saint-Lazare.

Dans le moment où je me disposais à attaquer Montmartre, l'empereur Alexandre me fit donner l'ordre de donner au général Emmanuel deux mille hommes de cavalerie et de l'envoyer occuper les ponts de Neuilly, de Saint-Cloud, de Sèvres et d'Iéna (nouveau pont construit devant les Invalides) (*sic*).

Il ne me resta que quatre cents hommes de cavalerie et avec eux dix à douze généraux; le comte de Witt, avec ses quatre régiments des cosaques de l'Ukraine, ayant eu l'ordre du comte Barclay de se joindre au comte Woronzow, qui n'avait point de cavalerie et qui s'était approché de la Villette en seconde ligne derrière les Prussiens.

Ceux-ci, après un combat sanglant, emportèrent la Villette et la ferme de Rouvray avec leur valeur accoutumée; leur cavalerie repoussa la cavalerie française, qui avait voulu faire une attaque, et enleva plusieurs batteries.

La grande armée, après neuf heures de feu, avait enlevé tous les villages, les jardins et les bois qui précédaient les hauteurs de Belleville, et y était déjà parvenue. Le corps des grenadiers, sous les ordres du lieutenant général comte de Lambert, celui du comte de Wittgenstein, commandé alors par le général d'infanterie Raeffskoï [1], la cavalerie, sous les ordres du lieutenant général comte Pierre Pahlen et du général de cavalerie prince Galitzin, s'étaient battus toute la journée en attaquant avec une valeur et un acharnement égal à celui que les ennemis firent paraître dans leur défense. Déjà l'empereur avait pris quarante canons et enlevé toutes les positions.

1. Le comte Wittgenstein était malade et resté en arrière.

La perte de la grande armée avait été de 7,000 hommes : les gardes prussiennes seules, qui se couvrirent de gloire dans cette journée, avaient eu soixante-trois officiers et douze cents hommes hors de combat. Déjà les corps de Marmont et de Mortier avaient été repoussés jusqu'aux murs de Paris.

J'emporte d'assaut la hauteur de Montmartre. — Pour achever le succès de cette journée décisive, il fallait enlever Montmartre, dont la prise entraînait celle de Paris. A quatre heures après midi, le général Rudzewitsch fit former par mes ordres le 8e corps en colonnes d'attaque sur le chemin de Saint-Denis au bois de Boulogne, et j'ordonnai l'assaut.

Le général Rudzewitsch n'avait sous ses ordres que dix régiments : c'étaient ceux de Rilsk, d'Eletsk, de Polotsk, d'Ekaterinenbourg, de Riazan, de Belozersk, les 1er, 30e, 33e et 48e chasseurs (les deux autres de son corps étaient devant Metz).

Ces dix régiments ne faisaient alors pas plus de huit mille hommes effectifs.

Le général Rudzewitsch, laissant Clignancourt à sa gauche, gravit la montagne dans le seul endroit où elle était accessible.

L'intrépidité, l'ordre et la vélocité avec laquelle ces admirables troupes gravirent en un instant une montagne escarpée, retranchée, et défendue par un feu très vif, sont au-dessus de tout éloge comme de toute description [1]. Ce beau fait d'armes est un des plus brillants que j'aie vus à la guerre dans dix-neuf campagnes que j'ai faites [2].

1. D'après la treizième monographie, il y aurait eu pour les défendre 100 vétérans et 250 sapeurs-pompiers. Voir p. 86. (Éditeur.)

2. Je dois en excepter l'assaut d'Ismaïl, en 1790, où 22,000 Russes, sous les ordres de Souvarow, forcèrent derrière des retranchements très élevés

Les généraux Rudzewitsch, prince Gurgalow, Pillar, Kern, les colonels Bussow, Skobelef, les lieutenants-colonels Bougousslawski, Nowichow, Bek, Petschanki, Brevern, Tourgenew, le major Sleptzow et Doubrevin, qui commandaient ces dix régiments, et tous les officiers et soldats sous leurs ordres méritent dans cet assaut l'admiration de tous les militaires et la reconnaissance éternelle de tous leurs supérieurs.

Le général Rudzewitsch, que je m'applaudirai toujours d'avoir distingué dès le premier moment qu'il fut mis sous mes ordres et d'avoir fait connaître à l'empereur, consolida dans cette affaire sa réputation déjà bien méritée d'un des plus braves et des meilleurs généraux de l'armée russe. Deux décharges à mitraille et le feu qui sortait des retranchements et des maisons, ne dérangèrent pas un instant l'ordre ni la vivacité de l'attaque.

En dix minutes, tous les retranchements furent forcés, toutes les batteries furent enlevées à la baionnette. Les hauteurs furent couronnées et le village de Montmartre occupé ; on ne fit que cent cinquante prisonniers, le reste périt ou se sauva dans Paris dans le plus grand désordre. Mes tirailleurs poursuivirent les ennemis, mais je les arrêtai, ayant reçu dès le matin l'ordre de l'empereur de ne point chercher à forcer les barrières. Ce prince m'avait fait dire aussi que je serais responsable si un seul de mes soldats entrait dans Paris.

Lorsque Montmartre fut emporté, mes colonnes, en poursuivant les ennemis, qui fuyaient dans la ville, y descendirent aussi, et déjà on se fusillait à la barrière de Clichy. Ce moment me donna beaucoup d'inquiétude, sur-

38,000 Turcs et les détruisirent, et l'on sait ce que valent les Turcs lorsqu'ils défendent des retranchements; j'étais à cet assaut, j'y servais comme colonel.

tout d'après l'ordre que j'avais reçu. Je courus à la tête de mes colonnes et me trouvai un moment entre le feu de mes troupes et celui des ennemis. Mes soldats étaient très animés, mais telle est la perfection de l'esprit et de la subordination de l'armée russe que, dès que le général Rudzewitsch et moi nous donnâmes l'ordre d'arrêter la poursuite et de se former, tout s'arrêta à l'instant et je plaçai sur les différentes terrasses de la montagne tous mes régiments en colonne, et sur la principale hauteur quatre-vingts pièces de canon en batterie. Je ne pus les y faire parvenir qu'avec peine, vu l'escarpement de la montagne.

Mon artillerie, que j'avais laissée au pied de la montagne, tira en élévation lors de l'assaut sur les batteries ennemies et, par une fatalité singulière et assurément contre mes intentions, trois boulets tombèrent dans la Chaussée d'Antin et un sur les vieux boulevards, dans le jardin de l'hôtel de Gontaut : c'était à une distance inconcevable.

Ce boulet s'enterra près de la porte du cabinet de Mme de Biron, ma cousine germaine.

J'avais destiné le corps du général Kapzewitsch à me servir de réserve et à renouveler l'attaque si le 8e corps avait été repoussé, mais ce brave général ayant prévu le succès du général Rudzewitsch et brûlant de le partager, voyant de plus le corps d'Yorck déjà prêt à me soutenir et à me remplacer, s'avança sans attendre les ordres que je lui aurais donnés, repoussa quelques escadrons de cavalerie qui lui étaient opposés, et attaqua avec célérité la gauche de Montmartre entre les hauteurs et le village de la Chapelle, tandis que le général Yorck s'avançait sur le faubourg Saint-Lazare.

Le 10e corps se distingua de nouveau dans cette attaque,

le 7e régiment de chasseurs et celui de Schlüsselbourg prirent des canons aux portes de Paris.

Des trente qui étaient à Montmartre, vingt-neuf tombèrent dans nos mains, ainsi que soixante caissons [1].

La grande armée, les Prussiens et le prince royal de Wurtemberg prirent quatre-vingts pièces d'artillerie, mais Vincennes ne se rendit point et n'ouvrit ses portes que longtemps après à Louis XVIII, après son entrée à Paris; cette fermeté fait honneur au commandant.

Capitulation de Paris. — L'empereur Alexandre avait conclu un armistice avec le maréchal Marmont un moment avant la prise de Montmartre. Il m'en fit prévenir dans l'instant où mes troupes couronnaient les hauteurs; Paris avait capitulé. Les corps des maréchaux Marmont et Mortier devaient le traverser et se retirer sur le chemin de Fontainebleau, la garde nationale devait seule veiller à la sûreté de la capitale et faire le service des barrières, jusqu'au lendemain matin que l'empereur devait entrer dans Paris.

Le maréchal Mortier m'envoya aussi un de ses adjudants me prévenir de cette capitulation, mais il ne me parut pas d'abord décidé à me laisser occuper les bar-

1. Au milieu du tumulte de l'assaut, les habitants de Montmartre avaient déserté leurs maisons ou s'étaient cachés dans les caves. Mes adjudants marquèrent mon quartier dans la maison la plus élevée de la ville, où ils ne trouvèrent personne. C'était l'hospice des fous tenu par M. Probst. A peine fus-je entré dans la maison que tous ces fous, dans des costumes assez bizarres, vinrent m'entourer. Je ne pouvais d'abord concevoir ce que signifiait cette mascarade, mais la maîtresse de la maison reparut et me pria de l'aider à faire rentrer tous ces masques dans leurs chambres, ce que je lui accordai.

Dans le moment de l'assaut, on m'amena un général prisonnier; je le consignai dans une maison, avec une sentinelle à la porte, mais il en sortit habillé en frac. Il avait pris celui du propriétaire sans être remarqué et s'en alla à Paris; quand je l'envoyai chercher, on ne m'apporta que son uniforme.

[illegible]. Je lui dis que j'en avais l'ordre et que je l'exécu-[illegible]

[illegible] à Paris le colonel d'artillerie Magdenko[1]. [illegible] vingt-cinq hommes occupèrent les barrières [illegible] et furent reçus et traités par les habitants de [illegible] la plus grande distinction.

[illegible] *occupent les barrières de Paris.* — J'occupai [illegible] barrières entre celle de Clichy et la Seine ; les [illegible] à ma gauche jusqu'au chemin de Pantin, [illegible] armée, toutes les autres jusqu'au faubourg [illegible]

[illegible] *mon corps dans cette bataille.* — Ma [illegible] deux journées ne fut que de 400 hommes. [illegible] Montmartre ne me coûta que deux officiers [illegible]

[illegible] l'ordre que le 8e et le 10e corps obser-[illegible] brillante journée leur font autant d'hon-[illegible] qu'ils déployèrent.

[illegible] *garnison de Saint-Denis.* — Lorsque le [illegible] abandonna, par mes ordres, l'attaque [illegible] ennemis firent une sortie par la porte [illegible] le général Kornilof, dont tout le [illegible] plus de monde que la garnison

[illegible] enfin il revint ivre mort et ne put [illegible] général ! La garde nationale ! le vin de [illegible] à la santé de nos souverains, de [illegible] parlementaire en lui recomman-[illegible] arrangé. Je me contentai de [illegible] un officier admirable.

[illegible] de concert avec la garde [illegible] j'envoyai la musique des régi-[illegible] chaussée d'Antin ; une heure après, elles [illegible] pouvait se croire à une fête natio-[illegible]

[illegible] du peu de résistance éprou-[illegible] (Éditeur.)

de la ville, et qui devait garnir beaucoup de points. Le feu fut très vif et dura jusqu'au soir, mais les ennemis ne purent réussir à m'inquiéter pendant l'attaque de Montmartre.

Le général Kornilof se conduisit dans cette occasion avec son intelligence et sa bravoure ordinaires.

Le comte Pahlen se plaça entre Pierrefitte et Saint-Denis, sur le chemin d'Ecouen, et repoussa plusieurs fois les tirailleurs sortis de la ville de son côté.

Le général Emmanuel s'était porté par le Roule sur le bois de Boulogne ; selon les ordres de l'empereur, il occupa ou envoya occuper tous les ponts de Neuilly, de Saint-Cloud, de Sèvres, d'Iéna, et s'avança par l'Étoile sur les Champs-Élysées. Il y trouva quelque résistance et le feu y dura jusqu'à huit heures et demie du soir.

Il me fut longtemps impossible de le prévenir de l'armistice : quelques escadrons ennemis, chassés de Montmartre et ne pouvant rentrer dans Paris, s'étaient portés sur la route du bois de Boulogne à Saint-Denis, et aucun de mes adjudants ne pouvait parvenir au général Emmanuel.

A la fin, ces escadrons se dispersèrent et le feu cessa partout.

Tranquillité de Paris pendant la bataille, — A neuf heures du soir, tout fut calme et tranquille et il était impossible de croire que les murs de Paris venaient d'être le théâtre d'une bataille aussi longue et aussi sanglante.

Pendant le combat même, Paris n'avait point été agité ; le peuple n'avait témoigné ni craintes ni étonnement, et l'on venait de l'intérieur de la ville voir la bataille comme un spectacle curieux et nouveau ; il devait l'être effectivement pour les habitants de cette capitale qui, dix-neuf mois auparavant, lorsque Napoléon était à Mos-

cou, ne s'attendaient point à voir les Russes aux portes de Paris.

La conduite héroïque de mes troupes dans cette dernière et décisive bataille combla la gloire qu'elles s'étaient acquise dans cinquante combats de deux campagnes uniques dans l'histoire des guerres et terminées en huit mois.

Éloge des maréchaux Marmont et Mortier. — La conduite des maréchaux Marmont et Mortier et celle des troupes sous leurs ordres leur font un honneur que leurs ennemis ont été les premiers à reconnaître.

Les marches rapides de ces deux généraux, leur résistance opiniâtre contre des armées bien plus fortes que les leurs, le parti sage et prudent que prit le maréchal Marmont de capituler à temps et d'éviter à Paris les horreurs d'une attaque qui n'eût cependant pas eu lieu, mais qu'il devait redouter, celui qu'il prit quelques jours après de donner le premier l'exemple d'une soumission loyale et nécessitée par les circonstances, à son légitime souverain, et de rendre la paix et le bonheur à la France, lui assurent à jamais des titres à l'estime de ses contemporains et de la postérité.

Je fais occuper Saint-Denis. — Le lendemain 19/31 mars, Saint-Denis se rendit par capitulation. Le lieutenant-colonel Savary vint à Montmartre m'en remettre les clefs et je le traitai avec la considération que méritaient sa bravoure et sa fermeté.

Je plaçai à Saint-Denis comme commandant le colonel Narischkin, du régiment de Koliwaa, et il sut s'y concilier l'amour et l'estime des habitants.

L'impératrice Marie-Louise n'avait quitté Paris que le 17/29. Elle s'était retirée à Blois. Joseph Bonaparte, très embarrassé de l'éclat de son rang et encore plus du rôle

de généralissime que son frère avait voulu lui faire jouer, se sauva de Paris pendant la bataille; c'était un brave militaire.

Dans la nuit du 18/30 au 19/31, les troupes de ligne de Marmont et de Mortier traversèrent Paris et marchèrent à Fontainebleau pour se joindre à Napoléon.

Combat de Saint-Dizier. — On a vu qu'il avait d'abord pris (selon le projet de l'empereur Alexandre) la cavalerie de Winzingerode pour notre avant-garde; mais, bientôt détrompé, il se rejeta sur lui à Saint-Dizier, l'accabla de toutes ses forces et lui prit cinq canons et quelques prisonniers.

Cette perte du général Winzingerode avait été prévue et était bien légère en comparaison du service qu'il nous rendait en retardant le retour de Napoléon.

Il se retira sur Châlons, et Napoléon entoura de nouveau Vitry.

Défense de Vitry. — Le 16/28 mars, il attaqua la ville sur trois points. L'artillerie du général Wassiltschikoff, commandée par le lieutenant-colonel Maleiw, fut si bien servie, qu'après quelques décharges à mitraille, les colonnes ennemies se retirèrent, et Napoléon, qui sans doute avait cru Vitry évacué, et ne voulait que faire un essai sur cette ville, passa la Marne le jour même, et en trois marches inconcevables vint à Fontainebleau.

Il y arriva le 18/30 mars, le même jour de la bataille de Paris, et vint sur-le-champ, en poste, accompagné d'une suite peu nombreuse, pour se joindre aux troupes qui combattaient.

A la Cour de France, à cinq petites lieues de Paris, il apprit l'issue du combat et la capitulation de Marmont; il n'eut pas le courage d'aller plus loin, et retourna à Fontainebleau.

Si nous eussions perdu un seul jour et que Napoléon n'en eût pas perdu deux, il eût eu le temps d'entrer dans Paris.

Sa présence et la terreur qu'il inspirait encore eussent sans doute doublé ses forces par la réunion de la garde nationale aux troupes de ligne. La bataille eût été plus balancée, plus meurtrière, Paris eût pu éprouver un sort funeste, peut-être aussi eussions-nous été repoussés ou au moins retardés assez pour que l'armée de Fontainebleau pût arriver à Paris, et alors notre position eût été fort incertaine.

L'heureuse issue de tous ces grands événements ne peut être attribuée qu'à l'audace et à la célérité de nos mouvements et aux combinaisons parfaites de nos souverains, qui prévirent tout et ne perdirent pas un instant.

Entrée des alliés dans Paris. — Le 19/31 mars, les troupes alliées, selon la convention faite avec la municipalité de Paris, entrèrent dans cette ville et l'occupèrent.

Réflexions sur cette époque mémorable dans l'histoire des guerres. — M'étant borné à écrire uniquement le récit des opérations du corps d'armée que j'ai commandé dans ces deux campagnes, je ne donnerai que très peu de détails sur les événements politiques qui suivirent la bataille de Paris et rétablirent sur le trône de France cette antique et auguste famille de ses rois, destinée à en faire encore le bonheur, et à lui rendre la paix et la tranquillité dont elle n'avait pas joui pendant vingt-cinq ans de la plus atroce des révolutions qui aient jamais ensanglanté le globe. Mais puis-je résister au désir de parler de cette entrée triomphale des souverains alliés dans une capitale où ils paraissaient en vainqueurs, non pour la détruire, ni pour lui imposer des charges que la guerre

pouvait légitimer, mais pour la protéger, lui donner la paix et lui rendre son roi et le bonheur.

Quel rôle glorieux et brillant jouaient alors ces monarques unis par les mêmes vues, les mêmes sentiments, n'ayant qu'une seule manière de voir, qu'un seul désir, qu'un seul but, celui du bonheur de l'humanité !

Cet exemple unique dans l'histoire était réservé à des souverains à qui le ciel avait donné, pour le rôle auquel il les destinait, toutes les qualités et l'énergie indispensable dans une telle occasion,

Ce n'étaient plus de vains et petits intérêts, ce n'étaient plus des querelles subalternes de ministres, ni l'envie d'arracher une ville ni une province à un voisin affaibli qui avaient mis les armes à la main à vingt nations différant de culte, de langue et autrefois de politique ; c'était le désir, la nécessité de sauver l'Europe et d'y rétablir le calme et une balance nécessaire à son repos. Voilà le noble but qui avait guidé les princes qui furent si bien secondés par leurs talents, la bravoure de leurs troupes, et par la Providence, dont eux-mêmes s'empressèrent de reconnaître, dans leurs succès, la main puissante et invincible.

L'empereur Alexandre, le chef et le premier moteur de cette grande entreprise, le véritable Agamemnon de tous ces souverains, le roi de Prusse, si digne de le seconder, l'empereur d'Autriche, qui joignait à ses précieuses qualités le mérite d'un second sacrifice douloureux, se trouvaient enfin au comble de la gloire et du bonheur, après vingt-cinq ans d'une lutte opiniâtre terminée par trois campagnes, d'une guerre gigantesque devant laquelle disparaissent toutes celles dont les militaires de tous les siècles pouvaient autrefois s'enorgueillir.

Jamais il n'y a eu un moment plus beau pour des rois,

jamais événements aussi intéressants n'ont étonné le monde et n'ont eu de plus grands résultats. C'est l'époque la plus belle et la plus heureuse de l'histoire. Un militaire qui a été aux batailles de Leipzig et de Paris n'a plus rien à désirer en fait de gloire.

Le 19/31 mars, à midi, l'empereur Alexandre, le roi de Prusse [1] et tous les généraux, précédés par les cosaques de la garde et suivis par les gardes russe et prussienne, à pied et à cheval, les corps des grenadiers russes et autrichiens, et les cuirassiers des trois puissances entrèrent dans Paris par la barrière de Pantin et la porte Saint-Denis, et suivirent les vieux boulevards, la rue Royale et la place de Louis XV jusqu'aux Champs-Élysées. Toute la population de Paris et des environs s'était portée sur leur chemin et à peine restait-il de la place pour les troupes.

L'empereur Alexandre m'ayant permis de l'accompagner, je fus témoin de ce spectacle enchanteur. D'abord dans les rues du faubourg Saint-Martin, de celui de Saint-Lazare et du faubourg Saint-Denis, où nous ne trouvâmes pas une grande foule, le peuple de Paris ne fit retentir que des cris de : Vive l'empereur Alexandre, le roi de Prusse, les alliés et la paix !

L'empereur répondit plusieurs fois : « Vous aurez la paix, je viens vous l'apporter. » Mais, près de la porte Saint-Denis, à la montée des boulevards, une femme bien mise, en robe blanche, avec un chapeau noir, et montée sur une charrette, ayant crié la première : « A bas le tyran! Vive Louis XVIII et les Bourbons! » ce cri si doux à entendre alors fut répété dans le moment même, et par un mouvement spontané, par nos souverains, par les

1. L'empereur d'Autriche ne vint que quelques jours après de Dijon à Paris.

généraux, les officiers et par tout le peuple de Paris. La cocarde blanche fut dans l'instant arborée, le peuple se précipitait sur les deux monarques, sur nous, sur nos soldats, les appelait ses libérateurs, les comblait de ses bénédictions [1].

Quels rois, quelles troupes ont jamais joui d'une telle gloire et d'un tel bonheur? A ce sentiment général qui animait tous les individus de nos armées, se joignit pour moi un autre sentiment bien doux pour mon cœur; par le rétablissement si heureux et si imprévu de Louis XVIII sur le trône de ses pères, je me trouvais avoir combattu pour ma patrie [2].

La beauté, la tenue superbe et l'ordre parfait dans lequel défilèrent les 60,000 hommes qui traversèrent Paris n'étaient pas le spectacle le moins étonnant de cette journée. C'étaient ces mêmes troupes que Napoléon avait peintes plusieurs fois dans les bulletins comme les misérables restes de bandes battues et dispersées, aussi méprisables par leur tenue que par leur indiscipline. Elles bivoua-

1. Ce qui peut-être contribua à accélérer le mouvement spontané qui décida du retour des Bourbons, ce fut un hasard heureux qui fit croire que nous avions déjà arboré leur couleur et que leur restauration était désirée par nos souverains. Le vœu en était bien dans les cœurs, mais ils avaient décidé de ne rien imposer à la nation française. (Je m'abstiens de toute réflexion sur cette décision.)

Quelques jours après la bataille de Brienne, un Anglais ayant été blessé par un cosaque, il fut ordonné à tous les officiers et soldats alliés de porter un brassard blanc au bras gauche : le blanc était l'antique couleur de la France, celle des lis. Elle semblait annoncer le retour de l'ancienne dynastie, et dès qu'on nous en vit porter un emblème, on l'adopta avec transport.

2. L'on a imprimé dans quelques journaux et dans des recueils d'anecdotes que l'empereur m'avait fait dire que j'avais trouvé le cordon de Saint-André à Montmartre et que je pouvais le porter. Ce n'est pas exact; voici le fait : le lendemain de la prise de Parie, lorsque j'allai le rejoindre sur le chemin de Pantin, il me dit : Je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu hier et vous recevrez bientôt une preuve de ma reconnaissance.

quèrent aux Champs-Élysées, dans l'allée de la Conférence, à l'Étoile et au bois de Boulogne; dès le soir même, tous les postes de l'intérieur de la ville furent occupés par elles, avec le plus grand ordre et le plus grand calme. Les patrouilles furent entremêlées et composées également de soldats alliés et de gardes nationaux.

Les premiers, mêlés parmi les habitants de Paris, partageaient leur ivresse et jouissaient de leur reconnaissance.

On vit les gardes russe et prussienne et les grenadiers autrichiens faire la police aux spectacles et dans les lieux publics comme à Pétersbourg, à Berlin et Vienne, et les officiers qu'on avait peints comme des barbares difformes étonnèrent Paris par leur politesse, leur modestie et leur élégance.

Le général Sacken est nommé gouverneur de Paris. — L'empereur nomma le général baron Sacken gouverneur de Paris. C'était un fort bon choix. Ce général joint à beaucoup d'esprit beaucoup de fermeté et une gaieté qui ne déplaît pas aux Français : naturellement dur et grossier, il sut maîtriser son caractère, et parut humain et poli ; enfin il justifia le choix de son souverain et mérita la reconnaissance de tous les habitants de Paris, qui lui en donnèrent les témoignages les plus flatteurs à son départ de cette capitale.

Le soir même de l'entrée des alliés à Paris, j'envoyai, par l'ordre de l'empereur, le général Schkapeski, avec le 7e régiment de chasseurs et ceux de la Vieille-Ingrie et d'Archangel, occuper les barrières des rues de Grenelle et Varennes, et toutes les autres jusqu'au grand chemin d'Orléans.

On établit un gouvernement provisoire. — Le 20 mars/1er avril, le sénat français et la municipalité de Paris pro-

noncèrent la déchéance de Napoléon Bonaparte et le rappel de Louis XVIII au trône de ses pères, et jusqu'à son arrivée ou celle de son frère, Monsieur le comte d'Artois, on établit un gouvernement provisoire composé de cinq sénateurs. Ce furent M. de Talleyrand, prince de Bénévent (dont l'influence avait été fort utile dans les événements qui venaient de se passer), M. l'abbé de Montesquiou, M. le comte François de Jaucourt, M. le duc Dalberg et le général comte Beurnonville. Leur sagesse et leur prudence répondirent à la confiance qu'on leur avait témoignée.

Napoléon se trouvait à Fontainebleau et on s'attendait encore à une bataille. — Cependant on pouvait croire que Napoléon risquerait encore une bataille; il ne lui restait à la vérité que 60,000 hommes, dont beaucoup étaient des conscrits, mais il avait dans ses gardes et dans le reste de ses troupes venues d'Espagne des anciens compagnons d'armes qui eussent encore combattu pour lui avec acharnement s'il les eût menés à un dernier combat, dont son ancienne gloire militaire et sa position actuelle lui imposaient également la nécessité.

Toutes les précautions furent prises pour une bataille générale à laquelle devaient s'attendre tous ceux qui ne jugeaient Napoléon que par le rôle qu'il avait joué jusqu'alors, et qui étaient bien loin de le croire capable de terminer par une faiblesse inexcusable une vie militaire si orageuse et souvent si brillante.

On se prépare à une bataille. — Le général Bülow eut l'ordre de laisser quelques troupes devant Soissons et de venir me remplacer à Montmartre; le corps de Sacken, commandé par le lieutenant général Wassiltschikof, eut celui de s'avancer sur Charenton; les gardes et les grenadiers restèrent à Paris, et le 21 mars/2 avril, les corps

d'Yorck, de Kleist et de Woronzow et le mien traversèrent cette capitale et vinrent bivouaquer sur la route d'Orléans, près de Palaiseau, de Chilly et de Longjumeau, où je pris mon quartier.

Le prince Schwarzenberg, avec les Autrichiens, les Bavarois, les Wurtembergeois et le corps de Wittgenstein, campa en avant de Juvisy, sur la route de Fontainebleau. La santé du maréchal Blücher, affaiblie depuis quelques jours, ne lui ayant pas permis alors de rester à la tête de son armée, le commandement en fut donné à M. le comte Barclay de Tolly, avancé comme feld-maréchal pour la bataille de Paris [1].

Le général Emmanuel, avec mon avant-garde, ayant passé la Seine avant moi, et occupé, comme on l'a vu, Saint-Cloud et tous les ponts hors de Paris, s'avança dès le 19/31 à Chatenay, et le 21 mars/2 avril à Longjumeau, et de là à Montlhéry et à Arpajon ; il poussa des partis sur le chemin d'Orléans et disposa les avant-postes sur la rivière l'Essonne. Ces avant-postes communiquaient avec ceux du lieutenant général comte Pahlen, commandant l'avant-garde du prince Schwarzenberg.

Le 21 mars/2 avril, à onze heures du soir, M. le maréchal comte Barclay me fit prévenir que le corps de Marmont, qui se donnait à Louis XVIII, passerait au milieu de nos armées pour se rendre à Versailles et de là e

1. Ce fut quelques jours avant la prise de Paris que le maréchal Blücher tomba malade, et, si la campagne eût continué, j'aurais pris le commandement de l'armée de Silésie. Je m'aperçus cependant que les Prussiens ne le désiraient pas, ils voulaient absolument que ce fût un des leurs qui conservât le commandement de cette armée, et ils intriguèrent pour qu'elle fût donnée au frère du roi, le prince Guillaume, qui servait comme lieutenant général sous Blücher. Paris fut pris; Blücher rétablit sa santé au Palais-Royal et il ne fut plus question de changement, mais malgré mon respect pour le prince Guillaume, je n'aurais pas cédé le commandement à moins d'un ordre de l'empereur qu'il ne m'aurait jamais donné.

Normandie. Il passa effectivement sur le chemin de Fontainebleau. La décision et la fermeté du maréchal Marmont et des généraux sous ses ordres leur font d'autant plus d'honneur qu'ils eurent beaucoup à craindre de leurs soldats, dont l'esprit était encore loin d'être calmé et de partager la sagesse et les projets de leurs chefs, et qu'il fallait à ceux-ci employer beaucoup d'adresse pour les mener avec eux.

Faiblesse de Napoléon. Il signe son acte d'abdication. — Cependant Napoléon, instruit de sa déchéance et ayant eu le grand tort de laisser à ses troupes trop de temps pour la réflexion, dont le résultat ne pouvait lui être favorable, signa son acte d'abdication et consentit à tout ce qu'exigèrent de lui les souverains alliés, qui le condamnèrent à vivre et lui assignèrent l'île d'Elbe pour sa résidence.

Il partit quelques jours après pour s'y rendre.

Dès qu'il eut donné à son armée des preuves si peu attendues de son peu de fermeté dans les revers, ses troupes se débandèrent.

Presque tous les nouveaux conscrits retournèrent dans leurs familles, beaucoup de généraux, d'officiers et de soldats se rendirent à Paris, mais la plus grande partie de la vieille garde resta à Fontainebleau.

Les armées alliées entrent en cantonnements. — Nous restâmes encore sept jours aux environs de Paris, ensuite toutes les troupes prussiennes sous les ordres du maréchal Blücher marchèrent en Normandie, en Picardie et dans l'Artois, où elles furent cantonnées. Les Autrichiens, les Bavarois et les Wurtembergeois furent envoyés en Champagne, sur la Seine, sur l'Aube et en Bourgogne; toutes les troupes russes furent mises sous les ordres de M. le comte Barclay; le corps du général Wittgenstein à

Senlis, celui du général Winzingerode à Laon et le mien à Châlons, Reims, Épernay et Commercy.

Ce ne fut qu'avec les sentiments de la plus vive douleur que mon corps d'armée se sépara de ses braves compagnons d'armes et de gloire, les militaires prussiens, dont nous avions partagé les travaux et les dangers.

Les armées alliées retournent dans leur patrie. — A la fin du mois de mai, toutes les troupes alliées reprirent le chemin de leur patrie. Je marchai par Mannheim, Nuremberg, Bayreuth, Dresde, Bautzen, Goldberg, Schweidnitz, Brieg, Cracovie et Lublin à Dubno, en Volhynie, où étaient désignés les quartiers de mon corps.

Marche triomphale des troupes russes en Allemagne. — Dans toute l'Allemagne, et principalement dans les États du roi de Bavière et dans ceux du roi de Prusse, nous reçûmes des habitants l'accueil le plus flatteur et la plus digne récompense de nos travaux et de nos succès. Partout on s'empressa de nous prodiguer les soins les plus touchants et la réception la plus distinguée : aux portes de toutes les villes, et même de tous les villages, les habitants avaient élevé des arcs de triomphe, et venaient à notre rencontre nous offrir des fleurs et des couronnes de laurier.

Je passai à Schweidnitz onze mois juste, jour pour jour, après l'avoir quitté pour commencer les opérations militaires de la seconde campagne de 1813, et dans ces onze mois, mes troupes avaient été à Paris, en étaient de retour et avaient soutenu cinquante-trois combats, dont quarante-huit heureux.

Conclusion et résumé de ces deux immortelles campagnes. — L'armée du maréchal Blücher en avait soutenu soixante-dix-huit, dont soixante-douze avaient été couronnés par le succès. Elle avait enlevé sur le champ

de bataille plus de trois cent soixante canons; mon seul corps en avait pris cent vingt-quatre et cinquante-sept dans Leipzig avec celui du général Sacken. J'en perdis onze dans la seconde campagne et toute l'armée en perdit trente-sept.

Je ne puis terminer le journal de ces deux immortelles campagnes sans offrir encore à mes braves subordonnés le tribut de ma vive et éternelle reconnaissance, et de ma juste admiration pour leur héroïsme, leur constance et leur fermeté dans des campagnes si sanglantes et si pénibles.

Je me plais à répéter ici ce que j'ai déjà dit dans le cours de ce journal, qu'un général qui commande de telles troupes est assuré de vaincre et que je reconnais leur devoir tous mes succès et mon bonheur.

Mais ces succès, comme je l'ai déjà remarqué, furent achetés par beaucoup de sang précieux dans le courant des deux campagnes de 1813 et 1814.

Le corps d'armée sous mes ordres eut trente-deux mille hommes hors de combat et ce fut celui de l'armée de Silésie qui souffrit le moins en proportion.

La perte générale de cette armée, en y comprenant celles des trois corps de Kleist, de Bülow et de Winzingerode depuis qu'ils se furent réunis à nous, fut de près de cent mille hommes, tués, blessés ou faits prisonniers.

Mais aussi cette armée, dont la plupart des opérations seront toujours citées avec éloge dans l'histoire des guerres de la Révolution, a eu le bonheur de contribuer plus efficacement que les autres armées au succès général de la guerre et d'immortaliser son vieux et brave chef.

NOTES DE L'ÉDITEUR

Note 1. A l'occasion de cette surprise, le journal de Nostitz donne des détails bien caractéristiques pour apprécier la rare énergie de Blücher.

« Le maréchal se rendit au château et envoya la plupart des officiers de sa suite vers la ville, afin d'y coopérer à l'extinction du feu qui augmentait toujours ; de sa personne, il monta avec le général Gneisenau à l'étage supérieur du château pour y observer les feux de bivouac ennemis.

« On avait prescrit de mettre les chevaux de selle à l'écurie ; l'exécution de cet ordre était dangereuse, car les dernières lueurs du crépuscule brillaient encore et le sort de la journée n'était peut-être pas encore complètement décidé. C'était une entreprise aussi osée qu'inutile de vouloir déterminer le général à révoquer un ordre en lui témoignant de l'inquiétude ; pourtant mon devoir m'ordonnait de prévoir par avance l'apparition d'un danger possible. Jusqu'à nouvel ordre, je fis conduire les chevaux derrière une aile du château. J'obtins ainsi un double but : je les dérobai à la vue du maréchal et pourtant je les tenais constamment prêts.

« Le général comte de Goltz, le colonel comte Schwerin et moi restâmes sur le plateau devant le château et observions de là la ville qui brûlait à nos pieds. Nous n'y étions pas depuis longtemps, qu'une petite balle passa entre nous ; chacun avait entendu son sifflement, personne n'osait le dire. Bientôt plusieurs autres suivirent et mirent fin à notre doute. Le comte de Goltz se hâta de chercher le maréchal dans le château, moi je fis avancer les chevaux qui étaient tenus prêts. Il ne pouvait y avoir de doute, les balles venaient des vignes ou du château même, ce qui nous obligeait en quelque sorte de prendre le chemin conduisant à la ville.

« En avant, marchait un jeune sous-officier de cosaques nommé Antonof, ensuite suivaient le général comte de Goltz, moi et une ordonnance. Le comte de Schwerin ayant renvoyé son cheval, on n'avait pu le lui ramener aussitôt ; il était a pied et se tenait à côté de l'ordonnance. Le feld-maréchal et le général Gneisenau, ayant derrière eux quelques valets, fermaient la marche.

« La ville encore en flammes éclairait le grand chemin qui y conduisait. La nuit avait déjà enveloppé tout le reste de son obscurité.

« Nous avions à peine fait quelques pas que le cosaque Antonof accourut ; par ses paroles dites en mauvais allemand : « Pas Russes, tous Français, » il provoqua une surprise générale. A ce moment, on voyait déjà dans le lointain une troupe de cavalerie.

« Notre situation était très critique ; derrière nous, le château, déjà vrai-

semblablement occupé par l'ennemi ; devant nous, la cavalerie ennemie qui, sortant de la ville, s'approchait de nous ; à droite, un étroit chemin, resserré entre des maisons, qui aboutissait à la campagne, était notre seule espérance de salut. Il était extrêmement pressant de se hâter, mais, malgré toutes nos exhortations, le général restait tranquillement au pas. S'il me faut absolument courir, disait-il, je veux au moins voir devant qui je cours. Alors le général Gneisenau lui fit remarquer sérieusement de ne pas se laisser conduire comme prisonnier à Paris ; cela réussit. Bientôt nous eûmes atteint la campagne, les feux de bivouac du corps de Sacken et avec eux le terme de nos dangers.

« Le maréchal était dans une violente colère ; lui, l'homme le plus brave de son armée, se voyait chassé du château et de la ville même, sans avoir aperçu l'ennemi, sans s'expliquer ce qu'il y avait d'étonnant dans cet événement extraordinaire et sans pouvoir justifier cette fuite personnelle devant sa conscience. Les sentiments qui bouillonnaient en ce moment dans l'âme du maréchal étaient tout différents de ceux qui ont l'habitude d'accompagner les ordres pour une retraite après des combats désavantageux.

« Les forces ennemies supérieures, les fautes des chefs particuliers, des difficultés de terrain impossibles à vaincre auraient, dans un tel cas, justifié l'ordre donné aux yeux de l'armée.

« Le maréchal, dans le compte des vertus militaires, comptait pour trois la bravoure et le courage avant d'en citer une autre ; dans ses premières campagnes, comme cavalier léger, il n'avait jamais évité un combat personnel ; malgré son âge, resté dans la possession d'une grande force physique, il avait toujours conservé le penchant, aussitôt que le danger le réclamait, de s'ouvrir le chemin à travers les rangs ennemis le sabre à la main. Comme il avait coutume de le dire, sans l'avoir essayé, sans s'être convaincu de l'impossibilité de l'accomplir, aucun brave soldat ne devait s'échapper par la fuite à un danger personnel.

« Si peu que ce raisonnement pût s'appliquer dans ce cas particulier, et bien qu'il fût certain au contraire que la moindre perte de temps, la plus petite bravade entreprise par nous nous aurait infailliblement livrés aux mains de l'ennemi, pourtant le maréchal conservait cette opinion profondément blessante pour nous que nous l'avions obligé à fuir, sans même savoir exactement ce que nous avions devant nous.

« En outre, il soutenait que la ville de Brienne n'était certainement pas tombée dans les mains de l'ennemi ; tout au plus, un petit parti de cavalerie s'était-il glissé entre elle et le château pour un motif quelconque ; d'où il ressortait qu'il n'y avait eu aucune raison de s'inquiéter sérieusement....

« Le même jour, le général Sacken n'échappa à la captivité que par la présence d'esprit du chef de son état-major, le colonel Venançon. En sortant de la ville, ils furent soudain entourés par un escadron de cavaliers ennemis ; né Français, il leur cria : « Faites place, nous sommes des vôtres, » et en fait on leur fit place. Par contre beaucoup de sa suite, entre autres le major Rochechouart, furent tués et blessés. »

Nostitz, p. 77-82.

Note 2. *Ordre général pour le 1er février.*

« Son Excellence le maréchal Blücher marchera sur Brienne et attaquera

« Le gouvernement provisoire, en ordonnant votre mise en liberté, a fait assez connaître qu'il approuvait votre conduite pour que vous n'ayez pas besoin de la justifier d'aucune manière. »

Note 5. *Ordre de Blücher, six heures du soir.*

5,500 chevaux avec la batterie à cheval du corps de Winzingerode.

Toute la cavalerie du corps de Langeron avec les batteries à cheval.

Toute la cavalerie de réserve du corps d'Yorck avec les batteries à cheval feront immédiatement par le flanc gauche sous le général de cavalerie baron Winzingerode.

Le rendez-vous est à Filaine, où les généraux commandant se présenteront au général Winzingerode. (Plotho, t. III, p. 288.)

Note 6. *Ordre de Blücher, 10 mars, minuit.*

Le général Yorck m'annonce à l'instant qu'il a réussi à battre complètement l'ennemi à l'entrée de la nuit, à lui prendre son artillerie et ses voitures de munitions et à le mettre en complète déroute ; que son avant-garde se trouve déjà à la Maison-Rouge.

Le 10 mars, les corps d'Yorck et de Kleist suivront l'ennemi par Berry-au-Bac et Neuscelles, si le passage est libre. Ces corps ouvriront la communication avec le comte de Saint-Priest et la grande armée par Reims, et l'avertiront de ce qui s'est passé. Ils se jetteront sur l'aile droite de l'ennemi, qui vraisemblablement s'est retiré par Fismes.

Le corps de Sacken suivra sur la chaussée jusqu'à Corbeny. Il lui est donc possible, d'après les circonstances, de franchir l'Aisne à Berry ou entre Vailly et Berry-au-Bac.

Le corps de Langeron attirera à lui les pontons qui se trouvent à Chéry sur la route de Laon à Guise, il marchera sur la route de Craonne par Bruyère jusqu'à Heurtebise. De là il enverra les pontons avec une escorte à Missy pour y construire un pont ; il y attendra un avis indiquant s'il est encore possible de couper l'aile gauche ennemie à l'Ange Gardien, ou de passer à Missy et de marcher sur Braine ; la cavalerie s'avancera jusqu'à la hauteur de Soissons et se rendra maîtresse du défilé de Nogent.

Les corps de Bülow et de Winzingerode suivront l'aile gauche de l'armée ennemie, si elle se retire. Le corps de Winzingerode sur la vieille route par Pinon, le corps de Bülow sur la nouvelle par Chavignon.

En cas contraire, je donnerai des ordres ultérieurs, tout se mettra en mouvement à sept heures.

Plotho, t. III, 298.

Note 7. La vérité est que Blücher était tombé malade. A cette période de la campagne, se montre de nouveau, comme au début de 1809, la différence entre un chef d'état-major, officier chargé uniquement de libeller des ordres, et un général en chef sur qui repose toute la responsabilité de la décision. Son chef présent, Gneisenau avait montré la plus grande décision : Blücher malade, il n'osait se charger de l'exécution du mouvement prescrit le 10 à minuit, qu'il trouvait trop hardi (1). « Le maréchal est

(1) Müffling, *Mémoires*, p. 166.

malade, disait-il, et comme son représentant il ne pouvait prendre sur lui un tel danger (1) ».

En conséquence, a la suite d'une attaque tentée sur Laon par l'Empereur, il expédiait à Yorck l'ordre suivant :

« Des rapports concordants disent que l'Empereur se trouve en face de notre aile droite. Il serait dangereux, au cas où il tenterait encore une attaque, une première a déjà eu lieu, d'être séparé de votre corps.

« Vous ferez donc demi-tour et vous vous rapprocherez de notre position actuelle, de manière à être prêt à nous soutenir, tandis que votre cavalerie continuera a poursuivre l'ennemi qui a été battu. »

Note 8. Dans ses instructions à Saint-Priest, Blücher s'exprimait ainsi :

.... Il est impossible à l'empereur Napoléon de suivre la grande armée avec toutes ses forces et de nous laisser marcher sur Paris.

1° Il peut détacher le long de la Seine un corps qui se portera à marches forcées pour soutenir le maréchal Marmont et protéger Paris.

2° Marcher contre moi avec des forces considérables par Nogent et Provins.

3° Arrêter mes opérations en rompant mes communications avec le Rhin et chercher a débloquer ses forteresses.

J'ai, par suite, décidé que Votre Excellence réunirait à Vitry un corps formé par les troupes sous ses ordres, et une brigade de Prussiens forte d'environ 1,000, sous le général Jagow.

Tous les transports de troupes russes ou prussiennes qui rejoignent s'y joindront, ils rempliront le rôle suivant :

Entretenir la liaison avec la grande armée, si celle-ci devait se retirer encore plus vers Reims.

Surveiller les points de passage de l'Aube à Arcis, Ramerupt, Lesmont et Dienville.

Entretenir la liaison avec le général Winzingerode, à Reims par lui, et par Épernay et Reims avec moi.

Sous prétexte de faire de la place à Vitry et en arrière pour les blessés et les prisonniers, vous ferez replier, autant que leurs maladies le permettent, tous les lazarets sur Nancy.

Vous rechercherez lequel de ces trois partis l'ennemi a pris.

Dans les deux premiers cas, vous vous dirigerez à marches forcées par Châlons, Reims et Fismes à ma rencontre ; dans le troisième cas, vous empêcherez que l'ennemi, en rompant notre communication, ne nous fasse du dommage, et vous en donnerez de suite avis au général Yusseffowitsch devant Metz. Les moyens de remplir votre mission sont :

De vous donner pour une armée de 25,000 à 30,000 hommes. Puisque l'ennemi a partout des espions et qu'il ne connaît pas nos renforts, il peut être facilement trompé.

De faire imprimer une proclamation à Vitry. Vous y sommerez le département de la Marne de ne pas se laisser aller à un soulèvement, puisque vous

(1) Droyen, Yorck, de Wartenbourg, t. II, p. 363. Quant à ce qui regarde les histoires racontées par Raumer, p. 89-91, le général Conrady, à ce qu'il nous semble, en a fait bonne justice (*Vie de Grolman*, t. II, p. 229).

y êtes entré avec une forte armée pour y maintenir l'ordre et la tranquillité, mais que vous punirez aussitôt, en les brûlant, tous les villages qui se trouveraient en insurrection. Vous y direz que les habitants ne doivent pas se laisser tromper par de faux bruits, d'après lesquels l'empereur Napoléon aurait obtenu des succès; qu'il est en train de marcher sur Troyes, tandis que notre armée, dont il avait prédit la destruction, se dirige sur Paris.

Puisqu'on ne peut tirer absolument aucune nouvelle du pays sur les mouvements ennemis, vous ferez stationner votre cavalerie à Saint-Ouen et Montier-en-Der, et vous la pousserez vers l'Aube. Des hommes isolés ne doivent pas venir dans les villages, puisque déjà plusieurs ont été tués, battus, blessés ou désarmés.

Vous laisserez à Châlons une petite garnison et un commandant, avec ordre de défendre contre un coup de main les ponts détruits par l'ennemi qui ont été rétablis.

J'ai pleine confiance en vous; je suis sûr que vous remplirez complètement cette instruction et qu'au cas où l'empereur Napoléon se porterait contre moi avec des forces supérieures, vous vous en procureriez assez à temps connaissance pour rejoindre l'armée à temps à marches forcées (1).

Esternay, 13/25 février.

Note 9. Weil a publié cette lettre de l'empereur Napoléon à Marie-Louise :

« Mon amie, j'ai été tous ces jours-ci à cheval. Le 20, j'ai pris Arcis-sur-Aube. L'ennemi m'y attaqua à trois heures du soir, le même jour, je l'ai battu et lui ai fait perdre 4,000 hommes. Je lui ai pris deux pièces de canon et deux obusiers abandonnés.

« Le 21, l'armée ennemie s'est mise en bataille, pour protéger la marche sur Brienne et Bar-sur-Aube. J'ai pris le parti de me porter sur la Marne afin de pousser les armées ennemies plus loin de Paris et dé me rapprocher de nos places. Je serai ce soir à Saint-Dizier. Adieu, mon amie, embrassez mon fils. »

Pour tout ce qui regarde le conseil de guerre tenu à Sommepuis, voir Weil, t. III, p, 555.

Il nous a semblé intéressant de reproduire ici l'extrait d'une lettre de Diebitsch à Jomini, où il se donne comme l'auteur du projet de marcher sur Paris. Weil, t. III, p. 513.

Diebitsch à Jomini.

Mohilev, 9 mai 1817.

Je ne fus pas au quartier général ni le soir ni la matinée du 21. Vous pouvez vous imaginer, mon cher général, combien j'ai dû être pénétré de douleur quand nous reçûmes la disposition de nous approcher en demi-cercle de Vitry qui était à nous, au lieu d'assurer notre jonction avec Blücher, ce qui paraissait déjà présager un passage de la Marne; on perdit de la même manière la journée du 12/24 en s'échelonnant encore plus étroitement vers Vitry; mais on énonçait déjà clairement l'intention de suivre

(1) Douzième monographie, 715-717.

Napoléon. Quand nos troupes s'étaient mises en chemin, le général Barclay allait à Sommepuis, où le quartier général de l'empereur et de Schwarzenberg allait passer la nuit ; je le suivis assez tristement, car je croyais la plus belle partie de mes espérances échouée. Le général Barclay entra chez l'empereur, qui, peu de temps après, fit appeler Wolkonsky, Toll et moi, et, après avoir détaillé la position des différents corps sur la carte, nous dit que, selon lui, il vaudrait beaucoup mieux de marcher sur Paris que de suivre Napoléon. L'empereur, en parlant, s'était tourné vers moi, et, ravi de trouver l'idée du souverain tellement d'accord avec mes sentiments, je profitai de l'occasion d'expliquer mon opinion avec toute la chaleur que l'importance de la chose m'inspirait ; l'approbation de ce que je disais par mon souverain chéri me fut une récompense bien douce.

Ayant, selon mon meilleur savoir, détaillé les avantages militaires qui devaient appuyer la résolution d'aller soit sur Paris sur une seule et simple ligne, avec 180,000 hommes dont l'esprit devait devenir encore plus excellent au premier pas décisif que nous faisions vers la capitale ennemie, dont la sûreté avait encore maintenu à Napoléon un certain air d'invincibilité, de cette capitale qui, depuis des siècles, le siège du gouvernement et des volontés de la France, pouvait seule en même temps devenir le dépôt des armements de la garde nationale (la seule qui pouvait devenir dangereuse pour nous), que la prise de Paris dérobait à Napoléon le centre de ses préparatifs militaires, nous en ferait jouir en grande partie, que c'était porter le plus grand coup à l'opinion, motif si puissant en guerre, qu'enfin cette marche nous portant à quatre marches (car telles étaient, j'osais me l'imaginer, nos étapes qui auraient été de neuf à dix lieues de poste) sur Montmartre, devait rendre nulle ou peu considérable toute résistance d'une ville où il n'y avait que des recrues ou des milices, car je croyais que les corps de Marmont et de Mortier, dont nous n'avions pas alors de nouvelles sûres, préféreraient prendre leur direction sur la haute Seine pour se mettre en communication avec Bonaparte, si nous ne réussissions pas à les anéantir. Il paraît que mon opinion était vraie, car même après l'affaire de la Fère-Champenoise, où une poursuite bien commencée, mais mollement finie, avait fait échapper les restes de ces corps, ils se retirèrent sur Provins et ne revinrent sur Paris pour y contribuer à la journée du 18/30, qui fait le plus grand honneur à la bravoure de ces troupes, que quand ils virent que nous allions à pas de tortue et étant déjà (*illisible*) sur leur jonction avec Napoléon. L'esprit des habitants de Paris, monté par les bulletins de Napoléon, devait bien tomber quand les armées dites détruites paraîtraient très vigoureuses sous les murs de la capitale avec des colonnes aussi nombreuses, qu'au contraire une marche pour suivre Napoléon devait nous mener jusqu'au Rhin et peut-être au delà. Je cherchai en même temps de réfuter l'exemple de Moscou en montrant la différence énorme entre les personnes, les distances, le peuple même et la culture d'un pays comme la France, ainsi que l'appui des réserves nombreuses dont nous pouvions disposer : je finissais par l'espérance que des vues politiques clairement prononcées du côté des souverains pouvaient nous assurer la paix avec la prise de Paris. L'Empereur dit là-dessus que la résolution des souve-

rains était prise, et ce mot décida la question à l'approbation unanime. Toll fut envoyé chez Schwarzenberg pour lui porter la résolution de l'empereur de marcher avec les armées réunies sur Paris, ne laissant que dix mille chevaux pour observer et gêner les mouvements de Napoléon. Mon avis primitif fut de marcher en deux échelons sur Paris, qui gardaient une communication assurée par le peu d'étendue d'une marche. Le premier, où se seraient trouvés les souverains et 100,000 hommes d'élite, aurait marché droit sur Paris; le second, de 80,000, aurait eu sa cavalerie nombreuse près de Napoléon et aurait suivi les marches du premier échelon, avec ses masses principales à six, huit lieues; en gardant de cette manière infailliblement notre ligne intérieure, nous évitions les chances qu'un mouvement rapide de Napoléon sur nos derrières, qui n'étaient couverts que de cavalerie, aurait pu produire. Mais on craignit toujours la résistance de Paris, et il fut résolu d'y porter toutes les forces ensemble, ce qui ne manquait pas d'encombrer passablement les chemins, nous fit faire quatre et cinq lieues par jour, et avec tout cela, arrivés à Meaux, où nous n'avions plus besoin de garder nos derrières, on y laissa Wrede et Sacken pour les convois; l'Empereur alla lui-même trouver le roi de Prusse; celui-ci ainsi que Schwarzenberg ne firent aucune difficulté d'accepter le plan, mais on ne le mit pas encore en exécution le même jour, apparemment pour se passer de la peine d'écrire une disposition.

La marche sur Paris commença très bien. Le 13/25, nous eûmes une affaire brillante près de la Fère-Champenoise, qui fait en même temps beaucoup d'honneur aux troupes françaises, et tout en nous battant, il y avait des corps qui avaient fait onze lieues de marche, mais on alla plus lentement le second jour, plus lentement encore le troisième, parce qu'une artillerie immense devait suivre un seul chemin et qu'on ne voulait pas laisser une pièce hors de sa place. Si Bonaparte, au lieu de suivre Winzingerode dans la direction de Bar-le-Duc, qui était également mauvaise pour l'un et pour l'autre, avait forcé de marche pour nous prévenir, il aurait pu y parvenir.

Vous voyez par ces détails, qui ont dû vous ennuyer déjà, que la résolution de marcher sur Paris fut prise à Sommepuis, que M. Pozzo n'était pas du conseil, et que c'est à l'Empereur même que cette résolution importante appartient. Comme notre souverain a toujours autant de grâce que de savoir, il a bien voulu se prononcer de la manière la plus flatteuse sur l'avis que j'avais énoncé; mais je crois avoir été utile en réussissant à Dommartin le 10/22, car tout mouvement indécisif et peut-être décourageant aurait pu mener notre armée à une perte certaine. Je compte que c'est un des services les plus importants que la Providence m'a permis de rendre à un souverain chéri (1) (A. G.).

Note 10. L'ordre de Blücher s'exprimait ainsi :

Le corps de Langeron marchera par Aubervilliers et attaquera les hauteurs de Montmartre du côté de Saint-Denis et de Clichy. Si Saint-Denis

(1) La suite a été publiée par Cavaignac, *Formation de la Prusse contemporaine*, t. II, 429.

était encore occupé, on laissera quelques troupes devant cette place et on l'attaquera de la route de Paris.

Les corps d'Yorck et de Kleist marcheront sur la Villette, attaqueront Montmartre de ce côté et couperont sa communication avec Paris.

Le corps de Winzingerode suivra en réserve les attaques d'Yorck et de Kleist.

On me trouvera au corps de Winzingerode (1).

(1) Treizième monographie, 64.

INDEX ALPHABÉTIQUE

I. — NOMS DE PERSONNES

A

B

C

D

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

II. — NOMS DE LIEUX

B

D

E

F





M

N

O

P

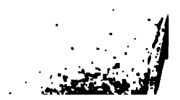
T

ERRATA

Pages 43 et 44, *au lieu de :* Kozinski, *lire :* Kozeski.
Page 74, *au lieu de :* Razoumoursky, *lire :* Razoumowski.
Page 85, *au lieu de :* Plousk, *lire :* Plonsk.
Page 86, *au lieu de :* Kosciusky, *lire :* Kozinski.
Page 87, *au lieu de :* Liven, *lire :* Liewen.
Page 117, *au lieu de :* Nevosiolki, *lire :* Novosiolki.
Page 130, *au lieu de :* Walzogen, *lire :* Wolzogen.
Page 133, *au lieu de :* Loschnitsa, *lire :* Lochnitsa.
— *au lieu de :* Biélouïntschi, *lire :* Biélomnitschi.
Page 154, *au lieu de :* Karnielow, *lire :* Kornilov.
Page 174, *au lieu de :* shakos, *lire :* schakos.
Page 248, *lire :* escadrons.
Page 313, *au lieu de :* Narroitsch, *lire :* Narvoitsch.
Page 314, *au lieu de :* Neerfeld, *lire :* Merveldt.
Page 317, *au lieu de :* Enteritzsch, *lire :* Euteritzsch.
Page 335, *au lieu de :* Schutz, *lire :* Schulz.
Page 339, *au lieu de :* Melinkow, *lire :* Melnikow.
Page 466, *lire :* Rouvray.
Page 475, *au lieu de :* Maleiw, *lire :* Maleew.
Page 479, *lire :* Paris.
Page 480, *au lieu de :* Schkapeski, *lire :* Schapskoï.
Page 490, *au lieu de :* Droyen, *lire :* Droysen.

TABLE DES MATIÈRES

MÉMOIRES DE LANGERON



BESANÇON. — IMPRIMERIE VEUVE PAUL JACQUIN.

